@

Armand DAVID

JOURNAL

de mon troisième voyage d'exploration dans

L'EMPIRE CHINOIS

à partir de :

Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'empire chinois

par Armand DAVID (1826-1900)

Librairie Hachette, Paris, 1875. Deux volumes de 384 et 348 pages. Deux cartes.

Ouvrage numérisé grâce à l'obligeance des Archives et de la Bibliothèque asiatique des Missions Étrangères de Paris

http://www.mepasie.org

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
novembre 2011

TABLE DES MATIÈRES

Cartes : Chap. I-X — Chap. VI-XXI — Chap. XX-XXXI

Avertissement des éditeurs

CHAPITRE I. PRÉLIMINAIRE

Voyage en Europe, 1870-1872. — Arrivée en France pendant la guerre. — Séjour en Italie jusqu'à la chute de la Commune. — Muséum national d'histoire naturelle ; exposition des collections de l'abbé A. David.

CHAPITRE II. PRÉLIMINAIRE

Changhay. — L'*Hydropotes inermis*. — Les collections d'histoire naturelle du R. P. Heude. — Voyage à Ning-po ; M. R. Swinhoe et ses nouvelles acquisitions. — Course à Fong-hoa. — Tournée de trente-quatre jours dans l'intérieur du Tché-kiang ; aspect riant de cette province. — Notes sur les conditions géologiques, botaniques et zoologiques des pays compris entre Ning-po et Kiou-tcheou. — L'*Ibis cendré*, l'*Elanus melanopterus*, l'*Haliastur indus*. — Un *Triton* nouveau ; grande tortue d'eau douce. — Arbres principaux. — Retour à Changhay ; rencontre du géologue Von Richthofen. — Les oiseaux de passage de cette ville au printemps.

CHAPITRE III. PRÉLIMINAIRE

Départ pour le Nord de l'empire. — Tiéntsin ; souvenir du massacre des Français ; les établissements chrétiens. — Pékin ; le cabinet du Péy-thang ; observations zoologiques : *Cygnus Davidi*, le Macaque du Nord etc.

CHAPITRE IV. DU 2 AU 13 OCTOBRE 1872

Départ de Pékin pour Sin-gan-fou, Chef-lieu du Chénsi, à deux mille six cents li de distance de la capitale. — Le capitaine Prjewalski, explorateur russe. — Difficultés pour trouver des moyens de transport à Pékin. — Monotone voyage en charrette à travers la plaine du Tchély. — Rencontre dune ambassade tibétaine ; visite au Bouddha incarné. — Mauvaise réputation de la petite ville de Péy-ho. — La taupe musquée et autres animaux du pays. — Halte chez Mgr Tagliabue ; œuvres des missionnaires à Tching-lin-fou. — Principales plantes cultivées dans la grande plaine. — Les Paétou, ou arcs-de-triomphe sur la grande route.

CHAPITRE V. DU 14 AU 24 OCTOBRE 1872

Province du Honan. — La pie bleue. — Orage ; rencontre d'un mandarin pékinois. — Grand orage. — Causes de la destruction des bois en Chine. — Duel d'un lièvre et d'un busard. — Les figues-caques. — Misères des auberges. — Halte chez des mahométans. — Les serins canaris. — Arrivée au Hoang-ho.

CHAPITRE VI. DU 24 OCTOBRE AU 2 NOVEMBRE 1872

Passage du Fleuve-Jaune. — Phénomène électrique. — Mauvaise conduite des bateliers ; disputes. — *Diluvium hoang-hoïen* et ses fossiles ; sa formation probable. — Nouveaux désagréments et insultes d'un soldat ; pusillanimité des conducteurs. — Mines de houille dans le Honan. — Habitations souterraines. — Collines de Lœss et leurs hélices fossiles. — Un camp retranché sur les frontières du Honan. — Longues et ennuyeuses formalités avec la police de Tong-kouan. — Altitude du sommet de l'angle du Hoangho. — Voyage au Chénsi. — Aspect des montagnes. — Ruines accumulées par les rebelles.

CHAPITRE VII. DU 3 AU 10 NOVEMBRE 1872

Arrivée à Sin-gan-fou. — Aspect grandiose de cette ancienne capitale de l'Empire. — Perte de temps au Yamén. — Séjour dans la résidence épiscopale. — Corbeaux et corneilles innombrables. — Importance des observations minutieuses en histoire naturelle. — Renseignements sur le Kansou et les régions occidentales ; le chameau sauvage. — Monument nestorien de Sin-gan-fou. — Argent du Chénsi. — Manne mystérieuse tombée du ciel. — Histoire de la grande rébellion des mahométans. — Un Français devenu général dans l'armée impériale. — Religion musulmane en Chine.

CHAPITRE VIII. DU 11 NOVEMBRE AU 9 DÉCEMBRE 1872

Départ de Sin-gan-fou pour le Tsing-ling. — Les brouettiers à la porte. — Voyage agréable. — Arrivée au hameau d'Inkiapo ; arbres et animaux des montagnes. — Choix d'une résidence chez les chrétiens du Lao-yu. — Chasse à l'antilope de roche. — Mélange d'oiseaux du Nord avec ceux du Midi, de plantes septentrionales avec les plantes méridionales : Ailanthus, Cedrela, Melia, Catalpa, Paulownia, Magnolia. — Un animal inconnu, imprenable... — Chapelle des chrétiens indigènes ; notre vie chez eux ; occupations quotidiennes. — Chasse au léopard. — Nouvelle espèce d'Ithagine.

CHAPITRE IX. DU 10 AU 14 DÉCEMBRE 1872

Expédition du Lao-ling ; voyage d'exploration dans l'intérieur de la chaîne ; nature des roches. — Prise d'un *Nemorhedus* ou antilope de roche. — Ascension du Kouang-thang-chan, le géant des montagnes du Lao-ling, qui a quatre mille mètres d'altitude. — Traces des animaux sur la neige. — Mélèzes et genévriers rabougris croissant aux grandes hauteurs. — Vent irrésistible. — Hospitalité reçue dans une cabane de bois. — Productions de la région des forêts. — Déplorable destruction des bois et conséquences regrettables de ce vandalisme. — Réflexions à ce sujet. — Retour à Inkiapo.

CHAPITRE X. DU 15 DÉCEMBRE 1872 AU 12 JANVIER 1873

Continuation des travaux et des recherches dans le Lao-yu. — Acquisition de deux oiseaux nouveaux (*Pomatorhinus gravivox* et *Uragus lepidus*). — Désagréments du caractère chinois. — Administration d'un vieillard ; fête de Noël. — Les félins connus de la Chine. — Nouvelle espèce de vigne. — Un autre nouvel oiseau (*Pnoepyga halsueti*). — Réflexions sur l'année qui finit. — Arrivée d'un prêtre chinois : mœurs chinoises. — Les poissons du torrent. — Les singes du Tsing-ling. — Préparatifs de départ ; regrets.

CHAPITRE XI. DU 13 AU 23 JANVIER 1873

Départ de la vallée de Lao-yu. — Plaine septentrionale ; sépultures chinoises. — Un grand cimetière mandarinat et nombreux animaux qui y séjournent. — Halte chez les chrétiens de Ho-kiadjaé. — L'ibis rose et autres oiseaux aquatiques. — Rencontre agréable d'un évêque italien. — L'écureuil volant, la grande outarde etc.

CHAPITRE XII. DU 24 AU 28 JANVIER 1873

Séjour à Yén-kia-tsoun. — Les habitants des collines quaternaires. — Course à Mou-kia-pin, près du Thaé-péy-chan ; le Budorcas et les autres ruminants de la célèbre montagne. — Un grand Aralia. — Course à Sin-djaé-li ; le Pterorhinus Davidi. — Renseignements sur les rebelles *Tchang-mao* ; leur cruauté ; leur but, leur fin. — Estimation de la population totale de la Chine. Cause de la divergence des opinions à ce sujet.

CHAPITRE XIII. DU 29 JANVIER AU 10 FÉVRIER 1873

Fêtes du nouvel an chinois. — Cérémonies ; musique chinoise, instruments, airs, exécution. — Visite à une mine de charbon. — Premiers insectes de

l'année. — Récréations des Chinois, l'escarpolette. — Différend des chrétiens avec les païens de leur voisinage, arrangé par l'intervention du voyageur. — Seconde course à Sin-djaé-li ; tour des domestiques. — Ascension d'une dépendance du Thaé-péy-chan. — Une autre mine de charbon ; effet de la décomposition spontanée de la pyrite. — La vallée de Hong-hoa. — Abondance et familiarité des faisans.

CHAPITRE XIV. DU 11 AU 17 FÉVRIER 1873

Course aux confins du Kansou. — Encore les collines quaternaires. — Séjour à Se-yuén-chang. — Abondance du gibier sous les thuyas des sépultures. — Le costume des femmes chinoises ; leur visite annuelle à la maison paternelle. — Terrain diluvien et ses fossiles. — Préparatifs de départ pour traverser l'épaisse chaîne des monts Tsing-ling.

CHAPITRE XV. DU 18 AU 26 FÉVRIER 1873

Voyage à travers la chaîne du Tsing-ling. — Départ de Yén-kia-tsoun ; adieux des chrétiens. — Rencontre d'un loup. — Halte à Inkotzouy. — Un vieux magnolia. — Pagodes dans les montagnes. — Point culminant de la route. — Animaux, arbres et roches observés en chemin. — Entrain des voyageurs ; chaussures pour les vaches. — La tête du dragon. — Abondance de grenats ; coquilles nouvelles. — Sortie des montagnes au huitième jour. — Les ex-voto du Mont-aux-Pagodes. — Collines quaternaires de la vallée du Han. — Arrivée à Ouang-kia-ouan.

CHAPITRE XVI. DU 27 FÉVRIER AU 15 MARS 1873

Un moment de découragement. — Arrivée du père Tchao. — Terribles détails sur les cruautés exercées par les rebelles. — Aspect de la belle et riche vallée de Han-tchong-fou ; plantes cultivées. — Une héronnière. — Le buffle Arni. — Fossiles de Thin-kia-kho. — Un évanouissement. — Les montagnes de Ho-chen-miao. — La grotte aux chauves-souris ; capture d'espèces nouvelles. — Prise d'un nouvel oiseau (*Suthora cyanophrys*). — Culture du Mou-eul, cryptogame alimentaire. — Retour de la région des forêts ; une fausse indication. — Course à la ville de Mién-chién. — Injustices des mandarins. — Composition géologique du Nord méridional du Tsing-ling. — Le vin de riz ; les marbres, les houilles de la vallée du Han.

CHAPITRE XVII. DU 16 AU 25 MARS 1873

Séjour chez les chrétiens de Ouang-kia-ouan. — Impossibilité morale de s'avancer à l'Ouest, dans les conditions où se trouve le voyageur. — Productions méridionales. — Course à Pa-ko-chan. — Innombrables collines granitiques. — Culture de l'Aconit. — Agréable rencontre du père Vidi ; réflexions sur l'étude des sciences naturelles. — Vénération du tombeau du père Fabre ; une pagode érigée en son honneur par les païens.

CHAPITRE XVIII. DU 26 MARS AU 15 AVRIL 1873

Exploration du Léang-shan ; nature lithologique de cette intéressante montagne ; fossiles nombreux : Orthocères, Spirifer, Productus ; lignite à fossiles modernes. — Calcaire sonore. — Nuit passée peu commodément. — L'*Eneplotrupes sinensis*, le *Motacilla baïkalensis*, et autres animaux capturés. — Réflexions sur la guerre intestine des animaux. — Un essaim d'abeilles ; méthode chinoise pour s'en emparer. — Prise de cinq *Sieboldia Davidi* en vie ; histoire de ces énormes salamandres. — Insectes du printemps dans la vallée du Han ; cantharides, leurs émanations nuisibles à la santé — Trois jours à Tchen-kou ; l'*Abies sacra*.

CHAPITRE XIX. 16 AVRIL 1873

Préparatifs pour l'embarquement. — Le lait en Chine ; détails curieux sur la rareté de cet aliment. — L'arbre aux sapèkes. — Haine des mandarins contre les chrétiens et les Européens. — Renseignements inconnus sur les faits et gestes de Tien-ta-jén, de Souo-la-jén, de Li-hong-tchang ; leurs dispositions envers les étrangers. — Catalogue des oiseaux et des mammifères observés par M. A. David, pendant son séjour au Chensi.

CHAPITRE XX. DU 17 AU 29 AVRIL 1873

Embarquement pour Han-keou, sur la rivière Han. — Patience des Chinois ; précautions de voyage du maître batelier. — Notes sur les terrains et les productions des pays parcourus. — Une sérénade donnée par les bonzes. — Incidents de la navigation ; craintes superstitieuses des bateliers ; rapides. — Naufrage et conséquences malheureuses ; égoïsme des Chinois. — Une nouvelle barque. — Aspect riant des collines : fleurs et oiseaux. — Prières pour demander la pluie. — Les bonzes *tao-cheu* et leur apathie. — Les fruits nouveaux. — Réflexions sur les Chensinois. — Sortie du Chensi et entrée dans la province du Houpé. — Encore des rapides.

CHAPITRE XXI. DU 30 AVRIL AU 7 MAI 1873

Sortie des montagnes et arrivée au port de Lao-ho-ko. — Avarice des bateliers tao-cheu. — Fatigue et ennuis. — Une nouvelle barque est louée pour continuer la navigation ; les nouveaux obstacles. — Fantching, célèbre monopole commercial. — Haltes forcées. — Les oiseaux de passage. — Abondance des bateaux de commerce sur le Han-kiang. — Les assertions de M. Huc. — Défiance des bateliers. — Curiosité excitée dans une halte. — Impatience du voyageur pour en finir avec les barques chinoises. — Arrivée à Han-keou.

CHAPITRE XXII. DU 8 AU 21 MAI 1873

Séjour à Han-keou. — M. Francis Garnier et ses projets de voyage. — État actuel de la colonie européenne ; le consulat de France. — Bienveillance des résidents européens pour les voyageurs scientifiques. — Les bateaux à vapeur du Yang-tsé. — Arrivée à Kiou-kiang. — Accueil cordial des confrères ; Mgr Bray ; les pérégrinations du père Heude. — Courses dans les alentours de la *Ville aux neuf fleuves*. — Le docteur Shearer, M. Kopsch. — Un noyé.

CHAPITRE XXIII. DU 13 MAI AU 3 JUIN 1873

Départ du Kiou-kiang pour l'intérieur du Kiangsi. — Les ateliers à thé. — Voyage en chaise à porteurs. — Buffles et leur nouvelle exploitation. — Le Ly-chan. — Mauvaises auberges. — Orage ; maladies des porteurs. — Végétation des collines. — Une halte forcée ; un artiste chinois ; la poule qui glousse. — Fuite d'un porteur. — Les femmes kiangsinoises. — Nan-tchang-fou ; Fou-tchéou. — Les chrétiens de ce district ; les persécutions nouvelles ; leur origine et leur histoire. — La Sainte-Enfance ; mariage des filles recueillies. — Zèle de M. Anot. — Vergers, camphrier colossal. — Arrivée à Tsitou.

CHAPITRE XXIV. DU 4 AU 30 JUIN 1873

Séjour au Kiangsi central. — Collège de Tsitou ; aspect du pays ; nature géologique ; plantes ; animaux. — Mœurs du gobe-mouches blanc. — Gélatine de figues sauvages. — Fécule de nénufar, excellent aliment. — Le chant du coucou. — Réflexions sur les aptitudes intellectuelles des Chinois. — Promenade à Mi-ouan. — Le *Canis procyonoïdes* ; les oiseaux chanteurs du pays. — Notions chinoises d'histoire naturelle.

CHAPITRE XXV. DU 1er AU 31 JUILLET 1873

Suite du séjour à Tsitou. — Les domestiques de l'abbé David tombent malades. — Familiarité des animaux sauvages qui ne sont pas persécutés par l'homme. — Les pêches malfaisantes. — Mauvaise conduite des païens envers les missionnaires. — Détails sur la pratique de l'infanticide. — Un cadeau de moustiquaires. — La confiture de tigre. — L'œuf de poule, un remède souverain. — Cause des cicatrices qu'on voit sur toutes les têtes au Kiangsi.

CHAPITRE XXVI. DU 1er AU 31 AOUT 1873

Encore à Tsitou. — Le pèlerinage de Kun-fong-shan. — Une dispute pour l'eau ; organisation des communes chinoises. — Le *Triton orientalis*. — Cruautés exercées envers les chrétiens. — M. David est pris des fièvres paludéennes du pays ; phases de la maladie. — Falsification du thé. — Occupations et captures de chaque jour.

CHAPITRE XXVII. DU 1er AU 29 SEPTEMBRE 1873

Encore à Tsitou. — Guérison partielle et rechutes sans fin. — Prise d'insectes rares et nouveaux. — Curieux effet de la fièvre. — Une autre salamandre intéressante (*Cynops chinensis*). — Préparatifs de départ pour le Fokién.

CHAPITRE XXVIII. DU 30 SEPTEMBRE AU 31 OCTOBRE 1873

Départ de Tsitou pour le Fokién. — Fatigues du voyage. — La grenouille épineuse. — Mauvaises dispositions des chrétiens indigènes. — Montagnes porphyritiques du Fokién. — Singes du Fokién ; méthode chinoise pour empêcher ces animaux de croître. — Faiblesses en route ; le voyageur se fait traîner à la remorque. — Arrivée à Kaotén. — Heureuse rencontre d'un missionnaire européen. — Ressources zoologiques des montagnes fokiennoises : mammifères, oiseaux, poissons nouveaux. — Difficultés à propos de l'argent. — Plantes du pays. — La chasse à la trappe.

CHAPITRE XXIX. DU 1er AU 30 NOVEMBRE 1873

Séjour au Fokién occidental. — Nouvelle et grave maladie de M. David ; danger de mort. — Retour à la vie, mais non à la santé ; péripéties de la maladie. — Une dispute de famille chinoise ; curieuse justice. — Une incursion de singes jaunes ; détails sur les mœurs polygamiques de ces quadrumanes. — Perplexités du voyageur malade. — Préparatifs de départ pour retourner au Kiangsi.

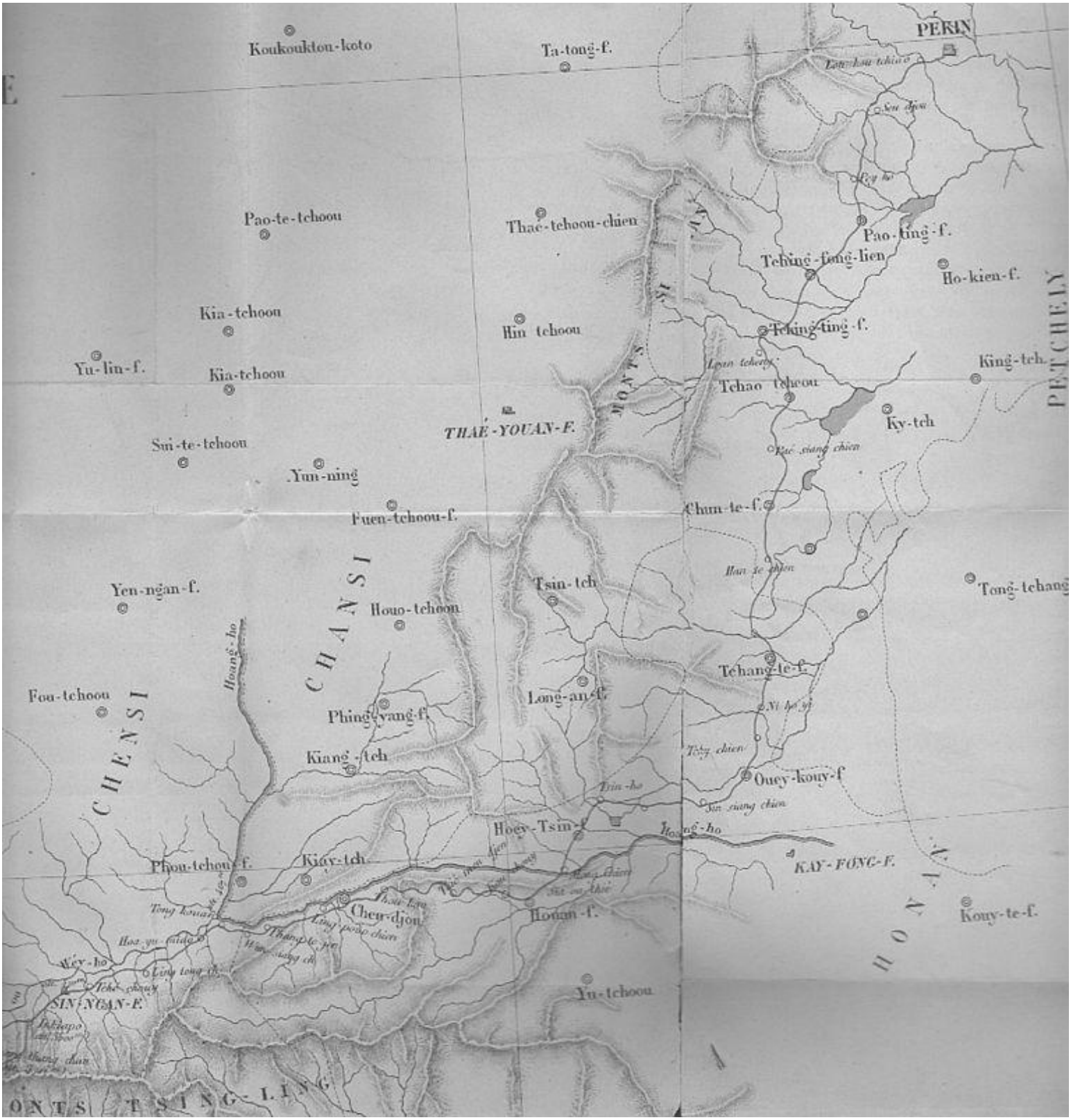
CHAPITRE XXX. DU 1er DÉCEMBRE 1873 AU 3 AVRIL 1874

Départ de Kaotén. — Géologie du Fokién occidental. — Les souffrances du voyage. — Rentrée et séjour à Tsitou. — Un Hierax nouveau. — Un nid d'aigle. — Zèle intéressé d'un chasseur. — M. David, toujours malade, se résout à quitter le Kiangsi. — Politesses des bons chrétiens de Tsitou. — Embarquement pour Kiou-kiang ; quinze jours de pénible navigation en barque chinoise ; incidents du trajet. — Le lac Po-yang en hiver ; vent contraire. — Abondance des oiseaux aquatiques. — Halte à Kiou-kiang. — Les derniers jours passés à Changhay ; notes sur les naturalistes et les collections d'histoire naturelle de cette ville. — Départ pour la France.

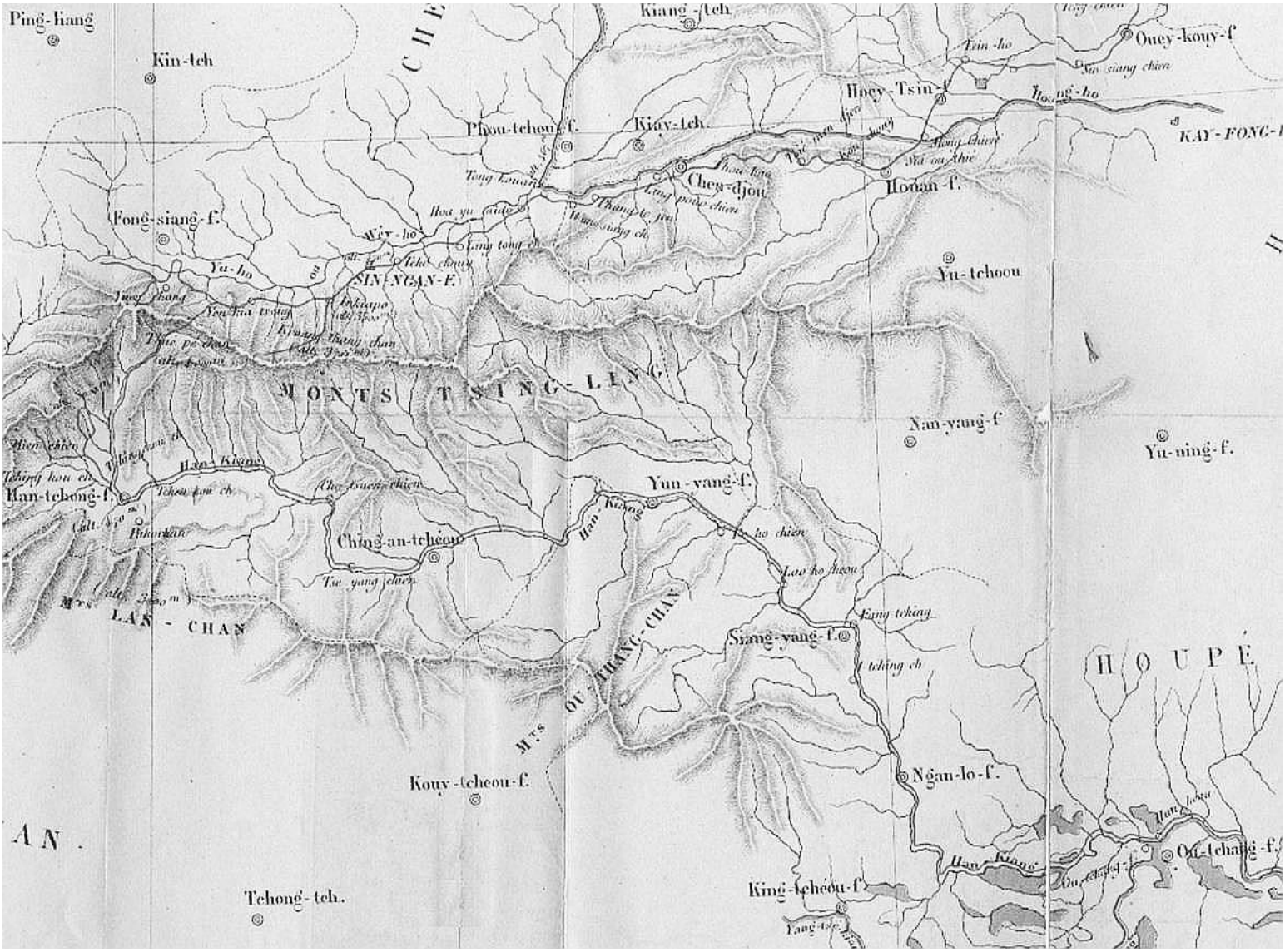
CHAPITRE XXXI

Observations sur la distribution géographique des animaux en Chine. — Animaux domestiques. — Mammifères sauvages ; oiseaux ; reptiles ; poissons articulés.

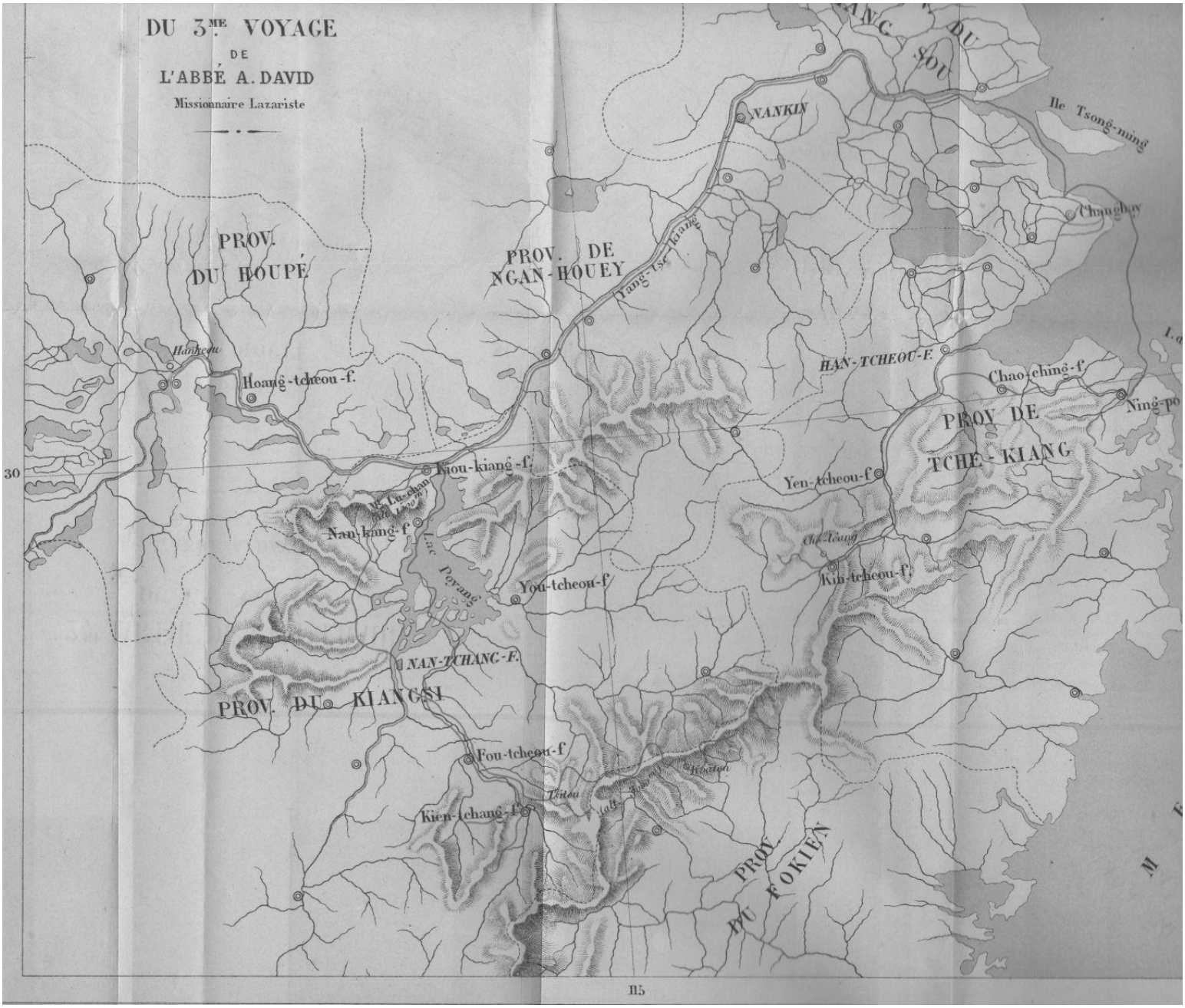
@



Carte du Journal de voyage, chapitres I-X



Carte du Journal de voyage, chapitres VI-XXI



Carte du Journal de voyage, chapitres XX-XXXI

Avertissement des éditeurs

@

M. l'abbé Armand David, né dans les environs de Bayonne, membre de la congrégation de la Mission, fut envoyé en Chine pour la première fois en 1862.

Après avoir professé pendant plusieurs années au collège de Savone, où il s'était particulièrement occupé de sciences naturelles, il vint à Pékin dans le but d'organiser un collège français pour la jeunesse chinoise. Là, il eut la bonne fortune de recueillir des animaux nouveaux, des plantes rares, des minéraux précieux pour l'étude de la géologie, qu'il envoya à notre Muséum national et qui lui permirent de commencer de son côté quelques collections d'histoire naturelle.

Son goût passionné pour les découvertes scientifiques et le désir d'augmenter son cabinet, lui firent entreprendre plusieurs voyages dans les provinces du nord de la Chine. Dès la fin de l'année 1862, il visita Siwan, village chrétien de la Mongolie, situé au milieu de montagnes de deux mille mètres d'altitude. En 1863, il alla passer un mois dans ce grand massif montueux que les Pékinois nomment Si-chan (*si* occident, *chan* montagne ; en 1864, il se rendit près de Jéhol, résidence d'été de l'Empereur, à cinq journées de marche au nord de la capitale. M. l'abbé A. David ne séjourna pas moins de cinq mois dans ce district accidenté de la Tartarie orientale, où, tout en étudiant la langue chinoise, il récolta beaucoup de plantes, d'animaux et d'échantillons géologiques dont les plus beaux spécimens vinrent enrichir nos galeries du Jardin des Plantes.

Frappés de ces premiers résultats et des précieux renseignements que leur fournissait ce missionnaire, si zélé pour la science, les professeurs administrateurs du Muséum demandèrent au supérieur général des Lazaristes la permission pour M. l'abbé David d'explorer l'intérieur de l'Empire du Milieu dans un but purement scientifique. Comme cela pouvait alors se faire sans nuire aux autres œuvres de la Mission, M. Étienne accorda volontiers la permission demandée.

En conséquence M. l'abbé David fit, en 1860, une grande excursion dans les parties de la Mongolie désignées sous les noms de Toumet, d'Ourato, d'Ortous et de Maomingan, consacrant près de dix mois à l'étude pénible, mais fructueuse, de la faune, de la flore et de la géologie de ces hauts plateaux. En 1868, il quitta de nouveau Pékin pour se rendre à Changhay, d'où il remonta le Yang-tzé-Kiang jusqu'à Kiou-kiang. Après quatre mois de séjour dans le Kiangsi il alla, toujours par la même voie, au Setchuan et à Moupine, l'une des principautés indépendantes qui séparent le Thibet de la Chine. Enfin, après un séjour de neuf mois dans le pays des barbares Manze, il pénétra par le nord-ouest du Setchuan jusque chez les Si-fan, dans l'angle oriental du Kokonoor.

Absent depuis près de deux années, l'infatigable voyageur revenait à Pékin, lorsqu'il apprit près de Tiéntsin le massacre, par une population fanatique, de tous nos malheureux compatriotes. L'abbé David ne dut son propre salut qu'à un retard accidentel du bateau qu'il montait. Ce déplorable événement rendait impossible un plus long séjour en Chine ; en outre, trois maladies graves occasionnées par la fatigue et les privations de tout genre, avaient profondément altéré la santé de notre explorateur ; il se vit donc obligé de revenir pour quelque temps en France, où se passaient, hélas, de plus terribles événements.

M. l'abbé David, dont les forces étaient revenues, poussé par une irrésistible vocation, retourna en Chine après le rétablissement de la paix. Au commencement de 1872, il visita la jolie province du Tché-Kiang, puis il se rendit à Pékin afin d'y organiser une grande et dernière campagne dans l'intérieur de l'Empire. Parti le 20 octobre, il alla d'abord au Chensi par le Honan, et y explora l'importante chaîne de montagnes connue sous le nom de Tsing-ling. La révolte des mahométans ne lui permettant pas de s'avancer plus loin vers l'ouest, il descendit en mai 1873 jusqu'à Hankéou, après vingt jours d'une très périlleuse navigation sur le Han-Kiang.

Le mois de juin suivant le vit de nouveau dans le Kiangsi, fixé assez près des frontières du Fokién. Atteint bientôt de fièvres dangereuses, il voulut avant son entière guérison pénétrer au sein des grandes montagnes de ce pays, mais les fatigues d'une si rude excursion lui occasionnèrent une fluxion de poitrine dont sa forte constitution ne triompha qu'en partie ; il lui en resta une bronchite, qui, jointe aux fièvres paludéennes, le réduisit à un tel état d'anémie qu'il dut renoncer à continuer et à compléter ses travaux de naturaliste et de voyageur. Il revint d'abord à Kiou-kiang, puis à Changhay, où les médecins le contraignirent à s'embarquer définitivement pour l'Europe (avril 1874).

Indépendamment des rapports et des notes détaillées dont il accompagnait ses nombreux envois, M. l'abbé David a communiqué au Muséum le journal de tous ses voyages. La relation des deux premiers a paru dans les Nouvelles Archives ; c'est le journal inédit de sa troisième et dernière exploration que nous croyons utile d'offrir séparément au public. Bien que les recherches de ce voyageur aient toujours eu l'histoire naturelle pour objet et que ses notes s'y rapportent généralement, on trouve cependant dans son livre des renseignements précieux sur la géographie et l'ethnographie de ces immenses régions, si peu connues des Européens ; il y raconte encore les incidents de ses pérégrinations, et nous initie au caractère et aux mœurs intimes des Chinois.

Nous espérons donc que ce livre sera bien accueilli non seulement des savants, qui n'oublieront pas les acquisitions précieuses dont M. l'abbé David a enrichi nos collections nationales, mais encore par tous les esprits curieux qui s'intéressent au progrès des sciences en France.

@

CHAPITRE I

PRÉLIMINAIRE

@

Voyage en Europe, 1870-1872. — Arrivée en France pendant la guerre. — Séjour en Italie jusqu'à la chute de la Commune. — Muséum national d'histoire naturelle ; exposition des collections de l'abbé A. David.

p1.001 Pékin, septembre 1872. — Je vais reprendre, encore une fois, mes recherches d'histoire naturelle et mon journal quotidien de notes de voyage.

Plus de deux ans se sont écoulés depuis que j'ai terminé mon exploration de la Chine occidentale, des confins du Tibet et du Kokonoor. Mon journal de cette longue tournée s'arrêtait au moment de mon départ pour l'Europe, en juillet 1870.

Le délabrement de ma santé et, plus encore, les p1.002 tragiques événements survenus à Tiéntsin [1] à la fin de juin de cette année, furent

---

[1] Sans vouloir trancher du linguiste, je commence par faire ici quelques observations sur la prononciation des mots chinois que j'emploie, ou plutôt sur ma manière d'en rendre les sons par notre alphabet français, lequel, quoiqu'il soit insuffisant, me paraît encore meilleur pour cela que l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le portugais et l'italien.
1° *Ch* a le son que nous lui donnons au commencement du nom cheval : notez que, dans les provinces de l'Ouest et du Midi, ce son est remplacé souvent par l'*s* dur ; et on y dit *Sanghay, Sensi*, quand les Pékinois disent *Changhay, Chensi*. 2° Excepté au Sud, l'*h* au commencement d'une syllabe a le son dur et guttural du *j* aragonais, si ordinaire aux langues espagnole et allemande. 3° L'*h* accompagnant une autre consonne donne à celle-ci le *son aspiré*, comme l'esprit rude grec. 4° Le à suivi de l'*i* a, chez les Chinois, le son particulier du double *tt* mouillé des Basques, ou bien du *lj* des Germains : très peu de Français parviennent à le prononcer comme les indigènes. 5° Le *ng* initial a un son étrange, que nous ne retrouvons en Europe que dans le *dialecte génois* (*San-na* = Savona). 6° L'*n* final sonne sans nasalité, et la voyelle qui le précède conserve toujours son son primitif : ainsi Tién-tsin se prononce *Tiéne-tsine*. 7° Le *ng* terminal donne le son nasal à la voyelle précédente, qui doit aussi conserver son *son primitif* ; le *g* ne sonne point. 8° Toutes les voyelles, simples et composées (y compris l'*u* et l'*eu*), sonnent comme dans le français ; et c'est surtout pour ces sons que notre alphabet a sur les autres un avaiitage incomparable. 9° La seule voyelle *eu* gutturale (du Nord) ne peut pas se rendre par nos lettres européennes : c'est un son *vomitoire*, tiré du gosier, qui est aussi agréable aux oreilles des Pékinois qu'il est antipathique pour nous. 10° Toutes les autres lettres et combinaisons de lettres se prononcent d'après l'alphabet français.

cause que je me décidai à revoir la France plus tôt que je n'avais projeté de le faire : j'espérais y plaider ma part de la cause de nos missions catholiques que depuis quelque temps des personnes mal p1.003 renseignées, sinon malintentionnées, cherchent à dénigrer ou à travestir.

Alors je ne m'attendais pas à trouver notre patrie en proie aux horreurs de la guerre !

C'est à Ceylan que nous parvint la première nouvelle des hostilités engagées avec la Prusse. Les dépêches télégraphiques ne concordaient pas entre elles ; et, selon leurs sources, elles nous annonçaient tout à la fois des victoires et des défaites...

Quelles transes alors pour des hommes en qui un long éloignement du sol natal n'a fait qu'en exaspérer l'amour ! et quelle situation critique, quand on se trouve au milieu d'étrangers dont les sentiments diffèrent des nôtres !

Sur notre grand et magnifique bateau (alors appelé l'*Impératrice Eugénie*), qui revenait de son premier voyage de Chine, se trouvaient des personnes de presque toutes les nations de l'Europe. Les Hollandais, les Belges, les Espagnols, paraissaient faire des vœux sincères pour le triomphe de la France, tandis que la plupart des Anglais et des Américains sympathisaient ouvertement avec la Prusse.

Je n'oublierai jamais la peine, la tristesse que je sentis au fond de l'âme en voyant une grosse dame, moitié française d'origine, exulter bruyamment chaque fois que nous recevions une nouvelle défavorable à notre cause : dès lors je cessai de la saluer tous les matins, selon les habitudes de politesse du bord.

p1.004 Je note aussi un autre épisode affligeant de ce voyage, commencé sous de pénibles impressions, et qui devait se terminer dans des conjonctures plus douloureuses encore : c'est le suicide de M. X., ingénieur mécanicien, dont les talents de société avaient intéressé tous les passagers du vapeur. Dès notre arrivée en Égypte, ce jeune homme

s'était adressé à moi *ex abrupto*, pour que je l'aidasse, disait-il, à se préparer à la mort !

Je pensai qu'il avait peur de partir pour la guerre, et j'essayai de l'encourager de mon mieux. Mais je me trompais : sa tête s'était dérangée.

Au premier jour de notre navigation sur la Méditerranée, ce malheureux fou quitte tout à coup les personnes avec qui il conversait sur le pont et parmi lesquelles je me trouvais, franchit d'un bond le bastingage, se précipite à la mer tout près de l'hélice et disparaît dans les abîmes. On eut beau stopper longtemps, jeter à l'eau bouées et chaloupes, et prolonger les recherches pendant plusieurs heures : l'on ne revit plus l'infortuné.

Les sujets prussiens qui avaient voyagé avec nous, ainsi que d'autres étrangers, avaient jugé prudent de nous quitter à Port-Saïd. Pour nous, c'est à la fin d'août que nous abordâmes enfin à Marseille, quarante-cinq jours après notre embarquement à Changhay. Je ne séjournai dans cette ville si agrandie, si embellie depuis que je ne l'avais vue, que quelques jours, c'est-à-dire le temps nécessaire pour remplacer mon costume chinois par les habits ordinaires de mon état.

p1.005 Mon désir et mon intérêt eussent été de partir au plus tôt pour Paris ; mais des lettres reçues de cette capitale m'apprirent bientôt qu'on s'y préparait à soutenir un siège ; que tous mes confrères non nécessaires au service ordinaire de la métropole cherchaient un refuge ailleurs, et que je devais aussi songer à attendre la fin des événements là où je croirais à propos d'aller.

En conséquence, je me décidai à me rendre dans mon pays natal, aux Basses-Pyrénées, dans l'espoir d'y mieux rétablir ma santé encore gravement compromise.

Mais, avant de me diriger vers Bayonne, je voulus satisfaire le grand désir que j'avais de revoir Savone, cette jolie ville de Ligurie où j'ai vécu plusieurs années avant que d'aller en Chine.

Il y a là une importante collection d'histoire naturelle, formée par mes soins dans notre antique collège, qui a été sauvée de l'incameramento fiscal en tant que ma propriété personnelle. Je désirais, dans une visite rapide, examiner par moi-même si ce cabinet y était encore utile pour l'enseignement, ou s'il pourrait l'être davantage ailleurs, à Pékin, par exemple, où je comptais retourner après ma guérison. Je craignais aussi que plus tard je n'eusse plus le loisir de visiter cette belle Italie, à laquelle me rattachent tant de souvenirs agréables et des liens d'amitié que le temps et le grand éloignement n'ont point altérée.

Il entrait dans les desseins de la Providence d'affliger et d'humilier les Français de tous les p1.006 pays par des catastrophes jusqu'alors inouïes ! A peine avais-je quitté le chemin de fer, qui n'arrivait alors qu'à Menton, et franchi la frontière italienne, que nous reçûmes la nouvelle du désastre de Sedan et des mouvements populaires qui commençaient à avoir lieu dans nos grandes villes. Notre émotion était extrême ; et un vénérable vieillard, sans doute un ancien officier du premier Empire, pleurait et sanglotait comme un enfant, tandis que j'essayais en vain d'espérer encore.

Dès ce moment, je prévis que mon séjour en Italie pourrait se prolonger plus que je ne l'avais pensé ; et c'est dans ce sens que s'exprimaient les lettres que je reçus, bientôt après, des parents et des amis du pays natal. — Au surplus, le climat des bords enchanteurs de la Méditerranée ne pouvait qu'être favorable au retour de mes forces : je n'avais donc plus besoin de me hâter.

Le chemin de fer du littoral n'était pas achevé encore. Je suivais les bords de la mer en diligence, sur une voiture des Messageries naguères *impériales*. On n'avait pas encore eu le temps d'effacer cet adjectif sur la ceinture du véhicule public, et de le remplacer par le mot *nationales* ; mais un chiffon de toile rouge avait été étendu à la hâte sur l'épithète *aristocratique, monarchique, tyrannique...!*

Hélas ! je me rappelle que je rougissais alors, à part moi, en récapitulant tous ces fréquents et puérils changements de nos noms et

de nos p1.007 régimes, pour lesquels nous sommes devenus la risée des nations...

Il est vrai de dire toutefois que les étrangers, qui se *délectent* à nous accuser d'inconstance et de légèreté, ne font pas attention que ce ne sont pas les mêmes individus, les mêmes familles, qui renoncent à chaque instant à leurs opinions politiques pour en adopter bientôt de nouvelles, et que, tout au contraire, nos révolutions proviennent principalement de ce que les différents partis qui divisent la France tiennent trop à leurs idées, et qu'ils cherchent avec trop de ténacité à les faire prévaloir, parfois *per fas et nefas*. C'est là notre malheur. Et il faut bien convenir que, nous qui nous croyons bonnement un peuple modèle pour les sentiments de générosité, nous montrons par les faits que nous n'avons pas même celle de sacrifier nos sympathies personnelles au bien commun de la patrie. Les faiseurs de révolutions sont les plus égoïstes ennemis de leur pays, car ils ne considèrent point qu'il y a toujours moyen de remédier au mal, sans renverser le gouvernement établi ; que les secousses violentes nuisent d'ordinaire plus qu'elles ne profitent, et que, seules, les modifications introduites graduellement, lentement, sont bienfaisantes et durables. Le monde intellectuel, moral, politique, ne doit pas en cela procéder autrement que le monde physique. Mais, chose curieuse et affligeante ! d'ordinaire, les plus inquiets réformateurs, les plus fougueux révolutionnaires, sont ceux-là mêmes dont la société p1.008 aurait le plus à exiger la réforme personnelle ; ce sont les hommes les moins vertueux, les moins utiles à leurs semblables.

Mais, une chose que je n'admettrai jamais, c'est qu'on puisse avoir des motifs raisonnables pour remplacer, à chaque nouvelle forme de gouvernement, les noms des rues, des établissements, des institutions, *quand ces noms ont été imposés à propos, à juste titre*. Et, à ce sujet, je me demandais ce que Napoléon III avait fait personnellement pour les *Messageries*, pour que le mot d'*Impériales* fût imposé aux voitures de *Laffitte et Caillard*. Qu'un empereur, qu'un roi, qu'une personne quelconque institue, fonde, établisse par lui-même ou à ses frais

quelque chose de grand, de glorieux, d'utile pour le pays, pour la patrie, pour le genre humain ! En ce cas, je trouve tout naturel et très juste que son nom soit attaché pour toujours à son œuvre, comme un témoignage de la reconnaissance publique : aucune révolution n'a le droit alors de changer cette appellation. Mais, malgré tout le respect que je porte à l'autorité, et même pour sauvegarder l'autorité souveraine, je pense que les œuvres nées sans le concours direct des gouvernants n'en devraient jamais emprunter le nom : l'adulation finit toujours par nuire.

L'esprit rempli de ces sortes de réflexions plus ou moins tristes, occasionnées par les circonstances et par mon état maladif, j'arrivai le lendemain, de bonne heure, à Oneglia ; et je quittai la diligence française dans cette petite ville, qui p1.009 est peu éloignée de Port-Maurice, dont la population passe pour être sympathique à la France. Là, comme dans toute la Ligurie, le *pin d'Alep*, le *pin maritime* et le *chêne-vert* sont les principaux arbres qui ornent les montagnes, tandis que les rochers les plus arides sont parsemés de touffes de *caroubiers* aux grosses gousses, de *pistachiers*, de *Rhamnus* et de *staphiliers*. Mais toutes les collines qui bordent la mer sont couvertes de riches plantations d'oliviers qui donnent une grande quantité d'excellente huile, et dont le feuillage, d'un vert mélancolique, plaît singulièrement aux yeux qui y sont habitués.

L'une des vallées oléifères les plus renommées de la *Riviera di Ponente* est celle de Diano-marina, charmante bourgade où j'avais autrefois plusieurs estimables amis. Je fis là une première halte ; j'y reçus, dans la respectable famille Ardissone, la plus cordiale et la plus agréable des hospitalités : c'est en sortant de Chine qu'on apprécie bien l'amitié ! Depuis plusieurs générations, tous les jeunes gens de cette honorable maison, ont été élevés dans nos établissements d'éducation de Savone ; et, à l'occasion, ils se font un plaisir de témoigner leur reconnaissance à leurs anciens précepteurs ! Aussi, les deux semaines que je passai sous le doux climat de Diano, dans ce délicieux pays des oliviers les plus célèbres, laissèrent-elles dans mon cœur des souvenirs

d'autant plus consolants que l'horizon de notre chère France était alors voilé de plus sombres nuages.

p1.010 Toutefois, en ces jours-là, malgré toute la gravité des nouvelles qui nous arrivaient du théâtre de la guerre, nous nous faisions encore illusion sur la grandeur de nos revers ; et nous comptions qu'un revirement de fortune relèverait bientôt l'honneur du drapeau français.

Je dois noter ici que je constatai, dans ces circonstances, que la grande majorité, la presque totalité des Italiens du nord que je voyais et des journaux que je lisais, faisaient des vœux sincères pour le triomphe de la France. Seules les feuilles démagogiques manifestaient leur joie pour les succès des Prussiens, et surtout pour la chute et l'humiliation de Napoléon ! *Rome-Capitale* devait, pour elles, sortir des échecs de la France et de la ruine de l'Empereur...

La prolongation de la guerre prussienne et les troubles de Paris me firent séjourner en Italie jusqu'à la chute de la Commune. Je passai ce temps dans les différents établissements de mes confrères en revenant peu à peu à la santé, malgré le froid exceptionnellement rude de cet hiver. A Gênes, j'eus souvent l'occasion de voir le marquis Jacques Doria, un ancien ami. Ce jeune et intelligent patricien, doué d'un grand goût pour la zoologie, après avoir exécuté, malgré une constitution délicate, un long et fructueux voyage d'exploration en Perse et à Bornéo, s'occupait alors à monter de toutes pièces un musée civil d'histoire naturelle. La ville avait mis à sa disposition l'un des *palazzi* les plus agréablement situés de Gênes, placé p1.011 presque au point culminant de l'*Acquassola*, ce beau jardin public quasi-aérien, ce rendez-vous enchanteur du beau monde génois.

Le *museo civico* était déjà le lieu de réunion de tous les amateurs d'histoire naturelle. J'y allais souvent, et d'autant plus volontiers que je trouvais là, outre d'intéressantes collections d'animaux, toute la riche bibliothèque scientifique de M. Doria et les principaux recueils périodiques de l'Europe savante. C'est surtout là que je pus me mettre

au courant des grandes questions d'histoire naturelle qui sont agitées si passionnément depuis quelques années.

Pour moi, je puis dire que, tout en me refusant à admettre les énormes conséquences que les darwiniens tirent de leurs observations sur la modification de l'espèce, telle que nous l'entendons jusqu'ici, je suis de ceux qui pensent que ces sortes d'études, faites sur la masse immense de faits que la science possède déjà et accumule tous les jours rapidement, doivent donner des résultats d'une grande importance pour la solution des problèmes les plus capitaux. Tous ceux qui étudient la nature en elle-même et en détail entrevoient qu'il doit en être ainsi. D'ailleurs, s'il répugne à accueillir l'hypothèse du changement spécifique, sous prétexte qu'il ne le comprend pas (il ne comprendra pas mieux la formation d'une simple *variété*), l'esprit humain ne trouve aucune explication pour se rendre compte de la distribution actuelle des êtres vivants que le naturaliste trouve rassemblés sur les p1.012 différents points de la terre par groupes plus ou moins nombreux de formes voisines et similaires, qui paraissent jouer des rôles identiques dans l'économie du monde.

Enfin, la nouvelle de la chute de la Commune étant arrivée, et ma santé se trouvant déjà assez bien remise, je quittai définitivement l'Italie et j'arrivai à Paris le 20 juin 1871, après avoir traversé les Alpes par le vertigineux chemin de fer qui fonctionnait alors sur ces reines des montagnes de l'Europe. Quel triste spectacle que celui de tant de ruines qui fumaient encore ! Cependant je trouvai qu'en réalité les destructions étaient en quelque sorte au-dessous de ce que nous faisaient croire au loin les journaux et les lettres particulières. Il est vrai aussi que je venais de quitter la Chine, que j'avais vue naguère bien autrement saccagée par ses rebelles aux longs cheveux !...

A Paris, l'une de mes premières visites fut naturellement pour le Muséum. J'y eus la satisfaction d'apprendre que ni les quatre-vingts obus prussiens, qui étaient tombés au Jardin des Plantes (tous les Allemands n'aiment donc pas la science ?) ni le pétrole des communeux n'avaient fait un trop grand mal aux riches collections de notre grand

établissement scientifique, et que, en particulier, les objets provenant de mes envois étaient tous sains et saufs.

Dès le commencement du siège, on avait descendu dans les caveaux du Muséum les collections dans l'alcool (soixante-cinq mille bocaux !). Et p1.013 comme l'une des grandes salles des galeries se trouvait encore vide, les professeurs-administrateurs voulurent profiter de cette circonstance pour y réunir temporairement les différentes collections provenant de mes voyages et en faire une exposition publique pour la commodité des amateurs d'histoire naturelle. C'était au mois d'août 1871. Le temps était peu favorable pour attirer un concours considérable ; le Jardin des Plantes était encore occupé militairement, et les baraques des soldats en encombraient les allées.

Pour moi, j'étais allé pendant ce temps revoir mes parents au pays basque. J'eus l'occasion d'y lire quelques journaux de Paris qui parlaient de cette exposition, et je remarquai que plusieurs journalistes s'étonnaient de ce que M. David eût négligé dans ses recherches des objets aussi importants que la botanique et la minéralogie. — C'est que la totalité de mes collections ne figurait pas dans la salle ouverte au public, et que, en particulier, mes herbiers du nord et de l'ouest de la Chine n'y étaient point représentés, quoiqu'ils occupent de nombreuses cases dans les galeries du Muséum.

Ce n'est que depuis mon court séjour au pays natal que ma santé s'améliora définitivement et que je commençai à croire que je pourrais bientôt repartir pour la Chine. En effet, rentré à Paris au milieu de septembre, je me préparai aussitôt à mon nouveau voyage.

Du consentement de mes supérieurs, j'acceptai p1.014 qu'il ne le mérite. Car, peu de jours avant mon embarquement, en janvier 1872, j'eus l'occasion de voir M. Ch. Maunoir, qui, en sa qualité de secrétaire de la Société de géographie, s'occupe beaucoup de tout ce qui regarde les pays lointains ; et ce savant géographe me déclara que, les publications du Muséum étant peu répandues, il n'avait eu connaissance de mes voyages qu'en lisant les articles écrits pendant le

siège, dans la *Revue des Deux-Mondes*, par M. Blanchard, de l'Institut, articles dans lesquels ce sympathique professeur du Jardin des Plantes a fait ressortir avec beaucoup de bienveillance mes travaux dans l'Empire du Milieu.

C'est par ces articles surtout que le public est venu à savoir qu'un missionnaire français se fait un mérite de consacrer une partie de sa vie aux intérêts de la science ; que, grâce à de fatigantes recherches, il a eu la bonne chance d'enrichir les collections de notre muséum national de beaucoup d'animaux et de plantes qui lui manquaient auparavant, et parmi lesquels figuraient, déjà alors, une trentaine d'espèces de mammifères, encore inconnues aux naturalistes, et plus de quarante espèces nouvelles d'oiseaux, outre un bon nombre de nouveautés dans les reptiles, les poissons, les amphibiens, les mollusques, les insectes et les végétaux, sans compter des renseignements originaux sur la géographie et la géologie de ces lointaines régions, encore bien imparfaitement connues des Européens.

@

CHAPITRE II

PRÉLIMINAIRE

@

Changhay. — L'*Hydropotes inermis*. — Les collections d'histoire naturelle du R. P. Heude. — Voyage à Ning-po ; M. R. Swinhoe et ses nouvelles acquisitions. — Course à Fong-hoa. — Tournée de trente-quatre jours dans l'intérieur du Tché-kiang ; aspect riant de cette province. — Notes sur les conditions géologiques, botaniques et zoologiques des pays compris entre Ning-po et Kiou-tcheou. — L'*Ibis cendré*, l'*Elanus melanopterus*, l'*Haliastur indus*. — Un *Triton* nouveau ; grande tortue d'eau douce. — Arbres principaux. — Retour à Changhay ; rencontre du géologue Von Richthofen. — Les oiseaux de passage de cette ville au printemps.

p1.017 C'est au commencement de mars 1872 que j'arrivai à Changhay, après un voyage moins agité et moins fatigant que celui que j'avais fait en allant en France. — Le printemps paraît être la meilleure saison pour faire le trajet d'Europe en Chine, et vice versa. — Selon les recommandations que j'avais reçues, je m'y occupai aussitôt de l'acquisition et de la préparation de plusieurs *Hydropotes inermis*, Sw., que je voulais envoyer au muséum de Paris.

p1.08 Ce cervidé curieux, de la taille et de la forme du chevrotin à musc, manque comme lui de cornes ; mais en revanche le mâle porte aux mâchoires supérieures deux dents canines, longues, acérées et tournées en bas, dont sans doute il se sert comme d'arme offensive et défensive. Il diffère aussi du musc, non seulement par le manque de la poche odorifère, mais encore par la couleur de son pelage, qui est le roux-fauve, et par ses habitudes quasi-aquatiques. Tandis que le vrai musc vit sur les flancs escarpés des plus grandes montagnes, celui-ci passe une partie de l'année parmi les roseaux et les hautes herbes des îlots et des bords du bas Yang-tsé-kiang. C'est pour ce motif que M. Swinhoe lui a donné le nom d'*Hydropotes*, c'est-à-dire, *buveur d'eau !*

Il est étonnant qu'on ait attendu jusqu'à ces derniers temps pour remarquer une espèce si singulière de mammifère, qui constitue un

genre nouveau en zoologie ! Chaque jour, en hiver, les chasseurs chinois en portent en grand nombre au marché de Changhay.

D'après le zoologiste anglais qui a décrit le premier cet animal, on ne lui connaît encore d'autre *habitat* que celui des environs de Tchin-kiang. On dit qu'il est fort abondant, grâce à sa fécondité exceptionnelle, puisqu'on prétend avoir pris des femelles de cette espèce qui portaient jusqu'à quatre ou cinq petits à la fois.

Un missionnaire de la Corée et plusieurs indigènes de ce royaume inaccessible m'ont parlé d'un p1.019 petit cervidé sans cornes et muni de longues canines, qui vit aussi dans leur pays. Ce n'est point le musc ordinaire, animal bien connu des Coréens. Est-ce que l'*Hydropotes* du Yang-tsé se trouverait aussi dans une région si éloignée ? Cela n'est pas probable ; et dans le cas de nouveauté d'espèce, je crois quelle est suffisamment signalée par son habitation pour qu'on puisse la désigner à propos sous le nom d'*Hydropotes coreanus*.

A Changhay, j'eus le plaisir de voir le père Heude et ses collections d'oiseaux, de poissons, de coquilles et de plantes. Parmi les premiers, j'observai quatre exemplaires d'un faucon (*Hypotriorchis*), ressemblant beaucoup à la femelle de notre hobereau : le manque d'étiquettes constatant le sexe et l'âge empêchait de vérifier si c'est le même oiseau, ou bien une espèce non encore signalée en Chine. Il y avait aussi un spécimen de ce rare *Hierax sericeus*, qui a été déjà tué en Chine, mais qui ne figure pas encore dans nos catalogues ornithologiques de cet empire. Un canard paraissant plus petit que le *Nettapus coromandelianus* (que j'ai envoyé du Kiangsi au Muséum en 1868) attira aussi mon attention, de même qu'un magnifique *Spizaetos*, que je pense être le *Sp. nipalensis*, de Hodgson. Mais l'oiseau le plus intéressant de la collection était un insectivore à gros bec, que ce zélé naturaliste a tué parmi des roseaux bordant un étang. Avec sa permission, j'en pris et envoyai au Muséum le signalement, en proposant pour cette espèce nouvelle le nom de *Paradoxornis Heudei*.

p1.020 Depuis quelque temps le père Heude s'occupe exclusivement d'histoire naturelle ; ses supérieurs viennent de l'y appliquer, en lui donnant tous les moyens possibles pour réussir dans ses travaux. Je ne doute pas qu'il ne parvienne à se procurer des collections importantes dans les vastes régions du Centre-Est qu'il explore. Je doute davantage qu'il réussisse à organiser, dans le collège de Zi-ka-wé, un cabinet d'histoire naturelle, que ses confrères voudraient y voir naître par ses soins. Ce Père ne prépare pas et ne monte pas lui-même les animaux, et je sais par expérience que des Chinois ne suffiront point pour cette besogne.

C'est en vain que je cherchai à Changhay le *Cervulus* roux, que les résidents européens y voient parfois figurer sur leur table, sous le faux nom de *daim* ! la saison était trop avancée. Or, comme j'entendais dire que cet animal abonde au Tché-kiang et qu'il y a, entre Changhay et Ning-po, un service régulier de vapeurs, je me décidai à aller passer quelques jours dans cette dernière ville, avant de partir définitivement pour Pékin. Là, d'ailleurs, je devais avoir le plaisir de saluer mon ancien supérieur, Mgr Guierry, et de faire enfin la connaissance personnelle de M. Swinhoe, consul d'Angleterre, dont tous les naturalistes connaissent et apprécient les importants travaux zoologiques sur la faune chinoise.

Les voyageurs qui arrivent à Changhay par mer entrent dans les eaux de l'immense Fleuve-Bleu sans s'en douter : la plaine, parfaitement unie, p1.021 n'est visible que quand on en est tout près. Et lorsque, après avoir laissé le Yang-tsé, aux bourbeuses ondes, on navigue pendant une heure et plus dans l'affluent qui conduit à la colonie européenne, aucune colline, aucun accident de terrain ne vient distraire les yeux. On n'aperçoit guère que quelques misérables maisonnettes, quelques glacières pyramidales et couvertes de paille, des cercueils souvent fétides, simplement déposés le long des chemins. De prosaïques saules et quelques autres arbres de petite taille indiquent aux passants les invisibles villages. Aussi le cœur de l'Européen se dilate-t-il délicieusement quand, à la fin d'un dernier coude du Ouang-pou et après avoir franchi les files des disgracieuses

barques chinoises, sa vue tombe tout à coup sur une forêt de mâts, aux formes élancées, et sur cette longue ligne d'élégants petits palais, de toutes formes, de toutes couleurs, de tous styles, qui longe sur la rive gauche le *bund* de la concession européenne. Ici, comme dans tout le reste de la Chine, les terrains sur lesquels se sont établis les étrangers ne leur seraient *concédés* par le gouvernement impérial que pour *quatre-vingt-dix-neuf ans.*

Rien de tout cela à Ning-po ! De fréquentes et rocheuses petites îles indiquent de loin aux navires la route qu'ils doivent suivre pour pénétrer dans le long chenal qui, encaissé entre deux murailles de collines, mène à cette ville déjà connue et fréquentée des marchands occidentaux depuis trois siècles. Il n'y a là que quelques rares p1.022 maisons européennes, maintenant désertes pour la plupart... Les fertiles campagnes des alentours de la ville sont aussi toutes planes ; mais de charmantes montagnes, toutes verdoyantes à cette époque, surgissent de tous les côtés, à quelque distance du chef-lieu.

A Changhay, le quartier français est le plus petit et le plus rapproché de la ville chinoise : le nombre de nos compatriotes y monte au plus à trois cents âmes. On y remarque plusieurs belles maisons, le consulat de France, l'hôtel-de-ville, l'église des Jésuites. Le quartier anglais, beau et bien peuplé, renferme beaucoup de constructions monumentales, quelques belles églises protestantes ; et là, comme dans tout le reste de la concession, les rues sont larges, tirées au cordeau et bien entretenues. La plupart des habitations sont entourées de jardins, dont les arbres les plus ordinaires sont des *saules*, le *troëne* japonais, le *paulownia* des *cyprès* de trois espèces, le *cryptomeria*, le *chamœrops* chinois ; puis des *magnolia*, des *azalées,* des *rosiers* divers, etc. Le quartier américain, qui est à l'extrémité septentrionale, est le moins remarquable.

D'après ce que j'entends dire, le total de tous les Européens de Changhay n'atteint pas le chiffre de dix mille ; mais le nombre des Chinois qui vivent avec eux et dans leurs maisons (qu'ils louent) est de beaucoup plus considérable. En général, les Occidentaux vivent dans le

luxe et entretiennent un personnel nombreux de p1.023 domestiques. Aussi plusieurs d'entre eux renoncent-ils à retourner dans leur patrie où ils ne pourraient plus faire les grands seigneurs.

A Ning-po, les habitations européennes, en petit nombre et peu importantes, sont distribuées confusément sur la rive occidentale du fleuve. Le consulat français est plus loin, dans un lieu isolé ; il est vide, hélas ! et d'ailleurs, en dehors des missionnaires français, il ne reste plus qu'un seul de nos compatriotes dans cette grande ville.

Je trouvai M. Swinhoe paralysé, depuis plus d'un an déjà, de tout le côté gauche. Cela n'empêchait pas le zélé zoologiste de continuer à augmenter ses collections d'animaux, au moyen de chasseurs chinois grassement payés, et par le concours généreux des résidents anglais qui, presque tous, se font un devoir d'aider de leur mieux les recherches scientifiques de tout genre. C'est avec le plus grand étonnement que je vis dans ses tiroirs deux espèces nouvelles d'oiseaux des plus remarquables qu'il s'était procurés dans le voisinage de Ning-po : un faisan, aux couleurs étrangement distribuées (*Phas. Ellioti*) et un Eulophe (*Pucrasia Darwini*) ressemblant plus à l'espèce de l'Himalaya qu'à celle de Pékin. Il y avait encore deux oiseaux nouveaux pour la faune chinoise : le *Garrulax Moniliger*, déjà signalé au Népaul, et l'étourneau aux joues rousses du Japon (*Lamprotornis pyrrhogenys*).

La vue de ces nouveautés ornithologiques, prises dans un pays ouvert depuis si longtemps au p1.024 commerce européen, la beauté du pays et les invitations de mes confrères m'engagèrent à faire quelques courses rapides dans l'intérieur de la province. J'allai d'abord à *Fong-hoa*, au sud et non loin de Ning-po ; et puis à Kiou-tcheou, au sud-ouest, près des frontières du Kiangsi.

C'est en bateau chinois que je me rendis à Fong-hoa ; le trajet n'est pas désagréable ; je le fis en un peu plus d'une nuit, par une série de canaux et de rivières qui communiquent entre eux au moyen d'écluses. Je trouvai là un très joli pays de montagnes s'élevant à mille ou douze cents mètres d'altitude et qui sont couvertes de bois taillis et de

bambous splendides. Mais, quoiqu'il fit déjà chaud, la végétation n'y était pas très avancée pour la saison (fin de mars).

Les vallons étaient animés par de nombreux et bruyants oiseaux. Cependant je ne vis et ne capturai, de nouveau pour moi, que le *Dendrocitta sinensis*, sorte de geai à couleurs sombres et à queue allongée, qui a un gros bec un peu courbé au bout, et l'*Athene Whiteleyi*, jolie et gaie petite chouette, qui ne diffère de sa voisine indienne (*Ath. cuculoïdes*) que par de légères nuances.

Sous les frais ombrages des bambous gigantesques qui ornent tous les vallons, je vis voler, pour la première fois en Chine, une *Anthocharis* ressemblant à s'y méprendre à notre gracieuse *Aurore* de France, mais ayant la tache orangée du bout des ailes un peu plus étendue. Malheureusement, comme j'étais venu au Tché-kiang sans p1.025 l'intention d'y faire des collections d'histoire naturelle, je n'avais avec moi rien de tout ce qu'il faut pour capturer et conserver les insectes.

Rentré à Ning-po après quatre jours d'absence, j'en repartis le 2 avril pour une excursion plus lointaine, vers le sud-ouest de la province. Accompagné d'un vieux et bon chrétien de la ville, nommé A-lo, je m'embarquai sur une jonque chinoise assez commode, qu'on avait louée pour nous seuls, et je me dirigeai vers le couchant, par une série de canaux et de rivières à niveaux différents, lesquels me menèrent, en quatre jours et quatre nuits, près du grand fleuve de Han-tchéou, capitale du Tché-kiang.

Les canaux et les cours d'eau ne communiquent pas naturellement. Pour passer de l'un à l'autre, les barques toutes chargées sont hissées et précipitées, au moyen de câbles tirés par des buffles et enroulés à des cabestans, sur un sol rendu glissant par de la boue humide. Dans l'une de ces descentes les plus rapides, mon bateau mal manœuvré vint à se heurter contre une digue de pierre, et il nous fallut perdre une demi-journée pour faire les réparations indispensables.

Ayant changé d'embarcation et de direction, au cinquième jour, je quittai les canaux et je remontai la rivière vers le sud, niché parmi des

ballots de coton. Le brave A-lo, qui avait eu l'adresse de louer à bon marché nos places dans cette grande barque, n'était pas embarrassé pour se procurer, chemin faisant, nos aliments : du riz, du bambou p1.026 frais et du poisson excellent. Mais sa cuisine n'était pas savante, et il préparait tout bouilli à l'eau et assaisonné de jus salé de gingembre, condiment excitant, mais trop échauffant pour moi. En remontant le fleuve, je vis plusieurs fois sur des plages isolées des échassiers que je reconnus pour des *Ibis*, mais dont la couleur *cendrée* me frappa d'étonnement.

Après le premier jour de navigation, ce cours d'eau devient moins considérable ; il offre plusieurs rapides qui sont moins dangereux qu'ennuyeux, pour la perte de temps qu'ils occasionnent, et qui n'ont rien de comparable avec les effrayantes cataractes du Yang-tsé supérieur, que j'ai franchies jadis.

C'est le 11 avril que j'arrivai sous la ville départementale de Kiou-tcheou ; j'y quittai la barque pour aller passer la nuit dans une maison chrétienne, située dans l'intérieur des murailles. Le lendemain, après avoir célébré les saints mystères dans la petite chapelle catholique (quoique je n'en parle guère dans mes journaux, il est bien entendu que mes courses de naturaliste ne me dispensent point des obligations religieuses de mon état), je me transportai à Che-léang, à une lieue ou deux au nord de la ville, sur la rive droite de la rivière. Je séjournai chez les braves chrétiens de ce village et de Tché-san jusqu'au 28 du même mois, et je rentrai à Ning-po le 5 mai. J'avais fait cette excursion dans la mon des pluies p1.027 du printemps, et j'avais perdu plusieurs journées précieuses, à cause du mauvais temps.

La région entre Ning-po et Han-tchéou est toute plane ; mais, çà et là, les canaux passent à peu de distance de plusieurs jolies petites collines, qui m'ont paru être *basaltiques* et *porphyritiques*. On voit les porphyres dominer encore, en remontant le grand fleuve (dont mes Chinois n'ont pu me dire le nom propre). Plus haut se montrent des grès gris et rougeâtres, assez semblables à ceux qui forment une partie

du Setchuan ; et, à l'ouest de Kiou-tcheou, près de Che-léang, reparaissent les roches porphyritiques, En continuant à monter le long de la rivière, on trouve vers Tché-san des conglomérats contenant des cailloux de calcaire bleu ; et, à quelques lieues plus haut, s'exploite une pierre à chaux de la même couleur, tout près de la frontière du Kiangsi. On me dit qu'il y a une mine de bonne houille, exploitée au sud, non loin de la ville de Kiou-tcheou, et que des puits d'eau salée sont utilisés, vers l'intérieur de cette portion méridionale de la province.

A l'exception de la fertile plaine du nord du Tché-kiang, tout le reste du pays est montueux ; au sud-ouest, j'ai vu des montagnes qui paraissent avoir de deux mille à trois mille mètres d'altitude. J'entends même dire qu'il y en a de plus considérables sur les frontières du Fokién.

Pendant cette excursion improvisée à la hâte, dépourvu des instruments nécessaires et muni de vêtements chinois d'emprunt et d'un fusil prêté p1.028 par un indigène, je n'ai pu faire une grande récolte d'objets d'histoire naturelle. Toutefois mon temps n'a pas été perdu. L'une de mes intéressantes captures est celle d'un *Ibis*, qui a la taille, les proportions et une partie des couleurs roses de l'*Ibis nippon*, mais qui diffère de l'espèce de Pékin par les teintes cendrées de toutes les parties supérieures du corps. Serait-ce une race locale constante, une forme distincte de l'oiseau du Japon décrit par Temmink ?

Cet oiseau est permanent au pays, et il niche régulièrement sur les grands pins des sépultures, près de Kiou-tcheou et dans plusieurs autres localités. On le nomme *Houy-ho* (grue cendrée), et l'on ne connaît dans cette région que cette variété grise. Mes deux exemplaires de cette curieuse race, pris dans leurs nids et sur leurs petits, sont bien certainement des adultes ; cela se reconnaît d'ailleurs à l'absence des taches noirâtres qui salissent toujours le bout des grandes rémiges des sujets plus jeunes.

Les petits étaient deux par nid ; ils étaient couverts d'un duvet grisâtre et avaient le bec court et droit encore. Leurs parents étaient obligés de veiller sans cesse et à tour de rôle sur leurs nouveau-nés,

pour les protéger contre la rapacité d'un couple de milans (*Milvus melanotis*), qui nichait aussi sur le même grand arbre.

Ces ibis se voient, hiver et été, sur les rizières et le long des cours d'eau, chassant aux petits poissons et aux sangsues. Quand ils volent, ils p1.029 poussent un cri monosyllabique, très sonore, qui a quelque analogie avec le croassement du corbeau.

Je capturai encore le *Dicrurus leucogenys*, joli Drongo d'un cendré clair et à l'œil couleur de feu, et un autre oiseau, nouveau pour moi, le *Volvicivora melaschistos*, qui a la taille et les couleurs de l'espèce précédente, mais qui en diffère par la forme de sa queue, arrondie au lieu d'être fourchue, et par les notes sonores de sa voix, qui méritent le nom de chant. Le premier de ces oiseaux insectivores voyage jusqu'à Pékin et en Mantchourie, tandis que le second ne dépasse guère les latitudes voisines des tropiques.

L'*Hypsipetes leucocephalus*, sorte de loriot noir, avec la tête blanche, le bec et les pattes rouges, était très abondant au pays. Il volait rapidement en petites troupes, à la recherche de baies sauvages, pendant que le *Pericrocotus cantonensis* fréquentait surtout le haut des grands camphriers, donnant la chasse aux chenilles, aux papillons et aux mouches. On sait que les gobe-mouches de ce genre sont munis d'une assez longue queue cunéiforme, et ornés pour la plupart de rouge flamboyant. L'espèce que j'ai nommée et le *Pericrocotus cinereus*, de Chine aussi, diffèrent de leurs congénères par leurs humbles couleurs cendrées, mais point par leur voix ni par leurs mœurs.

J'acquis aussi une paire de *Ceryle lugubris*, ce gros et rare martin-pêcheur aux teintes soyeuses, qui n'a été jusqu'ici signalé qu'au Japon, ainsi p1.030 que l'*Halcyon pileatus*, cet autre ravissant martin-chasseur au gros bec rouge et au dos d'azur, qui pousse jusqu'à Pékin ses pérégrinations d'été. Les deux *Ixos* (*sinensis* et *xanthorrhous*) étaient très abondants partout, de même que le chanteur favori des Chinois, le *Hoamy* ou *Leucodioptron sinense*.

Parmi ces intéressantes montagnes de Kiou-tcheou, j'abattis, sans pouvoir m'en emparer, un oiseau inconnu, gros comme un geai, à queue carrée, et ayant un bec court et rouge ; il paraissait tout noir, à l'exception de la poitrine, qui était cendrée. Il avait un cri en deux notes, monotone et triste, qu'il faisait entendre pendant des heures, du milieu des arbres où il se tenait caché. Je ne pense pas que ce fût un *Eurystomus orientalis*, ou Rolle, qui a les mêmes dimensions, mais le plumage bleu : je connais très bien ce dernier oiseau, que j'ai eu à Pékin même.

Je rencontrai encore dans la même contrée montueuse un rapace, qui n'a pas été précédemment signalé en Chine : c'est l'*Elanus melanopterus*, sorte de petit milan d'un cendré clair, qui vit dans l'Inde et l'Afrique, et qui s'égare parfois jusqu'en Europe. Un couple de ces oiseaux avait établi son nid au haut d'un immense camphrier, mais mon mauvais fusil ne parvint pas à en abattre un.

Je vis aussi là un gros *Spizaetos*, ou aigle huppé, aux couleurs brunâtres, qui vint fondre comme la foudre sur un pauvre *Sciurus griseipectus*, que je guettais inutilement depuis un quart p1.031 d'heure. Ce bel écureuil est le seul du pays, et il est assez abondant sur les vieux arbres de Che-léang ; il est d'un roux rouge en dessous, et gris-brun en dessus.

En gravissant une grande montagne, qui est à une demi-journée à l'ouest de ce village, j'eus la chance de faire voler une *Eulophe* à joues noir et blanc, que je crus être de l'espèce que M. Swinhoe venait de décrire ; mais je dus me contenter de l'émotion d'avoir vu un oiseau nouveau !

L'autre seul gallinacé connu au pays est le faisan ordinaire de Chine, dont le collier blanc est ici toujours interrompu devant et derrière le cou.

En m'approchant de Han-tchéou, pendant mon voyage de retour, je fus étrangement surpris d'apercevoir un couple de ces milans roux, à tête et poitrine blanches (*Haliastur indus*), qui tournoyaient sur le grand

fleuve, au-dessus de ma tête. C'est un fait nouveau et digne d'être noté que les pérégrinations si lointaines de cet oiseau de proie, commun dans les ports de l'Inde, mais qui n'avait jamais été observé dans des parages si septentrionaux.

J'ajouterai enfin, pour consigner ici toutes mes observations ornithologiques, que je me procurai dans cette excursion le *Lusciniopsis canturiens*, ce parent éloigné de notre rossignol, qui faisait entendre son monotone petit couplet de dessous tous les buissons, de concert avec un autre congénère en qui j'ai cru reconnaître le *Lusc. brevipennis*, de Moupin. En fait d'oiseaux de rivage, je p1.032 capturai le nouvel *Ægialites Hartingi*, que j'avais eu précédemment à Pékin et ailleurs, et je trouvai abondamment, dans toutes les rizières du pays, la poule d'eau à poitrine blanche (*Gallinula phœnicura*), qui montait au soir sur les arbres pour y crier à son aise, tandis que le gros *Gallicrex cristatus* faisait entendre sa profonde et altisonnante voix du milieu des herbes aquatiques. La grande et la petite aigrettes et l'élégant *Ardeola prasinosceles* étaient communs aussi, et je vis le héron cendré nichant en nombreuse compagnie sur le sommet plat et nu d'une vieille tour.

En fait d'autres animaux, outre quelques poissons et un gros scinque aux flancs marqués de rouge, je pris plusieurs exemplaires d'un *Triton* fort intéressant, que je pense être nouveau pour les naturalistes : j'en envoyai la description à Paris. Cette petite salamandre, que je nomme *Triton orientalis*, est noirâtre en dessus et rouge en dessous ; je ne l'ai rencontrée que dans quelques mares de *Tché-san*. A mon arrivée, M. Swinhoe me montra la figure et la diagnose d'un *Triton* ou *Cynops* provenant de cette ville : mais ce batracien diffère du mien par une taille bien plus forte et par les couleurs inférieures, qui sont rouges.

Un autre animal dont je dois parler ici, c'est une énorme tortue fluviatile que j'aperçus dormant sur un rocher à fleur d'eau, en descendant la rivière de Kiou-tcheou. Les Chinois du pays lui donnent le nom de *La-tè-yu,* et ils soutiennent p1.033 qu'il y en a de plus d'un mètre

de long ! C'est peut-être le *Chitra indica*, que Gray indique en Chine, je ne sais d'après quelles preuves.

Les habitants de ce district du Tché-kiang chassent peu ou point. Ils me disent que l'automne et le commencement de l'hiver sont la bonne saison pour se procurer les animaux, et qu'alors le temps est constamment beau. La *Panthère*, le *Loup* (qu'on y appelle *Ko-Shiong*, du nom réservé ailleurs à l'*Ours*), le *Paguna*, la *Civette*, le *Muntjac* roux (sans doute notre *Cervulus lacrymans*), et surtout les *Sangliers*, seraient très abondants dans les montagnes boisées. On m'a cité aussi le *Cerf* et le *Singe*, comme vivant dans la partie la plus occidentale de la province.

Ma récolte des insectes du Tché-kiang a été bien pauvre. Je ne pus me procurer que les débris d'un seul Carabe (*Carabus cœlestis* ?), tant ce genre y est rare. Le grand et beau Bombyx vert du camphrier commençait à être abondant à la fin d'avril. Il est probable que, sans les grandes et fréquentes pluies qui m'ont accompagné dans mon expédition, mes collections entomologiques eussent été moins insignifiantes.

Toutes les parties de cette province que j'ai visitées sont très jolies, souvent bien boisées ou offrant au moins des buissons partout. A l'époque de mon voyage, les montagnes étaient dans toute leur splendeur vernale. Les fleurs rouges et roses de deux espèces d'*Azalées* et les grappes légèrement violettes de la *Glycine* ornaient tous les p1.034 coteaux, en compagnie des innombrables bouquets des *rosiers* blancs. Mais j'ai été étonné de ne point y apercevoir l'*Azalea sinensis*, aux grandes fleurs jaunes, qui est commune dans certains cantons du Kiang-nan.

Je n'ai point observé d'arbres particuliers, si ce n'est un *Scrophulariné*, à énormes fleurs pourprées, qui diffère entièrement du *Catalpa Bungei* du Nord ; Le camphrier atteint les plus grandes proportions auprès des habitations, et j'en ai mesuré dont le tronc avait huit pieds de diamètre, mais il ne se voit jamais à l'état sauvage. Au

printemps, ses jeunes feuilles exhalent au matin une délicieuse odeur que le vent porte au loin, et qui n'est pas celle du camphre ordinaire.

Sur les montagnes, les essences les plus communes sont le *Pin lancéolé*, le *Pin chinois*, plusieurs *chênes*, le *Liquidambar*, le *Fortunea*, et surtout les bambous. J'ai été surpris de ne pas rencontrer au Tché-kiang l'*Alnus sinensis*, que jadis j'ai vu si commun près des cours d'eau du Setchuan. Mais le même petit frêne (sorte de *Fraxinus ornus*) et plusieurs autres plantes foisonnent également dans ces deux provinces, qui se ressemblent d'ailleurs sous bien des rapports et qui, outre les espèces animales citées plus haut, en nourrissent beaucoup d'autres en commun, tels que le *Leiothrix lutea*, le *Psaltria concinna, le Spizixos semitorques*, etc.

Je rentrai à Ning-po le 5 mai, tout content de ne pas me trouver fatigué de cette petite campagne p1.035 assez pénible, dans laquelle je faisais l'essai de mes forces, pour la première fois depuis le retour de ma santé. Le 10 du même mois, je m'embarquai pour Changhay, et j'y arrivai après dix-huit heures de navigation. Pendant cette traversée, je vis voler sur la mer le *Diomedea albatros*, le *Sula fiber*, le *Puffinus leucomelas*, le *Colymbus septentrionalis*, le *Larus crassirostris* et le *Larus canus*.

Je fais des vœux pour qu'il me soit donné de revoir et d'explorer en règle ces beaux pays du Tché-kiang, où sans doute il y a encore à faire bien des acquisitions utiles pour notre Muséum.

Pendant les quinze jours que je dus rester encore à Changhay, comme les oiseaux finissaient leur passage du printemps, j'allai visiter journellement le marché au gibier, et j'eus la chance de m'y procurer sans fatigue de fort bonnes espèces aquatiques : *Ægialites Geoffroy, Æg. mongolus, Æg. Philippensis, Pseudoscolopax semipalmatus, Numenius minutus, Hœmatopus osculans, Charadrius fulvus,* etc. Les Chinois prennent tous ces oiseaux de rivage au filet ou au lacet pour les vendre aux Européens, et le marché de la ville en est abondamment fourni. Mais je ne revis plus alors les *Anser cygnoïdes*, *Cinereus*, *Segetum, Albifrons* et *Erythropus*, que, deux mois auparavant, on y

étalait en compagnie du *Cygne* sauvage et de nombreux canards, non plus que les petits lièvres chinois, si différents du *Lepus tolaï* du nord de l'empire, dont nos galeries zoologiques ne possèdent encore aucun exemplaire.

p1.036 Le père Heude n'était plus à Changhay ; il s'était dirigé vers le nord de la province. J'appris qu'il venait d'en envoyer des lettres et des collections, et je demandai à voir ces dernières avec cet empressement, cette avidité, que le naturaliste comprend. Mais, pour une raison quelconque, la clef du cabinet devint introuvable au moment où il fallut y pénétrer...

Je fus plus heureux en faisant la connaissance du célèbre géologue allemand, le baron de Richthofen, qui venait d'arriver du fond du Setchuan. Une altercation survenue entre ses gens et la suite d'un mandarin avait mis en danger la vie de ce savant voyageur, et l'avait fait renoncer à poursuivre sa route vers le Tibet oriental. Il me donna plusieurs utiles renseignements sur les pays qu'il avait traversés, et me dit que, d'après lui, le Chensi ne devait pas être très intéressant pour le zoologiste, mais que cependant la vallée de Han-tchong-fou méritait les honneurs d'une exploration en règle.

@

CHAPITRE III

PRÉLIMINAIRE

@

Départ pour le Nord de l'empire. — Tiéntsin ; souvenir du massacre des Français ; les établissements chrétiens. — Pékin ; le cabinet du Péy-thang ; observations zoologiques : *Cygnus Davidi*, le Macaque du Nord etc.

p1.037 Enfin, après avoir expédié ma seconde caisse au Muséum, je m'embarquai pour le nord sur un vapeur anglais, et j'arrivai à Tiéntsin le 31 mai.

Les eaux du Péy-ho, débordées l'an dernier, couvraient encore d'immenses plaines autour de cette ville coupable du massacre de tant d'innocentes victimes ; et l'été, qui s'annonçait pluvieux, devait sans doute ajouter aux souffrances des populations.

C'est un fait remarquable que ces inondations inouïes arrivant coup sur coup, pendant deux ans, vers l'anniversaire du meurtre des Français ! Sans doute le fait s'explique par la coïncidence des pluies de la saison avec la rupture des digues séculaires, mais le peuple y voit une punition du ciel.

p1.038 Il y a vingt-trois mois, à la fin de mon grand voyage au Setchuan, j'arrivai à Tiéntsin, deux jours après les massacres, dont nous avions appris la nouvelle confuse à Tché-fou. Les désordres duraient encore dans la ville ; les flammes qui avaient dévoré le consulat de France, l'église catholique et l'immense établissement des Filles de la Charité, n'étaient pas encore éteintes. On péchait dans le fleuve et dans les égouts les fragments des corps mutilés de nos compatriotes. Les résidents européens, retirés tous dans la Concession et sur les bateaux à vapeur, vivaient sous les armes. La panique était telle que personne ne voulut se charger de me loger provisoirement et que je n'eus aucun moyen de débarquer, pour continuer plus tard mon voyage jusqu'à Pékin. Après avoir donc recueilli le plus de détail qu'il

me fut possible sur les tragiques événements, je dus rebrousser chemin avec tous mes bagages, et je retournai à Changhay par le même bateau qui m'avait amené, le cœur brisé de cette immense affliction que la Providence ajoutait aux douleurs corporelles dont je souffrais déjà.

Il est naturel que l'émotion gagnât alors mon âme en revoyant ces lieux pour la première fois depuis cette époque... La carcasse et les tours si belles de l'église gothique incendiée existent toujours. Nos ennemis triomphent à la vue de ces trophées de leur brutalité ; mais les hommes de bon sens (et il y en a aussi parmi les Chinois) doivent rougir au fond de leur âme en voyant p1.039 dressés au ciel ces témoins de la barbarie de leurs compatriotes.

Du consulat français il n'existe plus pierre sur pierre : on en a fait le cimetière des victimes. De la maison des Sœurs de la Charité il ne subsiste non plus que les massives murailles de la chapelle.

Maintenant tous les nouveaux établissements catholiques et français sont sur la Concession européenne. On y a bâti une église, qui va être dédiée à saint Louis, roi de France ; et c'est à son ombre qu'ont été placés l'orphelinat, les écoles et la résidence des missionnaires catholiques.

Ce quartier, nommé Su-tchu-lin, est tout européen. Il est éloigné de la ville et protégé souvent par la présence des canonnières des puissances occidentales : là il n'y a pas à craindre les Chinois.

Mon séjour à Tiéntsin et à Pékin s'est prolongé jusqu'à la fin de septembre. Dans la capitale mon temps a été employé surtout à remettre en bon état le cabinet du Péy-thang et à monter une partie des peaux que j'avais apportées d'Europe, afin de le rendre plus intéressant aux Chinois.

En passant en revue ma collection ornithologique je me suis aperçu que j'ai omis, par distraction, de comprendre dans ma dernière liste que les Archives du Muséum viennent de publier quelques oiseaux que je possédais déjà. J'ai vu aussi avec regret que plusieurs *sujets uniques*

ont, pendant mon absence de quatre ans, disparu du cabinet, pour une cause inconnue...

p1.040 Mon seul échantillon du cygne à pattes rouges, que M. Swinhoe a nommé *Cygnus Davidi*, est malheureusement en trop mauvais état pour pouvoir être envoyé à Paris. Cette espèce doit être plus rare que je ne le pensais, puisque mes recherches et mes nombreux commissionnaires ne m'en ont pu procurer d'autre exemplaire. Elle est pourtant bien connue des chasseurs chinois du Nord !

Comme le dit l'ornithologiste anglais, mon cygne procuré à Tiéntsin en mauvais état, mais en chair, est une espèce bien distincte et très facile à reconnaître à ses *pattes rouges* (de même que le bec) et à ses *lorums* garnis de petites plumes, au lieu d'être nus comme dans nos autres cygnes. Cet oiseau, un peu plus petit que le *Cygnus minor*, Pall., a toutes les proportions de ses congénères. Quant à son plumage, il est blanc comme celui de nos espèces septentrionales, avec du jaunâtre sur la tête.

Comme je pense ne plus revenir à Pékin, après la grande campagne que je vais entreprendre vers le sud-ouest, j'ai encaissé un certain nombre d'oiseaux, d'insectes et de plantes de ma collection indigène : ils seront plus utiles en Europe qu'ici. Les Chinois ne prennent pas et ne peuvent pas prendre un intérêt scientifique à un cabinet d'histoire naturelle, et les raretés de leur pays, quand elles n'offrent que des couleurs et des formes vulgaires, attirent moins leur attention que quelques brillantes productions des tropiques. Maintenant que j'ai remanié le cabinet, c'est surtout le *lion* p1.041 qui excite leur curiosité : ce roi des animaux ne leur était connu que de nom et par les grotesques figures qui ornent le devant des pagodes et des demeures princières. Je ne regrette pas les peines que, malgré les horribles chaleurs de l'été pékinois, je m'étais données pour monter d'une façon convenable (à moi seul !) la dépouille dont le Muséum de Paris m'avait fait cadeau l'an dernier.

Je dois confesser ici que, si dans la création de ce cabinet, qui pouvait avec le temps acquérir de l'importance, mes travaux ont été *tolérés* par mes anciens supérieurs de Pékin, ils sont loin d'être encouragés par les directeurs actuels de la mission... Ont-ils raison ? Je pense que non. Mais je cède, et cela d'autant plus volontiers que l'affaiblissement notable de mes forces ne me permet plus de séjourner longtemps en Chine. D'ailleurs le travail ingrat et matériel des préparations taxidermiques me prenait beaucoup de temps ; je pourrai peut-être mieux l'utiliser autrement et ailleurs.

Je termine ce long préambule en notant quelques autres observations concernant la zoologie de Pékin.

Cette année, comme d'ordinaire, le passage de retour des oiseaux a commencé à la fin d'août ; mais le *Cypselus pekinensis*, Sw., avait disparu dès juillet, et les *Butalis sibirica* et *latirostris* étaient en mouvement pendant tout le mois d'août. En septembre, nous voyons dans notre jardin le *Phyllopneuste plumbeitarsus*, le *Phyll. borealis*, le p1.042 *Phyll. fuscatus*, le *Reguloïdes superciliosus*, l'*Anthus agilis*, l'*Emberiza pusilla*, *Turdus obscurus*, Gm., *T. naumanni, T. fuscatus*, etc.

Enfin, cet automne j'ai pu capturer sur les arbres du Péy-thang un exemplaire de cet introuvable *Picus poliopsis*, décrit par M. Swinhoe : c'est ma seule nouveauté ornithologique de la saison.

En fait de renseignements, j'acquiers la certitude que le *Macacus tcheliensis* vit effectivement dans les montagnes du Tong-lin, à deux journées au nord-est de la capitale : c'est là sans doute le singe le plus septentrional connu. J'apprends encore qu'un autre animal du Midi, le *Canis procyonoïdes* habite la partie orientale de notre province, près de la grande muraille, où il est connu sous ie nom de *Linkoou*.

@

CHAPITRE IV

DU 2 AU 18 OCTOBRE 1872

@

Départ de Pékin pour Sin-gan-fou, Chef-lieu du Chénsi, à deux mille six cents li [1] de distance de la capitale. — Le capitaine Prjewalski, explorateur russe. — Difficultés pour trouver des moyens de transport à Pékin. — Monotone voyage en charrette à travers la plaine du Tchély. — Rencontre dune ambassade tibétaine ; visite au Bouddha incarné. — Mauvaise réputation de la petite ville de Péy-ho. — La taupe musquée et autres animaux du pays. — Halte chez Mgr Tagliabue ; œuvres des missionnaires à Tching-lin-fou. — Principales plantes cultivées dans la grande plaine. — Les Paétou, ou arcs-de-triomphe sur la grande route.

p1.043 Pékin, 2 octobre 1872. — Mes longs préparatifs sont terminés. En limitant au plus strict nécessaire les objets indispensables pour une campagne qui va durer deux ou trois ans, j'ai pu réduire mes bagages au poids total de trois cents livres.

J'ai, pour me suivre comme chasseur et comme domestique, deux jeunes chrétiens de Pékin qui, p1.044 cette fois-ci, paraissent devoir me satisfaire pleinement.

Par les bons soins de la légation de France, il m'a été remis un passe-port en règle pour la province du Chénsi. On a refusé de m'en donner pour celle du Kansou, où règne toujours la rébellion musulmane. Je verrai plus tard s'il me sera possible de pénétrer, à mes risques et périls, dans cette contrée si peu connue encore, et peut-être même d'aller plus loin vers l'ouest.

---

[1] Il faut faire observer que le li chinois n'a pas de valeur constante dans la pratique, et qu'il varie beaucoup d'un lieu à l'autre. Cependant on peut admettre qu'en moyenne un li équivaut à un demi-kilomètre : à Pékin, un homme qui marche bien fait dix li de chemin en une heure.
Même observation de variabilité pour la livre chinoise, qui se compose de seize onces, mais parfois aussi de dix-huit, de quatorze, de douze, et même de huit onces. Communément, la livre de seize onces pèse six cent quatre milligrammes.
Au contraire, le pied chinois, qui est d'un centimètre plus court que l'ancien pied français, est assez semblable dans tout l'empire.

M. Vlangali, ministre de Russie, avec qui j'ai eu l'honneur de déjeuner dernièrement, m'a appris qu'un naturaliste de sa nation (le capitaine Prjewalski) est parti de Pékin en mars dernier, avec l'intention de parvenir au Tibet à travers la Mongolie, le Kansou et le Kokonoor, mais que, parvenu au mont Alachan, il y a été dévalisé par les voleurs et obligé de s'arrêter là en attendant qu'on lui envoie les nouveaux secours pécuniaires qu'il a demandés à la légation russe de Pékin.

Dans une précédente tentative, le courageux naturaliste avait déjà éprouvé une semblable disgrâce. Mais il s'était avancé jusqu'aux confins du Kansou et s'y était procuré, dit-on, des exemplaires de p1.045 mon *Crossoptilon* bleu. Il n'y a donc pas de doute que ce gallinacé, d'un cendré bleuâtre, ne soit le fameux faisan bleu (*Lan-ky*) dont on m'avait tant parlé lors de mon voyage à l'Ourato. C'est aussi probablement le *Phasianus auritus*, de Pallas, bien que mon oiseau du Kokonoor possède quelques légères particularités qui ne sont point indiquées dans la description de la *Zoographia rosso-asiatica*.

Nous possédons maintenant quatre espèces de Crossoptilons, distribuées du nord au sud presque sous les mêmes méridiennes : 1° *Crossoptilon mantchuricum*, Sw., propre aux montagnes occidentales de Pékin ; 2° *Cross. Auritum*, Pall. (= *Cross. Cœrulescens*, mihi), vivant dans le voisinage du Kokonoor ; 3° *Cross. Drouyni*, Mil. Edw., originaire du pays des *Man-ze*, au Setchuan occidental, et 4° *Cross. tibetanum*, Hodg. Cette dernière espèce, blanche comme la précédente, provient du Tibet oriental et pourrait bien ne pas différer du *Cr. Drouyni*.

Hier, mes préparatifs de voyage ont été interrompus par une longue visite qu'ont faite à notre cabinet plusieurs hauts personnages de la capitale. Il y avait parmi eux l'ex-ambassadeur *Tchong-hao*, son frère le maréchal, et, dit-on, un prince fils de l'empereur *Tao-Koang*, etc. Le peuple chinois, qui a tant de préjugés et d'antipathie contre les Européens, considère les visites que leurs *grands hommes* nous font comme un signe de leur estime pour les missionnaires et leur cause...

Cette année, plus que jamais, j'ai eu beaucoup p1.046 de difficulté pour trouver des moyens de transport : les inondations des deux précédents étés auraient, dit-on, rendu impraticable la route ordinaire du Chénsi, et il me faudrait attendre, avant de partir, que la gelée eût durci les lieux inondés et bas.

Comme je tiens absolument à être rendu avant l'hiver sur le lieu d'exploration, j'ai songé un moment à voyager par le Chantong et le Honan ; mais là aussi, m'a-t-on écrit, les difficultés seraient grandes à cause de la surabondance des eaux. J'étais, de désespoir, sur le point de partir à pied, à travers la région montueuse du Chansi, quand enfin j'ai eu la bonne chance de trouver, dans Pékin même, deux voituriers qui ont consenti à me porter jusqu'à Sin-gan-fou, pour le prix ordinaire de cinquante-deux onces d'argent. On compte deux mille six cents li de distance entre Pékin et cette ville.

Enfin, nous pouvons nous mettre en route ce matin, 2 octobre, à neuf heures et demie. Le temps est très beau, le ciel pur, l'air oxygéné et élastique : on se sent vivre ! — On apprécie singulièrement le beau temps au début d'un voyage ; il vous donne une ardeur utile.

Quoique je quitte pour toujours Pékin, c'est la première fois que j'en pars sans regret. J'éprouve, il est vrai, un certain serrement de cœur, mais la cause ne m'en plaît pas : quand on n'a que des sentiments de générosité et de dévouement, on souffre à ne pas se voir payé de retour...

p1.04 En sortant de notre maison, nous trouvons à la porte les nombreux parents de l'un de mes jeunes gens, qui l'attendent pour lui faire leurs adieux (il appartient à l'une des premières familles chrétiennes de la capitale). Je note ce petit fait parce que, dans la Chine du Nord, les affections du cœur ne paraissent que peu ou point exister : il faut donc admettre que le christianisme développe tous les bons sentiments, même chez les Chinois.

Nos voituriers ne font aujourd'hui qu'une demi-étape, selon leur coutume pour le premier jour du voyage. Après avoir parcouru tout à

notre aise une cinquantaine de li de route, nous nous arrêtons pour passer la nuit à Tchangsin-tién, non loin du pont de Lou-kou-tchiao. C'est la rivière Houn-ho (fleuve trouble), sale maintenant, mais pas grosse, qui passe sous ce pont de marbre blanc, long et consolidé par de grandes barres de fer qui tombent de vétusté. Les pierres roulées que j'aperçois sur ses bords sont des calcaires gris et des grès verdâtres ou roux à grain très fin.

Nous sommes à côté des premières collines d'où l'on extrait la plus grande partie de l'anthracite qui alimente les foyers de la capitale de l'Empire ; on l'y transporte à dos de chameau.

Bien que ces deux dernières années assez pluvieuses aient donné une activité inaccoutumée à la végétation de la Chine septentrionale, la campagne jaunie déjà offre un air bien triste. Mais je ne vois guère encore sur ma route les traces des p1.048 ravages qu'on m'a dit avoir été causés par le débordement des fleuves.

Les frais d'auberge de notre première nuit (souper et logement pour trois hommes) montent à sept cent soixante-six sapèkes, environ quatre francs de notre monnaie. C'est cher pour le pays et pour le traitement.

3 octobre 1872. — Fait cent-dix li de chemin ; arrivé à Seu-djou, assez grande ville murée.

Rien de particulier à noter. Beau temps encore. Route en plaine plate. Nous nous dirigeons toujours au sud, ayant à notre droite les monts Si-chan, dont les principaux pics paraissent avoir deux mille mètres d'altitude. Les endroits bas sont difficiles à passer, mais l'abondance des eaux ne vient pas du Hoang-ho, comme le dit le peuple, et ne peut pas en venir.

4 octobre 1872. — Fait soixante-dix li ; arrivé à Péy-ho, petite ville bâtie sur les bords sablonneux d'une forte rivière venant de l'Ouest pour aboutir à Tiéntsin. Beau temps.

En arrivant d'assez bonne heure à l'auberge nous y trouvons toute une caravane de lamas tibétains qui s'en retournent dans leur pays, à petites journées et aux frais du gouvernement chinois. Ces gens sont soupçonneux, et ils refusent de me donner des renseignements sur les productions de leur pays.

D'après ce qu'il me semble comprendre, le p1.049 voyageur russe que j'ai mentionné plus haut et qui est parti de Pékin en mars dernier, avec l'intention, non seulement d'atteindre, mais même de traverser le Tibet, aura beaucoup de difficulté, malgré son escouade de cosaques parlant le mongol, pour pénétrer seulement dans cette âpre contrée, où les obstacles naturels sont bien moins insurmontables désormais que la jalouse vigilance des indigènes.

Tous les princes tibétains, paraît-il, sont des lamas ou religieux bouddhistes. A l'exemple des *ouang* ou rois de la vaste Mongolie, ils sont obligés de se rendre de temps en temps à Pékin pour saluer l'empereur et en recevoir des cadeaux. Les présents sont l'un des moyens les plus efficaces que le gouvernement chinois emploie pour tenir dans sa dépendance politique les pauvres populations qui entourent son empire.

Cette caravane est aussi une ambassade, qui a offert son hommage au Fils du Ciel ; et pourtant son chef est un *Ho-fo*, ou bouddha incarné. J'ai la curiosité d'aller voir celui-ci dans son appartement. Il est assis derrière une table couverte de pièces de soie rouge et disposée en autel. Sur cette table brûlent des bâtonnets odorants, comme on en met devant les idoles. A côté du *divus* se trouve un vase d'eau-de-vie chaude, dont de temps en temps il déguste avec majesté quelque petit verre. Naturellement, le saint personnage n'a pas bronché à la vue de l'Européen ; seulement, ses acolytes, vêtus de longues robes rouges et chaussés de p1.050 grandes bottes de cuir, chuchotent entre eux et se disent quelques mots, d'après lesquels je comprends qu'ils sont peu flattés de l'audacieuse indiscrétion de cet étranger qui se présente devant leur idole vivante sans se prosterner !... Au reste, je voyais

qu'ils étaient aussi bien contents de regarder un barbare du ciel d'Occident.

Aujourd'hui nous avons voyagé dans le même genre de plaine qu'hier, et dans la même direction, sans observer rien de bien particulier en route. J'ai aperçu les premiers choucas de l'année (*Monedula daurica*), des canards sauvages, quelques petits grèbes (*Podiceps philippensis*), l'*Emberiza pusilla* et un petit nombre d'autres oiseaux de passage.

La campagne, naturellement triste ici, l'est encore davantage en cette saison, où l'on n'y aperçoit que des tiges flétries de sorgho et de maïs. Les montagnes paraissent toujours à notre droite, tandis que rien ne borne l'horizon à l'est.

Cette ville de Péy-ho a une mauvaise réputation pour ses mœurs ; et elle la mérite bien, d'après ce que nous voyons aujourd'hui nous-mêmes. Aussitôt après l'arrivée des voyageurs à l'auberge, et pendant une grande partie de la nuit, un essaim de *hoa-niang* (dames fleuries) accourues dans l'établissement n'ont pas cessé de gratter leurs guitares, dans le but de charmer les étrangers... On dit qu'il y a même des femmes mariées qui exercent le gai métier, du consentement de leurs maris, avec qui elles partagent leurs gains ! Il est superflu p1.051 de dire que mes deux chrétiens et moi, logés dans la même pièce, selon mon habitude en voyage, nous avons peu joui des pincements discordants qui résonnaient dans la cour ; j'ai même été édifié de voir que l'un de ces jeunes gens s'était bouché les oreilles avec du coton, pour ne pas entendre les mauvais propos et les rires folâtres.

5 octobre 1872. — Fait cent-dix li ; arrivé à Pao-ting-fou.

Beau temps encore, avec quelques rafales de vent.

Levés à deux heures et demie du matin, nous nous mettons en route deux heures plus tard, et, malgré des chemins assez difficiles, nous arrivons, à quatre heures et demie de l'après-midi, dans cette capitale du Pétchély (Pékin n'est que la capitale de l'Empire).

Ici les environs de la ville ont souffert des inondations, mais les eaux sont diminuées maintenant ; le vent les sèche peu à peu, et les routes sont déjà assez praticables.

Dans des ravins profonds creusés çà et là par la roue des charrettes et les pluies, j'ai observé des fragments d'ossements et de poteries qui paraissent anciens, mais qui certainement ne remontent pas au delà de l'époque géologique actuelle. Donc, avant l'entier nivellement de cette immense plaine, la plus grande, la plus riche, la plus peuplée des plaines cultivées du monde, et qui doit remonter très haut dans les siècles passés, l'homme y vivait déjà...

p1.052 Je remarque que les pacifiques habitants de Pao-ting-fou aiment à nourrir des oiseaux en cage. J'y vois force calandres fauves (*Melanocorypha mongolica*), le cochevis vulgaire (*Galerida cristata*) le merle de roche bleu (*Petrocincla manilla*), etc. Dans la campagne, quelques champs secs sont semés en luzerne ; c'est là que vivent quelques mammifères intéressants : le souslik (*Spermolegus mongolicus*), le hamster cendré (*Cricetulus griseus*), et la rare taupe musquée. Mais les campagnols (*Arvicola*) ne paraissent pas exister dans la plaine tchélienne ; des trois siphnées que j'ai découverts précédemment un seul (le *Siphneus psilurus*) se trouve aux environs de Pékin, tandis que je n'ai rencontré qu'à Siwan le *Siphneus fontanieri* ; le *Siphneus Armandi* ne paraît vivre que sur des plateaux plus méridionaux de la Mongolie, à côté du *Dipus annulatus* et de deux *Gerbillus* muriformes.

6 octobre 1872. — Fait cent vingt li ; arrivé à Tching-fong-tien. Très beau temps et route plane.

A mesure que nous avançons vers le sud, il nous semble nous apercevoir que les montagnes occidentales, que nous longeons toujours, diminuent peu à peu de hauteur. Cependant de cette ville on distingue, au loin et derrière des collines, des crêtes qui sont assez considérables encore.

La plaine est sablonneuse : aussi les champs de coton y deviennent-ils de plus en plus fréquents. Les oiseaux paraissent également plus nombreux p1.053 aujourd'hui : je vois des vols (l'étourneau cendrillard (*Sturnus cineraceus*) des kobez d'Orient (*Erythropus Raddei*), la gentille tourterelle isabelle (*Turtur risorius*), que je n'avais rencontrée jusqu'aujourd'hui que vers la Mongolie, des (*Monedula daurica*) et l'espèce noire du même genre (*Mon. neglecta*),

7 octobre 1872. — Fait cent trente li ; arrivé à Fou-tchang-yi. Beau temps encore, mais rude journée de voyage.

La route, toujours en plaine, devient encore plus sablonneuse. Dans un moment que je cheminais à pied, afin d'épargner les forces de nos mulets, j'aperçois un petit animal qui cherchait à traverser la route devant nous. A ma vue, le quadrupède velouté s'enfonce dans le sable des ornières, mais pas assez pour que je ne parvienne pas à m'en emparer, et il est aussitôt précieusement enfermé dans une boîte. C'est un *Scaptochirus moschatus*, espèce fort rare du nord de la Chine. Cette intéressante bête, au poil gris-soyeux, ressemble assez à la taupe d'Europe, mais son système dentaire est tout différent, d'après l'étude qu'en a faite M. Milne-Edwards sur des sujets envoyés par moi précédemment. Elle exhale une forte odeur de musc qui n'est pas désagréable.

J'ai observé aujourd'hui quelques nouveaux oiseaux de passage : le hobereau vulgaire (*Hippotriorchis subbuteo*), le biset (*Columba livia* ou *intermedia*) en grands vols, des oies sauvages à cou blanc (*Anser cygnoïdes*), souche de l'espèce p1.054 domestique de tout l'extrême Orient, si facile à distinguer à ses narines énormément tuberculées.

8 octobre 1872. — Temps beau et chaud. Fait cinquante li, ou demi-étape. Arrivé à onze heures du matin à Tching-tin-fou, immense ville aux grandes et belles murailles rappelant celles de Pékin, mais qui ne renferme maintenant qu'une dizaine de milliers d'habitants.

Les missionnaires ont un établissement central dans ce chef-lieu de département, avec une magnifique église gothique bâtie dernièrement sous la direction de M. Marty, coadjuteur de notre congrégation. C'est Mgr Arnouilh qui a fait élever ce monument, après avoir doublé par son zèle le nombre des chrétiens du vicariat apostolique qui lui était échu en partage. Parfois les hommes politiques se sont plaints de l'activité de ce saint évêque, qui n'obtenait pas tous ses succès de conversion sans éveiller la susceptibilité des païens... Mais les missionnaires n'abandonnent pas les douceurs de la patrie sans être profondément pénétrés de leurs croyances religieuses, et sans être déterminés à faire prudemment tout leur possible pour combattre l'idolâtrie. Maintenant, Mgr Arnouilh est mort, épuisé de fatigue, mais ses œuvres restent et resteront, s'il plaît à Dieu.

Son successeur, Mgr Tagliabue, me fait à son ordinaire l'accueil le plus cordial que je puisse souhaiter, et il veut généreusement nous retenir chez lui, au moins jusqu'à demain. Je me p1.055 détermine à profiter de cette bienveillante invitation, à cause surtout de mes voituriers, dont une des charrettes a déjà besoin de réparation. En outre, Sa Grandeur a la bonté de me faire avoir une certaine quantité de lingots de bon argent, tel qu'il me le faut pour les provinces occidentales, vers lesquelles je me dirige. La question financière, je l'ai dit mille fois, est l'une des plus ennuyeuses qui embarrassent les longs voyages à l'intérieur. il est si incommode, et surtout si dangereux, de porter avec soi, pendant des mois, des cent et deux cents livres de métal précieux ! Aussi suis-je bien heureux quand je trouve sur mon chemin des missionnaires qui peuvent m'avancer les sommes dont j'ai besoin au fur et à mesure de mes nécessités.

Quant à l'or, qu'il serait plus facile de transporter et moins périlleux de tenir avec soi, je ne l'ai jamais vu employé comme matière d'échange, et il en existe réellement peu en Chine, tandis que la quantité de l'argent y augmente rapidement par l'importation étrangère. Aussi la monnaie de cuivre (la seule du pays) y croît-elle beaucoup de valeur depuis quelques années, puisque, en échange

d'une once d'argent, on n'obtient guère plus que quinze cents sapèkes, au lieu de trois mille qu'on avait dans certaines provinces, avant l'ouverture de l'Empire au commerce européen.

J'ai eu le plaisir de rencontrer dans cette résidence épiscopale plusieurs de mes confrères, que je ne connaissais que de nom. Ils se sont réunis p1.056 dans cette ville pour faire en commun leur retraite annuelle : à Pékin nous avons été plus pressés qu'eux d'un mois.

Quelque grand qu'on suppose le dévouement des ouvriers apostoliques, quelque bonnes que soient leurs dispositions, quelque purs que soient leurs sentiments, il faut admettre qu'ils sont hommes et qu'ils ne peuvent pas demeurer longtemps perdus au milieu de ces populations païennes, sans éprouver le besoin de se retremper de temps à autre dans leurs saints désirs, par quelques jours de solitude et par la méditation des vérités qui forment la base de leurs convictions religieuses et qu'ils doivent prêcher aux autres... *Prima sibi charitas !*

9 octobre 1872. — Beau temps toujours. Fait une demi-étape, soixante-dix li ; arrivé pour la nuit à Loan-tching, grande ville à maisons paraissant plates et de forme nouvelle pour moi. Même direction générale vers le sud, inclinant toujours un peu à l'ouest.

Il est d'usage, dans tous les longs voyages, de faire avec ses conducteurs un contrat écrit, où l'on règle tout ce qui concerne le salaire, les haltes, et même les cadeaux et le pourboire qu'on doit leur donner. Ainsi, il était convenu que je payerais à mes voituriers une once d'argent pour chaque jour qu'ils s'arrêteraient en route à cause de moi, sans que j'eusse à m'occuper de leur logement et de leur nourriture. Mais ici mes charretiers et leurs p1.057 quatre bêtes sont hébergés gratis dans la mission. Malgré cela, ces hommes murmurent hautement de ce que je refuse de me remettre en route avant l'expiration des vingt-quatre heures que je leur avais demandées. Ce premier acte d'exigence illégale de leur part me fâche d'autant plus que je n'avais que des dispositions bienveillantes envers eux et que je ne

désire, pour le moment, rien tant que de voir se multiplier les motifs de les récompenser avec générosité.

L'un de ces Pékinois serait un assez brave homme, sans la fâcheuse influence de son camarade ; respectueux, silencieux, il est bon voiturier et aussi robuste qu'actif, malgré les accès de fièvre dont il souffre tous les deux jours. L'autre homme est un fumeur d'opium, qui fut riche autrefois : c'est son vice qui l'a ruiné et obligé à exercer un métier vil. Gourmand, paresseux, il n'est bon que pour prodiguer les imprécations et les coups de fouet aux pauvres animaux qui traînent ma charrette. Aussi ai-je à souffrir quelque peu de me voir mené par ce vaurien ; mais ma dignité *chinoise* exige que je me renferme dans un majestueux silence, et que je ne formule aucune observation, aucune plainte.

A midi je prends congé de mes excellents confrères, pour continuer notre voyage jusqu'à la nuit. La plaine est parfaite, et les monts *Si-chan* nous suivent à l'ouest, à quelques lieues de distance. Nous avons laissé, à notre droite, une autre p1.058 route qui mène à la capitale du Chansi, et par laquelle on arriverait un peu plus vite à Sin-gan-fou. Mais les grands orages de l'été dernier ont tellement abîmé le chemin, au milieu des montagnes qu'il faut traverser pour passer du Pétchély à cette province, qu'on ne pourrait franchir une étroite gorge qui a six lieues de long qu'en démontant les voitures, me dit-on, et en les transportant à dos de mulets. Cela serait pénible, coûteux et lent. Aussi mes voituriers et nous-mêmes aimons-nous mieux suivre la route de la plaine, quoiqu'on la dise infestée de bandes de brigands... C'est si souvent que j'ai été menacé de voleurs, dans mes précédents voyages, que j'ai l'habitude de n'y plus faire aucune attention.

Tous les jours, depuis notre départ de Pékin, nous avons eu à traverser des rivières plus ou moins importantes, descendant des montagnes de l'Ouest. Nous passons aujourd'hui un grand fleuve dont les bords sont très sablonneux sur une grande largeur. Il n'y a pas de pont ; mais des bateaux entretenus aux frais des mandarins transportent les voyageurs et les voitures, moyennant un petit pourboire qu'ils offrent aux bateliers, suivant une coutume obligatoire.

10 octobre 1872. — Beau temps, chaud. Fait cent cinq li ; arrivé à Paé-siang-chién.

Même direction et même plaine sablonneuse qu'hier. Les montagnes sont en vue, quoique un peu plus éloignées et plus basses que dans le Nord.

p1.059 La route passe au milieu de très nombreux champs de cotonniers qu'on récolte maintenant. Il y a le coton blanc et le coton nankin ; celui-ci est moins estimé des Chinois et cultivé moins communément que le premier. Le cotonnier vulgaire (*Gossyphium herbaceum*) est le seul qu'on sème dans l'Empire, depuis le Léao-tong jusqu'au Yun-nan. D'après ce qu'il m'a semblé remarquer, cette précieuse plante textile prospère particulièrement bien dans les terres sablonneuses et alcalines.

Le cotonnier, le sorgho sucré, l'arachide, la patate douce, le nelumbo, et tant d'autres plantes utiles qui croissent à maturité jusqu'au nord de la Chine et à la Mantchourie, ne pourraient-elles pas se cultiver aussi avec succès en Europe, aux mêmes latitudes ? — Non ; parce que, dans tout l'extrême Orient, un été long, chaud et régulier, donne aux plantes herbacées une somme utile de chaleurs qu'on n'a qu'exceptionnellement dans nos régions occidentales. La végétation dépend beaucoup moins de la moyenne des chaleurs que de la somme totale de ces chaleurs : or, quoique la température moyenne annuelle de la France soit aussi élevée que celle du nord de l'Empire Céleste, la somme des chaleurs de l'été, dont seulement peuvent profiter les végétaux herbacés, y est inférieure de beaucoup.

C'est surtout dans la moitié septentrionale de leur empire que les Chinois cultivent avec un grand succès les sorghos (*Andropogon sorghum*, p1.060 *Andropogon saccharatus* et un peu l'*Andropogon halepensis*). Ils en mangent le grain préparé comme le riz, ou bien en font de l'eau-de-vie.

L'arachide, ou noisette de terre, se sème surtout dans les terrains sablonneux. On en fait rarement de l'huile ; on l'emploie comme

dessert, et on la mange soit crue, soit légèrement grillée, soit bouillie à l'eau salée.

La patate douce (*Convolvulus batatas*) donne, jusqu'au nord de la grande muraille, ses gros tubercules sucrés, rouges ou jaunes ; mais elle ne fleurit guère dans ces parages. A l'époque de l'année où nous nous trouvons, nous voyons à tout bout de champ de petits marchands occupés à faire bouillir les patates dans des marmites qu'ils ont installées en plein vent ; ils les vendent toutes chaudes aux passants. Nous en profitons souvent, mes charretiers surtout : c'est un bon manger, mais un peu lourd pour les estomacs qui n'y sont pas habitués.

Quant au magnifique *Nelumbium speciosum*, qui couvre tous les étangs, quelquefois en compagnie de l'*Euryale ferox* dont les feuilles, rondes aussi, ont jusqu'à trois pieds de diamètre, il est cultivé d'abord pour ses admirables fleurs rosées et odorantes, qu'on offre aux *dieux*, puis pour sa racine, très longue, articulée, perforée, que l'on emploie comme un aliment rafraîchissant, et ensuite pour sa graine, que l'on mange fraîche comme une friandise, ou bien réduite en fécule quand elle est plus mûre.

p1.061 Je consigne ici tous ces détails concernant l'alimentation, parce que les objets se présentent tous les jours sous mes yeux, et que je ne suis pas sûr que j'aurai plus tard l'occasion d'en parler. Mais je reviens à mon voyage.

Il me semble remarquer aujourd'hui que les maisons que nous apercevons le long de la route sont plus massives, moins soignées, moins propres encore qu'ailleurs. Toutefois, les *arcs de triomphe* (*paé-lou*) en grandes pierres de taille, érigés sur la voie publique pour perpétuer le souvenir des belles actions, commencent ici à devenir plus nombreux que dans le Nord. J'ignore s'il y a dans ces parages plus de vertu que là-haut ! mais (sans vouloir dire que c'est toujours l'occasion qui fait le larron) je pense qu'il est très probable que les carrières de pierre facile à travailler ne doivent pas être très éloignées de ces lieux. Précédemment, dans la seconde partie de mon journal du voyage au Setchuan, j'ai eu l'occasion d'exprimer mon admiration (que j'ai

éprouvée surtout en parcourant la partie septentrionale de cette belle province), non seulement pour le grand nombre de ces monuments, mais pour leur beauté, leur richesse, leurs grandes dimensions, l'harmonie de leurs proportions, et pour la richesse et le fini de leur travail. Je ne connais rien de si artistique et de si bon goût dans le reste de la Chine.

11 octobre 1872. — Ciel un peu voilé de nuages p1.062 élevés. Fait plus de cent vingt li ; arrivé à Chun-teuo-fou.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis Pékin, nos charrettes ont à franchir quelques petites collines, vers sept heures du matin. Elles sont très basses et couvertes d'une terre meuble où abondent les cailloux siliceux roulés. J'y découvre aussi la roche vive consistant en grès rouge et en conglomérats siliceux. Cependant, les pierres à bâtir que nous voyons employées dans les constructions sont du calcaire bleu et du marbre blanc, provenant des petites montagnes que nous apercevons à quatre ou cinq lieues à notre droite.

J'observe aujourd'hui encore de grandes volées de pigeons sauvages ou bisets butinant parmi les champs secs et sablonneux. Je pense qu'ils y cherchent les graines du cotonnier, qui plaisent aussi beaucoup aux faisans. Les autres oiseaux ordinaires abondent également auprès de cette ville où nous sommes logés et où les terres sont particulièrement fertiles : il y a là quelques rizières alimentées par les claires eaux sorties des montagnes occidentales.

Ici, comme dans toutes les bourgades que nous traversons depuis plusieurs jours, j'aperçois un grand nombre d'oiseaux élevés en cage : la calandre fauve, apportée de Mongolie ; le *hoamy*, venant du Chénsi ; le roselin ou bouvreuil pourpre (*Carpodacus erythrinus*), pris au passage au pays, et une paire d'intéressants *Turnix*, que je ne reconnais pas et qu'on refuse de me vendre. Ils me p1.063 paraissent plus petits et d'une autre teinte que l'*Hemipodius viciarius*, Sw., de Pékin, que j'ai déjà envoyé au Muséum.

12 octobre 1872. — Belle et très chaude journée. Fait cent vingt li ; arrivé à Han-teuo-chién.

Nous nous dirigeons toujours au midi. La route est maintenant large et très sablonneuse, et nos pauvres mulets font des efforts héroïques pour tirer les charrettes dans ces sillons mobiles où les roues s'enfoncent dans un pied de poussière. Que serait-ce, si la pluie venait changer celle-ci en boue ? J'admire la constance, la fermeté de ces animaux qui prodiguent ainsi leurs forces pendant treize ou quatorze heures chaque jour, avec une seule halte à midi.

Aujourd'hui encore nous passons plusieurs collines, longues et basses, montrant des cailloux siliceux, parsemés dans la terre rousse quaternaire, et je vois çà et là, auprès des maisons, des blocs taillés de calcaire, de grès gris et de grès verdâtre. Jusqu'ici, le peu d'arbres que nous avons aperçus dans la plaine ne diffèrent point de ceux qui vivent au nord de la province : orme de Chine (*Microptelea sinensis*), *Sophora japonica, Ailantus glandulosa*, *Thuïa* ou *Biota orientalis,* genévrier de Pékin (*Juniperus excelsa*) le mûrier à soie (*Morus* ?), le mûrier à papier (*Broussonetia papirifera*) un peuplier rappelant le *Populus nigra*, et le vulgaire saule soupirant. Le gigantesque peuplier *Ta-yang* est plus abondant et plus beau ici que dans p1.064 le Nord, et le jujubier commun est toujours très multiplié dans tous les terrains secs.

J'ai vu aujourd'hui quelque chose de nouveau pour moi : ce sont des champs cultivés en sainfoin et en mélilot. Mes Chinois donnent indifféremment à ces plantes le nom de *mou-su*, comme à la luzerne commune, autre plante fourragère que l'on voit quelquefois cultivée en Chine, mais que je n'ai jamais rencontrée dans un état clairement sauvage. Je dois aussi ajouter que jamais non plus je n'y ai observé la carotte sauvage, que certains botanistes pensent être, comme la luzerne, originaire de l'extrême Orient. C'est donc plus à l'ouest, et certainement ailleurs qu'ici, qu'il faudrait chercher la patrie primitive de ces deux plantes, tandis que le pêcher, l'abricotier, le noyer, le châtaignier et quelques cerisiers, se trouvent indigènes en Chine.

13 octobre 1872. — Temps chaud, avec ciel nuageux. Fait cent dix li ; arrivé à Fong-lo-djén.

Les collines basses continuent à se montrer sur notre route, avec leurs galets et leurs conglomérats, tandis que les montagnes occidentales ne paraissent plus que dans le lointain.

Après avoir passé encore une rivière qui, dans les inondations, occupe jusqu'à une lieue de largeur, nous continuons notre voyage dans la même direction méridionale ; et enfin, au soir, nous nous trouvons logés tout près de la frontière septentrionale du Honan. La province de Pékin compte p1.065 environ cent soixante-dix lieues de long du nord au sud ; mais nous ne l'avons pas parcourue dans toute sa longueur, attendu qu'elle possède une pointe étroite qui s'avance jusqu'au Hoang-ho (ancien lit), entre le Chan-tong et le Honan.

Aujourd'hui, j'ai vu brûler dans les auberges une bonne houille un peu bitumineuse, qui provient des voisines montagnes de Chansi.

Deux arbres nouveaux commencent à être fréquents auprès des habitations : ce sont le *Melia azédérach* et le *Paulownia* aux larges feuilles. Ce dernier arbre est ici fréquemment atteint d'une maladie qui convertit une partie de ses branches en broussailles grêles et nombreuses, dont les feuilles sont énormément rapetissées. Ces amas étranges font au loin l'effet d'autant de nids de pie ou de buissons de gui (*Viscum*). Mes hommes me disent que le bois du *Paulownia* est estimé des menuisiers comme l'un des meilleurs que l'on connaisse pour recevoir le *tchy*, ou vernis de Sumac.

@

CHAPITRE V

DU 14 AU 24 OCTOBRE 1872

@

Province du Honan. — La pie bleue. — Orage ; rencontre d'un mandarin pékinois. — Grand orage. — Causes de la destruction des bois en Chine. — Duel d'un lièvre et d'un busard. — Les figues-caques. — Misères des auberges. — Halte chez des mahométans. — Les serins canaris. — Arrivée au Hoang-ho.

p1.067 14 octobre 1872. — Fait cent dix li, Arrivé pour la nuit au village de Ni-ko-yi. C'est vers sept heures du matin que nous sommes entrés sur le territoire du Honan.

Aujourd'hui encore la journée est chaude et très désagréable. Un grand vent du sud nous jette à la figure une poussière étouffante qui nous salit et fatigue tous, hommes et animaux. Les porteurs de coton et autres en profitent pour pousser rapidement, dans une direction contraire à la nôtre, leurs grandes *brouettes à voile*. J'avais souvent entendu parler de ces curieux véhicules, mais jamais je n'avais eu l'occasion d'en rencontrer dans mes p1.068 voyages. On ne peut guère s'en servir que dans les pays plats.

La plaine où nous avons voyagé ce matin, avant d'arriver à la grande ville départementale de Tchang-té-fou, m'a paru fort belle et bien cultivée. J'y ai vu bon nombre d'arbres fruitiers, tels que des abricotiers, des pêchers, des poiriers. Dans l'après-midi, nous franchissons encore des collines très basses, composées de poudingue de calcaire bleuâtre. Mais aujourd'hui je n'y observe plus traces de ces pierres blanches crayeuses, que j'ai vues formant un mince dépôt horizontal dans le sous-sol de quelques petits monticules que nous avons traversés hier.

Des montagnes plus considérables que celles que nous avons vues ces jours passés se dressent à cinq ou six lieues à l'ouest de Tchang-té-

fou ; mais elles ne me paraissent pas encore plus élevées que les Si-chan de Pékin.

En traversant un grand marché qui longe les murailles de ce chef-lieu, je vois étalés dans les boutiques des peaux de panthère, de chat sauvage, et quelques grands et magnifiques morceaux de cristal de roche très limpide.

Outre d'autres oiseaux vulgaires, j'ai observé pendant mon voyage une immense quantité de pies bleues (*Cyanopolius cyaneus*) et de pies communes (*Pica média*).

La pie de Chine a la taille, le plumage, la voix et toutes les habitudes de la pie d'Europe ; seulement les ornithologistes trouvent que ses pennes p1.069 alaires ont d'autres proportions, et que le blanc et le noir y sont différemment distribués. Les Chinois ne tracassent jamais cet oiseau : aussi le trouve-ton partout nombreux et familier autour de leurs habitations, à Pékin, en Mongolie et sur toute l'étendue de l'Empire.

Quant à l'oiseau nommé, mal à propos, pie bleue, c'est une tout autre espèce, qui n'a de commun avec le précédent que la forme de sa queue. Il vit aussi plus à l'écart de l'homme, toujours par bandes plus ou moins nombreuses, parcourant les bosquets et les buissons à la recherche des fruits et des insectes. C'est un aimable oiseau dont la tête est noire, le dessus de la queue et des ailes d'un bleu tendre et le reste du corps un mélange de violet, de cendré et de blanc. Les naturalistes s'étonnent de ce que cet oiseau, qui abonde dans la Chine septentrionale, manque dans le reste de l'Asie et de l'Europe, pour se retrouver ensuite dans la péninsule ibérique. Il est vrai que cette dernière race offre une très légère, mais très constante différence, dans les nuances des couleurs du dos.

15 octobre 1872. — Mauvais temps. Halte forcée à Ni-ko-yi, petite ville où nous passons tout le jour.

Les insolites chaleurs des jours derniers et le grand vent d'hier nous ont apporté un orage formidable, qui a éclaté ici cette nuit de la manière la plus violente. Il pleut encore beaucoup ce matin, et il nous est impossible de nous mettre en p1.070 marche. C'est dommage ! les routes qui étaient à peu près sèches vont redevenir boueuses ; et nous ne pourrons plus parvenir à Sin-gan-fou dans le temps réglementaire de vingt-six jours.

L'appartement principal de notre auberge est occupé par un mandarin pékinois qui, assure-t-il, me connaît de nom depuis longtemps. Ce brave militaire a la politesse de m'envoyer quelques petits cadeaux de comestibles et de venir lui-même après me faire une visite et des compliments. Il me dit qu'il est chargé par l'Empereur de veiller à la sûreté des grandes routes, mais je pense que, maigri et usé par l'opium comme je le vois, il ne s'occupe guère de sa charge et qu'il se soucie fort peu des voleurs et des rebelles. Il me conseille (ce qu'on avait déjà fait à Pékin) de veiller beaucoup sur moi en route, parce que ces parages sont infestés de bandes de malfaiteurs.

Qu'il y ait des brigands ou qu'il n'y en ait pas dans ces régions, c'est ce que je ne saurais encore dire par moi-même ; mais ce que nous avons vu depuis plusieurs jours, ce sont des soldats armés de lances et de fusils chargés qui parcourent les routes vers le soir, en obligeant les voyageurs à suspendre leur marche à la nuit et à ne pas sortir avant le jour. Aussi mes futurs chasseurs ont-ils le soin de porter leurs armes européennes en évidence, dans ces moments solennels où la brume nous surprend dehors ; et je ne cache pas non plus alors ma longue moustache, à laquelle il est si facile aux indigènes de reconnaître en moi un p1.071 homme du ciel d'Occident, un diable étranger, comme ils nous désignent communément.

16 octobre 1872. — Pluie au matin. Fait soixante li. Arrivé pour la nuit à Tchy-Chién.

Le mauvais temps nous a empêchés de partir de bonne heure. Nous ne parvenons donc à faire aujourd'hui qu'une demi-étape de chemin ; et cela avec beaucoup de fatigues.

Nous nous dirigeons toujours au sud. A notre droite, apparaissent les grandes montagnes, à une trentaine de li de distance, comme écrasées sous une épaisse masse de nuages ; elles me semblent monter jusqu'à deux mille mètres d'altitude. Sur la route, les collines très basses se succèdent les unes aux autres ; quelques-unes s'avancent même à l'est sur notre gauche : c'est la première fois que nous voyons de ce côté-là autre chose qu'une immense plaine sans bornes.

Les roches consistent en poudingues calcaires et en galets de grès empâtés dans un diluvium. De petits *Hélix* fossiles abondent dans ce terrain quaternaire où il m'a semblé apercevoir aussi des débris de poterie, mêlés à ces coquilles anciennes. Ce fait demanderait examen.

Aujourd'hui, j'ai vu encore en route un très grand nombre de *Kobez* (*Erythropus raddei*), chassant aux sauterelles, en bande éparpillée. Ces jolis faucons, d'un cendré bleu et aux pattes rouge-orange, ne diffèrent du Kobez d'Europe que par la couleur blanche du dessous des ailes des p1.072 mâles, et, selon moi, par une moindre proportion des teintes rousses dans les femelles. Ces oiseaux nichent en grand nombre dans le nord de l'empire chinois et en Mongolie ; maintenant ils s'en retournent au sud, c'est-à-dire, aux Indes et, paraît-il, jusqu'en Afrique.

17 octobre 1872, mauvais temps. Fait cinquante li seulement. Arrivé pour la nuit à Wéy-kouy-fou.

Cette nuit passée, la pluie a recommencé de plus belle. Le temps est vilain, et il souffle un grand vent du nord : nous ne pouvons donc pas partir ce matin.

Les habitants de cette ville, d'assez triste aspect, me disent qu'ici le vent du nord apporte la pluie et que celui du sud donne le beau temps : c'est le contraire qui a lieu dans d'autres parties de la Chine. Ils

m'apprennent encore que les montagnes voisines ne sont point boisées, et ils ne savent m'y indiquer aucun animal, aucune production particulière.

Je me suis souvent demandé ce qui a pu pousser les Chinois à détruire si complètement les bois de leur immense empire. Sans doute, la rapacité, l'égoïsme, parfois les besoins de l'agriculture, y auront contribué pour beaucoup ; mais, pour expliquer la manie d'incendier sans cesse les montagnes, nous n'avons pas ici, comme dans d'autres pays, le prétexte des pâturages, attendu que ce peuple n'élève que très peu de bétail, très peu de troupeaux, dont, d'ailleurs, il ne veut pas utiliser p1.073 le lait ni guère la laine. Pour moi, je pense trouver une des principales causes de cette conduite dans la nécessité impérieuse qu'ont sentie les indigènes de pourvoir à leur sécurité, en détruisant les repaires des animaux féroces. Tout le monde sait que le tigre et la panthère ne sont pas limités aux parties chaudes de l'Inde, et que ces redoutables félins sont répandus dans la Chine, et jusqu'aux provinces les plus septentrionales, sans avoir subi, par le séjour dans les pays froids, d'autre modification qu'une augmentation de taille et de vigueur. Il faut avoir vécu, comme moi, dans des maisons où les fourrés voisins sont hantés par quelqu'une de ces terribles bêtes, pour bien comprendre tous les sacrifices que l'homme est disposé à faire pour se procurer la sécurité et la tranquillité. L'expérience a appris aux Chinois que tout ce qui est chat déserte régulièrement les pays où manquent les bois et les broussailles.

Vers midi, bien que l'ouragan continue encore, quoique avec plus de vent que de pluie, nous reprenons notre voyage, en suivant, cette fois-ci, la direction du sud-sud-ouest, et nous nous éloignons péniblement de cette ville dont les alentours paraissent prospères.

Nous traversons un pays ondulé, composé encore de poudingues calcaires, en voyageant à trois lieues environ des montagnes occidentales, dont parfois les nuages nous laissent entrevoir les dos imposants. Il y a là un massif véritablement important, et qui mériterait une visite de naturaliste. p1.074 Il est pourtant vrai qu'il est possible que

les éléments me fassent illusion : car j'ai observé, et sans doute bien d'autres que moi l'auront fait aussi, que, après les grandes averses, la grande quantité de vapeur d'eau dont l'atmosphère est saturée fait voir les objets plus proches, plus gros, les montagnes plus hautes.

Les chemins sont devenus si mauvais que nous dépensons sept heures de temps pour parcourir, une cinquantaine de li de distance !

Nous apercevons en route une innombrable quantité d'étourneaux cendrillards qui sont arrêtés par le mauvais temps sur les arbres du village. Le *melia*, encore chargé de ses grappes de fruits blancs et amers, est abondant désormais, ainsi qu'un arbrisseau épineux du Midi (sorte d'artocarpée), qui donne des fruits rouges et acerbes, de la forme de très grosses framboises. Les pies bleues mangent les drupes de ces plantes féroces dont on fait ici des haies impénétrables.

Le froid et l'humidité du temps qu'il a commencé à faire ont rendu les accès de fièvre non seulement au voiturier dont j'ai parlé plus haut, mais encore à l'un de mes domestiques pékinois ; et celui-ci s'en trouve extrêmement fatigué et abattu. Quant à moi, je continue, grâce à Dieu ! à me porter parfaitement bien, quoique, par compassion pour les mulets, je fasse à pied une bonne partie de ma route.

18 octobre 1872. — Ciel couvert et menaçant. Fait $_{p1.075}$ soixante li ; arrivé pour la nuit à Siu-Siang-Chién, en vue de grandes montagnes à large dos, à l'ouest.

La perturbation atmosphérique n'est pas finie ; c'est la continuation régulière d'un cyclone immense. Les routes sont atroces ; les roues de nos charrettes s'enfoncent jusqu'à l'essieu dans une boue noire, puante et tenace, dont il est nécessaire à chaque instant de les débarrasser avec force perte de temps ; nos quatre bêtes s'épuisent en efforts : aussi marché-je le plus souvent à pied. Il y a lieu de craindre que nous ne puissions guère parcourir qu'une demi-étape par jour pendant quelque temps, même en voyageant (comme aujourd'hui) depuis l'aube jusqu'à la nuit.

Du reste, rien de nouveau dans la journée : plaine plate, ou à peine ondulée, avec quelques champs de véritable luzerne ; vu encore des *Kobez*, des émerillons (*Hypotriorchis œsalon*), plusieurs lièvres mongols (*Lepus tolaï*). Très peu d'autres oiseaux, à l'exception de l'alouette des champs (*Alauda arvensis*) ; je vois aussi sur un tertre un joli rouge-queue-aurore (*Ruticilla aurorea*) que le mauvais temps a chassé des montagnes. C'est le premier et unique bec-fin que j'aie rencontré sur ma route depuis seize jours que je suis en voyage !

Les pierres à bâtir employées ici sont de magnifiques calcaires bleus, à grain très fin ; il y a aussi d'autres calcaires jaunâtres ressemblant p1.076 à certains rochers jurassiques du cap Noli, en Ligurie.

19 octobre 1872. — Fait soixante-dix li, Arrivé pour la nuit au village de Ché-dze-ing. Belle matinée ; ciel couvert au soir. Routes abominables.

Nous continuons à voyager vers le sud-sud-ouest, en plaine plate et fertile. Maintenant, nous nous trouvons dans le bassin du Hoang-ho et à une dizaine de lieues seulement de ce grand fleuve aux jaunes eaux. Les montagnes que nous longeons à notre droite appartiennent au Chansi ; ici elles paraissent plus élevées que le *Si-chan* de Pékin, mais elles s'abaissent de nouveau en allant au sud-ouest.

Rien de plus monotone et de plus ennuyeux que de voyager comme nous le faisons dans ces tristes et prosaïques régions du nord de la Chine ! Aussi saisissons-nous avec empressement, instinctivement, les moindres occasions de distraction. Ainsi, nous avons eu ce matin un moment d'innocente gaîté, causée par un *Circus spilonotus*. Ce busard, harcelé et poursuivi dans les airs par deux corbeaux criards, se jette tout à coup devant nous, au milieu d'un champ, pour échapper à ses taquins persécuteurs. Au même endroit était un lièvre, caché parmi les herbes flétries. A la vue de l'oiseau de proie qui s'abat si près de lui, la bête aux longues oreilles se met en devoir de fuir. Mais, se ravisant bientôt et enhardie par l'air peu redoutable de son adversaire, elle se retourne p1.077 fièrement et se cabre devant lui dans la posture la plus

héroïque, la plus formidable qu'elle sait imaginer. Les deux champions restent là un bon moment, immobiles, en face l'un de l'autre et à trois pas de distance, jusqu'à ce que l'oiseau, intimidé enfin, s'envole dans les airs, où il est rejoint bientôt par sa brune compagne qui le suivait de loin. Sans doute aussi aime-t-il celle-ci plus qu'un lièvre revêche et plus que les corbeaux au bec cruel...

J'ai vu encore dans la journée voler une grande outarde (*Otis tarda*), et une buse à queue blanchâtre, que j'ai supposée être le *Buteo asiaticus*, Lath.

20 octobre 1872. — Bon temps. Fait cinquante-trois li, Arrivé pour la nuit à Ta-ong-Djén.

Quoique nous marchions du matin au soir, le déplorable état des routes nous empêche encore de faire plus d'une demi-étape aujourd'hui.

Plaine parfaite, terre d'alluvion très fertile. Même direction qu'hier ; les montagnes aussi paraissent plier vers le sud-ouest.

Depuis plusieurs jours, nous voyons les caquiers (*Diospyros kaki*) abondamment cultivés dans tous les pays que nous traversons ; et, à mesure que nous avançons, ils deviennent plus nombreux et plus prospères, surtout au voisinage des montagnes. Ces arbres ont les proportions de nos grands pommiers, mais leur forme est plus ronde et plus élégante. Ils sont maintenant dans toute p1.078 leur splendeur, chargés d'une multitude de fruits, du volume et de la couleur des oranges. Les *che-dze* (nom chinois des kakis ou figues caques) offrent beaucoup de variétés, et pour la forme et pour la saveur ; mais tous ces excellents fruits ne se multiplient que par la greffe : les sauvageons ne donnent que d'acerbes petites baies, noires ou jaunes, selon l'espèce. A l'état sauvage, le seul *Diospyros lotus* à fruits noirs et astringents, croît dans le nord de l'Empire, jusque dans les montagnes de Pékin ; le Midi produit en plus, spontanément, le *Diospyros kaki* qui paraît être la souche de tous les caquiers cultivés dans l'extrême Orient. Mais, à l'état domestique, toutes les variétés cultivées

prospèrent du Midi au Nord de la Chine entière, mais nulle part autant que parmi les collines des régions centrales.

Les objets remarqués en route sont : un bloc travaillé de calcaire bleu, renfermant de nombreux débris de coquilles fossiles ; encore un vol de grandes outardes, la tourterelle d'Orient (*T. risorius*) des *Circus*, un *Archibuteo aquilibus,* dont le vol rapide et léger m'a étonné singulièrement, etc.

Les populations ont toujours le même aspect, le même genre d'habits bleus, parfois rouges chez les enfants et les jeunes femmes. Les maisons, petites, basses, n'ont qu'un rez-de-chaussée. Dans les villes, les rues sont étroites, sales, mal entretenues, encombrées de petits marchands qui étalent leurs misérables et monotones industries. En dehors de quelques pauvres articles de luxe p1.079 et d'ornement, tels que pipes, petits miroirs, bagues et pendants d'oreille, l'on ne voit aux boutiques que des objets de première nécessité et de première consommation. Dans les auberges, les obscures petites chambres, répandues autour de la cour et de l'écurie communes, ne donnent aux voyageurs que le kang nu, une estrade en maçonnerie, où ils peuvent étendre leurs couvertures de voyage, sur une épaisse et antique poussière. Luxe, si la porte ferme, s'il y a du papier à la fenêtre, s'il y a un banc ou une chaise en bois, si le toit n'est pas ouvert à tous les vents, si les cloisons ne sont pas largement entr'ouvertes, si, à la place de ce qui manque, il n'y a pas des objets qu'on ne veut pas même nommer... ; sans compter la triple espèce de vermine, qui ne fait presque jamais défaut ; sans compter les cousins trop *caustiques* ; sans compter les parfums des cabinets trop voisins et qui ne sont pas inodores ; sans compter le babil et les exhalaisons des inévitables fumeurs d'opium ; sans compter les bruits divers des hommes et des bêtes qui ne cessent jamais, la nuit pas plus que le jour. Il est heureux que nous soyons faits à tous ces agréments ! Ce n'est pas une vie *douillette* que nous menons ici.

21 octobre 1872. — Beau temps. Fait soixante li,

Arrivé pour la nuit à Tsin-hoa, gros bourg.

Route dirigée au sud-ouest ; voyage en belle et riche plaine. Les montagnes continuent à notre droite et montrent une longue crête sans p1.080 interruption apparente ; point de pics isolés. Toujours les mêmes calcaires bleus employés dans les édifices et dans les monuments funéraires.

A midi, nous faisons une courte halte dans un village composé de mahométans, lesquels me font meilleure figure que les Chinois ordinaires au regard cynique. Ces gens me paraissent ici aussi plus robustes que les autres tchong-kouo-jén (hommes du royaume du Milieu) ; leurs traits sont plus anguleux, leur barbe plus abondante, leur teint aussi paraît un peu plus clair. On me dit qu'ils sont mal famés dans ces parages, et qu'ils exercent le brigandage toutes les fois que l'occasion s'en présente. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de leur accueil et de leurs traitements, tant au dîner que ce soir : car nous sommes encore logés chez des mahométans.

Depuis les longs siècles qu'il y a des musulmans en Chine, on les y a généralement laissés dans la tranquillité : car le peuple, qui juge de la différence des religions beaucoup moins par la croyance que par les pratiques extérieures, trouve qu'ils ne s'écartent pas beaucoup de leurs usages, dès le moment que dans le point capital, la polygamie, Mahomet donne la même latitude que la loi chinoise. On comprend qu'il doit en être tout autrement du christianisme et des chrétiens.

Je m'aperçois qu'on aime à nourrir en cage beaucoup d'oiseaux, dans cette ville de la *Fleur bleue* (*Tsin-hoa*) où nous nous sommes arrêtés pour passer la nuit. J'y vois encore la calandre p1.081 fauve, le verdier chinois, le tarin vulgaire, le roselin pourpre, le *Zosterops erythropleurus*, le *Suthora webbiana*, et surtout le canari. Ce dernier oiseau, introduit récemment en Chine, est devenu plus abondant au Honan que dans aucune autre partie de l'Empire. Ici chaque maison en élève plusieurs, dans de très jolies cages artistement construites. Mais

je ne m'explique pas pourquoi je ne leur entends point ce beau chant, cette voix ravissante de nos serins d'Europe.

En route, vu de grandes volées de *Fringilla montifringilla* (notre pinson d'Ardennes) et d'étourneaux cendrillards, faisant leur passage, ou reposant sur les ormes.

22 octobre 1872. — Beau temps. Fait quarante-cinq li, Arrivé pour la nuit à la grande ville de Wéy-tsin-fou.

Nous voyageons aujourd'hui dans la même direction du sud-ouest. Le pays paraît prospère et la plaine est fertile ; mais elle est très boueuse maintenant. Aussi n'avançons-nous que d'une petite demi-étape, dans la journée entière.

Ce matin la campagne a commencé à nous offrir un aspect tout méridional ; les plantes du Sud se multiplient. Il y a de très jolies bambouseraies, parmi lesquelles je trouve en abondance, à mon grand étonnement, le criard *Garrulax perspicillatus*, oiseau familier et commun dans tout le Midi de la Chine.

Les garrulacés sont propres aux régions chaudes p1.082 et tempérées de l'extrême Orient ; et cet empire en nourrit, à lui seul, plus de vingt espèces différentes, ayant toutes une voix éclatante et un babil incessant, mais pas de véritable chant, à l'exception du *hoamy* (*Leucodioptron sinense*). L'oiseau que j'ai rencontré ce matin ressemble à quelques-unes de nos grives d'Europe, mais il est plus grand et sa queue est arrondie. Ses couleurs générales sont un olivâtre terreux, avec du roux, et un trait noir passant d'un œil à l'autre à travers le front : c'est pour ce dernier caractère que Gmelin lui a appliqué le nom de *Turdus perspicillatus*, grive à lunettes.

Toutes les espèces de ce groupe ont des ailes courtes et volent peu ; ce sont des oiseaux qui n'émigrent pas et qu'on voit réunis toujours en petites bandes, cherchant leur nourriture à terre, près des buissons et sous les bambous, c'est-à-dire, des insectes, des vers, de petites coquilles, et des fruits quand il y en a.

Je rencontre aussi aujourd'hui le véritable *Turtur sinensis*, autre espèce méridionale, remarquable par la couleur lilas de sa poitrine et plus encore par un large et beau collier noir perlé de blanc qui orne son cou.

On peut dire encore que la ville où nous allons passer la nuit regorge de serins canaris, élevés en cage. Je ne comprends pas d'où vient ici l'abondance de cette espèce encore rare dans le reste de la Chine.

On brûle, à l'auberge où nous sommes, de la p1.083 bonne houille qu'on me dit provenir d'une mine voisine, sans doute des montagnes du Chansi, que nous voyons toujours à notre droite.

23 octobre 1872. — Beau temps. Fait soixante li, Arrivé dans la soirée à Mong-Chién, petite ville sise à une lieue du Fleuve-Jaune.

Quoiqu'il fasse beau, le ciel est voilé, et il souffle un faible vent du sud. Aujourd'hui comme hier, la plaine où nous cheminons péniblement et lentement est parfaitement plate, humide, aqueuse. Mais, point de bambous sur notre chemin, parce que nous nous sommes éloignés des montagnes pour nous diriger droit au sud, vers le Hoang-ho. C'est demain enfin que nous traverserons ce fameux fleuve, que nous n'avons pu apercevoir encore, ni de loin ni de près. Il y a vingt-deux jours que nous avons quitté Pékin, et c'est à peine si nous avons fait les deux tiers de notre voyage en charrette ! Tout de même, nous commençons à nous sentir harassés.

Nous voyons de loin, au midi, les montagnes qui bordent le Fleuve-Jaune, sur la rive droite, en s'avançant vers l'ouest ; c'est là que passera désormais notre route ; et nous nous réjouissons, parce qu'elle sera plus accidentée, plus élevée, moins boueuse, et que nos charrettes pourront y avancer plus vite que dans la boue de la plaine.

@

CHAPITRE VI

DU 24 OCTOBRE AU 2 NOVEMBRE 1872

@

Passage du Fleuve-Jaune. — Phénomène électrique. — Mauvaise conduite des bateliers ; disputes. — *Diluvium hoang-hoïen* et ses fossiles ; sa formation probable. — Nouveaux désagréments et insultes d'un soldat ; pusillanimité des conducteurs. — Mines de houille dans le Honan. — Habitations souterraines. — Collines de Lœss et leurs hélices fossiles. — Un camp retranché sur les frontières du Honan. — Longues et ennuyeuses formalités avec la police de Tong-kouan. — Altitude du sommet de l'angle du Hoangho. — Voyage au Chénsi. — Aspect des montagnes. — Ruines accumulées par les rebelles.

PASSAGE DU FLEUVE JAUNE

p1.085 24 octobre 1872. — Beau temps, avec le ciel mi-couvert. Fait quarante li seulement ; arrêté pour la nuit dans la petite ville de Sia-ou-thié, au sud du Hoang-ho.

Comme de coutume, nous nous sommes mis en route avant le jour, ayant l'espoir de traverser le Fleuve-Jaune de bonne heure. Après avoir erré quelque temps parmi les champs, nous atteignons et franchissons une immense digue de p1.086 terre, après laquelle nous nous trouvons dans le lit *réglementaire* du grand fleuve. Mais, avant de parvenir à ses bords, il nous faut encore rouler pendant une demi-heure sur un terrain inculte, composé de sable et de boue durcie.

Pendant le crépuscule, j'observe un phénomène très curieux et nouveau pour moi. L'atmosphère est tranquille, et le ciel serein ou à peine voilé d'un mince brouillard très élevé. Tout à coup, j'aperçois (j'étais occupé, mais non absorbé, par mes prières du matin), se succédant l'une à l'autre, à l'intervalle de quelques minutes, comme quatre ou cinq petites étincelles, très distinctes, isolées, instantanées, et ressemblant un peu à de microscopiques éclairs. Deux ont apparu vers l'horizon, et les autres au haut du ciel. Je répète que je n'ai rien vu de semblable dans mes nombreux voyages, ni dans les centaines

d'orages qui m'ont ballotté sur terre et sur mer : c'est un effet d'électricité qui m'était inconnu.

Déjà à six heures du matin nous nous trouvons sur les bords du Fleuve-Jaune, impatients de le traverser. Mais, au lieu de nous embarquer aussitôt, il nous faut attendre longtemps, plantés là sur le sable et exposés au froid matinal, jusqu'à ce qu'il plaise aux bateliers de se lever, de déjeuner, et de mettre la main aux avirons.

Le Hoang-ho est ici un bien vilain fleuve ; il est peu profond, mais très large (douze li, c'est-à-dire, six kilomètres, d'après les Chinois). Son niveau actuel est de peu inférieur à celui de ses bords, qui p1.087 sont sablonneux sur une grande étendue. En cette saison, les plages boueuses sont animées et peuplées d'une multitude d'oies sauvages et de canards de plusieurs espèces ; j'y distingue aussi un pélican frisé (*Pelecanus philippensis*) énorme et une troupe de cygnes sauvages.

Enfin à dix heures, après avoir beaucoup prié d'abord et puis menacé les bateliers, dont l'irritante conduite a poussé à bout ma patience, nous montons, hommes et voitures, sur un grand bac grossièrement construit, et manœuvré par une quinzaine de gaillards qui ont tout l'air de brigands. Une foule d'autres voyageurs ont profité de l'occasion pour y sauter avec nous : ce sont pour la plupart de petits marchands.

Cette traversée a commencé trop mal pour que nous puissions nous flatter de la terminer sans encombre. Nous mettons six heures pour parvenir au bord méridional ! Il est vrai que les courants, les bas-fonds et les fréquentes plages de boue ont nécessité des manœuvres compliquées, dans lesquelles on a employé successivement ou simultanément la perche, la rame, la voile et la corde de halage. Mais c'est dans la malice de cette vraie canaille de bateliers qu'il faut chercher la véritable cause de cette lenteur du passage.

Parvenus au beau milieu de la rivière, ces voleurs y jettent l'ancre tout à leur aise, et ils se mettent à rançonner à plaisir cette quarantaine d'autres passagers qui sont à bord avec nous. — Le temps n'est rien

pour les Chinois quand ils p1.088 causent sapèkes. — Après avoir donc extorqué à leurs compatriotes poussés à bout tout l'argent qu'ils ont pu, notre tour arrive et ils s'adressent à nous, d'abord indirectement et puis directement, pour que nous leur versions sur-le-champ l'exorbitant pourboire qu'ils fixent eux-mêmes. Je leur fais dire par mes domestiques, et fort poliment, que, ayant traversé tant de rivières en Chine, je n'ignore point les règles des voyages et les droits et les devoirs des voyageurs ; que je leur donnerai certainement mon cadeau d'usage, mais sur le bord méridional du fleuve : c'est ainsi que j'ai toujours fait et vu faire.

Ces brigands, pour la plupart nus comme des vers (en leur qualité de bateliers), n'osent pas trop élever la voix avec un Européen qui vient de Pékin ; ils n'insistent pas pour le moment et ils se remettent en route. Mais, d'après l'avis de l'un des plus vieux d'entre eux, comme je m'en aperçois, ils vont sciemment et tout exprès aborder sur une plage horriblement boueuse. Mes charretiers me regardent désespérés... Les piétons s'y tirent d'affaire comme ils peuvent, mais il est de toute impossibilité que nos lourdes voitures descendent sur cette terre mobile et tremblotante comme une gélatine, dont la surface seule est un peu durcie : elles y disparaîtraient entièrement !

Alors je crois à propos de rompre le silence où je me suis contenu jusque-là, pour me plaindre brièvement de cette façon d'agir. On me répond (en riant sous cape) qu'il est tard déjà, et que c'est p1.089 là que la barque va passer la nuit... Je leur répète qu'ils doivent nous porter à l'endroit ordinaire du débarquement, où il y a une chaussée, et où je veux leur donner les sapèkes promises. Mon intention était de leur faire un cadeau de la valeur de six francs, somme fort belle pour le pays, et ces hommes n'ont aucune raison, aucun prétexte de se plaindre de moi.

Mais comme ces gens, qui ont sans doute leurs projets, ne bronchent pas et qu'ils ne font aucune attention à mes paroles, je fais sauter adroitement l'un de mes domestiques sur une autre barque qui par bonheur vient à passer tout près de la nôtre, et de là à terre, pour aller avec mon passeport avertir de mon embarras le mandarin le plus

voisin. Malheureusement, il paraît qu'il reste à trois lieues de cet endroit où ne se trouve aucune maison ; et, en même temps, je prends à la main un revolver, dont l'un de mes hommes est toujours muni en route, puis, me plantant résolument près de la grande marmite où les bateliers se disposent déjà à préparer leur souper, je leur déclare que, s'ils touchent au feu, je brise d'une balle leur chaudière, et que pas un d'entre eux ne mangera miette aujourd'hui, tant qu'ils ne nous auront pas déposés au lieu convenable du débarquement.

Je joue bien mon rôle, semble-t-il ! Cette fois-ci ce n'est pas une menace vaine, et je parais bien décidé à commettre mon *marmiticide*... Mon air est tellement déterminé et mon petit speech tellement éloquent que, enfin, ces Carons endiablés p1.090 sont intimidés, déconcertés... — Manger le riz cru ne leur sourit pas. — Aussi, tout en grommelant et en répétant le mot *li-haé* (terrible), ils se mettent à lâcher les amarres et à lever les ancres ; puis ils nous mènent à un lieu abordable. Ce n'était pas bien loin, une centaine de mètres plus haut. Là on était encore loin de la chaussée, mais le bord était solide ; et les bateliers, repentis peut-être ou effrayés de leur incartade, non seulement aident mes voituriers à descendre à terre leurs charrettes, mais encore ils me font le *Kho-tho*, ou grande prosternation chinoise, avec cette vile cafarderie de gens qui savent d'autant mieux s'humilier devant la menace qu'ils sont arrogants quand ils sont les plus forts.

Qui sait ce que voulaient de nous ces hommes, qui sont de la pire espèce, me dit-on, et qui ont la plupart exercé le métier d'assassin avec les rebelles aux longs cheveux ou *Tchang-mao* ?

Enfin nous respirons, nous sommes à terre. Mais il est tard déjà et il nous faut voyager pendant trois heures, en pleine nuit et par chemins inconnus, avant de parvenir à une petite ville où il y a des logements et de quoi *déjeuner, dîner et souper*, en une seule fois.

C'est bien rarement que je me suis inquiété comme aujourd'hui ! Mais il faut convenir qu'il y avait de quoi perdre contenance devant une pareille conduite et les dangers qui pouvaient en découler.

Je n'aime pas à me venger, et je ne dois pas le p1.091 faire pour mille raisons. Cependant cette fois-ci je serai vengé, et j'en suis fâché. Je n'avais expédié mon domestique au mandarin que pour faire peur aux bateliers, ou tout au plus pour prier le magistrat impérial de me tirer d'embarras avant la nuit. Mais ce fonctionnaire a cru à propos d'envoyer deux de ses *ya-yi*, ou satellites, jusqu'à la barque coupable ; et ces hommes, suivant leur louable habitude, ne quitteront mes bateliers que quand ceux-ci leur auront versé (pour éviter le rotin) beaucoup de belles sapèkes, plus que toutes celles que j'ai eu encore la bonhomie de leur laisser en débarquant. Au surplus, la leçon n'aura pas été volée !... et il faut songer aux autres voyageurs aussi.

25 octobre 1872. — Belle journée. Fait quatre-vingt-cinq li, Arrivé à Kou-chouy, à vingt-cinq li de distance du Hoang-ho.

Nous nous dirigeons aujourd'hui (et désormais toujours jusqu'à Sin-gan-fou) à peu près droit vers l'ouest. Nous longeons de plus ou moins loin le Fleuve Jaune, que j'espère ne plus repasser, s'il plaît à Dieu. Ce grand cours d'eau, qui n'a ici rien de la majesté du Yang-tsé-kiang, ni même de celle que je lui ai vue bien loin d'ici, au pays des Ortous, ne porte point de bateaux de voyage. C'est que, sans aucun doute, il n'est pas navigable, dans cette partie du moins.

Ce que je vois depuis plusieurs jours, sur mon chemin, de Chinois et de Chinoises, justifie assez la réputation de belle population dont les habitants p1.092 du Honan, ce *Jardin de la Chine*, jouissent dans tout l'Empire du Milieu. L'aisance, conséquence de la fertilité du terroir et de la douceur du climat, en est sans doute la cause principale.

Cette province, de même que le Chénsi et le Kansou, produit une immense quantité d'excellent froment ; tout le peuple s'y nourrit de pain blanc cuit à la vapeur, ou de pâtes de blé préparées à la mode italienne (*grosso modo*). J'observe dans les auberges que la farine pétrie est très glutineuse et qu'elle se laisse facilement tirer en fils longs et minces ; de manière que je pense qu'on pourrait très bien

réussir à en faire des grissines, semblables aux célèbres bâtonnets de Turin.

Après avoir voyagé pendant une paire d'heures encore dans la plaine alluvionale, ce matin, nous nous engageons dans une série de ces curieuses collines quaternaires qui bordent le Hoang-ho sur les deux rives. Elles forment un plateau à plusieurs étages, que depuis de longs siècles les agents atmosphériques ravinent de plus en plus. Ce matin j'ai remarqué que ce grand dépôt de terre meuble jaunâtre, ayant cent et, selon les lieux, plusieurs centaines de mètres de puissance, repose çà et là sur une couche horizontale de poudingue à ciment calcaire. Il contient partout beaucoup de ces concrétions calcaires-argileuses, en forme de pommes de terre, que les Chinois nomment *Kiang-che* (gingembre-pierre).

J'appellerais volontiers *diluvium* ou lœss p1.093 *hoang-hoïen* ce terrain que précédemment j'ai trouvé si largement développé dans le bassin supérieur du Fleuve-Jaune, et dans tout le nord-ouest de la Chine.

Ici, pas plus que là, je n'y vois nulle trace de fossiles aquatiques mais il y a seulement les dépouilles de quelques petites espèces d'*Hélix*, dont plusieurs ressemblent entièrement à celles qui vivent encore au pays. Ces fossiles se rencontrent dispersés à différentes profondeurs, mais plus communément dans la partie supérieure de la formation. La petite hélice rayée de brun (*Hélix pekinensis*) qui est si commune à Pékin et dans tout le nord de l'Empire, ne semble pas y être à l'état vraiment fossile ou ancien.

C'est dans ce même terrain que jadis j'ai recueilli en Mongolie des fragments dispersés d'ossements d'*Elephas primogenius*, de *Rhinocéros tichorhinus*, de plusieurs espèces inconnues de *Cervus*, de cheval, de bœuf, etc. Y aurait-il aussi là des fossiles humains, ou des traces de l'industrie primitive de l'homme ? Jamais je n'ai eu la bonne chance d'y en rencontrer. Mais, comme l'homme a été le contemporain des grands mammifères quaternaires, je pense que la chose est possible, et qu'on finira par découvrir les preuves de son existence dans ce dépôt qui me

paraît intéressant au suprême degré. Telle est aussi l'opinion du géologue prussien, baron de Richthofen, lequel m'a dit avoir observé ce terrain jusqu'à six mille pieds d'altitude, hauteur à laquelle je l'ai aussi rencontré au p1.094 nord-ouest du Pétchély, et surtout en Mongolie, au Toumet et dans l'Ourato.

Mais je ne saurais admettre et adopter l'opinion de ce savant voyageur, qui pense que la formation de cet immense dépôt est l'œuvre du travail chimique et végétatif du sol, continué pendant des milliers de siècles, sans doute ! Cette cause y entre probablement pour une part, et expliquerait jusqu'à un certain point plusieurs phénomènes, comme l'existence dans la masse des mollusques terrestres non brisés, la dispersion des fossiles des mammifères terrestres, et surtout le manque de stratification. Mais cette théorie ne me paraît pas suffire pour nous rendre compte des faits les plus importants relatifs à la formation de ce *diluvium*, à sa présence dans certains parages et à son absence ailleurs, à sa composition identique partout et indépendante de celle des roches sur lesquelles il est assis, etc. Un terrain semblable ou analogue devrait se rencontrer dans toute contrée qui n'a pas été dénudée depuis longtemps : or, nous ne voyons pas qu'il en soit ainsi.

Mais je reviens à mon voyage. De ce côté du Hoang-ho, le *Paulownia grandifolia*, le *Sterculia platanifolia*, le *Catalpa Bungei*, le *Gledistchia sinensis*, le *Melia azédérach*, continuent à être de plus en plus abondants, de même que le Diospyros, aux fruits d'or, et le féroce *thié-li*, tandis que le *Vitex incisus* et le *Zysiphus kempferi* donnent aux sèches collines quaternaires un air tout septentrional. Cette ressemblance est rendue plus p1.095 frappante par la présence de nombreuses volées de *Columba rupestris*, de *Gegilus graculus*, ce gracieux corbeau au bec et aux pattes rouge-de-corail, et de Choucas de Daourie, qui sont établis dans les crevasses des collines, et, par le fait que les habitations humaines s'y voient fréquemment installées, dans les cavernes creusées dans le *Diluvium*.

Après les ennuyeuses scènes d'hier, au passage du Fleuve-Jaune, nous avons ce soir à l'auberge d'autres petits désagréments qui servent

de pendant aux premiers. Je me trouve logé dans une chambrette où j'ai pour voisin un soldat cantonnais d'origine, un fumeur d'opium, un mauvais sujet : c'est encore un ancien rebelle, qui est entré dans la milice impériale sans renoncer à ses vices. La tête échauffée par la drogue qu'il a fumée, il crie et chante comme un forcené, et il fait un tapage d'enfer dans l'intention avouée de molester l'Européen, le barbare *fils de la mer*. Et sachant bien que je suis Français, il débite tout le mal qu'il peut contre notre nation et contre les missionnaires, au milieu des rires insultants de ses camarades *opiomifumes*. J'entends qu'il leur dit, entre autres choses, que ce sont eux, soldats de l'ex-rebelle *Li-ta-jén* (ce qui est très vrai, comme on le sait maintenant), qui ont massacré et brûlé nos compatriotes de Tién-tsin ; que désormais il ne nous est plus permis ni possible de résider en Chine ; que je suis maintenant en fuite, qu'on doit bientôt exterminer tous les chrétiens, qui sont les amis des étrangers, etc., etc. L'opium n'enivre p1.096 pas ; il excite l'esprit, mais ne le trouble point comme le vin et les eaux-de-vie. C'est donc en pleine connaissance et par méchanceté que ce vaurien parle ainsi. Aussi suis-je obligé de le faire menacer par l'aubergiste, pour l'obliger à cesser ses lâches provocations, et pour pouvoir prendre le repos dont je me sens un très grand besoin. Bien vaut à ce fanfaron que je me trouve, non pas vêtu du costume ecclésiastique (dans l'intérieur de la Chine, les missionnaires ne vont que vêtus en lettrés) mais revêtu du caractère sacerdotal et déterminé à pardonner chrétiennement les injures ! Le coquin sait cela sans doute... Le coup de pied de l'âne n'en est que plus humiliant.

26 octobre 1872. — Beau temps. Fait quatre-vingt-dix li, Arrivé à Thié-mén-djén.

Nous voyageons dans de basses collines quaternaires semblables à celles d'hier. Après celles-ci en viennent d'autres, peu élevées aussi, qui sont composées de grès rouge et de conglomérats. Je remarque que dans quelques endroits le lœss est porté sur les couches des grès et des poudingues siliceux.

Quoiqu'il n'y ait plus de boue désormais, le chemin devient de plus en plus rude pour les voitures, à mesure que les montées et les descentes se multiplient.

Le pays n'offre encore à la vue que quelques arbres domestiques ; le beau peuplier à larges feuilles croît dans toute sa splendeur et en quantité, p1.097 j'aperçois aussi quelques noyers et un grand pistachier, sans doute le *Pistacia sinensis*, qu'on élève quelquefois à Pékin, autour des pagodes. Mais l'on ne voit que des caquiers sur les collines de terre jaune ; ils y sont très abondants, et les fruits de ces arbres se vendent ici à vil prix. Je ne puis guère en profiter, comme les hommes qui m'accompagnent : car ces magnifiques baies sont pour moi un véritable purgatif, dont je n'ai aucun besoin pour le moment.

En longeant un clair ruisseau sorti des montagnes méridionales, que nous voyons au loin courir dans un sens parallèle au cours du Hoang-ho, je rencontre un couple de *Ceryle rudis* (ou *lugubris*). Je n'avais pas encore observé si au nord ce genre de grands martins-pêcheurs au soyeux plumage.

Dans la sale et mauvaise auberge où j'ai passé la nuit dernière, j'ai eu à souffrir des insultes d'un soldat à l'adresse des Français. Ici j'ai un crève-cœur analogue. Les Chinois savent que nous avons été battus par les Allemands, et parfois ils affectent de nous en manifester du mépris, sans pour cela aimer nos vainqueurs plus que nous. Aussi me suis-je aperçu depuis quelques jours que mes charretiers et mes domestiques répondent que je suis un *In-ko-jén* (Anglais) à ceux qui les interrogent sur ma nationalité. Par amour de la vérité (c'est là le dernier des soucis du Chinois) et par amour de ma patrie, je suis obligé de les gronder sur cette conduite, et je les somme de déclarer p1.098 hautement que je suis Français, toutes les fois qu'on leur demandera d'où je suis.

Je confesse ingénument que je me sens assez maître de moi-même pour dissimuler les offenses personnelles dont je puis être l'objet, mais je regarderais comme une lâcheté de me montrer indifférent pour ce qui regarde l'honneur de ma nation... Sans doute, la France a ses torts,

ses défauts, ses misères, ses côtés faibles : mais qui n'en a pas ? Mais elle a aussi ses mérites, que ses revers n'ont pas détruits, ses bonnes qualités qui n'ont point disparu par le malheur et par les erreurs. D'ailleurs, sied-il à la Chine de mépriser la France ?

27 octobre 1872. — Beau temps. Fait plus de cent li, Arrivé pendant la nuit à Thou-hao.

Aujourd'hui nous continuons notre voyage sans incidents ni observations remarquables, dans une région variée de petits monticules. Dans la matinée, nous avons passé auprès de quelques grands tas de charbon minéral, qu'on extrait non loin de la route, dans une localité nommée I-ma-yao. Cette mine se trouve à une douzaine de lieues à l'occident de la ville départementale de Honan-fou. Les collines carbonifères y sont couvertes par le diluvium Hoang-hoïen. Cette houille donne de la fumée et contient une petite quantité de pyrite blanche. On me dit (chose difficile à croire) qu'un bloc d'un pied cube de ce charbon, une fois allumé et abandonné à lui-même, peut brûler pendant un mois entier ! p1.099

28 octobre 1872. — Beau temps. Fait une centaine de li,

Ce matin encore nous traversons des collines où l'on extrait le même genre de houille que celle que nous avons vue hier. On la vend à vil prix sur les lieux : on en donne dix livres pour une sapèke, c'est-à-dire pour l'équivalent d'un demi-centime. Le charbon est d'un noir mat ; et quand il est en poussière, comme celui que je vois porter dans les paniers, on le brûle mêlé à de la terre argileuse et façonné en briques ou en boules. Ces mélanges sont entièrement noirs.

La route aujourd'hui est fort mauvaise, pierreuse, et singulièrement pénible pour nos mulets. Elle passe par des montagnes de trois à quatre cents mètres de hauteur, dans lesquelles une roche blanchâtre se montre associée çà et là à de la silice bleuâtre, très dure : c'est peut-être de la calcédoine.

Plus bas, dans des rochers calcaires, je récolte un joli *Lychnis* à grandes fleurs roses, qui fleurit maintenant encore. Je n'ai vu nulle part ailleurs cette jolie plante.

Au sortir de l'auberge où nous avons fait notre halte de midi, nous gravissons une longue et difficile colline, composée de roches basaltiques, ou mieux basanitiques, renfermant de la calcédoine rouge, des cristaux et des nodules d'autres matières propres aux terrains plutoniques.

Le diluvium reparaît plus loin, raviné et creusé par la roue des charrettes jusqu'à quarante ou p1.100 cinquante mètres de profondeur. Quoiqu'il y ait des éboulements fréquents sur les falaises à pic de cette terre quaternaire, les Chinois y ont établi en grand nombre leurs demeures troglodytiques. Ces cavernes, paraît-il, ont l'avantage d'être chaudes en hiver et fraîches en été ; sans compter que les murs et les toits ne coûtent pas beaucoup... Et pour ce peuple fataliste ces avantages divers compensent grandement le péril d'y être un beau jour écrasés tout vifs.

Je ne puis m'empêcher de penser que toute cette immense masse quaternaire du cours du Hoang-ho y a été déposée principalement par ce fleuve, quand, à une époque de période aqueuse, un soulèvement subit des montagnes du Chansi et du Honan oriental en aura intercepté le cours et arrêté les eaux, lesquelles se seront alors étendues en vastes nappes jusqu'à la hauteur des Montagnes orientales. Plus tard, l'obstacle aurait disparu par la même cause qui l'avait fait naître, c'est-à-dire par la combustion des dépôts de houille produite par la décomposition des sulfures de fer.

Je suis d'autant plus porté à croire que les choses se sont passées de la sorte que, ici et ailleurs, partout où j'ai rencontré ce *diluvium*, j'y ai aussi observé, à peu de distance les uns des autres, des terrains carbonifères et des roches volcaniques.

Mais je soutiens que, pour moi, l'accumulation de tant de terre meuble suppose de plus qu'il y a p1.101 eu une période de pluies plus

qu'ordinaires, lesquelles ont aidé l'action du fleuve et de ses affluents en entraînant le limon des montagnes voisines avec des coquilles terrestres et des débris de mammifères dans tous ces vastes réservoirs, pour en élever le fond jusqu'à ce niveau que nous voyons maintenant indiqué par les sommets correspondants des collines quaternaires. Voilà pourquoi le lœss Hoang-hoïen possède toujours la couleur du sol des grandes montagnes qui le dominent.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas trouver des fossiles de poissons et surtout de coquilles d'eau douce dans ce fond des anciens lacs ? A cela je répondrai que : 1° l'absence absolue de fossiles prouverait soit un isolement complet de ces réservoirs, soit leur courte durée, soit leur *non-primitivité* ; 2° un argument négatif n'a pas de valeur ici, puisque, si l'on n'a pas observé jusqu'ici dans ce dépôt des moules ou des arêtes de poisson, on pourrait bien y en trouver par la suite ; 3° dans l'alluvion actuelle du Hoang-ho je n'ai non plus jamais découvert les débris des animaux aquatiques qui pourtant vivent dans ses eaux ; 4° la période aqueuse, qui me paraît indéniable, a dû opérer son œuvre d'accumulation des limons très rapidement.

En un mot, mon opinion est que la formation de notre terrain quaternaire est un fait local, dû simultanément : 1° à une cause locale et à des conditions particulières de la contrée, et 2° à une cause atmosphérique générale, laquelle a pu p1.102 étendre son action beaucoup plus loin et qui peut se rattacher à d'autres phénomènes de grande importance.

29 octobre 1872. — Beau temps. Fait cent li, Arrivé pour la nuit à Ling-pouo-chién.

Après avoir quitté la petite ville demi-souterraine où nous avons dormi, nous nous engageons encore dans ces étroits boyaux creusés dans le diluvium jusqu'à la profondeur de cinquante à cent mètres ; d'ordinaire une seule charrette peut y passer à la fois. Aussi nos voituriers poussent-ils sans cesse de grands cris, afin d'avertir ceux qui

pourraient se trouver à l'autre bout de l'étroit canal de s'arrêter avant que d'y entrer.

En traversant le lit presque sec d'une rivière qui longe le côté occidental de la ville de Chen-djou, j'y observe des cailloux de beau porphyre, ornés des couleurs les plus vives. Près de là, c'est sur des lits de galets de porphyre, de basalte et de grès siliceux, que repose la terre diluvienne.

Au sortir de l'auberge où nous faisons notre halte de midi, nous voyons au sud apparaître des montagnes qui semblent plus élevées que la plaine d'environ cinq cents mètres. Elles sont aussi quaternaires, et les champs sont échelonnés sur leurs flancs par étages et d'une façon fort pittoresque, rappelant certains paysages de l'Italie méditerranéenne. On voit sur leurs sommets principaux des forteresses murées, dans lesquelles les populations p1.103 du pays trouvent un refuge à l'époque des brigandages périodiques.

Quantité de *Choucas* des deux espèces, de pigeons sauvages (des deux espèces aussi) et de craves aux pattes rouges, sont établis d'une manière permanente dans les crevasses des montagnes quaternaires. J'y vois aussi un majestueux grand-duc, ou *Bubo maximus*. Il paraît que cette terre, facile à creuser, est aussi très affectionnée des renards, des blaireaux, des belettes et des campagnols. Nous y voyons fréquemment les galeries de ces animaux fouisseurs.

J'observe dans un endroit, le long du chemin, toute une couche de *Hélix* fossiles, à cinq ou six mètres au-dessous de la surface du sol. Plus loin, je ramasse, fossile aussi, une autre petite espèce de ces mollusques, dont le dos est marqué de deux bandes brunes, et qu'on trouve encore vivante au pays. Mais c'est la première coquille, que j'ai citée plus haut, qui est la plus abondante dans ce diluvium, et qui pourrait, pour cette raison, porter le nom de *Hélix diluviale*, comme étant caractéristique de cette formation.

30 octobre 1872. — Belle journée. Fait cent dix li, Arrivé au soir à Pang-to-jén, petite ville récemment brûlée par les rebelles.

Partis de bonne heure, selon nos habitudes, et avec le plus beau des temps, nous passons à gué, avant le jour, une rivière fort large, dont le lit est couvert de gros gravier : cette grosseur des cailloux p1.104 roulés nous indique la proximité des montagnes ou la violence des courants torrentiels.

Ensuite nous nous engageons encore dans une route creusée à travers une très longue colline quaternaire par la roue des chars et par les éléments. Cet interminable canal est tellement étroit en certains points que, si deux voitures venaient à s'y rencontrer, il faudrait que l'une d'elles se retirât à reculons d'une demi-lieue et plus, pour se tirer d'embarras ! C'est pour prévenir un pareil inconvénient que nous nous sommes mis en route de si bonne heure.

Les berges des ravins, hautes de cent mètres et plus, laissent voir partout la même terre meuble, offrant quelquefois une sorte de stratification auprès des anciens cours d'eau. Les deux petites hélices fossiles, citées plus haut, y fourmillent, mais plus dans la partie supérieure du dépôt qu'en bas.

Aujourd'hui nous voyageons en vue du Hoangho, qui est bordé du côté septentrional par les lointaines montagnes du Chansi. A notre midi s'étend la chaîne du Tsing-ling, dont quelques sommets que j'aperçois me paraissent avoir trois mille mètres d'altitude.

Dans la soirée nous passons devant la place fortifiée de Wun-siang-chién ; c'est une ville frontière. Il y a là, en dehors des murailles, un camp retranché tout hérissé de piques ornées de petites bannières triangulaires et longues de sept à huit mètres ! Ces formidables piques des héros chinois p1.105 sont faites de roseaux de marais (*phragmites*) liés en faisceau et à la suite les uns des autres : elles sont légères, mais, selon moi, trop longues et trop souples pour être d'une utilité sérieuse au combat.

Ce soir encore nous passons à côté de grands amas de belle houille et de coke ; mais ce combustible vient du Chansi, à cinq lieues de là.

Les collines quaternaires finissent par nous ennuyer ; elles sont nues et ont l'air triste. Leur misérable végétation spontanée se réduit au jujubier sauvage (*Zys. Kœmpferi*), le *Lycium sinense*, deux espèces de *Pyrethrum*, une scorsonère, le *Statice bicolor*, et quelques graminées grossières et raides. Le ricin ou palma-christi, encore vert ici, est cultivé abondamment sur le bord des routes et des champs. On extrait de ses graines de l'huile à brûler, que parfois on emploie à la cuisine quand elle est fraîche.

Parmi les quelques oiseaux qui visitent ces tertres dénudés, je distingue aujourd'hui un *Lanius major*. Cette grande et belle pie-grièche grise est encore rare dans les musées d'Europe : c'est une variété plus grande de l'espèce européenne.

A mesure que nous nous avançons vers l'occident, nous voyons les ruines se multiplier sur notre route ; elles y annoncent éloquemment le passage récent des rebelles ou mieux des brigands. La petite ville où nous nous sommes arrêtés pour passer la nuit est encombrée de soldats venus de Kay-fong-fou, capitale du Honan ; ces troupes sont p1.106 ici depuis cinq jours et ne disent pas où elles sont dirigées. Craindrait-on une prochaine irruption des mahométans du Kansou ? On dit que tout dernièrement un corps de huit mille impériaux vient de déserter du côté de ces redoutables révoltés.

31 octobre 1872. — Beau temps. Fait quatre-vingt-dix li, Arrivé au soir à Hoa-yu-miao.

C'est en face et à peu de distance de ce village que le Fleuve-Jaune trace brusquement son grand angle pour couler désormais vers l'est. Dans cet endroit mon baromètre marque 723 mm, l'air étant calme et le thermomètre indiquant 15° ; en conséquence, nous y aurions une altitude d'environ 460 mètres.

Notre voyage continue comme hier au fond des profondes et étroites gorges percées dans le sablonneux diluvium. Chemin faisant, j'y récolte une nouvelle petite hélice fossile.

Le désir de capturer quelque *Ceryle lugubris* me fait dégainer le fusil ; mais, à défaut de ces beaux oiseaux qui s'envolent sans m'attendre, je tire sur une innombrable volée d'étourneaux cendrillards qui passent sur ma tête, et il en tombe neuf à la fois : ils serviront à varier notre repas du soir. Les palmipèdes sauvages fourmillent aussi le long du Fleuve-Jaune, où je distingue encore des aigrettes et des hérons cendrés.

C'est vers midi que nous entrons dans la ville frontière de Tong-kouan ; cette ville, qui forme la limite entre le Honan et le Chénsi, est précédée et p1.107 entourée de nombreuses murailles fortifiées. En y pénétrant, il nous faut présenter nos passe-ports successivement à quatre postes ou bureaux différents, dans l'espace de cent mètres. Je craignais que nous ne pussions pas parvenir à l'auberge, pour y faire notre repas et notre halte du milieu du jour, tant les formalités ont été longues !

Après notre diner, force nous est de présenter encore notre passe-port au Grand-Tribunal, et puis encore à chacun des trois postes de la porte occidentale.

En sortant enfin de Tong-kouan, nous nous trouvons dans la province du Chénsi (ici on dit *Sensi*) et nous y voyageons pour le coup sur une plaine parfaite. C'est une alluvion moderne, et j'y observe des strates de gravier reposant sur le diluvium. Nous nous dirigeons toujours à l'ouest.

Les montagnes du nord du fleuve ont cessé peu à peu de paraître ; c'est l'angle du Hoang-ho qui est leur terme méridional. Nous les avons eues toujours en vue depuis Pékin, et elles nous ont accompagnés sur notre droite, en venant du nord au sud d'abord, et en inclinant sensiblement vers l'ouest depuis le commencement du Honan. Cette chaîne importante, nommée vulgairement *Si-chan*, sert de limite occidentale à une grande partie de la plaine chinoise, qui est sans comparaison la plus peuplée, la plus riche et la plus étendue des plaines cultivées du globe.

Ici, à Hoa-yu-miao, nous avons à quelques lieues sur notre gauche, c'est-à-dire au sud, cette autre p1.108 importante chaîne du Tsing-ling qui court d'orient en occident sur une immense étendue. Ce n'est point une dépendance ou une continuation des montagnes du Chansi, mais un système qui en paraît tout à fait indépendant. J'y distingue des crêtes aiguës, ressemblant à une gigantesque mâchoire dentée de carnivore ; elles me paraissent monter jusqu'à huit ou dix mille pieds d'altitude. Là aussi il y aurait sans doute un bon endroit d'exploration pour le naturaliste, d'autant mieux qu'il est peu éloigné de la grande route.

Depuis le sommet de l'angle droit du Hoang-ho, que nous avons atteint à Tong-kouan, nous avons commencé à longer un autre cours d'eau qui coule de l'ouest à l'est et auquel mes Chinois donnent les noms de *Yu-ho,* Yé-ho*, Wéy-ho*, indifféremment. Depuis ce point aussi nous suivons une route qui a été déjà parcourue par d'autres Européens en ces derniers temps : car c'est là qu'aboutit la route de Chansi, fréquentée par la plupart des voyageurs qui se rendent de Pékin à Sin-gan-fou. Le baron de Richthofen y est passé, je crois, l'hiver dernier, ainsi que le comte de Rochechouart, il y a trois ans.

Ce matin, j'avais rencontré sur mon chemin des bateleurs qui conduisaient un ours d'assez grande taille, noir avec le museau roux (*Ursus tibetanus*) et un singe à face couleur de chair, ayant un pelage verdâtre et une queue de près d'un pied de long : il était aussi gros que mon macaque tibétain. C'est l'animal que j'ai indiqué, dans mes p1.109 précédents voyages, sous son nom chinois de *Hoang-héou*, et que l'on me dit différer (?) du *Macacus tcheliensis* du nord de la Chine.

1er novembre 1872. — Très beau temps.

Fait cent cinq li, Arrêté, pour la nuit, au village de Tché-chouy.

Nous faisons bonne route aujourd'hui. Les montagnes que nous continuons à longer, en nous avançant droit à l'ouest, ont les pentes très escarpées ; et les cailloux roulés des torrents qui en sortent et que

nous avons à traverser dans la plaine consistent en granité blanchâtre et en gneiss verdâtre.

Désormais toutes les villes, tous les villages, sont entourés d'imposantes murailles et de fossés profonds. Néanmoins cela n'a pas empêché les rebelles de les saccager à plusieurs reprises et de couvrir de ruines tout ce malheureux pays. Aussi ne trouvons-nous à nous loger que très mal dans les rares auberges qui subsistent.

Les plaines que nous traversons sont assez humides ; j'y observe des réserves sur pied de longs roseaux de marais (*Phragmites communis*) destinés à la confection des énormes piques dont j'ai pris note plus haut.

Pendant la journée, nous voyons une prodigieuse quantité de choucas venant de l'occident. Cette fois l'espèce noire (*Monedula neglecta*) est aussi nombreuse dans les bandes que l'espèce noire et blanche (*Mon. daurica*). Il y a aussi p1.110 beaucoup de grives en passage (*Turdus Naumanni, fuscatus, obscurus*) ; mais ce sont les étourneaux cendrillards qui sont réellement innombrables.

J'aperçois encore un grand vol de splendides cygnes sauvages (*Cygnus musicus*) ; ils fendent les airs disposés en ligne anguleuse régulière et en nous envoyant quelques petits cris monosyllabiques, doux et faibles, quoique d'un timbre cuivré. Aux rayons du soleil couchant, le plumage blanc de neige de ces incomparables rois des palmipèdes étincelle admirablement sur l'azur d'un ciel immaculé.

De leur côté, les friquets (*Passer montanus*) si répandus sur l'étendue entière de l'extrême Orient, se rencontrent ici, depuis quelques jours, dans toutes les chambres où nous avons à loger. Cela ne fait guère l'éloge de nos auberges, mais cela démontre l'audace et la familiarité de ces petits parasites qui s'établissent sans façon aucune dans des appartements qui ne leur sont point destinés.

Ce soir comme ce matin, j'ai rencontré le long de la route, au bord des fossés aqueux, la chicorée sauvage (*Cichorium intybus*), qui se propage à l'état spontané et sauvage, et nous montre ses jolies fleurs

bleues, dont quelques-unes sont épanouies encore. Cette découverte m'étonne d'autant plus que jamais, dans mes nombreux voyages en Chine, je n'avais observé *in agris* rien qui ressemble à cette plante, laquelle me paraît différer peu ou point de l'espèce qui abonde tant dans les lieux incultes de la France. p1.111

2 novembre 1872. — Beau temps, serein, très chaud pour la saison. Fait cent dix li ; arrivé au soir à la ville de Ling-ton-chién.

Notre voyage approche de son terme ; nous n'avons plus qu'une étape et demie à parcourir pour parvenir à Sin-gan-fou.

Levés allègrement, nous nous mettons de bonne heure en route, en nous dirigeant toujours au couchant. Pour le moment, les montagnes ont cessé de paraître à notre gauche, mais nous retrouvons encore nos collines quaternaires, avec leurs choquards, leurs bisets, et toute leur nudité végétale.

Nous trouvons sur notre route les ruines se succédant aux ruines ; les pagodes surtout ont été détruites avec un soin particulier par les mahométans. Et l'on peut dire que, jusqu'aujourd'hui, sur cent maisons démolies, il n'y en a pas une qu'on ait rebâtie, même partiellement. La majeure partie de la population a été anéantie par les rebelles ; le reste vit encore dans les cavernes naturelles et artificielles ou parmi les montagnes.

A cause sans doute des maux endurés, le peuple paraît ici morne, méfiant, grossier ; il est couvert de haillons, et plus laid qu'au Honan. Mais nulle part au monde je n'ai vu des toits aussi ornés et aussi élégants que ceux des édifices de ces districts, qui ont échappé au vandalisme des brigands aux longs cheveux et des mahométans révoltés. Une autre chose à remarquer, c'est qu'il p1.112 existe sur le devant des pagodes en ruines de grands lions en fonte et de magnifiques chandeliers en fer fondu, vraiment monumentaux, qui ont jusqu'à quarante et cinquante pieds de hauteur.

Le fer paraît donc abonder dans ces pays-ci ; cependant, l'on me dit qu'il provient du Chansi, de même que la houille. Comme au Setchuan, ce métal est ici doux et ductile presque autant que le plomb, tandis que celui de Pékin est dur et cassant.

Parmi les articles de métal étalés dans les boutiques devant lesquelles nous passons, je ne vois guère que des clous et quelques grossiers instruments de travail. Mais j'ai été étonné de n'apercevoir aucun produit, aucun objet de commerce, métallique ou autre, provenant d'Europe, étalé dans les marchés de tant de villes et de bourgades que nous avons traversées sur notre route.

Pendant tout le jour, nous longeons de loin le bord méridional du *Yu-ho*, cette grande rivière qui vient du couchant pour se jeter au sommet de l'angle du Hoang-ho. De même que le Fleuve-Jaune, ce cours d'eau n'offre dans son large lit qu'une série de bas-fonds et de plages boueuses qui, en ce moment, servent de refuge à de nombreuses bandes d'oiseaux aquatiques. Il n'y a donc pas de navigation ; seulement quelques barques très plates, mues à la perche et à la corde, transportent péniblement au Chénsi la houille et le coke du Chansi.

@

CHAPITRE VII

DU 8 AU 10 NOVEMBRE 1872

@

Arrivée à Sin-gan-fou. — Aspect grandiose de cette ancienne capitale de l'Empire. — Perte de temps au Yamén. — Séjour dans la résidence épiscopale. — Corbeaux et corneilles innombrables. — Importance des observations minutieuses en histoire naturelle. — Renseignements sur le Kansou et les régions occidentales ; le chameau sauvage. — Monument nestorien de Sin-gan-fou. — Argent du Chénsi. — Manne mystérieuse tombée du ciel. — Histoire de la grande rébellion des mahométans. — Un Français devenu général dans l'armée impériale. — Religion musulmane en Chine.

3 novembre 1872. — Beau temps. Fait cinquante li, Arrivé à Sin-gan-fou à une heure après-midi.

Enfin nous voilà au trente-troisième et dernier jour de ce pénible voyage en charrette. L'endroit où nous avons dormi cette nuit n'est plus qu'à une demi-journée de la capitale du Chénsi.

Nos voituriers paraissent moins impatients que nous d'y arriver, sans doute pour quelque raison d'économie et dans l'espoir d'être hébergés au p1.114 logis de la mission catholique, si nous n'y parvenons que tard. Cependant nous avons réussi à éveiller au point du jour notre monde et à reprendre bientôt après notre pas de course accoutumé.

A une lieue environ de la grande ville, nous traversons une large rivière qui descend des montagnes du sud et route encore du granite et du gneiss. Un nombre prodigieux de bruyants canards, d'oies, de vanneaux, de hérons et d'autres amis de l'eau, y prennent leurs ébats, non sans y être inquiétés de temps à autre par les coups de feu des chasseurs chinois. J'aperçois aussi trois pygargues (*Aquila albicilla*) et deux aigles mongols (*Aquila clanga*) planant silencieusement au haut des airs : ces rapaces trouvent là des repas faciles. Il y a aussi des milans, que l'on voit ici aussi nombreux qu'auprès de toutes les autres villes de la Chine ; mais c'est toujours la même espèce (*Milvus melanotis*), un proche parent de notre milan noir.

Les abords de Sin-gan-fou ne présentent maintenant rien de remarquable, sinon leur solitude et leur air de détresse : tristes effets de la rébellion, ou plutôt du brigandage, car ce nom seul convient au fait d'hommes qui se sont rassemblés de tous les points de l'Empire pour mieux exercer leurs déprédations et sans aucune organisation capable de leur donner, de leur mériter un titre politique. Mais la vue des murailles de la capitale, qui paraissant former un carré parfait d'une p1.115 grande étendue, rappelle singulièrement Pékin ; et même la porte par laquelle nous y pénétrons et qui est surmontée d'une immense bâtisse à plusieurs étages percés de meurtrières fait un effet imposant qu'on ne voit pas dans le séjour impérial du Fils du Ciel.

Ici, l'examen de nos passe-ports ne nous fait pas perdre beaucoup de temps à l'entrée de la ville ; mais il n'en est pas de même quand nous parvenons devant la porte du yamen ou tribunal, situé au centre de cette capitale. Il me faut rester là, planté au beau milieu d'une populeuse et étroite rue et exposé à la fatigante curiosité des passants, pendant plus d'une heure entière, avant que l'on me rapporte mes papiers... Voilà comment sont les autorités chinoises ! elles ne laissent que trop de liberté aux hommes dangereux qui bravent les formalités légales ; mais elles sont d'une scrupuleuse minutie à l'endroit des braves gens qui tiennent à accomplir toute justice. Jusqu'à un certain point, la crainte et le voisinage des rebelles semblent expliquer ici et justifier cette conduite des employés. Mais il est plus que probable qu'on sait déjà qui je suis et que, selon son habitude, le Tsong-li-ya-mén de Pékin a donné avis de mon voyage dans ce pays. D'ailleurs, je me rappelle fort bien qu'au Setchuan, où il n'y avait pas de rebelles à redouter, on a été également tracassier et ennuyeux à propos de mes passe-ports. Il n'en est pas de même quand on voyage à Pékin et dans tout l'orient de l'Empire. Là, les p1.116 Européens circulent librement avec leurs bagages, munis d'une simple passe consulaire, que d'ordinaire ils n'ont pas même besoin d'exhiber aux hommes de la police indigène.

Il faut savoir que les Chinois, grands et petits, vont et viennent partout dans leur immense empire, y entrent et en sortent quand bon leur semble, sans aucun besoin de sauf-conduit ou de passe-port ; il n'y a de difficulté que pour les marchandises, parce qu'il y a des octrois à payer. Sous ce rapport, il y a peu de pays au monde où l'on soit aussi libre qu'en Chine. Il y a bien des Européens qui croient pouvoir user du privilège des *hommes jaunes*... Quant à moi, mon caractère et mes convictions m'ont toujours empêché de me mettre au-dessus ou en dehors de la plus stricte légalité, même quand elle est vexatoire. Il est pourtant vrai que c'est en Chine surtout qu'il ne faut pas oublier le proverbe : « Fais-toi brebis, le loup te mangera. »

Enfin, la soirée est fort avancée (et notre appétit plus qu'aiguisé), lorsque nous parvenons à la résidence épiscopale de Mgr Chiaïs ; c'est une habitation toute chinoise, mais assez commode. Malheureusement, ni ce vénérable évêque italien ni son coadjuteur, Mgr Amat Pagnucci, ne sont chez eux ; mais j'ai le plaisir inattendu d'y trouver un missionnaire français, le père Vaucher, originaire du Lyonnais, lequel est chargé de la direction du petit collège diocésain, et qui se livre avec un entrain et une ardeur rares à l'étude de la littérature p1.117 chinoise. J'ai quelque peine à conserver mon sérieux quand je vois notre compatriote obligé de faire des efforts de mémoire pour s'exprimer dans sa langue maternelle ! Heureusement, il n'a rien perdu pour cela de son cœur français.

Avant la nuit, j'ai le temps de parcourir les différentes petites cours qui, ici comme dans tout le nord de l'Empire, séparent toujours les diverses parties d'une demeure chinoise. Il y croît, selon l'habitude, quelques grands arbres destinés à donner de l'ombre en été. J'y retrouve plusieurs de mes vieilles connaissances de Pékin, tels que le grand orme, le sophora, l'ailante, le *Cedrela sinensis* ; de plus, deux beaux pieds de *Sterculia platanifolia*, et un gros magnolier enté, me dit-on, sur un mûrier, qui donne des fleurs blanches dans la saison. C'est peut-être le *Magnolia yulan*. J'y admire encore un *Glycine sinensis*, dont le tronc principal est gros comme le corps d'un homme et qui enlace

plusieurs grands arbres dans ses innombrables branches, longues et vigoureuses. Un autre arbre (*Chimomanthus*), maintenant dépouillé, mais qui va donner d'odorantes fleurs à Noël et pendant la saison froide, attire aussi mon attention, comme étant pour moi une nouveauté dans ce climat rigoureux en hiver. Sin-gan-fou est vers le trente-quatrième degré de latitude, mais les vents du nord et la pureté du ciel dans la saison froide y causent des gelées fortes et nombreuses.

Le soir, une prodigieuse quantité de freux p1.118 (*Corvus pastinator*) et de choucas viennent dormir sur les arbres de la ville ; il me semble être à Pékin. Tous ces oiseaux viennent de quitter les régions septentrionales et centrales de l'Asie, pour venir passer l'hiver parmi les riches plaines de la Chine, en compagnie de la corbine ou gros-bec (*Corvus sinensis*) et du corbeau à collier blanc (*Corvus torquatus*), qui n'émigrent pas en général et ne se réunissent jamais en bandes très nombreuses.

La sixième espèce de corbeaux que l'on connaît en Chine est le *Corvus corax*, ou une forme très voisine du type européen. Cet énorme oiseau est répandu en Mongolie, où il se repaît de cadavres humains que l'on y abandonne, selon l'usage du pays, sans cercueil, à la surface de la terre. Aussi quitte-t-il rarement ces hautes régions où il trouve une abondante pâture, et ne le voit-on qu'accidentellement en deçà de la grande muraille. Les Chinois le nomment *Ta-dze-kouan-tsaé*, ce qui signifie sépulcre des Mongols.

Quant à la vraie corneille noire (*Corvus corone*) que M. Swinhoe dit avoir rencontrée dans une des îles de la mer du Sud, je ne l'ai jamais reconnue en Chine. En comptant aussi cet oiseau, nous aurions dans l'Empire les espèces suivantes de corbeaux : 1° *Corvus corax* ou *tibetanus* 2° *Corvus torquatus*, 3° *C. sinensis*, 4° *C. corone*, 5° *Frugilegus pastinator*, 6° *Lycos dauricus*, 7° *Lycos neglectus*. On pourrait ajouter, pour avoir tous les représentants de la famille, le crave ou *Fregilus graculus*, et les p1.119 deux casse-noix (*Nucifraga caryocatactes* et *Nucifraga hemispila*).

4 et 5 novembre 1872. — A Sin-gan-fou. Temps beau et chaud pour l'époque.

Cette grande ville, qui fut capitale de tout l'Empire jadis, du temps des empereurs mongols, n'offre maintenant rien de remarquable dans l'intérieur des murailles. Quant à l'extérieur, les ravages répétés des *Tchang-mao* et des mahométans n'y ont laissé qu'une campagne déserte et nue, qui d'ailleurs ressemble beaucoup aux environs de Pékin.

De petites montagnes rondes et allongées s'aperçoivent à quelques lieues au sud, tandis que la plaine est sans limite apparente dans tous les autres sens. D'après ce qu'on me dit, les grandes montagnes boisées se trouveraient vers le sud-est et vers le sud-ouest, à plusieurs journées de marche de cette capitale. Toutes ces hauteurs appartiennent à une chaîne très profonde qui, sortie du Kansou, s'avance à l'est jusqu'au Honan central, et qui prend des noms divers selon les pays, quoique le plus général soit celui de Tsing-ling (*bleues collines*).

Les informations que je m'empresse de prendre sur les productions de ce grand massif montueux ne m'y indiquent jusqu'ici rien de nouveau ou de particulier. Il faudra voir par moi-même... Car il serait regrettable de ne pas commencer par examiner l'intérieur de ces montagnes, avant que de p1.120 songer à marcher vers le Kansou. En attendant, les premières fouilles que je fais dans le jardin de l'établissement des missionnaires me démontrent que je me trouve dans une région extrêmement pauvre en mollusques terrestres et en insectes : il n'y en a même presque point de débris ! C'est à peine si j'y déniche une paire de *Blaps* à élytres chagrinés et quelques restes de *Feronia*.

Des chrétiens indigènes viennent me montrer une peau mutilée d'un grand *Pteromys*, ou écureuil volant, dont on ignore la provenance. Quoique cet échantillon porte sur le dos une grande tache ovalaire blanche, je pense qu'il appartient à l'espèce de Moupin qui a été décrite

sous le nom de *Pteromys alborufus* : c'est sans doute un sujet très vieux.

6 novembre 1872. — A Sin-gan-fou. Beau temps encore.

En attendant que je sache de quel côté je devrai diriger mes pas, nous utilisons nos loisirs à prendre et à préparer des animaux qui sont communs ici, mais qui pourront avoir leur utilité en Europe, pour des études de comparaison.

Les petits rongeurs pris dans la maison consistent en un *Mus* de forte taille, dont la poitrine est habituellement ornée d'une tache blanche (c'est, je crois, l'analogue d'un rat que je pris au Kiangsi en 1868, et qui a reçu le nom de mon domestique, *Mus Ouangthomo*), et en un autre animal de même genre, de petite taille, qui pue comme la souris p1.121 de France, mais dont les couleurs inférieures sont d'un blanc pur. Ces deux espèces sont inconnues à Pékin ; elles y sont remplacées par le cosmopolite *mus decumanus*, le *mus humiliatus*, le *mus musculus* et le *mus minutus*.

Si mes notes de voyage tombent sous les yeux de personnes étrangères à l'étude générale des sciences naturelles, elles trouveront peut-être que je parle bien peu des hommes, de leurs usages, leurs costumes, leurs habitations, leurs arts, leur industrie, leur commerce, leur agriculture, pendant que je donne une attention minutieuse aux plus petits animaux, aux productions les plus insignifiantes de la nature, aux formes et à la hauteur des montagnes, à la nature des roches, à la composition et à la couleur du sol, etc. C'est que, en effet : 1° je suis dans ce voyage naturaliste avant tout, et les plus petits renseignements sur la nature, pourvu qu'ils soient exacts, ont aujourd'hui une grande portée pour comprendre le système du monde ; 2° d'autres que moi ont écrit et peuvent écrire sur ces questions qui ne requièrent pas de connaissances spéciales et dont l'intérêt n'est que secondaire pour la science ; 3° il est de la dernière importance de savoir quelles sont toutes les différentes formes dans lesquelles se manifeste actuellement la vie, pour comprendre quelque chose à ce

qu'elle a été dans le passé ; 4° il est nécessaire de connaître complètement la distribution des animaux et des plantes sur la surface de la terre et au sein des eaux, pour se p1.122 rendre compte des changements géologiques qui ont précédé l'époque actuelle ; 5° c'est par l'étude de la géographie zoologique qu'on prouve que l'Angleterre a été unie à la France jusqu'à une époque relativement récente ; l'étude des seules araignées démontre que l'Italie touchait continentalement à l'Afrique dans un temps plus ancien ; l'examen des mammifères, des oiseaux et des insectes, a fait voir à M. Wallace que les trois grandes îles de la Malaisie ont fait partie du continent indo-chinois, tandis que Célèbes, qui est pourtant si peu éloigné de Bornéo, en a été toujours ou depuis très anciennement séparé ; 6° c'est par l'étude minutieuse de la distribution des plantes qu'on se trouve porté à admettre, dans les temps passés, une terre qui reliait ensemble les Açores, le Portugal et l'Angleterre (l'Atlantide ?) ; 7° les divers êtres de la nature doivent être actuellement considérés, relativement à l'intelligence de l'histoire de notre planète, comme les chiffres par rapport à la solution d'un problème : par conséquent, les objets les plus minimes, les détails les plus insignifiants, en apparence, ont leur importance relative : un point, une virgule, une petite ligne, sont peu de chose en eux-mêmes, mais, d'après leur place dans l'ensemble des signes qui forment l'énoncé d'un problème, ils en changent radicalement la signification.

Voilà quelques-unes des raisons pour lesquelles je ne crois jamais surabonder en renseignements, et mon grand regret est de ne pouvoir en prendre p1.123 et en donner davantage. Mais ce que je dis dans ce journal est peu en comparaison de mes notes privées, et surtout en comparaison de la quantité des objets qui forment mes collections.

Comme c'est le vicaire apostolique de cette province qui doit me fournir l'argent dont j'aurai besoin pour continuer mon expédition et les instructions qui me sont nécessaires autant sur le Chénsi que sur le Kansou, je m'étais proposé d'aller demain trouver cet évêque dans son ancienne résidence de Kao-ling, qui est à une journée de marche au nord-ouest de Sin-gan-fou. Mais Mgr Chiaïs a été déjà prévenu de mon

arrivée, et, à ma grande satisfaction, il rentre ce soir même dans la capitale. Ce vétéran des prélats-missionnaires de Chine est Piémontais et appartient à l'ordre de saint François, de même que tous ses collaborateurs européens : c'est un homme d'une prudence consommée et qui a su, par son caractère plein de modération, gagner l'estime universelle au pays.

7 novembre 1872. — A Sin-gan-fou. Beau temps.

Il passe aujourd'hui des volées d'oies cendrées ; ce passage semble annoncer un prochain changement du temps. Il fait, en effet, trop chaud pour que cela dure. Il y a déjà à vendre au marché plusieurs faisans à collier blanc, et un sans collier (*Phasianus decollatus*), Plus tard, me dit-on, on y portera aussi le faisan doré (rarement), et le *Kong-tsiao* ! Que me veut-on désigner sous ce nom qui ailleurs est réservé au paon ? Il est probable qu'il p1.124 s'agit du tragopan rouge, dont le beau plumage est aussi orné de taches rondes.

Mgr Chiaïs, qui vient de recevoir des lettres du Kansou (dont les quelques chrétiens sont aussi sous sa juridiction), m'apprend que cette province est d'autant plus inabordable maintenant qu'un corps de huit mille impériaux vient d'y déserter en masse et a passé au camp des mahométans... Quelle fatalité ! D'ailleurs, il n'y a plus là, depuis des années, aucun missionnaire qui puisse m'aider, et les rares chrétiens indigènes sont dispersés au milieu d'une multitude de montagnes basses et nues qui, comme au Chénsi, couvrent la plus grande partie de cette province. Les régions élevées, encore plus ou moins sauvages, se trouveraient au loin vers le sud ; et il n'y a aucun moyen de parvenir jusque-là dans l'état actuel des choses. D'ailleurs, on ne peut m'y indiquer aucun objet inconnu d'histoire naturelle. Le Kansou consisterait dans sa plus grande étendue en monticules diluviens offrant très peu de végétation spontanée, et que l'on sème en froment, en sorgho et en millet.

En conséquence, Sa Grandeur me donne le conseil de renoncer pour le moment à ce pays si troublé, et de commencer mon exploration en

allant m'établir dans un district voisin, nommé *Lao-yu-shan* à une journée et demie de marche au nord-ouest de Sin-gan-fou. Là, dit-il, les montagnes sont déjà imposantes, et il y a des chasseurs et des chrétiens qui pourront me rendre des services. p1.125 Cette proposition me convient d'autant plus que je suis peu désireux de perdre mon temps à courir par monts et par vaux à l'aventure, et sans me mettre enfin à faire des collections.

Un prêtre chinois âgé, qui tient la procure du vicaire apostolique, me raconte qu'il est allé autrefois à Ili visiter les chrétiens que les mandarins exilaient dans cette extrémité de l'Empire pour cause de religion. Le père Ouang, c'est son nom, me dit qu'il faut une demi-année de marche pour arriver jusque-là, que la majeure partie de la route se fait au milieu de régions sèches et sablonneuses, où il ne pleut presque jamais ; que près d'Ili il y a des montagnes très hautes, à neiges perpétuelles ; que dans ces régions occidentales il y a abondance de plusieurs espèces de faisans, des Sué-ky (*Lerva nivicola*), etc., et même des bœufs, sauvages et des chameaux sauvages. Ces renseignements m'intéressent beaucoup en me confirmant, encore une fois, le fait de l'existence du chameau à deux bosses à l'état spontané et primitif, dans les grands déserts qui s'étendent du Kansou à Kaschgar. Quant au bœuf sauvage, mon voyageur ne sait pas me faire comprendre s'il s'agit du *Budorcas*, du yak, ou d'un bison quelconque.

8 novembre 1872. — A Sin-gan-fou. Ciel couvert au matin, pluie au soir.

Avant de me mettre en route pour Sin-gan-fou, plusieurs de mes confrères m'avaient recommandé p1.126 d'aller voir le *monument nestorien* qui subsiste depuis tant de siècles près de cette ville, et d'examiner si, outre la célèbre inscription chrétienne dont il a été envoyé plusieurs copies en Europe, il ne se conserve pas dans les mêmes lieux d'autres preuves que la religion du Christ a été prêchée avec succès, il y a quelque douze cents ans, aux innombrables

populations de cet extrême Orient. D'après quelques vagues informations, d'origine chinoise sans doute, des Européens m'avaient affirmé qu'il existe encore, dans le corps d'une pagode, une grande colonne de pierre, laquelle serait creuse dans sa partie supérieure et contiendrait, sous le bloc qui lui sert de chapiteau, divers objets du culte chrétien encore bien conservés.

Les renseignements que je prends à ce sujet sont tout à fait négatifs, et les missionnaires de cette ville, qui naturellement sont au courant de tout ce qui intéresse la religion dans leur pays, me disent qu'ils n'ont jamais entendu parler de cette colonne et de son contenu ; que d'ailleurs, depuis les ravages des rebelles, il n'existe plus absolument rien que la pierre antique, un marbre couvert de sa longue inscription, bien connue des historiens chrétiens. Aussi Mgr Chiaïs et ses confrères me dissuadent-ils de faire aujourd'hui, comme je me l'étais proposé, la course aussi désagréable qu'inutile qui serait nécessaire pour parvenir au lieu de la pierre commémorative, lequel a été visité déjà par divers voyageurs européens.

p1.127 La plus grande partie de ma journée se passe donc soit à écrire mes notes, soit à préparer, avec l'aide de mes domestiques, un certain nombre d'animaux que nous avons capturés dans l'enceinte de la mission. Je tiens aussi, avec bonheur, de longues et instructives conversations avec Mgr Chiaïs, lequel a daigné accepter avec plaisir un flacon de bon vin de raisin (un tiers de litre !) dont mes confrères de Tching-tin-fou m'avaient fait cadeau sans que je m'en aperçusse. J'apprends de ce vénérable prélat que les Caquiers (nommés ici *Sé-dze*, et *Cheu-dze* à Pékin) sont abondamment cultivés dans tous ces parages, et qu'il s'en trouve une variété, entre autres, qui donne de gros fruits à peau noire ; une autre les porte de forme allongée, etc. Tous ces fruits, excellents d'après lui, sont une ressource inappréciable pour le pays, soit à l'état frais, soit à l'état sec.

Je lui entends dire encore que le Kansou renferme des mines de houille, et qu'il est tout aussi fertile en froment que le Chénsi, tellement que ces deux provinces pourraient en fournir à toute la Chine. En effet,

malgré la guerre mahométane qui a interrompu, au Kansou, l'agriculture depuis bien des années, et qui nécessite de grands transports de blé pour les troupes impériales, la livre (604 grammes) de farine se vend maintenant à Sin-gan-fou pour treize ou quatorze sapèkes (la valeur d'un peu plus d'un sou), tandis qu'elle coûte quatre ou cinq fois autant à Pékin dans les temps ordinaires.

p1.128 D'après les conseils qu'on m'a donnés je me décide à aller passer quelque temps dans les montagnes de *Lao-yu*, à une journée et demie d'ici, et je commence à prendre mes dispositions en conséquence. Pour cela, Mgr Chiaïs me fait remettre de la meilleure grâce cent onces d'excellent argent qui me serviront à couvrir les dépenses de cette première petite campagne. J'ai déjà noté combien le transport de l'argent nécessaire pour les grands voyages à l'intérieur est incommode et dangereux, et combien je me trouve heureux de rencontrer des missionnaires qui m'avancent celui dont j'ai besoin sur les lieux. Une autre circonstance me fait apprécier doublement cet avantage : c'est que l'argent varie, selon les lieux, de valeur, de pureté, de forme, etc. Ainsi, le lingot qui a cours ici est de très bel argent, et il contient une bonne proportion d'or, en alliage naturel : aussi n'y accepte-t-on l'argent de Pékin ou de Changhay qu'avec une grande perte. D'un autre côté, le taël ou once est aussi plus fort au Chénsi, et contre un léang de bon argent on y reçoit dix-huit cents sapèkes de cuivre, et de plus (chose nouvelle pour moi) dix-huit cents sapèkes de fer. Ce sont les mandarins qui font frapper ces dernières par spéculation ; ils répandent à foison au pays la monnaie de fonte, mais à condition qu'on ne leur payera, à eux, les contributions, qu'avec des sapèkes de cuivre ou bien avec de l'argent pur, selon qu'ils jugent à propos de le fixer eux-mêmes d'accord en cela avec des spéculateurs du pays. p1.129 Ces sortes de petites tyrannies sont fort ordinaires aux mandarins, dans les parties reculées de l'Empire.

9 novembre 1872. — A Sin-gan-fou. Temps froid ; un peu de pluie et de neige.

Aujourd'hui Mgr Chiaïs, qui a l'esprit observateur, me parle d'un fait très curieux qui mérite d'être mentionné. L'an dernier, à la suite d'un ouragan, il est tombé une grande quantité de petites graines qui ont couvert plusieurs li carrés de terrain, d'une épaisseur de quelques pouces dans certains endroits. Personne au pays n'a reconnu cette matière tombée du ciel, qui était bonne à manger et dont on a porté un peu à Sa Grandeur. Malheureusement nous n'avons pas pu retrouver le petit paquet de papier qui contenait l'échantillon de cette *manne* mystérieuse, mais je n'ai aucune raison de douter de la vérité du récit.

Je me demande en vain ce qu'était cette graine, petite, farineuse, et en si énorme quantité. Ici, il ne s'agit pas évidemment d'un *pollen* de conifères. Il est vrai que dans certaines parties de la Chine on cultive communément l'amaranthe vulgaire, dont les graines petites et abondantes sont alimentaires ; mais celles-ci sont sans aucun doute bien connues de nos Chensinois. De son côté, la pauvre végétation des steppes mongoles ne donne rien qui ressemble à notre poussière mangeable. Où donc les tourbillons, ces puissants et avides p1.130 suçoirs électriques, sont-ils allés prendre la graine dont il s'agit ?

Je crois avoir noté dans un de mes précédents journaux de voyage que, il y a quelques années, à la suite d'une tourmente atmosphérique, on trouva sur plusieurs points du Léao-tong et dans l'intérieur des terres des poissons de mer que l'orage y avait transportés à travers les airs. Des faits analogues ont été observés plusieurs fois. Ce qui embarrasse dans notre cas, c'est la grande quantité et la nature de cette poussière inconnue.

10 novembre 1872. — A Sin-gan-fou. Le temps s'arrange.

Je fais mes préparatifs pour partir demain pour la chaîne du Tsing-ling. Mgr Chiaïs me dit que, si plus tard il devient possible de pénétrer dans le Kansou, un chrétien de Fong-tsiang, nommé *Ouang-eul*, pourra m'y servir de guide. Cet homme est marchand, et en cette qualité il est allé plusieurs fois jusque parmi les grandes montagnes qui sont au sud

de la province et que les rebelles musulmans fréquentent peu, à cause de leur pauvreté et parce qu'elles sont peu habitées.

A propos de ces mahométans révoltés, notre vénérable évêque me donne quelques renseignements qui méritent d'avoir leur place dans mon journal. La rébellion a commencé au Chénsi, et c'est la haine des Chinois païens contre une religion d'origine étrangère qui en a été la cause : voici comment. Il y a dix ou douze ans, un grand p1.131 mandarin du pays, retiré des affaires après avoir exercé son mandarinat au Kiangsi, crut faire une belle chose, une œuvre patriotique, une merveille, en excitant ses compatriotes à exterminer une bonne fois tous les *Houy-houy* (*mahométans*) de l'Empire. Il fit tant par ses discours et par ses libelles que, au temps convenu, des myriades de Chinois se soulevèrent tous ensemble, et, plus ou moins mal armés, se réunirent en troupes pour exécuter le beau projet.

Il faut savoir que naturellement les populations du Chénsi et du Chansi sont tranquilles et pacifiques, et qu'il a fallu pour les troubler que le levain de la discorde leur vînt du Kiangsi, pays de chicanes et de disputes par excellence et où toutes les passions haineuses sont à l'ordre du jour.

Les mahométans, quoique nombreux dans les provinces occidentales de la Chine, le sont incomparablement moins que leurs compatriotes païens. Aussi n'avaient-ils aucune envie d'entrer en campagne et de se mesurer avec eux : c'est ce qu'ils ont souvent déclaré eux-mêmes à Mgr Chiaïs. Au premier bruit de la conspiration qui s'ourdissait contre leur existence, ils avaient essayé d'unir leur cause à celle des chrétiens, toujours tracassés et non moins détestés qu'eux par les païens, et avaient même proposé à Mgr Chiaïs de se mettre à la tête des bandes qui allaient se former, pour pourvoir à la défense commune. Mais, n'ayant pas naturellement réussi dans cette tentative de fusion, et voyant que, le danger étant devenu p1.132 imminent, il n'y avait pour eux aucun moyen de salut, ils résolurent de vendre au moins leur vie le plus chèrement qu'il leur serait possible.

Mon opinion est que si les chrétiens, quelque peu nombreux qu'ils soient en Chine, voulaient unir politiquement leur cause à celle des musulmans, ils ne manqueraient pas d'acquérir un ascendant prépondérant dans le pays, et même, aidés de l'appui moral des missionnaires, de faire de ce faible gouvernement ce que bon leur semblerait. Mais jamais les prédicateurs de la foi chrétienne n'ont enseigné et n'enseigneront à leurs disciples à opposer à leurs ennemis et à leurs persécuteurs d'autres armes que la patience et la prière.

Par conséquent, les mahométans, soutenus et encouragés par les exhortations de leur grand chef de religion (un ami du bon évêque), homme aussi intelligent qu'énergique, se préparèrent au combat par le jeûne et des prières publiques. Le jour décisif étant venu, environ trois cents cavaliers musulmans, pleins d'enthousiasme et de confiance en Dieu, se jetèrent comme des lions sur une masse innombrable de Chinois mal organisés, à peine armés et dont les hurlements étaient plus redoutables que les lances. Dès le premier choc, cette poignée de héros en fit un carnage si horrible que plus de vingt mille païens, m'a-t-on raconté, restèrent sur le champ de bataille.

Dès lors les *Houy-houy*, qui avaient pensé se vouer à une mort certaine, se croyant p1.133 miraculeusement soutenus du ciel, ne connurent plus de crainte et se regardèrent comme obligés d'exterminer à leur tour leurs ennemis. S'étant donc réunis en nombre de plus en plus considérable, ils se répandirent en ravageurs dans la province, en passant ainsi d'une juste défense aux massacres et aux incendies les plus épouvantables. Bientôt après, ayant été rejoints et fortifiés par les bandes des *Tchang-mao* (rebelles aux longs cheveux, ainsi nommés parce que, contrairement à la mode chinoise, ces hommes ne se rasent point et laissent croître toute leur chevelure), venues du Sud, ils ne mirent plus de borne à leur fureur, et en peu de temps tout ce malheureux pays se vit à sang et à feu. Il ne fallut pas longtemps aux mahométans pour détruire les premiers conjurés, leurs familles et leurs demeures : ils se vengeaient cruellement, en véritables Turcs, de la tentative homicide qu'on avait faite contre eux.

Voilà quels furent les fruits des bravades d'un imprudent mandarin, de ce hâbleur inconsidéré, qui avait jeté le brandon de la discorde civile dans la plus pacifique des populations de la Chine.

Il a été nécessaire d'opposer toutes les forces de l'Empire à ces formidables rebelles, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine, de sacrifices et de temps, qu'on est parvenu à en purger le Chénsi et à les repousser dans la province du Kansou, où ils se soutiennent encore.

D'après ce que m'a dit Mgr Chiaïs, les mahométans n'ont jamais eu la pensée de renverser le p1.134 gouvernement impérial ni de changer la dynastie actuelle, quelque peu populaire qu'elle soit en Chine. Au commencement du mouvement, ils ne voulaient que défendre leur vie, et maintenant encore ils n'aspirent qu'à la paix et à la sécurité. Déjà plusieurs fois ils ont essayé d'engager le vicaire apostolique à se faire leur intermédiaire et leur intercesseur pour obtenir des mandarins impériaux un traité de paix sérieux. Mais la crainte, fondée en raison de la mauvaise foi et de la trahison des agents chinois, les empêche jusqu'aujourd'hui de déposer leurs armes.

Toutefois, les troupes impériales commencent à pénétrer depuis quelque temps dans le Kansou oriental. Les musulmans, manquant d'armes et de munitions, et las d'une si longue guerre, demandent à cesser la lutte et à se soumettre, et ils commencent même à cultiver les terres çà et là, mais sans se dessaisir de leurs lances. Seulement une trentaine de mille d'entre eux parcourent encore le pays, partagés en plusieurs bandes ou guérillas et tiennent toujours en échec les nombreux et voraces soldats des mandarins.

On me dit que, si les généraux de l'Empereur le voulaient bien, la guerre serait terminée depuis longtemps. Mais alors, ajoute-t-on, ceux-ci n'auraient plus le moyen de s'enrichir, eux et leurs subalternes, en s'appropriant et en dévorant dans l'inaction les ressources destinées aux opérations militaires... Voilà comment vont les choses dans ce vieil empire ! Cependant, il est juste de dire p1.135 que parmi les Chinois aussi il se trouve quelques hommes honorables et dévoués, qui ne

voudraient pas ainsi sacrifier le bien public à l'intérêt personnel ; mais ce sont là des exceptions : *apparent rari nantes in gurgite vasto*.

Depuis quelque temps aussi la cause impériale est bien servie dans cette guerre par un Européen, un Français nommé Pinel, qui après avoir été, me dit-on, tambour, ou quelque chose de pareil, dans les troupes de l'expédition franco-anglaise, est entré dans l'armée du Céleste-Empire comme officier instructeur. Bientôt ses talents et ses mérites ont été jugés si importants que, de grade en grade, on l'a élevé à la dignité de général en lui donnant le droit de porter le bouton rouge sur son chapeau militaire. C'est presque un *non plus ultra* de grandeur !

En ce moment, ce personnage se trouve à peu de distance de Sin-gan-fou, logé dans un yamen, ou tribunal, avec le cortège et tous les insignes de grand mandarin. Mais M. Pinel n'est plus M. Pinel, il s'est chinoisé complètement. Il a épousé, dit la chronique, quatre femmes à la fois ; sans compter plusieurs autres belles qu'il entretient par-ci par-là, pour les menus plaisirs, dans les étapes diverses... Apparemment, *Pi-tà-jén* (c'est son nom actuel), en faisant la guerre contre les mahométans, n'en veut point à leur morale gynécéique ! Il est peut-être éclectique ?

La question de savoir quand les musulmans ont fait leur première apparition en Chine préoccupe p1.136 quelques Européens. Il y en a qui pensent qu'ils sont récents dans le pays et qu'ils y seraient venus à la suite de la conquête des parties occidentales de l'Empire, surtout des pays des *Houy*, près du Kokand. Or, les chefs religieux du Chénsi ont affirmé à Mgr Chiaïs que le mahométisme existe en Chine dès les premiers temps de son établissement.

Cela expliquerait comment les *Houy-houy* (ou *Houy-dze* comme dit le peuple), qui n'ont guère fait *ex professo* de propagande religieuse en Chine, et qui ont été toujours plus ou moins l'objet de la malveillance du peuple et même des persécutions des mandarins, s'y trouvent maintenant répandus en si grand nombre par tout l'Empire, mais surtout dans l'Ouest et dans le Nord.

Aujourd'hui, non seulement le gouvernement tolère les musulmans, en leur laissant une pleine liberté religieuse et des mosquées publiques à Pékin et partout où bon leur semble, mais un certain nombre d'emplois militaires sont confiés à des hommes de cette religion, même dans cette guerre contre leurs coreligionnaires du Kansou. Les mahométans n'acceptent pas d'ordinaire les mandarinats civils, à cause des cérémonies idolâtriques que ces charges entraînent nécessairement et dans lesquelles les magistrats peuvent difficilement se faire remplacer par des subalternes. — C'est aussi ce qui a lieu pour nos chrétiens. — Du reste, les mahométans de Chine n'ont rien du fanatisme des musulmans occidentaux ; p1.137 leur religion se réduit à un petit nombre d'articles dogmatiques, à la pratique de la circoncision, à l'abstinence de la viande du porc. Seulement un petit nombre d'entre leurs chefs religieux ont pu effectuer le pèlerinage à La Mecque. Ils lisent le Coran en arabe, sans le comprendre guère.

@

CHAPITRE VIII

DU 11 NOVEMBRE AU 9 DÉCEMBRE 1872

@

Départ de Sin-gan-fou pour le Tsing-ling. — Les brouettiers à la porte. — Voyage agréable. — Arrivée au hameau d'Inkiapo ; arbres et animaux des montagnes. — Choix d'une résidence chez les chrétiens du Lao-yu. — Chasse à l'antilope de roche. — Mélange d'oiseaux du Nord avec ceux du Midi, de plantes septentrionales avec les plantes méridionales : Ailanthus, Cedrela, Melia, Catalpa, Paulownia, Magnolia. — Un animal inconnu, imprenable... — Chapelle des chrétiens indigènes ; notre vie chez eux ; occupations quotidiennes. — Chasse au léopard. — Nouvelle espèce d'Ithagine.

p1.139 11 novembre 1872. — Départ de Sin-gan-fou pour le Tsing-ling. Beau temps. Pendant les huit jours que j'ai passés dans cette capitale, mon baromètre y a tenu une hauteur moyenne de sept cent vingt millimètres ; ce qui nous donnerait une altitude de cinq cents mètres à peu près.

Grâce aux bons soins des missionnaires, j'ai loué une grande charrette à trois mulets qui porte tous nos bagages et au besoin ceux d'entre nous qui voudront s'y asseoir. Le chargement ayant p1.140 été fait hier au soir, nous nous trouvons prêts de bonne heure ce matin, et aussitôt nous enfilons les longues et silencieuses rues de cette ville, qui me rappellent tant celles de Pékin.

Bien que les *Tchang-mao* n'existent plus, et que les mahométans se trouvent bien loin d'ici, les mandarins font tenir encore les portes de la capitale fermées jusqu'à sept heures du matin, et parfois plus tard. Pour nous, les gardiens ne font pas difficulté de nous les ouvrir dès le point du jour. — C'est une conséquence de l'estime et de la confiance qu'ont su acquérir les missionnaires du pays. — Seulement, aussitôt que les énormes battants ferrés commencent à crier et à s'entr'ouvrir lentement, une interminable procession de brouettiers chargés de légumes (comme on n'en voit qu'en Chine) qui attendaient ce moment à l'extérieur se précipite sans interruption à l'ouverture, et nous oblige

à rester immobiles pendant dix minutes, tout comme si les portes n'avaient été ouvertes que pour eux. Les Chinois, petits et grands, ne s'occupent que d'eux seuls. Mais il existe certaines règles que chacun est tenu d'observer dans les circonstances analogues : ainsi, les voituriers doivent toujours céder le pas aux brouettiers, et une voiture qui marche vers une ville le cède aussi à celle qui s'en éloigne.

Mais enfin, nous voilà en pleine et plate campagne ! Elle est maintenant bien nue, bien triste, bien monotone. Nous nous dirigeons vers le sud-ouest, et à mesure que nous nous éloignons de p1.141 Sin-gan-fou, nous voyons les fermes brûlées et détruites devenir un peu moins nombreuses ; il y a même quelques maisons intactes ou restaurées. Plus loin, des arbres isolés subsistent çà et là, et le paysage est un peu plus animé.

Les premiers êtres vivants que j'aperçois dans la plaine (après les flots de brouettiers et de hottiers qui nous avaient arrêtés au passage des portes) sont des vanneaux ordinaires qui courent et volent en troupes, légers comme des papillons. Plus loin, de méfiantes grues cendrées s'écartent bruyamment à l'approche des voyageurs, tandis que, près de tous les endroits humides, les bruyants *casarkas* rouges, couchés deux à deux au milieu des champs découverts, nous regardent passer tranquillement sans se déranger, et sans omettre de nous saluer de leur cri si sonore, mais si ennuyeux. Rien n'est beau comme la campagne au point du jour, et il n'est pas de moment plus favorable pour examiner les animaux sauvages.

A rapproche des montagnes, la contrée nous offre un certain air de fraîcheur ; les arbres deviennent moins rares, les *catalpa* en particulier. Les oiseaux y sont aussi plus nombreux. Je vois un beau faucon sacre, au plumage roux, passer près de nos têtes pour se précipiter, le cruel ! sur deux paisibles tourterelles qui roucoulent tranquilles sur la branche nue d'un paulownia à moitié sec. Bientôt après, c'est une chouette, à teintes ocracées, que nous apercevons faisant sa toilette au soleil couchant, posée sur la ruine d'une muraille p1.142 en terre. C'est sans doute une *Athene glaux* (ou *plumipes*, Sw.), espèce que j'ai rencontrée

jadis dans la voisine Mongolie. Dans tous les buissons un peu touffus criaillent désagréablement les garrulaces à lunettes, surtout à l'approche de la nuit, pendant que les faisans à collier profitent des derniers rayons de l'astre du jour pour se répandre dans les champs découverts, en quête de leur repas du soir. Ils ne se dérangent pas trop à notre passage.

En somme, c'est aujourd'hui une fort agréable journée de voyage. Et quoique je n'aie pas trouvé à dîner en route, je fais bravement à pied mes dix lieues, et cela d'autant plus allègrement que la vue des montagnes voisines, parmi lesquelles je vais me trouver bientôt, réveille en moi mille souvenirs, excite mille espérances de naturaliste...

Enfin, vers cinq heures du soir, nous arrivons à la petite chrétienté de Che-kin-tsuén (la fontaine du puits de pierre). La charrette ne peut pas aller plus loin ; le terrain commence à être ondulé et il n'y a point de chemin carrossable.

L'excellent accueil que me font les chrétiens de ce village est de bon augure pour moi : je ne serai pas embarrassé pour trouver chez eux les moyens de continuer mon voyage.

Nous nous trouvons ici presque au pied des montagnes. Celles-ci paraissent assez hautes, roides et aiguës, et elles sont encore couvertes en partie de la neige qui y est tombée avant-hier. Les pierres p1.143 de taille vues en route et ici sont du granite, du gneiss, du calcaire bleu à grains très fins.

12 novembre 1872. — Beau temps. Ciel serein. Arrivé à Inkiapo, dans le Tsing-ling (vallée de Lao-yu).

Comme dans cette vallée de Lao-yu, à l'entrée de laquelle nous avons passé la nuit, il y a plusieurs petites chrétientés assez distantes l'une de l'autre, et qu'on n'a pas su me faire comprendre quelle était celle où je pourrai m'établir le plus avantageusement pour mes travaux, je me résous à laisser ici, pour le moment, mes bagages, et à

aller moi-même d'abord choisir le lieu le plus convenable : c'est toute une affaire pour moi.

En conséquence, après avoir rendu heureux mes hôtes en célébrant ce matin la sainte messe dans leur chapelle domestique, je me mets en route à sept heures, accompagné d'un domestique et d'un guide. D'abord nous marchons pendant une heure vers le couchant, en longeant les montagnes de près, et nous nous engageons ensuite dans une vallée étroite où coule une forte rivière d'eau limpide. Vers onze heures, nous laissons le torrent, et, après une ascension d'une heure sur une pente très rapide, j'arrive à la chapelle des chrétiens d'Inkiapo.

Ces braves montagnards étaient occupés (comme tous les ans, à cette époque) à réparer le roide sentier en zig-zag qui mène à leur hameau. Ils sont tout ébahis en voyant arriver à l'improviste, au p1.144 milieu d'eux, un chén-fou (père spirituel) qui n'a point été annoncé, qui marche à pied, dans une mise assez prosaïque, et accompagné d'un domestique dont l'épaule est chargée d'un fusil !... J'incline à croire que cette dernière circonstance ne leur déplaît pas, car ils sont chasseurs presque tous.

La première impression que me fait la vue de ce pays n'est pas favorable. La seule maisonnette où je pourrai m'installer, à côté de la petite chapelle tombant de vieillesse, est à mi-côte d'une montagne de deux mille mètres d'altitude, laquelle est cultivée en partie et par conséquent déboisée. Les chemins y sont difficilement praticables en toute saison, et il faut, aller et retour, faire une grande journée de marche pour se procurer les objets les plus nécessaires à la vie. Les bois véritables, me dit-on, les forêts avec leurs animaux sauvages, ne se rencontrent que plusieurs journées à l'intérieur. En un mot, avant de me décider à planter ici mes *pavillons*, il me faudra visiter les deux autres hameaux chrétiens de la vallée.

En attendant, j'accepte volontiers l'hospitalité qu'on m'offre pour ce soir à Inkiapo, et dont je déclare que je veux, selon mon habitude, payer tous les frais. Je tiens à rassurer tout d'abord ces gens

relativement pauvres, qui se font un point d'honneur d'héberger à leurs dépens les prêtres qui viennent chez eux pour leurs besoins religieux.

Les bord du torrent où j'ai voyagé ce matin ne p1.145 m'ont offert que du gneiss verdâtre, des micaschistes très siliceux et un peu de calcaire mélangé aussi de silice. Il y a peu d'arbres dans les montagnes, et l'on n'y en voit point de grands. Outre les paulownia et les catalpa qui croissent ici spontanément, il y a plusieurs autres végétaux qui me rappellent la flore du Setchuan : tels sont le *Rhus vemicifera*, un *Cornus* de grande taille, des *Celastrus* divers, plusieurs *Rubus* et *Rosa*, un *Cephalotaxus*, un *Juniperus* à rameaux grêles et pendants. Le puant *Cimicifuga* montre communément ses tiges desséchées dans les terrains éboulés ; et sur tous les coteaux incultes croît en abondance une grande anémone, dont les têtes cotonneuses sont maintenant défaites et dispersées par le vent. D'autre part, des plantes de Pékin se propagent à côté d'espèces méridionales : le châtaignier, plusieurs chênes, le noyer, le grand fusain du Nord, l'ailante, le cedrela, etc.

Chemin faisant j'ai capturé un *Picus Guerini* et un *Sciurus Pernyi* ; j'ai observé le long du torrent l'*Hydrobata pallasii*, le *Ruticilla fuliginosa*, le *Chœmarrornis leucocœphala,* l'*Emberiza castaneiceps* et un *Troglodytes*, que j'ai pris pour le *Tr. fumigatus*. Plus haut dans la montagne, j'ai aperçu des aigles de plusieurs espèces, et je crois avoir distingué un *Rhopophilus pekinensis* ! Je ne m'attendais pas à rencontrer ici ce gentil oiseau, que jadis j'ai découvert pour la première fois dans les montagnes les plus nues du Nord et pour lequel le savant ornithologiste italien Dr Giglioli a formé p1.146 le nom générique de *Rhopophilus* (ami des buissons), si bien adapté aux mœurs de cet insectivore.

D'après ce que j'ai vu en route ce matin, la population humaine de cette vallée est bien malheureuse ; elle est très généralement affectée de goitres. Mais sur ce coteau d'Inkiapo les chrétiens sont exempts de cette hideuse difformité, et j'y ai même remarqué plusieurs beaux types d'hommes, à l'œil intelligent, aux traits fins et réguliers et au teint assez clair.

13 novembre 1872. — Inkiapo. Beau temps.

Course à la chrétienté de Tso-lou, à trois lieues plus haut dans la vallée. Routes difficiles, devenues plus difficiles encore par la fonte de la neige. Toujours roches métamorphiques (gneiss, micaschistes, talcachistes), ridées, crispées, plissées dans tous les sens.

Le hameau de Tso-lou, quoique plus central dans la chaîne, est encore plus impraticable et moins propre pour m'y établir que celui que j'ai quitté ce matin ; et d'après ce que me disent les deux principaux chrétiens qui m'ont accompagné, il y a pis encore dans les autres vallons. Je suis donc forcé de retourner et de fixer mes pénates à Inkiapo, pour en faire le centre de mes excursions quotidiennes, jusqu'à nouvel ordre.

Les nouveautés géologiques que j'ai observées dans la journée sont le *Trochalopteron Ellioti*, joli p1.147 oiseau de la taille du merle, dont la queue et les ailes arrondies sont ornées de vert doré ; le plumage du corps est olivâtre et élégamment moucheté de gris d'argent, tandis que la région abdominale est teinte de roux pourpre. Cette espèce était encore inconnue aux naturalistes jusqu'à ce que je l'eusse rencontrée en abondance dans le Setchuan occidental : il paraît qu'elle n'est pas non plus rare parmi les monts Tsing-ling. J'ai entendu aussi le cri d'un autre oiseau inconnu, de la même famille, que je crois avoir déjà noté près Lon-gan-fou, sans pouvoir me l'y procurer ; et j'ai pris, parmi les rochers nus, un *Tichodroma muraria* ce rare et délicieux grimpereau de muraille, dont les amples ailes, variées de noir et de blanc, sont colorées extérieurement du carmin le plus beau, tandis que tout le reste du plumage est d'un cendré gai. Ici comme en Europe, ce charmant oiseau ne se voit que pendant l'hiver, alors que la froidure a fait disparaître dans les rochers des hautes montagnes Les araignées dont il fait sa nourriture ordinaire. J'aperçois aussi un grand faucon à dos bleuâtre, qui me paraît être le pèlerin, ou même le lanier.

Le seul mammifère observé est l'écureuil brun du Setchuan, et il paraît fort commun dans toutes ces montagnes.

Mes guides, qui sont chasseurs, m'apprennent que leurs rochers sont peuplés de *Shan-yang* (quelque chose comme notre *Antilope caudata* de Pékin) ; qu'un bœuf sauvage (peut-être un p1.148 *Budorcas*) vit encore en petit nombre à deux ou trois journées de distance à l'ouest ; qu'une espèce de singe jaunâtre se propage encore dans une vallée intérieure ; que le sanglier est très commun partout ; qu'on connaît encore au pays le porc-épic, le blaireau, le hérisson, la loutre, un rat d'eau, etc. En un mot, ces chrétiens me donnent l'espoir que je pourrai me procurer chez eux un certain nombre de mammifères plus ou moins intéressants ; mais ils ne savent m'indiquer aucun gallinacé nouveau, aucun oiseau inconnu.

Malheureusement, il n'est que trop vrai que toutes ces montagnes sont déboisées, et que ce n'est que fort loin, dans le sud, que des vallées presque inaccessibles renferment encore des restes d'anciennes forêts. Or, il n'y a pas moyen d'aller m'établir dans ces régions.

Outre les arbres reconnus hier, j'observe aujourd'hui un petit chêne à écorce lisse, qui par ses feuilles coriaces, épineuses et persistantes, ressemble assez à notre yeuse et pourrait bien se nommer *Quercus ilicioïdes* ; puis le *Kœlreuteria paniculata*, le mûrier commun et le *Broussonetia* à papier, extrêmement abondant, etc. Mais l'*Alnus sinensis*, que j'ai vu si commun dans tout l'ouest du Setchuan, paraît manquer dans cette vallée de notre chaîne. Il y a d'ailleurs ici plusieurs arbustes dont, à cette époque de l'année, je ne puis reconnaître ni l'espèce ni le genre ; mais les tiges du bambou sauvage se voient dans tous les ravins frais. p1.149

14 novembre 1872. — A Inkiapo. Beau temps. Mon baromètre marque 666 mm.

Aujourd'hui, mon second domestique vient me rejoindre ici, accompagné de six hommes robustes de la montagne, chargés du reste de nos bagages. Il m'apporte un *pic mandarin*, à dessous très obscur, un *Picus scintilliceps*, et des *Parus palustris* et *minor*. Il a tué ces oiseaux hier, au pied, mais en dehors des montagnes.

Rien de nouveau pour moi, si ce n'est que, après nous être casés de notre mieux dans nos petites maisonnettes de terre, bien sales, bien ouvertes à tous les vents, je vais aux environs de notre demeure tuer un *Tseu-hoa-méy* de Pékin ou *Rhopophilus*, et un écureuil Perny. Puis, engagé par le beau temps, je monte jusqu'au haut de la montagne qui porte Inkiapo sur ses flancs. Il y a là une mare d'eau qui ne contient maintenant d'autres êtres vivants que des larves de libellules et de bibionites, et une petite pagode d'où la vue s'étend au nord jusqu'à bien au delà de Sin-gan-fou. Du côté sud, ou vers le centre de la chaîne, les montagnes paraissent aller en s'avançant graduellement, et j'y aperçois des sommets qui ont certainement plus de trois mille mètres d'altitude.

15 novembre 1872. — A Inkiapo. Très beau temps.

Les principaux d'entre nos chrétiens ont organisé une partie de chasse à l'antilope de roche, et ils désirent que je les y suive. Ce n'est pas bien loin : à un *demi-kilomètre* au nord de ma maison. p1.150 Les chamois de Chine, ou shan-yang, sont répandus assez communément sur les versants raides et rocheux de ces montagnes moyennes. Voici comment la chasse se fait : les chasseurs s'étant postés en silence auprès des pointes de rochers où l'animal aime à s'arrêter ou à passer, les piqueurs commencent à battre le bas des vallons, et par leurs cris et par les pierres qu'ils font rouler sur le flanc des montagnes ils forcent les antilopes à sortir des retraites où elles ont l'habitude de se tenir cachées pendant le jour, seules ou deux à deux, et à monter vers les chasseurs. Si quelqu'une de ces pauvres bêtes vient à passer à la portée d'un fusil à mèche, le chasseur lui envoie deux ou trois cylindres de fer, ou fragments de gros fil de fer, dont l'arme a été chargée en guise de chevrotines.

Ici, comme à Pékin, au Setchuan, en Mongolie, au Tibet, on ne se sert guère de plomb pour projectiles, mais l'on emploie de la grenaille de fer pour les oiseaux et des morceaux cylindriques de fer pour le gros gibier.

Le *Shan-yang*, paraît-il, est un animal fort timide et rusé, et nos chasseurs parviennent rarement à le prendre. Aujourd'hui, il ne nous a pas été donné d'en voir un seul, bien que les piqueurs prétendent en avoir levé deux ou trois.

Je suis impatient de vérifier si cette espèce ressemble ou non au *Capricornis* de Pékin, ou à celui de Moupin, ou bien à la race grise des hautes montagnes tibétaines. M. A. Milne-Edwards a décrit et p1.151 figuré, dans ses *Recherches sur les mammifères*, toutes ces diverses formes du chamois chinois, qui a partout la taille d'une chèvre.

La petite chasse me donne de meilleurs résultats que la grande. Je tue deux *Suthora*, ressemblant au *S. webbiania*, mais qui en diffèrent par des proportions un peu plus fortes et par les teintes du dos, qui sont olives au lieu d'être rousses. C'est, je crois, le même oiseau que celui que j'ai pris abondamment au Setchuan et que M. J. Verreaux semble avoir confondu avec l'espèce précédente. Serait-ce le *Suthora suffusa* de Swinhoe ? Cet oiseau paraît aussi commun dans ces montagnes, où, du reste, l'on ne voit que peu de petits oiseaux.

16 novembre 1872. — Inkiapo. Ciel à moitié couvert.

Ce matin, je vais examiner les versants septentrionaux de notre montagne, qui nourrissent des buissons et quelques arbres dans leurs pentes les plus verticales. J'y tire un *Trochalopteron Ellioti*, un Nisus ordinaire dont les parties supérieures sont d'un cendré très foncé, et un *Siva cinereiceps*. Ce dernier petit oiseau, remarquable par le gris soyeux des plumes de sa tête et par ses brillants yeux d'un jaune clair, a un peu les allures des mésanges, et, comme celles-ci, il parcourt les buissons par petites bandes, à la recherche des insectes. Cette espèce faisait partie des nombreuses nouveautés ornithologiques que m'ont fournies les parties occidentales du Setchuan, et sa rencontre p1.152 dans ces montagnes doit encore me faire croire que j'y trouverai plusieurs autres animaux réputés méridionaux jusqu'aujourd'hui.

Mais c'est en vain que je poursuis mon oiseau inconnu de l'autre jour, qui crie d'une façon si forte et si étrange : ce doit être un

Yanthocincla, ou bien un *Pomatorhinus* de grande taille. Les montagnards lui donnent le nom de *Chao-ho-lo*, mot, dont on peut rendre le sens par *éteignez le feu*, parce que cet oiseau crie surtout à l'entrée de la nuit, au moment où l'on est censé avoir fini le repas du soir et ne plus avoir besoin de feu, et aussi parce que son principal cri, trisyllabique, est assez bien représenté par les trois mots chinois : *Chao* (brûler), *ho* (feu), *lo* contraction de *léao* (finir).

Encore aujourd'hui je vois voler des aigles que je crois reconnaître pour l'aigle royal (*Aquila chrysaetos*) et l'aigle impérial d'Orient (*Aquila bifasciata*). Il y a aussi des milans ; mais c'est toujours le *Milvus melanotis*, que l'on retrouve répandu sur la Chine entière.

Malgré les gelées qui ont commencé à se faire bien sentir et malgré la neige qui est tombée dernièrement et qui n'est pas encore fondue dans les lieux ombragés, quelques papillons du genre *Colias* (deux espèces) voltigent encore sur ces coteaux, en quête des fleurs tardives ; mais l'on se sent attristé en voyant quelques-unes de ces jolies créatures, aux ailes jaunes ou orangées, tomber devant soi asphyxiées par le froid. C'est là pourtant leur mort la plus douce !

p1.153 Je me surprends étonné de moi-même en réfléchissant au sentiment que je viens d'exprimer. Quoi ! je fais métier (pour le moment) d'ôter la vie à une multitude d'animaux qui ne me font aucun mal et qui servent d'ornement à la nature ; et puis je m'apitoie sur leur sort, si je les vois mourir de leur mort naturelle ou tués les uns par les autres ! Cela paraît une contradiction, un vrai paradoxe. Et pourtant, cela est ainsi. Les besoins des collections, pour l'intérêt majeur de la science, me font oublier la cruauté de ces actes que je commets ou fais commettre. Mais je puis me rendre ce témoignage que, en dehors de ces cas de nécessité, je me fais un scrupule de faire mourir le moindre des êtres vivants, de détruire même une plante inutilement. Il me semble que l'homme, le roi de la nature, doit respecter toutes les créatures que Dieu a placées autour de lui, quand il n'en a pas besoin, ou qu'elles ne lui deviennent pas nuisibles. S'il en avait agi toujours ainsi, notre terre serait autrement belle et riche qu'elle ne l'est !

L'arbre le plus ordinaire de ces montagnes me paraît être le chêne. Il y en a de trois espèces : celui que j'ai désigné du nom de *Quercus ilicioïdes*, le *Quercus obovata*, aux larges feuilles, et un chêne à feuilles de châtaignier. Ce dernier, qui devient un assez bel arbre, est ici, comme à Lon-gan-fou, muni d'une écorce subéreuse ; mais le liège, quoique léger, en est dur et sans élasticité. J'ai retrouvé ici mon grand *Aralia* du Setchuan, dont le tronc est garni de grosses et courtes épines et p1.154 dont les feuilles ressemblent un peu à celles du ricin vulgaire. Il y a aussi en abondance le *Cedrela sinensis* qui ne croît qu'en domesticité à Pékin, mais qui se propage ici à l'état sauvage. Autrefois j'ai noté que les jeunes pousses de cet arbre, qui a tout l'aspect de l'*Ailantus glandulosa*, sont réputées un manger délicieux par les Chinois, quand on les a fait macérer crues dans l'huile et le sel. Quelques grands pieds de *Magnolia* croissent sauvages dans un vallon frais et ombragé, et l'on me dit qu'ils portent des fleurs blanches au printemps, avant la naissance des feuilles. Je pense que nous avons ici la même espèce que celle que j'ai vue dans la résidence épiscopale du Sin-gan-fou, et probablement aussi l'une des trois que j'ai observées jadis au Setchuan. A en juger par la forme des feuilles sèches et tombées que j'examine, cette plante ressemblerait bien au *Magnolia yulan*, qui a été introduit en Europe depuis longtemps.

Ainsi, en comptant celles qui sont connues du littoral chinois, ce pays nous fournit cinq ou six espèces de Magnolia. C'est un fait digne de remarque que ce magnifique genre, qui est richement représenté dans la flore actuelle de l'extrême Orient et de l'Amérique septentrionale, ne se trouve en Europe qu'à l'état fossile, dans les formations tertiaires. Bien d'autres formes végétales et animales sont dans le même cas. Il suit de là que les causes qui ont détruit la vie de ces plantes et de ces animaux dans l'occident de l'ancien monde p1.155 ne l'ont point détruite en Chine et en Amérique, et par conséquent n'y ont point existé.

17 novembre 1872. — Inkiapo. Ciel mi-couvert.

Mes acquisitions de cette journée consistent en une musaraigne (*Sorex*) à longue queue, d'un brun roussâtre, et en un épervier de petite taille (*Accipiter Stevensonii*),

Nous ramassons aussi des *Helix*, des *Bulimus* et des *Clausilia* fort intéressants, qui sont des nouveautés pour moi, et sans doute aussi pour les naturalistes d'Europe.

Nos chrétiens, maintenant sans travail, vont souvent à la chasse du chamois. Je les y suis encore aujourd'hui. Cette fois, nous voyons deux de ces fauves, et, de plus, un chevrotin à musc ; mais tous passent hors de la portée de nos fusils. Néanmoins je lance du haut de ma montagne deux balles vers une grande antilope, qui galope précipitamment à quelques centaines de mètres de distance ; et les chasseurs chinois sont ébahis de voir mes projectiles frapper les rochers fort près de l'animal. C'est que leurs fusils ne portent qu'à quelques dizaines de pas.

18 novembre 1872. — Inkiapo. Beau temps, ciel serein.

Je passe presque toute ma journée à poursuivre, en vain, le mystérieux *Chao-ho-lo*, dans les pentes à pic qui sont en face de notre maison, à un kilomètre de distance : cet oiseau inconnu est p1.156 étonnamment rusé ! Je tire un rouge-queue aurore, la buse à queue blanche et un albinos de Trochalopteron, de même qu'un écureuil brun.

Quoique nos montagnards paraissent fort peu industrieux, je suis parvenu à en engager quelques-uns à dresser des pièges pour les petits mammifères. Aussi commencent-ils à me procurer quelques rongeurs intéressants. Ce que j'acquiers de meilleur aujourd'hui est un grand et magnifique rat fauve, qui a le ventre d'un blanc très pur, et dont la très longue queue est blanche aussi dans sa seconde moitié : c'est, sans doute, le *Mus confucianus* de Moupin ; mais là je n'ai point observé que la queue fût *bicolore*.

Je me trouve maintenant assez bien installé, à côté de la chapelle chrétienne où j'ai l'avantage de pouvoir satisfaire commodément à mes

devoirs religieux et sacerdotaux. Mes deux Pékinois me servent la messe très convenablement, et les chrétiens des alentours se font un devoir d'y assister, quoique souvent il ne fasse pas jour encore. L'appartement que j'occupe est celui où vient loger le missionnaire de ce district, quand il vient faire sa visite annuelle de la chrétienté ou administrer les malades. C'est une maisonnette de terre, à toit couvert de tuiles (luxe pour le pays) et n'ayant qu'une seule chambre, au rez-de-chaussée. Malheureusement, les murailles n'atteignent pas partout jusqu'au toit, et elles laissent un trop libre cours au vent. Cela n'est pas un trop grand inconvénient pour le moment, mais il en sera p1.157 autrement quand les grands froids seront venus : car, si je trouve à travailler utilement ici, je compte y rester plusieurs mois. Les meubles de la chambre sont une table, une petite armoire et une chaise de bois ; mes couvertures, qui composent mon lit, sont étendues sur un kang, ou estrade de terre, sous lequel on allumera le feu quand il fera froid. Le jour est donné par deux fenêtres garnies de papier, à la mode chinoise : les passants curieux y font bien quelques trous, avec leur doigt mouillé de salive ; mais cela n'a pas grand inconvénient dans un pays où l'on se tient habillé la nuit comme le jour.

Mes deux chasseurs logent dans une pièce semblable qui est en face de la mienne, et la petite cour qui nous sépare est juste assez large pour que je ne sois pas trop incommodé par les sonores ronflements de l'un d'eux et qu'ils puissent néanmoins entendre ma voix quand je les appelle. Nos petits appartements nous servent respectivement de laboratoire taxidermique.

Moyennant une somme modérée d'argent que je donne aux chefs de la communauté des chrétiens, que nous avons l'habitude d'appeler catéchistes, ceux-ci nous fournissent une nourriture suffisante, à mes deux hommes et à moi. J'aurais mieux aimé que la famille la plus voisine se fût chargée de ce soin : il y aurait eu moins d'embarras et de dépenses. Mais cela n'est pas d'usage ici.

On conçoit que la présence d'un missionnaire étranger soit un événement dans ce hameau perdu p1.158 au milieu des montagnes.

Aussi tous les chrétiens des environs s'empressent-ils de venir me faire leur visite et leur salutation et quelques-uns même m'apportent-ils des cadeaux d'œufs, de noix, de châtaignes. Ce sont de braves gens, simples et francs, et aussi intelligents que les premiers venus : c'est ce qu'on dit du caractère général des Chensinois et des Chansinois. Tous les habitants de la Chine ne sont donc pas ce que nous appelons des Chinois ? Parmi les chrétiens surtout, il se trouve des personnes très honorables, vertueuses et réellement estimables. C'est là l'effet de l'enseignement chrétien ; et il est consolant pour un missionnaire de le constater en juge impartial.

19 novembre 1872. — Inkiapo. Temps couvert. Le baromètre marque 661 millimètres.

La plus grande partie de cette journée est employée à explorer les rives du grand torrent de *Lao-yu*, en marchant vers le haut de la grande vallée d'abord, et en m'enfonçant ensuite dans une interminable gorge venant de l'est.

Là aussi ce sont toujours les mêmes roches métamorphiques qui dominent : gneiss grisâtre et verdâtre, schistes divers et phyllades ardoisières, avec quelques blocs calcaires roulés dans le torrent. Le principal cours d'eau charrie des poutres de bonne dimension ; preuve qu'il y a encore des bois plus haut.

Les objets que je capture aujourd'hui sont : p1.159 trois rouges-queues à calotte blanche, trois *Suthora suffusa*, deux *Siva cinereiceps*, un troglodyte et un écureuil. De plus, dans une petite source qui sort de terre, à plus de mille mètres d'altitude, je pêche quelques grenouilles d'une espèce nouvelle, qui sont d'un brunâtre olive en dessus, avec les cuisses marquées de raies confuses d'une teinte plus foncée, et d'un beau jaune au ventre, avec le dessous des bras rouges. La taille est celle de la *Rana temporaria*, dont ces animaux paraissent être une race locale. Je voudrais donner à cette variété le nom de *Rana chensinensis*.

De leur côté, les chasseurs chrétiens du hameau de Tuy-kio-tsa m'apportent la peau sèche d'une grande panthère qu'ils ont tuée chez

eux, il y a plusieurs mois. Je leur promets d'acheter cette pièce, pourvu qu'ils m'en apportent aussi le squelette qu'ils possèdent au complet.

Je m'aperçois avec plaisir que la nouvelle de ma venue se répand parmi ces montagnes. D'autres chasseurs, étrangers ou inconnus à nos chrétiens viennent aussi s'offrir à me procurer l'antilope des rochers, ainsi que le porc-épic ; mais c'est à des prix tellement déraisonnables, que je ne puis pour le moment conclure aucun marché avec eux.

20 novembre 1872. — Inkiapo. Ciel voilé dans la journée ; un peu de pluie au soir. Baromètre : 658 millimètres.

La panthère que j'ai achetée (peau et squelette) est d'assez forte taille, et diffère de la race de p1.160 Pékin, qui a été désignée sous le nom de *Pardus fontanieri*, par un poil plus court et par le fond d'un jaune plus foncé de son pelage, qui a la même nuance tant en dedans qu'en dehors des taches oculaires. Cet animal me rappelle beaucoup ceux de l'Inde ; mais, pris dans le Tsing-ling, région isolée du Sud et du Nord par des fleuves considérables, il ne peut manquer d'être intéressant à étudier.

Les chasseurs qui m'ont apporté ce félin me disent que certaines de leurs montagnes nourrissent le *Tchou-liou* (*Rhizomys*), mais qu'il n'est possible de s'emparer de ce gros rongeur souterrain qu'au printemps ou en automne. J'avais acquis précédemment plusieurs animaux de ce genre, à l'ouest du Setchuan, et je sais qu'on en a aussi obtenu de Canton : il sera très curieux de vérifier si c'est la même forme spécifique qui est répandue dans ces différents pays séparés par des espaces infranchissables à cet animal, car il ne peut vivre que parmi les bambous sauvages des régions élevées. Or, l'âge de ces différents massifs montueux et de leur population animale et végétale paraît remonter à une très haute antiquité.

22 novembre 1872. — Inkiapo. Aujourd'hui la neige couvre nos montagnes. Baromètre : 658 millimètres, à 8 h. matin.

Similis simili gaudet ! La dépouille de ma panthère sert d'appelant, paraît-il. Cette nuit, une bête de ce genre peu aimable est venue dévorer le plus p1.161 gros des trois chiens de mon premier voisin ; et ce matin, à peine ai-je terminé mes prières d'après la messe, que je vois accourir les chrétiens pour me demander en grâce d'aller donner la chasse au terrible rapace. Ils me disent qu'on l'a vu, à l'aube, se réfugier parmi de grands rochers qui ne sont qu'à quelques centaines de pas de notre maison, sur une pente presque à pic et garnie d'épineuses broussailles qu'il y a là. Un pareil voisinage n'est guère supportable ! Je suis loin d'être et de vouloir être un Jules Gérard... Cependant, je pars aussitôt muni d'un revolver et d'un fusil bien chargé à balles, et accompagné de trois hommes armés de piques, pendant que d'autres se dirigent vers le fond de la montagne.

Arrivé sur les lieux, je commence par me glisser tout doucement jusqu'à une douzaine de pas de la retraite supposée de l'animal féroce, tandis que mes défenseurs en piques s'arrêtent haletants à une distance très respectueuse, bien résignés, je crois, à me laisser toute la gloire du combat... Puis, quand je suis posté, les deux autres montagnards descendus auparavant au bas du vallon commencent tout à coup à pousser les cris les plus sauvages qu'ils sachent imaginer, dans le but d'éveiller le gros félin qui digère son chien et, de le faire paraître hors de son repaire.

Aussitôt, au travers des cimes des buissons qui me cachent, je vois se mouvoir quelque chose de jaunâtre, à l'angle du rocher suspect, puis rester immobile... Quoique le cœur me batte fort, p1.162 j'ajuste bien mon fusil et je lâche ma balle. Plus de mouvement là ! Rien ne bouge, rien ne paraît, rien ne s'entend. Évidemment, j'ai brisé le crâne à l'ennemi. — Comme je connais bien la tenace vitalité de tout ce qui est chat ainsi que l'astuce cruelle de la panthère, je ne me déplace pas, et je tiens mon second coup prêt à partir à la première apparition, quand un souffle de vent, qui a rasé longuement les broussailles jaunies de la montagne, fait voler vers moi quelques plumes... ! Hélas ! j'avais pris la gorge d'une innocente bartavelle pour l'œil du léopard ! La pauvre bête

gît là, raide-morte, avec sa tête coupée en deux par ma balle. C'est égal, me dis-je en ramassant ma victime, je n'ai pas l'animal vorace, mais je me sens content d'avoir pu maîtriser mes nerfs, au point d'atteindre à balle un objet petit comme la tête d'une perdrix (*Caccabis Chukar*).

Il est probable que la panthère, dont l'ouïe est si fine, nous avait entendus venir de loin, et qu'elle s'était éloignée, sans se laisser voir, à travers les rochers et les arbustes qui encombrent ce flanc de la montagne.

Je ne savais pas encore qu'il y eût des perdrix rouges dans ces montagnes, mais je vois aujourd'hui, outre le corps du délit en question, une autre perdrix, à teintes fauves, que je pense être la *Perdix barbata*, de Mongolie. Le froid et la neige ont fait voyager jusqu'ici ces aimables oiseaux, qui abondent dans toute la Chine septentrionale.

Les espèces de cette famille sont représentées, p1.163 dans le Sud de l'Empire, par l'élégant *Francolin perlé* et par la perdrix des bambous (*Bambusicola thoracica*), dont une variété est indiquée au Yunnan et une seconde à Formosa (*Bambusicola Fitchii* et *Bamb. sonorivox*). La *Belle Ile* nourrit en outre une perdrix à couleurs terreuses, qui est remarquable par sa gorge dégarnie de plumes (*Oreoperdrix crudigularis*). Cela nous fait huit espèces de perdrix pour toute la Chine, en comptant le *Lerva nivicola*, que j'ai rencontré dans le Setchuan occidental.

23 novembre 1872. — Inkiapo. Le ciel se recouvre et nous menace encore de la neige.

La neige fondue et puis glacée rend tellement glissants ces sentiers de montagnes, qu'on a les plus grandes difficultés à s'y tenir debout. Malgré cela, je suis si impatient de faire la connaissance de notre *Chao-ho-lo*, que j'entends souvent crier vigoureusement dans un taillis qui est en face de ma chambre, que je pars dès le matin, pour lui donner encore la chasse. Cet adroit oiseau sait si bien se cacher dans les

vallées les plus sombres et sous les broussailles les plus épaisses, que je ne suis pas étonné de voir qu'aucun de nos montagnards ne l'ait jamais vu distinctement, quoiqu'il vive au milieu d'eux, et que tout le monde le reconnaisse à sa voix si curieuse, et sache dire que ce n'est pas un grand animal. Cela est singulier !

Mais, cette fois encore, mes recherches et ma p1.164 patience sont inutiles : j'entends bien mon criard insectivore, mais je ne l'aperçois point. Seulement, je constate que c'est un oiseau qui cherche sa nourriture sous les débris pourris des végétaux, en grattant la terre comme les poules, et qu'il aime singulièrement les petites coquilles terrestres, dont presque tous les spécimens morts que je vois sous le taillis ont le dos brisé par son bec. Mais, ce qu'il y a de bien certain, c'est que, à en juger par son cri et par ses mœurs, c'est une espèce toute nouvelle pour moi, et dont l'acquisition me sera d'autant plus agréable qu'elle paraît plus difficile.

On voit passer souvent, aujourd'hui encore, des aigles, des buses blanchâtres, le milan, de petits faucons et des éperviers.

Les pigeons sauvages, dits bisets (*Columba livia* ou *intermedia*), sont fort abondants dans les rochers du voisinage, malgré la guerre que les oiseaux de proie leur font constamment. Je fais l'observation que très peu d'entre ces oiseaux possèdent toutes les couleurs primitives de l'espèce type. Tantôt c'est le blanc du croupion qui manque, tantôt le cendré-bleuâtre des parties supérieures est remplacé par des teintes plus foncées ou mélangées, etc. Seraient-ce des individus redevenus sauvages ? Au contraire, le *Columba rupestris*, ou pigeon à queue barrée, si universellement répandu dans les grandes montagnes de la Chine occidentale, conserve partout ses couleurs spécifiques sans altération aucune, quoiqu'on le p1.165 trouve quelquefois uni aux bandes du *Col. livia*. Toutefois il est plus que probable que les diverses variétés de pigeons domestiques de la Chine proviennent de la même souche que celles d'Europe, c'est-à-dire du biset vulgaire.

Du reste, la Chine continentale n'a fourni jusqu'ici que quatre espèces de pigeons : les deux dont il s'agit ici, une palombe à couleurs violettes et cendrées, que j'ai rapportée de Moupin (*Dendrotreron Hodgsonii*), et une autre vue aux mêmes lieux, mais non acquise, remarquable par ses teintes jaunes et vertes. On y trouve également quatre espèces de tourterelles : *Turtur rupicola, T. sinensis, T. risorius, T. humilis*, tandis que les deux grandes îles de Formosa et de Haïnan ont donné sept ou huit autres espèces aux recherches de M. Swinhoe.

Mes jeunes gens, que j'avais envoyés séparément à la chasse dès le matin, me rapportent un merle d'eau brun (*Hydrobata Pallasii*), un rouge-queue à calotte blanche, un troglodyte et un *Mecistura fuliginosa*. Cette petite mésange, à teintes brunes, faisait partie de mes nouveautés ornithologiques du Setchuan.

Cela porte déjà à quatre le nombre des *espèces nouvelles d'oiseaux de Moupin* que je retrouve au Chénsi méridional. Je crois même probable que l'exploration ultérieure des grandes montagnes du Chansi y fera découvrir plusieurs des animaux que nous considérons encore comme exclusivement méridionaux. p1.166

24 novembre 1872. — Inkiapo. Beau temps. A huit heures, le baromètre marque 669 millimètres, et le thermomètre 3 degrés, dans la chambre.

La journée est employée en travaux taxidermiques. J'acquiers aujourd'hui un autre *Mus*, nouveau pour moi, de taille moyenne, d'une belle couleur fauve en dessus et d'un blanc grisâtre en dessous, ayant une longue queue très mince. Je donnerais volontiers le nom de *Mus elegans* à ce joli rongeur, aux formes si élancées et gracieuses. Une seconde souris, nouvelle aussi pour mes recherches, n'a que douze centimètres et demi de longueur totale ; les oreilles sont très larges, et la queue est assez poilue, surtout au bout. Les couleurs supérieures sont d'un fauve grisâtre, et celles de dessous d'un gris-blanc uniforme.

Le rat ordinaire de ces montagnes, dont j'acquiers tous les jours des échantillons, a la poitrine marquée, sur un fond gris, d'une tache

blanche, qui est tantôt en croissant, tantôt de forme irrégulière, tantôt s'étend jusqu'à l'abdomen, et quelquefois manque tout à fait. Je m'étais procuré il y a quatre ans, à Kiou-kiang, un rat apparemment semblable, dont la poitrine était aussi ornée d'une tache blanche, et qui a reçu le nom de *Mus Ouangthomæ*. Mais nulle part ailleurs je n'ai rencontré cette espèce, qui paraît fort commune dans cette région mésopotamienne de la Chine.

25 novembre 1872. — Inkiapo. Très beau temps. Pas de nouveauté notable. Maintenant il y a fort p1.167 peu d'oiseaux au pays, et il faut courir beaucoup pour y voir autre chose que l'*Emberiza cioïdes* et le *Parus minor*. Le chasseur Ouang et moi nous prenons aujourd'hui chacun un *Trochalopteron Ellioti*. Cette espèce, qui paraît abondante dans tout le Tsing-ling, a sur la tête une teinte cendrée, que je ne me rappelle pas avoir observée dans les oiseaux tués au Setchuan occidental.

26 novembre 1872. — Inkiapo. Ciel couvert et petite neige.

On m'apporte du haut de la montagne un hamster ou Cricetulus gris, qui me paraît différer des trois espèces de Pékin et de Mongolie. J'acquiers aussi un Campagnol brun, qui est peut-être le même rongeur que celui que j'ai envoyé de Moupin et qui a été nommé *Arvicola melanogaster* par M. A. Milne-Edwards. Ainsi, la Chine ne nous a donné jusqu'aujourd'hui que deux espèces de ce genre : celle qui vient d'être citée, et qui est remarquable par ses couleurs noires, même sous le ventre, et l'*Arvicola mandarinus* que j'avais découvert dans mon voyage en Mongolie, à un millier de mètres d'altitude.

27 novembre 1872. — Inkiapo. Neige.

Les chasseurs que j'avais envoyés dans l'intérieur de la chaîne m'en rapportent un *Shan-yang !* c'est une *Antilope caudata*, qui me semble avoir un poil plus raide que l'animal de Pékin, et des couleurs plus obscures.

p1.168 Le Tchang, qui est allé prendre cette antilope de roche jusqu'auprès des grandes forêts, prétend qu'il vit là bien des bêtes et des oiseaux, dont on ne connaît pas même le nom... Tant mieux !

La neige qui couvre tout le pays, ayant mis les oiseaux en mouvement, je sors aussi et je tue un *Rhopophilus pekinensis* (dont j'ai parlé plus haut) et une paire de *Carpodacus davidianus*, oiseau pris pour la première fois dans le nord de la Chine, et que je ne savais pas non plus descendre jusque dans ces latitudes (33°-34° lat.). Ce gentil roselin est tout d'un rose pourpré, et la femelle est grisâtre. C'est un oiseau rare partout et fort difficile à capturer, à cause de son naturel méfiant. Il est stationnaire dans les buissons des grandes montagnes, où il vit de bourgeons, et de petites graines. Il pousse un petit cri de rappel qui ressemble à celui du *pinson*, et son chant est assez agréable, mais peu fort.

C'est M. Milne-Edwards, de l'Institut, qui m'a fait l'honneur de me dédier cette espèce, qui est l'une des premières nouveautés que j'aie envoyées au Muséum.

28 novembre 1872. — Inkiapo. Beau temps. La neige fond.

Pas de nouveauté. Travaux taxidermiques, et capture de quelques animaux communs.

29 novembre 1872. — Inkiapo. Beau temps. Décidément, ce sont les rats qui auront la p1.169 *pomme*, dans cette campagne du Tsing-ling ! J'acquiers aujourd'hui encore une autre belle souris nouvelle, de forte taille, et qui a l'échine marquée d'une raie noire allant de la tête à la queue. Si cet animal diffère du *Mus sylvaticus*, il pourrait s'appeler *Mus dorsalis.*

Nos chrétiens ayant encore organisé une chasse au *Shan-yang* dans le voisinage, je leur donne la satisfaction de les y accompagner. Cette fois-ci, on en lève plusieurs, et le chasseur Tchang a encore la bonne chance d'en abattre un, presque à bout portant. Ce chamois, que j'acquiers aussi, me paraît ressembler plus complètement à l'espèce

pékinoise que l'animal rapporté des montagnes plus hautes de l'intérieur de la chaîne.

30 novembre 1872. — Inkiapo. Beau temps.

La journée se passe sans autre nouvelle acquisition que celle d'un second exemplaire de *Cricetulus*, qui a été déterré à environ deux mille mètres d'altitude.

Aujourd'hui nous avons le plus beau ciel et la plus pure, la plus splendide atmosphère que l'on puisse voir ; et pourtant le baromètre est fort bas (six cent soixante et un millimètres).

1er décembre 1872. — Inkiapo. Très beau temps encore, avec le baromètre bas comme hier.

On m'apporte de Tuy-kio-tsa un *Pucrasia xanthospila*, dont le blanc et le jaune du cou me paraissent avoir une étendue différente que dans l'oiseau p1.170 de Pékin : il faudra comparer. Ce gallinacé paraît peu connu des chasseurs du pays : il ne doit donc pas y être abondant.

J'envoie l'un de mes domestiques à Sin-gan-fou porter des lettres et acheter les phasianides qui pourraient se trouver au marché de cette capitale.

2 décembre 1872. — Inkiapo. Beau temps, doux, avec même hauteur barométrique.

Je monte jusqu'au sommet de la montagne qui porte notre hameau sur son flanc méridional. Mon baromètre y descend à six cent dix millimètres. Un pic un peu plus élevé paraît monter à cent mètres de plus que l'endroit où je suis parvenu, avec beaucoup de fatigue, à cause de la neige sans consistance. Cela ferait un peu plus de deux mille mètres d'altitude.

Rien de nouveau par là, sinon que j'y vois les fumées fraîches du musc, et qu'un aigle, de taille moyenne, qu'à force de sueurs et de

déchirures j'étais parvenu à approcher presque à portée, quitte son bout de rocher au moment même où j'allais lui envoyer une balle.

Quoi qu'on en dise, je persiste à considérer l'*Aquila bifasciata* comme une espèce distincte de l'aigle impérial. Nous avons tué et rencontré assez fréquemment le premier oiseau, en Chine et en Mongolie, sans jamais lui voir des scapulaires blanches. Cependant, l'oiseau adulte, aux teintes brun-foncé, sur lesquelles brillent deux neigeuses épaulettes, est connu des chasseurs des environs p1.171 de Siwan et du nord-ouest du Pétchély. Les deux formes de l'aigle impérial visiteraient-elles la Chine ?

On m'a tant parlé de la forêt du Lao-ling et des animaux qu'elle recèle, que je me décide à profiter du beau temps au plus tôt, pour y envoyer mon chasseur Ouang, en compagnie d'un chrétien montagnard, qui connaît le chemin de cette partie centrale de notre chaîne. Je tiens à savoir à peu près ce qu'il y a dans cette région élevée, avant d'y aller moi-même, dans la saison rigoureuse où nous nous trouvons.

Encore une nouvelle espèce de souris aujourd'hui ! Deux sujets paraissant adultes : taille petite, couleur blond fauve, ventre d'un gris jaune (avec une tache blanche au milieu, dans l'un) ; point de mauvaise odeur.

3 décembre 1872. — Inkiapo. Très belle journée, ciel limpide et brillant. Au soir, grand vent. Le baromètre note six cent cinquante-quatre millimètres.

J'acquiers un *Putorius*, de moyenne taille, sans blanc à la gorge et au museau, à teintes générales d'un fauve-brun, ayant la queue amplement poilue. Les gens de ma montagne disent que ce putois, pris dans une autre vallée, diffère de celui qui vient tuer leurs poules, plus souvent qu'ils ne le voudraient.

Un inconnu m'apporte à vendre un musc femelle, en chair. Malheureusement ce bel animal est trop p1.172 abîmé pour que je puisse

en tirer parti ; les chiens lui ont rongé le museau et d'autres parties du corps. Les couleurs supérieures sont d'un verdâtre-brun uniforme, fort élégant ; la gorge porte une tache blanche régulière.

Ce chasseur païen, qui paraît connaître bien les animaux de ces montagnes, me dit que le *Song-ky* (nom pékinois de l'eulophe) est rare au pays, et qu'il n'y a pas de *Pé-mou-ky* (lophophore).

De leur côté, les chrétiens, qui sont allés en grand nombre (déjà pour la troisième ou quatrième fois) chasser au chamois et surtout au porc-épic, s'en reviennent encore les mains vides. Ils ont bien vu un de ces derniers, qu'ils nomment *Hao-djou*, parmi les rochers d'une haute montagne, mais il paraît que ce géant de nos rongeurs n'est guère empêché par ses longs piquants de courir prestement sur les rocs et parmi les broussailles, et qu'il est fort difficile à prendre, surtout pendant les neiges de l'hiver. On en tue quelquefois à la fin de l'été, en creusant dans leurs terriers.

4 décembre 1872. — Inkiapo. Beau temps ; le ciel se couvre au soir.

Malgré une entorse au pied, que j'ai attrapée en courant dans la neige, et qui m'oblige à boiter, je vais encore voir s'il y a moyen de surprendre l'imprenable *Chao-ho-lo*. Peine perdue ! Je tire un *Enicurus sinensis*, dont le noir de la tête est porté sur un fond *café* plus marqué que je ne p1.173 l'ai observé dans les oiseaux tués au Setchuan.

Les *Enicurus* sont des oiseaux qui vivent au bord des eaux claires de montagnes, et qui sont remarquables par la blancheur de leurs pattes. La Chine en renferme trois espèces : *Enic. scouleri, Enic. schistaceus,* et *Enic. sinensis*. Elles brillent par l'éclat de leurs couleurs, qui sont un mélange du blanc le plus pur et du noir le plus profond, fort agréablement disposés. Les deux dernières espèces possèdent une longue queue fourchue, forme qui a valu le nom au genre, qui ne paraît pas remonter plus au nord que cette chaîne du Tsing-ling.

A mon retour à la montagne, je trouve le brave chrétien Liou, du haut de notre montagne, qui m'apporte un beau blaireau en parfait

état, dont le ventre n'est pas d'une teinte plus foncée que le dos, et dont la poitrine est d'un blanchâtre jaune, de même que la queue. Est-ce là le typique *Arctonyx leucolœmus* de Pékin ?

Parmi les différents blaireaux que le Muséum a reçus de moi, le professeur A. Milne-Edwards a distingué les trois espèces suivantes : *Meles leptorhynchus, Arctonyx leucolœmus* et *Arc. obscurus*. Les deux premiers proviennent de Pékin et le troisième de Moupin.

5 décembre 1872. — Inkiapo. Il neige tout le jour, mais la neige fond à mesure qu'elle tombe.

Mon domestique Lu revient de Sin-gan-fou avec des lettres et deux faisans, dont l'un à collier et p1.174 l'autre sans collier. Ce dernier paraît être moins abondant que l'autre. Il m'apporte aussi un paquet d'oiseaux que les chrétiens de *Che-kin-stuén* ont tués à mon intention hors de la montagne : *Ampelis garrula, Athene glaux, Picus guerini, Turdus Naumanni* et un *T. fuscatus* de petite taille. Il me dit qu'il a vu des grues et des outardes courir et voler dans la plaine, ce qui prouve que ces oiseaux hivernent ici.

6 décembre 1872. — Inkiapo. Beau temps.

Parmi les petits mammifères que les jeunes montagnards capturent pour moi, je trouve ce matin un *Anourosorex squamipes*, encore une de mes nouveautés du Setchuan occidental. Ce curieux insectivore à la courte queue filiforme paraît ici bien plus rare que dans cette contrée.

Ce soir le Ouang retourne aussi des grandes montagnes du Lao-ling, qu'il a trouvées couvertes d'une neige épaisse. Il a vite fait sa course. Mais je suis content de lui, puisqu'il a tué lui-même et apporté une paire d'*Ithagines*, d'espèce nouvelle.

Autant que je puis m'en souvenir, ce gallinacé diffère de son congénère de Moupin : 1° par sa poitrine marquée d'une large plaque d'un cendré terreux uniforme, 2° par le roux doré du dessus de la moitié des ailes, 3° par une taille un peu plus forte. Cette belle espèce

chinoise pourra très bien se nommer *Ithaginis sinensis*. Et ainsi le genre *Ithaginis* renfermera trois espèces, toutes bien caractérisées par leurs brillantes couleurs où p1.175 dominent le vert-pré et le rouge-carmin : *Ithag. cruenta, Ithag. Geoffroyi* et *Ithag. sinensis*.

Cest à deux journées de marche, au sud-sud-ouest d'Inkiapo, que le Ouang a rencontré les Ithagines parmi les bambous sauvages et les rhododendrons. Un ouragan de neige avait poussé une bande de ces oiseaux jusque sur les pas du chasseur. En fait d'autres animaux, on a cité à ce jeune homme le *Ling-tsong-yang* (qui me paraît être le *Nemorhedus Edwardsii*) et le *Pang-yang*, qui vivrait plus à l'ouest. J'ai cru comprendre que, ici comme à Lon-gan-fou, on donne au *Budorcas* ce nom qui au nord indique l'Argali. Le *Oua-ky* (Ceriornis) et le *Kin-ki* (faisan doré) vivent aussi en petit nombre dans ces parages. Mais maintenant la neige les en a chassés plus au midi.

7 décembre 1872. — Inkiapo. Beau temps.

Les acquisitions de la journée consistent : 1° en un *Bacillus*, brun et d'assez grande taille. Ce curieux insecte orthoptère, de la famille des Mantides, a été pris vivant dans un coin abrité de notre montagne ; 2° en quelques crabes et scorpions, semblables à ceux de Pékin, apportés de la plaine ; 3° en deux lièvres, tués également dans la plaine, que je rapporte au *Lepus tolaï*, quoiqu'ils manquent de la teinte blanchâtre des fesses, ordinaire aux animaux de Mongolie.

Pendant tout le jour notre vallée résonne des nombreux coups de fusil tirés sur un sanglier par un groupe de chasseurs indigènes. Ils en ont p1.176 fait autant hier et avant-hier. Je m'aperçois qu'ici aussi l'on brûle beaucoup de poudre avant de mettre le gibier dans le sac. Mais il faut convenir aussi qu'il faut beaucoup d'adresse pour bien manier le long et lourd fusil à mèche du pays et qu'il faut être solidement robuste et leste pour courir sur ces raides coteaux.

8 et 9 décembre 1872. — Inkiapo. Bonnes journées.

Je me prépare pour aller moi-même explorer le Lao-ling, avant que les chemins ne soient devenus tout à fait impraticables.

Aujourd'hui j'achète un jeune chevrotin à musc, tué dans le voisinage, et un *Pterorhinus lanceolatus*, pris au piège au haut de la montagne. Voici encore un *oiseau de Moupin à ajouter à la faune chensinoise.*

@

CHAPITRE IX

DU 10 AU 14 DÉCEMBRE 1872

@

Expédition du Lao-ling ; voyage d'exploration dans l'intérieur de la chaîne ; nature des roches. — Prise d'un *Nemorhedus* ou antilope de roche. — Ascension du Kouang-thang-chan, le géant des montagnes du Lao-ling, qui a quatre mille mètres d'altitude. — Traces des animaux sur la neige. — Mélèzes et genévriers rabougris croissant aux grandes hauteurs. — Vent irrésistible. — Hospitalité reçue dans une cabane de bois. — Productions de la région des forêts. — Déplorable destruction des bois et conséquences regrettables de ce vandalisme. — Réflexions à ce sujet. — Retour à Inkiapo.

10 décembre 1872. — Beau temps.

Expédition du Lao-ling. — Je pars pour l'intérieur de la chaîne, en compagnie de mon chasseur pékinois Ouang et du chrétien Ou, qui porte nos bagages et les vivres nécessaires pour cinq ou six jours. Pendant tout ce jour nous suivons les sinuosités du torrent pierreux nommé Lao-yu, comme la vallée. Nous marchons vers le sud jusqu'à deux heures de l'après-midi. A Léang-chan, où le torrent se bifurque, nous nous dirigeons p1.178 vers le sud-ouest, et nous venons pour la nuit dormir dans une sorte de méchante auberge, où les voyageurs, après avoir fait bouillir eux-mêmes et avalé la farine de maïs qu'ils ont apportée, sont obligés d'étendre leurs couvertures tous sur un seul et même sale *kang* chauffé par le foyer. Il ne faudra pas s'y plaindre de la fumée du bois vert, de celle du tabac et de l'opium, ni des bruits divers des nombreux voisins : il n'y a pas à choisir. Le lit du torrent où nous avons voyagé tout le jour est profondément creusé au milieu de montagnes qui sont très escarpées et qui paraissent extrêmement anciennes. Les schistes verdâtres et bleuâtres, qui dominent jusqu'à Inkiapo, ont continué à se montrer plus haut pendant plusieurs lieues. Seulement, à une lieue environ de notre hameau, se voient quelques cailloux calcaires (bleus veinés de blanc) qui ont roulé d'une vallée orientale, et un peu plus loin toute une montagne est composée de la même roche sédimentaire, intercalée au milieu des schistes cristallins.

En montant plus haut encore les phyllades sont remplacées par des amphibolites et par des granites de toute sorte et de toute couleur ; et ces roches tantôt massives, tantôt largement feuilletées, continuent à se montrer jusqu'à notre auberge, où mon baromètre descend à 650 millimètres.

La nuit est froide, et au commencement de notre sommeil nous sommes souvent éveillés par le cri court et rauque de l'antilope de roche : c'est une sorte de petit aboiement répété par intervalles.

p1.179 Rien vu de nouveau en route. La plupart des voyageurs sont des porteurs de bois venant du Lao-ling ou qui y vont prendre des planches ou des poutrelles. Çà et là les eaux du torrent font marcher des moulins, et il y a quelques rares habitations humaines et même des hameaux le long du chemin. La vallée que nous avons laissée sur notre gauche, au village de Léang-chan, donne passage à un chemin par lequel on peut aboutir en cinq ou six jours à la plaine du sud du Tsing-ling.

Chemin faisant, le Ouang a tué un pic mandarin dont le dessous est nuancé de fuligineux : c'est le cas ordinaire ici pour cette espèce. De mon côté, ayant rencontré plusieurs chasseurs qui avaient acculé une grande antilope de roche dans une sorte de cul-de-sac, où ils lui envoyaient en vain leurs projectiles de fer, je tire, sans m'écarter de ma route, quatre coups de fusil sur cette belle bête, qui bondit à plusieurs centaines de mètres au-dessus de moi ; et, au grand étonnement des nombreux spectateurs (c'était devant une auberge), ma troisième balle lui perce le cœur et la quatrième la fait rouler morte dans le torrent. Ce sera une belle dépouille à ajouter à mes collections ; l'animal est adulte et grand comme une chèvre de forte taille.

Dans la soirée, nous avons dépassé une vallée latérale où vivent encore quelques singes qu'on me dit avoir un pelage jaunâtre et une queue de moyenne longueur. C'est le seul endroit de ces p1.180 montagnes où l'on sache qu'il y ait de ces animaux. Les gens du pays

m'ont promis d'essayer d'en prendre pour moi, mais il paraît que cela est fort difficile.

11 décembre 1872. — Course au Lao-ling. Beau temps.

Ce matin les eaux du torrent sont gelées, et les chemins sont couverts de neige et de glace. Nous continuons notre voyage toujours dans la même direction du sud-ouest. Quoique nous montions sans cesse, les montagnes qui font muraille à la série de vallons que nous traversons paraissent tout aussi élevées que plus bas : c'est que leur altitude absolue croît en approchant de l'arête principale de la chaîne.

En dehors du cincle brun, des rouges-queues aquatiques et du *Motacilla alboïdes*, qui fréquentent le torrent, nous n'avons aperçu que très peu d'oiseaux depuis notre départ d'Inkiapo. Ce matin nous voyons de l'animation dans les broussailles effeuillées qui garnissent le fond d'un vallon sauvage bien exposé au soleil : c'est une nombreuse troupe de *Garrulax lanceolatus* qu'il y a là, occupés à sécher leur plumage tout en babillant de leur voix si douce, si mélodieuse. Ce rare oiseau, que j'ai envoyé au muséum de Moupin, a été rangé par M. Verreaux dans les *Pterorhinus*, mais il diffère du *Pter. Davidi* de Pékin, seule espèce connue jusqu'aujourd'hui, par la forme de son bec, par son système de coloration, par sa voix et par p1.181 d'autres caractères, et mérite d'être distingué de tous les autres *Garrulaces* dans un sous-genre pour lequel je voudrais proposer le nom de *Babax*, mot grec qui signifie aussi babillard.

Vers le milieu du jour, nous laissons définitivement le bord des torrents et des ruisseaux pour gravir lentement la pente rapide d'un des contreforts du fameux mont Kouang-thang-chan, le géant du Lao-ling. Le sentier en zigzag, parfois garni de grossiers escaliers, que nous suivons, est particulièrement pénible à parcourir aujourd'hui à cause de la neige fondante. Mais, à l'imitation de tous ceux qui font ce voyage, nous reprenons haleine à mi-côte, en nous reposant devant une petite cabane qu'on y a bâtie pour offrir de l'eau chaude aux passants et

autour de laquelle je vois des champs où émergent de la neige des tiges sèches de pommes de terre.

J'ai noté déjà dans mon journal du voyage au Setchuan que la pomme de terre est une récente introduction en Chine, et que c'est cette plante et le maïs, autre plante aussi précieuse que nouvelle en Chine, qui ont permis d'habiter et de vivre dans les gorges des grandes montagnes. Et je pense que ce qui a lieu pour la Chine est également le cas de beaucoup d'autres régions montueuses des zones tempérées et sub-tropicales, et que, par conséquent, jamais notre terre n'a été et n'a pu être peuplée dans les temps anciens autant qu'elle l'est depuis l'acquisition de ces deux ressources alimentaires.

p1.182 Vers le haut de la côte, les bambous sauvages (minces et longs comme des roseaux de marais) forment des fourrés presque impénétrables. Nous y observons les nombreux vestiges de l'*Ithaginis sinensis*, que nos Chinois appellent *Hoa-ky* (la poule fleurie) ; mais nos recherches pour voir ou entendre ce brillant gallinacé restent sans résultat La neige est trop forte, et ces oiseaux, qui n'émigrent pas, doivent au moins avoir changé de canton.

Un peu plus haut les arbres commencent à devenir nombreux ; du milieu des buissons d'*Eleagnus*, de rhododendrons divers et d'autres arbustes, émergent des pins à cinq folioles et des sapins de trois espèces, et bientôt nous avons la joie de nous trouver en pleine forêt. Mais maintenant celle-ci paraît déserte, morne, silencieuse ; le sol est couvert d'une très épaisse couche de neige. Cependant la vie n'y fait pas totalement défaut ; de temps en temps nous apercevons les traces fraîches des animaux qui ont traversé notre sentier, et parmi lesquelles je reconnais celles des faisans, du lièvre, du *Rhizomys*, du chat sauvage. Nous entendons aussi le cri d'un pic inconnu et celui de quelques *Carpodacus* que le froid n'empêche pas de trouver leur nourriture dans les bourgeons des arbres, qui ne manquent jamais ; puis nous rencontrons isolée une belle mésange huppée ressemblant au *Parus melanolophus*, ce rare oiseau que j'ai pris une seule fois au

Setchuan occidental. Malheureusement mon chasseur a la p1.183 maladresse de le manquer, à quelques pas de distance.

C'est vers trois heures que nous nous trouvons devant la cabane de bois où, la semaine dernière, mon Ouang a passé deux nuits. Nous sommes là sur le dos du Kouang-thang ; mon baromètre y marque 534 millimètres, et le sommet de l'immense tête arrondie de la montagne me paraît avoir quatre ou cinq cents mètres de hauteur de plus.

Mes gens voudraient bien s'arrêter encore ici ; mais, puisqu'il y a plus loin d'autres cabanes habitées par des porteurs de bois, lesquelles se trouvent plus au centre des forêts, et qu'il est encore de bonne heure, j'aime mieux continuer à avancer tant que le jour me le permettra.

Après avoir donc avalé quelques gorgées d'eau bouillante, seule boisson du pays, nous nous remettons bravement en route, malgré le froid piquant et quoiqu'il commence à souffler un fort vent.

Depuis plusieurs heures déjà nous nous trouvons dans la région des forêts. Mais ici, à cette grande élévation, les sapins, les pins, les bouleaux, sont remplacés par les rhododendrons et par de petits saules qui forment avec les bambous sauvages des plaques plus ou moins étendues, qui sont répandues çà et là sur les flancs de la grande montagne. Sur le versant méridional nous trouvons, croissant jusqu'au delà de dix mille pieds d'altitude, des mélèzes rabougris (est-ce le *Larix sinensis* ?), un très curieux *Juniperus* dont les p1.184 petites feuilles prismatiques sont imbriquées de façon à rappeler la forme de certains *Sedum*.

Je suis étonné de rencontrer sur ces hauteurs, couvertes maintenant de neige glacée, une nombreuse volée de bouvreuils roses (*Carpodacus Pallasii*), qui cherchent dans les coins abrités les graines que le vent disperse. C'est sans doute dans des localités pareilles que cette espèce passe sa vie en Sibérie.

Lorsque nous sommes parvenus au col le plus élevé où passe notre sentier sur le Kouang-thang-chan, nous nous y trouvons assaillis par un

vent contraire tellement violent que, sans figure de rhétorique, nous avons beaucoup de peine à nous tenir en équilibre et même à respirer. On m'avait bien parlé auparavant de ce grand vent, ordinaire à cette localité, mais, en vérité, je ne pensais pas qu'il fût si impétueux.

D'après la riche expérience que j'ai des montagnes, je vois que la violence des vents n'est pas en raison directe de leur élévation : cela dépend plutôt de certaines conditions de forme et de position relative. Ici le dos du Kouang-thang et celui du Thaé-péy-chan sont célèbres pour leurs grands vents habituels, au point que l'on dit vulgairement qu'un homme ne peut pas y rester debout.

Bref, harassés de fatigue, transis de froid et (naturellement) bien affamés, nous parvenons, à la nuit tombante, dans l'une des dernières cabanes de la forêt, qui est formée de planches et de poutres mal unies, sans l'aide de clous, simplement p1.185 placées à côté l'une de l'autre, et par conséquent ouverte à tous les vents. Il y en a une semblable à côté de la nôtre, et les deux sont habitées par des bûcherons et des porteurs de bois, originaires du Setchuan. Nous y recevons la meilleure hospitalité que nous puissions, non pas souhaiter, mais attendre. Il y a là du feu à foison et de l'eau bouillante pour cuire notre maïs, et (un grand bonheur) de magnifiques et excellentes pommes de terre, qui ont été récoltées dans les voisines clairières du bois, sont étalées dans l'immense chaudière suspendue au sommet du toit, à la disposition des voyageurs moyennant quelques sapèkes.

12 décembre 1872. — Au Lao-ling. Beau temps.

Nous voilà en pleine forêt primitive. Mon baromètre marque 540 millimètres, dans cette cabane qui est bâtie sur l'arête d'un col où le vent glacial est encore très violent. Cependant, grâce aux multiples feux, j'y aurais pu dormir passablement bien, cette nuit, n'eût été l'étouffante fumée du bois humide et les bruits divers des voisins et des chiens.

Ces minimes détails intimes intéressent peu les autres et pourraient très bien se laisser de côté ; mais ils ont fait trop d'impression sur le voyageur pour qu'il les passe toujours sous silence.

Bien que deux ou trois pieds de neige, mobile comme du sable fin, couvre tout le pays, nous employons la journée entière à courir par monts et par vaux à la recherche des animaux dont on nous p1.186 a tant parlé, avec l'avidité d'hommes qui cherchent un trésor voisin. Pour une raison ou pour l'autre, nous voyons très peu d'oiseaux dans ces bois ; mais les mammifères doivent y abonder, à en juger par les nombreux vestiges que je trouve sur la neige. Il me semble reconnaître les traces de la panthère, d'autres félins de moindre taille, du sanglier, de la grande antilope des bois (*Nemorhedus Edwardsii*) du *Rhyzomys*, etc. Mais, dans ces montagnes impraticables maintenant, il n'y a pas de chasse possible en cette saison : on ne peut compter que sur le hasard... Et le hasard ne nous favorise pas aujourd'hui. Au surplus, mon but principal est atteint, puisqu'il s'agit surtout de reconnaître ces lieux inexplorés et d'en évaluer les hauteurs.

Nous tuons le *Sciurus Maclellandi*, ce joli petit écureuil que j'ai capturé jadis au Setchuan et que M. Swinhoe a eu à Formosa et à Haïnan. Nous prenons aussi le *Sitta sinensis* et quelques autres objets peu importants, mais point de nouveautés. Les oiseaux que j'ai aperçus sont un aigle royal, deux buses de forte taille (*Archibuteo aquilinus*) une chouette, non reconnue (le *Nucifraga hemispila* (?)), le *Siva cinereiceps*, le *Trochalopteron Ellioti*, le *Fringilla motefrigilla* l'*Emberiza pithyornus* ; et, sur une côte découverte et tournée au midi, deux cailles ! et des faisans à collier et sans collier. Ces deux espèces, quoique pâturant sur un espace de trois cents mètres d'étendue, marchaient et se tenaient en bandes séparées ; ce qui p1.187 prouverait bien que ces deux espèces voisines sont réellement distinctes.

L'esprit d'observation de nos bûcherons va si loin qu'ils sont en état de distinguer un sanglier d'un léopard ! Aussi ne peuvent-ils me fournir aucun renseignement nouveau sur la faune de la forêt du *Lao-ping*, loin de m'aider à prendre quelque chose. C'est pourquoi je me décide à

quitter dès demain ces rudes et impraticables montagnes, assez peu satisfait du résultat de mes fatigues (presque excessives pour moi) et intimidé par quelques véritables dangers que j'ai courus en marchant dans la neige.

D'après mes observations, le point le plus élevé du Kouang-thang-chan aurait une altitude d'environ trois mille sept cent onze mètres. Grâce à la clarté de l'atmosphère d'aujourd'hui, j'aperçois à l'est et à l'ouest plusieurs autres montagnes plus ou moins éloignées qui paraissent avoir à peu près la même élévation. Même le célèbre Thaé-péy-chan, que je vois tout blanc vers le nord-ouest, ne semble guère dépasser en hauteur les autres sommets principaux. Le baron de Richthofen, d'après ce qu'il m'a dit lui-même, attribue une altitude de douze mille pieds à cette dernière crête, qu'il n'a sans doute vue que d'assez loin : son appréciation a été remarquablement juste.

Dans l'endroit où nous nous trouvons depuis hier soir, les vallées écoulent leurs eaux vers le midi. Les montagnes y sont généralement plus arrondies que vers le nord de la chaîne du p1.188 Tsing-ling ; les granites sont remplacés par des schistes durs, d'un gris vert et bleuâtre.

La seule plante qu'on cultive près de notre cabane est la pomme de terre. Plus bas, dans les vallons tournés au soleil, se cultive dans la saison un peu d'avoine et des choux pommés d'Europe ; et plus bas encore, le maïs donne quelque bonne récolte. C'est la farine de maïs qui forme, avec les pommes de terre, l'aliment de ces montagnards ; on la mange d'ordinaire en bouillie et mêlée à ces tubercules. Nous vivons ici comme les bûcherons, et je vois avec plaisir que mon estomac, d'ailleurs assez mauvais, y supporte passablement cette nourriture, grâce à la fatigue et à l'air vif qui en activent les fonctions.

Les très rares habitants de ces montagnes ne s'y trouvent, me dit-on, que depuis peu d'années : ce sont des gens venus du Setchuan, qui conservent encore leur accent et leur costume. Avant leur arrivée, on n'exploitait point ces forêts si retirées. Maintenant, d'un bout de l'année à l'autre, on entend la hache et la scie abattre les plus beaux arbres ;

et chaque jour on trouve par les chemins beaucoup d'hommes robustes transportant sur leur dos, à petites journées, de larges planches de sapin, des poutres et des blocs carrés : tout ce bois va à la plaine du nord. Quand l'état des torrents le permet, on en utilise les eaux pour leur faire charrier des soliveaux et les pièces irrégulières de moindre dimension.

On se sent malheureux de voir la rapidité avec p1.189 laquelle progresse la destruction de ces forêts primitives, dont il ne reste plus que des lambeaux dans toute la Chine, et qui ne seront jamais plus remplacées. Avec les grands arbres disparaissent une multitude d'arbustes et d'autres plantes qui ne peuvent se propager qu'à leur ombre, ainsi que tous les animaux, petits et grands, qui auraient besoin de forêts pour vivre et perpétuer leur espèce... Et, malheureusement, ce que les Chinois font chez eux, d'autres le font ailleurs !

C'est réellement dommage que l'éducation générale du genre humain ne se soit pas développée assez et à temps pour sauver d'une destruction sans remède tant d'êtres organisés, que le Créateur avait placés dans notre terre pour vivre à côté de l'homme, non seulement et simplement pour orner ce monde, mais pour y remplir un rôle utile et relativement nécessaire dans l'économie générale. Une préoccupation égoïste et aveugle des intérêts matériels nous porte à réduire en une prosaïque ferme ce Cosmos si merveilleux pour celui qui sait le contempler ! Bientôt le cheval et le porc d'un côté, et de l'autre le blé et la pomme de terre, vont remplacer partout ces centaines, ces milliers de créatures animales et végétales que Dieu avait fait sortir du néant pour vivre avec nous ; elles ont droit à la vie, et nous allons les anéantir sans retour, en leur rendant brutalement l'existence impossible. Jamais je ne pourrai croire que c'est ainsi qu'il faut entendre ces paroles adressées aux premiers hommes : p1.190 *Replete terram et subjicite eam*. Dieu a établi l'homme (nous le voyons par les paroles de la Bible et par les facultés supérieures qu'il lui a accordées) le roi de tous les êtres vivants ; animaux et plantes, tous sont à son usage : mais c'est sans nul doute, à son usage raisonnable et rationnel.

Or, considéré au point de vue de sa conduite à l'égard des autres créatures animées, il paraît bien moins le roi intelligent que le tyran maladroit de la création terrestre. Il n'est pas croyable que le Créateur eût fait apparaître sur la terre tant d'organismes divers, si admirables chacun dans sa sphère, si parfaits chacun dans son rôle, s'il était permis au chef-d'œuvre de ses mains de les en faire disparaître pour jamais. Celui qui aime la nature, c'est-à-dire Dieu dans ses œuvres, se sent presque devenir misanthrope, en voyant ses semblables tant maltraiter ce qu'ils devraient respecter !

Je suis intimement persuadé que le progrès du temps élèvera le niveau général de l'éducation et de l'intelligence humaine jusqu'au point de faire user, sans abuser, des différents êtres organisés de notre monde ; malheureusement, ce sera trop tard pour quantité d'espèces, mortes pour toujours. Songeons donc à l'avenir.

Déjà l'institution des sociétés protectrices des animaux est un acheminement vers ces idées de justice universelle. Mais je ne comprends pas comment les mêmes hommes qui plaident la cause d'un *mulet trop fortement battu* puissent applaudir aux cruelles hécatombes d'un Baker en p1.191 Afrique ! Ces centaines d'innocentes et gentilles gazelles immolées à un amour-propre de chasseur, ces rares rhinocéros, ces éléphants si intéressants (précieux restants d'une faune qui va disparaître bientôt) inutilement massacrés, au moyen d'armes perfectionnées et dans un combat honteusement inégal, n'ont-ils pas autant de droit d'animer les brûlants déserts que sir Samuel et C. d'y voyager ?

Je voudrais que les sociétés scientifiques ou quasi-scientifiques qui accordent des éloges et des récompenses aux découvertes géographiques des courageux voyageurs fissent une restriction significative à l'endroit de pareilles boucheries, de ces véritables cruautés... Les nécessités de la vie et les besoins des collections scientifiques excusent seuls la destruction de quelques-uns des êtres de la nature.

Je voudrais encore que, dès à présent, les premiers livres élémentaires qu'on met entre les mains des enfants continssent quelques préceptes de cet intelligent respect qui est dû à toutes les œuvres de Dieu.

Ces réflexions, écrites au milieu de ces âpres montagnes à moitié ruinées et à côté de ces bûcherons, les plus grossiers des hommes, qui me voient griffonner d'un œil indifférent, préoccupent aussi, sans doute, l'esprit de plus d'un homme de bien de notre chère Europe ? Je le désire de tout mon cœur. C'est l'Europe qui doit donner le bon exemple, éclairer et réformer le reste du monde.

Mais je laisse là mes rêveries, et je reviens enfin p1.192 à mon Kouang-thang-chan et à ses forêts, dont la position géographique sériait le 33° 30' latitude et le 105° 40 longitude est de Paris.

Comme je l'ai déjà noté, j'ai vu qu'il existe plusieurs sommets d'à peu près égale hauteur, c'est-à-dire d'environ douze mille pieds, sur toute la chaîne du Tsing-ling, depuis le Kansou jusqu'au Honan. Il ne s'agit donc pas ici d'une simple série d'humbles collines, comme on l'a cru, mais d'une chaîne de montagnes plus importantes que les Pyrénées, très profonde, très complexe, et s'étendant de l'ouest à l'est sur une longueur de deux ou trois cents lieues.

L'un des arbres les plus nombreux que j'observe dans le Lao-ling est un grand et beau bouleau, à écorce d'un rose rouge, qui mériterait pour ce caractère de se nommer *Betulus rosea*. En fait de conifères, je trouve encore ici le *Biota orientalis* et le *Juniperus excelsa*, outre le curieux petit genévrier dont j'ai parlé plus haut. Le *Pinus sinensis*, aux longues et étroites feuilles, rare, paraît-il, dans toute cette chaîne, s'est arrêté plus bas. Mais le beau pin à écorce lisse et verte, et dont les minces feuilles sont réunies par paquets de cinq et parfois de trois, croît généralement dans toute la région des forêts centrales. Dans mes notes, je donne le nom de *Pinus quinque-folia* à cet élégant arbre qui devient haut et droit comme notre picéa.

Mais ce sont les sapins qui sont ici les essences principales et qui fournissent tout le bois transporté par les bûcherons. J'en trouve de trois p1.193 espèces : l'un, peu abondant, est un grand arbre ayant des feuilles d'if ou de *Séquoia*, et des cônes très petits et un peu arrondis : c'est sans doute l'arbre que les Setchuanais désignent sous le nom de *Thié-cha-chou* et qui est remarquable par la dureté de son bois. Le second sapin, le plus abondant et le plus grand arbre, a les feuilles aciculaires et d'un vert glauque, et des cônes moyens ; c'est l'espèce qui rappelle le mieux l'*Abies picea*. Le troisième sapin est fort rare ; il est remarquable par ses feuilles piquantes et très minces.

Dans cette saison, l'absence des feuilles rend difficile la reconnaissance des plantes. Les rhododendrons les conservent bien, et je parviens à en distinguer de quatre ou cinq espèces (dont l'un forme un arbre véritable), croissant vers la partie supérieure des forêts, à côté des saules marceaux. Plus bas, un grand *Cornus*, à rameaux presque verticillés, est plus abondant partout, ainsi qu'un *Berberis* à très longs aiguillons. Il y a encore un *Corylus* et des *Aralia* de plusieurs sortes ; et les chênes, au feuillage maintenant jauni, couvrent toutes les montagnes moyennes.

De même donc que pour les animaux, nous avons dans ces montagnes un mélange des espèces végétales du Sud et de celles du Nord. Et je crois que, dans la bonne saison, tant d'autres arbres et arbustes que je vois ici sans les reconnaître, ainsi que les plantes herbacées, donneraient à un botaniste les collections les plus intéressantes et d'autant plus précieuses que la p1.194 destruction prochaine et totale des forêts amènera aussi la disparition de beaucoup d'espèces et même, probablement, un véritable changement du climat de la contrée.

13 décembre 1872. — Beau temps. Départ du Lao-ling pour Inkiapo.

Puisque nous ne voyons et qu'on ne me signale au Lao-ling aucun animal remarquable que nous puissions prendre en cette saison, à moins d'y séjourner longtemps, et que pour cela il fait trop froid déjà,

notre auberge est par trop mauvaise, de même que notre régime de bouillie de maïs mêlée de pommes de terre, je me détermine à rentrer immédiatement à Inkiapo, sauf à revenir ici dans la bonne saison, si les circonstances font que je reste jusqu'alors au Tsing-ling.

En conséquence, nous nous mettons en route dès le matin ; malgré la glace et la neige fondante, nous descendons sans encombre jusqu'au bord du torrent qui nous ramènera paisiblement à notre gîte. Ce voyage est pourtant pénible, et je me sens très fatigué en arrivant vers la nuit à cette même misérable gargote où nous avions essayé de dormir en montant.

Rien vu de particulier en route. Tué un *Enicurus scouleri*, un *Cinclus pallasii* et un rouge-queue leucocéphale.

14 décembre 1872. — Beau temps. Arrivé à Inkiapo.

p1.195 La nuit a été froide, et nous avons reposé mal, quoique nous fussions exténués de fatigue pour les quatre-vingts li de très difficile marche faite hier. Au point du jour, nous reprenons notre voyage, un peu réconfortés par un bol de bouillie de maïs à la pomme de terre.

Chemin faisant, nous apprenons qu'on a blessé un singe hier, mais sans pouvoir parvenir à le prendre. Cela me fait penser qu'il sera bien difficile d'entrer en possession d'un de ces macaques, malgré les fortes sommes d'argent que j'en ai offertes.

Il y a grande pénurie d'oiseaux au milieu de ces milliers de montagnes offrant toutes les mêmes conditions. Seule, la pie commune est très abondante maintenant au fond des vallons, près des rares habitations humaines. Les bords du torrent nous offrent les espèces d'habitude, et, de plus, j'y tue un *Emberiza castaneiceps*, etc. Je crois aussi voit un *accenteur* : ce serait le premier oiseau de ce genre que j'aurais aperçu au pays.

Après avoir, aujourd'hui encore, fait quatre-vingts li de route, en descendant toujours le long du torrent, nous parvenons à notre résidence d'Inkiapo avant la nuit, réellement épuisés par la raide et

inhumaine côte qu'il faut gravir pour y arriver. Mon second domestique y a préparé la peau du *Chan-yang* tué par moi, que les chasseurs montagnards avaient apporté fidèlement, ainsi que plusieurs petits mammifères ; mais il n'a rien eu de nouveau.

@

CHAPITRE X

DU 15 DÉCEMBRE 1872 AU 12 JANVIER 1873

@

Continuation des travaux et des recherches dans le Lao-yu. — Acquisition de deux oiseaux nouveaux (*Pomatorhinus gravivox* et *Uragus lepidus*). — Désagréments du caractère chinois. — Administration d'un vieillard ; fête de Noël. — Les félins connus de la Chine. — Nouvelle espèce de vigne. — Un autre nouvel oiseau (*Pnoepyga halsueti*). — Réflexions sur l'année qui finit. — Arrivée d'un prêtre chinois : mœurs chinoises. — Les poissons du torrent. — Les singes du Tsing-ling. — Préparatifs de départ ; regrets.

15 décembre 1872. — Inkiapo. Beau temps.

Repos du dimanche solennisé comme à l'ordinaire, avec concours des chrétiens d'alentour, dans notre pauvre et vieille chapelle qui menace ruine.

Comme je suis à peu près sûr que mon *Ithaginis sinensis* est une bonne espèce nouvelle, et qu'il m'importe d'en acquérir d'autres échantillons en bon état, je décide un de nos chasseurs de la montagne à aller donner la chasse à ces oiseaux, qu'ils désignent sous le nom de *Song-hoa-ky* (*la* p1.198 *poule fleurie des sapins*). C'est un homme adroit, et je suis persuadé que l'argent que j'ai fait briller à ses yeux produira de bons effets. Il n'aura pas d'ailleurs besoin d'aller aussi loin que moi dans le Lao-ling, d'où, après tant de peine, je n'ai guère rapporté rien de bon, si ce n'est quelques observations. Il n'est pas toujours vrai que « *audaces fortuna juvat* ».

16 décembre 1872. — Inkiapo. Encore très beau temps, pas froid pendant le jour.

Enfin des chasseurs païens m'apportent un porc-épic ; mais il est en si mauvais état, que je ne l'achète qu'en attendant mieux. Cet animal a les yeux très petits, et deux pinceaux ou crêtes de longs poils *rachidiformes* ornent son cou et son dos. Les piquants les plus longs sont vers le bas du dos, et mesurent un pied. Quand ce rongeur a été

dépouillé (les chasseurs tiennent à conserver le corps de la bête), la peau, écailleuse en dedans et extrêmement graisseuse, se trouve être si peu consistante, qu'elle se déchire d'elle-même, si on la soulève.

Ce porc-épic est sans doute le même que celui qui m'a été signalé à Moupin et dans tout le Setchuan occidental. Mais appartient-il à la même espèce que celui du Fokién, que M. Swinhoe a fait connaître sous le nom d'*Hystrix subcristata* ? Mon spécimen est adulte, quoiqu'il n'ait qu'une taille médiocre ; mais l'on me dit qu'il y en a de bien plus gros que celui-ci. p1.199

17 décembre 1872. — Inkiapo. Encore très beau temps. Pas de nouveauté.

Monté sur le haut de notre montagne, je poursuis inutilement un accenteur que j'ai reconnu pour être l'*Accentor montanellus*, espèce de Pékin et de Sibérie. Il passe une très grande volée de *Monedula daurica* : je note ceci parce que, bien que ce joli petit choucas noir et blanc soit extrêmement abondant dans la plaine en hiver, c'est pour la première fois que je l'aperçois ici tournoyant sur les flancs de nos hautes montagnes.

18 décembre 1872. — Inkiapo. Très beau temps. Le baromètre marque 655 mm à une heure après-midi.

Chasse sans grands résultats parmi les broussailles de nos montagnes. L'élégant *Rhopophilus pekinensis*, à la voix si douce et si variée, y est assez répandu dans les lieux les plus secs ; mais, ici comme à Pékin, cet oiseau insectivore se cache si bien et court si rapidement d'un buisson à l'autre, qu'il est très difficile de le tirer. Il ne se rend, d'ailleurs, que lorsqu'il est brisé par le plomb. J'ai observé que la même chose a lieu pour tous les oiseaux dont les jambes sont munies de muscles puissants comme dans celui-ci, dans les *Garrulax*, les *Pterorhinus* et autres genres voisins.

19 décembre 1872. — Inkiapo. Temps doux, mais ciel mi-couvert.

p1.200 Depuis quelque temps, un prêtre chinois se trouve dans notre vallée de *Lao-yu*, occupé à donner la mission aux chrétiens de ce district. Il est en ce moment à Tuy-kio-tsa, à trois lieues d'ici, et aujourd'hui je vais lui faire une visite. C'est l'occasion de voir si ce hameau un peu plus central peut m'offrir des ressources plus grandes que l'inkiapo.

Je n'ai pas lieu d'être fâché de ma petite course, quoique je n'aie pas trouvé à me caser là plus avantageusement qu'ici ; au contraire, la montagne y est plus nue et surtout plus impraticable encore. Mais j'ai rencontré des Chao-ho-lo, et, à la fin des fins, je suis parvenu à en capturer deux ! C'est un *Pomatorhinus* de grandes proportions, et je ne connais rien de semblable en Chine. Autrefois, j'ai reçu à Pékin un *Pom. erythrocnemis*, envoyé par M. Swinhoe ; autant que mes souvenirs peuvent m'aider, il me semble que c'est à cette espèce de Formosa que mon oiseau ressemble le plus. Mais il n'y a aucune probabilité que ce soit la même, et, dans cette supposition, mon insectivore nouveau portera le nom de *Pomatorhinus gravivox*, à cause de sa curieuse voix, si grave et si sonore, eu égard au volume de l'oiseau.

Comme je l'ai dit plusieurs fois, cette espèce affectionne les vallées et les broussailles les plus sombres. Il fuit de loin à l'approche du danger ; mais, s'il est surpris dans son travail de fouillage ou pendant son bain quotidien, qu'il prend dans un coin de ruisseau caché sous les rochers ou les p1.201 buissons, il y reste complètement immobile à vous regarder curieusement et sans apparence de frayeur. J'ai noté plus haut que, au moyen de ses pattes robustes et de son bec long et courbe, il cherche sous les débris des végétaux les insectes et les petites coquilles qui paraissent faire sa seule nourriture, du moins en hiver. Il aime aussi à becqueter ces bourrelets coriaces et de forme régulière dans lesquels les différentes sortes de *Mantis* ont déposé leurs œufs sur des branches d'arbre. Le *Pomatorhinus gravivox* est d'un olive uniforme en dessus et blanc en dessous, avec quelques taches noires allongées à la poitrine ; une teinte roussâtre orne les oreilles, le front et les flancs. Il a la taille de notre merle.

Dans le même sombre vallon, garni de grosses pierres toutes couvertes des lianes impénétrables d'une vigne sauvage un peu épineuse, où j'ai pris le Chao-ho-lo, j'ai vu plusieurs autres oiseaux intéressants : un *Pomatorhinus* de petite taille, paraissant être le *Pom. stridulus* ; un *Carpodacus* ou *Uragus* rose, dont le cri de rappel est nouveau pour moi, et tout une compagnie de *Mecistura fuliginosa*.

Vers la fin de la journée, j'aperçois un groupe d'oiseaux bruns, voletant de buisson en buisson sur le revers d'une montagne abrupte. La capture de l'un de ces présumés inconnus excite encore mon étonnement : c'est un *Pterorhinus Davidi*, vieille et chère connaissance du nord de l'Empire. Cet oiseau a aussi la taille du merle, avec les p1.202 formes ordinaires des *Garrulax* ; il a le bec courbe et jaune, et son plumage est d'un brun uniforme. C'est une espèce permanente dans les montagnes de la Chine septentrionale et de la Mongolie, où elle est assez généralement répandue, quoique peu abondante ; elle possède une voix agréable variée et un chant fort étrange. Il fait, parmi les broussailles, un nid composé de brins d'herbes et ayant la forme ordinaire de ceux de nos fauvettes ; les œufs sont au nombre de cinq et d'une jolie couleur de turquoise, sans taches. Je possédais cet oiseau dès l'année 1862, et je l'envoyai alors au Muséum ; mais ce n'est que plus tard que M. Swinhoe en fit la description sur un sujet que je lui donnai, et qu'il le fit connaître aux naturalistes sous les noms qu'il porte aujourd'hui. Le nouveau mot générique (πτερον, ρίν) vient de ce que les soies raides qui couvrent les narines de cet oiseau ont un grand développement.

20 décembre 1872. — Inkiapo. Ciel mi-couvert, temps refroidi, menace de pluie. Vers le soir, les nuages disparaissent.

Aujourd'hui, le chasseur Tchang revient du Lao-ling avec une véritable charge d'ithagines (neuf mâles et six femelles). Il a brûlé toute la poudre que je lui avais donnée, et perdu, dit-il, une douzaine d'autres oiseaux blessés. Ces gallinacés, paraît-il, vont maintenant par bandes de dix-huit à vingt individus, et fréquentent les bambouseraies

sauvages. Le chasseur les a rencontrés, cette p1.203 fois, loin des chemins et en trois endroits différents, et il en a eu facilement raison, ces oiseaux ne connaissant pas encore le danger et n'étant qu'étonnés des coups de feu, sans chercher à s'éloigner.

Décidément, nous avons là une espèce remarquable, dont le trait différentiel caractéristique consiste dans la plaque d'un gris terreux qu'offre la poitrine, et dans le roux doré des pennes secondaires. La femelle, souvent plus forte que le mâle, a aussi la touffe de la tête plus longue que dans l'autre espèce. Le second éperon, ou ergot, n'existe que dans les mâles très vieux, et pas toujours.

Mon homme n'a rencontré aucune autre espèce de gallinacé au Lao-ling.

21 décembre 1872. — Inkiapo. Journée (couverte et froide) employée toute à préparer douze *Ithaginis sinensis*, à nous trois. — Pas de nouveauté.

22 décembre 1872. — Inkiapo. Le temps redevient beau. Repos et exercices religieux du dimanche.

On a beau dire et beau faire ! je crois que je ne parviendrai jamais qu'à *supporter* le naturel chinois. Ce manque si universel de bonne foi et de franchise est bien fatigant à la longue, et il est dur de devoir toujours vivre comme au milieu d'ennemis. Même chez nos chrétiens, la religion, qui élimine tant d'autres défauts, ne fait tout au plus que diminuer ce fond général de p1.204 dissimulation et de fourberie qui est dans le caractère du pays, qui est comme une seconde nature chez eux. Mon naturel enclin à juger en bien des personnes que je ne connais pas (jusqu'à preuve du contraire) ne patiente parfois que peu de temps à l'égard des Chinois avec qui je me trouve. Il y a des moments où l'on se sent harassé, abattu... Cela est malheureux pour moi, parce qu'il n'y a pas de remède. Aujourd'hui, soit pour le mauvais temps, soit pour toute autre cause, je me sens triste et de mauvaise humeur ; je me suis aperçu qu'on s'entend avec mes domestiques pour

me tromper et me duper sur plusieurs choses, et je suis à me demander si je ne ferais pas mieux de transporter ailleurs mes vagabonds pénates... Je crois pourtant que je n'en ferai rien pour le moment : car, où trouver en Chine des hommes d'une autre conduite ? Il faut avouer que, dans mes voyages d'exploration dans cet empire, les privations et les fatigues matérielles sont l'une de mes moindres souffrances, et que ma force d'adaptation trouve vite des bornes quand il s'agit du naturel de ces peuples encroûtés de mauvaise civilisation.

23 décembre 1872. — Inkiapo. Ciel couvert.

Je vais une seconde fois courir tout le jour dans les fatigantes montagnes de Tuy-kio-tsa, avec mes deux chasseurs ou domestiques. J'y capture une seconde paire de *Pomathorinus gravivox*, mais je ne revois plus son congénère plus petit et à dos roussâtre, p1.205 dont je ne puis encore constater l'identité. Je tue encore trois jolis spécimens de ce joli *Carpodacus* à voix grêle et cadencée, pour lequel je veux proposer le nom de *Carp. lepidus*. Le mâle est tout rose, avec des teintes lustrées sur la tête ; la femelle est grise, flammèchée de brun. La queue de ce roselin est plutôt longue, et le bec un peu arrondi vers le bout. Cette espèce doit entrer dans la section des *Uragus* (de Sibérie) ; et peut-être, quand j'aurai vu des objets de comparaison, trouverai-je que mon oiseau est bien connu ailleurs. Cependant, pour le moment, la présomption est pour la nouveauté de l'espèce, attendu que deux femelles de l'*Uragus sibiricus* que j'ai eues à Pékin, ne ressemblent pas à celles que j'ai prises aujourd'hui. J'acquiers aussi un *Accentor multistriatus*, une nouveauté pour cette région, mais que j'ai rencontré jadis au Setchuan en assez grand nombre.

24 décembre 1872. — Inkiapo. Ciel couvert ; temps humide et froid.

Bien que, pour le moment, je ne voyage pas comme missionnaire, mais comme naturaliste, et cela sans aucun scrupule, parce que l'étude et la connaissance des œuvres de Dieu tend à la gloire du Créateur de la nature, mes travaux et mes courses si fréquentes ne m'autorisent

pas à me dispenser de toutes les fonctions de mon ministère. Sans compter les pratiques journalières de mon état, il m'arrive parfois de devoir prêter aux chrétiens p1.206 indigènes les soins spirituels et de charité qu'il leur serait trop incommode d'aller demander à leurs pasteurs ayant charge d'âmes. Ainsi, hier matin, dès avant le jour, je suis allé porter les secours de la religion à un malade du voisinage, et aujourd'hui je commence ma journée par grimper au haut de la montagne pour administrer le vétéran des chrétiens du hameau, lequel, parvenu à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (chose rare ici), et malade d'une bronchite, pense avec raison avoir atteint le terme de sa carrière et veut mettre ordre aux affaires de sa conscience.

Pas de nouveauté particulière. Capture d'un *Turdus ruficollis* et d'un *Monedula daurica* : ce dernier oiseau était en compagnie avec un *Mon. neglecta*. Ce fait est pour moi une preuve de plus que ces deux espèces, si distinctes d'ailleurs dans leur plumage à toutes les phases de leur vie, s'apparient ensemble assez souvent. Les hybrides qui en naissent peuvent donner lieu à des erreurs de détermination.

25 décembre 1872 (Noël). — Inkiapo ; Meilleur temps qu'hier.

Aux chrétiens de notre montagne s'en sont adjoints beaucoup d'autres venus de plus ou moins loin, même de la plaine, pour célébrer ici les fêtes de Noël. Selon leur coutume, ils passent la nuit entière à chanter leurs prières dans l'oratoire commun ; et je ne puis avoir que des sentiments de consolation et d'indulgence pour des gens qui ont p1.207 bien leur grand côté de bon. Les messes de minuit et de l'aurore sont célébrées devant une nombreuse assistance et avec fréquente explosion de bruyants pétards : c'est la mode de la Chine.

Les jeunes montagnards continuent à m'apporter des campagnols bruns : donc ce petit rongeur (*Arvicola melanogaster*) n'est pas plus rare dans ce pays qu'à Moupin.

26 décembre 1872. — Inkiapo. Le ciel redevient très serein.

J'envoie mon pékinois *Ouang* chasser à Mou-kia-pin ; ce village chrétien est à trois journées plus à l'ouest, assez proche de la grande montagne de Thaé-péy-chan.

J'acquiers un magnifique *Felis scripta*, que nous préparons aussitôt, peau et squelette, pour le Muséum, bien que j'y aie déjà envoyé cette espèce nouvelle du Setchuan occidental.

En dehors du *Felis tigris*, du *F. irbis* (l'once), du *F. pardus*, du *F. Fontanieri*, du *F. macrocelis* et d'un lynx connu sous le nom de *ky-pao* (la panthère des faisans), l'empire chinois renferme, à ma connaissance, six autres formes de chats sauvages, qui ont été décrites comme autant d'espèces distincte : *Felis viverrina, F. sinensis*, *F. microtis*, *F. tristis*, *F. scripta* et *F. manul.*

Un *Picus guerini* mâle, que nous préparons aussi, a le front rouge, et le haut et le derrière de sa tête sont d'un noir uni, tandis que d'autres oiseaux de la même espèce et du même sexe avaient p1.208 cette dernière région garnie de quelques plumes isolées noires, qui n'y forment pas un fond uni.

La belle et grande souris à dos rayé de noir ne paraît pas être une espèce exclusivement sylvaine, puisque nous en prenons aujourd'hui une dans notre propre maison.

27 décembre 1872. — Inkiapo. Ciel très serein ; fort vent du Nord. A sept heures, le thermomètre marque +8°, et le baromètre descend à 649 millimètres.

Le prêtre chinois qui se trouve dans notre vallée, le père Tchang, m'envoie en cadeau quelques poires d'un volume énorme, mais d'une saveur très médiocre, comme presque tous les fruits de l'extrême Orient. On veut me soutenir que le poirier qui porte ces fruits, gros comme des melons, est enté sur le peuplier nommé *ta-yang* : cela peut-il être vrai ?

Précédemment, les chrétiens de cette montagne m'ont aussi offert deux bouteilles d'un vin rouge qu'ils ont fait eux-mêmes, avec un raisin

sauvage qui croît au pays. Ce vin est doux et acide en même temps, et possède un goût particulier de framboise, mais il est très faible. Comme je l'ai noté déjà, la tige et les branches de cette vigne sont épineuses, et je n'ai pas vu ailleurs cette espèce qui, ici, couvre tous les rochers.

On sait que les Chinois ne plantent point de vigne pour faire le vin, et que les boissons alcooliques dont ils font usage sont tirées des p1.209 grains fermentés. Cependant leur pays produit spontanément plusieurs espèces de vignes à fruit mangeable, et les montagnes de Pékin offrent communément le *Vitis amurensis*, qui vaut bien notre *Vitis vinifera* d'Europe.

Une tortue fluviatile, qu'un homme de la plaine m'a apportée, me paraît identique avec l'espèce de Pékin, qui porte dans la science le nom de *Gymnopus perocellatus*.

28 décembre 1872. — Inkiapo. Ciel mi-couvert. Le vent continue à souffler, bien que le baromètre soit monté à 661 millimètres.

Je bats tout le jour la campagne sans rien prendre de bon, ni rien voir. Je vérifie que tous les chênes à feuilles de châtaignier qu'il y a ici sont munis d'une écorce subéreuse, plus dense que notre liège ; on pourrait le nommer *Quercus subsuber*. Je ne me rappelle pas que l'arbre de Pékin, qui a le même feuillage, ait une écorce semblable.

29 décembre 1872. — Inkiapo. Temps froid, assez beau, avec un peu de vent.

Des enfants chrétiens m'apportent un joli petit serpent annelé de rouge et de noir qu'ils viennent de prendre au fond de la vallée, je ne sais par quel hasard.

Un homme du massif des maisons où je loge part pour Sin-gan-fou, et j'envoie par lui une lettre pour M. Milne-Edwards, dans laquelle j'insère la description de l'*Ithaginis sinensis*, du *Pomatorhinus* p1.210 *gravivox* et de l'*Uragus lepidus* ainsi qu'un aperçu des conditions de ce pays sous le point de vue de l'histoire naturelle. Les mammifères

offrent bien aussi du nouveau, mais leur étude ne sera bien faite qu'au Muséum.

30 décembre 1872. — Inkiapo. Beau temps.

Aujourd'hui, je suis allé en campagne vers les montagnes de Tuy-kio-tsa. J'y ai pris la seconde espèce de *Pomatorhinus* qui est bien le typique *Pom. stridulus* ; un *Accentor multistriatus*, deux *Rhop. pekinensis* et sept *Siva cinereiceps*. Cela fera, avec trois autres pièces qu'on m'a apportées, de la besogne pour demain.

Mais la capture la plus intéressante de la journée est celle d'un *Pnœpyga*, qui me paraît différer spécifiquement de mon *Pn. troglodytoïdes* de Moupin, et auquel je me propose de donner un nom qui m'est bien cher : *Pnœpyga Halsueti*.

31 décembre 1872. — Inkiapo. Beau temps.

Journée passée à préparer les animaux pris hier.

On m'annonce l'envoi prochain d'un tan (boisseau) d'oiseaux tués pour moi à Chekintsuén : bonne nouvelle !

Et ainsi finit cette année 1872 ! Je l'ai commencée par un rapide voyage en Angleterre ; après quoi, j'ai dit adieu, peut-être pour toujours, à notre chère France, désorganisée par ses terribles revers, mais qui retournera, j'en ai la confiance, à l'ordre, à la santé morale, à la prospérité. Depuis p1.211 janvier, je me trouve souvent en route, et cela peut durer ainsi encore longtemps. Cependant, il n'y a rien qui répugne à mes goûts comme les déplacements, la rupture des habitudes, les voyages, en un mot ! — Ici, personne ne songe à me faire des souhaits ! Ceux que je forme, dans le silence de mon cœur, ont leurs objets principaux bien loin de moi, et l'éloignement me les fait aimer davantage. Ici, au milieu de cette fourmilière d'êtres humains qui sentent et pensent différemment que moi, je me trouve isolé... Or, il n'y a rien de tel comme l'isolement et la solitude pour exaspérer le sentiment.

Bien que la fin de l'année ne soit qu'un point psychologique, et qu'un événement quelconque partage notre temps tout aussi bien, je pense qu'il n'y a pas d'homme raisonnable qui ne fasse quelque réflexion sérieuse en pareille circonstance. C'est alors que nous comptons du doigt les années qui ne sont plus pour nous ! Heureux si nous n'y voyons que des actions honorables, des actes de vertu et de bienfaisance ! Nous en regretterons moins le passé, nous en redouterons moins l'approche du jour où il nous faudra, en tant que créature raisonnable, capable du bien et du mal, rendre compte de notre vie à Celui qui nous l'a donnée et conservée, et qui nous a dit quelle doit être notre conduite pendant notre pèlerinage sur cette terre.

L'homme a beau dire et beau faire, il ne se persuadera jamais que, du moment qu'il existe, il n'y p1.212 ait pas une cause de son existence, et que, du moment qu'il se sent un cœur insatiable et une âme qui vise à l'infini, son être ne soit pas immortel. Aussi, plus que le regret de ce qui n'existe plus, c'est la préoccupation de son avenir éternel qui fournit matière à ses méditations au passage d'une année à l'autre.

1er janvier 1873. — Inkiapo. Beau temps, avec vent. Baromètre à 648 millimètres.

Aujourd'hui, fête chômée. Visite au vieillard moribond et à d'autres malades.

2 janvier 1873. — Inkiapo. Vent froid au matin, neige au soir.

Journée employée en course dans la longue et étroite vallée orientale. Je m'y suis procuré différents bons objets, mais pas de nouveautés.

3 janvier 1873. — Grande neige au pays, Inkiapo. Il passe de nombreuses volées de pinsons d'Ardennes ; le mauvais temps les pousse vers des climats plus doux.

J'envoie mon domestique *Lu* chercher à Chekintsuen les oiseaux qu'on m'a annoncé avoir été tués à mon intention ; et il m'en rapporte

le *Buteo asiaticus* (de très forte taille), le *Milvus melanotis*, l'*Athene plumipes*, le *Picus scintilliceps*, le *Turtur risorius*, le *Gallinago solitaria*, le *Phasianus torquatus*, deux lièvres (*Lepus tolaï*) et quelques autres petits oiseaux. p1.213

4 janvier 1873. — Inkiapo. Le temps redevient beau et le ciel serein. La neige fond vite, mais l'air est froid.

Je passe toute la journée à préparer nos nombreux animaux. Le *Ouang* revient de Mou-kia-pin, et m'apporte, dans le panier de son guide, un beau *Tragopan* de Temminck, deux *Fregilus graculus,* un *Turtur rupicola*, un *Anthus cervinus*, un *Casarka rutila*. Ce canard rouge, me dit-il, est très abondant dans la plaine. Il a pris aussi, dans une grotte quaternaire, une paire de grandes chauves-souris fers-de-lance, ainsi qu'une murine de petite taille qui est arrivée vivante. Ces deux espèces de chéiroptères me paraissent différer des huit ou dix autres que j'ai rencontrées précédemment en Chine et qui sont connues des naturalistes sous les noms de *Vespertilio Davidi, de Vesperugo akakomuli, de Vesperus serotinus* (de Pékin), de Vespertilio moupinensis, de *Rhinolophus larvatus*, de *Murina aurata*, de *Murina bucogaster* (du Setchuan occidental), et de *Vesperugo pumiloïdes* (du Kiangsi).

En traversant la plaine, mon chasseur a aperçu parmi les champs inondés plusieurs grands oiseaux roses, que je présume être des Ibis nippon. Il y avait encore des grues et des outardes.

Le hameau de Mou-kia-pin, où je pense me transporter tôt ou tard, est sis sur une colline plus qu'à moitié cultivée, et à dix li de distance des grandes montagnes boisées.

Le Thaé-péy-chan se trouverait à huit ou neuf p1.214 lieues plus loin, et, d'après les chasseurs du pays, les flancs boisés de cette longue montagne nourriraient encore des *Budorcas*, auxquels les païens n'osent pas donner la chasse à cause de craintes superstitieuses. Il y a aussi là des cerfs de petite taille ; des chevreuils peut-être.

5 janvier 1873. — Inkiapo. Ciel nuageux, temps froid ; il gèle tout le jour.

Enfin le chasseur Tchang rentre aussi au logis, après dix jours de courses dans les montagnes intérieures ; mais il ne possède qu'un seul *Ithaginis* ! Cette fois, le temps n'a pas favorisé sa chasse ; mais je crains aussi qu'il n'ait cherché toute autre chose que ce que je lui avais recommandé de prendre. Cet homme me dit que la vallée aux singes ne renferme plus que sept ou huit de ces animaux, parmi lesquels il y en a un seul de forte taille : ils sont à peu près inaccessibles dans les rochers où ils demeurent. Il prétend que les forêts du Lao-ling nourrissent un second singe, à longue queue, plus grand, et qui vivrait sur les arbres. Je doute beaucoup de la vérité de cette information. Cependant il ne serait pas impossible que le *Rhinopithecus* de Moupin se trouvât aussi au Tsing-ling.

Des chrétiens de la plaine m'apportent de leur côté un *Aquila bifasciata*, en bon état. Cet oiseau a les couvertures des ailes très claires, presque blanches, mais point de plumes scapulaires blanches. p1.215

6 janvier 1873, Inkiapo. Epiphanie, fête chômée. Ciel voilé et journée très froide ; à huit heures le thermomètre marque six degrés au-dessous de zéro.

Comme j'apprends que le père Tchang va venir bientôt donner la mission ici, et que c'est la chambre que j'occupe qui est l'appartement destiné au missionnaire missionnant, il faut nécessairement que je me transporte dans un autre endroit. Sans la grande neige qui est tombée, j'irais passer quelques jours chez les chrétiens de Tuy-kio-tsa ; mais maintenant ce projet n'est guère exécutable. En conséquence, aussitôt que les peaux récemment préparées seront sèches, je quitterai ces montagnes devenues de plus en plus impraticables, et je descendrai dans la plaine du nord, pour continuer ensuite ma route vers Mou-kia-pin. C'est d'ailleurs là qu'il faudra passer quand je voudrai me rendre au sud de la chaîne. Pour le moment, je lâcherai de m'arranger ici, tant bien que mal, dans quelque maisonnette voisine.

7 janvier 1873. — Inkiapo. Ciel couvert ; neige au soir.

Je bats inutilement la campagne, dans l'espoir que le mauvais temps aura poussé dans notre voisinage quelque ermite ailé et inconnu des grandes montagnes. Je ne rencontre que des faisans, des *Trochalopterons*, des *Suthora*, des espèces ordinaires, en petit nombre.

Le grave et blême P. Tchang a annoncé son p1.216 arrivée ici pour aujourd'hui : c'est plus tôt qu'on ne pensait. Vite je fais mon *pan-kia* (changement de logis) ; et puis j'assiste à la réception qu'on fait à ce prêtre indigène. En dehors des cas de maladie extrême, le pasteur ne visite ses ouailles qu'une fois par an ; c'est un usage à peu près général dans toute la Chine. Il vient alors pour leur faire remplir leurs devoirs annuels de religion, et il reste parmi eux jusqu'à ce que tout le monde ait fini de satisfaire à ses obligations de conscience. Il est très rare qu'il y ait des chrétiens qui s'en exemptent.

On sait que chez les Chinois, de même que chez la plupart des peuples anciens, il n'y a pas de milieu dans les sentiments. On y est ou extrêmement vil ou extrêmement orgueilleux ; on rampe ou l'on domine ; on est esclave ou tyran... Ainsi, le moindre des mandarins, souvent sorti des derniers rangs de la société, affecte des allures et un faste qui paraissent insensés aux yeux des Européens. L'Empereur n'est plus un homme, c'est un Dieu ou un Fils du Ciel ; et ces millions de sujets, qui disputent aux grenouilles la boue des rizières, ne sont que des machines à produire des sapèkes... ! Voilà ce qu'il y a en Chine, non pas en théorie, mais en pratique, en réalité. Et il y a si longtemps que cela dure ainsi, que tout le monde trouve que c'est la chose la plus naturelle du monde.

Il n'est donc pas étonnant que nos chrétiens et nos prêtres indigènes du Céleste Empire participent plus ou moins aux idées de leurs p1.217 compatriotes. Aussi les uns s'évertuent-ils à prodiguer les signes de respect et d'honneur les plus excessifs (d'après nous), que les seconds acceptent pour le moins sans répugnance aucune. Ainsi, toute cette après-midi, notre vallée retentit des fréquents coups de feu

qu'on tire et des pétards qu'on brûle, *sur un espace d'environ trois lieues*, c'est-à-dire, sur toute la route que ce prêtre chinois doit parcourir. Et, vers le soir, j'aperçois le *Chén-fou* (père spirituel), précédé et suivi d'un nombreux cortège d'hommes, s'avancer lentement et en silence (on comprend qu'il savoure les honneurs), assis sur sa chaise à porteurs ornée de rouge, qui est posée sur les épaules de quatre robustes chrétiens. — Ces montagnes sont bien difficiles à parcourir, et le raide sentier en zigzag qu'il faut gravir pendant une heure pour parvenir à notre chapelle est singulièrement pénible ! — Je m'attendais à ce que, là du moins, le grand personnage (dont je suis sûr que les frères manient tous les jours la bêche ou la charrue) fît grâce à ses porteurs... Mais, pas du tout ! Ceux-ci n'ont qu'à s'alterner plus fréquemment, et voilà tout.

Ceci n'empêche pas le père Tchang d'être le meilleur littérateur du clergé indigène de ce vicariat. Il est vrai que ce n'est pas la littérature chinoise qui peut rectifier les idées, en accroissant le cercle des connaissances, et rendre un homme supérieur à certaines satisfactions puériles de l'amour-propre. Mais il est aussi juste d'ajouter que cette façon d'agir réciproque est dans la nature de ces p1.218 Orientaux, et qu'elle a un avantage réel, celui de sauvegarder le respect dû à l'autorité, quelle qu'elle soit. On pourrait ajouter que c'est le culte de l'autorité qui a conservé l'empire chinois, pendant que tous les autres royaumes de la terre se sont anéantis ou renouvelés plusieurs fois, surtout dans notre fière Europe. Aussi, malgré mes froissements personnels, je n'en veux point au bon P. Tchang pour ses manières mandarinales, ni à ses chrétiens pour leur excessive obséquiosité.

8 janvier 1873. — Inkiapo. Ciel mi-couvert.

Je veux bien utiliser tout le temps qui me reste à séjourner parmi ces montagnes. En conséquence, muni d'un *pao-dze* (petit pain chinois cuit à la vapeur dans la marmite) et de quelques noix, je vais pendant tout le jour explorer encore une fois l'interminable vallée orientale, accompagné de mes deux chasseurs pékinois... Tout y est neige, glace

et verglas. Cela ne nous empêche pas d'y admirer des blocs de beau granite à gros cristaux de feldspath, et beaucoup de phyllades et de schistes tout remplis de *Staurotides*, ces curieux cristaux qui affectent la forme d'une croix.

Déjà, dans les lieux abrités, l'humidité produite par la neige commence à mettre la végétation en mouvement, et j'observe quelques fleurs purpurines d'un *Xylosteum* inconnu. Ce n'est jamais sans de véritables transports de joie que je suis témoin du retour de la vie végétale, du développement des bourgeons, de l'épanouissement des fleurs p1.219 surtout : c'est l'emblème de la palingénésie humaine !

Dans les eaux limpides d'un torrent, qui n'est gelé que sur ses bords, je vois pour la première fois ici quatre grands et beaux poissons d'une espèce qui m'est inconnue. Je n'ai pas l'espoir et les moyens de m'en emparer : nos montagnards ne pêchent pas, et mes engins ne valent rien pour ces eaux bondissantes. Ah ! s'il y avait ici maintenant l'adroite ligne de mon cher A. H. ! Je rêve en ce moment à ce parent bien aimé, au cœur si bon, si vaste. Et lui, peut-être en ce même jour, pensera à moi sur les rochers tremblants du phare de Biarritz, pendant qu'il retire des flots écumeux une *louvine*, un *bar*, quelque *ferrille* au moins...

Oh ! combien, au milieu de ces gens ignorants et niaisement dédaigneux, on sent le besoin de consoler son cœur et de fortifier sa volonté par la pensée de ses amis, par le rappel des affections !

Bref ! le plomb de nos fusils peut du moins atteindre les habitants de l'air. Nous prenons deux *Enicurus sinensis* à la longue queue fourchue, un élégant *Enicurus scouleri*, un *Suya striata*, une nouveauté pour ces parages, sorte de petite fauvette à longue queue ; des ruticilles aquatiques, une femelle de mon nouveau bouvreuil rose, et un Urocissa sinensis, ce beau geai bleu, aux pattes et au bec rouges, à la queue longue et ondoyante.

Une observation curieuse ! Nul autre pays, p1.220 peut-être, ne fournit autant que la Chine des oiseaux à longue queue ! Est-ce pour

cela que les hommes du royaume du Milieu aiment tant à porter leurs cheveux en queue ?

9 janvier 1873. — Inkiapo. Journée froide ; ciel couvert.

Rien de nouveau. Matinée consacrée aux préparations taxidermiques. Il passe quelques aigles, des pinsons d'Ardennes, des choucas ; je vois la première alouette de l'année, dans cette montagne si déserte, maintenant. Je pense que c'est la variété qui a été distinguée sous le nom d'*Alauda cantarella*.

J'envoie le *Ouang*, avec plusieurs autres chasseurs, voir s'il n'y a aucun moyen de me procurer un singe. Il ne me faut plus qu'une dépouille de ce quadrumane pour décamper d'ici, et au plus vite. Ces cabanes de montagnes sont si petites, si misérables, que, depuis la venue du père Tchang, je me trouve extrêmement gêné dans mon fumant réduit, et nous pouvons difficilement nous y livrer à nos travaux *de métier*. D'ailleurs, à côté d'un Chinois qui ne charge pas même sa pipe lui-même, c'est une bien triste figure que fait un étranger s'exténuant de fatigue tous les jours, ne portant que des habits communs et se livrant sans cesse à des travaux vils...

10 janvier 1873. — Inkiapo. Temps froid, ciel voilé ; il neige au soir.

p1.221 La journée est employée principalement à encaisser mes collections et nos autres divers effets.

Une petite chouette fauve (*Athene plumipes*) vient se poser tout près de notre demeure, et bientôt après sa dépouille augmente le nombre de celles qui sont destinées au Muséum.

Au soir, les chasseurs sont revenus de la vallée aux singes, mais sans singe ! Ils en ont vu, compté et poursuivi *huit*, disent-ils, les seuls qu'il y ait là et dans toute la contrée. Les gens du pays, après un mois de préparatifs et d'attente, en avaient pris quatre au piège : l'un s'est échappé, paraît-il ; deux sont très jeunes et fort petits, et l'autre, une femelle adulte, a la tête abîmée. Le *Ouang* me raconte que cet animal

ressemble au singe de Pékin, étant comme lui d'une couleur jaunâtre et ayant la queue de deux ou trois décimètres de long. Cependant, dans cette macaque-ci, les bras et le haut du corps offriraient une teinte grise, presque blanchâtre. Est-ce bien le *Macacus tcheliensis* du Nord ? Je répugne à le croire. — Je suis donc très contrarié de ce que mon chasseur, à qui j'avais confié une bonne somme d'argent, n'ait pas acquis l'un de ces singes captifs. Il me dit, pour se justifier, que les chasseurs du lieu lui ont promis de prendre un sujet plus beau ; mais cette capture n'est pas certaine ! Et, avant qu'on trouve le moment opportun de retourner à cette vallée, les animaux capturés seront transportés ailleurs et vendus pour les jongleurs. Il est vrai que mon homme s'est trouvé effrayé de p1.222 devoir débourser la valeur d'au moins une centaine de francs, pour obtenir le moindre de ces petits grimaciers... Il pense pouvoir en tuer lui-même, quelque beau matin. Soit !

11 janvier 1873. — Inkiapo. La neige couvre toutes nos montagnes.

Rien de nouveau. Nous continuons à faire nos paquets.

12 janvier 1873. — Journée froide ; alternatives de soleil et de petite neige.

Comme je l'ai noté plus haut, nous sommes ici entre le trente-troisième et le trente-quatrième degré de latitude ; mais notre maison d'Inkiapo se trouve à treize cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

C'est demain que je vais quitter définitivement cette vallée ; j'irai d'abord à une demi-journée de route d'ici, dans un village chrétien qui a nom *Ho-kia-djaé*, au nord et en dehors des montagnes. Là, je chercherai les moyens de continuer mon voyage vers le couchant. Je loue donc aujourd'hui une dizaine d'hommes pour porter nos bagages jusqu'à ce poste, où il y a les restes d'une chapelle brûlée par les rebelles.

Tout de même, à la veille de mon départ, je crois m'apercevoir que ces montagnards semblent me regretter quelque peu ; et de mon côté j'avoue que, malgré tout, je sens un peu de tristesse en p1.223 quittant des lieux et des personnes que j'ai vus pendant soixante jours. Tant il est vrai que l'homme se fait à tout, et qu'il finit même par s'attacher à ce qui lui répugnait au commencement !

@

CHAPITRE XI

DU 13 AU 23 JANVIER 1873

@

Départ de la vallée de Lao-yu. — Plaine septentrionale ; sépultures chinoises. — Un grand cimetière mandarinat et nombreux animaux qui y séjournent. — Halte chez les chrétiens de Ho-kiadjaé. — L'ibis rose et autres oiseaux aquatiques. — Rencontre agréable d'un évêque italien. — L'écureuil volant, la grande outarde etc.

p1.225 13 janvier 1873. — Départ définitif d'Inkiapo. Ciel couvert et vent froid ; il gèle tout le jour.

Je reprends courageusement, sinon avec plaisir, ma vie de Juif-Errant ! C'est sans doute pour toujours que je quitte l'illustre vallée de Lao-yu (vieux poisson) ; je n'ai pas lieu de m'en trop plaindre, mais je ne la regrette pas non plus beaucoup. Car, si dans la belle saison les plantes et les insectes eussent pu me fournir de bonnes collections, il est plus que probable que je n'y aurais acquis aucune nouvelle espèce animale un peu marquante.

Au sortir des montagnes, nous prenons la p1.226 direction de l'ouest en voyageant sur les basses collines quaternaires qui talonnent le Tsing-ling, et nous parvenons à Ho-kia-djaé à une heure après midi. On est là en plaine, et le pays est en fête, parce que le principal d'entre les chrétiens marie son fils. On n'y est donc pas embarrassé pour nous donner à dîner, à moi et à ma suite. — Chez les Chinois, les réjouissances (dîners et pétards) de ces circonstances durent plusieurs jours.

Chemin faisant, j'ai rencontré et tué sur les graviers du torrent un *Ibidorhynchus strutersii*, espèce très remarquable que j'ai rencontrée aussi autrefois en Mongolie et au Setchuan septentrional. Ce rare et gracieux oiseau a la taille et les formes d'un courlis, avec les mœurs d'un chevalier. Il a le bec, les pattes et les yeux rouges, le dessus du corps ardoisé clair, le dessous blanc, avec le devant de la tête et la

gorge noirs. Un cercle de la même couleur encadre sa poitrine cendrée. Il vit de poissons et de larves aquatiques et fuit l'homme de loin.

J'ai tiré aussi un *Ruticilla Hodgsonii*, rouge-queue de l'Himalaya, nouveau pour cette contrée. Sur les grands arbres des sépultures abondent des tourterelles de deux sortes (*T. risorius* et *sinensis*) les étourneaux cendrillards, etc. Il y a dans la plaine beaucoup plus d'oiseaux que dans les montagnes, mais je n'y vois rien de nouveau.

14 janvier 1873. — Ho-kia-djaé. Ciel voilé et temps très froid encore, Le baromètre marque 720 mm ; ce p1.227 qui nous donnerait une altitude d'un peu plus de cinq cents mètres pour ce village.

On sait qu'il n'y a pas de cimetière commun en Chine, excepté pour les pauvres et les étrangers, auprès des grandes villes. Tous ceux qui ont un lopin de terre (et c'est le cas du très grand nombre) destinent un coin de leur propriété pour leur servir de dernière demeure, et jamais on n'ensevelit deux corps dans la même tombe. D'ordinaire on plante des arbres auprès des sépultures, et la loi défend qu'on les coupe jamais. Les lieux laissés ainsi en friche et couverts d'arbres sont d'autant plus ou moins considérables que le défunt est plus ou moins riche. On conçoit qu'en suivant cette méthode pendant une longue série de siècles la Chine se couvrirait tout entière de tombeaux. Mais un antique usage, ayant force de loi, a pourvu à cet inconvénient, et à chaque avènement d'une nouvelle dynastie sur le trône impérial la charrue est passée impitoyablement sur tous les cimetières, petits et grands, et tous les monuments funéraires sont détruits. De cette sorte, toutes ces terres improductives se trouvent restituées à l'agriculture. Ce n'est qu'au commencement de la dynastie actuellement régnante qu'on n'a pas abattu les tombeaux, parce que plusieurs parties importantes de la Chine avaient demandé pour condition de leur soumission au nouvel empereur celle, entre autres, qu'on ne toucherait pas aux lieux de sépulture, et qu'on permettrait aux femmes chinoises de continuer l'usage des petits pieds.

p1.228 C'est grâce aux sépultures que beaucoup d'espèces d'animaux peuvent continuer à exister en Chine ; car ce n'est guère que là qu'il y a des arbres, en dehors de quelques coins inaccessibles des montagnes. Je fais aussi exception pour le Sud, où il paraît que les bois sont moins rares.

Ici, près de Ho-kia-djaé, se trouve un très grand cimetière privé, connu sous le nom de Ouang-kia-fen. Il est très ancien et tout couvert de grands Biota orientalis, de peupliers et de broussailles, consistant surtout en *Vitex incisus*, jujubiers sauvages, des *Desmodium*, des *Lespedeza*, des *Caragana*, mêlés à des *Celastrus* et des *Asclépiadées* sarmenteuses, avec quelques *Cissus* et *Ampélopsis*. Or, comme les bois manquent dans la plaine et dans les montagnes voisines, ce cimetière sert de refuge à un grand nombre d'oiseaux et à quelques mammifères. Je vais passer là une partie de ma journée ; j'y vois plusieurs lièvres, un renard, des faisans communs à collier, beaucoup de grives des espèces communes de Chine (*Turdus fucatus, Naumanni, ruficollis*). Un grand faucon, que je prends pour le pèlerin, y est occupé à donner la chassa aux lièvres, dont il détruit un grand nombre et qu'il dévore sur place, à en juger par les restes de ces rongeurs que je rencontre fréquemment dans le bois. Les petites espèces d'oiseaux qui abondent le plus sont le *Passer montanus*, le *Montifringilla*, les *Emberiza ciopsis* et *castaneiceps* : les becs-fins sont très rares, et je ne vois que le *Pavus minor* et le *Parus palustris*. p1.229

15 janvier 1873. — Ho-kia-djaé. Beau temps, froid, sans grand vent.

Depuis le récent voyage de mon Pékinois *Ouang* à Mou-kia-pin*g*, j'ai tant entendu parler du grand oiseau blanc et rose qu'on nomme ici *Hong-ho*, que je suis impatient de vérifier si c'est réellement l'*Ibis nippon* que nos Chinois désignent sous ce nom. Comme j'apprends que, à deux ou trois lieues à notre sud-est, il y a des rizières dont les eaux claires ne sont pas gelées et où il y aurait maintenant des *Hong-ho*, je me mets en campagne dès le matin avec mon chasseur, pour explorer cette localité. Le bruit de divers oiseaux aquatiques que j'entends de

loin, avant de parvenir aux flaques d'eau et aux étangs, me dit assez qu'il y a là des choses intéressantes pour le naturaliste ou au moins pour le chasseur. En effet, j'y vois : *Aquila albicilla, Pandion haliœtus, Circus cyaneus, Ardea cinerea, Egretta* et *Garzetta.* J'y aperçois aussi huit véritables *Ibis nippon* ; mais, dans ces rizières découvertes, ce magnifique oiseau, d'un naturel méfiant, est très difficile à approcher, et je désespère de pouvoir le prendre avec les armes que nous possédons. Il y a aussi, dans ce mélange de marais et de fondrières, quantité de vanneaux, d'oies et de canards de plusieurs espèces. Le *Casarka* y est malheureusement très commun, et on le trouve deux à deux à tout bout de champ. C'est lui qui, de sa voix sonore, mais désagréable, donne l'éveil aux autres oiseaux quand le chasseur cherche à s'en approcher. Les p1.230 petits oiseaux capturés, ou vus simplement, consistent en *Anthus cervinus, Motacilla alboïdes, Emberiza pusilla, Emb. elegans, Emb. spodocephala, Emb. rustica, Emb. ciopsis, Emb. castaneiceps.*

16 janvier 1873. — Ho-kia-djaé. Beau temps, calme.

Comme j'ai envoyé à Sin-gan-fou mon domestique Lu, pour porter et chercher des lettres (et un paquet de lingots d'argent), nous ne pourrons reprendre notre voyage qu'après son retour : j'ai donc quatre jours pour continuer mes recherches ici, et le temps est délicieux pour marcher.

Conséquemment, aussitôt après avoir terminé nos exercices religieux accoutumés et notre léger déjeuner, je retourne battre les champs pendant toute la journée avec mon chasseur. Nous commençons par revenir à l'embouchure de la vallée de Lao-yu, où je rencontre encore quelques *Ibidorhynchus* ; je parviens à en capturer deux. Nous prenons aussi un *Accentor montanellus,* un *Alauda arvensis* et un *Anthus aquaticus.*

En repassant par les rizières d'hier, après une course interminable, je retrouve mes Ibis, mais si loin, si loin, que mon plomb n'a la force d'en abattre que des plumes.

Dans ces lieux et dans cette saison, l'entrée de la nuit paraît être le moment que les faisans semblent préférer pour se répandre dans les champs. Ce soir, nous en voyons un très grand nombre dans le voisinage de toutes les bambouseraies, où ces oiseaux trouvent leur refuge contre l'ardeur du p1.231 soleil ou contre les oiseaux de proie. Leur peu de crainte de l'homme prouve que nos Chinois ne les tracassent guère. Nous ne leur faisons pas de mal non plus.

En rentrant dans notre maison, j'y trouve un aigle de mer, ou orfraie, non vieux, que des chasseurs désirent me vendre. Comme nous n'aurions pas le temps de le préparer et de le sécher convenablement, je ne l'achète point. D'ailleurs ce rapace, si universellement répandu, n'offre ici aucun caractère particulier : c'est le pygargue commun, et non point le *pygargue de Macé*, ni le *Pyg. lencoryphus*, espèces indiennes, que je ne sais pas avoir été jamais observées en Chine.

17 janvier 1873. — Ho-kia-djaé. Petite neige tout le jour.

La matinée est employée en préparations taxidermiques. Dans l'après-midi, nous faisons une visite à la colline boisée qui domine l'entrée d'une vallée débouchant à notre midi ; c'est le dernier contrefort des monts Tsing-ling. Les premiers monticules sont arrondis ; plus loin, ils deviennent raides comme ceux de Lao-yu ; les roches consistent en schistes talqueux d'un côté, et en calcaire cristallin feuilleté en mince couche à l'est de la vallée. L'endroit est joli.

Nous tuons encore le ruticille d'Hodgson, et une grive Naumann à teintes très rousses. Les oiseaux de cette dernière espèce sont très nombreux sur les gros genévriers archi-séculaires qui bordent p1.232 le chemin menant à la pagode qui couronne la colline boisée, et dont le sommet a sept cents mètres d'altitude. Le petit *lucus*, ou bois sacré, est forme de genévriers de Pékin, de thuïas étalés et de chênes à feuilles de châtaignier. La terre est jonchée des glands de ce dernier arbre, et nous voyons les faisans s'en nourrir tout en tenant l'œil aux faucons qui planent dans les airs.

Le torrent qui baigne le pied de cette charmante colline est maintenant couvert d'une épaisse couche de glace ; mais auprès de quelques sources latérales qui ne gèlent pas je distingue le *Totanus ochropus* et quelques hoche-queues.

18 janvier 1873. — Ho-kia-djaé. Même temps qu'hier ; froid avec petite neige.

Mon domestique est revenu de la capitale de la province avec de l'argent et des lettres. Parmi ces dernières, il y en a une d'Europe (c'est la première depuis que j'ai quitté Pékin) qui m'est bien chère... En Chine, il ne faut pas compter sur la poste, puisque les courriers sont à l'usage exclusif du gouvernement. Dans les grands centres de population, les marchands entretiennent des correspondances à leurs frais, et les missionnaires qui sont dans l'intérieur de l'Empire tâchent de s'arranger avec eux pour faire voyager leurs missives. Ce système n'a guère de régularité, mais il coûte moins cher que s'il fallait envoyer des exprès. L'évêque de Sin-gan-fou reçoit sa correspondance par la voie de Hankeou, et ses lettres p1.233 mettent, pour faire le trajet de Changhay au Chénsi, autant de temps qu'elles en mettent pour venir d'Europe en Chine. Autrefois, mon évêque, feu Mgr Mouly, était obligé d'expédier un homme à Macao pour ses lettres, et cet homme consacrait un an entier à ce voyage. Maintenant, quelque part qu'ils soient en Chine, les missionnaires se trouvent donc en de bien meilleures conditions, puisque les plus éloignés reçoivent leurs lettres cinq ou six mois après qu'elles ont été expédiées de France.

Mon jeune homme me dit qu'il y a maintenant abondance de faisans vulgaires au marché de Sin-gan-fou, mais qu'il n'y a vu qu'un faisan doré, et celui-là en mauvais état : il faut donc croire que cette brillante créature se trouve rare ici, et sur la limite septentrionale de son *habitation*. De son côté, Mgr Chiaïs m'écrit qu'il pense que mes recherches seront plus fructueuses dans les montagnes du sud-ouest qu'ici, c'est-à-dire dans la vallée de Han-tchong-fou. Nous verrons cela.

19 janvier 1873. — Ho-kia-djaé. Ciel couvert, atmosphère tranquille, temps froid.

Au village et dans la plaine de Ho-kia-djaé le baromètre se tient un peu plus bas qu'à Sin-gan-fou : on peut donner, en conséquence, une altitude de cinq cents mètres au pied septentrional de la chaîne du Tsing-ling.

On offre de me vendre une peau de loutre qui a été prise dernièrement dans l'une des vallées voisines. Malheureusement, on a mangé l'animal, et p1.234 les os ont été tous perdus. Je m'empresse d'acheter cette belle dépouille, qui est complète, et qui est d'une teinte brune en dessus et grisâtre en dessous.

Je suis occupé à chercher le moyen de continuer ma route vers l'ouest ; comme à l'ordinaire, cela n'est pas une besogne facile. Les chrétiens de ce lieu ne sont pas serviables, et ils ne montrent guère de bienveillance pour moi qui, à la vérité, ne suis pour eux qu'un étranger. — J'ai observé qu'il en est généralement de même dans tous les endroits où la mission possède des propriétés territoriales. Ici, il y a deux cents *mou* de bonne terre qui sont censés appartenir à l'évêque ; et ce sont ces chrétiens qui en prennent soin. Est-ce que la conscience de quelque tricherie rendrait ces chrétiens soupçonneux à l'égard d'un inconnu dont ils ne comprennent point la mission ?

En général, tous les naturalistes ont à souffrir des soupçons des populations au milieu desquelles ils voyagent ; mais cet inconvénient est plus intolérable quand ils doivent prolonger leur séjour parmi des gens naturellement hostiles, et qui sont dans l'impossibilité morale de se rendre compte du but de leurs travaux. Du mépris initial on passe à la crainte, et de la crainte on va bien vite aux mauvais procédés.

Bref, nous parvenons tout de même à arrêter, pour demain, une charrette à trois animaux qui portera nos bagages jusqu'à une petite ville éloignée de soixante-dix li ; mais c'est à un prix relativement très élevé. Là, nous aurons encore pour p1.235 après-demain de nouveaux embarras du même genre.

20 janvier 1873. — Départ de Ho-kia-djaé. Neige tout le jour.

Mes charretiers arrivent à point nommé à trois heures du matin, et dès six heures nous pouvons nous mettre en marche, malgré la neige qui tombe à gros flocons. Le vent du nord est très fort et le froid très pénétrant ; néanmoins, nous marchons activement et sans distraction (à pied toujours), autour de notre grosse charrette qui se trouve peu chargée par rapport à la force des chevaux et du mulet. Aussi arrivons-nous de bonne heure dans l'après-midi à Tchou-dze-chién, ville qui a été rasée naguère par les rebelles, et où l'on a déjà reconstruit quelques rues. Là, j'ai le plaisir inattendu de rencontrer Mgr Amato Pagnucci, évêque coadjuteur du vicaire apostolique du Chénsi.

Nous n'avons rien vu de particulier en route : force casarkas rouges, des aigles pygargues, et encore quelques ibis roses. La plaine que nous avons traversée n'est pas parfaite ; elle est artificielle en partie, et extrêmement fertile en froment, d'après ce que j'entends dire. Le terrain quaternaire a l'aspect de celui de Pékin. Les villages sont nombreux, la plupart entourés de grandes murailles et de fossés, et couverts en partie de peupliers *ta-yang* et d'autres arbres.

Nous avons voyagé en longeant les montagnes à notre gauche, à une ou deux lieues de distance. p1.236 Celles-ci étaient couvertes de nuages au sommet ; mais j'ai pu apercevoir qu'elles diminuaient de hauteur à mesure que nous nous avancions vers l'occident. Leurs flancs septentrionaux, tous de profil et terminés brusquement sur la même ligne, sont déchirés par de larges vallons triangulaires qui font, au loin, le curieux effet d'autant d'immenses pyramides. Les torrents qui en sortent, et que nous avons traversés à moitié secs, contiennent des cailloux de granite, de calcaire gris et de grès schisteux.

Ici, les hommes de Mgr Pagnucci ont acheté une peau incomplète d'un grand *Pteromys*, ou écureuil volant, aussi gros qu'un chat : c'est le même animal que celui dont j'ai vu la dépouille à mon arrivée à Sin-gan-fou ; seulement, il a plus de blanc sur le dos. Si nous avions là une espèce distincte de l'Albo-rufus de Moupin, on pourrait le nommer

Pteromys dorsalis à cause de cette grande tache ovalaire qui marque son dos.

J'apprends ici que c'est la voie du nord de la rivière Yé-ho qu'a suivie l'an dernier le baron de Richthofen, avant de s'engager dans le Tsing-ling. (Par cette route, on compte qu'il y a douze jours de marche de Sin-gan-fou à Han-chong-fou.) Aussi ne peut-il pas se faire que ce célèbre géologue ait visité le fameux Thaé-péy-chan, du moins dans sa partie principale ?

21 janvier 1873. — Tchou-dze-chién. Très beau temps.

p1.237 Aujourd'hui, je vais, dans l'aimable compagnie de Mgr Amato, visiter les rizières voisines où l'on nous apprend que les ibis roses sont assez abondants. Mais ici aussi ces oiseaux sont tellement farouches que nous ne parvenons pas à les approcher à tir. Une garzette que je prends a déjà le dos revêtu de son beau plumage de noces. Je tue aussi le *Motacilla ocularis*, le *Mot. alboïdes* et quelques autres petits oiseaux.

Les rizières sont au nord-ouest de la ville, immédiatement au sortir de la porte. Elles sont alimentées par de claires eaux qui sourdent de terre là-même et que le froid ne gèle que plus loin. Aussi sont-elles, dans cette saison, le rendez-vous et la ressource d'un très grand nombre d'oiseaux. Mais je n'y vois que les espèces déjà observées ailleurs, c'est-à-dire la grande aigrette, le héron gris, l'aigle pygargue, l'aigle plaintif, la buse d'Orient, le milan, le cormoran, le vanneau et une immense quantité de canards, de sarcelles et d'oies. Les chasseurs, du pays tuent ces palmipèdes au moyen d'un long fusil monté sur une sorte de brouette dont le devant est garni de branches d'arbres. Ils ne tirent point l'ibis, dont la chair passe pour immangeable, et qui vit de sangsues et de petits poissons. On me dit qu'on ne le voit point au pays en dehors de la saison froide. Cependant, quelques personnes m'ont affirmé que le *Hong-ho* niche parfois dans les environs, sur les plus grands arbres.

Les montagnes paraissent bien ce soir à notre p1.238 midi ; et au sud-ouest j'aperçois l'un des imposants membres du Thaé-péy-chan

prêt à nous cacher les derniers rayons du soleil. D'ici non plus cette montagne, qui passe pour la principale du Tsing-ling, ne me paraît pas plus élevée que le Kouang-thang, mesuré par moi au Lao-ling, c'est-à-dire qu'il a quatre mille mètres au plus, comme l'avait supposé M. de Richthofen.

22 janvier 1873. — Tchou-dze-chién encore. Matinée froide et ciel couvert ; très beau temps plus tard.

Je ne suis qu'à moitié contrarié de n'avoir pas pu louer une autre charrette pour continuer notre voyage. Je pourrai jouir encore un jour de la si agréable compagnie de Mgr Amato, et parcourir de nouveau les rizières avec cet actif et saint prélat, qui a fort aimé la chasse dans son temps de jeunesse et qui ne la déteste pas du tout encore. Mais ces beaux Ibis à l'éclatant plumage, seront-ils toujours inabordables ? Espérons que non. Je pourrai du moins engager *les chasseurs à la canardière* à s'occuper de mes oiseaux, dont je suis impatient de vérifier l'identité ou la dissemblance avec les ibis que j'ai pris l'an dernier au Tchékiang. Ceux-ci, au mois d'avril et de mai, avaient tous le cou et les parties supérieures du corps revêtus d'une couleur cendrée s'harmonisant agréablement avec le rose et le blanc du reste du plumage : or, cette teinte ne me paraît point exister dans la race du Chénsi.

p1.239 Malgré l'aide de Mgr Amato, qui est très bon tireur, nous n'obtenons, cette fois encore, que des plumes de notre échassier rose ! Parmi d'autres oiseaux capturés dans la journée s'en trouve un nouveau pour moi, qui est, je crois, le *Motacilla dukhunensis*, ou mieux le *Mot. baikalensis* de Swinhoe.

A notre retour à la maison, les marchands chrétiens chez qui nous sommes logés me donnent une peau sèche de putois qui me paraît ressembler beaucoup au *Putorius sibiricus* de Pékin ; mais elle provient d'un animal aussi gros qu'une fouine. Ils me cèdent aussi une peau fraîche de renard du pays, mais sans le squelette. Heureusement, je possède déjà une tête osseuse d'une bête de la même espèce (restes

d'un repas de panthère) que nous avons ramassée naguère parmi les montagnes. Cela suffira pour décider si, comme il me semble, notre renard est bien le même que celui de Pékin, lequel, à son tour, me paraît différer peu ou point du renard de France, offrant comme celui-ci la variété à ventre blanc et la variété à ventre noir. Après cela, que penser de l'authenticité des deux espèces que M. Swinhoe a décrites du Fokien, sous les noms de *Vulpes holec* et de *Vulpes lineiventer* ?

23 janvier 1873. — Très beau temps. Voyage de Tchou-dze-chién à Yén-kia-tsoun.

Pour la somme énorme (comparée aux prix de Pékin) de trois mille cinq cents sapèkes, nous avons p1.240 loué une charrette pour cette seule journée de chemin.

Pendant que l'excellent Mgr Amato se prépare à continuer son voyage vers l'Orient, je reprends ma route vers le couchant une bonne heure avant le jour, et bientôt je me trouve hors des murailles de cette ville, jadis très commerçante et riche, et qui commence à peine à se relever de ses ruines.

Notre voyage se fait d'abord sur une plaine du même genre que celle que nous avons parcourue dernièrement, presque au niveau et le long de la rivière Yé-ho, puis sur le terrain ondulé du Diluvium *hoang-hoïen*, à douze ou quinze mètres au-dessus de la terre alluvionale et un peu plus éloigné du fleuve. Ce soir, nous commençons à voir à notre droite, c'est-à-dire vers le nord, une rangée de montagnes médiocres, formant un haut plateau sans pics aigus. A notre gauche, en allant vers l'occident, nous trouvons que les montagnes croissent de nouveau en hauteur jusqu'au groupe du Thaé-péy-chan ; elles s'abaissent ensuite, à partir de ce point, et paraissent s'arrondir à mesure qu'elles s'éloignent à l'ouest.

Les animaux principaux que nous observons en route consistent en un *Lanius major*, une chouette fauve et une nombreuse volée de grandes outardes. Ces derniers oiseaux s'acheminaient gaiement vers le Nord (comme si l'hiver était fini !) en groupe désuni, et en s'amusant

à faire *il tombolo* ou la culbute, au milieu des airs, avec une p1.241 aisance dont je n'aurais pas cru capables ces gros et lourds volatiles.

C'est en face du Thaé-péy-chan que nous avons suspendu notre marche, à la nuit tombante, dans le village de Yén-kia-tsoun. Il y a ici une trentaine de familles chrétiennes, avec une chapelle et un bon logement pour le missionnaire qui les dessert. Il paraît que nous ne nous trouvons encore qu'à deux cent quatre-vingts li de Sin-gan-fou.

@

CHAPITRE XII

DU 24 AU 28 JANVIER 1873

@

Séjour à Yén-kia-tsoun. — Les habitants des collines quaternaires. — Course à Mou-kia-pin, près du Thaé-péy-chan ; le Budorcas et les autres ruminants de la célèbre montagne. — Un grand Aralia. — Course à Sin-djaé-li ; le Pterorhinus Davidi. — Renseignements sur les rebelles *Tchang-mao* ; leur cruauté ; leur but, leur fin. — Estimation de la population totale de la Chine. Cause de la divergence des opinions à ce sujet.

p1.243 24 janvier 1873. — Yén-kia-tsoun. Très beau temps et soleil chaud pour l'époque. Le baromètre nous donne pour ce lieu une altitude d'environ sept cents mètres.

Nous nous trouvons sur une plaine quaternaire, au pied de collines, quaternaires aussi, qui vont en s'élevant vers le sud. Tout le pays est déboisé, converti en champs à blé ; les seuls et rares arbres qu'on trouve cultivés auprès des habitations consistent en *Ailantus, Cadrela, Sophora*, peupliers, jujubiers et caquiers.

Je suis venu jusqu'ici dans l'espoir de trouver, dans la vallée de Mou-kia-pin, des conditions p1.244 favorables pour mes recherches de naturaliste. Or, comme l'expérience m'enseigne que je ne dois point me fier aux relations des Chinois, gens sans précision, et d'ailleurs juges incompétents dans ma partie, je me détermine encore à aller voir moi-même cette position, avant que de m'y transporter avec mes lourds bagages.

Conséquemment, en dépit de la fatigue du voyage d'hier, fait à pied comme d'habitude, je me remets en route aujourd'hui, dès le matin, accompagné d'un guide et d'un domestique chargé du fusil et des ustensiles à collections. D'abord nous nous dirigeons vers l'ouest pendant une vingtaine de li, au pied des montagnes et par la plaine quaternaire un peu ondulée et sillonnée de profondes crevasses qui abritent des villages nombreux. Les heureux campagnards vivent là

dans des trous creusés dans la berge, où viennent aussi souvent se réfugier des craves. Ces élégants corbeaux, au bec et aux pattes rouges comme le corail, bien connus de tous les voyageurs des Alpes et des Pyrénées, sont ici les mêmes qu'en Europe.

La chaîne de petites montagnes que nous avons en vue depuis hier soir, à notre droite, me paraît éloignée d'une dizaine de lieues et courir du sud-ouest vers le nord-est.

Engagés dans la vallée de Tsang-yu, dans la direction du sud, nous y marchons jusqu'à peu près midi, et nous montons bientôt au hameau chrétien de Mou-kia-pin, qui n'est qu'à une centaine de mètres au-dessus du niveau du ruisseau. Le chemin p1.245 que nous avons parcouru est très fatigant, et le lit du torrent est tout encombré de blocs roulés de gneiss et de granite qui embrassent aussi la route. Quelques grosses masses de granite offrent des cristaux roses de feldspath orthose. Sur les deux bords de la vallée, les couches de gneiss sont relevées dans un sens vertical, et elles sont recouvertes d'une épaisse assise de terre quaternaire jusqu'au sommet des collines, dont la hauteur croît au fur et à mesure qu'elles s'avancent vers l'intérieur.

Sur le coteau de Mou-kia-pin, à la chapelle, je trouve un peu plus de mille mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Là, vers le sud-est, on a en face la grande montagne de Poussachan, toute hérissée de crêtes, d'arêtes et d'innombrables rochers dont les intervalles paraissent garnis de petits bois. Derrière celle-là, et plus au sud, apparaît majestueusement et toute scintillante de neige glacée la longue échine du Thaé-péy-chan, auquel nos Chinois attribuent huit cents li d'étendue, de l'est à l'ouest ! (?)

Parmi les chrétiens de Mou-kia-pin se trouvent quelques chasseurs ; ceux-ci me confirment que les flancs boisés du Thaé-péy-chan nourrissent un certain nombre de bœufs sauvages (*Budorcas*) auxquels on ne va jamais donner la chasse, à cause du respect superstitieux qu'en ont les populations païennes de la contrée d'alentour. Les mêmes bois contiendraient encore, en petit nombre, le *Lin-tsoung-Yang* (je

pense que c'est mon antilope *Edwardsii*). D'après les descriptions des montagnards, ces herbivores ne différeraient pas spécifiquement de ceux que j'ai obtenus à Moupin, et que j'ai aussi retrouvés sur les frontières du Kokonoor, à moins de cent lieues d'ici, à vol d'oiseau. Les autres bêtes à cornes du pays sont le chevreuil (*Cervus pygargus*) et l'antilope de roche. Le prêtre chinois qui est occupé maintenant à faire la mission de cette chrétienté possède un jeune animal vivant de cette dernière espèce : il est d'un naturel farouche et présente ses petites cornes noires et pointues à quiconque s'approche de lui. Le *Ky-dze*, ou muntzac roux, existe aussi au pays ; j'ai pu me convaincre de ce fait d'après une queue de cette miniature de cerf dont j'ai vu surmontée la calotte d'un enfant en guise d'ornement rare. Mais ces chasseurs confondent cette espèce avec le chevreuil ordinaire, preuve qu'ils n'en tuent pas souvent. Il est même très probable que le chevreuil brun vit aussi dans cette chaîne, puisque, au Setchuan occidental, j'ai constaté que l'*Elaphodus cephalophus* s'avance plus au nord que le *Cervulus lacrymans* (chevrotin roux).

Les claires eaux du gros torrent qui passe sous Mou-kia-pin sont assez poissonneuses, paraît-il, et nourriraient d'imprenables loutres (nous en voyons sur les rochers baignés les *arguments à posteriori*) et des rats d'eau à longue queue... Serait-ce aussi mon *Nectogale elegans* du Tibet oriental ? Cela est probable.

En fait d'oiseaux remarquables, mes chasseurs p1.247 me citent dans leurs grandes montagnes boisées le *Song-hoa-hy* (*Ithaginis sinensis*) et le *Oua-ky* (*Ceriornis Temminckii*), qui y est peu abondant, d'après eux.

25 janvier 1873. — Mou-kia-pin, et retour à Yén-kia-tsoun. Beau temps encore.

Le prêtre chinois que j'ai rencontré ici est loin de ressembler à son compatriote que j'ai vu au Lao-yu : il ne déteste pas les Européens comme lui ! Hier il a fait tout son possible pour me retenir avec lui dans cette maison neuve de la mission ; et il voudrait même faire porter ici, dès à présent, mes bagages laissés dans la plaine. Mais je pense qu'il

n'est pas opportun que je me hâte pour cela et que je vienne perdre ces deux mois d'hiver ici, quand on ne m'y indique rien de nouveau pour moi, et que les neiges rendent impraticables les grandes montagnes, qui seules m'offriraient des chances de quelque bonne capture.

En conséquence, je remercie le père Hoang pour sa bienveillante invitation, et après les fonctions religieuses du matin, que ma présence au milieu de ces braves chrétiens a rendues un peu plus longues que de coutume, je reprends la route de Yén-kia-tsoun, et j'arrive à ce village à deux heures et demie après-midi.

De même qu'hier, je ne vois presque point d'oiseaux sur mon chemin ; mais j'observe sur les bords du torrent des *Catalpa* de médiocre taille, qui conservent encore leurs nombreuses gousses, p1.248 longues et minces, qui font un effet curieux sur ces arbres effeuillés. Dans l'enceinte à demi ruinée d'une *ex-place forte*, qui est censée défendre l'entrée de la vallée, croissent quelques grands *Aralia* épineux du Setchuan occidental, de l'espèce à feuilles de ricin, qui sont aussi maintenant chargés de leurs petits fruits bacciformes, mais dépourvus de feuillage. Un autre arbre, que j'observe pour la première fois, croît auprès des sépultures de la plaine : c'est un citronnier très épineux, dont les feuilles caduques sont composées de trois folioles, et dont le fruit rond, de couleur ordinaire et très acide, n'est point utilisé par les Chinois.

26 janvier 1873. — Yén-kia-tsoun. Beau temps.

Repos du dimanche. Les chrétiens indigènes paraissent être assez nombreux dans ces parages : aujourd'hui, les fonctions sacrées sont célébrées dans la chapelle commune, avec un concours des fidèles des environs d'autant plus grand que c'est très rarement qu'ils ont la satisfaction d'avoir un chén-fou au milieu d'eux.

Ici aussi j'observe que, de même que dans toutes les parties occidentales de la Chine, les jeunes gens ont le teint clair et les joues colorées, et que souvent chez les hommes la barbe est roussâtre et les

cheveux châtains, de même que les yeux. Cela dépend-il de l'élévation du pays, de la nourriture habituelle, de la race originaire ? A d'autres la solution de cette question...

p1.249 On m'apprend qu'il y a dans ces collines quaternaires des *Cricetus* et des *Spermolegus*, et que ces derniers ont disparu des environs depuis longues années, mais qu'on les trouve encore abondants au nord du Yé-ho, dans la belle saison. Pour le moment, il n'y a moyen d'avoir ni des uns ni des autres : impossible de creuser dans la terre gelée.

Quand, l'automne dernier, j'étais sur le point de quitter Pékin, le docteur Bretschneider, de la légation russe, me manifestait son étonnement de ce que je me misse en campagne dans une saison qui lui paraissait défavorable pour les recherches d'histoire naturelle... Or, l'expérience m'a appris que, outre qu'en Chine l'hiver est la saison sèche et la meilleure pour voyager, c'est alors qu'on peut se procurer le plus facilement et en meilleur état les animaux stationnaires d'un pays. Sans doute, le temps est rude et l'on en souffre singulièrement en Chine, mais les pluies d'été ont de pires inconvénients. D'ailleurs, la connaissance des espèces sédentaires de chaque région importe plus à la science, d'après moi, que la possession de grandes collections de toutes sortes d'objets dont on ne saurait pas préciser l'habitation. Ceci soit dit des mammifères et des oiseaux, car il est évident que ce n'est que dans la saison chaude qu'on peut capturer les insectes et récolter les plantes, etc. S'il plaît à Dieu, nous utiliserons aussi ce temps-là, ici ou ailleurs.

J'ai profité des loisirs de ce jour pour écrire la p1.250 liste des oiseaux que j'ai observés dans le Chénsi méridional pendant ces trois derniers mois. J'arrive à peine à en compter cent cinquante espèces, parmi lesquelles il y en a quatre seulement que je regarde comme nouvelles : *Ithaginis sinensis, Pomatorhinus gravivox, Pnœpyga Halsueti* et *Uragus lepidus*. Des nouveautés découvertes précédemment par moi au nord de l'Empire j'ai retrouvé ici trois espèces aussi : *Pterorhinus Davidi, Rhopophilus pekinensis, Carpodacus davidianus*. Et des oiseaux

nouveaux pris au Setchuan occidental j'ai revu ici : *Sitta sinensis, Trochalopteron Ellioti, Suthora suffusa, Mecistura fuliginosa, Siva cinereiceps, Accentor multistriatus*, sans compter un bon nombre d'espèces anciennes qu'on ne connaissait jusqu'ici que dans le midi de la Chine.

27 janvier 1873. — Beau temps. Course à Sin-djaé-li.

Pendant que mes deux chasseurs pékinois vont explorer des rizières qu'on me dit se trouver non loin d'ici, je pars avec un guide chrétien pour visiter la petite chrétienté de Sin-djaé-li, qui est à une trentaine de li de ce village, vers le sud-est, tout près de la grande montagne de Sse-péy-chan et non loin du *Poussachan* et du Thaé-péy-chan. Il y a là des collines granitiques couvertes d'une épaisse couche de *diluvium* ; un très grand nombre d'habitations humaines sont creusées dans cette terre. Tout est cultivé à froment ; cependant je vois un bon nombre d'arbres autour des sépultures et le long des torrents. Le *Catalpa* y abonde : la p1.251 longueur et le peu d'épaisseur des gousses de cette espèce en font un arbre plus élégant que son congénère de l'Amérique, que l'on cultive en France.

La sombre montagne de Sse-péy-chan est confondue souvent avec le Thaé-péy-chan, et paraît même, dans la bonne carte de Klaproth, marquée comme le point culminant du massif montueux. Ce n'est cependant que la dirramation la plus septentrionale (et la plus facile à voir de la plaine) d'un système qui a des dos bien plus importants dans sa partie centrale. Dans mon impatience de faire connaissance avec cette montagne, je grimpe dans l'une de ses plus proches vallées, creusée par les eaux parmi les granites et les gneiss verdâtres ; mais je n'y trouve que neige et que glace.

Ici, on me parle d'une autre vallée profonde nommée *Hong-hoa* (rouge-fleur), qui pénètre jusque dans le Thaé-péy-chan ; il faudra la visiter plus tard, de même qu'une seconde vallée plus occidentale où l'on extrait le charbon de terre que je vois brûler dans ce district. C'est

un anthracite noir, très luisant et très lourd ; il est difficile à brûler, mais, dit-on, il chauffe beaucoup.

Parmi les oiseaux que j'ai capturés pendant ma course se trouve un *Pterorhinus Davidi*, un *Ruticilla indica*. De leur côté, mes chasseurs m'ont rapporté un *Emberiza rustica*, un *Picus guerini* à occiput noir, etc.

Ce soir, je me sens très fatigué ; j'ai fait plus de dix lieues de chemin, malgré une nourriture p1.252 insuffisante et malgré un soleil incessant dont je n'ai pas perdu un rayon, et qui chauffe fort dans ces latitudes, même en hiver. Le hameau de Sin-djaé-li, que j'ai visité, n'est pas non plus un lieu d'exploration où je puisse me fixer avantageusement pour la saison ; il me suffira d'y séjourner pendant quelques jours.

28 janvier 1873. — Yén-kia-tsoun. Beau temps avec vent froid.

C'est aujourd'hui le dernier jour de l'an chinois ; nos chrétiens, comme tous leurs compatriotes, le passent à se préparer à la fête de demain. Pour nous, nous employons notre temps à empailler les bêtes qui ont été capturées hier.

Je ne m'attendais pas à trouver ici des gens qui m'eussent connu précédemment. Je me trompais. Parmi les chrétiens qui viennent me saluer aujourd'hui il s'en trouve un qui a été à Pékin, qui m'y a vu et m'a parlé dans notre maison même, quand je commençais à former le petit *muséum* du Péy-thang. Outre cet homme, il y en a beaucoup d'autres dans cette province qui ont visité le nord de leur empire ; mais c'est dans la compagnie des rebelles ! L'une des tactiques des *Tchang-mao* consistait à s'incorporer, de gré ou de force, tous les hommes valides qu'ils rencontraient, pour en faire leurs portefaix, leurs porteurs d'armes, etc. Voilà ce qui explique leur incroyable nombre de cinq cent mille individus, qu'on a vus parfois réunis en corps, sous le nom de *Longs-Cheveux*. Beaucoup de p1.253 chrétiens de ce vicariat, et même deux prêtres indigènes, se sont vus entraînés par eux pendant plus ou moins de temps.

Aujourd'hui, l'un de ces *Tchang-mao* forcés me raconte qu'il a vu près de Tiéntsin, il y a cinq ans, deux Européens arriver tout à coup dans leur camp pour offrir leurs services au *Yén-ouang* (roi des Enfers). Ce chef redoutable des rebelles paraissait charmé de leur venue, et aurait bien voulu conserver dans son armée les *siang-jén* (hommes d'Occident). Mais ces messieurs comprirent sans doute qu'il n'y avait rien de bon à faire avec ces bandes indisciplinées et féroces. Ils parvinrent à s'échapper aussi adroitement qu'ils étaient venus.

J'étais à Tiéntsin à l'époque dont il s'agit ici ; et il est fort curieux de savoir que l'un de ces téméraires Européens vint alors lui-même me conter sa visite au roi des Enfers.

D'après ce que me disent nos chrétiens fugitifs, il est positif que les défaites essuyées à la fin par les rebelles ont coûté la vie à un grand nombre d'entre eux ; mais il n'est pas certain que leur empereur *Yén-ouang*, natif de Honan, ne soit pas encore plein de vie. Le plus grand nombre des *Tchang-mao*, après s'être débandés, s'en sont tranquillement retournés à leurs maisons et à leurs occupations antérieures. — Je rencontre partout de ces ex-rebelles, et ils me disent tous qu'ils n'ont jamais eu l'idée de faire une révolution politique, mais que leur unique but était de p1.254 s'enrichir davantage et plus vite qu'ils ne l'auraient fait dans leurs emplois ordinaires. Parfois ils m'ont eux-mêmes raconté froidement les cruautés, les horreurs inconcevables que commettaient impunément ces hordes de brigands. Sans doute, ce n'était là pour eux qu'une application de la loi darwinienne, du *Struggle-for-life !*... En ce cas, sans en être passés par la filière des fatigantes recherches scientifiques, les hardis penseurs chinois auraient devancé, dans une pratique très logique, les générations futures qu'entendent préparer à l'Europe les théories de ceux qui veulent raccourcir les bras de Dieu jusqu'à ne pouvoir point s'occuper des choses de notre monde, et qui prétendent remplacer la morale chrétienne par la fatalité du panthéisme, par l'aveugle nécessité.

Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que les ravages des rebelles ont, non pas décimé la population de la Chine centrale, mais l'ont réduite à la

moitié, au tiers, et même au cinquième de ce qu'elle était auparavant dans certains départements.

Ceci doit expliquer en partie la divergence des opinions des voyageurs européens à propos du nombre total de la population de l'empire chinois. Selon les époques et selon les régions visitées, l'évaluation pourra avoir une différence énorme. Après ce que je vois moi-même dans ce voyage, j'aurai beaucoup à rabattre de ce que je pensais à cet égard. Mais je suis loin de croire comme M. von Richthofen, qui, m'a-t-il dit l'an dernier, n'attribue plus à la Chine qu'une centaine de p1.255 millions d'habitants ! — Tous les missionnaires qui connaissent la Chine n'ont qu'une voix pour dire que cette estimation est très au-dessous de la réalité. Et en cela ils ne s'en rapportent pas uniquement au dire des Chinois. Bien que les missionnaires, répandus dans toutes les parties de l'Empire, n'écrivent pas de livres et ne fassent guère parler d'eux-mêmes, je puis affirmer qu'il s'en trouve parmi eux qui ont autant d'esprit, de jugement, de prudence et parfois d'instruction, que le premier venu de leurs compatriotes d'Occident, et ils sont mieux que tout autre à même de bien juger du nombre des habitants du pays où ils séjournent.

Les missionnaires savent tous qu'une maisonnette qui en Europe ne logerait qu'un cheval, une vache et son veau, abrite ici plusieurs familles, dont le personnel monte parfois au total de vingt, trente et quarante individus. Ils savent en détail combien il y a de hameaux et de villages dans un canton (*tou*) combien il y a de *tou* dans un *chién* ou *shién* (arrondissement) ; combien de *shién* dans un *fou* (département), et combien de *fou* dans un *sén* ou *chèng* (province). C'est en calculant ainsi, mieux que par kilomètres carrés, qu'on obtient le chiffre le plus approximatif de la population totale de l'Empire.

Nota. Au moment (9 juillet 1873) où je recopie à l'encre ces notes de voyage, je me trouve dans le Kiangsi oriental, non loin du Fokién. Or, voici quelque chose de très positif sur la population de p1.256 cette province qui a été aussi, comme on le sait, tant et si longtemps ravagée par les rebelles et par les impériaux.

Le Kiangsi mesure cent soixante-dix lieues dans sa plus grande longueur, comme la plupart des autres provinces de l'Empire. Il renferme treize départements, ou *fou*, comptant ensemble soixante-quinze *shién*, deux *tchéou* et deux *thin*, c'est-à-dire en tout soixante-dix-neuf arrondissements. Or, notre département de Nan-tchén (où je suis à présent) contient cinquante-cinq cantons ou *tou*, et notre canton, nommé Tsi-tou, est formé de dix-neuf hameaux ou petites communes. Ce septième (*tsi*, sept) canton est montueux et passe pour être peu peuplé, de même que le neuvième canton (*Kiou-tou*), qui lui fait suite, au nord-est. On n'y compte qu'un peu moins de mille familles actuellement existantes ; beaucoup moins qu'autrefois.

En supposant qu'il y ait *mille familles* dans le canton, et, d'un autre côté, en réduisant au minimum de quatre le nombre des personnes de chaque famille, nous trouvons quatre mille âmes pour le *tou* de Tsi-tou. D'après cette base, c'est-à-dire en prenant (sans crainte d'exagération) le nombre de quatre mille habitants pour la population moyenne de chaque canton, les cinquante-cinq *tou* de notre *shién* renfermeront deux cent vingt mille âmes, et les soixante-dix-neuf *shién* de la province donneraient le chiffre de *dix-sept millions trois cent quatre-vingt mille* pour le total approximatif de la population du Kiangsi.

p1.257 Et si, parmi les dix-huit provinces de l'Empire, il y en a de moins peuplées que le Kiangsi, il y en a aussi plusieurs dont la population est beaucoup plus considérable, telles que le Tchély, le Setchuan, etc. En prenant donc pour moyenne les dix-sept millions de Kiangsi, les dix-huit provinces ensemble nous fourniront encore un total de plus de trois cents millions d'habitants pour la Chine intra-murale.

Sans doute, les voyageurs sont étonnés de voir vide l'intérieur de presque toutes les villes chinoises. Mais, en échange, je suis toujours surpris de rencontrer de très nombreuses familles établies au milieu de montagnes supposées solitaires, dans les vallées les plus élevées, sur des coteaux escarpés qui nous sembleraient inhabitables, et cela autant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'ancienne Chine. Ainsi, sur l'immense lisière de cette gigantesque frontière qui s'étend depuis la Corée

jusqu'au Tonkin, la population chinoise se trouve maintenant aussi nombreuse que dans les parties limitrophes de l'intérieur de l'Empire ; elle y continue à faire partie intégrante des provinces d'où elle émane. C'est ainsi que les mandarins de la province où je me trouve en ce moment considèrent comme une dépendance du Chénsi tout le vaste pays des Ortous, depuis une trentaine d'années que leurs administrés ont commencé à cultiver cette contrée naguère réservée exclusivement au pâturage des troupeaux mongols.

D'autre part, on sait que les pertes de population p1.258 se réparent promptement en Chine. Les Chinois n'ont ni la conscription ni quoi que ce soit qui les empêche de se marier tous et de bonne heure, et, d'ordinaire, leurs femmes ont des enfants pendant l'espace de cinq lustres. Si ce n'étaient donc les cas très fréquents d'infanticide, les familles seraient fort nombreuses.

Il faut aussi tenir compte de cette multitude d'enfants qui meurent en bas âge faute des soins nécessaires à l'enfance, et par la petite vérole. Sans ces deux causes de mortalité, les vides opérés par les rébellions, ou mieux les brigandages, seraient comblés plus rapidement encore que je ne l'exige pour l'exactitude de mes calculs.

@

CHAPITRE XIII

DU 29 JANVIER AU 10 FÉVRIER 1873

@

Fêtes du nouvel an chinois. — Cérémonies ; musique chinoise, instruments, airs, exécution. — Visite à une mine de charbon. — Premiers insectes de l'année. — Récréations des Chinois, l'escarpolette. — Différend des chrétiens avec les païens de leur voisinage, arrangé par l'intervention du voyageur. — Seconde course à Sin-djaé-li ; tour des domestiques. — Ascension d'une dépendance du Thaé-péy-chan. — Une autre mine de charbon ; effet de la décomposition spontanée de la pyrite. — La vallée de Hong-hoa. — Abondance et familiarité des faisans.

p1.259 29 janvier 1873. — Yén-kia-tsoun. Beau temps. Nouvel an chinois.

Le premier jour de la première lune est aussi le commencement du *Tchun-tién*, ou printemps officiel. Malgré mon voyage en Europe, qui m'a pris dix mois, c'est bien la neuvième fois que j'assiste au renouvellement de l'année chinoise, et toujours j'ai vu du beau temps pour cette circonstance ! Je ne sais pas si la même chose a eu lieu pour la Chine méridionale, où je ne me suis jamais trouvé à pareille époque.

p1.260 La chrétienté de Yén-kia-tsoun possède un *Ing-yao-houy*, ou société de musique : aussi ces braves musiciens ont-ils préparé les plus beaux morceaux de leur répertoire pour célébrer le nouvel an. En conséquence, nous avons aujourd'hui : 1° *messe* avec grande affluence de chrétiens qui est, non pas chantée avec accompagnement de musique, mais dite malgré les bruyants instruments à vent, à cordes, à percussion, renforcés des interminables pétards de rigueur en pareille solennité ; 2° déjeuner au son de la même musique et des mêmes pétarades ; 3° cadeaux divers consistant en fruits et petites pâtisseries ; 4° *khotho*, ou grande prosternation, de tous les principaux chrétiens du lieu, habillés en grande cérémonie. — En ce pays, la grande salutation consiste en six prosternations entremêlées d'autant d'inclinations profondes. En ce jour, ces manifestations de respect sont

de rigueur de la part des enfants envers leurs parents, et de celle de tous les inférieurs envers leurs supérieurs. Ici les chrétiens pensent remplir un devoir en me faisant le *khotho* solennel, comme au représentant de leurs chén-fou, ou pères spirituels, et je dois accepter gravement leurs hommages, malgré mon peu de goût pour les cérémonies ; agir autrement serait m'exposer à contrister ces braves gens, et peut-être même à les scandaliser. Il me faut donc passer par là pendant tout ce jour ; sans compter qu'il y aura encore, me dit-on, des salueurs retardataires pour demain et après-demain.

p1.261 J'avoue que j'ai toujours aimé la musique (c'est un défaut, au dire de S. G. X.). Je m'en suis occupé jadis, tant en France qu'en Italie, dans ce pays classique des beaux arts où de saints personnages comme saint Alphonse de Liguori, saint François de Sales, saint Philippe de Néri, n'ont pas trouvé honteux de faire eux-mêmes de la musique. — Ces hommes, aussi éclairés que vertueux, avaient reçu avec une éducation civile le goût de tout ce qui est beau... — J'avoue donc que j'aime la musique et que, aujourd'hui, je ne me trouve pas plus fâché et ennuyé du tintamarre de nos virtuoses que de leurs cérémonies un peu exagérées ; j'ai ainsi l'occasion opportune de vérifier pour la millième fois que les Chinois, en fait de beaux arts, n'ont pas su s'élever au-dessus du degré le plus infime. D'abord, en fait d'instruments, je ne connais rien de plus imparfait, de plus primitif que les leurs (si ce n'est peut-être le tambourin et le fifre de mes chers compatriotes, les Basques, et de leurs voisins). Leur flûte, sans clef, est essentiellement fausse ; leur chalumeau est hideux et pour le timbre et pour l'inexactitude. Leur violon, d'assez bon ton d'ailleurs, n'a que deux cordes en réalité, et manque d'étendue pratiquement suffisante ; il se modèle d'ailleurs sur la gamme fausse des autres instruments, de même que la guitare. Celle-ci serait la moins mauvaise, jouée seule et pas à la chinoise ; ses notes rappellent le son de notre mandoline. Cet assemblage de pipeaux, ou de microscopiques tuyaux d'orgue, p1.262 qu'on nomme flûte de Pan, a chez les Chinois une assez jolie disposition et un bon aspect, mais comme instrument de musique il ne mérite de

figurer qu'à côté d'un mirliton. Un autre instrument auquel on a la prétention de faire donner des notes est ce système de cloches ou de plaques de fonte ou de pierre qu'il est à peu près impossible de faire concorder avec le reste des instruments. Ajoutez à tout cela des cymbales, divers tambours et caisses, des morceaux de bois plus ou moins creux, des castagnettes gigantesques, et vous aurez l'idée de l'orchestre le plus complet que l'on puisse voir en Chine ; l'Empereur n'a pas autre chose dans sa musique. Voilà pour les instruments.

Quant à l'instrumentation, voici ce que j'ai observé. Tous les morceaux que jouent les Chinois sont à *deux temps* ; et il y a des instruments exprès pour battre la mesure (on bat celle-ci d'une façon aussi guindée que bruyante). Les musiciens ont appris par cœur leurs interminables morceaux, et jamais je n'ai vu un Chinois sachant lire de la musique (bien que leur écriture renferme des signes musicaux), si ce n'est dans notre collège de Pékin, où les élèves s'amusent parfois à chanter les airs imprimés à la chinoise. De même, jamais je n'ai entendu un orchestre chinois sans que, après une minute de musique, il n'y eût entre les divers instruments un désaccord allant jusqu'à un demi-ton et même un ton de différence ! Mais cela n'empêchait pas ces intrépides instrumentistes de p1.263 continuer à souffler et à racler jusqu'au bout. Pour eux, tout semble aller bien, pourvu que l'on monte et que l'on descende au même temps à la fois, sinon par les mêmes notes.

La musique chinoise vaut-elle mieux comme composition ? Malgré toute ma bonne volonté, je ne puis pas parvenir à découvrir qu'il en soit ainsi. D'abord, le Chinois ne connaît point l'harmonie, et il n'a pas l'idée des accords : quelque nombreux que soient les chanteurs et les joueurs, toutes les pièces s'exécutent à l'unisson. Ensuite, ils ne connaissent pas les accidents musicaux, les changements de ton et toutes les richesses mélodiques qui en découlent ; ils jouent tout sur le même et unique ton initial, le seul qui soit possible avec leurs ingrats instruments. Après cela, les morceaux chinois sont d'ordinaire d'une longueur interminable. Et, bien que leur mélodie offre çà et là quelques

passages vifs et agréables, ce n'est habituellement qu'une longue suite de notes insignifiantes, roulant sur une petite échelle et d'une façon très monotone. — Un fait curieux, c'est qu'un morceau chinois ne finit jamais sur sa note fondamentale, pas même sur la tierce, comme cela a lieu dans les chants populaires des autres parties du monde, mais bien à la note qui suit la fondamentale, par exemple, ré, supposé qu'on joue en do. Et les artistes se *délectent* en prolongeant en point d'orgue cette note si contraire à la nature.

Toutes ces observations que je viens d'écrire concernent surtout la musique de Pékin et du p1.264 Nord, de ce qu'il y a de plus chinois en Chine. J'ai vu qu'il faut admettre quelque différence pour la Mongolie, le Tibet, et pour tout le midi de l'Empire, dont les habitants paraissent avoir une autre origine.

De plus, je dois noter une exception à ce que j'ai dit, au sujet de certains joueurs de guitare et de violon. Il y en a qui chantent une sorte de récitatif ou des couplets plus courts, tout en s'accompagnant sur leur instrument d'un autre air ou chant qui ne procède pas à l'unisson : l'artiste entrecroise l'air principal d'une sorte de fugue plus ou moins compliquée, plus ou moins heureuse : c'est alors un véritable accompagnement.

Je termine mes réflexions sur l'art musical chinois en ajoutant que les jeunes gens de cette nation auxquels on enseigne la musique européenne dans nos collèges ou séminaires finissent par aimer celle-ci, et qu'ils savent fort bien distinguer les beaux morceaux de ceux qui le sont moins. D'où il faut conclure que la parfaite indifférence que, dans certaines circonstances, des mandarins et des princes ont montrée à l'audition d'une musique européenne parfaite, ne doit point s'attribuer à une différence d'organe, mais à une différence des premières impressions : dans les beaux arts l'homme apprécie les choses moins d'après ce qu'elles sont en elles-mêmes et dans la nature que d'après leur mode de correspondre à l'idéal qu'il s'est fait de la beauté et aux types qui p1.265 existent plus dans ses sentiments et dans ses impressions que dans son jugement.

Mais quittons la musique pour les bêtes, qui sont ici mon principal soin du moment ! Les commissions que j'avais données à Tchou-dze-Chién pour l'acquisition de quelques *ibis* ont été exécutées, à la fin. Les chrétiens y ont réussi à faire tuer et à acheter deux de ces échassiers, qu'ils m'envoient aujourd'hui par un homme, de leur pays. Ces oiseaux ne me paraissent pas très vieux ; ils sont blancs, à l'exception des ailes et de la queue, où seulement s'est développée la belle couleur rose propre aux sujets adultes ; les premières pennes alaires sont aussi terminées de brun. Mais il n'y a aucune trace de la teinte cendrée des ibis du Tchékiang, et, à première vue, mes oiseaux me paraissent aussi avoir un bec moins fort que ceux du Sud.

30 janvier 1873. — Yén-kia-tsoun. Beau temps.

Nous préparons aujourd'hui nos deux ibis, qui nous donnent bien du travail, soit à cause de leur état de saleté, soit parce que leur plumage est en mue. J'observe que les nouvelles plumes sont roses, et non point grises : il est donc évident qu'au printemps et en été la teinte gris-cendré n'orne point ici le cou et le dos de cette espèce. Mes deux oiseaux sont un mâle et une femelle, et le premier est plus grand que sa compagne de quatre centimètres. (Dans les hérons c'est toujours la femelle qui est la plus grande.) Si donc la couleur cendrée p1.266 n'est pas la livrée de printemps de l'ibis rose, ou Nippon, comment se fait-il que tous les ibis adultes que j'ai vus au Tché-kiang, en avril et mai, étaient ornés du plumage gris que l'on croirait propre au jeune âge ? Nous avons dans cette province-là une race locale, spécifique, pour laquelle j'ai proposé, l'an dernier, le nom d'*Ibis sinensis*.

31 janvier 1873. — Yén-kia-tsoun. Très beau temps. Grand froid la nuit et à l'ombre ; très chaud au soleil.

Pas de nouvelles, pas d'acquisitions importantes. L'un de nos hommes en piochant dans la terre y trouve deux *Carabus* noirâtres, vivants, d'une espèce qui m'est inconnue. Nous prenons aussi un *Blaps* aux élytres pointillées, et un autre mélasome à formes trapues. Malgré

cela, il est visible que ces sèches plaines et ces collines déboisées doivent fournir bien peu d'insectes dans la bonne saison ; et mes Chinois me confirment dans cette opinion.

Un *Gobius* et un autre petit poisson que nous prenons dans le torrent de Tsang-yu sont aussi des espèces que je n'avais pas observées jusqu'ici.

1er février 1873. — Yén-kia-tsoun. Très beau temps.

Je vais visiter une mine de charbon de terre qui se trouve à deux ou trois lieues au sud-est de ce village, au milieu de petites collines qui talonnent le Tsing-ling. Les rochers de ces monticules p1.267 ressemblent à ceux déjà observés dans notre voisinage : des schistes métamorphiques, des gneiss, quelques diorites porphyritiques.

Les mines sont exploitées depuis une vingtaine d'années seulement, et très mal ; elles sont ouvertes au haut de petites montagnes déboisées, à environ mille mètres d'altitude. Les couches schisteuses qui renferment le combustible minéral sont relevées verticalement ; elles sont très tourmentées, froissées et *glissées*. Ce charbon paraît remonter aux premiers âges de la végétation, vu l'ancienneté des roches qui le contiennent ; mais je ne puis y découvrir à l'œil des traces évidentes de plantes, pas plus que dans les schistes qui l'avoisinent. C'est un anthracite très pesant, comme celui de l'autre vallée, d'un aspect métallique, qui raie et tache la main comme de la plombagine, et qui s'allume très difficilement. Même à cette hauteur de plus de mille mètres d'altitude, ces collines sont couvertes d'une épaisse couche de terre jaune et argileuse, semblable à la formation *hoang-hoïenne*.

J'ai retrouvé parmi ces montagnes quelques pieds de *Cephalotaxus Fortunei* ; et tout près des mines croît un vieux pied de *Catalpa Bungei*, de très grande taille.

Les mineurs m'apprennent qu'un phao-lou de petites dimensions (*Cervus pygargus ?*) se montre parfois dans les environs de leurs

cabanes, où les lièvres sont très communs, comme nous-mêmes nous pouvons nous en convaincre.

p1.268 Les animaux que j'ai capturés dans la journée consistent en deux *Phasianus torquatus* : l'un de ces faisans a le collier interrompu sur le devant et sur le derrière du cou, comme ceux de Tchékiang. Je tue aussi quatre *Trochaloptérons*, quatre *Carpodacus Pallasii*, deux *Suthora*, un *Ruticilla Hodgsonii*, etc. J'ai aperçu deux faucons de forte taille (pèlerins ou sacres), un busard cendré (*Circus cyaneus*) et quelques éperviers vulgaires.

Ces montagnes, quoique déboisées, offrent dans leurs vallons incultes des abris pour les animaux sauvages ; je ne doute pas qu'en été il n'y eût là des choses intéressantes pour le naturaliste. Malheureusement, il n'y a pas moyen de se trouver en plusieurs lieux à la fois, et je suis obligé de choisir le meilleur.

De son côté mon domestique Lu, après une journée entière de recherches, me revient avec six petites *ablettes* et un seul *Cetonia* (prémices du printemps) à couleurs testacées. Ce garçon ne s'est pas échiné à la peine !

2 février 1873. — Yén-kia-tsoun. Ciel couvert. Dimanche et fête.

Les fêtes du nouvel an continuent ; la messe est encore célébrée avec une nombreuse assistance et avec accompagnement de musique chinoise. Après quoi il me faut recevoir de nouveau des visites et des salutations de nouvel an, accompagnées des petits cadeaux d'usage, c'est-à-dire des p1.269 fruits et des gâteaux qui me servent à rendre heureux les enfants des voisins.

Comme je l'ai noté, la petite chrétienté de Sindjaéli que j'ai visitée dernièrement est située assez près des grandes montagnes. Aussi avais-je le projet d'y retourner demain pour y passer plus ou moins de temps, selon les circonstances. Mais le prêtre chinois Hoang, qui est chargé du soin spirituel de toutes les petites sociétés de fidèles de ce district, me fait annoncer qu'il viendra me faire sa visite de nouvel an

mardi prochain : je me trouve donc obligé de l'attendre ici jusqu'après ce jour : mais nous essaierons de ne pas perdre notre temps.

De même que dans le reste de la Chine, tous les travaux sont suspendus dans ces paisibles campagnes et les boutiques fermées, pendant la première décade du premier mois : les gens riches continueront à chômer pendant quinze ou même trente jours. Les réjouissances chinoises sont peu variées, peu brillantes, et elles paraîtraient fort insipides à nos pétulants Européens : elles consistent à faire meilleure chère qu'à l'ordinaire (et cela n'est pas merveilleux), à se tenir en habits de fêtes tout le jour, à recevoir et à rendre des visites, et à faire force tapage avec les cymbales, la caisse et les pétards. En Chine, point de danses ni de bals, point de jeux publics, point de récréations communes, rien de tout ce qui signifie *fête* dans nos idées européennes. On s'y croirait au milieu de vrais sages, de *Catons* ! Quoique les boissons $_{p1.270}$ alcooliques se vendent à vil prix par toute la Chine, jamais il ne m'est arrivé d'y voir un homme ivre ; presque jamais je n'y ai vu des hommes, ni même des enfants, en venir aux mains et se battre entre eux. Cela doit sans doute arriver quelquefois, mais rarement, surtout dans la moitié septentrionale de l'Empire. Aussi devons-nous rendre à la civilisation chinoise la justice qu'elle mérite, et confesser que, en dehors des guerres de rébellion, les Chinois de l'intérieur constituent un peuple tranquille, rangé, laborieux, économe, doux. Trois classes de leur société font exception à cette règle, comme le dit un de leurs proverbes : ce sont les soldats, les bateliers et les portefaix.

Je vois très en vogue au Chénsi un divertissement qui me rappelle nos jeux d'enfance de l'Europe, et que je n'avais encore rencontré nulle part en Chine. Des escarpolettes sont installées (pour la circonstance du nouvel an) devant beaucoup de maisons ; non seulement les enfants des deux sexes, mais même des jeunes femmes mariées, se livrent à cette récréation avec autant d'entrain que nos jeunes gens d'*outre-mers-et-continents*.

Quoique d'ordinaire le ciel soit serein en hiver, l'atmosphère à cette époque n'est pas très pure dans les régions basses, et la vue ne s'y étend pas fort loin. Cependant hier, du haut de la montagne à houille, j'ai pu apercevoir un vaste espace de la contrée qui s'étend au nord, au delà du Yé-ho. C'est une plaine à triple étage : le premier (le plus éloigné et le plus élevé), un *Diluvium hoang-hoïen*, est p1.271 à une centaine de mètres au-dessus du niveau de la rivière ; le second est de quelques dizaines de mètres plus bas, et le troisième étage consiste dans le dépôt du nivellement produit par les eaux actuelles. La formation de ce triple niveau des plaines qui longent le Yé-ho, de part et d'autre, s'explique facilement par l'action régulière des cours d'eau commençant leur lent travail d'érosion immédiatement après la déposition de l'épaisse assise hoang-hoïenne.

3 février 1873. — Yén-kia-tsoun. Très beau temps, avec froid intense au matin et au soir.

Toute notre journée est employée à mettre en peau les seize oiseaux que nous avons pris avant-hier.

Les gens du pays m'apprennent que les mines de charbon que j'ai visitées appartiennent à un seul et même dépôt que l'on retrouve dans plusieurs des montagnes voisines. Cette houille serait très abondante dans l'intérieur des mines, et elle coûte très peu sur les lieux d'extraction ; même rendue ici, elle ne vaut encore que moins d'une sapèke la livre. Un foyer ou un fourneau en consomme de vingt à vingt-cinq livres en vingt-quatre heures, c'est-à-dire, pour une valeur correspondant à un peu plus de deux sous de notre monnaie. A cause de la difficulté qu'a ce charbon de prendre feu, une fois allumé on ne le laisse plus s'éteindre dans les foyers. Il ne donne ni fumée ni mauvaise odeur ; les morceaux cassés p1.272 affectent une forme conchoïdale, et non point cubique ou prismatique, ni feuilletée.

On me dit que les montagnes basses que nous voyons à une dizaine de lieues au nord-ouest, sur la rive gauche du Yé-ho, fournissent une houille bien meilleure que celle-ci. Quoi qu'il en soit, il est bon de noter

que, vers le 34° latitude et le 104° longitude, il existe un groupe de collines carbonifères où le combustible minéral paraît se trouver en abondance et qui n'est encore que très peu et très mal exploité.

J'ai dit plusieurs fois, et tous les autres voyageurs confirment cela, que la Chine est un pays riche en charbons de terre ; toutes les provinces de cet empire où j'ai porté mes pas jusqu'aujourd'hui fournissent ce combustible : le Léaotong, la Mongolie orientale, le Chantong, le Chansi, le Chénsi, le Honan, le Houpé, le Setchuan, le Kiangsi, le Tchékiang, le Kouangtong, et même le Kiangnan.

4 février 1873. — Yén-kia-tsoun. Très beau temps. Le baromètre est monté à 690 millimètres.

Que le Révérend Père chinois vienne ou ne vienne pas me faire la visite qu'il m'a annoncée, je n'ai pas l'intention de perdre plus de temps à l'attendre ici. En conséquence, je m'occupe de mes préparatifs, pour me transporter demain au hameau de Sindjaéli, où je pense ne séjourner que quelques jours. Je commence à comprendre que, si j'avais à demeurer le reste de l'hiver au pied ou au milieu de ces montagnes, mes collections ne p1.273 s'y enrichiraient guère d'espèces nouvelles, et qu'ainsi le mieux pour moi sera de passer au sud de la chaîne, aussitôt que j'aurai terminé ici quelques autres recherches.

Aujourd'hui, j'ai à remplir les fonctions de *juge de paix !* Les chefs des chrétiens de Yén-kia-tsoun viennent m'avertir que, un de ces derniers jours, quelques païens du voisinage ont injurié grièvement les chrétiens, leurs femmes, et même le chén-fou, en disant contre eux toutes sortes de vilenies sur la voie publique. Ils me prient de faire, avant de quitter leur village, une leçon à ces méchants voisins, en les obligeant à rétracter devant témoins leurs calomnies et leurs malédictions. — Je sais combien tous les Chinois redoutent les mauvaises paroles et combien ils sont chatouilleux à l'endroit des imprécations. Je sais aussi, d'un autre côté, que mes braves et paisibles chrétiens d'Yén-kia-tsoun ne seraient pas aussi affligés que je les vois, sans un motif grave dans leur opinion. Par conséquent, je surmonte

cette fois encore ma répugnance à m'occuper de ces sortes d'affaires, et, d'après le conseil de nos sages vieillards, j'expédie trois hommes, y compris l'un de mes Pékinois, pour dire aux calomniateurs que, ayant entendu raconter qu'ils avaient proféré des paroles blessantes pour l'honneur des chrétiens et de leurs missionnaires, je tiens à savoir de leur propre bouche, et aujourd'hui même, sur quoi ils fondent leurs assertions, qui me paraissent n'être que des méchancetés. Il n'en faut pas davantage pour p1.274 obtenir la réparation désirée et rétablir la paix entre les offensés et les offensants. — Dans la soirée, les deux *mauvaises-langues* viennent me trouver humblement, en compagnie des trois principaux citoyens de leur commune, et ils me font le *khotho*, en demandant pardon et en confessant qu'ils ont mal parlé... Selon l'usage chinois en pareille circonstance, ils ont apporté avec eux du vin et des viandes, afin de faire un repas d'amitié avec les chrétiens ; et la paix se trouve ainsi rétablie entre les deux villages voisins.

Pendant la journée, mes jeunes gens m'ont apporté quelques *helix* empâtés dans une roche calcaire très dure, de la même couleur et de la même nature que notre *diluvium*, et détachée de ce même terrain quaternaire. Ce sont là évidemment trois espèces que j'ai récoltées vivantes dans les montagnes d'Inkiapo. Ce fait, et plusieurs autres que j'ai notés déjà, tendraient à prouver que nos puissants dépôts quaternaires ont reçu des montagnes voisines la plupart des matériaux qui les constituent (des boues, du sable, des coquilles terrestres ; point de cailloux roulés ni de grandes pierres), et que les causes qui ont amené la disparition des grands mammifères quaternaires, dont ce terrain renferme les restes, n'ont pas cependant détruit ces petits mollusques terrestres... : *Intelligenti pauca !*

5 février 1873. — Beau temps.

Nous mettons trois heures pour nous rendre p1.275 d'Yén-kia-tsoun à Sindjaéli ; il y a sept hommes pour porter nos meubles et bagages indispensables. Pour les caisses à collections, nous les avons laissées au premier de ces villages.

Le baromètre marque 670 mm. au hameau de Sindjaéli, qui est dans une assez jolie position, dans un vallon perdu au milieu de petites collines quaternaires où les lieux ravinés montrent des rochers granitiques. Quoique le soleil nous brûle la tête parmi ces arides monticules, la neige et la glace abondent encore dans les endroits ombragés.

Tous ces mamelons de terre meuble sont ensemencés de blé et de petits pois ; et c'est seulement près des sépultures et au fond des collines qu'il y a des arbres : *thuia, catalpa, paulownia, cedrela, ailantus,* deux espèces de *populus, ulmus, diospyros zisyphus.*

Chemin faisant, j'ai tué un *Parus monticola* ; et je suis très étonné de rencontrer dans ces parages cet oiseau himalayen, cette jolie mésange qui ressemble tant à notre grande charbonnière.

Les bords du large lit pierreux du torrent que nous avons traversé pour venir ici étaient bien animés ce matin ! C'est étonnant tout ce que nous y avons trouvé d'oiseaux, appartenant tous aux espèces communes du pays : pie bleue, geai d'outre-mer, crave, choucas, étourneau, faisan, tourterelle, pie et corbeau ordinaire, etc. ; tout s'y trouvait réuni, comme pour une fête commune, tout y foisonnait en grand nombre comme pour nous souhaiter la bienvenue ! Je me suis bien p1.276 gardé de troubler cette joyeuse population emplumée, mais mon Pékinois *Ouang*, qui marchait loin de moi, n'a pas su résister à la tentation de la tirailler. C'était bien inutile ! Ses captures ne nous serviront qu'à la cuisine.

6 février 1873. — Sindjaéli. Très beau temps encore.

Ce matin, j'ai un moment de mauvaise humeur. Mes domestiques m'ont joué un de leurs petits tours : comme ils n'ont pas plaisir (je m'en suis bien aperçu) à rester dans ce lieu assez misérable, ils commencent dès le premier jour à vouloir m'en dégoûter aussi par un de ces petits moyens tortueux si fréquemment employés par les Chinois de Chine et de tous les pays... Ils se sont arrangés de manière à ne m'apporter pour mon déjeuner qu'un horrible petit pain, noir et acide,

complètement immangeable, même pour moi qui suis habitué à tous les régimes ! Ils disent faussement qu'il n'y en a pas d'autre dans le pays, mais je les trompe bien en envoyant, sans leur souffler mot, acheter des pao-dze au village voisin : ce serait leur faire trop d'honneur que de me plaindre de leur procédé.

Comme je ne suis venu à Sindjaéli que pour être plus à portée d'examiner si les grandes montagnes voisines peuvent m'offrir des ressources pour mes recherches du moment et de l'avenir, je vais dès aujourd'hui parcourir, pendant la journée entière, les flancs et les vallons du Sse-péy-chan, qui est p1.277 un membre méridional du Thaé-péy-chan. J'y monte jusqu'à deux mille cinq cents mètres d'altitude sans rien prendre ni même voir d'intéressant. Ces innombrables crêtes sont hérissées de rochers et d'arbustes, maintenant ensevelis sous la neige glacée. — Ce sont partout des granites ; les collines inférieures en contiennent beaucoup de blocs roulés, empâtés et recouverts de terre diluvienne jaunâtre : preuve que le tout provient de ces grandes montagnes et que les granites ont été violemment entraînés avant la déposition de ce terrain meuble, ou lœss-hoang-hoïen.

Je rencontre aujourd'hui une troisième espèce de peuplier, bel arbre à écorce verte et lisse, avec des feuilles moyennes à très long pétiole : c'est un tremble nouveau pour moi. Il y a aussi dans le même vallon un *Juniperus* à rameaux effilés et tombants, un vrai genévrier pleureur. Plus haut, je vois des coudriers, des saules, des *Aralia* de deux sortes, etc. Mais en général la végétation ne me paraît pas très riche en plantes ligneuses, tandis que les débris herbacés qui percent la neige démontreraient une plus grande abondance de ces plantes.

D'un autre côté, nous avons beau remuer et soulever toutes les pierres que nous trouvons à découvert dans les lieux exposés au soleil, nous n'y voyons pas trace d'insectes ni de coquilles. Ce ne sera donc pas la peine de perdre notre temps dans ces pays, pauvres en animaux petits et grands.

p1.278 Les *Phao-lou* ou chevreuils, qu'on nous avait promis de rencontrer dans ces parages, sont invisibles pour nous : nous ne voyons que des traces de sangliers et de lièvres. Dans les collines sous-jacentes abondent maintenant les faisans à collier ; les individus qui ne sont pas déjà appariés vont par troupes de dix ou douze oiseaux, les mâles avec les mâles, les femelles avec les femelles.

Chemin faisant, j'apprends qu'il y a trois ans on a tué dans cette montagne un grand budorcas blanc, lequel avant de se rendre aux chasseurs en a blessé mortellement plusieurs. Un *Nemorhedus Edwardsii* a aussi été tué près d'ici, il y a peu de temps. Il est bien malheureux que je n'aie pas la chance de me procurer au moins quelques débris de ces intéressants herbivores, pour vérifier s'il s'agit réellement des espèces que je suppose.

7 février 1873. — Sindjaéli. Ciel couvert.

Malgré sa répugnance, j'envoie mon chasseur pékinois, pour une exploration de deux ou trois jours, dans la sombre vallée qui mène au Thaé-péy-chan et qu'on nomme ici *Hong-hoa.*

De mon côté, j'emploie ma journée à parcourir le voisinage de notre demeure, où, à côté de l'homme, habite et niche à son aise, dans les cavernes abandonnées du *diluvium*, le crave au bec rouge. Mes recherches peu fatigantes me fournissent plus de chasse qu'hier, mais pas un oiseau nouveau ni aucun être vivant qui intéresse. Mes prises consistent en un *Enicurus* à longue queue, p1.279 deux petits pomatorhins, les deux pics du pays, et encore une paire de faisans à collier. Ce gallinacé se rencontre partout où il y a des bambous ou des fourrés un peu considérables.

8 février 1873. — Sindjaéli. Temps brumeux. Baromètre, 675 millimètres.

Malgré un brouillard très épais, humide et froid, je me mets en route avec deux hommes pour aller visiter ce qu'on appelle ici les grandes mines de charbon. Elles sont à trois lieues d'ici, au sud-ouest, au milieu

de petites montagnes couvertes du même dépôt quaternaire dont l'épaisseur ici est parfois très considérable.

En remontant les torrents je rencontre, à la suite des granites, les mêmes roches verdâtres, dures, stratifiées et mêlées d'amphibolite et de gneiss, que dans la vallée de la petite mine visitée précédemment... La houille, très pesante, friable, salissante, plissée et ridée de cent manières, est renfermée dans ces schistes métamorphiques verdâtres ; mais les couches qui contiennent immédiatement le combustible sont noires et mélangées de beaucoup de quartz et de spath calcaire. Des blocs de calcaire cristallin, rayés de blanc et de noir, que j'ai vus dans le lit du ruisseau, paraissent provenir de masses supérieures aux couches anthracifères. Mais le tout est tellement révolutionné, qu'il est très difficile de reconnaître la succession des strates, qui, sur un petit espace, paraissent soulevées en plusieurs sens, disloquées, p1.280 et même renversées les unes sur les autres.

Pour moi, je trouve encore une explication de cette confusion locale dans quelque ancienne inflammation spontanée du charbon, par l'oxydation des sulfures de fer dont abondent ici les roches. En effet, dans une des mines abandonnées, le sulfure est en telle quantité et sa décomposition si rapide, que l'acide sulfurique qui en provient suinte dans le ruisseau et communique son goût aux eaux ; les rochers humides sont tous jaunis d'une bave sulfureuse dont les émanations se font sentir au loin. Il me semble me trouver ici au milieu d'une batterie de piles électriques.

A l'ouverture de la mine principale, les indications de mon baromètre me fournissent une altitude approximative de mille cent cinquante mètres, et, à midi, le thermomètre donne trente degrés.

J'ai pris pendant mon excursion une paire de *Garrulus sinensis*, à tête immaculée. Ce geai doit être rare au pays, puisque les habitants paraissent ne point le connaître. Je tire aussi une paire de *Rhopophilus pekinensis.*

Conformément à son parti pris de ne rien trouver de bon dans ces parages, mon chasseur pékinois a abrégé le plus qu'il a pu son exploration du *Hong-hoa.* Il me revient donc ce soir à la maison, les mains vides ! Il y a, dit-il, trop de neige et de glace dans ces froides vallées ; et de l'endroit où ils sont parvenus, lui et son guide, il y aurait encore cent li de chemin à faire pour parvenir au Thaé-péy-chan. — Il n'a donc pas vu la forêt, mais p1.281 de petits arbres, par-ci par-là, le pin à cinq feuilles, le bouleau, des broussailles abondantes et des bambouseraies sauvages, où on lui a dit que le *Song-hoa-ky* abonde. D'après mes hommes, cette étroite gorge, tout encombrée de rochers que la neige rend dangereux, est complètement impraticable en hiver ; mais en été on pourrait y voyager et trouver à se loger dans les rares cabanes ou sous des rochers. Là non plus il n'y a donc rien à faire pour le moment.

9 février 1873. — Sindjaéli. Ciel chargé de brouillard ; plus tard petite pluie et neige.

Dimanche et repos. Puisque ces collines ne peuvent me fournir rien de particulier pour mes collections, et que les grandes montagnes sont inexplorables maintenant, je me prépare sans plus tarder à quitter ce hameau demain matin, pour retourner à Yén-kia-tsoun. A la vérité, je me sens un peu piqué pour seconder ainsi les goûts et les désirs de mes domestiques... mais, en conscience, je ne puis pas rester à perdre mon temps ici.

Les faisans à collier interrompu abondent singulièrement dans les ravins et les sépultures de toutes ces collines : c'est sans doute la neige des grandes montagnes qui les y a poussés. Cependant on me soutient qu'il y en a encore beaucoup en été. Personne ne persécute ici ces beaux gallinacés : aussi n'y craignent-ils point l'homme. Ce soir, pendant que j'étais à causer avec quelques p1.282 chrétiens devant la porte de la chapelle, un beau faisan mâle est passé près de nous avec la familiarité d'une poule, pour chercher son logement de nuit sur des thuyas qui sont à quelques pas plus loin. Ce magnifique oiseau ne

hâtait son pas, en relevant sa longue queue, que lorsque nous nous retournions vers lui pour admirer sa hardiesse.

10 février 1873. — Retour à Yén-kia-tsoun. Au matin, ciel couvert et un peu de neige ; puis, vent de sud-ouest, fort et froid. Vers le soir, le temps se remet au beau.

Jean s'en alla comme il était venu ! — Notre petit voyage de retour se fait sans incident ; seulement, nous sommes fouettés désagréablement, pendant tout le chemin, par un vent glacial. Nous remarquons à la sortie de la vallée quelques vieux peupliers qui portent plusieurs nids de milans : ces oiseaux sont précoces pour leur nidification, comme tous les grands rapaces. Mais ces pauvres bêtes, qui doivent vivre de rapine, sont tour à tour bien tracassées dans la possession de leurs gîtes par les pies et les corbeaux qui ne cessent de les charger avec fureur.

A peine rentré à Yén-kia-tsoun, je vois arriver des hommes d'une autre chrétienté voisine, qui viennent m'inviter à aller passer quelques jours chez eux, parce que, disent-ils, le père Hoang se trouve maintenant dans leur village... Je regrette de ne pouvoir pas me rendre à leur désir, car je suis p1.283 résolu à me remettre en route demain même, pour m'avancer en ligne droite, avec deux hommes de bonne volonté, aussi loin que je pourrai vers le couchant, et même d'entrer sur le territoire du Kansou, si cela est possible, par les montagnes méridionales. S'il ne m'est pas donné de franchir la frontière, jalousement gardée, me dit-on, au moins pourrai-je, sur les confins, obtenir des renseignements plus complets sur les conditions physiques et politiques de cette province inconnue jusqu'aujourd'hui. Je suis ennuyé, désespéré de ne trouver que des gens qui ignorent tout ce qui dépasse les limites de leur cour et de leurs champs !...

@

CHAPITRE XIV

DU 11 AU 17 FÉVRIER 1873

@

Course aux confins du Kansou. — Encore les collines quaternaires. — Séjour à Se-yuén-chang. — Abondance du gibier sous les thuyas des sépultures. — Le costume des femmes chinoises ; leur visite annuelle à la maison paternelle. — Terrain diluvien et ses fossiles. — Préparatifs de départ pour traverser l'épaisse chaîne des monts Tsing-ling.

11 février 1873. — Course aux confins du Kansou. Ciel couvert ; vent de nord-est. Temps sec et froid tel qu'il me le faut pour bien marcher.

Je me mets en route de grand matin, accompagné de trois hommes qui portent les objets strictement nécessaires pour une rapide excursion. Après six heures de marche en droite ligne vers l'occident, en nous tenant à une ou deux lieues au sud du Yé-ho, nous parvenons et faisons halte dans un petit hameau chrétien, qui a nom Se-yuén-chang (au-dessus des quatre jardins), et où je trouve une altitude approximative de huit cent cinquante mètres. Nous sommes là sur des collines quaternaires p1.286 bien plus élevées que le lit du fleuve et qui correspondent à des monticules semblables, qu'on aperçoit au nord du Yé-ho : ce sont, sans doute, les restes d'un plateau qui a été raviné par les agents atmosphériques.

A Se-yuén-chang existe un puits où l'on n'a rencontré l'eau qu'à trois cent quarante pieds de profondeur. On me dit qu'en le creusant, il y a quelques années, on y a trouvé deux lits horizontaux de ces dures concrétions calcaires-argileuses, qu'on ne rencontre ailleurs que dispersées çà et là dans cette terre meuble. J'apprends aussi que, lorsque l'on a creusé le terrain où est bâtie en forme de grotte la chapelle actuelle des chrétiens, on y a trouvé, *isolé* (?), un os gigantesque d'un animal inconnu (sans doute d'*Elephas primogenius*).

En face de la vallée de Mou-kia-pin, l'antique haute plaine a été corrodée par les eaux du torrent qui en sort, sur une largeur de plusieurs lieues. Il y a là des rizières, et j'y retrouve mes *Ibis*. Cette fois-ci, deux heureux coups de fusil m'en procurent un couple, ayant tous les caractères des oiseaux adultes ; mais leur dos n'a aucune trace de la teinte cendrée des ibis du Tchékiang.

Dans les mêmes lieux, je vois plantés le long des canaux un bon nombre de ces beaux peupliers, aux rameaux très redressés, semblables à ceux que j'avais rencontrés, il y a trois ans, dans les environs de Lon-gan-fou, et qui rappellent si exactement nos peupliers d'Italie, Un homme de p1.287 la vallée de Han-tchong-fou, que je trouve en route, m'apprend que cet arbre si élégant abonde aussi chez lui. Cette espèce, qui porte dans mes notes le nom de *Populus acuta*, ressemble si fort à notre arbre d'Europe, que je suis à me demander s'il n'y aurait pas une communauté d'origine entre eux. Dans tous les cas, il n'est point admissible que ce coin si reculé de la Chine ait tiré son arbre de l'Occident. Le contraire aurait-il eu lieu ?

12 février 1873, Se-yuén-chang. Encore très beau temps.

Aux très instantes prières des braves chrétiens de ce hameau plus qu'à moitié souterrain, j'ai consenti à rester chez eux, pour dire la sainte messe à l'intention des nouveaux fidèles qui sont assez nombreux dans ces environs. Quant à aller au Kansou, je ne trouve plus d'hommes qui consentent à m'y accompagner, pour porter mes bagages indispensables ; l'on me dit qu'il faudrait marcher encore deux ou trois jours avant d'en atteindre la frontière, que les passages connus en sont maintenant barrés à cause de la guerre, et que l'on ne connaît point de chemin praticable par le sud. — Le fait est que je vois d'ici les montagnes du Kansou, qui me paraissent être bien moins éloignées qu'on ne le prétend ; mais je ne puis pas partir seul !...

Quoi qu'il en soit, je vais tâcher de bien employer cette journée de halte.

Dans la matinée, je vais visiter les petites et p1.288 raides collines du sud, qui sont comme les contreforts d'une montagne plus élevée, nommée *Che-liou-chan*, dont le sommet en aiguille est surmonté d'une pagode. Elle doit avoir un peu plus de deux mille mètres d'altitude, et c'est le géant de la région. Derrière les collines quaternaires qui montent jusqu'à plus de mille mètres dominent les montagnes granitiques à gros cristaux de feldspath, impurs, mais réguliers. Ces granites, qui me paraissent de récente émersion, se décomposent très vite ; le résultat de la désagrégation donne un *kaolin* plus ou moins blanc, une terre argileuse maigrement cultivable.

Le peu d'arbres qui croissent sur ces très arides coteaux sont des abricotiers et des jujubiers sauvages, avec quelques *Rhamnus* et autres arbustes épineux. Il commence à paraître quelques fleurs : géranium, *tussilage*, etc. ; de rares papillons (colias) volent aussi par-ci par-là, comme pour appeler le printemps...

Du reste, rien de nouveau. Il y a beaucoup de traces de loups et de renards ; mais nous n'apercevons aucun de ces carnivores. Les seuls oiseaux que je vois consistent en deux alouettes des champs, en quelques bruants (*Emb. ciopsis*), et en un vol de pacifiques *Jaseurs de Bohême*, retenus là par l'abondance des jujubes sauvages. Dans l'après-midi, je dirige mes pas en sens contraire, c'est-à-dire vers la plaine du nord. Mes persévérantes fouilles dans les éboulis et les crevasses de notre si puissant *diluvium* ne me donnent p1.289 aucun fossile, ni en ossements ni en coquilles. Seulement, j'y ramasse en quantité de petits coléoptères ressemblant beaucoup à notre *Galeruca lusitanica.*

13 février 1873. — Se-yuén-chang. Ciel voilé ; froid ; vent d'ouest.

Je prolonge mon séjour dans ce district tout à fait contre ma volonté ; les hommes qui étaient allés chercher mes effets ne sont pas revenus hier soir. Ces braves chrétiens commencent même à me prier de rester chez eux jusqu'après dimanche ; mais il m'est impossible de perdre mon temps pour leur faire plaisir.

Aujourd'hui, je vais examiner, pendant tout le jour, quelque haut plateau qui est au nord du Yé-ho. Cette rivière, sortie du Kansou et courant droit de l'ouest à l'est pour rejoindre le Fleuve-Jaune au sommet de son angle méridional, est maintenant dans ses plus basses eaux ; nous la traversons sur deux ponts placés à la suite l'un de l'autre et qu'on défait en été, époque où le large lit est entièrement rempli. Mais ce cours d'eau considérable, même maintenant, n'est point navigable, à cause de ses innombrables plages boueuses.

Les plaines quaternaires sont plus élevées que le lit du Yé-ho, d'environ deux cents mètres. Elles correspondent à celles du sud ; mais elles sont moins ravinées que celles-ci par les eaux, parce que derrière elles il n'y a que de petites montagnes nues, où n'éclatent point les orages de l'été, p1.290 contrairement à ce qui a lieu du côté méridional.

Sur les bords du plateau diluvien ont été plantés plusieurs bosquets, pour abriter les sépultures ; le thuïa et le vieux *Pistacia sinensis* en sont les arbres principaux. Les animaux du voisinage vont chercher là leur refuge, parce qu'il y a pénurie de végétation partout ailleurs ; maintenant les lièvres y sont très nombreux : j'en tue trois en très peu de temps, et je blesse aussi un aigle de moyenne taille (*Aquila clanga*) et un renard à teintes pâles, sans pouvoir m'emparer de ces derniers.

Aujourd'hui, nous rencontrons sur notre chemin un grand nombre d'hommes et de femmes, tout endimanchés, qui vont prendre part aux réjouissances publiques qui ont lieu dans l'un des grands villages voisins, pour célébrer le seizième jour de la lune du printemps, lequel met fin ici aux fêtes du nouvel an. Un autre motif fait encore voyager en ce jour beaucoup de jeunes femmes mises dans leur plus belle toilette : c'est aussi le seizième jour de ce mois que les jeunes mariées ont la coutume de quitter temporairement le toit conjugal, pour aller passer quelques jours dans la maison paternelle.

La couleur des habits affectée ici par la jeunesse et par l'enfance est le rouge écarlate : pantalon rouge, robe rouge et bas rouges quelquefois. Dans la circonstance dont je parle, la toilette de la femme chinoise, d'ordinaire si simple et si modeste, est véritablement

éblouissante dans ce p1.291 pays : la tête est ornée d'une sorte de diadème surmonté de guirlandes d'or et d'argent ; les larges pantalons et la longue robe de soie sont garnis de broderies bleues, vertes, noires, qui corrigent un peu l'éclat du fond rouge ; les petits souliers, en forme de sabot de chèvre, brillent aussi par la richesse du satin et par l'abondance des ornements.

Ces jeunes femmes se rendent à la maison de leurs parents, soit en chaise à porteurs, soit en charrette, soit à cheval, selon leur fortune ; et elles sont accompagnées par des membres de la famille du père, mais jamais par leur mari : cela serait une indécence ! Celles qui sont mères ne manquent pas de porter en triomphe leurs poupons ; et quand la douceur de la température le permet, la mode est de ne laisser à ceux-ci que le costume qu'ils avaient en naissant... Ce n'est point le cas aujourd'hui, et, petits et grands, chacun est bien couvert de ses habits les plus chauds.

14 février 1873. — Très beau temps ; air calme et chaud pour la saison. Retour à Yén-kia-tsoun.

Hier, en traversant des rizières qui bordent le Yé-ho, j'ai rencontré encore des *Ibis*, et parmi ceux-ci j'en ai distingué clairement un qui avait le dos et le cou revêtus de la même teinte cendrée que les oiseaux du Tchékiang. Donc... je ne sais qu'en penser. Y aurait-il deux espèces ou races ? Ou bien, cette couleur se développe-t-elle tardivement dans l'oiseau rose ? Les deux suppositions p1.292 sont possibles. Mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'un grand nombre d'ibis adultes que j'ai observés depuis quelque temps avaient tous leur plumage rose ou blanc, sans mélange de teinte grise, absolument comme les quatre sujets que nous avons capturés.

Ce matin, pendant que je fais mes préparatifs de départ, les chrétiens de Se-yuén-chang viennent renouveler leurs instances pour me retenir encore parmi eux, car il leur arrive rarement d'avoir un missionnaire dans leur hameau. Ils m'ont apporté quelques fragments de gros ossements fossiles qu'ils ont déterrés dans le quart supérieur du dépôt quaternaire, à la profondeur d'environ cinq mètres, et

quelques *hélix* communs qu'ils disent avoir retirés de la même terre ancienne. Il serait fort intéressant de savoir si les fossiles quaternaires se rencontrent toujours au même niveau relatif...

Une preuve que ces fossiles ne sont pas trop rares dans cette formation, c'est que tout le monde sait ici que, après des éboulements ou en creusant des habitations souterraines, on rencontre quelquefois des *thou-long-khou*, ou os de dragon terrestre, ayant d'ordinaire de grandes proportions. Mais ces reliques des animaux antédiluviens sont aussitôt réduites en poudre et vendues aux pharmaciens du pays, qui les font entrer dans une foule de leurs médicaments. Mais personne ne se souvient d'avoir jamais remarqué, dans les mêmes lieux que les fossiles, des fragments d'anciennes p1.293 poteries ou de briques. D'ailleurs, ce diluvium si puissant et si étendu ne contient pas même de pierres, de cailloux ou d'autres objets pesants et transportés ; les terres cuites ou les pierres ouvrées (s'il y en avait) seraient donc parmi les amas pierreux qui se trouvent parfois au-dessous du limon sablonneux.

On me donne encore les débris de la peau d'un petit *Pteromys*, qui provient, dit-on, de l'intérieur des monts Tsing-ling. Cet animal, de moitié plus petit que le *Pter. albo-rufus* est grisâtre en dessus, avec le dessous d'un gris clair ; les pattes sont roussâtres, ainsi que le dessous de sa longue queue. Est-ce un jeune sujet ? j'incline à le croire, comme aussi je soupçonne que le *Pteromys melanopterus* n'est que la femelle de l'espèce rousse.

Pendant mon voyage de retour, mes besoins de naturaliste me font faire feu sur une paire de *Gegilus graculus*, qui tombent foudroyés à mes pieds. Ces deux gais oiseaux étaient perchés sur le pinacle d'une pagode, et donnaient au vent leurs éclats de voix si sonores, si agréables, si harmonieux et si différents des ingrats et ignobles croassements de leurs camarades au noir plumage. Il y a là une grande distillerie, et les nombreux ouvriers qui y sont employés sortent pour nous examiner de pied en cap et sans mot dire. C'est du grain de sorgho que l'on extrait l'eau-de-vie, et c'est le charbon de terre qui alimente les fourneaux et fait autant de nègres des distillateurs.

En repassant auprès de mes jolis peupliers p1.294 fastigiés, dont j'ai parlé plus haut, j'observe qu'en ce moment leurs bourgeons sont moins arriérés que ceux du grand peuplier *ta-yang*, et que, comme dans celui-ci, leur écorce est blanche et unie ; les branches sont grêles et très dressées, presque collées contre le tronc. Des feuilles sèches de la saison dernière, que je ramasse parmi les broussailles, m'offrent une forme triangulaire, délicate, avec le limbe un peu denté et le pétiole très long.

Ainsi, il y aurait à ma connaissance quatre espèces de peupliers au nord du Yang-tsé-kiang ; je les nomme pour mon usage : *Populus acuta, Pop. coriacea, Pop. ta-yang* et *Pop. venusta* (tremble).

A peine rentré à Yén-kia-tsoun, je vois y arriver aussi, pour me souhaiter la bonne année, le brave père Hoang, porteur de cadeaux variés ; je suis, hélas ! dans l'impossibilité de lui en offrir à mon tour, pour payer politesse par politesse ; c'est ce que les Chinois bien élevés n'omettent jamais de faire.

L'un des hommes qui ont accompagné ce prêtre indigène me raconte que, ayant été jadis emmené en captivité par les rebelles fort loin dans le Kansou, il y a vu un cerf de moyenne taille, dont le pelage était tacheté de blanc et de noir sur un fond fauve, et dont les longs bois étaient armés de quatre andouillers. Est-ce le *Cervus mantchuricus*, ou bien une autre espèce analogue inconnue ? Si, comme je le pense, cet animal était différent de celui du Nord, il faudrait se décider, à la fin des p1.295 comptes, à lui appliquer le nom spécifique de *Méy-lou* (cerf élégant), puisque c'est de ce nom que les Chinois distinguent tous les cerfs tachetés, et que, sur les trois ou quatre espèces à *robe fleurie* que nous offre la Chine, aucune ne porte encore dans la science cette dénomination vulgaire du pays. — Je pense qu'il y aurait avantage à ce que les naturalistes adoptassent dans leurs écrits systématiques les noms vulgaires, toutes les fois que cela est possible.

15 février 1873. — Beau temps. Yén-kia-tsoun.

La journée se passe en travaux taxidermiques.

Puisque je ne trouve rien à faire d'important de ce côté du Tsing-ling et qu'il ne m'est pas possible de me rendre au Kansou, il ne me reste plus qu'à passer au sud de cette chaîne. En conséquence, je m'occupe à chercher les moyens de faire ce voyage au plus tôt et avant que la venue des pluies du printemps rende les chemins plus difficiles.

La voie ordinaire que suivent les voyageurs chinois, pour se rendre à Han-tchong-fou, où je dois aller, passe par Pao-ky ; et l'on compte douze journées de marche de Sin-gan-fou à cette ville chef-lieu de la vallée tant vantée du Han. Cette route est la plus commode ; toute l'année, on peut y trouver les muletiers dont on a besoin : les voitures ne peuvent pas y voyager. C'est là, me dit-on, qu'est passé l'an dernier le baron de Richthofen. Mais je pense qu'il sera beaucoup plus p1.296 utile et plus intéressant pour moi de suivre une autre direction, qu'aucun autre Européen n'aurait encore tenue : le passage de la vallée de Mou-kia-pin est dans ce cas. Cette route, quoique la plus difficile, est la plus courte des trois que l'on me cite ; et l'on peut parvenir d'ici à Han-tchong-fou en une semaine de voyage. Je donne donc ma préférence à cette dernière.

Mais où trouver les mulets ou les hommes nécessaires pour porter nos divers objets, dont le poids total monte maintenant à plus de trois cents kilogrammes ? Pour mes domestiques et moi, nous marcherons bien à pied ; et cela d'autant plus volontiers que l'intérieur des montagnes me fournira d'incessantes occasions de faire des observations et même quelque trouvaille, et que, pour cela, il est utile de ne dépendre dans ses mouvements que de sa propre volonté.

Dans le genre de vie que je mène et où il y a beaucoup à souffrir de toute façon, l'arrivée d'un courrier porteur de lettres est un événement qui distrait et qui réconforte pour plusieurs jours... Aujourd'hui, j'ai le plaisir de recevoir des lettres de Changhay et de Mgr Efisio Chiaïs. Ce prélat me donne d'utiles conseils sur la conduite à tenir avec ses chrétiens, assez nombreux sur ma route : les Chinois sont toujours et partout des Chinois, et la ruse et la mauvaise foi, innées chez eux, les quittent difficilement !...

16 février 1873. — Yén-kia-tsoun. Très beau temps.

Les principaux chrétiens d'un village voisin viennent m'inviter à aller passer la journée chez eux, en compagnie du père Hoang. Comme j'ai quelque espoir que les bons offices de ce prêtre chinois m'aideront à trouver ce qu'il me faut pour mon prochain voyage, je pars après la messe, à pied, quoiqu'on ait préparé des chevaux brillamment enharnachés pour moi et même pour mes deux domestiques. Je suis reçu dans ce village chrétien au son des pétards, du tam-tam et d'autres instruments à percussion : musique fort goûtée de l'oreille des hommes jaunes. Mêmes cérémonies et tapage pendant le dîner, qui est splendide, ainsi qu'à mon retour, au soir.

Je craignais bien que tous ces grands honneurs qu'on m'a prodigués ne cachassent quelque arrière-pensée : en effet, on a essayé fortement de m'intéresser à un grand procès... Mais la prudence la plus élémentaire m'empêche de prendre part à une affaire qui ne touche pas la religion.

Cependant je ne m'étais pas trompé en comptant sur l'efficacité des démarches du père Hoang pour avoir des moyens de transport. Je n'aurai pas, il est vrai, des mulets : on demande quarante piastres pour trois de ces animaux ! Mais ce bon monsieur a trouvé moyen d'exciter le zèle de ses chrétiens, désœuvrés maintenant, afin d'aider un missionnaire étranger : pour un salaire très raisonnable, dix hommes robustes se chargent de transporter tous mes bagages jusqu'à un établissement chrétien, nommé Ouang-kia-ouan, qui est à trente p1.298 li de Han-tchong-fou. Voilà qui est à merveille ; c'est tout ce que je désirais de mieux !

17 février 1873. — Yén-kia-tsoun. Assez beau temps, froid.

Les chrétiens de Yén-kia-tsoun, dont je n'ai cessé d'être content, voyant que leurs voisins se font une question d'honneur et d'amour-propre de m'aider dans mon voyage d'outre-monts, viennent à leur tour me déclarer qu'ils entendent qu'au moins la moitié des porteurs soient pris dans leur commune. C'est un genre d'embarras dont il m'est facile de sortir à la satisfaction générale. Nous partirons donc sûrement demain matin, et nous employons tout ce jour à finir nos préparatifs et

à loger dans dix grandes hottes nos lits, nos habits, nos ustensiles, nos collections, nos provisions.

@

CHAPITRE XV

DU 18 AU 26 FÉVRIER 1873

@

Voyage à travers la chaîne du Tsing-ling. — Départ de Yén-kia-tsoun ; adieux des chrétiens. — Rencontre d'un loup. — Halte à Inkotzouy. — Un vieux magnolia. — Pagodes dans les montagnes. — Point culminant de la route. — Animaux, arbres et roches observés en chemin. — Entrain des voyageurs ; chaussures pour les vaches. — La tête du dragon. — Abondance de grenats ; coquilles nouvelles. — Sortie des montagnes au huitième jour. — Les ex-voto du Mont-aux-Pagodes. — Collines quaternaires de la vallée du Han. — Arrivée à Ouang-kia-ouan.

18 février 1873. — p1.299 Très beau temps ; froid au matin.

Départ de Yén-kia-tsoun pour Han-tchong-fou.

Tout est prêt à sept heures, et ma petite caravane se met en route avec l'ardeur et la gaieté de gens qui s'engageraient dans une partie de plaisir.

Les chrétiens du village m'ont fait leurs adieux en pompe et avec musique, et ils paraissent très contrariés de ce que je n'accepte pas les chevaux qu'ils ont préparés au moins pour les deux ou trois lieues de route qu'il y a à faire en plaine. C'est une politesse de leur part, mais c'est aussi p1.300 une question d'amour-propre pour eux : car ils aiment à faire passer pour des personnages leurs chefs de religion. Les démonstrations d'honneur qu'ils font pour moi, étranger, ils les prodiguent a fortiori à tous leurs prêtres, soit européens, soit indigènes. Pour moi, bien que je sois rompu à l'équitation chinoise, j'aime mieux voyager à pied toutes les fois que mes forces me le permettent, comme c'est le cas maintenant : car je me sens mieux portant que jamais, et il me semble être entré dans une phase de santé vraiment parfaite. D'ailleurs, le voyage à cheval d'une personne comme il faut suppose un costume avec lequel il me serait incommode de marcher dans les montagnes. Si donc je refuse les offres obligeantes de mes paroissiens

temporaires, ce n'est point pour les contrarier ou les critiquer, ni pour faire une leçon indirecte à qui que ce soit.

Mes porteurs de bagages paraissent avoir une pleine confiance en moi ; ils sont sans souci, quoique aucun des dix hommes ne soit jamais allé à Han-tchong-fou et qu'ils ne connaissent pas plus que nous les chemins à parcourir pendant une semaine, au milieu d'un dédale de montagnes et de vallées. Ils vont voir un pays nouveau, et ils sont contents ; ils rient de grand cœur quand je les compare, pour piquer leur orgueil, à l'escargot qui ne sort jamais de sa coquille...

Nous avons à peine fait quelques li de route dans la plaine ondulée, que de frénétiques aboiements de chiens et des cris d'alarme attirent notre p1.301 attention et nos regards vers un gros loup rouge qui, surpris par l'aube loin de ses montagnes, galope à travers champs en s'avançant dans notre direction ; quelques chiens le poursuivent de loin, mais ils s'arrêtent tout court quand il retourne sa tête vers eux. Malheureusement, nos fusils ne sont chargés que de plomb ; néanmoins je veux apprendre à ce voleur de petits enfants à ne pas tant s'approcher des hommes : mon coup est bien ajusté, et, bien que la bête au large front prenne la fuite à cent pas de moi, elle est tout étonnée de sentir quelques grains n°3 pénétrer à travers sa fourrure.

A l'exception de quelques-uns des loups empaillés du Muséum, celui-ci est l'un des plus grands que j'aie vus de ma vie.

Pendant mon séjour en Tartarie, en 1865, les déprédations des loups furent telles, dans le district de *Lao-hou-kho*, que j'habitais, que, dans le seul mois de juin, une vingtaine de personnes furent tuées par ces carnassiers : une femme de quarante-six ans et un jeune homme de vingt-deux ans furent de ce nombre.

Le loup ordinaire de Chine paraît différer peu ou point de celui de France, et la couleur de son pelage varie du roux ardent au gris clair. Une seconde espèce de loup, plus petite, habite en petit nombre les frontières de la Mongolie, mais le chacal n'est point connu dans l'Empire.

A une heure après-midi, nous nous trouvons au village-marché d'Inkotzouy, sous le hameau p1.302 chrétien de *Mou-kia-phin*, visité précédemment : nous avons fait une cinquantaine de li de chemin, et nous faisons notre halte au milieu du jour. Je trouve là une altitude de huit cent quarante mètres.

Pendant le dîner, les chrétiens du voisinage viennent m'offrir du thé et du vin de riz, et ils m'apprennent que depuis quelque temps quatre panthères ont apparu dans leur district. Les Chinois en ont tué une et blessé une autre ; mais trois d'entre les chasseurs sont restés grièvement blessés par les bêtes aux terribles ongles.

Comme je l'ai observé il y a quelques jours, les eaux limpides du torrent qui baigne l'Inkotzouy nourrissent d'excellents poissons ; mais il n'y existe rien qui ressemble à nos truites d'Europe, pas plus que dans tout le reste de la Chine. Quant au rat d'eau qu'on m'y indique et que j'ai fait chercher depuis un mois, il reste introuvable en hiver : d'après les descriptions des pêcheurs, ce serait quelque chose de très ressemblant à notre *Nectogale elegans* de Moupin.

Après avoir repris notre marche, nous laissons pour quelque temps, un peu au-dessus d'Inkotzouy, la route du lit du torrent, pour gravir une colline dont le passage au point culminant est orné d'une pagode entourée de quelques arbres. On l'appelle Kouang-chan-miao, et j'y mesure une altitude de mille trois cents huit mètres.

Jusque-là, nous nous sommes avancés à peu près droit au sud, depuis l'entrée des montagnes ; p1.303 mais désormais nous commençons à nous diriger vers le sud-ouest.

Un peu avant d'atteindre le haut de cette colline, j'ai admiré un grand et vieux *Magnolia*, qui croît isolé au bord du chemin ; son tronc a près de quatre mètres de diamètre ! Les autres arbres remarqués sont : le chêne à grandes feuilles (*Quercus obovata*), celui que j'appelle *Quercus ilicioüles*, le *Pinus quinquefolia* et quelques *Cephalotaxus*. Au sud du Kouang-chan-miao, je retrouve mes jolis peupliers fastigiés, et

des saules pleureurs les plus élégants qu'on puisse voir, ayant les branches pendantes, longues et minces comme des ficelles.

Quant à la composition lithologique des montagnes que nous avons côtoyées dans la journée, je vois que les granites et les gneiss du bas de la vallée continuent à se montrer plus haut, mêlés parfois à des calcaires modifiés, devenus saccharoïdes, dont les couches sont soulevées jusqu'à la position verticale.

Dans les jolis vallons qui sont près du village de Ling-tao-miao (où nous nous sommes arrêtés pour passer la nuit), les granites alternent fréquemment avec des amphibolites verdâtres. Ici aussi nous avons une altitude d'un peu plus de mille trois cents mètres.

Nous avons fait quatre-vingts li de chemin, et ce n'est qu'à la nuit close que nous avons trouvé un lieu de logement. Ainsi s'est terminée, heureusement et gaiement, notre première journée de la p1.304 traversée du Tsing-ling, bien que l'un des porteurs ait menacé de nous quitter, dans un moment de découragement, et qu'un autre ait roulé avec sa charge, mais avec moins de mal que de péril.

19 février 1873. — Voyage à travers le Tsing-ling. Beau temps, avec fort vent d'ouest. Arrivé pour la nuit à Tzouy-thou ; fait soixante li de route.

Nous marchons jusqu'à midi encore le long du même torrent, tout encombré de blocs roulés de granite.

Vers une heure, nous gravissons une colline, où, comme d'habitude, existe au point culminant du chemin une pagode ombragée de quelques vieux arbres : le baromètre y descend à six cent cinq millimètres, et j'y trouve une altitude de mille neuf cents mètres à peu près.

C'est un usage général que j'ai observé dans toutes les parties de la Chine que j'ai parcourues, que celui d'établir des pagodes dans tous les lieux élevés où passe une route. Les voyageurs s'y arrêtent pour reprendre haleine, fumer la pipe et boire de l'eau chaude ; les dévots vont faire une prosternation devant la divinité protectrice, et parfois

allument un bâton odorant sur l'urne aux parfums ; mais jamais je ne les ai vus formuler des prières : *les dieux entendent le cœur !* Quelquefois aussi les hommes de peine portent une pierre quelconque, qu'ils déposent comme un *ex-voto* aux alentours de la pagode, où l'on en trouve des masses auxquelles personne ne touche par un p1.305 respect religieux. Sans ces pagodes, les voyageurs ne trouveraient point d'abri contre les surprises du mauvais temps, plus fréquentes dans les hauts lieux qu'ailleurs. Ces petites pagodes, plus pauvres que celles de la plaine, sont néanmoins habitées par quelques bonzes qui vivent soit de la culture de quelque lopin de terre, soit des quêtes qu'ils vont faire dans les hameaux voisins. Ce sont toujours les dons privés qui servent à la construction des édifices sacrés. — Nous pouvons donc dire que le sentiment religieux ne manque pas plus aux Chinois qu'aux autres peuples de la terre.

Après cette colline, au delà de laquelle les eaux coulent déjà vers le sud, nous continuons à nous avancer dans la direction de l'ouest, en descendant une haute vallée peu inclinée et très bien cultivée. Nous avons à notre gauche la longue et blanche montagne de Thaé-péy-chan, dont la hauteur nous paraît diminuer à mesure que nous avançons. Le fond des vallons et des torrents qui sortent de cet important massif n'offre que de gros cailloux granitiques. Mais les petites montagnes parmi lesquelles passe notre chemin consistent en gneiss et micaschistes divers. A une lieue avant d'arriver au lieu de notre halte nocturne de Tzouy-thou, je commence à voir un calcaire blanc, saccharoïde, à grain grossier, dont les couches soulevées en plusieurs sens semblent poser sur une masse amphibolitique, laquelle, en un endroit, pénètre au travers des roches sédimentaires.

Dans la noire et fertile terre végétale des hautes p1.306 vallées, j'ai rencontré quelques gros pieds de sureau (*Sambucus racemosa*) un *Acer campestre* (?), un *Abies* à feuilles pectinées, et encore le pin à cinq feuilles et le *Cephalotaxus* ; mais en général il y a peu d'arbres.

J'ai vil, dans les mêmes régions élevées, des taupinières qu'on me dit avoir été formées par un animal à long museau : ce sera sans doute

le *Talpa longirostris* des montagnes du Setchuan. Nous n'avons aperçu aucun autre oiseau qu'une compagnie de faisans mâles, qui ne se sont point dérangés à notre passage.

Dans la soirée, nous avons distingué vers le soleil couchant le sommet arrondi d'une grande montagne qui dominait des milliers d'autres pics, et qui m'a paru aussi élevée que le Thaé-péy-chan ; elle appartient sans doute au Kansou.

Au village de Tzouy-thou, où nous allons passer la nuit, mon baromètre se tient à six cent neuf millimètres. C'est une bourgade considérable, où vient rejoindre notre route une autre voie partie de Kouy-chién, à cent vingt li d'ici, dans la plaine du Nord.

20 février 1873. — Traversée du Tsing-ling. Beau temps. Fait soixante-dix li ; arrivé à Kouy-ky-kié, petit hameau resserré au milieu des montagnes.

Partis une demi-heure avant le jour, nous descendons la vallée en nous dirigeant toujours à l'ouest. Il fait très froid, et les eaux du torrent dont nous suivons les sinuosités sont gelées çà et là. Nous p1.307 côtoyons des collines composées de marbre blanc grossier, semblable à celui d'hier, et reposant aussi sur du gneiss et de l'amphibolite ; mais le tout est très accidenté. Ces calcaires ne m'offrent aucune trace de fossiles ; d'un autre côté, je ne vois point de coquilles vivantes au pays.

Plus tard, la vallée se resserre et tient la direction générale du sud-ouest. Les montagnes sont devenues raides, elles se composent de gneiss et de phyllades variées. Le torrent grossit en descendant ; d'abord boueuses et encombrées de neige et de glaçons, les eaux sont maintenant devenues plus claires ; j'ai le plaisir d'apercevoir parmi le gravier l'*Ibidorhinchus strutersii*, le *Totanus ochropus*, le *Cinclus pallasii*, et, plus bas, les deux rouges-queues *hydrophiles*.

Ce n'est que près de Kouy-ky-kié, où nous terminons notre journée, que je vois du bois aux montagnes : là, les deux arbres principaux paraissent être le pin chinois ordinaire et le pin à cinq feuilles. C'est un

très joli lieu de montagne, et je crois que nous nous trouvons très près du bout occidental de Thaé-péy-chan. Les personnes de l'auberge nous disent que la grande forêt n'est plus qu'à une vingtaine de li de marche au S. E., sur le versant méridional de la grande montagne au long dos. On nous dit encore que le *Phang-yang* ou *Budorcas* (que personne ici n'a vu) n'existe que sur cette seule chaîne centrale, où vivraient aussi des cerfs de grande et de petite taille ; mais point de singes.

p1.308 Nous apprenons qu'il nous reste encore quatre cents li de route à parcourir, avant que de parvenir à notre but ! Nous marchons lentement, quoique chaque jour nous soyons sur pied du matin à la nuit. Les chemins sont souvent très mauvais, et je ne comprends pas comment on a pu me dire qu'ils étaient praticables pour les mulets !

Dans cette auberge de Kouy-ky-kié, qui ne peut nous fournir pour notre souper que des pommes de terre bouillies à l'eau pure, mais excellentes, mon baromètre marque six cent vingt-quatre millimètres, avec un très beau temps. L'air est doux et contraste avec la pénétrante bise qui nous a glacés ce matin à notre départ.

21 février 1873. — Voyage à travers le Tsing-ling. Très beau temps, chaud. Fait soixante li de chemin ; arrivé au soir à Ma-kia-lang, où le baromètre m'indique une altitude approximative de mille quatre cents mètres.

Pendant tout ce jour, nous avons continué à descendre le long du torrent, maintenant serré de près par les montagnes. Celles-ci offrent des pentes abruptes et sont généralement assez boisées ; j'y ai distingué des bouleaux à écorce blanche, paraissant différer du *Betulus rosea*, du Lao-ling.

Les roches consistent en gneiss et schistes divers, avec, çà et là, du calcaire bleu et jaunâtre.

Bien qu'il n'y ait pas encore de fleurs parmi ces montagnes, on commence à y voir voler quelques papillons précoces ; *Gonopterix alvinda* p1.309 (ressemblant à notre citron), *Vanessa polychloros, Grapta*

L-album. Partout où il y aura des grèves de quelque étendue sur les bords du torrent, on est sûr d'y voir établie une paire d'Ibidorhynques, dont la couleur se confond avec celle des galets. Je recommence aussi à apercevoir quelques petits oiseaux, tels que le *Suthora webbiana* et le *Mecistura fuliginosa*, et j'entends le *Troch. Ellioti* et mon *Pomat. gravivox*.

22 février 1873. — Voyage à travers le Tsing-ling. Très beau temps. Fait soixante li de route et plus ; halte de la nuit à douze li plus bas que le grand village de Kiang-kho. La baromètre y marque six cent soixante-neuf millimètres.

Nous continuons à descendre, toujours au milieu de montagnes semblables qui parfois resserrent le torrent au point qu'il n'y a plus place pour le chemin ; alors celui-ci passe sur la crête des hauteurs voisines.

Désormais le ruisseau est devenu une petite rivière, et la vallée devient de plus en plus chaude. Une preuve de cela, c'est que nous commençons à trouver près des maisons des palmiers (*Chamœrops excelsa*), avec d'autres arbres du Sud. Le *Corchorus japonicus* abonde déjà sur les bords des sentiers, et le *Forsithia suspensa* y étale, avant les feuilles, ses fleurs jaunes et inodores ressemblant à celles du jasmin. Le *Quercus ilicioïdes* est très commun sur les pentes escarpées, et, dans ces parages, il conserve ses feuilles vertes en p1.310 hiver : ce n'est donc qu'à cause du froid que cet arbre, qui atteint ici de grandes proportions, se dépouille dans la partie septentrionale de la chaîne. Le peuplier pyramidal est splendide et fréquent le long des canaux et des rizières ; mais nulle part je ne vois cette jolie variété croître à l'état sauvage.

Ce soir, je rencontre quelques *Ceryle lugubris*, des *Ixos xanthorrhous*, des *Spizixos semitorques*, et encore le *Mecistura fuliginosa* en compagnie du *Parus minor*. Jusqu'aujourd'hui je n'avais aperçu aucune trace de coquilles terrestres sur ma route, mais, à la fin de ce jour, j'en récolte plusieurs parmi lesquelles il y en a une qui

ressemble à l'*Helix nemorosa* ; mais elle est plus grande et moins colorée. Cette espèce est assez abondante, mais cantonnée dans un petit district où manquent les roches calcaires.

Au grand marché de Kiang-kho, où nous passons deux heures avant la nuit, notre rivière se réunit à une autre de même force qui vient de l'est, du versant méridional du Thaé-péy : cette dernière porte ici le nom de Thaé-péy-ho.

23 février 1873. — Voyage à travers le Tsing-ling. Brume et bruine jusqu'après midi. Fait soixante-dix-huit li ; arrivé au petit hameau de Lan-ho, où le baromètre, monté à six cent soixante-dix-huit millimètres, indique une altitude d'un peu moins de mille mètres.

Cette journée de voyage se passe comme celles p1.311 qui l'ont précédée. Nous commençons à trouver plus de monde sur notre route, et il y a quelques distractions de plus pour mes braves porteurs de bagages. Comme ces hommes sont contents ! un rien suffit pour les égayer. Ainsi, ce matin, un interminable et contagieux éclat de rire a été excité parmi ces gens simples et naïfs, par la rencontre d'un troupeau de vaches dont les maîtres avaient chaussé les pattes de souliers de paille, pour les empêcher de se trop user l'ongle sur la pierre. Cela était du nouveau, du paradoxal, pour ces paisibles habitants de la plaine ; mais j'ai vu, dans plusieurs autres régions montueuses de la Chine, qu'on protège de chaussures analogues les pieds non seulement des gros ruminants, mais encore des chèvres et surtout des porcs qui voyagent.

Les raides montagnes traversées hier nous ont offert tantôt des granites massifs, tantôt des granites schisteux ou gneiss et tantôt des calcaires feuilletés se continuant sur une épaisseur immense. Aujourd'hui, les montagnes ont le même aspect, mais elles sont un peu plus petites et toujours assez bien garnies d'arbres. Les roches sont d'abord du gneiss ; puis, une immense couche de marbre grossier saccharoïde se voit intercalée entre deux lits de gneiss. Plus loin, viennent des phyllades calcaires et des schistes talqueux. Le fer abonde

dans ces schistes, à quelques kilomètres avant d'arriver à Lan-ho ; les pyrites ferriques se décomposent spontanément, et la roche laisse p1.312 suinter l'acide sulfurique en bave liquide et en efflorescence jaune, dont on sent l'odeur de loin.

L'aspect de la végétation rappelle de plus en plus le Midi : outre le *Forsithia*, je vois en fleurs le pêcher sauvage et une sorte de *Phlox* lilas ; près des maisons prospèrent le *Ligustrum lucidum* et le palmier à chanvre, tandis que le *Gledistchia spinosa* abonde dans les lieux pierreux : c'est une légumineuse hérissée d'épines dont les tiges sarmenteuses se terminent en forme de crosse.

J'aperçois encore aujourd'hui, pour la première fois, un bel arbre nouveau pour moi, qui est sans feuilles maintenant. Il est remarquable par ses curieux fruits qu'il retient encore secs ; ils ont la forme et la grandeur d'une sapèke et sont relevés en parapluie chinois sur leur pédoncule inséré au milieu. Je n'ai rien vu d'analogue ailleurs.

Dans la soirée, une paire d'oiseaux cachés dans les fourrés m'intéressent beaucoup, parce que je parviens à reconnaître le *Hoamy* ou *Leucodioptron sinense* : c'est le point le plus septentrional où j'aie rencontré libre ce chanteur favori des Chinois, qui, peut-être, doit s'avancer bien plus au nord encore dans la belle saison.

24 février 1873. — Voyage à travers le Tsing-ling. Temps couvert. Fait quatre-vingt-cinq li ; arrivé au grand village d'*Eul-che-li-pou*, où le baromètre signe six cent quatre-vingt-seize millimètres.

Nous descendons toujours ; mais la route est p1.313 meilleure maintenant et plus large, parce que depuis ce matin de bonne heure nous avons rejoint celle qui vient de Pao-ky. Du point de jonction des deux routes jusqu'à Han-tchong-fou, on ne compte plus que deux cents li,

Les montagnes deviennent de plus en plus humbles et moins aiguës aussi : elles sont encore granitiques pour la plupart ; mais souvent aussi il y a du calcaire blanc métamorphique. J'en vois des masses renfermées au milieu des roches quartzeuzes et granitiques. C'est alors

du calcaire à gros cristaux rhomboédriques, et contenant du mica blanc. Quelquefois aussi d'énormes blocs de quartz pur encombrent la rivière, devenue maintenant fort grosse.

La gent emplumée devient de plus en plus nombreuse à mesure que nous nous approchons vers les bords de la chaîne. Je vois aujourd'hui d'autres nouveaux oiseaux du Midi. Le *Garrulax sannio*, de la grosseur d'un merle, aux couleurs terreuses avec une grande tache blanche sur les joues, sautille en petites bandes aux pieds des buissons et des bambouseraies ; le *Petrocincla cyanea*, notre vrai passereau solitaire, que je n'avais précédemment rencontré que sur les bords du Yang-tsé central et supérieur, fait entendre ses notes argentines et tristes du haut des rochers les plus escarpés. J'aperçois aussi des *Proparus Swinhoi*, nouvelle et délicieuse mésange de Moupin, remarquable par l'éclat et la variété de ses teintes où se distingue le jaune aurore de ses parties p1.314 inférieures. Les eaux de la rivière nous offrent l'*Alcedo bengalensis*, oiseau à peine distinct de notre martin-pêcheur commun, et le *Mergus merganser*, le roi des harles, abondamment répandu par toute la Chine, de même que l'harlepiette (*Mergus albellus*), tandis que l'harle huppé (*Mergus serrator*) s'y voit plus rarement et presque jamais à l'intérieur.

25 février 1873. — Voyage à travers le Tsing-ling. Ciel couvert. Fait soixante-quinze li ; arrivé à la ville murée de Pao-tchén-chién, au sortir des montagnes, où les indications de mon baromètre m'annoncent six cents mètres d'altitude.

C'est aujourd'hui le huitième jour de notre voyage ; nous allons sortir enfin du sein des montagnes et nous retrouver à ciel ouvert !

Pendant une demi-journée encore, nous continuons à descendre le long de la rivière, dont les claires eaux nous présentent le spectacle des incessants plongeons d'une multitude de *Mergus* et de *Fuligula clangula* (garrot) qui y sont occupés à la pêche.

Au pied d'un grand et vieux *Evonymus bungeanus*, nous voyons une petite pagode bâtie en pierres sur la racine de l'arbre, à côté de la

route : c'est qu'une partie de cette racine présente plus ou moins la forme d'une tête de serpent ! C'est donc une image naturelle du dragon traditionnel et un objet de vénération pour le peuple ; l'arbre est connu au loin sous le nom de *Mou-long-chou*, l'arbre au dragon femelle. Au moment de notre p1.315 passage devant cette singulière chapelle, un personnage, paraissant à sa mise être un lettré, et son suivant, étaient occupés à faire leurs dévotions devant cette incarnation ligneuse du divin reptile.

Immédiatement avant de déboucher dans la vallée du Han-kiang, la rivière se trouve tellement pressée entre les montagnes, que ses bords ne laissent plus de place pour un chemin ; la route passe par la montagne. Par conséquent, vers deux heures, nous commençons l'ascension de cette dernière colline, par une route pavée et en zigzag. Le sommet de la montagne est surmonté de plusieurs jolies pagodes, dont les alentours sont littéralement couverts d'innombrables ex-voto en pierres de taille. Au point le plus élevé où passe notre route, mon baromètre descend à six cent quatre-vingt-six millimètres et m'indique une altitude d'un peu plus de neuf cents mètres pour le *Miao-chan*, ou mont aux Pagodes.

De cette hauteur, où nous nous arrêtons pour acheter à des marchands ambulants un peu d'eau de riz fermenté toute chaude, nous apercevons pour la première fois la plaine de Han-tchong-fou, déjà toute verdoyante de blés et de petits pois ; et cette fraîche couleur de printemps est relevée par le fond rouge d'un sol ferrugineux. En effet, les montagnes où nous avons voyagé depuis plusieurs jours sont tellement imprégnées d'oxyde de fer, que la terre et les rochers en sont tout rougis, et que les alluvions de la plaine qui en p1.316 proviennent contiennent aussi cette matière en abondance.

Tous ceux qui ont eu l'occasion de voyager longtemps parmi les grandes montagnes auront remarqué le sentiment de soulagement qu'on éprouve au moment où l'on se retrouve en rase campagne, quel que soit d'ailleurs l'intérêt du motif qui les avait poussés dans les rocheuses gorges. Malgré la multiplicité de mes voyages, je n'ai jamais

cessé d'éprouver ce sentiment de bien-être chaque fois que je me retrouve dans de pareilles circonstances : tant il est vrai que l'homme est fait pour vivre en face du ciel ! Il lui faut l'immensité de la voûte céleste, l'étendue d'un vaste horizon plus en rapport avec les élans de l'intelligence humaine, qui voudrait embrasser et comprendre tout, même l'infini...

J'observe que mes douze porteurs et domestiques se sentent aussi fort contents d'en avoir enfin fini avec ces étroits ravins ; mais je suppose que, chez eux, l'émotion esthétique ou le sentiment philosophique a moins de jeu que la pensée de bientôt terminer leurs fatigues. Je rends encore plus gais ces braves gens, que je traite non en mercenaires, mais comme mes frères dans la foi, en leur distribuant trois mille cinq cents sapèkes en cadeau, à notre arrivée à Pao-tchén, où nous allons passer la nuit. Là, nous sommes à quarante li de Han-tchong-fou, et à soixante li de Ouang-kia-ouan, hameau chrétien où je dois aller déposer mes bagages.

p1.317 Aujourd'hui encore, nous avons continué à rencontrer sur notre route des granites, des gneiss, du calcaire primitif blanc, à gros cristaux et à mica, des marbres veinés, des dolomies ; puis des gneiss encore, et des schistes micacés et talqueux renfermant une grande quantité de grenats très bien cristallisés. Les roches siliceuses et quartzeuses abondent aussi dans les dernières montagnes, formant de grandes masses ou des filons qui pénètrent dans tous les sens les autres roches, même les calcaires. Je vois des variétés de ce calcaire qu'on pourrait appeler cloisonnées, à cause des filons entrecroisés de silice qui *perdurent* encore saillants alors que la pâte sédimentaire a cédé aux agents destructeurs. La roche principale du mont aux Pagodes (*Miao-chan*) est un marbre bleuâtre ou veiné de blanc.

Les coquilles terrestres abondent pour le coup dans cette montagne calcaire ; j'y ramasse des *Bulimus*, des *Clausilia*, des *Hélix*, dont une espèce fort jolie avait été déjà rencontrée par moi sur les bords du Yang-tsé, dans la gorge d'Itchang, et décrite sous le nom d'*Helix-subsimilis*. — Comment se fait-il que ce dernier mollusque foisonne

dans cette colline, quand il manque dans toutes les autres montagnes de la contrée, qu'elles soient calcaires ou non ?

26 février 1873. — Fin du voyage à travers le Tsing-ling. Ciel très couvert, vent froid, neige aux montagnes. Fait soixante li de chemin ; arrivé à p1.318 Ouang-kia-ouan, où le baromètre marque sept cent douze millimètres, hauteur qui correspond (tous calculs faits) à cinq cent quatre-vingt-dix-huit mètres d'altitude D'après cela, le pied méridional du Tsing-ling serait de plus de cent mètres moins élevé que le pied septentrional.

Cette fois-ci, nous avons passé notre nuit avec toutes les commodités d'une auberge chinoise, en dehors de l'enceinte murée de Pao-tchén. J'y ai appris que les deux Européens qui passèrent ici l'an dernier (baron de Richthofen et Cie) avaient continué leur route vers le Setchuan sans aller à Han-tchong-fou.

Quant à nous, il est déjà tard ce matin, et nous ne savons pas encore quelle direction il nous faut prendre, aucun de mes hommes n'étant jamais venu ici et personne ne connaissant, à l'auberge et au voisinage, le village chrétien où nous voudrions aller. Nous partons tout de même, au hasard, en suivant la route du chef-lieu du département.

Heureusement, après avoir passé sur un pont de bois la large rivière qui baigne le côté oriental de la ville, nous nous engageons dans un long faubourg où nous avons la fortune inattendue de rencontrer des chrétiens. L'un d'entre eux, qui a des parents à Ouang-kia-ouan, se fait un devoir de nous servir de guide : c'est plus loin que nous ne l'espérions ! Pour y parvenir, il nous faut marcher jusqu'à trois heures de l'après-midi, au travers d'une multitude de monticules rouges et nus, qui se ressemblent tous.

p1.319 Le hameau de la *famille Ouang* est à deux lieues au nord du fleuve Han, et à trois lieues au nord-est de Han-tchong. Il y a là une chapelle et des chambres commodes pour le missionnaire.

Tout le pays est mamelonné et forme un plateau un peu plus élevé que la plaine de la rivière. Ces basses collines quaternaires ressemblent assez à celles du côté septentrional du Tsing-ling ; mais elles sont rousses au lieu d'être jaunâtres. Comme je l'ai noté hier, cette couleur est la même que celle des montagnes du versant méridional de la chaîne qui, en ces régions, abonde d'oxydes métalliques. Ces dépôts diluviens n'auraient donc pas été transportés d'ailleurs, mais seraient descendus peu à peu des montagnes voisines, par l'action des pluies et des vents. Peut-être, quand la chaîne s'est soulevée, y avait-il au-dessus une couche de terre meuble, laquelle en aura disparu par l'effet des agents atmosphériques, en laissant des vallées béantes, et se sera écoulée et arrêtée en partie sur les plaines sous-jacentes. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'une inondation générale n'eût pas laissé des dépôts de *niveau inégal* sur les deux côtés de la grande chaîne du Tsing-ling.

La vallée du Han-Kiang est peu large (de deux à cinq lieues), mais elle est très fertile et bien cultivée. Maintenant, la population, qui avait été presque anéantie par les ravages du *Tchang-mao*, se remonte d'elle-même et par l'immigration des Setchuanais ; la plupart des terres recommencent p1.320 à être cultivées ; je vois les champs couverts de blé, d'orge, de petits pois, et, par-ci par-là, de pavot ; mais ce narcotique est plus rare ici qu'au nord de la chaîne.

Il y a très peu, presque point d'arbres, et partant peu d'oiseaux, à l'exception du *Pako* (*Acridotheres cristotellus*), qui foisonne dans les villes et les villages. L'autre seule espèce de volatile aperçue dans la journée est l'*Ixos Andersonii*, abrité en petit nombre parmi les épineux rosiers des sépultures. Je ne remarque pas même aujourd'hui les pies et les corbeaux, ces tracassiers voleurs, qui communément empestent tous les recoins de la Chine : la faute en est peut-être au vent froid et au mauvais temps qu'il fait, et qui nous empêche même de distinguer les montagnes méridionales qu'on nous dit éloignées de quelques lieues seulement.

@

CHAPITRE XVI

DU 27 FÉVRIER AU 15 MARS 1873

@

Un moment de découragement. — Arrivée du père Tchao. — Terribles détails sur les cruautés exercées par les rebelles. — Aspect de la belle et riche vallée de Han-tchong-fou ; plantes cultivées. — Une héronnière. — Le buffle Arni. — Fossiles de Thin-kia-kho. — Un évanouissement. — Les montagnes de Ho-chen-miao. — La grotte aux chauves-souris ; capture d'espèces nouvelles. — Prise d'un nouvel oiseau (*Suthora cyanophrys*). — Culture du Mou-eul, cryptogame alimentaire. — Retour de la région des forêts ; une fausse indication. — Course à la ville de Mién-chién. — Injustices des mandarins. — Composition géologique du Nord méridional du Tsing-ling. — Le vin de riz ; les marbres, les houilles de la vallée du Han.

27 février 1873. — Ouang-kia-ouan. Ciel couvert, atmosphère lourde ; menace de pluie au soir.

Me voilà bien embarrassé ! Je pensais, comme on me l'avait dit, trouver ici, ou dans le voisinage, le père Ouéy (père Vidi, franciscain italien), et recevoir de lui les renseignements et les aides nécessaires pour aller m'établir au plus tôt au milieu des grandes montagnes. Malheureusement, il est parti, il y a seulement deux jours, pour aller fort loin p1.322 dans le sud-ouest, d'où il ne reviendra, dit-on, qu'au bout d'un mois ! Quant aux trois prêtres chinois qui desservent les chrétientés de cette vallée, il paraît qu'ils sont aussi plus ou moins éloignés de Ouang-kia-ouan. Patience !

Je me sens trop fatigué pour me remettre en route aujourd'hui et aller les trouver chez eux. Il faudra pourtant les voir bientôt, car il convient de leur annoncer ma venue dans leur district ; et, d'ailleurs, je ne saurais partir pour l'intérieur des montagnes sans avoir leurs indications et leurs secours.

Je dois le confesser ! il y a plusieurs jours que je me sens mélancolique et poursuivi d'une grande envie de me retrouver avec des confrères compatriotes. Je suis harassé des mille chicanes et de la duplicité des Chinois (mes domestiques compris), et je ne sais pas si je

résisterai longtemps à la tentation de descendre le Han-Kiang et d'aller au plus vite travailler dans le Kiangsi : là je serai avec les miens, avec des hommes que j'aime et qui m'aiment ! Mais, d'autre part, je sens qu'il y a un grand intérêt scientifique à explorer cette région inconnue de l'ouest de Han-Tchong, y compris la pointe méridionale du Kansou et un coin du Kokonoor. Il est vrai que les gens qui m'entourent ne savent m'indiquer dans ces montagnes aucun animal nouveau ou important que je n'aie déjà rencontré ailleurs. Mais il y a toujours les plantes, les insectes, les mille créatures, petites et grandes, qui toutes ont leur valeur relative et p1.323 dont il est important de constater l'existence dans cette région, dans l'état actuel des sciences et des questions géogoniques agitées en Europe.

Il vaut donc mieux que je relève mon courage et que je me dévoue, pour accomplir ma tâche jusqu'au bout. Conséquemment, si ma santé ne se gâte pas trop, je veux essayer, Dieu aidant, de me transporter, dès la semaine prochaine, à Ho-chen-miao, un lieu de misères et de fatigues, me dit-on, mais le seul où l'on sache m'indiquer des bois et des montagnes de quelque importance. Il paraît qu'il y a des chasseurs dans cette petite chrétienté ; ce qui veut dire qu'il y a aussi des animaux.

Aujourd'hui, je me trouve seul toute la journée dans cette grande résidence, où se réunissent de temps en temps les missionnaires du district, pour vaquer ensemble à leur retraite annuelle. J'ai donné à mes jeunes domestiques la permission d'aller visiter, avec leurs autres compagnons de voyage, ce qui reste de la célèbre ville de Han-tchong-fou, qui fut capitale de tout l'Empire sous le règne de l'empereur qui fit bâtir la grande muraille, il y a plus de deux mille ans. Le ciel est sombre aujourd'hui et m'empêche de voir les montagnes occidentales vers lesquelles je voudrais me diriger. Mais au sud, derrière les petites collines arrondies qui semblent occuper une vaste étendue, apparaissent des hauteurs importantes où l'on me dit qu'il y a de la neige jusqu'en juillet : cette chaîne sert de frontière entre le Chénsi et le Setchuan. Vers le nord, je distingue aussi des montagnes assez p1.324

considérables, derrière lesquelles se cache le fameux Thaé-péy, qui, au dire de tous les Chensinois, est la principale de toute leur province.

Mes deux domestiques, qui sont partis dès le matin pour voir notre chef-lieu, si renommé dans toute la Chine, mais si déchu de sa grandeur et de sa prospérité depuis les destructions des rebelles, ont été chargés de s'informer de l'époque où il est possible de naviguer sur le Han-Kiang, et de voir s'il n'y aurait pas moyen d'expédier par ce fleuve nos caisses pour Han-Keou, avant de nous y embarquer nous-mêmes. En Europe, le dernier des hommes pourrait vous renseigner sur des questions semblables ; mais c'est bien autre chose ici !

Le soir, au moment même où j'écris ces lignes, mes jeunes gens reviennent de la capitale. Ils s'y sont bien amusés, sans doute ; mais ils n'ont point fait mes commissions ! Heureusement, bientôt après eux, arrive de son côté le père Tchao, un prêtre chinois d'une cinquantaine d'années, au maintien digne et aux manières prévenantes. Me voilà tiré d'embarras et de mauvaise humeur ! Il était plus près d'ici qu'on ne le pensait, et il vient pour me souhaiter la bienvenue ; il pourra me fournir des indications. Ce brave homme abonde en paroles, à la manière des Chinois de quelque importance ; mais j'ai de la peine à apprendre de lui quelque chose de précis sur quoi que ce soit : ce n'est point le père Vidi, un Européen ! Je comprends pourtant qu'il est d'avis que c'est à Ho-chen-miao que je trouverai le mieux ce que je cherche ; mais ce sont p1.325 des lieux très misérables pour les ressources de la vie, et il faut trois jours pour s'y rendre avec les bagages. De plus, j'apprends que le Han-Kiang a trop peu d'eau maintenant pour y naviguer à son aise, mais que néanmoins il est possible en tout temps de se rendre par eau de Han-Chong jusqu'à Han-Keou, en changeant trois ou quatre fois de bateau en route. On compte environ quatre mille li de distance entre ces deux villes !

Ce monsieur me raconte encore que, avant les ravages des rebelles, ces régions étaient très peuplées, très riches, très bien cultivées, qu'il y avait beaucoup d'arbres auprès des nombreux villages, etc., mais que l'invasion des *Tchang-mao* a tout ruiné, comme un ouragan détruit la

moisson. Ce district renfermait beaucoup d'établissements chrétiens, et le nombre des fidèles montait à douze mille. Maintenant, il y en a beaucoup moins ; un grand nombre d'entre eux sont morts, plutôt de misère que par le fer des rebelles. Pendant deux ans, la seule viande qui s'est vendue aux boucheries est la viande humaine, celle des personnes mortes d'inanition. Plusieurs mères dénaturées furent précipitées dans la rivière, pour avoir vendu leurs enfants comme s'ils étaient morts d'eux-mêmes, tandis qu'elles les avaient tués pour en vendre la chair !...

Il n'y a que peu de temps que le pays est purgé de ces brigands, cause de tant de maux et d'abrutissement. Moi-même, j'en ai bien rencontré encore quelques-uns à cheval, qui continuent à tenir la p1.326 campagne, et qui sont faciles à reconnaître à leurs longs cheveux ; mais on peut dire que le pays est maintenant en paix, et l'on a quitté les montagnes inaccessibles où l'on s'était sauvé, pour revenir cultiver la plaine et reconstruire les maisons détruites.

28 février 1873. — Ouang-kia-ouan. Mauvais temps ; vent d'est, pluie froide et neige.

A cause du mauvais temps, le père Tchao est resté aujourd'hui avec moi. Mes conversations avec lui et avec les chrétiens du pays me confirment dans mon intention de me transporter au site montueux de Ho-chen-miao.

1er mars 1873. — Ouang-kia-ouan. Neige et ciel chargé. Le baromètre marque 713 mm.

Ce bon P. Tchao, après m'avoir donné de nouveaux renseignements et des instructions aux chrétiens de ce hameau, monte lestement sur sa mule jaune et repart pour sa mission, accompagné de son domestique à cheval. Il m'a promis de recommander à des pêcheurs de sa connaissance la capture d'un *Va-va-yu* (*Sieboldia Davidi*) gigantesque salamandre qui existe sûrement dans les eaux de cette vallée du *Han*, mais que l'on dit fort difficile à prendre en cette saison.

Ayant appris qu'un homme du pays était sur le point de partir pour Sin-gan-fou, je veux profiter de cette occasion pour y envoyer des lettres. Entre autres, j'en écris une fort longue sur tout ce que p1.327 j'ai observé dans le Tsing-ling : j'y insère les listes des mammifères et des oiseaux dont j'ai constaté la présence dans cette immense chaîne, pour le compte du Muséum.

2 mars 1873. — Ouang-kia-ouan. Le temps est meilleur, mais l'air est pesant : l'on se ressent du voisinage du Setchuan.

Au nord, l'hiver et le printemps sont la saison du temps sec, des journées sereines ; dans la Chine centrale, c'est l'époque des brumes, des petites pluies fréquentes.

J'emploie ma journée à tout préparer pour partir demain matin vers les régions occidentales. J'ai loué quatre hommes pour porter nos lits et les objets nécessaires pour une campagne qui pourra durer quelques mois, si je trouve à travailler utilement. On me dit que, en marchant bien, nous pourrons parvenir dans notre première journée à la chrétienté de Thin-kia-kho, éloignée d'ici de quatorze à quinze lieues : c'est beaucoup de chemin pour des piétons chargés et pour moi-même !

3 mars 1873. — Départ de Ouang-kia-ouan pour Ho-chen-miao. Temps incertain ; pluie par moments.

Dès quatre heures du matin, nous plions nos lits et nous nous mettons bientôt en marche en tenant la direction de l'ouest.

A la venue du jour, l'atmosphère se trouve p1.328 transparente, et je regarde à mon aise cette chaîne inconnue des *montagnes méridionales*, auxquelles on donne le nom de Lan-chan : le spectacle est beau ! Ce sont d'abord d'innombrables monticules arrondis, dispersés au delà de la plaine méridionale comme les vagues sur l'Océan. Ceux-ci sont suivis d'autres collines plus anguleuses, plus hautes, qui paraissent s'élever jusqu'à six ou sept cents mètres au-dessus du Han. Enfin, l'horizon est borné par une imposante muraille, blanche de neige, dont les points les

plus éminents sont au sud-ouest de Han-tchong-fou. Du côté de l'occident aussi apparaît, derrière un triple rang de collines étagées, une longue et grande chaîne, qui appartient aux confins méridionaux du Kansou.

Nous marchons entre la plaine du Han-Kiang et les derniers contreforts du Tsing-ling. Nous longeons des champs couverts de beau blé, de petits pois, de lentilles, de colza (*you-tsaé*) et de moutarde (*la-tsaé*). Ces deux dernières plantes oléagineuses, dont les jeunes pousses sont aussi mangées par nos Chinois, commencent à fleurir maintenant. Du reste, la nature dort encore sur ces sèches collines quaternaires, et il n'y a que très peu de plantes spontanées qui commencent à végéter. J'observe un Astragalus déployant déjà ses jolies fleurs d'un rouge violet ; le précoce *Forsithia* bravant depuis longtemps la neige et les gelées ; une violette sans odeur, faisant rêver aux frais vallons de l'Europe.

p1.329 Les arbres sont toujours rares : quelques *Diospyros* ou caquiers, des saules, de rares *Paulownia*. Je vois l'un de ces derniers formant le plus grand arbre de l'espèce que j'aie jamais vu ; il est isolé parmi les champs, et les hérons cendrés y ont établi leurs nids, au nombre de trente à quarante. Ces échassiers, que les indigènes ont le bon esprit de ne jamais tracasser, sont activement occupés, les uns à refaire leurs nids, les autres à couver, les autres à élever les petits, dont quelques-uns sont déjà grands. Cette vie de république permet à ces oiseaux de protéger alternativement leurs œufs et leurs nouveau-nés contre la rapacité des corbeaux et des milans.

J'ai souvent rencontré des héronnières dans mes voyages en Chine ; très souvent elles sont établies sur les grands arbres des pagodes, et nous en avons même plusieurs dans l'intérieur de la ville de Pékin. Mais, partout, ces pacifiques familles sont l'objet du respect des populations. Chaque espèce de héron construit ses nids le plus près possible les uns des autres, pour une raison de protection mutuelle. J'ai vu jusque dans le Nord des héronnières d'aigrette, de gazette, de bihoreau et de héron gris ; mais je n'ai pas observé de nids d'*Ardeola*

prasinosceles ailleurs que sur les saules qui bordent les rizières de la Chine centrale.

Les autres oiseaux que nous rencontrons ne présentent point de nouveauté : je distingue le *Turtur sinensis* et le *T. risorius*, plus nombreux encore ici qu'au nord de la chaîne ; le *Spizixos* vert p1.330 et jaune, broutant les jeunes feuilles de petits pois, en compagnie des deux *Ixos* du pays ; les *Emberiza fucata* et *rustica*, et quelques *Cochevis* ou alouettes huppées. Je n'avais point vu encore si au sud ce gai chanteur des pierreuses collines de notre Europe méridionale.

Nous trouvons encore sur notre route un autre animal du Midi, moins gentil, il est vrai, mais dont la vue intéresse vivement mes deux Pékinois : ils ne connaissaient que de nom le *Chouy-niou*, le monstrueux buffle arni, aux immenses cornes noires et disposées en croissant.

Le buffle de Chine, appelé bœuf aquatique, diffère de celui qu'on voit en Égypte et en Italie par une taille plus forte et par ses cornes plus grandes, non obliques, mais dirigées en demi-cercle parfait sur le même plan. La peau est presque nue et d'un brun sale. C'est un animal stupide et farouche, et qui a besoin d'être tenu par une courroie passée aux naseaux. Cependant, les Chinois le rendent aussi doux et familier que leurs autres bêtes domestiques. Les goûts aquatiques du buffle le rendent précieux pour la culture du riz ; il est plus robuste et plus leste que le bœuf, mais il craint le froid. Aussi n'en ai-je jamais vu dans la province de Pékin. D'après ce qui m'a été rapporté, l'*Arni* vit à l'état sauvage dans les forêts marécageuses des Philippines ; et il y est d'une férocité incroyable.

J'observe en route que les grandes pierres employées dans la construction des ponts et des bâtisses consistent en marbres de toute sorte p1.331 (blanc, veiné, brèche, etc.) provenant des montagnes au pied desquelles nous cheminons. Je vois aussi de la houille que l'on porte à dos d'homme d'une mine peu éloignée : c'est de la houille

bitumineuse, qu'on me dit être fort bonne et abonder dans plusieurs localités.

Il m'est donc facile, dès à présent, de me rendre raison de la réputation de prospérité dont jouit au loin la vallée du Han-Kiang : climat bon et tempéré, terroir fertile, eaux abondantes et saines, profusion de toute sorte de pierres de construction et d'ornement, abondance de combustibles minéraux, etc. Entre les mains des Européens, cette contrée serait bien autre chose que ce que je la vois !

Bien que nous ayons fait aujourd'hui plus que le chemin ordinaire d'une journée de marche, nous arrivons avant la nuit close chez les chrétiens de Thin-kia-kho. Quoique troublés d'abord à la vue de sept ou huit hommes dont la venue ne leur a pas été annoncée, ces braves gens (quelque peu sauvages) doivent bien se résigner à nous donner un logement et des vivres (bien entendu, à mes frais) : il n'y a point aux environs d'auberges où nous puissions aller ; la maison où se trouve la chapelle des chrétiens est celle où vont loger toujours les missionnaires de passage. Les habitants ne perdent rien à cela, surtout avec moi.

4 mars 1873. — Thin-kia-kho. Baromètre : 708 mm. Beau temps d'abord, avec ciel mi-voilé ; puis quelque peu de pluie.

p1.332 Comme j'ai appris que, à Ho-chen-miao où je me dirige, il y a un manque total des ressources de la vie, je suis obligé de m'arrêter ici pendant deux jours, pour donner à mes gens le temps d'acheter à la ville voisine des provisions de farine, de riz, d'huile, etc. Cette halte aidera à guérir mes pieds meurtris par les voyages précédents.

J'emploie mon temps à parcourir lentement ces basses et sèches collines des environs qui forment le talon du Tsing-ling oriental. Elles sont quaternaires vers le bas ; plus haut, la terre meuble est mélangée de nombreux cailloux de silex blanc, jaune, de quartz lydien. La roche, qui me paraît former la charpente des premiers monticules, est un grès siliceux, à gros grains, peu dur.

Il y a quelques arbres rabougris ; le *quercus sinensis* et le *quercus obovata* se trouvent à côté d'un troisième chêne à feuilles moyennes, de la forme commune, à gland petit, mince, pointu, muni d'une cupule glabre et d'un pédoncule court.

Je rencontre là, en compagnie de l'*Ixos xanthorrhous*, un oiseau nouveau pour le pays : c'est mon *Yuhina diademata* de Moupin. Cet oiseau a les formes générales du Jaseur de Bohême, mais il est plus petit et ses parties supérieures sont colorées de brun cendré ; il est insectivore et frugivore, comme les Ixos. Quant à l'*Ixos xanth*., il paraît abondant dans toute la Chine centrale, parmi les montagnes moyennes, et il diffère de l'espèce vulgaire congénère (*Ixos sinensis*) par sa tête noire sans blanc, par ses sous-caudales rousses, par p1.333 une petite tache rouge qui orne les deux côtés du bec, et par une taille un peu plus forte. Il descend aussi moins que l'autre dans les plaines. — Tous les oiseaux de ce genre sont remarquables par leurs mœurs sociables, et par leur voix forte variée, agréable, parfois burlesque ; communément, leur queue est ornée en dessous de jaune, de roux, de rouge clair. Les nombreuses espèces d'Ixos connues sont surtout répandues dans les régions subtropicales de l'Orient, et la Chine en compte cinq : *Ixos Jocosus, Ix. chrysorrhoïdes, Ix. xanthorrhous, Ix. sinensis* et *Ixos hainanus* (une variété de l'autre), propre à la grande île méridionale.

Les seules captures que je fais dans la journée consistent en quelques petits coléoptères (carabiques pour la plupart), que je ramasse sous les cailloux siliceux. Il y avait les débris d'un *Carabus*, d'après lesquels j'ai pu reconnaître le vrai *Carabus smaragdinus* du Nord, et que j'ai *emboîté* soigneusement, tant les insectes de ce genre sont rares en Chine.

5 mars 1873. — Thin-kia-kho. Temps sombre.

Je fais dans la matinée une course sur les bords d'un grand torrent qui sort des montagnes, en compagnie de mes chasseurs. Nous prenons *Ixos xanth. Suya striata* et *Garrulax sannio*. Mais c'est en vain

que nous poursuivons un magnifique faisan sans collier, seule espèce connue ici. J'aperçois voler sur les sables des *Cotyle sinensis*, petites p1.334 hirondelles qui ne diffèrent de nos martins d'Europe et de Pékin que par les teintes cendrées du dos. — Il y a beaucoup d'*Elœococca verrucosa,* quelques *Rhus vernicifera,* des *Stillingia sebifera*, des peupliers pyramidaux ; et, dans un coin abrité, nous observons pour la première fois un abricotier en fleur.

C'est ici le point le plus septentrional où je rencontre l'*Elœococca* et le *Stillingia*, deux arbres abondamment cultivés dans toute la Chine méridionale, sous les noms de *Tong-chou* et *Yéou-chou*, Le premier, de la famille des euphorbiacées, a l'aspect et les proportions d'un figuier, avec des feuilles moins divisées. Il porte, en avril, de beaux panicules de fleurs ressemblant à celles du Catalpa et dépourvues de parfum ; à la fin de l'automne mûrissent ses fruits qui sont de grosses capsules sphériques renfermant plusieurs amendes du volume d'une petite noix. Ces fruits écrasés donnent une huile abondante qu'on n'emploie qu'à l'éclairage et à vernir, quand elle a été épaissie par la cuisson. Le *Stillingia*, un euphorbiacé aussi, fait de loin l'effet d'un petit peuplier ; ses fruits mûrissent en été, et laissent sortir par l'ébullition une matière graisseuse dont on fait des chandelles. Quant au *Sumac* à vernis, c'est un arbre de quatrième grandeur que l'on confondrait avec l'*Ailantus glandulosa*, faussement appelé en France vernis du Japon. Le vernis vénéneux de cette plante coule d'entailles obliques pratiquées sur le tronc et à la partie inférieure desquelles est fixée une p1.335 valve de moule pour recueillir la précieuse liqueur. Cette matière prend une couleur noire au contact de l'air et durcit d'autant plus rapidement que le temps est plus humide ; appliquée sur le bois, elle forme un vernis très dur, luisant, et d'un noir parfait. — Je ne sais pas jusqu'où s'avance dans le nord le *Rhus vernicifera* que j'ai déjà vu dans le Tsing-ling septentrional, mais j'ai souvent rencontré à Pékin le *Rhus semi-alata*, le *Rhus cotinus* et un autre *Rhus* ressemblant au *coriara*.

Dans l'après-midi, j'explore le ravin de *Thin-kia-po* à quatre lieues à l'est nord-est de la ville de Mién-chién et j'y découvre des schistes

calcaires offrant des taches charbonneuses. En cassant ces schistes à coups de caillou, j'ai la bonne chance d'y trouver de magnifiques impressions de fougères (de deux sortes) et de feuilles de *bambou* ou de *cycas*.

Il n'y a là qu'une très mince couche de houille, et ce combustible, inexploitable dans cette localité, est renfermé entre des schistes bleuâtres durs, à la suite desquels viennent des grès feuilletés, riches en mica et en quartz. Toute la série de ces roches est soulevée jusqu'à quarante degrés du côté du nord. Sous les schistes existent des granites qui paraissent avoir déplacé les strates sédimentaires.

Dans les collines environnantes l'on voit quantité de blocs siliceux et de quartz noir ou *lydien*, et c'est à une trentaine de li d'ici, à l'ouest, qu'on p1.336 extrait cette bonne houille dont j'ai parlé plus haut, et à laquelle se rapportent sans doute les débris végétaux que je vois dans ces vallons.

Je suis tout seul, ce soir, à visiter ces montagnes, et c'est avec tant d'ardeur que je travaille à briser les pierres fossilifères, pendant plus de deux heures, que tout à coup je me sens pris d'étourdissement et tomber évanoui sur mes précieux débris... Revenu à mes sens, je m'arme d'énergie et, chargé du plus grand poids possible de ces trésors d'un nouveau genre, je retourne lentement au logis. J'y suis reçu (comme bien d'autres fois) aux grands éclats de rire de mes Chinois, qui ne comprennent pas qu'on puisse se charger de pierres sans être un manœuvre, et qui me prennent pour un fou sans doute !

Bien que la Chine soit riche en terrains carbonifères, c'est si rarement qu'il m'a été donné de rencontrer des traces claires de cette végétation antique qui nous a précédés de centaines de siècles, que je considère comme un bonheur la découverte que j'ai faite aujourd'hui. Aussi ne regretterai-je pas mes peines, d'autant plus que ces empreintes sont très belles, quoique ne représentant que trois ou quatre espèces de plantes. Autrefois, j'en ai recueilli de six ou sept autres espèces, à San-yu, à l'ouest nord-ouest de Pékin. — C'est sans doute quand on aura réuni et étudié un grand nombre de ces fossiles

que l'on pourra prononcer si tous nos dépôts houillers appartiennent ou non aux mêmes formations, et si notre terrain p1.337 carbonifère est réellement postérieur à celui d'Europe, ou bien s'y est déposé dans des conditions différentes.

6 mars 1873. — Voyage de Thin-kia-kho à Ho-chen-miao. Temps sombre ; pluie ou neige tout le jour.

La petite chrétienté où nous devons aller est à sept ou huit lieues d'ici ; mais comme nous ne ferons, pour y aller, que monter et descendre dans les montagnes, nous aurons besoin de toute notre journée pour arriver à notre étape.

Nous partons donc vers le point du jour, et, de colline en colline, nous parvenons au dos de montagnes ayant en moyenne trois ou quatre mille pieds d'altitude, dont les arêtes nous mèneront jusqu'à notre destination.

Sur notre chemin, le baromètre descend jusqu'à six cent douze millimètres, avec un demi-degré de température à dix heures.

Nous avons à notre droite, pendant longtemps, une grande montagne qui paraît s'étendre au loin vers le nord et avoir au moins trois mille mètres d'altitude.

Les roches observées en route, du midi au nord, sont : schistes divers, grès schisteux micacés et quartzeux, calcaire en couches puissantes souvent marmorisées, gneiss ou granite en couches ; et puis du granite massif et toujours du granite et rien que du granite, jusqu'à la fin du voyage.

p1.338 Les montagnes sont couvertes de hautes herbes et de broussailles, mais on les incendie souvent. Le pays devient de plus en plus boisé, à mesure qu'on approche de Ho-chen-miao ; et je distingue cinq espèces différentes de chênes, deux de rhododendrons, des noisetiers, etc. Je trouve quelques pieds de *Cunninghamia lanceolata* ; mais ce beau sapin, si commun plus au sud, n'est ici cultivé que comme ornement.

7 mars 1873. — Ho-chen-miao. Neige humide. Le baromètre me donne une altitude de treize cent quatre-vingt-dix mètres pour la chapelle des chrétiens.

L'endroit où je suis venu m'établir est à une douzaine de li plus au nord que Ho-chen-miao (la pagode au corps vivant) proprement dit, et s'appelle Che-kia-pin. Les environs de cette résidence ne paraissent pas devoir me fournir de bonnes collections. Aussi, quoique j'aie apporté ici des bagages suffisants pour y séjourner plusieurs mois, je crains bien de ne pouvoir guère y rester longtemps. La contrée est toute montueuse, il est vrai, et assez bien boisée çà et là ; mais ce sont partout les mêmes montagnes granitiques. Les grandes montagnes à forêts se trouvent toujours plus loin ! et c'est là seulement qu'on m'indique des animaux rares...

Ici les chasseurs prennent du sanglier, du musc et rarement du faisan (sans collier). Ils me disent que le faisan doré vit aussi aux environs, p1.339 de même qu'un autre gallinacé que je comprends être le *Pucrasia xanthospila*. On y connaît bien, de nom, le porc-épic, le *Rhizomys* et même le *Budorcas* ; mais personne n'a jamais vu aucun de ces animaux. Il y aurait encore dans les bois un écureuil et un *Pteromys* grisâtre et de taille assez petite. Pour le moment, ces bons montagnards disent qu'ils ne peuvent prendre aucun de ces animaux. Cependant, j'ai pu décider quelques jeunes gens à aller, dès ce matin et malgré la neige, explorer une caverne où ils me disent qu'il y a des chauves-souris en grand nombre.

A raison du mauvais temps, nous avons gardé la maison ce matin. Notre logement, récemment bâti en terre et en paille, est largement ouvert à tous les vents, et nous nous y trouvons très mal installés, ma chambre n'étant formée que d'un treillis à claire-voie qui n'arrête que les chiens et les porcs, mais point le froid ni les regards. D'un autre côté, ces chrétiens d'origine setchuanaise sont plus grossiers et plus méfiants que ceux que j'ai rencontrés encore dans cette province.

Ma première journée ne se passera pas sans quelque bonne acquisition : vers midi, mes hommes reviennent avec un sac rempli de

plus de vingt chauves-souris, prises dans la susdite grotte. Il y en a une (un oreillard) qui est remarquable par ses larges oreilles qui sont aussi longues que son corps ; une seconde (un *Vesperus* ou *Murina*) a de très petites oreilles, elle est hérissée d'un pelage roux, avec le ventre blanc. Toutes les autres p1.340 (Phyllorhina) appartiennent à une seule espèce, la même que je m'étais déjà procurée dans le Tsing-ling septentrional.

Dans l'après-midi, je vais visiter les montagnes d'alentour ; je n'y vois rien d'intéressant : deux faisans, quatre *Pomatorhinus stridulus*, et quelques *Garr. sannio*. J'entends encore ici mon grand *Pom. gravivox*.

Il y a au pays quelques *châtaigniers* sauvages, le *Cephalotaxus*, les deux *pins*, le *quinquefolia* étant le plus commun. Le *Corylus sp*. abonde, de même que le *Sumac* à vernis, et des *cerisiers* sauvages dont le bois est estimé pour faire des meubles. Il y a encore l'*orme* et le *charme*, le bouleau blanc, un peuplier-tremble, des *saules* divers dont les plus nombreux ressemblent à notre *marceau* : mais ce sont les chênes qui forment la base des bois. Parmi les broussailles, je remarque une *Hydrangea*, une vigne qui donne, me dit-on, des grappes mangeables, et le fraisier sauvage en quantité. Les fougères me paraissent ressembler à celles du Setchuan, et non point à celles du nord de l'Empire, à l'exception du *Pteris aquilina*, qui prospère dans ces terrains granitiques.

8 mars 1873. — Ho-chen-miao. Ciel demi-serein.

Quoique la neige ne soit pas encore fondue entièrement, je vais visiter la grotte aux chauves-souris, qui est à un peu plus d'une lieue d'ici : je suis curieux de voir quelle sorte de grotte peut exister dans un pays exclusivement granitique.

p1.341 La fameuse caverne consiste en un ravin étroit, où se sont amoncelés de grands quartiers de roches qui laissent parmi eux une sorte de canal d'une trentaine de pas de long, divisé en plusieurs compartiments ; il y coule un petit ruisseau qui doit grossir aux jours de pluie et inonder en entier ce sol très incliné. Ce grand trou, parfaitement obscur, n'est donc pas habitable, et ne l'a jamais été,

pour les mammifères terrestres : par conséquent, point de fossiles là, point de fouilles à faire. Mais la rareté des cavités dans un pays tout granitique et où manquent les grands et vieux troncs d'arbres fait que les chéiroptères y viennent prendre leurs quartiers d'hiver, pendus par les pieds de derrière aux parois supérieures de la grotte, qui, çà et là, sont assez élevées pour n'être pas à la portée des quadrupèdes carnassiers.

Mes montagnards d'hier ont tellement purgé ce pauvre repaire de chauves-souris, que nous n'y en trouvons plus que trois aujourd'hui ; et encore ne veux-je pas les emporter, étant assez fourni de cette espèce commune.

Ce lieu obscur est aussi le séjour d'une grande phalène grise qui voltige à son aise, sans crainte du froid extérieur. J'y prends encore de grandes araignées particulières à ces sombres lieux, ainsi que de curieux grillons remarquables par la longueur de leurs minces pattes. Mais pas trace de coléoptère à yeux ou sans yeux.

Chemin faisant, je tue un *Siva ruficeps*, une de p1.342 nos nouveautés du Setchuan, et un *Suthora conspicillata*, autre rareté des confins du Kokonoor : ce dernier oiseau était en petite troupe, laquelle s'est unie, après mon coup de feu, à une bande de *Suthora webbiana*. Mais, en général, l'on voit fort peu d'oiseaux, à l'exception de l'*Emberiza elegans* qui abonde au pays.

9 mars 1873. — Ho-chen-miao. Ciel couvert, mais bon temps.

Aujourd'hui, des chasseurs du voisinage m'apportent deux muscs qui sont en mauvais état et que d'ailleurs je ne pourrais pas acquérir, vu le haut prix qu'ils en demandent même pour la peau seule. L'un de ces chevrotins, armé de longues canines, a la gorge et les parties inférieures du corps jaunâtres, avec tout le dessus d'un brun verdâtre. L'autre, sans dents canines (femelle ou jeune), a le cou et le dessous d'un gris-blanc, avec le dessus d'un olivâtre gris : ces deux animaux viennent d'être pris ensemble. Par conséquent, les variétés de cette

espèce qu'on voudrait fonder sur les couleurs inférieures ne seraient que des différences d'âge et de sexe.

Dans une promenade (c'est un dimanche) que je fais dans la soirée, je vois près d'un torrent des *Spizixos* chassant aux insectes ailés, à la manière des *Yuhina* et des *Ixos*, ou bien de nos *Mussiccapa*. Deux *Motacilla Hodgsonii*, qui ont été capturés dans la journée, ont le dos noir, et dans l'un le noir de la poitrine commence à monter vers le bec.

10 mars 1873. — p1.343 Ho-chen-miao. Beau temps avec nuages. Course à la forêt.

Accompagné de mes deux domestiques et de deux chasseurs du pays, je pars pour visiter, pendant tout le jour ce que l'on appelle ici la *Vieille-Forêt*. C'est une région montueuse, toute granitique, hérissée de crêtes aiguës qui rayonnent en divers sens. Ces hauteurs et les étroites vallées qui en dépendent sont encore assez bien garnies d'arbres ; mais depuis longtemps il n'y en a plus de gros, et l'on continue rapidement à couper tous ceux qui acquièrent une certaine épaisseur.

Le *Pinus sinensis,* le *P. quinquefolia* et l'*Abies thié-sha* sont les seuls conifères de ces montagnes, avec le *Cephalolaxus* qui s'arrête dans les vallées. Il y a encore là, outre le chêne à feuilles ordinaires, un autre chêne qui est nouveau pour moi : il a des feuilles persistantes, rudes, piquantes et ressemblant un peu à celles du houx. Cet arbre a le port de celui que j'ai désigné sous le nom de *quercus ilicoïdes*, et rentre dans la section des chênes à bois très dur, que les Chinois distinguent sous le nom de *Thié-siang* ou chênes de fer : il croît bien vers deux mille mètres d'altitude. Je rencontre encore dans la *Vieille-Forêt* deux espèces de *Betulus*, le peuplier-tremble, des *Celtis* et enfin des *Alnus.* Ce dernier arbre, que j'étais impatient de retrouver, est sans doute de la même espèce que celui qui foisonne au Setchuan occidental et que j'ai signalé sous le nom d'*Alnus sinensis*. Mais les rhododendrons n'abondent pas ici comme à p1.344 Moupin : je n'en distingue que de deux ou trois espèces.

Au point le plus élevé où nous parvenons, mon baromètre descend à cinq cent quatre-vingt-dix millimètres, et j'y trouve une altitude de deux mille deux cents mètres ; il y a de la neige glacée, et le plus souvent il est difficile de marcher, si ce n'est en rampant ou en s'accrochant aux broussailles. Parmi les rochers élevés et escarpés, je vois beaucoup de traces de chevrotins à musc ; sur une pente boisée j'observe les galeries du *Rhizomys*, que la neige n'empêche pas de sortir de sa retraite pour aller faire sa provision de feuilles : je retire de ses trous quelques rameaux du chêne *thié-siang*. Nous trouvons encore des vestiges peu nombreux de *Ceriornis* et de *Pucrasia*, mais sans apercevoir de ces gallinacés autre chose que des plumes provenant d'individus dévorés par les bêtes sauvages.

Du reste, ces froides forêts sont bien silencieuses en ce temps ; et, en dehors des coups de hache des bûcherons qui résonnent par les vallées, l'on n'y entend que quelques cris de *casse-noix* et de geai. A force de recherches, je parviens aussi à voir quelques petits oiseaux insectivores qui d'arbre en arbre, de pic en pic, volent avec l'inquiétude et la rapidité d'êtres qui sont pressés par la faim. Je reconnais le *Sitta sinensis,* le *Parus pekinensis* et le *Sylviparuis modestus*, tous oiseaux fort intéressants que je ne puis parvenir à atteindre. Mais je capture, ici aussi, le *Siva cinereiceps* p1.345 et un joli *Suthora* blanc-jaune, d'espèce nouvelle ; cette dernière acquisition paye largement mes fatigues. Ce petit oiseau a les proportions et à peu près les couleurs du *Suthora gularis*, de Moupin ; mais il diffère de celui-ci par le manque du petit rabat noir et par la présence de deux larges sourcils d'un cendré bleuâtre : c'est donc avec raison que cette espèce pourra porter l'épithète spécifique de *Cyanophrys*. Cette espèce paraît rare et est inconnue à mes chasseurs indigènes ; je n'en ai vu qu'une paire, becquetant les herbes sèches qui sortaient de la neige, parmi les bois élevés.

Après avoir pendant tout le jour marché, couru, rampé, glissé et pataugé dans la neige, dans la boue et sur la glace, nous laissons les

hauteurs pour retourner au logis. Les chasseurs chinois m'avaient quitté à midi.

Au bas de la vallée que nous suivons, j'ai la bonne chance de rencontrer une autre de mes nouveautés de Moupin : c'est un *Yanthocincla lunulata*, un oiseau isolé qui paraît égaré dans ces parages.

11 mars 1873. — Ho-chen-miao Ciel couvert, mais bon temps.

La forêt explorée hier ne serait pas la seule connue ici, ni la plus considérable. Il paraît qu'il existe d'autres bois et d'autres montagnes bien plus importants ; mais c'est si loin vers le nord que je ne trouve pas de guides qui veuillent m'y accompagner en cette saison, d'autant plus qu'il p1.346 n'y a plus là de maisons de chrétiens où nous puissions aller chercher l'hospitalité.

Dès mon arrivée dans ces quartiers, je me suis aperçu que les habitants, outre qu'ils sont assez grossiers, assez sauvages, montrent très peu de bonne volonté pour m'aider dans mes travaux et dans mes chasses. Bien que je paye mes dépenses et les services reçus bien au-dessus de leur valeur, ces montagnards sont impatients de me voir *décamper* de leur hameau : ils me prennent sans doute pour un espion !

Tout de même, si ces lieux devaient me fournir des nouveautés zoologiques de quelque importance, je persisterais à y rester, malgré toute la méfiance de mes gens : je finirais par les apprivoiser. Mais je suis dès à présent convaincu qu'il n'y a ici qu'une fraction des animaux que j'ai déjà rencontrés au nord-ouest du Setchuan ; par conséquent, je me décide, encore une fois, à aller chercher fortune ailleurs..., et nous nous mettons à recorder nos bagages, pour retourner demain dans la plaine méridionale.

Pendant que mes hommes rangent mes paquets et louent les porteurs nécessaires, j'emploie cette dernière journée à récolter les différentes fougères qui conservent, à cette époque, leurs frondes

vertes dans les lieux abrités : parmi les espèces sèches, je vois des *Struthiopteris*, et notre fougère royale en quantité.

Je rencontre encore et capture un second exemplaire isolé d'*Yanth*. *lunulata* et deux *Siva* p1.347 *ruficapilla* : cette dernière espèce aime les bambouseraies sauvages, et fréquente des lieux plus bas que son congénère à la tête argentée.

Je dois mentionner ici une industrie particulière à ces montagnes, où croissent en quantité les chênes de toute espèce : c'est la culture et la cueillette du *Mou-eul* (oreille du bois), ce lichen gélatineux que les Chinois aiment tant à mêler à tous leurs plats de choix, et qu'ils obtiennent aussi au Yunan et en d'autres provinces du sud. Voici comment ces montagnards procèdent pour avoir le Mou-eul : ils coupent un grand nombre de chênes de médiocre taille, qu'ils émondent de leurs branches ; puis ils en attachent un long, horizontalement et fixé à deux pieux, à hauteur d'homme, et ils appuient sur celui-là, obliquement et des deux côtés, le plus qu'ils peuvent de troncs de chênes garnis de leur écorce. Quand les agents atmosphériques commencent à faire pourrir ces bois, il s'y développe en été une très grande quantité de ces cryptogames charnus et d'une couleur brune, que l'on récolte au fur et à mesure qu'ils croissent. La production en est d'autant plus copieuse que les pluies de l'été sont plus longues.

On me dit que ces montagnes produisent en très grande quantité cette substance alimentaire, et qu'on en récolte encore davantage parmi les collines du sud du Han-Kiang. Les chrétiens de ces districts servent habituellement à leurs missionnaires du Mou-eul, comme un plat de prédilection ; p1.348 et je puis dire que ce précieux végétal, un peu cartilagineux, se mange et se digère très bien.

D'après ce qu'il m'a semblé comprendre, il, faut pour la culture du Mou-eul : 1° du bois de chêne ; 2° des montagnes granitiques ; 3° un climat humide et assez chaud en été. Aussi croirais-je que notre France occidentale conviendrait, en beaucoup d'endroits, pour une abondante

production de cette plante dont l'usage, d'après moi, serait fort avantageux aux personnes faibles de poitrine.

12 mars 1873. — Retour de Ho-chen-miao à Thin-kia-kho. Ciel couvert ; pas de pluie.

Pour les raisons susdites, je quitte ce matin, sans regret, ces montagnes et leurs rudes habitants ; d'autant plus que, pour avoir les objets les plus nécessaires, comme le riz et le blé, j'aurais été obligé d'envoyer les acheter à la plaine (vingt-deux lieues ! aller et retour).

Notre journée de voyage se fait sans rien observer de particulier. Aujourd'hui, au point le plus haut où passe notre route, mon baromètre marque six cent douze millimètres.

Grâce à la hauteur des nuages, je crois apercevoir que les montagnes les plus élevées de cette contrée sont celles qui font suite à ce massif imposant qui se voit à une dizaine de lieues au nord-ouest de Thin-kia-kho, et dont les dépendances continuent à perte de vue vers le nord. Mais je pense que les principaux sommets n'en dépassent pas trois mille cinq cents mètres d'altitude. C'est p1.349 au côté occidental de cette *chaîne dans la chaîne* que nous apparaissent les crêtes dentées que nous avons parcourues avant-hier, et qui ont deux mille mètres d'altitude moyenne.

Une petite anecdote. Pendant que, suivant mon habitude, je cheminais cette après-midi bien en avant de mes gens, voilà que j'arrive à une bifurcation de la route, sans plus savoir quelle est la voie que je dois suivre. Précisément, il se trouve là quelques ouvriers occupés à construire une maisonnette. Sur ma demande adressée très poliment, l'un d'entre eux me dit que c'est par le sentier de droite que je dois marcher. Or, comme ce chemin menait à une haute montagne, tout embarrassée de broussailles, où il me semblait que je n'étais point passé en venant, j'avais lieu de craindre que l'on ne m'eût donné une indication erronée. Je m'assieds donc là au pied d'un rocher, et à quelque distance des maçons, pour attendre ma suite. Mes hommes venus, je leur demande bien à haute voix si c'est par la droite ou par la

gauche que je dois continuer ma route ; et quand leur réponse, donnée aussi à toute voix, démontre la fausseté de l'indication qu'on venait de me donner, je vais droit au méchant trompeur, et, au milieu du silence et de l'ébahissement des assistants, je lui administre une leçon inattendue, légère, mais suffisante pour qu'il se souvienne que le mensonge ne porte pas toujours bonheur. Cette petite scène *ex abrupto* a excité parmi mes hommes une hilarité qui a duré p1.350 jusqu'à la nuit, c'est-à-dire jusqu'à notre arrivée chez les chrétiens de Thin-kia-kho.

13 mars 1873. — Thin-kia-kho. Très beau temps ; notre première journée sereine du pays de Han-tchong-fou.

Je vais voir Mién-chién à une trentaine de li à l'ouest, et à l'extrémité occidentale de ce qu'on appelle ici la plaine de Han-tchong : c'est une ville ruinée et vide, depuis le passage des rebelles, tout y ayant été détruit et brûlé en dehors comme en dedans des murailles. On y a rebâti quelques maisons, surtout devant la porte orientale ; mais c'est bien petit et bien misérable encore pour un *Chién*, ou chef-lieu d'arrondissement ! Parmi les objets étalés dans les boutiques, je vois une peau de chat sauvage semblable à celui que j'ai acquis dans le Tsing-ling (*Felis scripta*), et une peau mutilée de *Paguna larvata*, remarquable par ses teintes obscures et par le noir de son cou et de sa longue queue.

Près de cette ville, le Han-Kiang n'est guère qu'un torrent, du moins maintenant ; néanmoins nous y apercevons amarrés un certain nombre de bateaux voyageurs. Ceux-ci profitent de toutes les crues pour se porter sur d'autres points de la rivière.

A notre retour, nous traversons, près du fleuve, un long et populeux *forum* ou marché, où se font toutes les affaires commerciales de ces parages, et qui a nom Tsaé-yuén-tou.

p1.351 Je suis accompagné, au retour de cette course, de plusieurs chrétiens des environs qui sont allés à Mién-chién payer leurs contributions annuelles. Chemin faisant, ils m'apprennent que le

mandarin les oblige à le payer, non point en lingots d'argent, mais seulement en sapèkes de cuivre, en exigeant deux mille sapèkes pour chaque taël ou once d'argent. De cette façon, cet intègre magistrat, en revendant les sapèkes reçues aux changeurs du pays, à raison de dix-sept à dix-huit cents par taël, se fait un boni de plus de dix pour cent.

Le peuple se récrie bien contre cette injuste et tyrannique conduite : mais à qui s'adresser pour obtenir justice ? C'est un usage général en Chine : les mandarins ne diffèrent entre eux que par la variété des procédés qu'ils emploient pour extorquer l'argent des administrés, en plus ou moins grande abondance, suivant leur degré de capacité inventive... ; et les victimes s'y résignent, en disant : « Si j'étais à leur place, j'en ferais tout autant ! »

La fatigue nous ayant obligés à prendre haleine devant une petite auberge, on nous y sert, pour la valeur d'*un sou* de notre monnaie, un cruchon de vin de riz qui nous restaure admirablement bien. Cette boisson, d'un goût aigrelet et un peu amer, est stomachique et contient peu d'alcool ; son bon marché est une preuve de la facilité de sa fabrication.

Ce premier beau temps du printemps a fait p1.352 sortir les insectes. Nous prenons des cincindèles ressemblant à notre *Cic*. *riparia* et *Cic*. *germanica*, des *Meloes*, des *Altica* et quelques petits carabiques se rapprochant des *Feronia* et des *Amara*. Des papillons communs, appartenant aux genres *Papilio*, *Gonopterix, Colias* et *Vanessa*, voltigent par la plaine où, en plus des fleurs de colza et de moutarde, ils trouvent maintenant celles des saules, de l'abricotier et du prunier domestiques.

Il passe tout le jour beaucoup de choucas noirs se dirigeant au nord. Il y a quantité de *Pako* autour des habitations humaines ; et sur une plage pierreuse nous apercevons huit grandes outardes, auxquelles mon Pékinois Ouang envoie un coup de fusil très inutile.

Chemin faisant, nous avons abattu plusieurs *Galerida cristata*, un *Ixos xanth*., et un *Spizixos*, dont la tête est très noire et le cou cendré.

14 mars 1873. — Thin-kia-kho. Assez beau temps, avec fort vent d'est.

Aujourd'hui, je retourne chercher des empreintes végétales parmi les ardoises carbonifères que j'avais découvertes il y a quelques jours.

Comme je l'ai noté déjà, dans cette localité toute la série des roches stratifiées paraît être dans l'ordre qui suit, en allant du bord de la plaine aux grandes montagnes du nord : 1° collines quaternaires ; 2° collines plus élevées et plus accidentées, où la terre meuble est mêlée de beaucoup de cailloux quartzeux, blancs, jaunes, noirs ; p1.353 3° grès schisteux micacés, avec beaucoup de quartz ; 4° phyllades ou schistes noirâtres ou bleuâtres, avec traces de houille et empreintes végétales ; 5° encore des grès micacés avec quartz ; 6° une seconde série de phyllades avec empreintes végétales ; 7° grès schisteux ; 8° épaisses couches de calcaire impur, bleuâtre, et parfois changé en marbre blanc, mêlées aussi à beaucoup de quartz. Toutes ces couches sont soulevées, beaucoup et irrégulièrement, mais en général vers le nord, par les masses granitiques qui continuent vers l'intérieur de la chaîne, sans limite connue de moi.

C'est sur la deuxième série des ardoises fossilifères que je dirige aujourd'hui mon attention. Là je ne trouve plus d'empreintes de fougères, mais bien celles, très nombreuses, de feuilles de monocotylédonées, paraissant des bambous, des calamites. Nous faisons une bonne provision de ces schistes à empreintes, que, cette fois, mes domestiques rapportent soigneusement au logis.

Au soir, nous disposons tout pour retourner demain à Ouang-kia-ouan, où j'avais laissé une partie de mes effets. J'ai l'intention d'aller de là à une chrétienté dite de Pa-ko-chan, qu'on m'a dit se trouver au pied des montagnes du sud, nommées Lan-chan. Je veux voir si par là il y aura un lieu plus favorable pour mes recherches et des Chinois mieux disposés pour me seconder dans mes travaux. p1.354

15 mars 1873. — Retour de Thin-kia-kho à Ouang-kia-ouan.

Mauvais temps. Il commence à pleuvoir au moment même de notre départ ; et la pluie continue plus ou moins pendant tout le jour. Cela ne nous empêche pas de faire nos douze ou treize lieues de chemin, à pied, comme toujours.

Le vent froid d'est et le ciel sombre font qu'on ne voit rien dans la campagne, si ce n'est des pies, des corbeaux, des choucas et quelques alouettes huppées, dont je n'entends jamais sans émotion l'harmonieux et plaintif sifflement, et sans me rappeler les délicieuses collines de Savone, toutes parfumées des émanations du ciste, du myrte, de la lavande et du thym. On aperçoit aussi des volées innombrables d'étourneaux cendrés.

A la pâte de farine bouillie à l'eau, qui forme tout notre dîner, nous ajoutons encore du vin de riz, qu'on nous vend ici pour la valeur de six centimes l'équivalent d'une bouteille.

Ce vin de riz, que nous trouverons désormais dans tout le Midi, se fait, non pas avec toute sorte de riz, mais avec la *variété glutineuse* qu'on cultive *ad hoc*, et qu'on appelle *ngo-mi.* Cependant, le riz ordinaire peut aussi donner du vin, mais moins abondant et moins bon. Pour obtenir la liqueur, on met le riz dans un grand vase de terre et l'on y ajoute du levain. Au bout de cinq ou six jours en été, et plus en hiver, la fermentation a été suffisante pour que le vin soit formé. Quand p1.355 on veut obtenir du vin en plus grande abondance, mais aussi plus faible, on ajoute de l'eau sur le riz fermenté, et l'on chauffe les vases fermés, au moyen d'un feu doux. On ne distille point, mais l'on décante simplement : l'alambic n'est employé que pour avoir l'eau-de-vie, que les Chinois appellent *Chao-tsiou*, ou vin brûlé.

Ce vin de riz est très faible, mais il possède un petit goût acide qui le rend agréable pendant les chaleurs. Dans ces pays-ci, on est dans l'habitude de lui donner un peu d'amertume, en ajoutant des feuilles d'armoise.

Quoique nous suivions aujourd'hui un autre chemin que l'autre jour, je continue à voir que les pierres employées aux ponts et aux autres

rares constructions solides sont des grès rouges et des marbres blancs, veinés, rouges, brèches, etc.

Malgré cette abondance de bonnes pierres, les maisons sont, dans la plaine comme dans la montagne, bâties en terre battue et couvertes de paille, rarement de tuiles.

Dans cette belle vallée du Han, la campagne est agréable à voir maintenant : les champs de colza, aux odorantes fleurs jaunes, ressortent sur le vert général des autres champs à céréales ou à légumineuses.

J'apprends de mes gens que cette immense quantité de petits pois, que l'on cultive au Chénsi, sert surtout à la nourriture du bétail.

Aux bords incultes des champs commencent à fleurir plusieurs plantes sauvages : la p1.356 bourse-à-pasteur y est en quantité, de même que la dent-de-lion ; un *Lithospermum* herbacé offre un mélange agréable de fleurs bleues et violettes ; un *Corydalis* a des fleurs roses assez grandes, que l'on confond de loin avec celles de son voisin, l'*Astragalus sibiricus*.

Outre l'hirondelle de rivage à dos cendré (*Cotyle sinensis*) que j'ai rencontrée le long des torrents sablonneux dès le premier jour de mon arrivée dans cette vallée, nous commençons depuis quelque temps à voir voler l'hirondelle domestique (*Hirundo gutturalis*) une variété plus petite que l'espèce européenne. Mais je crains que le froid qui a recommencé ne fasse fuir au sud ces aimables messagères du printemps !

@

CHAPITRE XVII

DU 16 AU 25 MARS 1873

@

Séjour chez les chrétiens de Ouang-kia-ouan. — Impossibilité morale de s'avancer à l'Ouest, dans les conditions où se trouve le voyageur. — Productions méridionales. — Course à Pa-ko-chan. — Innombrables collines granitiques. — Culture de l'Aconit. — Agréable rencontre du père Vidi ; réflexions sur l'étude des sciences naturelles. — Vénération du tombeau du père Fabre ; une pagode érigée en son honneur par les païens.

p1.357 16 mars 1873. — Ouang-kia-ouan. Temps froid ; vent, menace de pluie ou de neige. Thermomètre : quatre degrés ; baromètre : sept cent quatorze millimètres ; sous le trente-troisième degré de latitude.

C'est dimanche. En revoyant, pendant le repos de ce jour, mes notes et mes cartes, je me sens beaucoup de regret de ne pouvoir pas m'avancer plus à l'ouest et jusques aux sources des deux plus grands fleuves de la Chine ! C'est là le point intéressant pour la géographie et pour l'histoire naturelle. Mais je vois que, pour y parvenir, il p1.358 faudrait se trouver dans d'autres conditions que les miennes : 1° il ne faudrait pas la guerre au Kansou ; 2° il faudrait avoir la protection réelle, efficace, du gouvernement chinois, et même son aide, son concours : ce qui est impossible dans l'état actuel des affaires politiques ; 3° il faudrait être plusieurs hommes de bonne volonté et avoir une escorte pour la protection ; 4° il faudrait disposer de fonds assez considérables, pour organiser une petite caravane, une véritable expédition.

Tout cela me manque, de même que la vigueur de la jeunesse et de la santé. Et si, tel que je suis, le désir de rendre un grand service à la science me poussait dans ces régions inconnues et réputées très inhospitalières, je ferais bien sans doute un acte de courage et de dévouement ; mais il serait tout à fait déraisonnable. N'ayant pas pour

moi plus d'une chance de succès contre neuf d'insuccès, je succomberais inutilement dans l'entreprise !...

Avant que le commencement des rébellions n'eût mit sens dessus dessous toute cette portion de l'Empire, un missionnaire prudent aurait pu parcourir tout le Kansou. Mais, même alors, il n'eût pu se hasarder seul dans les régions plus méridionales, qui sont les plus intéressantes à connaître, dont les habitants parlent des langues inconnues, vivent de brigandage le plus possible (comme les *Miaotze* du Kouy-tcheou), et, me dit-on, reçoivent à coups de fusil les étrangers qui s'égarent sur leurs territoires. Autrefois, MM. Huc et Gabet ne traversèrent le Kokonoor que par la p1.359 grand'route et unis à une caravane innombrable qui ne faisait que passer.

Telles sont donc mes dispositions d'esprit et de corps, en ce moment, que je renonce même à aller visiter les intéressantes provinces du *Yunan* et du *Kouy-tcheou* où j'avais jusqu'ici espéré pouvoir me rendre un jour. Je descendrai à *Han-Keou*, après avoir terminé mes collections de ce département de Han-Tchong. Le voisinage des Européens me rendra l'énergie suffisante pour explorer le sud-est du Kiangsi et l'ouest du Tchékiang. J'ai lieu de croire que, après cela, mes forces seront tellement usées que je n'aurai plus qu'à penser à une autre retraite...

Quand l'œuvre d'occidentalisation de la Chine aura fait quelques progrès de plus, et que ce vaste empire sera devenu praticable pour les Européens, d'autres hommes, mieux préparés que moi pour une exploration scientifique et moins embarrassés dans leurs mouvements que ne l'est un missionnaire catholique, compléteront le travail d'investigation que je ne fais qu'ébaucher ; et cela, avec moins de peines et plus de succès que je n'en ai.

17 mars 1873. — Ouang-kia-ouan. Le temps, froid au matin, se remet peu à peu au beau.

Je vais parcourir nos collines voisines. Outre le blé, l'orge, le colza, les petits pois, les lentilles, qui couvrent les champs, j'y vois pour la

première fois en Chine des *pois chiches.* Ce légumineux, tant aimé des Italiens et des Espagnols, est-il une p1.360 récente introduction ici ? C'est ce qu'on ne sait pas m'apprendre.

En parcourant les ravins creusés par un ruisseau dans la couche du terrain quaternaire je trouve une dent molaire d'un grand ruminant ; malheureusement, ce fossile est mal conservé et se réduit en poussière. J'y ramasse aussi un petit fragment d'un os costal méconnaissable, mais que mes Chinois disent bravement être humain !

Les eaux de ce ruisseau, où un pêcheur travaille pour moi, me donnent une espèce particulière de goujon, et un autre joli petit poisson que les habitants du pays nomment *pien-yu* (poisson plat) : il a la forme d'une dorade, mais il n'atteint que quatre onces de poids. Il a le dos d'un vert et bleu très brillant, les flancs ornés de rose et de violet, et les nageoires teintes de rouge, de même que la queue et les yeux. C'est une admirable petite créature.

Là même, nous prenons encore quelques *Telphusa*, ressemblant aux crabes de Mou-kia-pin. Mais ceux que nous avons péchés dans les ruisseaux de Ho-chen-miao forment une espèce bien distincte de celle-ci et toute nouvelle pour moi. J'ai rencontré les restes de ces crustacés jusque bien haut dans les montagnes, où ils vont se faire dévorer par les putois et par l'*Urva cancrivora*.

L'arbre qui reste encore le plus commun dans ces environs est le *Ligustrum lucidum*, dont quelques pieds atteignent de grandes proportions. Il y a aussi bon nombre de *Pistacia sinensis*, qui p1.361 croissent bien dans les terrains les plus secs.

Ce soir, j'acquiers un petit *Cricetulus*, d'un gris cendré foncé, qui paraît différer de ceux que j'ai vus jusqu'ici : il a sa raie dorsale à peine visible. Je ne pense pas qu'un rongeur de ce genre ait été encore rencontré si au sud que le trente-troisième degré de latitude.

18 mars 1873. — Ouang-kia-ouan. Ciel couvert.

Je vais rendre ma visite au bon P. Tchao, qui se trouve, ces jours-ci, à trois lieues d'ici, au sud du Han-Kiang. Nous traversons ce fleuve sur un long pont de bois, que l'on enlève en été. Les eaux sont claires maintenant et assez abondantes pour porter des bateaux ; elles sont animées par la présence de quantités de sarcelles et de canards sauvages, et de nombreuses volées de *Motacilla alboïdes* prennent leurs ébats sur le rivage.

Je vois aujourd'hui une paire de *Lanius-schah*, des *Sturnus sericeus* et des *Euphona melanura*, trois espèces du Sud que je n'avais pas encore rencontrées dans ce voyage. Je trouve aussi, en cage, un merle noir à bec jaune (*Merula sinensis*), autre intéressant oiseau méridional, qu'on me dit avoir été pris aux alentours.

Mais une chose qui me frappe d'étonnement, c'est de voir comme la rivière sert de ligne de démarcation, de limite infranchissable pour certains végétaux qui foisonnent au Sud. Ainsi, cette sorte de grand frêne qui abonde tout le long des eaux des provinces méridionales est aussi assez commun p1.362 dans cette vallée du Han-Kiang ; mais je ne l'y ai jamais rencontré au nord de ce cours d'eau. La pie-grièche typique de la Chine et l'étourneau soyeux feraient-ils de même ? Le fait est que, d'après moi, certains animaux recherchent, plus que le climat, certaines conditions de végétation et de manière d'être des régions qu'ils fréquentent.

19 mars 1873. — Ouang-kia-ouan. Temps couvert. Rien à noter aujourd'hui. Je me prépare à aller demain jusqu'à cent li de distance, au sud, pour voir si, dans la localité nommée Pa-ko-chan, il y aurait quelque chose à faire pour moi. Dans le cas (non espéré) que cet endroit fût favorable, je pourrais m'y établir pour quelques mois, afin d'y explorer le Lan-chan.

20 mars 1873. — Course à Pa-ko-chan. Journée sombre.

Partis de bonne heure, nous arrivons à Pa-ko-chan vers quatre heures du soir, ayant fait dix lieues de chemin en dix heures de temps.

Cet établissement chrétien, assez considérable, n'est pas non plus un lieu qui me convienne pour mon but : il n'y a là que de petites collines, toutes granitiques, se ressemblant toutes, cultivées à leur base et sur leurs flancs, et parfois couvertes au sommet de *Quercus sinensis*, de *Q. obovata* et d'un troisième chêne à feuilles moyennes. Point de broussailles ou de fourrés d'importance, et partant point de place pour la nature spontanée. Ce ne p1.363 sont pas des bois, mais des taillis composés de petits arbres, proprement entretenus par la main de l'homme. Au bas des vallons existent partout de belles rizières, auprès desquelles on voit quelques *Cunninghamia*, des *aulnes* (*Alnus sinensis*), le *Liquidambar formosana* et *le Fortunea sinensis.*

Les collines les plus élevées peuvent atteindre jusqu'à cinq cents mètres d'élévation au-dessus de la plaine du Han ; et depuis les bords de cette rivière je n'y ai vu que des roches granitiques. Ces granites, faciles à se désagréger, continuent jusqu'à la grande chaîne du Lan-chan, qui est encore à trois ou quatre lieues plus au sud. Les plus hautes de ces montagnes qu'on aperçoive d'ici me paraissent avoir près de trois mille mètres d'altitude.

Dans toutes ces collines si propres, il y a pénurie d'oiseaux et de plantes herbacées. J'y observe seulement un beau *myosotis*, qui commence à ouvrir ses fleurs bleues et roses, et une autre belle borraginée, dont la fleur d'un bleu foncé sent le *lilas* ordinaire.

21 mars 1873. — Pa-ko-chan. Beau temps. Le thermomètre à huit heures : trois degrés ; le baromètre : six cent soixante-seize millimètres. Nous avons donc un millier de mètres d'altitude pour cette chapelle.

J'emploie toute ma journée à parcourir ces collines si proprettes, si jolies, dans tous les sens. Je capture une paire d'*Orites glaucogularis* et un p1.364 *Reguloïdes proregulus*. Les autres oiseaux rencontrés sont les *Garrulax sannio* et *perspicillatus*, le *Picus guerini*, le *Phasianus decollatus,* le *Turdus Naumanni,* l'*Yanthia cyanura* et le *Ruticilla aurorea*. Je vois aussi, dans une belle bambouseraie qui tapisse le fond

d'un vallon, un oiseau inconnu qui m'intrigue beaucoup. C'est une sorte de très petit *Oropneuste*, d'un olivâtre roux, ayant un cri presque semblable au *toc-toc* du troglodyte vulgaire. Je n'ai pas pu parvenir à m'emparer de cet intéressant vagabond, qui butinait tout seul parmi l'épais feuillage des bambous ; mais je l'ai vu de si près que je me suis assuré que c'est un oiseau inconnu de moi et non compris encore dans les catalogues ornithologiques de la Chine.

Les rares arbustes, rosiers et ronces, de ces collines, sont tous des espèces que j'ai rencontrées jadis plus au sud de l'Empire ; et ce *facies* méridional qu'offre la vallée du Han-Kiang est surtout remarquable, comme je l'ai déjà noté, à partir du lit de cette rivière.

Outre les arbres déjà cités, je dois encore nommer l'*Elœococca*, abondamment cultivé pour son huile, et le vulgaire pin chinois, qui ressemble tant à notre *Pinus maritima*. Quant aux bambous domestiques de cette contrée, ils ne croissent pas au delà de l'épaisseur du poignet. Je dois noter encore que, en récoltant ce soir quelques rameaux fleuris de l'*Alnus*, j'ai observé que ses bourgeons prêts à montrer les feuilles répandent une odeur aromatique très prononcée.

p1.365 Les autres captures de cette journée consistent en quelques insectes des genres *Cincindela* et *Brachinus*, deux espèces de petits sauriens, et une espèce nouvelle de petit poisson péché dans une fontaine isolée. Nous prenons encore au bord des rizières, nues maintenant, des crabes à carapace non dentée, semblables à ceux de Thin-kia-kho.

Ici aussi j'ai trouvé quelques Chinois qui possèdent des fusils à mèche : ils s'en servent en hiver pour chasser le faisan, le sanglier et le lièvre. Il y en a parmi eux qui ont pénétré jusque dans la chaîne du Lan-chan : les espèces animales qu'ils me disent se trouver dans ces montagnes considérables sont les mêmes que celles de la chaîne du Tsing-ling, moins le *Budorcas*, l'*Antilope Edwardsii* et l'*Ithaginis sinensis*. En un mot, il n'y a rien de nouveau pour moi, ni ici ni dans les environs, et il ne me restera plus qu'à penser à descendre au Kiangsi.

Car, après Pa-ko-chan, j'aurai eu épuisé toutes les stations chrétiennes de ce département, que l'on m'avait indiquées comme pouvant offrir des ressources pour mes travaux...

22 mars 1873. — Retour de Pa-ko-chan à Ouang-kia-ouan. Bon temps, ciel couvert ; air calme, sans être pesant.

Nous sommes sur pied dès trois heures du matin, et bientôt prêts à reprendre la route de Ouang-kia-ouan. Je regrette beaucoup que ce site de Pa-ko-chan n'offre pas de ressources suffisantes pour mes collections, car il y a là un établissement p1.366 chrétien plus commode que tous les autres du même genre, pour pouvoir m'y installer avec mes domestiques et tout mon attirail de naturaliste, et la vie y est facile. Mais, si ces agréables conditions me faisaient rester ici pendant le printemps, la venue de la saison des pluies m'obligerait à y prolonger mon séjour durant tout l'été, et cette perte de temps ne serait compensée par aucune acquisition de valeur.

Tous les pays sont beaux avec le beau temps ! Aujourd'hui, ces monotones collines me font meilleure mine que lorsque j'y suis venu. La végétation semble faire un peu de progrès ; on entend chanter quelques oiseaux : un *Lusciniopsis*, différant peu par la voix du *Lusc. brevipennis* de Moupin : le bruant élégant, aux sourcils et à la gorge jaunes ; le rouge-queue aurore ; le geai d'outre-mer. Mais ici quel triste printemps, en comparaison de celui de notre France, et pour les fleurs, et pour les oiseaux, et pour les gentils insectes de toute classe, si nombreux, si variés en Occident !... Et pourtant je suis en ce moment entre le trente-deuxième et le trente-troisième degré de latitude. Mais la monotonie et la pauvreté des productions naturelles semblent être le caractère de la plus grande partie de l'empire chinois.

Aujourd'hui j'ai remarqué que le frêne du Midi ressemblait moins au *Fraxinus Bungeanca* qu'à notre *Frax. ornus*, et qu'il est aussi l'un des arbres communs que l'on trouve le long des cours d'eau de ce pays.

p1.367 Je rencontre encore, comme au Setchuan septentrional, des champs cultivés en *Aconitus* (*Napellus* ?) ; cette plante si vénéneuse est très recherchée pour la pharmacie chinoise.

Un autre objet bien plus intéressant attire aussi mon attention, quand je me retrouve sur la plaine immédiate du Han-Kiang. Parmi les larges pierres rousses employées aux fréquents petits ponts de la route, j'en remarque plusieurs qui sont fossilifères : parmi d'autres fragments de coquilles appartenant aux âges paléozoïques, je compte distinctement trois *Orthocères*, de la longueur et de l'épaisseur du doigt. — Il faudra que j'aille examiner les carrières d'où proviennent ces pierres de taille, et que je me procure des échantillons de ces pétrifications qui remontent au delà des formations carbonifères.

23 mars 1873. — Ouang-kia-ouan. Beau temps.

En rentrant hier au soir dans notre quartier général provisoire, on m'a annoncé la bonne nouvelle que le père Vidi est aussi arrivé dans un village peu éloigné d'ici, après avoir abrégé de moitié le temps présumé de sa mission. Et, dès ce soir même, ce missionnaire italien, qui vit ici depuis plusieurs années sans voir d'Européens, a la bonne pensée de venir chez moi au moment même où je songeais à lui faire ma visite.

Ce monsieur, qui paraît instruit et très intelligent, est originaire de Vérone et a fait ses études dans un collège organisé à la manière allemande. Les p1.368 éléments de l'histoire naturelle qu'il a étudiés avec goût l'ont mis en état de comprendre (chose fort rare parmi les hommes de notre profession) que l'étude de la nature est bien autre chose qu'un caprice de curiosité, qui n'est bonne tout au plus qu'à occuper les loisirs des personnes désœuvrées... Aussi n'ai-je pas besoin de justifier auprès du père Vidi, l'ardeur avec laquelle je m'occupe de recherches d'histoire naturelle, et lui-même se fait-il spontanément un devoir d'expliquer aux chrétiens du lieu que je ne suis ni un *espion*, ni un *fou*, ni un *condamné à la glèbe*, ni un homme *désœuvré* et *incapable* de rien faire de mieux que de courir après les bêtes, d'arracher des herbes et de casser des cailloux.

J'avoue que l'un de mes chagrins les plus sensibles, quand je me trouve avec les hommes de ma robe, fort respectables d'ailleurs pour leurs vertus et leur science théologique, mais trop étrangers aux découvertes des sciences d'observation, c'est de me voir quelquefois, à propos de mes occupations d'histoire naturelle, l'objet d'une sorte de pitié et de leurs railleries sur ce qu'ils appellent une toquade ou une perte de temps.

Quelques-uns, il est vrai, accordent que sur tant de missionnaires européens qui vivent en Chine il y en ait un qui distraie de son temps quelques jours pour former les collections qui lui ont été demandées et qui sont destinées aux galeries nationales. Mais il en est peu qui conviennent que les questions d'histoire naturelle puissent sérieusement intéresser les ministres de la religion catholique. Les opinions des naturalistes sur l'âge du monde, sur celui du genre humain lui-même et des êtres vivants qui peuplent la terre, sur l'existence, la nature et l'époque du déluge de Noé, etc., ne sont que de pures hypothèses, quand ce ne sont pas des impertinences... On ne se doute guère que c'est la connaissance complète des êtres que nous voyons sur notre planète, et de leur mode de distribution, l'étude de leurs relations avec les fossiles, qui doit nous apprendre le dernier mot sur les questions les plus vitales qui puissent intéresser l'esprit humain ! — Un jeune et fervent missionnaire, bien ferré sur sa théologie et sur l'histoire, mais dépourvu de toute notion de géologie, s'écriait naguère, à la vue d'une coquille silicifiée que je venais de retirer d'une *roche dévonienne*, que c'était là une preuve évidente que le déluge mosaïque avait aussi couvert la Chine... (C'était un *spirifer* plus ancien que la houille.) D'autres, à l'exemple du pieux auteur de la *Religion devant la science*, après avoir avancé que le nom de science ne convient pas aux connaissances naturelles, croient avoir tout dit et pouvoir expliquer toutes les formations antiques et tous les dépôts fossilifères, en attribuant aux lois de la nature et à la vie organique des premiers âges une activité qu'elles ne possèdent plus aujourd'hui ; de manière que la période classique des six ou sept mille ans doit suffire p1.370

abondamment pour expliquer tout ce que nous voyons dans notre globe, etc...

Le père Vidi m'apprend que, dans son dernier voyage à la partie orientale du département, il a vu porter deux peaux fraîches d'un grand *Felis*, bien différent du *Kin-tsien-pao* ou panthère commune. D'après sa description, je comprends qu'il s'agit du *Felis macroscelis*, ce léopard aux teintes cendrées variées de larges raies noires, que j'ai rencontré aussi à Moupin, et qui vit jusque dans les grandes îles de la Malaisie. Il me dit aussi qu'à une demi-journée de distance à l'ouest de *Mién-Chién*, il existe un ruisseau où jadis il a pris lui-même des *Oa-oa-ya* (salamandres) de moyenne taille : voilà une indication précise qui me fait le plus grand plaisir et dont je profiterai avec empressement. Est-ce mon *Sieboldia*, ou une autre espèce inconnue d'amphibien ? Je vais essayer d'en obtenir des exemplaires vivants.

24 mars 1873. — Beau temps. Course à Fong-kia-yng.

Le père Vidi a passé la nuit dans notre résidence, et il a tout disposé pour que je puisse aller avec lui passer deux jours dans un village qui est à trois lieues d'ici, au sud de la rivière. Je pars d'autant plus volontiers qu'on me dit que, sur une pierre de taille près de laquelle nous aurons à passer, il y a une *sauterelle* pétrifiée ! ainsi que d'autres fossiles.

Cette fois, c'est en barque que nous traversons p1.371 le Han-Kiang, qui est toujours couvert d'oiseaux prêts à partir pour le Nord. Le *Casarka rutila* commence à être moins abondant : il remonte dans la Mongolie et au Tibet, où ce beau canard niche et est l'objet d'un respect superstitieux qui lui est fort utile.

J'observe, sur le rivage, que les cailloux roulés par les eaux sont des grès siliceux jaunâtres, contenant des grains noirs de quartz lydien ; il y a aussi quelques morceaux de calcaire paraissant carbonifère.

Cette fois-ci, notre petit voyage se fait à cheval ; et cinq ou six autres cavaliers forment notre escorte d'honneur. Au passage d'un canal sans pont, l'un de nos guides qui se faisait remarquer par sa mise

prétentieuse, une sorte d'élégant, de *gommeux*, s'engage bravement dans l'eau dans un endroit dangereux où son mulet perd pied et disparaît momentanément sous l'eau. Notre jeune étourdi flotte à la surface et gagne la rive à la nage, moins effrayé qu'humilié de sa mésaventure et surtout du piteux état de ses beaux habits de soie : nous nous efforçons de retenir le rire qui pointe sur nos lèvres, pour ne pas ajouter à la confusion de ce pauvre garçon, qui est obligé d'achever sa course à pied, humble comme une poule mouillée.

Quand nous sommes arrivés à la pierre aux fossiles, je trouve que la prétendue sauterelle pétrifiée n'est autre chose qu'un fragment d'un *échinoderme* quelconque ; la pierre est un grès p1.372 calcaire d'un rouge jaune, très dur, et contient aussi des traces d'orthocères. On me dit que ce bloc, qui forme l'angle d'une maison, provient du *Léan-chan*, colline située à trois ou quatre lieues à l'ouest de Han-tchong-fou, et où il existe aussi de la houille. C'est, paraît-il, des nombreuses carrières de cette montagne que viennent toutes ces grandes dalles, rouges et jaunes, fossilifères ou non, que l'on voit employées aux constructions de cette plaine : il faudra aller jusque-là.

Ce soir arrive de Sin-gan-fou un courrier du père Vidi qui lui apporte des lettres : il y en a aussi pour moi. L'une de celles-ci, écrite par mon correspondant de Changhay, m'apprend que les journaux de cette ville ont annoncé le prochain envoi en Chine de deux expéditions scientifiques françaises... ! l'une pour explorer le *Tonking* et le *Yunan* et l'autre, sous la direction de M. Dabry, pour explorer la Chine centrale. Cette nouvelle inattendue, et que je trouve presque étrange, ne laisse pas de me causer un plaisir indicible, d'abord, parce que je vois que les malheurs de la patrie ne font pas oublier à mes compatriotes les questions scientifiques ; ensuite, parce que j'aurai moins de regret de laisser inexplorée cette importante région, sachant que d'autres Français y viendront bientôt pour compléter l'œuvre d'investigation et d'étude que je n'ai pu que commencer...

25 mars 1873. — Fong-kia-yng. Belle et chaude journée, comme hier.

p1.373 Après les fonctions religieuses par lesquelles nous célébrons la fête de l'Annonciation, nous allons, le père Vidi et moi, visiter une sépulture qui jouit de la vénération des chrétiens du pays, et même de celle des païens des environs. C'est là que fut enterré, il y a près de deux siècles, le premier missionnaire qui a implanté la foi chrétienne dans cette contrée. La tradition n'a point conservé ici le nom de cet apôtre, mais l'inscription chinoise de la pierre tumulaire dit que c'était un prêtre français, appartenant à la compagnie de Jésus (j'ai su ailleurs qu'il s'agit d'un père Fabre, natif d'Avignon). C'est à lui que doivent leur origine toutes les chrétientés de cette vallée de Han-tchong, où il a laissé la réputation d'un saint. Aussi son nom y est-il invoqué journellement, autant par les païens que par les chrétiens, et son tombeau est-il un lieu de rendez-vous pour les malades, fidèles et infidèles, qui ont foi dans la puissance de son intercession. On lui attribue plusieurs miracles... Mais je me suis aperçu que ce n'est pas toujours avec raison. Ainsi, l'on raconte que, dans un temps de persécution, un mandarin ennemi des chrétiens voulut faire abattre la pierre tumulaire qui porte l'inscription chinoise, mais qu'aux premiers coups de marteau le monument commença à verser du sang ; ce qui fit renoncer à cette destruction sacrilège. On montre encore les marges de la fente, que l'on dit teintes du sang miraculeux. Or, voici ce que j'y ai vu de mes yeux : la pierre (un grand bloc de p1.374 marbre en parallélogramme, planté verticalement en terre) porte en effet une fente transversale, laquelle est incessamment *roussie*, et non *rougie*, par une matière étrangère ; mais celle-ci n'est que de l'*oxyde de fer*, dont abonde la masse de cette pierre calcaire, et que l'eau pluviale dissout et fait suinter sur les bords de la fente !... Heureusement, la réputation de vertu et de sainteté de l'apôtre de Han-tchong repose sur des titres plus sérieux que celui-là.

Une autre preuve de la vénération dont jouit le père *Fan* (nom vulgaire du missionnaire en question), même dans la population

païenne, c'est qu'on a érigé en son honneur une pagode qui est desservie par des bonzes, dans l'une des gorges du Tsing-ling. Voici ce que dit la tradition du pays à ce sujet :

> « Un jour que ce saint prédicateur traversait les grandes montagnes, les hommes qui portaient ses bagages refusèrent de le suivre, en disant que cette route était infestée de tigres et qu'on ne passait jamais là sans que quelqu'un fût enlevé et dévoré par ces animaux,
>
> — Ne craignez rien, leur dit le missionnaire ;
>
> et après avoir fait quelques prières, il bénit ces montagnes...

Depuis lors, dit-on, oncques plus il n'arriva qu'un voyageur fût tué par le tigre dans ces parages. Et c'est pour cela qu'on lui érigea une chapelle, où sa statue représentant plus ou moins un prêtre catholique en costume d'église est journellement invoquée par les passants craintifs.

Comme je ne suis point allé dans le lieu dont il s'agit, c'est par ouï-dire que je raconte ce que je viens de dire, et sans garantir l'authenticité de cette histoire ni même l'existence de la pagode de Han-shien-sheng.

Après dîner, je retourne à Ouang-kia-ouan, pour me préparer à aller demain visiter la montagne aux pétrifications. Dans cette course, en fait d'animaux, je n'ai acquis qu'une jolie petite tortue, remarquable par sa carapace pointillée et par la longueur de sa mince queue ; c'est peut-être un jeune de l'*Emys sinensis*, espèce qui paraît rare dans cette vallée.

@

CHAPITRE XVIII

DU 26 MARS AU 15 AVRIL 1873

@

Exploration du Léang-shan ; nature lithologique de cette intéressante montagne ; fossiles nombreux : Orthocères, Spirifer, Productus ; lignite à fossiles modernes. — Calcaire sonore. — Nuit passée peu commodément. — L'*Eneplotrupes sinensis*, le *Motacilla baïkalensis*, et autres animaux capturés. — Réflexions sur la guerre intestine des animaux. — Un essaim d'abeilles ; méthode chinoise pour s'en emparer. — Prise de cinq *Sieboldia Davidi* en vie ; histoire de ces énormes salamandres. — Insectes du printemps dans la vallée du Han ; cantharides, leurs émanations nuisibles à la santé — Trois jours à Tchen-kou ; l'*Abies sacra*.

26 mars 1873. — p2.001 Course au Léang-shan. Beau temps.

Des collines quaternaires qui entourent Ouang-kia-ouan, ce centre provisoire de mes courses, l'on p2.002 n'aperçoit point Han-tchong-fou, qu'on ne dit éloigné que de trois ou quatre lieues. Mais, en tournant les regards vers la plaine qui porte ce chef-lieu de département, qui fut jadis capitale de tout l'empire, c'est-à-dire vers le couchant, on y distingue à sept ou huit lieues de distance, deux collines nues et arrondies qui bornent l'horizon de ce côté, et qui paraissent isolées soit de la chaîne du nord, ou Tsing-ling, soit de la chaîne du sud, ou Lan-shan. Ces collines semblent plus élevées que la plaine de quatre à six cents mètres. Celle de gauche, la plus haute, porte le nom de Han-shan (mont sec), parce que, disent les Chinois, les eaux y abondent ; celle de droite, plus allongée, s'appelle Léang-shan (mont froid), parce qu'on la voit toujours en feu ou en fumée, à cause de ses nombreux fours à chaux. C'est de cette dernière montagne qu'on m'a dit que proviennent toutes ces pierres fossilifères que j'ai rencontrées jusqu'ici dans cette vallée.

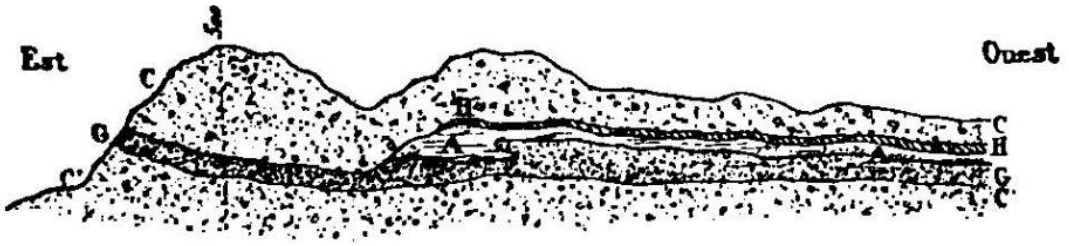
Je pars donc ce matin avec mes deux domestiques pour explorer la *Froide-montagne*, qui flambe et fume ! Après avoir cheminé pendant trois bonnes heures, partie dans les monticules quaternaires, partie dans la plaine immédiate et alluviale du Han-kiang, nous arrivons à Han-tchong-fou à midi.

A cette heure, mon baromètre y marque 723 millimètres, et le thermomètre 18 degrés, à l'ombre, avec beau temps et atmosphère calme. Par conséquent, Han-tchong doit avoir à peu près la même p2.003 altitude que Sin-gan-fou, c'est-à-dire près de quatre cent soixante-dix mètres.

Nous traversons cette ville de l'est à l'ouest dans toute sa longueur ; la rue principale est bordée de boutiques qui y attirent beaucoup de monde. Après avoir marché encore trois heures dans le même sens, nous passons en barque le Han, et nous nous trouvons au pied du Léang-shan vers le soir. Encouragés par le beau temps et pressés du désir de nous rendre compte au plus tôt des sites fossilifères, nous y faisons dès aujourd'hui une première et rapide ascension, sans savoir où nous pourrons trouver un gîte pour la nuit.

Voici ce que j'y observe, en fait de roches, en parcourant le versant septentrional de la montagne de l'est à l'ouest :

Colline du Léang-shan vue du nord



CC. Couches de calcaire gris et bleu, dur, sonore, renfermant des coquilles, des madrépores, des bryozoaires, des spongiaires, etc.

HH. Houille en couche mince, ou lignite, renfermée dans des schistes garnis d'empreintes d'animaux marins récents et de plantes.

A. Argile jaune ou rousse, en couches plus ou moins molles.

GG. Grès rouge et jaune, à grain fin, très dur, renfermant des orthocères.

C'C'. Calcaire dur, fossilifère, ressemblant en tout à celui du haut de la montagne.

p2.004 Immédiatement au-dessus de la plaine alluviale, je rencontre de puissantes assises de calcaire bleuâtre gris, soulevées vers le nord, de manière à former avec l'horizon un angle d'une cinquantaine de degrés. Ces calcaires sont très durs, et les morceaux détachés résonnent comme de l'acier : Ils renferment dans leur masse des

coquilles bivalves et des coraux, et il me semble reconnaître des *Productus* et des *Spirifer*. Mais cette roche est si dure que j'ai beaucoup de peine pour en séparer des fragments qui contiennent ces pétrifications remontant sans doute aux formations siluriennes. Plus haut se voient quelques couches de grès rouge, très dur aussi, une sorte d'argilolithe dont le grain très fin est tantôt en masse uniforme, et tantôt mamelonné, variant en couleur du rouge au jaune et au gris terreux. Plus haut encore, je rencontre quelques couches de grès siliceux ; et puis, en me dirigeant vers les mines de charbon, je traverse une série de couches marneuses dont les bords désagrégés fournissent un peu de terre cultivable. Toutes ces couches argileuses me paraissent être en stratification concordante avec celles des grès et des calcaires inférieurs ; et c'est à leur partie supérieure qu'on exploite un dépôt de charbon qui a environ un mètre d'épaisseur moyenne. Les schistes qui contiennent le combustible se séparent en feuilles très minces et noirâtres qui présentent une immense quantité d'empreintes blanches de débris de végétaux et de mollusques marins rappelant tout à fait les $_{p2.005}$ formes actuelles. Auprès des roches carbonifères (il y en a une seule couche, je crois) se trouvent des masses d'une argile bleuâtre, qui happe beaucoup la langue, et qui durcit à l'air ; elle contient de grands blocs de pyrite blanche qui me paraissent représenter des matières organiques disparues. Mais, ce qu'il y a de très surprenant pour moi, c'est que, immédiatement au-dessus de la couche carbonifère recommencent les puissantes assises de calcaire dur et sonore, et apparemment semblable à celui du bas de la montagne, pour continuer encore pendant cent ou cent cinquante mètres jusqu'au haut de la colline. Ces strates, fossilifères aussi, ont à peu près la même inclinaison que les autres couches de marne de grès et de calcaires qui sont plus bas. Les mines qui ont été ouvertes pour extraire le charbon, s'enfoncent sous les masses calcaires supérieures sur un angle de cinquante à cinquante-cinq degrés.

Ce combustible est d'un noir brun ; il répand en brûlant beaucoup de fumée et une forte odeur de bitume. On l'extrait (à la chinoise,

c'est-à-dire fort mal) sur plusieurs points et au même niveau, et on l'utilise surtout pour cuire sur place l'excellente pierre à chaux que fournit le calcaire spathique et sonore, soit du bas, soit de la calotte de la montagne. Aussi, à cause de l'abondance de ces deux matières sur la même place, et de la commodité de transporter la chaux sur les eaux du Han-Kiang, le Léang-shan a-t-il le privilège de fournir de ce produit caustique toute la longue p2.006 vallée de Han-tchong-fou, bien que les pierres à chaux et même les marbres foisonnent sur plusieurs autres points. Il n'en est pas de même du charbon de terre : celui du district de Mién-shién étant d'une exploitation plus facile, et, sans doute aussi, de meilleure qualité, est plus demandé des consommateurs que celui de cette montagne, qui n'est que du lignite.

Je trouve pour les mines de Léang-shan une altitude de huit cent soixante-six mètres, et le principal sommet de la montagne aurait environ mille mètres.

En nous avançant vers le couchant, je remarque que les couches marneuses augmentent d'abord de puissance, et que, plus bas, elles sont suivies de strates de grès fin d'un rouge violet ou jaunâtre, qui continuent en descendant jusqu'aux calcaires gris. Les couches de ces sortes d'argilites forment une ceinture rougeâtre que les carrières nombreuses, ouvertes sur les flancs de la montagne et les ravins dénudés, laissent voir au loin sur toute la longueur et vers le tiers inférieur de sa hauteur.

Ce soir, nous n'avons que le temps d'entrevoir que ce sont ces pierres colorées qui renferment le plus grand nombre d'orthocères et d'autres céphalopodes roulés en forme de crosse. Demain nous y reviendrons pour essayer d'extraire proprement quelques restes de ces antiques animaux des terrains de transition.

Nous avions espéré trouver quelque cabane de p2.007 mineur qui fût *logeable* ; mais nous n'en rencontrons aucune où il y ait place pour nous trois. Force nous est donc de regagner le pied de la montagne avant d'être surpris par la nuit. Il n'en était que temps ! Nous devons

marcher une heure dans les ténèbres avant d'atteindre le premier village chinois ; et c'est avec peine qu'une façon de mauvaise auberge consent à nous donner un logement et de la pâte de froment pour notre souper. Nous dormons par terre, sur de la paille et sans couverture, par conséquent très au frais ; mais l'air est tranquille et le temps est beau.

27 mars 1873. — Léang-shan. Très belle journée.

Levés de très bonne heure, nous retournons à nos roches à fossiles, aux carrières à dalles rouges qui sont les plus rapprochées de nous. Je passe ma matinée à examiner activement une partie plus centrale de notre intéressante montagne, et à casser force cailloux. Avec ce que nous avons ramassé hier, nous avons de ces lourdes pétrifications autant que nous pourrons en porter à nous trois.

Les coquilles bivalves de moyenne taille, et des univalves à grandes proportions, ne se voient guère que dans la masse du calcaire dur. Les orthocères, ou coquilles cloisonnées coniques et droites, ne sont que dans les couches de l'argilite rouge ou jaune. Les céphalopodes à extrémité arrondie en forme de crosse se trouvent dans l'argilite et dans le calcaire.

p2.008 C'est dans les dalles employées pour paver les voies publiques et usées par le pied des passants, que l'on voit bien ces mollusques cloisonnés si curieux. Sur un carreau poli de la ville de Han-tchong, j'ai observé deux orthocères longs et minces que le hasard a fait se trouver bout à bout en ligne, et unis par leur petit côté, de manière à simuler une seule coquille bien étrange. J'ai rencontré encore, sur un bloc de calcaire dur, au-dessous des couches carbonifères, un cône confus, qui a la forme d'une bélemnite, mais qui doit être un orthocère gigantesque, quoique je n'y aie pas observé de cloisons, gros comme une cuisse d'homme et long d'un demi-mètre. — J'ai trop peu présentes à la mémoire mes lectures sur les fossiles antiques, et je n'ai point en main de livre de géologie pour que je puisse dire les vrais noms de ces prédécesseurs des Ammonites.

Dans les localités visitées par moi, les orthocères sont nombreux et variés dans leurs proportions relatives : il y en a de la grosseur d'un tuyau de plume avec la longueur du doigt, jusqu'à l'épaisseur du bras avec une longueur proportionnée. Mais, comme je l'ai dit, c'est sur les pierres polies par les sandales de paille des voyageurs qu'on distingue bien les formes de ces êtres curieux qui peuplaient les mers des premiers âges.

Sur un bloc calcaire cristallin mais impur du bas de la montagne, je trouve une infinité de fragments de coraux, de spongiaires et de coquilles, qui y forment à la surface comme une véritable p2.009 mosaïque : c'est tout un petit musée pétrifié et incrusté sur cette roche. Il est dommage que je ne puisse pas emporter cette pièce entière ; mais elle pèse plus de cent kilos. Je me contente d'en détacher plusieurs morceaux, que j'enverrai au Muséum avec les autres pétrifications et empreintes du Léang-shan et d'ailleurs.

Dans ma course de ce matin, je confirme mes observations d'hier sur la *lithostratie* de cette montagne : j'aime à me répéter, parce que je suis porté à croire que ce site intéressant deviendra classique à cause de la multiplicité des formations diverses qui s'y trouvent réunies sur un petit espace et manifestées par les fossiles les plus nombreux. — La pierre rouge, argilite du grès calcaire, à grain très fin et très tenace, tantôt uniforme dans la masse de ses strates, tantôt mamelonné, tantôt rouge violet, tantôt bigarré, et tantôt jaunâtre ou bleuâtre avec des taches vertes, forme une couche presque horizontale, qu'on voit de loin entourant comme une ceinture le Léang-shan vers sa tierce partie inférieure. Cette colline a cinq cents mètres de hauteur au-dessus de la plaine, et la couche carbonifère est à cent ou cent cinquante mètres au-dessous du sommet qui a un millier de mètres d'altitude. Toute la partie supérieure de la montagne consiste en calcaire gris, spathique, dur, sonore comme l'acier ou le verre ; d'innombrables blocs détachés des couches massives la hérissent partout, en simulant au loin une montagne boisée. L'étroite bande des schistes carbonifères est p2.010 cachée sous ce calcaire, ayant à côté d'elle l'argile smectique bleue,

jaune, verte, selon les lieux. Au-dessous des couches à combustible, viennent les nombreuses strates de marne ou d'argile jaunâtre, pas dures en haut, mais le devenant beaucoup plus bas, au voisinage des grès rouges. Toutes les carrières de dalles exploitées sont ouvertes dans cette formation, et celle-ci repose sur des grès plus grossiers et sur un calcaire ayant toutes les apparences de celui qui forme la calotte de la montagne. En reculant jusqu'au bord du Han-Kiang, j'y vois d'autres calcaires plus inférieurs, jaunâtres, à grain grossier. Tous ces divers terrains de sédiments sont en stratification concordante, et les couches en sont à peu près uniformément soulevées vers le nord, sur un angle de quarante-cinq à cinquante-cinq degrés.

Je pense que la roche cristalline qui a relevé toute cette série de terrains est ce granite massif qui a émergé si abondamment dans les collines que j'ai visitées naguère, à deux lieues au nord-ouest du Léang-shan, et dans cet océan de monticules qui commence à une lieue d'ici, au sud-est, pour s'étendre sans interruption jusqu'à la grande chaîne du Léang-shan.

Mais comment s'expliquer l'existence des couches de marne tendre, d'argile molle et de charbon bitumineux dont les fossiles démontrent le jeune âge, au milieu de ces puissantes assises, très anciennes, de calcaire aussi dur et cristallin au haut qu'au bas des strates sans consistance ? p2.011 Ici, on ne peut pas recourir à une cause générale de métamorphisme ; elle n'aurait pu réagir sur la couche calcaire supérieure en laissant intactes les couches intermédiaires d'argile et de marne. Ne devrait-on pas admettre, pour ce calcaire spathique, une double formation aqueuse, séparée par une période d'oscillation ? Ou bien, ne pourrait-il pas se faire que le calcaire supérieur eût été renversé, déplacé et jeté là où je le vois, c'est-à-dire, sur les formations plus récentes, dans un de ces cataclysmes violents qui, tout autant que les lentes oscillations de l'écorce terrestre, ont contribué à donner à notre globe le relief que nous lui connaissons ? — Cette dernière hypothèse m'expliquerait la similitude présumée des fossiles des deux couches calcaires ; elle me sourit d'autant plus que, dans mes longs

voyages, j'ai rencontré plusieurs fois des cas de dislocation et de renversement de grandes masses de rochers.

Quoi que l'on pense de mes suppositions et de mes observations elles-mêmes, il est de fait que toute la série des sédiments qui constituent le Léang-shan est fossilifère, et que les naturalistes futurs auront là un site commode et très intéressant pour étudier une page de l'histoire ancienne de la Terre.

Encore que la chaleur soit devenue très forte depuis quelques jours, je ne vois guère arriver au pays les oiseaux de passage du Midi. Tous ceux que j'ai aperçus au Léang-shan aujourd'hui, consistent en : bartavelle (*Perdix chukar*), *Pratincola* p2.012 *indica*, *Ruticilla aurorea*, *Chlorospiza sinica*, et *Cyanopica cyanea*. Sur la rivière Han-Kiang, il y a encore beaucoup de sarcelles, de canards cazarkas et autres, et nous tuons sur la grève l'*Ægialites philippinus*, le *Motacilla alboïdes*, et le *Motac dukhunensis* que je vois pour la première fois en Chine.

Ce matin, à la fin de la nuit, j'ai ramassé sur le chemin un *Eneplotrupes sinensis*, ce nouveau et curieux bousier de Moupin, dont le corselet porte un appendice fourchu. Plus tard, parmi les fèves fleuries, je vois voler un grand nombre de *Macroglossa stellatarum*, une petite *Lycœna* ressemblant à notre *Argus*, et deux espèces de *Colias*, analogues à l'*Edusa* et à l'*Hyale* d'Europe.

En retraversant les rues de Han-tchong-fou, je vois étalés dans les boutiques des droguistes, comme matières à médicaments, des pattes d'aigle royal, la tête et les pattes d'un Arrian (*Vultur monachus*), les quatre pattes grisâtres d'un félin de moyenne taille (*Felis macroscelis* ?), des pattes d'ours thibétain, une peau mutilée de hérisson plus petit et plus jaune que celui de Pékin, une tête de Muntjac (*Cervulus lacrymans*), les cornes d'un chevreuil très-adulte (*Cervus pyargus*), et celles d'un autre cervidé, de médiocre taille, que je ne reconnais pas : celles-ci proviennent probablement de l'animal qu'on m'a dit avoir été tué, il y a peu de temps, dans les montagnes voisines du Tsing-ling, et qui doit être quelque chose comme le petit Cerf du Japon.

p2.013 Dans les boutiques assez mal montées des marchands de pelleteries, je ne remarque que la peau de la grande panthère jaune, semblable à celle que j'ai acquise à Inkiapo, et d'autres peaux de panthères dont la couleur du pelage est plus claire, à peu près comme dans le *Pardus Fontanieri* de Pékin. Il est probable que ce ne sont que des dépouilles de jeunes individus de l'espèce ordinaire de cette région.

Enfin nous rentrons à Ouang-kia-ouan à la nuit tombante, après une journée bien laborieuse, qui a été rendue plus pénible par un soleil qu'aucun nuage n'a voilé, qu'aucun arbre n'a adouci, et surtout par le poids des spécimens géologiques dont tous les trois nous avons plein nos mouchoirs et nos poches.

28 mars 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Beau temps, très chaud.

Aujourd'hui pas de course ; repos relatif et préparations taxidermiques. Les hochequeues à dos cendré, tués hier, sont des mâles adultes : il s'agit donc ici, comme je l'avais supposé, d'une espèce que je n'avais pas rencontrée en Chine. C'est le *Motacilla dukhunensis*, ou mieux le *Mot. baikalensis* que M. Swinhoe a décrit dernièrement comme distinct du premier.

29 mars 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Pluie au matin ; beau temps plus tard.

Chasse aux insectes, qui sont peu abondants, p2.014 excepté un grand *dytique*, à élytres marginés de jaunes, qui pullule dans les étangs artificiels des rizières, avec des *Hydaticus* et d'autres hydrocanthares.

30 mars 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Assez beau temps.

J'ai envoyé mes deux hommes à deux journées de route vers l'ouest, dans un village nommé Hong-gnaé-Kho, où le père Vidi m'a dit avoir vu autrefois des salamandres qui, prétend-il, ne grandissent pas beaucoup ! il s'agirait alors d'une espèce nouvelle pour la Chine. Je serai seul dans mon ermitage jusqu'à leur retour, c'est-à-dire, pendant une semaine, je suppose.

Mes acquisitions d'aujourd'hui ne consistent encore qu'en quelques insectes insignifiants, et en un beau serpent noir annelé de rouge orange. Les hommes qui avaient aperçu ce reptile au coin d'un jardin, sont venus effrayés me prier de le tuer à coups de fusil ; mais, quand ils ont vu que, après avoir amusé l'animal venimeux au moyen d'un bâton, je l'ai tout à coup saisi de la main au cou, et bientôt tué avec un peu de tabac jeté dans sa gueule béante, la frayeur de ces braves gens s'est changée en véritable admiration. Telle est toujours ma méthode de prendre les serpents sans les endommager, qu'ils soient grands ou petits, dangereux ou non.

31 mars 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Ciel presque serein et temps chaud.

p2.015 Rien de nouveau. Les saules sont maintenant en pleines fleurs et feuilles : j'y prends une bonne provision d'une grande et belle coccinelle rouge-rose, un cucurlionite à long bec, etc. Du reste, on ne voit presque rien sur ces sèches collines ; c'est désolant ! Espérons que mes jeunes gens me rapporteront des montagnes de l'ouest quelque chose de bon, qui compense la misère de ce pays.

Des araliacées épineuses et quelques rosiers sauvages composent seuls les rares buissons des environs de ma résidence. Je vois aussi quelques pieds d'un bel arbuste qui commence à ouvrir ses belles fleurs rouges ; c'est l'épineux coignassier du Japon, que je n'avais point encore rencontré en Chine et que, certainement, les hommes de l'Empire du milieu ne sont point allés chercher chez leurs voisins d'outre-mer.

1er avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Très beau temps. Après le coucher du soleil, le thermomètre marque encore 20 degrés, le baromètre étant à 706 millimètres.

Tous ces jours-ci, il passe beaucoup de pinsons d'Ardennes qui ne s'arrêtent au pays que pour se repaître des samares de l'ormeau. Aujourd'hui j'aperçois aussi cinq grues cendrées volant à tire d'aile vers le nord ; mais, pas un autre oiseau de passage.

Depuis quelque temps je me donne beaucoup de peine pour essayer de capturer un rongeur, aquatique dit-on, qu'on m'a signalé dans un étang du p2.016 voisinage. Mais, ni les pièges, ni l'affût, ni les excavations pratiquées dans les galeries de cet animal amphibie, ne réussissent à me le procurer. J'ai quelque soupçon qu'il ne s'agit que du trop vulgaire *Mus decumanus* ; mais, dans cette mare isolée, ses mœurs seraient devenues singulièrement aquatiques. On me dit qu'on ne l'a jamais vu qu'au moment où il sort de ses trous pour se jeter dans l'eau, où il reste caché pendant longtemps. Au bord de ses galeries, j'observe beaucoup de débris de *Mactra bicornis*, de *Dytiscus*, de coquilles vides et cassées de *Paludina*. Il faudra bien pourtant que tôt ou tard ce mystérieux et rusé *Chouy-lao-chou* tombe en mon pouvoir !

2 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Ciel serein, journée très chaude encore.

A midi, dans ma chambre qui est relativement très fraîche, le thermomètre note 21 degrés ; et la campagne souffre déjà de la sécheresse.

Encore chasse aux insectes : parmi ceux que je capture figurent quelques gros hyménoptères carnassiers, à forme de bourdon, qui ont le vol et les allures de certains *Anthrax*. Ces insectes planent immobiles au même point de l'air, puis se jettent tout à coup sur leur proie, avec une telle vitesse que l'œil ne peut pas les suivre. — Ce combat perpétuel des êtres de la nature, qui se détruisent les uns les autres, est une loi inexorable du Créateur de toutes choses ! C'est par elle que le divin Architecte maintient l'équilibre entre les espèces p2.017 organiques. Les grands animaux vivent aux dépens des petits ; et les plus infimes d'entre ceux-ci donnent à leur tour la mort aux colosses et à l'homme lui-même ! C'est tous les jours que le naturaliste observateur a devant les yeux des centaines de cas de ce *Struggle for life* universel, de cette antithèse cruelle, qui a lieu sur toute l'échelle de la création, soit animale, soit végétale, soit même inorganique... Malgré cela, ce n'est jamais qu'avec un serrement de cœur que je découvre

une nouvelle application de cette loi fatale. Et aujourd'hui, la vue de mes *bourdons* insectivores me cause quelques moments de vraie mélancolie, dont je reviens en me figurant que, du moins dans les insectes, la sensibilité est moindre que dans les vertébrés et que, par conséquent, ils souffrent peut-être bien peu... Comment Dieu eût-il pu créer des êtres destinés régulièrement à périr de mort violente et souvent très lente, et qui n'ont point une faute morale à expier ?

Dans l'après-midi, pendant que je suis occupé à écrire ces notes, je suis attiré dans la cour de ma maison par un bruit sourd et continu, qui me paraît provenir d'un ouragan lointain. Je me suis trompé : c'est tout simplement un magnifique essaim d'abeilles qui est venu se pelotonner sur le tronc d'un grand troëme. Déjà depuis plusieurs jours, je voyais de nombreuses abeilles venir fureter autour de ma porte, dans tous les trous de nos murailles de terre ; elles cherchaient un abri pour la nouvelle génération de leurs sœurs. Elles p2.018 ont sans doute trouvé une cavité qui leur a paru suffisante ; et, depuis ce matin, ces ouvrières empressées fréquentaient plus que jamais une large fissure qui est devant ma chambre. — Malgré tout mon amour des bêtes, je me trouve cette fois-ci assez peu flatté de mon harmonieux voisinage qui va rendre ma chambre inhabitable, si tout l'essaim vient à suivre les avant-courrières. — Il est fort heureux pour moi que le gros de la colonie ait fait une halte sur le vieux *Ligustrum*. Des Chinois, éveillés aussi par le bourdonnement de la nomade volée, arrivent bientôt armés de tout ce qu'il faut pour s'emparer de l'essaim ; et ils y réussissent sans coup férir et sans recevoir un seul aiguillon sur leurs têtes et sur leurs bras qui sont restés nus. Voici comment a eu lieu cette curieuse opération : Un homme commence par hisser tout doucement jusqu'auprès des abeilles un grand et vieux chapeau conique, suspendu au bout d'un long bambou. A l'intérieur du chapeau est attaché un morceau de torchon, en forme d'un battant de cloche. Cette toile ainsi que la paroi intérieure du chapeau chinois ont été préalablement *mouillées d'eau salée*. Cette substance y attire aussitôt l'essaim, qui finit par se fixer en masse immobile sur les surfaces mouillées d'eau

salée. On actionne les mouches retardataires en les balayant doucement au moyen d'un bouquet de tiges d'armoise (ou de *Pyrethrum* ?) attaché au bout d'une perche. Quand toutes les abeilles se sont trouvées pelotonnées, on les a transportées telles quelles, et sans crainte p2.019 d'en être piqué, dans une ruche qui avait été préparée dans la cour voisine.

On élève beaucoup d'abeilles dans la vallée du Han-kiang, surtout au milieu des montagnes. Ici, les ruches n'offrent rien de remarquable et varient beaucoup de forme. Autant que possible, on les fait avec des troncs d'arbre creusés *ad hoc*. On me dit que, pour enlever le miel et la cire, on engourdit les mouches par des fumigations d'armoises brûlées ou bien des bâtonnets odorants ; ou, plus souvent, on les fait fuir momentanément de la ruche par la fumée des mêmes matières, et l'on coupe la portion des rayons qu'on désire. Mais jamais on n'a la barbarie de tuer l'essaim pour lui enlever son bien, comme dans quelques pays de l'Europe que je connais.

3 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Ciel serein, temps très chaud, atmosphère impure.

Le baromètre se maintient à 705 millimètres ; et à sept heures du soir, en plein air, le thermomètre marque encore 22 degrés. Cette chaleur, si brusquement commencée après des journées froides, est vraiment pénible à supporter ; mais c'est la campagne qui en souffre le plus. On me dit que, l'an dernier, les pluies étaient surabondantes à cette époque. Les saisons ne sont point régulières dans cette partie de l'Empire.

J'observe qu'ici le baromètre se tient bas avec les vents du sud, quoiqu'il fasse beau ; et qu'il p2.020 monte quand le vent souffle du nord, bien qu'alors il pleuve ou neige souvent.

Aujourd'hui, je ne sors point de la maison. Je souffre un peu du foie. Je passe ma journée à écrire et ranger mes notes diverses. Je prépare aussi un petit *Mus*, à flancs jaunâtres et à ventre blanc, qui a la même

puanteur que notre souris commune : c'est sans doute l'espèce que j'ai déjà obtenue à Sin-gan-fou.

4 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Encore temps sec et très chaud ; mais, vers le soir, un orage se forme, et il pleut un peu.

Ce météore était annoncé dès le matin par un vent d'est irrégulier, et par un brouillard jaune et très dense qui voilait le haut du ciel.

Mon mal de côté m'oblige encore à garder la maison et à y utiliser mon temps comme hier.

Ce soir sont arrivés, avant l'orage et plus tôt que je ne l'espérais, mes deux chasseurs envoyés en exploration. Pour le coup, leur voyage n'a pas été inutile, car ils m'apportent cinq *Oa-oa-yu* vivants et deux nouvelles espèces de chauve-souris : c'est plus que je n'osais espérer.

Les salamandres, dont une mesure déjà près de deux pieds de long, sont bien les mêmes que le *Sieboldia Davidi*, de *Tchong-pa* ; et un vieillard chrétien a dit à mes jeunes gens qu'il en a vu prendre jadis une qui pesait un peu plus de quarante livres chinoises, c'est-à-dire, vingt-cinq kilogrammes. Ces hommes me disent que ces p2.021 amphibiens sont loin d'être abondants dans les ruisseaux des montagnes occidentales : on n'en connaît que dans un seul cours d'eau, dont ils ont détruit, paraît-il, tous les poissons. Aussi, ces animaux y quittent-ils leurs claires eaux pendant la nuit, pour aller chasser aux grenouilles et aux vers de terre ; ils mangent aussi des crabes, et mes bêtes en ont dégorgé plusieurs en route. Au rapport des pêcheurs, on ne voit de *Oa-oa-yu* dans la grande rivière que quand de grandes pluies d'orage y en ont entraîné du haut des ruisseaux.

Les Chinois ne pêchent le *Sieboldia* que pour en avoir la peau, qu'ils vendent aux pharmaciens ; ils en mangent rarement la chair qui est blanche et nauséabonde, comme je l'ai expérimenté précédemment.

Il paraît que la pierre à chaux abonde aussi dans ces montagnes de l'ouest de Mién-shién, à côté d'autres roches verdâtres que mes hommes n'ont pu me faire reconnaître. Du reste, ces régions sans bois

ne nourrissent guère d'animaux, si ce n'est le faisan sans collier et le faisan doré : mon chasseur pékinois est fier d'avoir tué un de ces derniers, dont il veut porter la dépouille à la capitale, comme une rareté inconnue au Nord.

5 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Ciel couvert et gouttes de pluie pendant tout le jour : restes de l'orage.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une espèce inconnue, je suis fort content de posséder enfin ces p2.022 salamandres vivantes. Je ferai tout mon possible pour les conserver et les faire parvenir en vie à la ménagerie des reptiles du Muséum. Là, on pourra nourrir côte à côte l'espèce chinoise et l'espèce japonaise, et mieux vérifier ainsi si, et jusqu'à quel point, elles diffèrent ou se ressemblent entre elles. Quoiqu'un peu fatigués et meurtris par deux grandes journées de voyage, dans un vase trop étroit, ces animaux paraissent jouir d'une bonne santé, et ils avalent sans respect humain les petits poissons que nous leur offrons dans l'eau. Ils sont lents dans leurs mouvements et ne craignent point la main qui les manie ; seulement, ils font entendre un petit cri, un petit glou-glou, quand on les touche. C'est pour cette particularité que les Chinois les désignent du nom de poissons qui crient. — Le fond de la couleur de ces salamandres est olivâtre ; les points et les marbrures de couleur brune sont irrégulièrement distribués sur les différentes parties du corps et sur les divers individus. Un sujet très jeune, qui est mort presqu'aussitôt après sa capture, a des teintes grisâtres.

6 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Pluie presque tout le jour. Jour des Rameaux, fête et repos.

Le joli petit *Reguloïdes proregulus* fait maintenant son voyage de migration vers les régions septentrionales. Du haut des saules et des rosiers fleuris qui entourent ma maison, il fait entendre d'agréables couplets, d'une voix assez variée et relativement forte. p2.023

7 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Le temps s'est remis au beau et la journée est assez belle.

Je pourrais maintenant songer à m'embarquer sur le Han-Kiang ; mais il convient que je laisse passer la semaine sainte et les fêtes de Pâques. En attendant, nous utilisons notre temps de notre mieux : mes garçons chassent aux insectes pendant tout le jour, mais sans rien prendre d'important. Seulement, il y a sur les bords des rizières beaucoup de ces *Brachinus* de grande taille et à couleur ocracée ; point de vrais carabes. Je suis encore retenu à la maison par mon indisposition ; j'observe un grand passage de *Montifringilla*, et j'entends, pour la première fois cette année, le chant sonore mais peu mélodieux du roselin ponceau (*Carpodacus erythrinus*).

8 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan, Beau temps.

Avant de quitter pour toujours ces pays, j'aurais désiré retourner encore au Léang-shan, pour en mieux étudier la structure et y recueillir d'autres fossiles ; mais l'état de ma santé ne me permet pas de me livrer à cette fatigue. Ne pouvant mieux faire pour le moment, j'y ai envoyé ce matin mes deux chasseurs, avec des instruments et des instructions, pour obtenir certaines mesures qui me manquent encore et faire de nouvelles provisions de pétrifications. Je leur ai donné deux ou trois jours pour exécuter mes commissions.

Sans m'éloigner beaucoup de ma maison, je capture un *Ruticilla rufiventris* qui était apparié p2.024 avec un *Rut. aurorea* ♀. Et comme les pluies ont développé un peu la végétation, je fais aujourd'hui une assez bonne chasse d'insectes : une sorte de *Balaninus*, au long et mince bec, est très abondant sur les feuilles tendres des peupliers ; et un joli *Chrysomela*, taché en damier, foisonne parmi les rameaux pendants des saules pleureurs. Je prends aussi sur ces deux arbres plusieurs exemplaires d'un joli et nouveau mélolonthide, à formes sveltes et à élytres tachetés, comme dans certains Gnorimus d'Europe.

9 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Beau temps, très chaud au soir.

Je suis très fâché ! mes jeunes gens sont revenus hier au soir, très tard, quand j'étais déjà couché, sans être allés jusqu'au Léang-shan.

Pour leur excuse, ils disent que l'orage des derniers jours a fait tellement grossir la rivière qu'il n'y a plus de bateau pour le traverser, et qu'ils n'ont point su trouver un pont... ! Vraies ou fausses, je suis bien obligé de me contenter de ces raisons ; mais, j'ai tout lieu de croire que, s'il s'était agi de leurs intérêts immédiats, ces gaillards, lestes et robustes, auraient bien trouvé le moyen de passer l'eau. Ils ont profité du prétexte pour reculer devant la fatigue et pour revenir le plus tôt auprès des amis qu'ils se font partout avec la plus grande facilité. Je serai juste ; et, au moment de la rémunération, je ne devrai pas oublier ce tour et plusieurs autres semblables qu'ils m'ont joués, au risque de p2.025 nuire gravement aux intérêts de mon œuvre dont ils ne comprennent aucunement la portée ; Malheureusement, ils ne savent que trop que jamais je n'ai su exécuter une résolution de sévérité...

Enfin ce matin, nous avons pris au piège ce fameux rat d'eau qui m'a tant intrigué, presqu'autant que le *Chao-ho-lo* d'Inkiapo. Comme je le craignais, ce n'est point une espèce nouvelle, mais bien notre antique surmulot, qui a acquis dans cet étang des habitudes tout à fait aquatiques.

10 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Beau temps. Fête de jeudi saint, journée employée en grande partie en fonctions religieuses.

Le bon P. Vidi est venu s'établir dans une autre chrétienté du voisinage ; et comme lui et ses chrétiens me font de pressantes invitations pour aller aussi chez eux, je me décide et me prépare à m'y transporter avec tous mes bagages, le lendemain de Pâques. Là, je serai plus près de la rivière Han, et j'aurai plus de facilité pour m'occuper des moyens de m'embarquer définitivement pour Hankeou.

11 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Beau temps, avec grand vent de nord-est jusqu'après midi.

Aujourd'hui je passe une partie de ma journée à piquer et à ranger dans les boîtes les insectes que nous avons capturés dans cette vallée ; j'ai dû remanier un grand nombre de cantharides vertes, mal séchées

et puantes. Je ne sais pas si les émanations de ces coléoptères vénéneux sont p2.026 dangereuses et si, par la respiration, elles peuvent exercer une action intoxicante sur notre organisme. Le fait est que je souffre tout le jour des douleurs inexplicables dans les voies urinaires : je crois que c'est l'odeur pénétrante de mes cantharides qui en est la cause.

Il paraîtrait pourtant que la cantharide n'est qu'un poison relatif : j'ai rencontré plusieurs fois des excréments de petits mammifères, qui ne sont composés que des débris de ces coléoptères vésicants, lesquels abondent tant ici maintenant, sur les haricots et sur les feuilles d'autres légumineuses sauvages. — En Chine, ce n'est que la grande et belle cantharide rousse que j'ai rencontrée sur le frêne et surtout sur le lilas sauvage ; toutes les autres nombreuses espèces du pays vivent des feuilles des plantes papilionacées.

Les chaleurs et la pluie ont activé la végétation. Maintenant les ormeaux ont leurs samares presque mûres, et leurs feuilles ont acquis la moitié de leur développement ; les saules sont verdoyants ; les pistachiers, après s'être dépouillés de leurs chatons, laissent voir leurs jeunes et aromatiques feuilles rousses, etc. Mais, en général, je suis étonné de voir en mi-avril la végétation si en retard encore, vu la latitude de ce pays et les fortes chaleurs qui ont commencé depuis longtemps.

Un autre sujet d'étonnement pour moi, c'est d'apercevoir si peu d'oiseaux de passage dans cette contrée : en dehors des oiseaux aquatiques, je n'y ai compté qu'une demi-douzaine d'espèces p2.027 voyageuses. En plein printemps, nous en voyons beaucoup plus que cela à Pékin. Peut-être ces animaux voyageurs sont-ils détournés par l'aspect aride de ces collines déboisées, et suivent-ils, dans leurs migrations, la voie des grandes montagnes de l'Est et de l'Ouest ? D'ailleurs, il est bien sûr que nulle part en Chine je n'ai vu des passages d'oiseaux que l'on puisse comparer à ceux que j'admirais, dans mon enfance, au pied des Basses Pyrénées.

12 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Temps incertain et vent tout le jour. Samedi saint.

13 avril 1873. — Ouang-Kia-Ouan. Ciel couvert, et pluie vers le milieu du jour. Fête de Pâques.

14 avril 1873. — Pluie tout le jour. Je quitte définitivement Ouang-Kia-Ouan, et je me transporte à Ho-kia-tchiao.

Dès hier soir, les messagers du père Vidi sont venus chez moi, avec quatre chevaux et dix porteurs de bagages, afin que je puisse me rendre aujourd'hui au village chrétien de Ho-kia-tchiao (pont de la famille Ho) : il faut donc nous mettre en route ce matin, bien que le temps soit mauvais et refroidi considérablement, et qu'il pleuve d'une manière désagréable.

Heureusement, le voyage n'est pas très long : nous sommes arrivés à notre destination en quatre heures.

p2.028 Ce village n'est qu'à quelques li de distance de la ville murée de *Tchen-kou-shien.* La terre y est fertile et le pays est plus beau que celui que j'ai quitté. Les montagnes du Nord, d'un millier de mètres de haut, ne paraissent éloignées que d'une ou deux lieues.

Comme je l'ai noté déjà, le père Vidi prend intérêt à l'histoire naturelle ; dans ses moments libres, il s'est occupé à réunir pour moi quelques insectes, parmi lesquels je ne trouve presque rien de remarquable : c'est une preuve de plus de la pauvreté entomologique de cette région. Cependant, il me parle de plusieurs espèces de coléoptères qui paraissent intéressants, mais qu'on ne pourrait se procurer que plus tard.

15 avril 1873. — Ho-kia-tchiao. Le temps est redevenu beau ; mais il fait froid, et les montagnes du Sud apparaissent toutes blanches de neige.

Après avoir envoyé mes domestiques à la ville, pour voir s'il y a moyen de louer un bateau pour notre imminent voyage, je vais visiter

une colline ornée d'arbres et couronnée d'une pagode, que l'on aperçoit à une lieue au nord de notre chrétienté. Ce mamelon isolé, après lequel commencent les montagnes, est calcaire et recouvert de la terre quaternaire d'habitude. J'y trouve fleuri le sarmenteux *Gledistchia spinosa*, plante abondante au midi et que j'ai reconnue aussi au nord du Tsing-ling. Un autre petit arbuste épineux, un mimosa, est très abondant et ouvre maintenant ses p2.029 grappes de fleurs d'un blanc mêlé de bleu. Mais l'arbre le plus remarquable est sans comparaison ce grand sapin, à longs cônes relevés, que j'ai rencontré aussi jadis près de *Lon-gan-fou*. On pourrait le nommer *Abies sacra*, parce que je ne l'ai vu qu'auprès des pagodes et dans les lieux réputés *sacrés*, à l'exception d'une seule vallée du Kokonoor oriental, où j'ai trouvé cette espèce spontanée et assez commune.

Mais je ne vois ni oiseaux ni insectes sur cette verte colline, si ce n'est le milan et la cantharide commune, qui est extrêmement abondante sur les diverses légumineuses. Quelques *Cinclus pallasii* s'aperçoivent aussi sur les claires eaux d'une rivière assez importante qui, après avoir baigné le côté oriental de ce monticule, va alimenter plus bas des rizières qui sont réputées les meilleures de cette plaine.

En rentrant au logis, j'y trouve mes hommes revenus déjà de la ville, avec la bonne nouvelle qu'il y a une barque assez grande prête à nous prendre à bord à des conditions modérées. Elle est en partance, et elle peut se charger de nous porter ou faire porter jusqu'à mi-chemin de Hankeou.

@

CHAPITRE XIX

16 AVRIL 1878

@

Préparatifs pour l'embarquement. — Le lait en Chine ; détails curieux sur la rareté de cet aliment. — L'arbre aux sapèkes. — Haine des mandarins contre les chrétiens et les Européens. — Renseignements inconnus sur les faits et gestes de Tien-ta-jén, de Souo-la-jén, de Li-hong-tchang ; leurs dispositions envers les étrangers. — Catalogue des oiseaux et des mammifères observés par M. A. David, pendant son séjour au Chensi.

16 avril 1873. — p2.031 Ho-kia-tchiao. Très beau temps.

Quoique j'aie envoyé pour arrêter nos places sur la barque en partance, et que, par conséquent, je doive me hâter de faire mes préparatifs d'embarquement pour demain même, les chrétiens d'un village voisin ont tant insisté auprès du père Vidi pour que nous allions déjeuner chez eux, que nous ne pouvons pas nous dispenser de passer une partie de la journée chez ces braves gens.

A propos de déjeuner, j'ai noté plusieurs fois dans mes voyages quelle est la pénurie, ou mieux le manque total de laitage dont nous avons à souffrir dans l'empire chinois : c'est que les hommes p2.032 du royaume du milieu ont horreur du lait, comme du reste tous les Orientaux de cette extrémité de l'ancien monde. Seuls, les Mongols utilisent le lait de la vache, de la brebis, de la chèvre, de la jument et de la chamelle ; et, depuis que la dynastie tartare règne en Chine, l'on entretient aussi à Pékin quelques vaches laitières, pour l'usage du palais impérial. Mais, un fait curieux, ces animaux ne donnent, là comme en Mongolie, qu'extrêmement peu de lait.

Par une heureuse exception, les chrétiens de Ho-kia-tchiao nourrissent quelques chèvres, dont ils servent le lait aux missionnaires qui passent chez eux ; et je ne manque pas d'en faire mon profit, parce que l'usage d'un aliment auquel on a été habitué dans l'enfance produit toujours un bon effet sur la santé. — A ce sujet, je me rappelle ce que me racontait un jour Mgr N... : c'était le temps des persécutions. Notre

évêque, fuyant par monts et par vaux, s'arrête dans une maisonnette isolée de chrétiens ; épuisé de fatigue et de maladie, il s'écrie : ah ! si je pouvais avoir un peu de lait ! je crois que cela diminuerait un peu mes maux d'estomac. Les hommes qui l'accompagnent ont entendu ces paroles ; et, avant la nuit, ils lui portent un bol de lait que le saint homme boit avec bonheur et reconnaissance. Le voyage de fuite se continue ; et, plusieurs jours après, l'évêque plus malade que jamais, prie son domestique de lui chercher du lait.

— Mais, je ne puis pas en avoir ici, répond celui-ci embarrassé.

— p2.033 Comment ! reprend le prélat ; je vois qu'il y a dans ce district autant de vaches et de bufflesses qu'ailleurs ; et je veux que tu m'apportes du lait. Est-ce que tu n'as pas pitié de mes souffrances et de mon épuisement ?

— Oui certes, grand maître de la religion, dit le fidèle serviteur attristé ; mais il n'y a aucune famille chrétienne dans ce pays.

— Eh bien ! ajoute l'évêque, prends plus de sapèkes, et, coûte que coûte, achète du lait aux païens.

— Mais, Monseigneur, riposte encore le domestique, personne ne trait les vaches chez nous.

— Comment donc as tu fait l'autre jour pour avoir le lait ?

A cette question, le bon chinois rougit, se tait d'abord, et finit à la fin par avouer que, la première fois, il avait trouvé des chrétiennes complaisantes qui avaient consenti à donner de leur propre lait pour l'évêque malade... !

Dans ma course de ce matin, j'ai le plaisir de trouver sur la route un arbre aux sapèkes, semblable à celui que j'observai au Tsing-ling méridional : il a des feuilles comme celles de l'ormeau, et les fleurs, qui commencent à vouloir se montrer, seront verdâtres aussi, d'après ce qu'on me dit. C'est une espèce intéressante d'*ulmacées*, inconnue de moi. Les bords sablonneux des fossés sont couverts d'*Ajuga* à fleurs

d'un bleuâtre pâle, d'*iris* à grandes fleurs bleues, d'*immortelles* jaunes. Un *Lychnis*, à petites fleurs rouges sortant d'un gros et anguleux calice, est commun parmi les froments où il représente notre *Saponaria vaccaria*. Dans les lieux secs foisonne un *Polygala* coriace, p2.034 à jolies fleurs bleues, à côté d'un *Emilia* et d'un *Yungia*, que l'on retrouve dans la Chine entière.

Dans mes conversations avec le père Vidi, ce missionnaire prudent et intelligent m'a appris plusieurs faits, qui, bien qu'étrangers à l'histoire naturelle, méritent d'être notés dans mon journal, parce qu'ils font connaître les vraies dispositions de certains personnages influents de l'empire à l'égard des étrangers et des chrétiens.

A l'époque des massacres de Tiéntsin, le Souo-ta-jén, personnage bien connu des Européens, actuellement Tsongtou ou gouverneur général du Chensi et du Kansou, demanda à son gouvernement l'autorisation de détruire *en bloc* les missionnaires et les chrétiens de ses deux provinces, en ajoutant qu'il parviendrait à faire cela sans que l'administration de Pékin eût à s'en occuper le moins du monde. Mais il lui fut répondu de la capitale qu'il se bornât à songer aux moyens de chasser les rebelles, et qu'il devait laisser tranquilles les chrétiens et leurs missionnaires. — C'est de source certaine que le père Vidi a su ces agissements du mandarin *Souo*, auquel plusieurs Européens n'ont pas honte de vendre leurs services.

De son côté, le fameux *Ly-hong-tchang*, quand, après les mêmes affaires de Tiéntsin, il reçut l'ordre de se rendre à cette ville, rassembla en conseil extraordinaire les quatre grands mandarins de Sin-gan-fou, et leur dit qu'

> « il était appelé au nord pour aller *châtier les Européens rebelles à* p2.036 *l'empereur* ! que, si ceux-ci se soumettaient aussitôt aux conditions qu'il leur imposerait, on pourrait s'arranger avec eux ; sinon qu'il les *exterminerait* tous et aussitôt, ainsi que tous les missionnaires et les chrétiens de l'empire.

Ceci est aussi très authentique.

Tout dernièrement encore le Souo-ta-jén, qui passe avec raison pour ennemi de tout ce qui est étranger, dans une proclamation imprimée qui a été répandue sur tous les points de sa vaste juridiction, s'est servi, pour désigner les Européens, d'un caractère chinois très outrageant, qui signifie *séducteur, corrupteur, voleur*.

J'ai appris aussi quelques détails intéressants sur Tien-ta-jén. Tien-ta-jén est ce mandarin militaire qui, quelque temps après l'expédition franco-anglaise de Pékin et la publication du traité qui garantissait aux chrétiens de la Chine le libre exercice du christianisme, fit mourir cruellement au Kouy-tcheou un certain nombre de chrétiens et même un missionnaire français, au mépris de toutes les lois et en affectant publiquement le plus grand mépris pour les puissances européennes. Il alla jusqu'à déchirer, en plein tribunal, un exemplaire qu'on lui présenta de l'édit impérial qui annonçait le traité de paix conclu avec les Occidentaux, en disant que ce papier n'était bon qu'à servir aux latrines... Il poussait si loin sa haine qu'il s'abaissa, lui tout grand mandarin qu'il était, jusqu'à poursuivre, personnellement et le sabre à la main, un missionnaire français qu'il p2.036 aperçut un jour dans les rues de la capitale de sa province.

Ces faits étaient par trop criants pour rester impunis : cette insultante violation d'un traité international et des ordres impériaux qui en prescrivaient l'observation pouvait être d'un trop fâcheux exemple pour qu'on n'en demandât pas une réparation. En effet, les longs et persévérants efforts du Chargé d'affaires de la France obtinrent enfin une condamnation capitale de ce magistrat, coupable autant contre son souverain que contre les puissances européennes.

Mais cette sentence fut-elle jamais exécutée ? Non. Jamais encore en Chine on n'a puni de mort un simple sujet de l'empire convaincu d'un crime quelconque contre des Européens : comment aurait-on obtenu l'exécution d'un dignitaire de premier ordre ? Le Tien-ta-jén fut changé de place, diminué seulement en grade, comme coupable de désobéissance, et envoyé combattre les rebelles de Chensi. Après cela,

les mandarins de Pékin essayèrent de faire croire aux agents de la France que ce grand coupable avait été mis à mort.

Or, voici ce qu'il en est. Je connais bien cette histoire. Le Tien-ta-jén, après avoir quitté le Kouy-tcheou, est resté longtemps à Han-tchong-fou, au pays où je me trouve depuis un mois et demi. Il paraît que, dans les commencements, sa chaise à porteurs était marquée de signes qui indiquaient qu'il était coupable de désobéissance à l'empereur ; mais voilà toute sa punition, et il continuait p2.037 à posséder tous ses pouvoirs de général des troupes impériales. Et même, bientôt après, il a été promu à de nouvelles dignités, augmenté en grade comme pour le consoler de son humiliation, et gratifié d'emblèmes honorifiques qui lui ont été envoyés personnellement par l'impératrice elle-même (sans doute la mère du jeune empereur, qui ne nous aime pas non plus). D'après ce qu'on me dit, Tien-ta-jén est au Kansou en ce moment ; en tout cas, il n'est plus dans cette vallée de Han-tchong-fou, où l'on ne parle que de lui : je n'ai donc eu aucune chance de faire son aimable rencontre.

'Ο μυθος δηλοι que, d'après moi : 1° c'est une utopie que d'espérer que le gouvernement chinois consente réellement à punir un de ses dignitaires coupable, quand celui-ci n'est accusé que de crimes contre les étrangers ; 2° c'est par conséquent une erreur pour les agents diplomatiques et les missionnaires de demander une justice qu'ils n'obtiendront certainement point quand il s'agit de grands coupables. Il ne faudrait exiger que ce qu'on a de la chance d'obtenir : des réparations indirectes, la punition des criminels de bas étage, etc. — En poursuivant les mandarins chinois en personne, nous, Européens, nous parviendrons peut-être à les faire changer de poste (quand leurs délits auront été aussi patents qu'exorbitants), mais très sûrement la haine surexcitée de ces grands personnages trouvera moyen de se déverser tôt ou tard sur nous ou sur nos intérêts. p2.038 Ainsi le célèbre Tien-ta-jén est maintenant encore plein de vie et de dignités, tandis que les trois principaux missionnaires du Kouy-tcheou, qui avaient le plus agi pour obtenir justice (M. Vielmont, M. Mihière et Mgr Faurie), viennent

de mourir tous les trois presque en même temps, dans la force de l'âge et de la santé, et, dit-on communément, par le poison de leurs ennemis... D'un autre côté, nous savons aussi que les instigateurs et les auteurs les plus coupables des massacres de Tiéntsin jouissent encore de la vie, de leur liberté et de leurs grades, et qu'on n'a exécuté que vingt et un vauriens quelconques pour punir la mort barbare d'autant d'Européens honorables dont deux étaient les représentants attitrés de la France.

Avant de quitter le Chensi, je crois utile d'écrire ici la liste des oiseaux et des mammifères dont j'ai reconnu l'existence dans la partie méridionale de cette province pendant les six ou sept mois que j'y ai passés. Ces énumérations ne manquent pas d'avoir leur intérêt pour la géographie zoologique. p2.039

@

Catalogue des oiseaux observés au Chensi méridional,

depuis fin octobre 1872 jusqu'à fin avril 1873

[*c.a. : les liens renvoient aux illustrations de l'*Atlas des Oiseaux *ou de* Faune Chinoise]

@

1. Vultur monachus, L.
2. Aquila chrysaætos, C.
3. Aq. bifasciata, Gr.
4. Aq. Clanga, P.
5. Haliætus albicilla, P.

6. Archibuteo aquilinus, Hodgs.
7. Buteo asiaticus, Lath.
8. Poliornis indicus, Gm.

9. Pandion haliætus, L.
10. Falco communis, Gm.
11. F. Saker, Schl.
12. F. subbuteo, L.
13. F. æsalon, L.
14. F. alaudarius, L.
15. F. amurensis, Radde.

16. Milvus melanotis, T.

17. Astur palumbarius, I.
18. Accipiter Nisus, I.
19. Acc. Stevensonii, Gurn.

20. Circus spilonotus, K.
21. C. cyaneus, L.

22. Athene plumipes, Sw.
23. Scops Sunia, Hodgs.
24. Bubo maximus, L.
25. Otus vulgaris, L.

26. Cypselus pekinensis, Sw.
27. Cotyle riparia, L.
28. C. sinensis, Gr.
29. Hirundo gutturalis, Sc.
30. Cecropis daurica, P.

31. Alcedo bengalensis, Gm.
32. Ceryle lugubris, Tem.
33. Upupa epops, L.

34. Sitta sinensis, V.
35. Tichodroma muraria, L.
36. Troglodytes fumigatus, T.
37. Pnoepyga Halsueti, A. D.

38. Suya striata, Sw.

39. Rhopophilus pekinensis, Sw.

40. Herbivox brevipennis, V.
41. Herb. canturiens, Sw.

42. Reguloïdes proregulus, Pall.
43. Ruticilla aurorea, P.
44. Rut. Hodgsonii, M.
45. Rut. rufiventris, Vieillot.
46. Rut. fuliginosa, Vig.
47. Chœmarrornis leucocephala, Vig.

48. Pratincola indica, Bl.
49. Yanthia cyanura, P.

50. Accentor multistriatus, A.D.
51. Acc. montanellus, P.

52. Siva cinereiceps, J. V.
53. Siva ruticapilla, J. V.

54. Sylviparus modestus, B.
55. Proparus Swinhoi, J. V.
56. Parus minor, L.
57. P. monticola, Fr.
58. P. pekinensis, A. D.
59. P. melanolophus, Vig.
60. Pæcile Kamtchatkensis, Bp.
61. Orites glaucogularis, G.
62. O. fuliginosa, J. V.

63. Henicurus sinensis, G.
64. Hen. Scouleri, Vig.
65. Motacilla baikalensis, Sw.
66. Mot. alboïdes, Hodgs.
67. Mot. paradoxa, Schr.
68. Mot. ocularis, Sw.
69. Mot. Japonica, Sw.
70. Mot. boarula, L.

71. Anthus cervinus, P.
72. A. spinoletta, L.
73. Corydalla Richardi, Vieil.

74. Merula sinensis, Cuv.
75. Turdus pallidus, Gm.
76. T. Naumanni, T.
77. T. fuscatus, P.
78. T. ruticollis, P.
79. Petrocincla cyanea, L.
80. Myophonus cæruleus, Se.
81. Hydrobata Pallasii, T.
82. Ixos sinensis, Gm.
83. Ix. xanthorrhous, And.

84. Spizixos semitorques, Sw.
85. Pomatorhinus stridulus, Sw.
86. Pom. gravivox, A. D.
87. Pterorhinus Davidi, Sw.
88. Leucodioptron chinense, Osb.
89. Garrulax perspicillatus, Gm.
90. Garr. Sannio, Sw.
91. Garr. (Babax) lanceolatus, J. V.
92. Cinclosoma lunulata, J. V.
93. Trochalopteron ellioti, J. V.

94. Suthora webbiana, Gr.
95. Suth. conspicillata, A. D.
96. Suth. cyanophrys, A. D.

97. Yuhina diademata, J. V.
98. Ampelis garrula, L.
99. Lanius major, Pall.
100. Lan. magnirostris, Less.
101. Lan. schach, L.

102. Garrulus sinensis, G.
103. Urocissa sinensis, L.
104. Cyanopolius cyaneus, P.
105. Pica media, Bl.
106. Nucifraga caryocatactes, L.
107. Corvus sinensis, G.
108. C. torquatus, Less.
109. Frugilegus pastinator, G.
110. Lycos dauricus, P.
111. L. neglectus, Schl.
112. Fregilus graculus, L.

113. Acridotheres cristatellus, L.
114. Sturnus sericeus, Gm.
115. St. cineraceus, P.

116. Fringilla montifringilla, L.
117. Chrysomitris spinus, L.
118. Chlorospiza sinica, L.
119. Passer montanus, L.
120. Coccothraustes vulgaris, L.
121. Eophona melanura, Gm.

122. Pirrhula griseiventris, Lafr.
123. Carpodacus Davidi, M. Edw.
124. Carp. Pallasii, Bp.
125. Carp. erythrinus, Pall.
126. Uragus lepidus, A. D.

127. Emberiza spodocephala, P.
128. Emb. ciopsis, Bp.
129. Emb. castaneiceps, G.

130. Emb. leucocephala, Gm.
131. Emb. fucata, P.
132. Emb. rustica, P.
133. Emb. pusilla, P.
134. Emb. elegans, T.

135. Alauda arvensis, L.
136. Calandrella brachydactyla, Leisl.
137. Galerida cristata, L.

138. Geginus Guerini, Malh.
139. Geg. canus, L.
140. Picus mandarinus, G.
141. Pic. scintilliceps, Sw.

142. Cuculus sparveroïdes, Vig.
143. Cuc. micropterus, G.
144. Cuc. canorus, L.

145. Columba livia, L.
146. Col. rupestris, P.
147. Turtur rupicola, P.
148. T. chinensis, Sc.
149. T. risorius, L.

150. Phasianus torquatus, Gm.
151. Phas. decollatus, Sw.
152. Phas. Reevesii, Gr.
153. Phas. pictus, L.
154. Pucrasia xanthospila, Gr.
155. CeriornisTemminckii, Gr.
156. Ithaginis sinensis, A. D.

157. Perdix Chukar, Gr.
158. P. barbata, J. V.
159. Bambusicola thoracica, M.
160. Coturnix vulgaris, Bonn.
161. Hemipodius viciarius, Sw.

162. Otis tarda, L.
163. Ægialites Hartingi, Sw.
164. Æg. dubius, Sc.
165. Vanellus cristatus, Mey.

166. Ibidorhynchus Strutersii, Vig.
167. Ibis Nippon, T.

168. Grus cinerea, L.
169. Ardea cinerea, L.
170. Ard. purpurea, L.
171. Egretta modesta, Gr.
172. Garzetta egretta, Br.
173. Ardetta flavicollis, Lath.

174. Gallinago solitaria, Hodgs.
175. Gall. scolopacina, L.

176. Totanus glottis, L.

177. Tot. glareola, L.
178. Tot. ochropus, L.
179. Tringoïdes hypoleucus, L.

180. Podiceps philippensis, Bonn.

181. Mergus Merganser, I..
182. Mergellus albellus, L.
183. Cygnus musicus, L.
184. Anser segetum, L.
185. Casarka rutila, F.
186. Anas boschas.
187. An. zonorhyncha, Sw.
188. An. acuta, L.
189. An. falcata, P.
190. An. formosa, Georg.
191. An. crecca, L.
192. An. claugula, L.
193. An. cristata, L.

194. Phalacrocorax Carbo, L.
195. Pelecanus philippensis, Gm.

Liste des mammifères
observés aux mêmes lieux et aux mêmes époques

1. Macacus tcheliensis, A. M. E.
2. Mac. tibetanus, A. Edw.
3. Phyllorhina, *sp.*
4. Phill., *sp.*
5. Phill., *sp.*
6. Phill., *sp.*
7. Vespertilio, *sp.*
8. Vesperugo, *sp.*
9. Murina, *sp.*

10. Anourosorex squamipes, A. Edw.
11. Nectogale elegans, A. Edw.
12. Talpa longirostris, A. Edw.
13. Scaptochirus moschatus, A. Edw.
14. Sorex (scaptonix), *sp.*
15. Erinaceus, *sp*.

16. Ursus tibetanus, Cuv.

17. Meles leucolæmus, A. Edw.

18. Martes flavigula, Bodd.
19. Putorius sibiricus, Pall.

20. Lutra chinensis, Gr.
21. Felis tigris, L.
22. Fel. pardus, L.
23. Fel. macroscelis, Tem.
24. Fel. chinensis, Gr.
25. Fel. scripta, A. Edw.

26. Viverra zibetha, L.
27. Paguna larvata, Gr.

28. Vulpes vulgaris, L.
29. Canis lupus, L.

30. Hystrix subcristata, Sw.
31. Lepus tolaï, Pall.
32. Pteromys alborufus, A. Edw.
33. Pter. *sp.* (petit).
34. Sciurus Pernyi, A. Edw.
35. Sc. Mac-Clellandi, H.
36. Rhyzomys vestitus, A. Edw.
37. Arvicola Melanogaster, A. Edw.
38. Cricetulus griseus, A. Edw.
39. Spermophilus mongolicus, A. Edw.
40. Mus decumanus, L.
41. Mus confucianus, A. Edw.
42. Mus Ouangthomæ, A. Edw.
43. Mus Chevrieri, A. Edw.
44. Mus betulinus, Pall.
45. Mus *sp.*
46. Mus *sp.*
47. Mus *sp.*
48. Mus *sp.*
49. Mus *sp.*
50. Mus leucomystax, Tem.

51. Moschus moschiferus, L.
52. Cervus sika, T.
53. Cervus pygargus, Pall.
54. Cervulus lacrymans, A. Edw.
55. Elaphodus cephalophus, A. Edw.
56. Nemorhedus caudatus, A. Edw.
57. Nem. Edwardsii, A. David.
58. Budorcas taxicolor, Hodgs.

59. Manis Dahlmanni, Sund.

@

CHAPITRE XX

DU 17 AU 29 AVRIL 1873

@

Embarquement pour Han-keou, sur la rivière Han. — Patience des Chinois ; précautions de voyage du maître batelier. — Notes sur les terrains et les productions des pays parcourus. — Une sérénade donnée par les bonzes. — Incidents de la navigation ; craintes superstitieuses des bateliers ; rapides. — Naufrage et conséquences malheureuses ; égoïsme des Chinois. — Une nouvelle barque. — Aspect riant des collines : fleurs et oiseaux. — Prières pour demander la pluie. — Les bonzes *tao-cheu* et leur apathie. — Les fruits nouveaux. — Réflexions sur les Chensinois. — Sortie du Chensi et entrée dans la province du Houpé. — Encore des rapides.

17 avril 1873. — p2.045 Ciel couvert tout le jour. Je m'embarque à *Tchén-kou-chién* pour Han-keou.

Ce jour nous a été indiqué pour nous embarquer comme étant un jour heureux ; car les bateliers chinois tiennent encore plus que nos matelots d'occident à ne pas lever l'ancre dans un jour néfaste. Je quitte donc le village de Ho-kia-tchiao, ma dernière demeure du Chensi, et, précédé des nombreux porteurs de nos bagages et accompagné du père Vidi et de ses principaux p2.046 chrétiens, j'arrive à point nommé au lieu d'embarquement. Ce petit port, qui ne contient maintenant qu'une dizaine de barques, est à peu de distance du chef-lieu de l'arrondissement, qui est une ville murée de médiocre importance.

Je n'avais guère besoin de me hâter. Nous avons plus que le loisir nécessaire pour nous caser de notre mieux dans la barque avec tous nos effets ; nous pouvons même (ce que je n'osais espérer) y placer assez bien mes cinq salamandres vivantes renfermées dans une grande auge couverte et à moitié pleine d'eau, que j'ai fait faire exprès pour elles. Ces reptiles semblent s'être très bien habitués à leur prison, et ils mangent du poisson, des lombrics et des grenouilles, mais ils ne veulent pas toucher à la viande des mammifères.

Cette embarcation est assez grande ; mais elle est tellement chargée de tabac à fumer, de riz à vin et même de grès provenant du Léang-chan, que nous nous y trouvons logés peu commodément, pour ne pas dire fort mal. Nous pouvons bien nous y tenir assis à la manière des tailleurs, ou bien nous étendre sur nos couvertures posées plus ou moins horizontalement sur les grands ballots de tabac, mais jamais nous y mettre droit sur pied, ce qui ne laissera pas d'être fatigant à la longue. Ajoutez à cet inconvénient celui de l'odeur pénétrante de la partie principale de la cargaison et des exhalaisons de l'opium que continuellement l'un ou l'autre des voyageurs ou des p2.047 bateliers fume la nuit comme le jour, et celui des bouffées de fumée du feu de bois qui brûle sur le devant du bateau qui n'a aucune cloison, aucune division sur toute sa longueur, et vous aurez l'idée d'une partie des agréments du voyage où nous nous lançons. Espérons que, s'il plaît à Dieu, nous en aurons fait les trois quarts en douze ou quinze jours : alors nous pourrons louer pour nous seuls une barque meilleure à *Lao-ho-ko*, et achever notre voyage jusqu'à Han-keou d'une manière moins désagréable.

En attendant, nous allons perdre un jour dès le commencement. L'*auri sacra fames* l'emporte sur les craintes superstitieuses de nos marins d'eau douce : à peine ont-ils eu en main la moitié de la somme convenue pour mon voyage qu'ils partent pour acheter d'autres sacs de riz, afin de surcharger leur bateau, qui cependant est loin d'être solide... Il faut prendre patience ; nous ne partirons que demain. Heureusement je suis habitué et résigné à cette méthode chinoise : ce serait miracle si des bateliers ou des charretiers se trouvaient prêts pour le temps convenu.

12 avril 1873. — Beau temps. Navigation sur le Han-kiang. Départ de *Tchén-kou-chién*.

Mes bateliers ont laissé passer leur jour heureux. C'est vendredi aujourd'hui ; mais pour eux ce n'est point un jour néfaste. Et d'ailleurs, si l'avarice leur a fait négliger le moment *favorisé des destins*, ils

pensent pouvoir conjurer tous les p2.048 dangers de cette navigation, qui, dit-on, est réellement périlleuse dans ses deux premiers tiers, en brûlant des bâtonnets odorants et force papiers de couleur, et surtout en immolant un vieux coq à leur dieu des eaux. Cela n'empêche pas qu'ils ne perdent encore toute la matinée d'aujourd'hui avant d'être prêts à partir.

Les derniers des Chinois nous vainquent en patience ou mieux en impassibilité. J'admire et j'envie parfois le calme imperturbable de mes jeunes Pékinois qui, comme tous leurs compatriotes du royaume du Milieu, ne laissent jamais échapper une plainte, un geste de mécontentement, jamais ne sortent de leur inaltérable quiétude. Est-ce là un effet de leur tempérament, de leur éducation, ou bien un fruit naturel des principes fatalistes dont sont imbues, même sans le savoir, toutes les populations de l'Orient ? Mes hommes passent philosophiquement leur temps à préparer leurs repas et à les digérer... Ils ne se fatiguent même pas à converser ! Ils jouissent de leur repos, de leur bien-être. — Par les bons soins du père Vidi nous avons acheté, pour nous trois, un sac d'excellent riz, le meilleur que j'aie encore eu en Chine, avec une provision d'œufs pour moi et d'herbes salées pour le *cumpanaticum* de mes domestiques ; ceux-ci se trouvent donc heureux, ayant devant eux vingt jours de paisible digestion et de ronflant sommeil.

Enfin l'on démarre à onze heures, et après avoir parcouru environ cent vingt li de distance, nous p2.049 venons le soir jeter l'ancre près d'un hameau dont je n'ai pas saisi le nom.

La navigation n'a offert rien de remarquable : deux des bateliers rament sans cesse et debout, tournés vers le devant à la mode chinoise, tandis que les deux autres dirigent les deux grands avirons qui sont placés, en guise de gouvernails, aux deux extrémités de la grosse barque. — Outre nous trois et l'équipage, il y a à bord trois autres passagers, les propriétaires de la plus grande partie de notre cargaison.

Nous passons sans encombre plusieurs rapides, qui sont réputés peu dangereux. Nos hommes sont gais. Mais, à chaque passage pierreux, où les eaux écumantes se précipitent avec fracas, notre maître batelier (un ex-rebelle, du reste un brave homme) ne manque pas de faire avec un grand recueillement des inclinations profondes et des fumigations odorantes au Neptune chinois, qu'il appelle simplement le *prince* ou *seigneur.*

D'abord le fleuve coule dans la plaine qui se rétrécit de plus en plus ; les collines continuent à se montrer des deux côtés du Han plus ou moins près de nous ; celles du côté droit me paraissent être granitiques, tandis que je distingue au nord des grès et des conglomérats. Nous nous avançons droit à l'est ; vers le soir, la plaine cesse peu à peu, et nous voyageons au milieu de monticules granitiques où les rapides sont fréquents. Comme on a eu l'attention (mieux serait dit négligence) de ne nous point parler des passages p2.050 dangereux de notre navigation, nous nous trouvons tout à fait sans crainte, sans appréhension, sans inquiétude sur les vicissitudes de la traversée.

Aujourd'hui encore, le beau temps nous a laissé voir, toute la journée, les montagnes, blanches de neige, du sud-ouest, dont les sommets principaux paraissent dépasser l'altitude de trois mille mètres ; au nord, le Tsing-ling ne nous montre que ses premières montagnes, qui ne semblent pas s'élever au-dessus de deux mille mètres.

Point d'animaux nouveaux aperçus en route. Seulement, j'observe un balbuzard ou *Pandion haliætus*, et trois *Sterna hirundo*. Sur le fleuve se voient encore quelques canards attardés, y compris le brillant *Casarka*, l'ami des steppes mongoles. Je remarque aussi de mon bateau deux beaux papillons méridionaux : le *Papilio pammon* et le *Pap. glycerion*, sans compter les *Pap. xuthus* et *machaon*, qui sont abondants depuis plusieurs jours.

19 avril 1873. — Voyage sur le Han-kiang. Très beau temps.

Partis de bon matin, nous voyageons rapidement, en passant de nombreux et dangereux rapides formés par les rochers granitiques qui obstruent fréquemment la rivière. Dans l'un de ces rapides, notre barque heurte violemment plusieurs écueils, mais elle ne se rompt pas. Nous y voyons un bateau naufragé et brisé, dont les bateliers sont occupé à faire sécher au soleil leur p2.051 cargaison de tabac à fumer étalée sur la grève.

Pendant tout le jour, nous ne faisons que descendre d'un rapide à l'autre ; et nous en passons deux qui sont véritablement effrayants. — Telle est la fâcheuse impression qui m'est restée des périls de ma longue navigation sur le Yang-tsé supérieur, que je m'abstiens de demander des renseignements sur le nombre et la nature de ceux que nous aurons à braver dans celle-ci. Vivons au jour le jour, à la chinoise ; et qu'à chaque jour suffise sa peine : à la grâce de Dieu !

Aujourd'hui, nous avons fait près de trois cents li de route ; nous venons passer la nuit au bord d'une plage sablonneuse, et au bruit peu sympathique d'un rapide voisin, qui nous attend pour demain matin.

Nous avons continué à ne voir, dans les montagnes qui murent le fleuve, que du granite, avec du gneiss et de l'amphibole ; vers le soir, cependant, j'ai aperçu du grès rouge. Les oiseaux, dont j'ai reconnu la voix dans ces gorges étroites, sont : *Pomat. gravivox, Pomat. stridulus*, *Troch. Ellioti, Garr. Sannio, Ixos xanth.*, *Spizixos semit.*

20 avril 1873. — Navigation sur le Han. Très beau temps.

Ce matin, nous continuons à avoir sous les yeux des roches cristallines, du gneiss, des micaschistes verdâtres, etc. ; je vois aussi du quartz rouge, une sorte de jaspe grossier. Plus bas apparaît le calcaire bleuâtre ; mais il est bientôt remplacé par p2.052 les gneiss et les autres schistes quartzeux. Sous la ville de Che-tchuen-shién, à six cents li de Han-tchong-fou, reparaît le calcaire bleu, et il porte sur lui des grès et des conglomérats rouges stratifiés et soulevés au nord-ouest.

Les collines granitiques arrondies, d'avant-hier et d'hier, étaient ce matin remplacées par des montagnes plus raides, ayant de quatre à six cents mètres d'élévation au-dessus de la rivière.

Jusqu'aujourd'hui nous avons observé en route peu d'habitations humaines ; mais, près de cette ville, où nous nous arrêtons pendant cinq heures, nous avons en vue un certain nombre de maisons et de champs cultivés. Les pentes des collines sont partout verdoyantes et fleuries ; mais l'on ne voit point de grands arbres. Les plantes que j'aperçois en fleurs sont le rosier blanc, le gledistchia épineux aux fleurs jaunes, et le petit mimosa aux fleurs bleuâtres. Mon attention a été aussi excitée par une plante herbacée portant des fleurs isolées, grandes et bleues : je n'ai vu cette plante inconnue que sur une seule côte que nous avons longée rapidement.

A Che-tchuen-shién, dans ma barque, le baromètre marque sept cent vingt-huit millimètres, avec vingt et un degrés de température à l'ombre, à onze heures du matin.

Nos bateliers et nos marchands sont obligés de payer dans cette ville un premier octroi de huit *tiao*, environ quarante francs. Cela demande du temps ! et mes domestiques en profitent pour p2.053 acheter une provision d'herbages et de la viande de porc.

Quoique ces grès et conglomérats rouges ressemblent beaucoup aux terrains salifères de Setchuan, on me dit qu'il n'y a point ici de puits à eau salée, pas plus que de houille. Je ne puis donc parvenir à savoir la localité précise du sud du Chensi, où j'ai précédemment entendu dire qu'on extrait le sel. Ces Chinois sont si soupçonneux, qu'ils craignent toujours de trop apprendre aux autres sur les richesses de leur pays !

Plus bas que Che-tchuen-shién, les schistes quartzeux verdâtres remplacent bientôt les grès et les calcaires ; mais ceux-ci reparaissent encore çà et là, en alternant avec les roches cristallines. J'observe quelques gros noyaux de calcaire gris renfermés parmi les schistes quartzeux verdâtres non dérangés : preuve que ces blocs calcaires précèdent en âge les schistes cristallins. En continuant à descendre,

nous voyons devenir abondants et dominer les granites massifs gris et verdâtres, que l'eau use en concavités arrondies fort curieuses. Mais je retrouve du calcaire schisteux au joli lieu de halte où nous avons amarré pour passer la nuit. C'est une étroite vallée, fermée par des montagnes de plus de mille mètres de hauteur et dont les raides pentes sont garnies d'une végétation abondante. Un gros village, ou forum, nommé Méy-ho, est caché dans un riant vallon latéral, peu éloigné de nous, il semble que ses habitants sont bien dévots : une pagode, en forme p2.054 d'élégant pavillon, existe sur un mamelon voisin, et un groupe de bonzes y exécute bruyamment des cérémonies religieuses ; ils ne cessent que fort tard dans la nuit de mêler au fracas des flots leurs chants nasillards, renforcés du son des chalumeaux et des tam-tam. Par une curieuse coïncidence, le *hou-hou* lugubre d'un grand-duc, perché sur un rocher inaccessible de la rive opposée, répond à cette musique diabolique, répétée au loin par les mille échos de ces gorges tortueuses. Cette scène nocturne me fait un effet dont je crois que je ne perdrai jamais le souvenir.

21 avril 1873. — Navigation sur le Han. Très beau temps.

Partis comme les autres jours à la première aube, nous nous dirigeons vers le sud, jusqu'à ce que nous ayons dépassé les grandes montagnes que nous avions en vue depuis hier. Vers sept heures du matin, nous nous arrêtons encore sous le village de Han-yang-pin, pour une petite réparation de notre bateau. Là aussi le pays est très joli et les collines sont verdoyantes. L'arbre à huile (*Elœococca*) est fréquent, et je crois distinguer une plantation de thé sur un coteau exposé au soleil levant. La *bartavelle*, la *perdrix des bambous*, le *hoamy*, le *Sannio*, les *Ixos* sont très abondants, et égayent ces vallées par leurs chants printaniers. Je reconnais aussi le petit refrain du *Lusciniopsis canturiens*, et la sonore et curieuse voix de mon *Chao-ho-lo*, du Tsing-ling. Les p2.055 bateliers me disent que ce dernier oiseau abonde encore chez eux, c'est-à-dire à l'extrémité sud-est du Chensi, et qu'on l'y élève

en liberté dans les maisons, parce qu'il y détruit les punaises et les autres insectes incommodes.

Ce matin, j'ai vu encore des gneiss et d'autres schistes durs ; à Han-yang-pin, ce sont des schistes calcaires noirâtres, très mélangés de quartz. On m'a dit que non loin d'ici il y a de la houille. Et en effet, quand nous nous remettons en mouvement et que nous descendons à une lieue plus bas, nous voyons extraire le charbon minéral du milieu de schistes dressés verticalement. Il paraît que ce combustible est peu estimé, mais que plus loin il y en a de meilleur et en plus grande quantité.

Aujourd'hui, nous observons que, ici comme dans certaines parties du Setchuan, le sommet de beaucoup de collines est garni de fortifications et de murailles : ce sont des abris où se réfugia la population du pays, au temps des rebelles.

A propos de ces brigands, notre chef batelier, qui a été avec eux, non comme soldat, mais emmené malgré lui comme portefaix, nous dit que lorsque ces ravageurs se sont dispersés définitivement, après avoir dévasté la moitié de la Chine, ils se sont tranquillement retirés chacun chez eux ; et que la moitié des hommes que nous rencontrons sur notre route ont fait partie des bandes des *Tchang-mao* sous un titre ou sous l'autre. En effet, deux sur quatre de nos bateliers sont allés p2.056 avec eux, soit au Kansou et au Setchuan, soit au Kiangsi et à Nanking. Pour les empêcher de s'enfuir, nous content nos hommes, les rebelles de vieille roche, les *longs-cheveux* titrés, leur liaient chaque soir les mains, au moyen d'une corde dont les bouts, passés dans un bambou, venaient s'attacher à leur cou, de manière à leur empêcher de lever ou d'abaisser les bras.

Vers dix heures, nous apercevons de notre barque, sur la rive gauche, une montagne qui paraît avoir quinze cents mètres de hauteur au-dessus de la rivière. Le pays devient de plus en plus joli, et les maisons sont aussi plus nombreuses ; l'on voit quelque bétail, des chèvres blanches, etc., dont la présence égaye le paysage. Les collines phylladiques offrent de fraîches vallées, et leurs flancs sont couverts

partiellement de bois taillés, qui consistent surtout en chênes. J'apprends qu'ici aussi on récolte une grande quantité de Mou-eul ou lichen gélatineux, dont on transporte depuis quelque temps une grande quantité à Hankeou, pour le compte des Européens.

Sur les rochers se montrent toujours les mêmes fleurs : des rosiers blancs, des spirées, des glycines, etc. ; mais je suis fort surpris de n'y apercevoir aucune azalée, aucun rhododendron, plantes communes ailleurs dans cette latitude et à cette époque.

J'observe que, depuis que les schistes calcaires ont remplacé les roches quartzeuses et cristallines, les collines sont plus verdoyantes et plus p2.057 boisées, à cause d'une terre meuble plus abondante, mais qu'elles sont aussi plus aiguës et plus élevées.

Après avoir passé encore cette après-midi plusieurs rapides importants, nous venons nous arrêter au soir sous la ville de Tse-yang-chién. Sur mon bateau, le baromètre y signe sept cent vingt-neuf millimètres, à six heures du soir, avec vingt-quatre degrés de température. Ici aussi je vois des schistes d'un bleu noirâtre, crispés et veinés de quartz ; et dans un vallon latéral, que je vais examiner avant la venue de la nuit, je trouve de magnifiques ardoises, qui ne sont point ou presque point utilisées. Plusieurs merles bleus (*Petrocincla cyanea*) ont établi leur demeure parmi ces pierres plates ; et je vois un *Ardetta flavicollis* pêchant aux petits poissons d'un clair ruisseau, sur les bords duquel je récolte un Lysimachia rampant, à fleurs jaunes, et un Delphinium à petites fleurs bleues, deux plantes nouvelles pour moi.

Ce soir, les hommes du bateau parlent et rient plus que de coutume. Malgré cela, ils ont l'air préoccupé ; et nous comprenons, par leurs conversations, qu'ils ont des craintes superstitieuses sur l'issue de leur navigation. C'est que notre barque a trépigné d'elle-même plusieurs fois, depuis qu'elle est à l'amarre ; et c'est, dans leur esprit, un signe de mauvais augure ! — Les remous occasionnés par les rochers voisins cachés sous l'eau expliquent très bien ces mouvements de la barque. Le fait est que nous avons à passer p2.058 demain plusieurs rapides, qui

sont réputés fort dangereux, et que la peur est toujours une mauvaise disposition pour triompher du péril...

22 avril 1873. — Naufrage. Temps chaud et très beau.

Nous sommes en route dès la première aube. Nous commençons le voyage par passer deux rapides très violents, sans toucher les dangereux écueils qui les obstruent, mais non sans avoir roulé et tournoyé vertigineusement, de façon à faire jeter les hauts cris à nos bateliers qui se croient déjà perdus. Mais, au troisième et voisin rapide, ces hommes, égarés par la peur et l'émotion, manœuvrent d'une manière si déplorable, que notre pauvre barque est emportée par l'écumeux courant, et vient heurter violemment sur un gros rocher granitique qui s'élève au beau milieu de la rivière !

Ce choc, qui brise le devant du navire, rejette la poupe sur un second écueil ; et ce nouveau coup est tellement impétueux que la lourde barque casse par le milieu et se plie en deux, en craquant misérablement... Heureusement, ce second et impitoyable rocher, qui a détruit notre navire, fait aussi notre salut, en nous fournissant le moyen de sauter d'écueil en écueil jusqu'au rivage. Il arrête aussi pendant quelques minutes la barque brisée, ployée et à moitié pleine d'eau, qui résiste miraculeusement ainsi à l'impétuosité d'un courant de cataracte.

p2.059 Pendant que les bateliers déconcertés ne font que pleurer comme des enfants, je me jette à l'eau pour rattraper la grosse amarre, que j'attache de mon mieux à un bout de rocher ; et puis, aidé de mes deux Pékinois qui font bonne contenance, je parviens à mettre à terre la plus grande partie de nos effets, et même une bonne partie de ceux de nos marchands fumeurs d'opium, que le naufrage a surpris au lit ; mais tout est mouillé et abîmé déjà : patience.

J'ai observé, dans mes divers voyages sur les fleuves, que des Chinois établissent toujours leurs demeures dans le voisinage des passages périlleux. Aussi voyons-nous, aussitôt après notre naufrage, plusieurs bateaux se détacher du rivage pour venir nous offrir leurs services. Mais, à peine trois de ces légères embarcations ont-elles

réussi à s'approcher de la barque cassée et suspendue sur l'abîme, que celle-ci cède à la violence des eaux, craque encore comme en râlant, se sépare en deux parties et disparaît dans les flots mugissants...

On sait qu'à vau-l'eau de tous les rapides violents il y a des contre-courants qui rejettent souvent sur la rive des objets emportés par l'eau. Nos Chinois connaissent très bien cela ; et, bateaux et bateliers, ils se hâtent de descendre la rivière, pour repêcher les débris du naufrage, les épaves qui paraîtraient sur les flots ou s'arrêteraient sur le sable et les rochers. Par bonheur, un tronçon de notre barque a été saisi un instant par les p2.060 embarcations qui le suivaient ; et l'on en a retiré plusieurs objets, entre autres une de mes caisses d'histoire naturelle. Mais, la caisse de mes grandes salamandres vivantes a disparu, de même que beaucoup d'autres effets m'appartenant : ce sont des pertes que je ne pourrai pas réparer !

Bref, pendant que mes domestiques sont descendus, eux aussi, le long de la rivière, pour tâcher de ravoir des objets perdus, je reste au lieu du naufrage plusieurs heures, planté sur les rochers, mouillé de pied en cap, pieds nus, et ayant, par-dessus le marché, plusieurs contusions et écorchures par les bras et par les jambes. Je garde les ruisselants débris de nos effets, que nous avons empilés au bord de l'eau, contre la rapacité de ces riverains, qui viennent en foule nous contempler de leurs yeux cyniques et convoiteux, et sans dire un seul mot.

Mes hommes reviennent enfin avec un bateau qu'ils ont loué cher, et seulement pour nous passer de l'autre côté de la rivière, il y a là une grande plage sablonneuse où nous apercevons beaucoup de monde : c'est qu'une autre grosse barque y a été tellement maltraitée ce matin par les mêmes rochers qui ont causé notre malheur, qu'elle a dû s'arrêter pour décharger en toute hâte sa cargaison et procéder aux pressantes réparations.

C'est vers cinq heures du matin que nous avons fait naufrage, quand j'étais au milieu de mes prières d'habitude. Nous restons sur

notre plage p2.061 jusqu'après trois heures du soir, avant que nous puissions louer une autre barque qui nous conduise jusqu'à la grande ville de Shin-ngan. Le temps est très beau et le soleil fort chaud. Nous sommes tellement occupés à faire sécher sur la grève le plus que nous pouvons nos habits, couvertures et autres effets, que nous ne songeons pas même que nous n'avons rien mangé depuis hier soir, à cinq heures : cela serait d'ailleurs inutile.

Nos compagnons d'infortune aussi sont occupés à étaler sur les rochers et le gravier les débris de leurs ballots de feuilles de tabac : tous les sacs de riz ont disparu dans l'eau, excepté le nôtre. Je n'ai pas pitié de ces stoïques fumeurs d'opium ; mais je plains sincèrement notre ex-chef batelier, qui a perdu tout son avoir en perdant sa barque, et qui ne cesse de pleurer à chaudes larmes. Aussi, bien que j'eusse déjà payé à cet homme les deux tiers du prix de tout le voyage, je me fais un devoir de charité de lui donner un autre secours d'argent, puisque la Providence a fait que je n'ai pas perdu ma réserve pécuniaire. Au surplus, ce n'est pas la bonne volonté qui a manqué à ce pauvre homme qui est père de famille !

Tous les fragments de la barque brisée ont été perdus et emportés par le rapide, avec ma caisse aux oa-oa-yu. J'ai sauvé la majeure partie de mes autres effets : mais tout a été plus ou moins mouillé, et mes collections d'histoire naturelle se trouvent pour la plupart dans un état déplorable.

p2.062 Ce qu'il y a de pire, c'est qu'il ne me sera pas donné de pouvoir déclouer les caisses jusqu'à la fin de la navigation de cette rivière ! Même mon bréviaire a flotté dans l'eau, et ce matin je récite mon office dans le livre encore tout mouillé.

Je ne sais pas si hors de la Chine il existe aussi des hommes qui profitent des malheurs du prochain pour accroître injustement leurs intérêts ; mais je crois pouvoir affirmer que les Chinois manquent rarement de vendre le plus chèrement possible leurs services dont ils voient qu'on ne peut pas se passer. C'est ce que j'ai expérimenté ce

matin, au passage de la rivière : ces impitoyables *Carons* n'ont consenti à nous prendre que quand nous leur avons déboursé cinquante fois plus de sapèkes qu'il n'était juste de le faire. Et, ce soir encore, nous ne parvenons à louer un bateau couvert, pour faire une trentaine de lieues, qu'en cédant à des exigences exorbitantes : *abyssus abyssum invocat !*

Enfin vers quatre heures, nous montons dans notre nacelle, mes deux domestiques et moi, et nous venons nous arrêter pour la nuit sous un gros village qui est entouré d'un côté et de l'autre par deux forts ruisseaux d'eau claire. Quelques coups de fusil, que nous voulons inutilement tirer sur des oiseaux, nous montrent que toute notre provision de cartouches a été endommagée par le naufrage : il sera donc heureux pour nous de ne plus rencontrer d'animaux rares !

p2.063 Dans ce village aussi, les roches consistent en calcaire schisteux entremêlé de grès siliceux. Des *Corydalis* rouges et jaunes, des *Stachys* fétides, et une autre labiée inconnue à longues fleurs roses, tapissent les rochers et les vieilles murailles.

Au soir, nos nouveaux bateliers, qui parcourent incessamment ces parages, nous disent que, si nous avions fait naufrage à l'endroit où notre grande et pesante barque a tournoyé pour la première fois, nous aurions infailliblement péri tous, corps et biens, dans l'irrésistible vortex. Nous devons donc remercier Dieu de nous avoir préservés d'un malheur plus grand, et de n'avoir à déplorer que la perte d'objets matériels.

Nous apprenons encore que, outre le gros bateau dont j'ai parlé, il y en a un troisième qui s'est abîmé contre ce même rocher qui a brisé le nôtre, et qu'une quatrième embarcation s'est aussi perdue un peu plus bas. Voilà donc aujourd'hui quatre sinistres qui ont eu lieu sur un trajet bien court ! — Il n'est pas probable que les équipages de ces barques aient été aussi tous sous l'impression de quelque mauvais présage ; mais je sais que nos hommes à nous étaient tellement saisis de crainte superstitieuse et la barque était si lourdement chargée, que j'aurais regardé comme un bonheur singulier que nous eussions franchi sans coup férir toute cette série de passages dangereux. — Toutefois, ces

pressentiments de nos bateliers sont fort étranges ! et moi-même, dès le premier réveil, je pensais à un accident plus aujourd'hui p2.064 que les autres jours et sans savoir au juste qu'il y eût à passer en ce jour plus de périlleux rapides qu'auparavant... Il y a certains concours de circonstances qui provoquent les mêmes émotions, les mêmes préoccupations dans les esprits.

23 avril 1873. — Navigation sur le Han. Ciel couvert.

Dans le lieu où nous avons passé la nuit, les collines sont couvertes d'arbustes verdoyants : la contrée y est jolie, gaie, animée : on s'y sent en plein printemps. Pendant la nuit, j'ai entendu fréquemment le cri plaintif du petit-duc japonais, et le chant nargueur et sonore du grand coucou (*Cuculus sparveroïdes*), précurseur des orages... Mais, dès l'aube du jour, d'autres voix plus harmonieuses font résonner tous les échos de ces vallons : je reconnais le merle bleu (le même oiseau que notre passereau solitaire), le *Hoamy* aux blancs sourcils et au sifflement puissant, la perdrix des bambous à la poitrine rousse, le mélodieux *Babax lanceolatus,* le *Lusciniopsis canturiens*, cet arrière-petit-cousin de notre inimitable rossignol, etc.

Bientôt après notre départ, nous voyons les granites et les gneiss succéder aux schistes calcaires. Les montagnes sont toujours aiguës, et quelques-unes d'entre elles paraissent avoir jusqu'à quinze cents mètres de hauteur relative.

Vers sept heures, après avoir passé encore plusieurs rapides et une véritable cataracte, nous p2.065 nous retrouvons au milieu des collines schisteuses. Nous y voyons extraire de la houille en plusieurs endroits, en particulier à Ma-eul-keou et plus au-dessous. Les couches carbonifères sont aussi relevées verticalement, ou peu s'en faut, et elles reposent sur des strates calcaires plus épaisses. Dans un endroit, je distingue clairement que ces dernières sont supportées par le granite. Quelques échantillons de ce charbon que je vois me paraissent être de l'anthracite ; ils salissent la main, et sont purs de soufre (pyrite).

Depuis midi, nous voyons des collines plus arrondies le long de la rivière, qui continue à offrir des rapides plus ou moins dangereux. Mais nos trois bateliers, qui les connaissent parfaitement bien, se font un jeu d'y guider leur légère embarcation, en frisant les nombreux écueils.

Pendant la journée, le ciel s'est purgé de nuages et le temps redevient beau. Au pied et sur les flancs des montagnes, nous apercevons plus d'habitations humaines que dans les régions parcourues les jours passés ; mais il n'y en a pas encore beaucoup, eu égard à l'étendue du pays. Je vérifie donc par mes propres yeux l'exactitude de ce que me disait dernièrement le père Vidi, c'est-à-dire qu'au Chensi méridional les ravages des rebelles ont réduit la population au *cinquième* de ce qu'elle était auparavant (les chrétiens mieux aidés, au *tiers*).

24 avril 1873. — Navigation sur le Han. Très beau temps.

p2.066 Depuis hier soir, nous nous trouvons amarrés devant Shing-han-tcheou, qui est une ville murée assez importante, sise sur la rive droite du fleuve. Notre petit bateau est d'ici ; et ses propriétaires ne veulent pas consentir à continuer le voyage, comme nous le désirions. En attendant que nous ayons loué une autre barque qui nous mène jusqu'à Lao-ho-keou, nous nous occupons encore à faire sécher une partie de notre bagage et des collections. Malheureusement, il n'y a aucun moyen d'ouvrir ici plusieurs des caisses qui ont été mouillées ; et je crains qu'il n'y ait des dégâts regrettables, bien que mes domestiques me soutiennent que le papier verni ne s'en est détaché qu'après le naufrage.

Depuis la plaine de Tchén-kou-chién, le Han-kiang a été constamment et étroitement resserré au milieu des collines et des montagnes ; près de cette ville, où mon baromètre note sept cent trente-neuf millimètres, je ne vois que des monticules longs et bas, qui sont cultivés en entier, et dont le sous-sol (du moins au bord du fleuve) consiste en cailloux roulés.

La houille qu'on brûle ici provient des mines que nous avons longées hier ; l'on en porte jusque dans le Houpé : preuve que ce combustible manque plus bas.

Ayant loué nos places sur une barque de médiocre grandeur, dont la cargaison principale consiste en bois de chêne à brûler, nous nous remettons en marche vers quatre heures du soir. p2.067 L'équipage se composé de cinq hommes, dont deux (les propriétaires du bateau) sont des bonzes ou religieux tao-cheu.

Après la petite plaine de Shing-han-chien, toute entourée de collines basses, viennent des monticules anguleux, qui ont de cent à deux cents mètres de hauteur. Nous continuons à voir les mêmes genres de roches qu'au-dessus de la ville : schistes calcaires bleuâtres et ardoises grises. On exploite celles-ci en plusieurs endroits, soit pour en couvrir les maisons, soit pour en faire de grandes et belles dalles destinées aux tombeaux.

Ce soir, le pays me paraît plus joli encore que les jours passés ; il est cultivé en grande partie et paraît bien peuplé. Mais les blés qui couvrent les champs me semblent misérables, à cause, sans doute, du manque de pluie.

Mes bateliers ont suspendu leur marche avant la nuit, pour charger encore du bois à brûler ! Or, comme notre vieille barque porte déjà un poids considérable, et qu'il y aura à passer de temps en temps des rapides dangereux, je suis obligé de me fâcher avec ces hommes, afin qu'ils n'augmentent pas ainsi nos dangers. L'argent qu'ils ont reçu de moi est plus que le prix ordinaire que l'on paye pour la barque entière. Je suis donc dans mon droit, d'autant plus qu'il n'y a que deux hommes qui travaillent à la rame. Mais ces avides Chinois ne voient que le gain immédiat, et ils perdent tout à fait de vue les périls éloignés, à la pensée de quelques sapèkes de plus à gagner ; et sachant p2.068 que je ne puis pas me passer d'eux, ils ne tiennent pas compte de ma feinte colère et ils continuent, comme si rien n'était, à accumuler leurs bûches tant que leur embarcation tient à flot. Que faire, moi missionnaire, qui n'ai pas

frappé même un chien depuis dix ans que je parcours la Chine ? Prendre encore patience, et m'en remettre à la bonne Providence.

La grosse barque, qui avait refusé de nous prendre à bord, après notre naufrage, n'en a pas été plus heureuse pour cela : nous l'avons vue ce soir, couchée sur le flanc et hors de combat, un peu au-dessous d'un rapide où elle s'est heurtée sur les rochers.

Il paraît que les parages où nous sommes amarrés pour passer la nuit sont infestés de voleurs ; et nos bateliers nous prient de décharger quelques coups de fusil, avant de nous coucher, afin de tenir les pirates en respect.

25 avril 1873. — Navigation sur le Han. Très beau temps.

Les voleurs de fleuve et de terre n'ont pas osé s'approcher d'un bateau armé de fusils européens. Mais, à leur place, nous avons entendu, pendant la nuit tranquille, le gai ricanement de l'*Athene whiteleyi*, le chant si vigoureux du *Cuculus sparveroïdes*, et le cri court et rauque d'un *Cervulus*. Au lever du soleil, ces chanteurs nocturnes sont remplacés par le *Petrocincla cyanea*, le *Ruticilla fuliginosa*, les *Ixos sinensis* et *xanth*, le p2.069 *Garr. perspicillatus*, le *Perdix chukar*. Depuis trois jours, les *Bambusicola* ont cessé de nous faire entendre, du milieu des fourrés, leur chant *parabolique*, si pénétrant, si essoufflant ; et, à leur place, une quantité de bartavelles caquettent sur tous les coteaux rocheux.

A mon ordinaire, j'emploie en voyage tout le temps qui n'est pas consacré à mes devoirs religieux à examiner minutieusement tout ce que je puis apercevoir de notre prison ambulante et à crayonner mes notes ; tandis qu'autour de moi, mon monde s'évertue à dormir le plus possible, le jour comme la nuit : rien n'est capable que la sapèke d'intéresser un Chinois.

Ce matin, les bords de la rivière nous présentent des collines arrondies, très vieilles, composées de schistes ardoisiers et ayant de deux à quatre cents mètres de hauteur ; elles sont bien cultivées et

assez bien garnies d'arbres. Les *Paulownia* et les *Catalpa* sont couverts maintenant de fleurs ; mais ils sont moins nombreux ici que plus haut. Nos bateliers nous disent que le bois de ces deux arbres est employé de préférence à tout autre pour la construction des bateaux.

A onze heures, nous faisons une courte halte sous la petite ville de Shun-yang-shien, bâtie sur un tertre de la rive gauche : là mon baromètre marque sept cent quarante millimètres, avec vingt-six degrés de température à l'ombre et dans la barque. Vers le nord-est se voient des montagnes plus hautes que celles que nous avons longées et p2.070 qui paraissent monter jusqu'à deux mille mètres d'altitude.

Ayant repris notre course, après l'achat de quelques provisions de bouche, nous continuons à faire bon voyage jusqu'au soir, en ne voyant près de nous que toujours le même genre de collines schisteuses ; seulement, celles-ci redeviennent plus sauvages, et les rapides ne manquent pas non plus, comme pour nous tenir en haleine... Nous passons encore à côté de deux barques qui se sont échouées dans la journée.

Ce soir, le ciel se couvre quand nous sommes déjà amarrés ; et il se lève un grand vent, chaud et orageux, auquel succède un peu de pluie à la nuit. Ce phénomène vulgaire a été précédé par une très curieuse agitation de la surface de l'eau du fleuve, qui ne me paraît pas provenir du vent seul : les petites ondes claquetaient entre elles et sautillaient confusément, de manière à rappeler une danse électrique. Je pense que nous avons eu là une sorte de trombe, un fait d'électricité, une attraction de bas en haut, faible mais étendue.

26 avril 1873. — Navigation sur le Han. Beau temps de nouveau, chaud. Fort vent de sud-est.

Les collines, parmi lesquelles nous voyageons ce matin, ont quatre ou cinq cents mètres de hauteur, et sont composées de schistes calcaires. Elles ont l'aspect peu riant, et les champs clairsemés offrent des blés que la sécheresse a fait jaunir avant le temps. Encore aujourd'hui nous passons p2.071 plusieurs forts rapides ; et, de même

qu'hier, nous sommes obligés de faire plusieurs haltes, pour satisfaire aux formalités légales, dans les postes des douanes et des octrois : c'est que nous approchons des frontières du Chensi et du Houpé.

Vers quatre heures du soir, nous nous arrêtons encore sous la petite ville murée de Pé-ho-shien, sise sur la rive droite. Immédiatement après commence la grande et populeuse province du *Nord des lacs* (*Hou*-lac, *Pé*-nord). Là, par un temps devenu orageux, le baromètre note sept cent trente-neuf millimètres, avec trente degrés de chaleur à l'ombre et dans la barque. Les collines sont pointues et consistent en schistes calcaires. Ensuite, en continuant à descendre le fleuve jusqu'à la nuit, et en nous dirigeant vers le nord-est, nous trouvons des calcaires gris plus massifs et veinés de blanc, avec quelques cailloux dioritiques et porphyritiques.

27 avril 1873. — Navigation sur le Han. Ciel couvert au matin.

Le grand vent d'est d'hier a continué toute la nuit et il souffle encore aujourd'hui. Il annonce sans doute l'approche de la pluie, qui est tant désirée et tant demandée au ciel par ces pauvres campagnards.

Nous entendons depuis plusieurs jours, partout où il y a des groupes de maisons, retentir le tamtam et les clochettes, et claqueter les pétards en l'honneur du Dieu de la pluie. On fait aussi des p2.072 jeûnes et des processions publiques, à l'effet de fléchir le ciel. Dans ces districts, la sécheresse dure depuis si longtemps que les montagnes paraissent grisâtres, au lieu d'être vertes ; et les blés sont petits, rares et jaunes.

Le vent contraire retarde maintenant beaucoup notre marche, et il nous oblige même à faire plusieurs haltes. C'est dans le Houpé que nous voyageons désormais. Les collines, composées de schistes quartzeux grisâtres, sont encore raides pendant la journée ; mais nous les voyons s'abaisser vers le soir. De son côté, le lit de la rivière s'élargit, et les rapides deviennent plus rares.

Les merles bleus ou passereaux solitaires sont très nombreux dans les gorges tortueuses que nous traversons, où ils sont occupés à leurs devoirs du printemps. J'observe aussi plusieurs pèlerins et des crécerelles nichant sur les rochers à pic ; je vois l'un de ces premiers oiseaux charger vigoureusement et poursuivre un gros balbuzard. Auprès des maisons, l'azédérach expose ses nombreuses grappes de fleurs lilas.

Mes deux maîtres bateliers, bonzes ou religieux de la *raison pure*, passent presque tout leur temps à préparer leur nourriture, à manger, à dormir en ronflant bruyamment (et de part et d'autre), comme des veaux marins. Jamais je ne leur vois faire une prière ou quelque autre acte religieux que ce soit : ce sont de bien curieux cénobites !

Les *tao-cheu* portent le même habit que les autres bonzes, mais ils n'ont pas la tête entièrement p2.073 rasée comme eux ; ils tiennent les cheveux noués au sommet de l'inciput, à la mode des anciens Chinois. La doctrine qu'ils professent diffère beaucoup du bouddhisme des bonzes ; mais jamais on ne rencontre parmi eux (pas plus, du reste, que parmi tous les autres Chinois) quelqu'un qui connaisse sa religion et qui possède un corps quelconque de croyances. Pour eux, tout se réduit à quelques absurdes pratiques superstitieuses, avec lesquelles ils abusent de la crédulité populaire, et à une application continuelle à se rendre le plus indifférents possible à tous les événements de la vie, pour jouir de la paix et du bonheur...

Les tao-cheu sont beaucoup plus nombreux dans les provinces du sud que dans le nord ; les familles les y emploient fréquemment pour solenniser les funérailles par leurs chants et par leurs cérémonies magiques.

28 avril 1873. — Navigation sur le Han-kiang.

Il a plu fort pendant toute la nuit ; mais la pluie a cessé ce matin, de même que le vent : nous pourrons donc faire une bonne journée de voyage. Cependant il y a encore des rapides ; de bonne heure, nous en passons un fort dangereux, qui est formé par un cordon de rochers

granitiques traversant toute la largeur de la rivière. Pour la première fois, mes bateliers ont pris un pilote du pays, pour franchir ce pas si périlleux.

Nous naviguons au milieu de collines d'une centaine de mètres de hauteur moyenne, composées p2.074 de granites, de gneiss, de micaschistes, de talcschistes et d'autres roches métamorphiques. La rivière est plus large ; ses bords sont plus évasés, et les pentes des monticules sont douces. On voit peu de végétation spontanée, et les plantes cultivées ont l'air bien souffrant.

Entre huit et neuf heures, notre navigation devient encore délicate, quand il nous faut descendre un très long rapide où l'on voit de nombreux rochers de gneiss s'élever dans tous les sens au milieu du fleuve. Heureusement le courant n'y est pas très fort, et nos hommes y dirigent bien leur bateau.

A deux lieues avant d'arriver à Yun-yang-fou, les collines sont très basses, rousses, composées de terrains sédimentaires. La terre meuble est supportée par un conglomérat sous lequel je vois un grès rouge ; au-dessous de celui-ci existe une autre couche de conglomérat. Ces strates de grès et de poudingue sont peu déplacées, comparativement à ce que j'ai observé un peu plus haut, où les phyllades et les autres schistes sont disloqués et le plus souvent dressés verticalement, et elles paraissent alterner plusieurs fois au bord du Han.

A dix heures et un quart, nous faisons halte sous la ville de Yun-yang ; mon baromètre y marque sept cent quarante-huit millimètres avec une chaleur de vingt-quatre degrés et demi, dans la barque et à l'ombre.

Ici on vend à vil prix de petites cerises assez bonnes, ressemblant à nos cerises sauvages de p2.075 France : ce sont les premiers fruits que nous voyons cette année, et nous en faisons une bonne provision, sans nuire beaucoup à notre bourse. — J'ai rencontré plusieurs fois, dans les montagnes de la Chine, le cerisier à l'état sauvage et primitif ; mais les Chinois cultivent peu cet arbre et n'ont pas su en améliorer le fruit.

Après avoir terminé les longues formalités indispensables avec ce qui remplace ici nos douaniers et nos gendarmes, nous quittons cette ville, sise sur la rive gauche, dont la grande enceinte de murailles paraît contenir peu de population ; et nous nous remettons à descendre rapidement.

Les collines rousses, à conglomérats alternant avec les grès et les marnes, continuent à se montrer encore pendant l'espace d'une lieue. Après quoi, viennent d'autres collines plus hautes, qui me paraissent consister en schistes métamorphiques et en granites ; plus bas, nous voyons des calcaires dont les couches sont très dressées. Des écueils de gneiss ou de micaschiste, plantés sur une grande longueur dans le lit même du fleuve, y forment une interminable série de rapides, que nous passons heureusement, grâce à l'expérience d'un pilote du pays.

Chemin faisant, nos bateliers nous disent que l'on compte mille deux cent quarante li de distance de Han-tchong-fou jusqu'à Shing-han-tchéou, mille deux cent quarante li de cette dernière ville à Lao-ho-keou et treize cent soixante li de là jusqu'à Han-keou ; ce qui donnerait un total de trois p2.076 mille huit cent quarante li pour la longueur totale de notre voyage sur ce grand affluent du Yang-tsé-kiang.

En m'éloignant pour toujours du Chensi, je dois écrire ici quelques observations sur le caractère général ou dominant de la population de cette province occidentale. Contrairement à ce qu'il a paru à quelques autres voyageurs, il me semble que les Chensinois sont en général plus paisibles et meilleurs que les habitants de beaucoup d'autres contrées de la Chine ; les bonnes mœurs y sont en honneur, plus particulièrement que dans le Setchuan et les provinces méridionales. C'est au point qu'un homme, que ses affaires ont fait séjourner plusieurs années dans ces derniers pays, ne jouit plus de l'estime de ses compatriotes à son retour dans la terre natale.

D'un autre côté, les habitants du Chensi m'ont paru avoir un esprit assez peu éveillé ; ils sont moins actifs et moins industrieux que d'autres Chinois, et, en général, ils se contentent de peu pour leurs habits et pour leurs demeures. Cependant, quelques habitants de cette

contrée ont su organiser de grandes maisons commerciales, qui sont représentées sur les points les plus éloignés de l'empire. — Mais laissons là les pays arrosés par le Fleuve-Jaune.

Les bateaux voyageurs que nous rencontrons désormais ont pour la plupart une forme élégante ; ils ont les deux bouts relevés et arrondis, à la façon des gondoles vénitiennes. Ce matin nous avons p2.077 rencontré toute une petite flotte de ces belles barques qui remontaient la rivière, chargées de coton. On me dit qu'en redescendant, elles porteront du blé, du tabac et du mou-eul ; tous objets abondants et excellents dans la riche vallée de Han-tchong-fou.

Avec les bois ont disparu les oiseaux ; nous n'en voyons plus guère que quelques espèces aquatiques. Je remarque le *Motacilla alboïdes*, qui est le seul hochequeue de cette rivière en cette saison, et j'observe que le dos est noir tant dans la femelle que dans le mâle de cette race méridionale.

29 avril 1873. — Navigation sur le Han. Très beau temps.

A en juger par le bas niveau des eaux du Han-kiang, la pluie d'avant-hier soir ne doit pas s'être étendue bien loin. Ce matin, ce fleuve continue à couler dans un lit très évasé et bordé de petites collines largement pyramidales. Il ne manque à celles-ci, pour être jolies, que de la végétation qui change en vert la triste teinte *roux-gris* qu'on y voit maintenant : grâce à l'orage des jours passés, il est probable qu'elles reprendront bientôt leur robe de printemps.

Il paraît qu'aujourd'hui encore (et je voudrais espérer que c'est pour la dernière fois) nous avons à franchir une série de mauvais passages qui se succèdent dans l'espace de quatorze li ! Il nous faudra donc prendre un pilote, si tant est que l'avarice ne pousse pas mes bateliers à tenter la fortune sans son aide. On me dit que le rapide passé p2.078 hier au soir avait aussi deux lieues de longueur. — D'après mes hommes, l'endroit où nous avons passé la nuit dernière n'est plus qu'à une trentaine de lieues de Lao-ho-keou ; mais notre lourde *patraque* ne pourra y parvenir que demain matin.

A mesure que nous descendons, nous voyons les collines s'allonger et s'abaisser, et les couches de grès et de marnes qui les composent se conservent dans leur position presque horizontale. Ces terrains me rappellent parfaitement les roches qui constituent la majeure partie de la province du Setchuan. C'est donc tout un autre paysage que nous avons maintenant sous les yeux ; l'on sent qu'on est sorti de la région des montagnes.

Nous continuons à apercevoir, comme les jours précédents, beaucoup d'orpailleurs occupés sur la grève à laver les sables : c'est une industrie très en vogue, dans la saison des eaux basses, sur toutes les rivières de la Chine occidentale, et la recherche des paillettes d'or y donne régulièrement de petits bénéfices à ces hommes qui seraient sans travail à cette époque de l'année.

Pendant notre petite halte, faite vers neuf heures du matin devant la ville de Kiun-tcheou, mon baromètre marque 748 millimètres, et le thermomètre 24 degrés, à l'ombre et dans la barque.

Pour la première fois, cette année, je vois là des martinets ordinaires de Chine (*Cypselus pekinensis*), établis sur les tours et dans les murailles de la ville. J'y vois aussi l'*Hirundo daurica*, que je n'avais point rencontrée plus haut ; tandis que le p2.079 *Cotyle riparia* et le *Cotyle sinensis* y avaient fait leur apparition depuis la diminution des froids. J'observe aussi deux grands *Sterna* voltigeant et pêchant sur les eaux (tranquilles ici) du Han-kiang ; ces beaux oiseaux ont des couleurs très pâles et je n'en reconnais pas parfaitement l'espèce. Après cette ville, qui est placée à peu de distance de la rive droite, les collines ne sont guère plus que des inégalités de terrain dans le voisinage du fleuve ; mais, non loin de là s'aperçoivent encore d'autres monticules plus élevés, et vers le sud, dans le lointain, se dressent les grandes montagnes dites d'Ou-thao-chan, que les cartes indiquent sous le nom de Long-thang-chan.

Remis en route, nous voyons la rivière s'engager de nouveau au milieu de petites collines. Les coteaux sont toujours déboisés et ont l'air

misérable, quoiqu'on les cultive partout où cela est possible : c'est à peine si les blés y masquent la couleur ocracée du sol.

Sur le rivage de Kiun-tcheou, les cailloux roulés consistent en débris de calcaire schisteux ; plus bas, nous voyons reparaître les gneiss et les phyllades métamorphiques, qui parfois forment encore des écueils dans le fleuve, mais moins dangereux que ceux que nous avons traversés plus haut, parce que l'eau est plus large et moins rapide. Maintenant les embarras de la navigation viennent des bas-fonds sablonneux ; et notre bateau ne manque pas de s'y engager de temps en temps.

p2.080 Vers cinq heures, nous passons devant l'embouchure d'une rivière venant du nord, qu'on me dit être navigable sur six ou sept cents li de parcours ; là elle forme l'une des frontières du Honan occidental. Jusqu'ici, les collines, toujours basses ou cultivées, ont continué à nous offrir des schistes métamorphiques ; mais, dans les monticules très allongés que nous rencontrons à six ou sept lieues plus haut que Lao-ho-keou, je vois des couches horizontales de grès gris alternant avec des marnes rouges ou bleuâtres.

Nous avons jeté l'ancre à une trentaine de li seulement au-dessus de cette dernière ville, jusqu'où est loué notre bateau et où nous parviendrons demain de bonne heure. Déjà nos bateliers se livrent à une joie bruyante pour la bonne issue de leur voyage : il n'y a plus d'écueils à redouter ! Au surplus, ces grossiers rameurs me paraissent être d'assez braves gens, bien que je comprenne, par leurs conversations, que plusieurs d'entre eux ont aussi suivi les *Tchang-mao* (*c'est toujours malgré eux*, bien entendu).

De mon côté, je me sens aussi plus à mon aise pour en avoir enfin fini avec ces innombrables rapides et cataractes, qui ne laissaient pas de me causer toujours quelque émotion. Car ces fatalistes Chinois sont souvent si négligents et si maladroits que ce n'est qu'à regret et au pis aller, que je leur confie ma vie et mon avoir... Mais, il n'y a plus de périls sérieux dans ce dernier tiers de notre voyage.

p2.081 L'altitude du lieu où nous nous trouvons est de très peu supérieure à celle de Han-keou ; le tortueux cours de notre fleuve n'a donc plus qu'une pente très faible. D'après mes calculs, le niveau du Han-kiang ne baisse en moyenne, de Han-tchong-fou jusqu'à Han-keou que d'un mètre pour six kilomètres ; par conséquent, nous descendrions de huit à dix mètres d'altitude par journée de navigation, en supposant l'inclinaison du fleuve constante et graduelle. Mais, en réalité, nous avons descendu beaucoup plus que cela jusqu'ici, et nous descendrons très peu désormais, jusqu'à la fin de notre navigation sur ce grand affluent du Yang-tsé.

@

CHAPITRE XXI

DU 30 AVRIL AU 7 MAI 1873

@

Sortie des montagnes et arrivée au port de Lao-ho-ko. — Avarice des bateliers tao-cheu. — Fatigue et ennuis. — Une nouvelle barque est louée pour continuer la navigation ; les nouveaux obstacles. — Fantching, célèbre monopole commercial. — Haltes forcées. — Les oiseaux de passage. — Abondance des bateaux de commerce sur le Han-kiang. — Les assertions de M. Huc. — Défiance des bateliers. — Curiosité excitée dans une halte. — Impatience du voyageur pour en finir avec les barques chinoises. — Arrivée à Han-keou.

30 avril 1873. — p2.083 Navigation sur le Han. Très beau temps.

Depuis que nous n'avons plus de hauteurs de quelque importance qui brisent les vents, notre navigation est devenue plus lente, à cause de ce vent d'est qui nous est contraire et qui souffle presque continuellement dans ces contrées au printemps. La rivière continue à serpenter ici presqu'autant que dans ses mille détours des montagnes ; malgré cela, nous suivons, depuis le commencement de notre voyage, la direction p2.084 générale du sud-est, que nous tiendrons désormais plus régulièrement jusqu'à Han-keou.

Nos faibles rameurs, près d'arriver au terme de leur voyage, font d'autant moins d'efforts pour vaincre les obstacles, que nous nous sentons, de notre côté, plus d'impatience d'en finir avec leur très incommode barque et leurs dures bûches. Tel est pourtant l'avantage de se trouver avec des gens connus, que je me vois sur le point d'accepter l'offre qu'ils me font de nous porter jusqu'à Han-keou à des conditions raisonnables. Mais, arrivons au port, et nous ferons nos conventions.

Le Han-kiang est beaucoup plus large maintenant, mais il est embarrassé de nombreux bas-fonds et de plages sablonneuses. Aux longues et basses collines à couches horizontales de grès, en ont

succédé d'autres plus rondes, dont la roche constitutive me paraît être du schiste cristallin.

C'est à neuf heures que nous arrivons devant Lao-ho-Keou, après nous être engagés plusieurs fois dans les bas-fonds, qui sont d'autant plus fréquents que la rivière se divise là en plusieurs branches qui sont séparées par des bancs de boue.

Cette ville n'est pas entourée de murs, et elle n'est point marquée sur les cartes géographiques, européennes et chinoises, que je possède. Elle est cependant très considérable et très importante, et pour sa population et pour son grand commerce qui y attire et retient beaucoup de bateaux ; nous en voyons une multitude, de toute grandeur et de p2.085 toute forme. Ceux du Honan sont remarquables par leurs formes sveltes, étroites et basses, et surtout parce qu'ils ont l'extrémité de leur poupe roulée en spirale et de côté, comme une corne de bélier. Je ne comprends pas quelle peut être la cause de cette étrange disposition, qui diminue la grâce de ces embarcations, fort jolies d'ailleurs.

Avant de conclure un nouvel arrangement avec mes bateliers bonzes ou tao-cheu, pour faire avec eux ce dernier tiers de notre voyage, j'envoie mes domestiques pour voir s'il n'y a pas dans le port un bateau qui puisse nous convenir mieux que celui-ci. Mais ces jeunes gens, après avoir perdu leur temps à se promener dans cette ville populeuse, reviennent avec une réponse négative. Et ce voyant, nos bonzes marchands profitent aussitôt de notre embarras pour demander, si nous voulons user de leur barque, un cinquième de plus que l'argent à moitié convenu hier, et, par-dessus le marché, ils exigeraient deux jours de repos, afin de se procurer une nouvelle cargaison. Je me sens tellement révolté de ce procédé, que je renvoie immédiatement mes hommes louer un autre bateau, coûte que coûte, et pour nous seuls.

En attendant, je reste dans ma barque à bonzes qui fait eau de toutes parts, et qui, après de pareilles exigences, me paraît encore plus misérable que jamais. Et, comme si celle-ci n'était pas assez humide, le maître-bonze emploie sa matinée à arroser généreusement ses milliers

de bûches p2.086 pour les faire peser davantage ; car, c'est au poids qu'il doit vendre son bois.

A dix heures du matin, le baromètre marque 749 millimètres, et le thermomètre, 27 degrés à l'ombre et au courant d'air ; à deux heures, la température y monte à 35 degrés.

Lao-ho-Keou a ses berges protégées, du côté du nord, par de grandes murailles, dont les pierres consistent en schistes talqueux verdâtres, provenant des collines que nous avons longées ce matin, et peut-être aussi d'autres monticules de même nature que nous apercevons plus bas, sur la rive droite. Du côté gauche, la plaine doit s'étendre assez loin, car l'horizon n'y est borné que par de basses collines qui paraissent fort éloignées.

On me dit que nous ne verrons plus de montagnes jusqu'à Han-keou, si ce n'est des élévations de terrain, rares et de peu d'importance. La rivière sera donc toujours large et sans rapides, et notre voyage, qui durera encore une huitaine de jours, sera moins tourmenté, moins pénible, moins périlleux, s'il plaît à Dieu, que par le passé. Malgré cette perspective, je commence à me sentir fatigué de cette vie aventureuse : le naufrage où nous avons couru des dangers sérieux, les pertes que j'y ai faites et dont je ne connaîtrai toute l'étendue que lorsque je pourrai déclouer mes caisses, s'ajoutent aux continuels ennuis provenant des répugnantes manières de ces Chinois, et aux peines et privations de tout genre, pour achever de p2.087 me dégoûter de toutes ces courses incessantes, et pour me faire soupirer plus que jamais après une tranquillité relative et une existence plus conforme à mon état ! La Providence me l'accordera-t-elle ?

Enfin nous avons réussi à louer une barque qui est propre et dans laquelle je puis, cette fois, me tenir debout, moyennant le déplacement d'une portion du plancher, mais où je ne pourrai faire un pas. Notre nouvelle embarcation vient se placer côte à côte près de la nôtre, pour faciliter le transbordement des bagages ; après avoir pris congé de nos ronfleurs de bonzes, qui nous souhaitent mille prospérités, nous nous

confions gaiement aux soins de nos trois bateliers, qui ont l'air honnête et qui sont mis proprement.

A trois heures, notre travail d'installation étant terminé et nos provisions de bouche et de foyer achetées, nous laissons la *Gorge du vieux fleuve* (Lao-ho-Keou), et, après nous être lentement dégagés, à force *de cric et de croc* du milieu de cette forêt d'embarcations, nous regagnons le large, et nous essayons, mais en vain, de suivre le cours des eaux. Hélas ! le vent d'est a recommencé à souffler si violemment, que ce n'est qu'à force de rames et de piques que nous avançons dans la rivière, très large désormais mais peu profonde ; tandis que de nombreuses et grosses barques la remontent à pleines voiles et avec la rapidité des vapeurs.

p2.088 Mes nouveaux conducteurs m'apprennent que nous avons dépassé Koang-hoa-chién, avant d'arriver à Lao-ho-Keou ; mais nous n'avons point aperçu cette ville que les cartes indiquent au bord du fleuve. L'on compte cent quatre-vingts li de distance de Lao-ho-Keou à la grande ville de Siang-yang que nous verrons plus bas.

1er mai 1873. — Navigation sur le Han. Beau temps au matin.

Nous avons passé la nuit près d'un village où l'on n'a cessé de jouer la comédie qu'après minuit, sur une estrade élevée en plein air et avec accompagnement de la bruyante musique de coutume : c'est, chez les Chinois, l'une des manières de demander une faveur au ciel. Ici la campagne a un pressant besoin de pluie.

Partis de grand matin, nous voguons d'abord assez rapidement, ayant à notre gauche une plaine de deux ou trois lieues, limitée par des collines très basses. A notre droite, les hauteurs sont un peu plus considérables et inégales, s'avançant tantôt jusqu'au fleuve et tantôt s'en éloignant beaucoup. La roche qui les constitue est du schiste calcaire, sorte de grossière ardoise exploitée çà et là pour dalles.

Les collines sont déboisées, et leur végétation n'offre à l'œil qu'un vert pâle et bien triste, excepté auprès des habitations. Là je reconnais

l'orme, dont les chenilles dévorent entièrement la feuille, le *Melia* en fleur, le *Catalpa*, le *Cedrela,* le *Biota*, p2.089 des chênes divers : mais ce ne sont tous que de petits arbres.

J'observe quelques petits oiseaux de passage, des *Anthus japonicus* ; je suis étonné de rencontrer encore ici le *Turtur risorius* d'occident.

En descendant plus bas, je remarque que des schistes cristallins, soulevés du côté ouest, sont recouverts d'une assise de marne rouge déposée sur eux en stratification discordante, et qu'au-dessus de cette marne dure, repose la terre jaunâtre quaternaire. Vers neuf heures, nous passons à côté d'une colline s'élevant sur notre droite, dont la partie supérieure se compose d'une couche de calcaire dur de cinq mètres d'épaisseur ; au-dessous d'elles, il y a une série de marnes rouges et grises, de grès et de conglomérats.

A mesure que le soleil monte, le vent d'est devient de plus en plus fort, comme hier, et il rend notre navigation lente et fatigante. L'eau est très houleuse, et déjà il est fort difficile de se guider sur cette large rivière, toujours encombrée de plages sablonneuses. A cause du mauvais temps, les nombreux pêcheurs laissent aussi reposer leurs gigantesques carrelets et leurs dociles cormorans : nous voyons que, pour le moment, ces palmipèdes au bec crochu sont remplacés, dans la guerre aux poissons, par les élégantes hirondelles de mer, qui foisonnent sur la rivière depuis sa sortie des montagnes.

Vers onze heures, le vent contraire est devenu si impétueux que nous sommes obligés de p2.090 suspendre notre navigation et de jeter l'ancre au beau milieu du fleuve. La partie basse de l'atmosphère est chargée d'une poussière fine, ou d'une sorte de brouillard telle que nous ne distinguons plus les objets éloignés, bien que au haut du ciel, aucun nuage n'arrête la violence des rayons solaires, qui sont brûlants, et qui achèvent de détruire toute végétation dans la campagne.

Du lieu de notre halte, je vois que les collines de la rive droite, montant jusqu'à deux cents mètres, continuent à être composées de

marnes et de grès, avec de grandes masses de calcaire blanchâtre dans la partie supérieure.

De même qu'hier, le vent ne cesse que dans la nuit.

2 mai 1873. — Navigation sur le Han. Bonne matinée avec ciel un peu voilé ; pluie à dix heures.

Nous avons perdu hier une grande demi-journée à cause de ce vent d'est d'une impétuosité si extraordinaire. Pour regagner notre temps, nous nous remettons en marche de très grand matin ; il n'y a pas de vent et nous filons bien. A quelque distance au sud, nous avons en vue de petites montagnes soigneusement déboisées, tandis que, sur la rive gauche, les collines sont si basses qu'elles ne s'aperçoivent point de notre barque. Quelques cailloux, que je distingue sur le rivage, consistent en quartz blanc, en grès, et en calcaire gris et bleu : ils proviennent sans doute des vieux conglomérats devant lesquels nous avons passé plus haut.

p2.091 Ce matin, au point du jour, comme hier à l'entrée de la nuit, il passe en très grand nombre des *Totanus hypoleucus*, des *Tot*. *glareola* et des *Tot*. *glottis*. Je vois aussi le balbuzard, des *Circus* et de petits faucons.

Nous arrivons vers neuf heures et nous nous arrêtons devant Siang-yang-fou, où le bord de la rivière est garanti par une longue chaussée en pierres de taille calcaires. Vis-à-vis de cette ville, qui n'a pas l'air très prospère pour un fou, se trouve sur la rive gauche Fan-tching, célèbre par son commerce et par ses foires qui y attirent les marchands de tout l'Empire. Il existe une route carrossable d'ici jusqu'à Pékin, de manière que les commerçants de la capitale arrivent tous les ans aux foires de Fan-tching. Aussi est-ce un centre de population et d'activité plus important que le chef-lieu du département, de la rive droite.

Au milieu de ces deux villes et dans notre barque, mon baromètre marque 751 mm., et le thermomètre 19°.

La ville de Fan-tching est très grande et très riche. Elle n'est point entourée de murailles ; mais, aux deux extrémités, il y a des

fortifications et un camp retranché avec garnison militaire ; sur les eaux du fleuve stationnent plusieurs canonnières chinoises.

Au sud-ouest de Siang-Yang, à la distance d'un à deux kilomètres, s'élèvent jusqu'à six cents mètres quelques jolies collines qui ont l'inconvénient ordinaire d'être nues. p2.092

Repartis à onze heures, avec petite pluie, nous passons, à quinze li plus bas, devant un affluent considérable, qui vient du nord, et dont l'embouchure est tout encombrée de bateaux qui vont au Honan ou qui en retournent ; d'après mes bateliers, cette rivière se nomme Thao-ho.

Le vent s'est refroidi, est devenu violent, et il a tourné au nord : aussi mettons-nous la voile, pour la première fois dans ce voyage, et faisons-nous bonne route jusqu'à une heure après-midi. Mais alors, il devient si impétueux qu'il nous oblige à jeter l'ancre, non loin d'un groupe de jolies montagnes calcaires s'élevant jusqu'à huit cents mètres au-dessus de Han-kiang. Quoique nous ayons parcouru jusqu'ici beaucoup d'espace, eu égard au temps, le cours du fleuve est tellement tortueux que nous ne nous trouvons encore, en ligne droite, qu'à une lieue de Siang-yang. Pendant la halte forcée, je vois passer des barques chargées de houille, qu'on me dit provenir du district de Ngan-lo-fou.

Après avoir repris notre navigation, nous faisons bientôt une seconde halte, occasionnée par la pluie et les affaires personnelles de nos bateliers ; de manière que, avant la venue de la nuit, il ne nous reste plus que peu de temps pour continuer à voyager. Nous longeons un autre groupe de collines, sises cette fois sur la rive gauche, et composées de roches calcaires grises : la perdrix rouge (*Perdix Chukar*) y fait entendre son gai chant du p2.093 soir, qui sans doute ne frappera plus notre oreille dans les contrées qui nous restent à parcourir.

3 mai 1873. — Navigation sur le Han.

La pluie d'hier soir a continué, plus ou moins abondante, pendant la nuit, et ce matin le ciel est encore menaçant et l'air froid. Mais un vent

favorable et assez fort nous pousse rapidement dans les dédales de cette rivière, tout encombrée de bancs sablonneux.

Nous dépassons de bonne heure la ville murée d'Itchen-chién. Il y a toujours beaucoup de bateaux sur le fleuve, qui me paraît être une artère très fréquentée. Il passe des busards cendrés, et j'observe une nombreuse volée de Kobez (*Falco Raddei*) chassant aux insectes sur les champs sablonneux de la rive gauche, en compagnie de plusieurs *Sterna hirundo*, qui paraissent aimer aussi ce genre de nourriture.

Les collines que nous avons eues en vue dès le matin sur les deux rives, à quelque distance de la rivière, varient de forme et de hauteur. Vers huit heures, nous les voyons se rapprocher du fleuve, à notre gauche, et j'y aperçois d'abord une grosse couche de calcaire impur, marbré de jaune et de rouge ; plus bas, les grès et les marnes rougeâtres, à couches peu altérées, continuent à former de longues et basses collines, jusqu'à un peu plus loin que la petite ville murée de Liou-che-Keou, sise sur la rive septentrionale. A droite, les hauteurs sont plus éloignées, et on les voit p2.094 difficilement, à cause de la poussière que le vent tient en suspension. A une heure et demie, nous côtoyons, à droite, quelques collines rondes et basses, paraissant composées de schistes métamorphiques.

Vers trois heures, le vent, quoique soufflant dans un sens favorable, devient encore tellement violent que force nous est de faire une troisième et longue halte, à une lieue et demie avant d'arriver à Ngan-lo-fou. Là, le fleuve, toujours accidenté d'amas de sable et de boue, est bordé d'une plaine au delà de laquelle on voit, des deux côtés, surgir de petites montagnes, distantes d'environ une lieue. Une meule de moulin, que j'observe sur la berge élevée de la rive gauche, offre un conglomérat composé de cailloux calcaires bleus, unis ensemble par un ciment ferrugineux rouge : je pense que ce bloc provient des collines voisines, dont il indique la constitution.

Il y a toujours grand passage de faucons à pattes rouges ; ils volent par bandes désunies de quinze à vingt individus, formées chacune d'oiseaux du même sexe. L'on ne voit plus, sur la rivière, de

palmipèdes voyageurs ; mais, seulement, la monotonie du voyage y est rompue un peu par la rencontre de quelque héron cendré, du bihoreau au manteau noir, de l'aigrette au blanc panache. Point même de martins-pêcheurs, petits ou grands ; les rouges-queues riverains, si gais, si jolis, avaient disparu avec les grandes montagnes.

Enfin, le vent ayant diminué vers le soir, nous remettons à flot et parvenons pour la nuit p2.095 vis-à-vis de Ngan-lo, mais sans voir cette grande ville, qui est à quatre li dans l'intérieur des terres. Un peu avant d'y arriver, nous avons longé à notre droite de basses collines de grès rouge, dont les couches horizontales sont exploitées pour pierres de taille : on en transporte une grande quantité jusque fort loin. C'est aussi dans les montagnes de Ngan-lo-fou que se trouvent les mines de charbon, dont plus haut nous avons vu des barques pleines.

4 mai 1873. — Navigation sur le Han. Très belle matinée.

Nous avons laissé le port de Ngan-lo de très bonne heure, et nous voyageons à la rame. Maintenant le fleuve coule en plaine parfaite, et il a toujours sa largeur moyenne de quatre à cinq cents mètres, depuis sa sortie des montagnes au-dessus de Lao-ho-Keou ; mais les plages boueuses l'obstruent fréquemment.

Il paraît que les habitants du Houpé septentrional aiment à nourrir des ânes : depuis trois jours nous entendons et voyons beaucoup de ces utiles coursiers, au gosier éclatant, qui trottent gaiement sur les digues du fleuve.

A mesure que nous avançons, le pays paraît devenir plus fertile, à en juger par les moissons, et il paraît y exister une prospérité relative. Çà et là, les bords de la rivière sont protégés par de grandes digues inclinées, faites en morceaux cubiques de grès rouge. Les Pako, que nous n'avions plus p2.096 aperçus depuis des jours, ont reparu ici en grand nombre ; et je vois, butinant dans les berges, deux grandes volées de choucas noirs (*Lycos neglectus*) mêlés à quelques corbeaux à cravate blanche (*Corvus torquatus*). Sur de grands ormeaux ombrageant une chaumière, gazouille une multitude d'*Emberiza pusilla*

à la voix agréable, pendant qu'un loriot (*Oriolus chinensis*) mêle ses sympathiques notes au chant matutinal des bruants aux joues fauves. Je reconnais aussi dans le lointain le cri *tetrasyllabique* du *Cuculus micropterus*, espèce qui retourne en Chine plus tardivement que les coucous ordinaires et fugaces. Au bord de l'eau se promènent plusieurs lavandières grises, que je ne reconnais pas : seraient-ce déjà de jeunes sujets de l'année, ou bien le *Motacilla dukhunensis* que j'ai capturé à Han-tchong ?

La plaine que nous traversons pendant toute cette demi-journée doit s'étendre assez loin, puisque d'aucun côté nous n'apercevons de hauteurs. Le pays paraît bien peuplé, à en juger par les fréquents bouquets d'arbres qui indiquent autant de villages et de hameaux. Cependant, les maisons sont toujours misérables, n'étant faites d'ordinaire que de terre et de paille.

L'une des industries de cette contrée consiste dans la fabrication des poteries communes ; on y fait, en particulier, beaucoup de grandes urnes (Kang), dans lesquelles les Chinois conservent les herbes salées, les grains, le vin de riz, etc.

Bien que nos robustes bateliers rament sans p2.097 répit, nous sommes loin de faire autant de chemin qu'hier : nous n'avons plus le vent en poupe. A midi, nous nous trouvons à une dizaine de lieues de notre point de départ, et là nous côtoyons, à notre droite, deux petites collines ou mamelons isolés qui font tourner brusquement la rivière vers l'est. On les nomme Ma-Yang-Chan. La végétation herbacée qui les recouvre exclusivement nous laisse voir une terre rouge, ou marne ocracée, reposant sur une roche grise, laquelle, du bateau, me fait l'air d'être un calcaire.

Il y a aujourd'hui une multitude de barques sur le fleuve ; quelques-unes de celles qui le remontent portent des poutres et des soliveaux (les radeaux formés de bois et venant d'en haut s'étaient arrêtés à Lao-ho-keou et à Fan-tching). Je commence à voir que fréquemment c'est une femme qui tient ici le gouvernail ou bien l'aviron de la proue : ceci rappelle les usages de la Chine méridionale.

En voyant le grand nombre de bateaux de toute grandeur qui voguent sur ce fleuve (qui n'est lui-même qu'un des nombreux affluents du Yang-tsé, dont autrefois je connaissais à peine le nom) et qu'on peut compter par centaines à tous les moments du jour, il me vient en pensée que ce que M. Huc affirme de la multitude fabuleuse de barques qu'il aperçut à son passage sous Ou-tchang-fou ne serait point aussi exagéré que l'ont dit les voyageurs modernes, et, entre autres, le capitaine Blakiston (si je m'en souviens bien). Il y a entre p2.098 ces messieurs et H. Huc tous les longs massacres, les incendies, les vandalismes des *Tchang-mao*.. dont il faut bien tenir compte. Ce que je viens de voir moi-même dans le Chensi méridional, où l'on m'a démontré que la population a été réduite à son cinquième par le fer et surtout par la famine qui a suivi les déprédations d'un demi-million de brigands, me fait comprendre qu'il ne faut point juger de l'état passé d'une grande partie de la Chine par ce que nous y voyons actuellement. Ceci m'explique encore comment le baron de Richthofen réduit à une centaine de millions d'âmes la population totale de l'Empire, lui qui a surtout voyagé sur les grand'routes et dans les parties de la Chine qui ont été fréquentées par les rebelles.

Vers deux heures, nous voyons, à quelques li de distance de la rivière et sur la rive gauche, de petites collines coniques qui courent vers le nord-est ; tout le reste est plaine.

Maintenant l'orge est mûre et même récoltée en plusieurs endroits. Ce sont aussi les femmes qui, ici comme au nord, battent le blé à l'aide de larges fléaux de bambou. Il paraît que, dans tout l'Empire, ce rude travail forme l'une des prérogatives du beau sexe, tout aussi bien que le broiement des grains.

Nous n'avons fait que sept lieues de route, cette après-midi, à cause du vent contraire qui est devenu plus fort encore ; cependant le ciel s'est maintenu pur tout le jour. Ce soir, nous nous arrêtons p2.099 sous la ville non murée de Chayang, où l'on n'a point d'éminences en vue.

Les oiseaux aperçus dans la soirée consistent en courlis (*Numenius phœopus*) et chevaliers divers. Quant aux hirondelles de mer vulgaires, elles paraissent de plus en plus nombreuses sur ces eaux et nous annoncent le voisinage des grands lacs.

5 mai 1873. — Navigation sur le Han. Très beau ici, mais fort vent du sud-est comme hier.

Aujourd'hui encore nous voyons un très grand nombre de barques remontant la rivière avec rapidité, favorisées qu'elles sont par ce vent qui retarde tant notre marche : *mors tua, vita mea !*

La plaine n'offre plus aucune hauteur à notre vue, et les bords sablonneux de la rivière présentent une végétation très maigre, qui n'est pas faite pour égayer et distraire la longue monotonie de notre voyage. L'une des plantes les plus abondantes que j'y observe est le trop vulgaire *Ranunculus sceleratus* qui est ici la seule espèce du genre. J'y vois aussi un *Oxalis*, analogue au *Corniculatus*, un *Verbena* vivace, ressemblant assez à l'espèce commune de France, et un *Carduus*, qui me rappelle le *C. decurrens* d'Europe. Ces trois dernières plantes ne croissent point dans la Chine septentrionale. Mais le reste de la végétation spontanée de cette plaine ressemble tellement à celle des envions de Pékin qu'on croirait se retrouver dans ce pays si sec et si monotone.

Pendant tout le jour, le ciel a été immaculé ; p2.100 mais le vent n'a pas cessé de nous entraver. Cependant, comme le fleuve serpente beaucoup, on a pu par moments se servir de la voile.

6 mai 1873. — Navigation sur le Han. Ciel couvert, vent d'est encore.

Hier on a continué à marcher bien avant dans la nuit, et ce matin nous quittons longtemps avant qu'il ne soit jour l'endroit où nous avons dormi et où nous étions encore éloignés de quatre cents li de Han-keou.

La contrée que nous traversons, en nous dirigeant vers l'est, paraît riche et bien peuplée. La terre, d'une couleur brune, est moins sablonneuse et plus fertile. Les villages, dont quelques-uns sont fort grands, et les habitations isolées se succèdent avec peu d'interruption. L'arbre le plus commun qui entoure les maisons est toujours le saule-soupirant, une grossière ébauche du saule pleureur.

C'est aujourd'hui que j'aperçois le premier *Chibia brevirostris* de l'année ; mais l'*Oriolus chinensis*, son compagnon ordinaire de migration, se fait entendre fréquemment depuis quelques jours. Je vois aussi, au loin, quatre énormes oiseaux, qui me paraissent être des *pélicans frisés*.

Le ciel redevient serein vers le milieu du jour, sans que le vent du sud-est cesse de souffler fort ; aussi avançons-nous avec une lenteur désespérante et rencontrons-nous toujours un très grand nombre de bateaux qui remontent l'eau avec une p2.101 célérité qui fait envie. Parfois ces embarcations sont accouplées deux à deux, pour mieux défier les *quintes d'Éole.* Beaucoup d'entre elles sont chargées de bois de toute dimension ; les autres portent du coton, des toiles d'Europe, etc.

Mes bateliers ne sont pas de Han-keou. Par les discours qu'ils tiennent entre eux je comprends qu'ils sont singulièrement étonnés de savoir que je viens de Pékin, que j'ai voyagé pacifiquement à l'intérieur, traversé et habité le Chensi, que tous nos établissements chrétiens y subsistent encore, etc. Ces gens croyaient que toutes les œuvres des missionnaires avaient été anéanties déjà dans tout l'Empire ou doivent l'être bientôt. Et c'est toujours le fameux Li-hong-tchang qui est considéré par le peuple comme le libérateur de leur pays et comme devant nettoyer le *royaume du Milieu* de toute souillure étrangère... — Pour moi, je crois fermement que ces rumeurs populaires sont l'écho des *pieux désirs* des hommes influents de la Chine et une émanation des trames qu'on voudrait ourdir. Mais, mais... mordez la lune, mes braves ! Japhet a vaincu Sem.

Comme le vent est tombé ce soir, et que la rivière ne présente plus de difficultés, nos hommes continuent à ramer pendant toute la nuit, en

alternant deux fois seulement. Comment dire après cela que les Chinois sont sans force ni résistance !

7 mai 1873. — Navigation sur le Han. Ciel couvert, menace de pluie, pas de vent.

p2.102 Nous avons bien voyagé cette nuit ; ce matin à six heures, nous nous trouvons à l'embouchure d'un canal qui va au nord et qui mène à Té-ngan-fou ; là, me dit-on, nous ne sommes plus qu'à cent-vingt li de Han-keou, et l'on pense qu'on arrivera cette après-midi dans cette ville, ouverte au commerce européen. Quelle bonne nouvelle !

Vers sept heures, nous apercevons, sur la rive droite et au sud-est, quelques collines isolées, les seules que nous ayons vues depuis celles de Ma-yang-chan, et c'est à dix heures que nous passons à côté d'elles. Elles n'ont que quelques dizaines de pieds de hauteur ; elles sont arrondies et verdoyantes, mais dépourvues d'arbres. L'une d'elles, surmontée d'une pagode peu élégante, a une forme allongée et s'avance jusqu'au fleuve ; elle y est composée de roches siliceuses mêlées d'argile, posées en grandes masses horizontales.

Il y a sur le pied septentrional de cette colline un petit hameau ombragé de quelques azédérachs en fleur : c'est la patrie de mes bateliers, et il faut naturellement arrêter la barque dans le voisinage.

Pendant cette halte, les enfants du village s'avancent en foule pour contempler l'Européen. J'ai observé maintes fois que, dans les parties les plus reculées de l'Empire, la vue d'un étranger européen ne pique point ou presque point la curiosité du peuple ; d'ordinaire on ne le regarde même pas : *ignoti nulla cupido*, et il faut quelque temps à l'esprit lent de ces hommes pour réfléchir qu'il y a un objet digne d'intérêt à sa portée ; mais il p2.103 en est tout autrement dans les pays où l'on entend souvent parler des Occidentaux et où l'on voit fréquemment des objets qui proviennent d'eux. Là, la venue inopinée d'un *yang-kouy-dze* (diable de mer) rassemble aussitôt ces nargueurs ignorants, hommes, femmes et enfants ; il n'y a que les jeunes femmes et les filles adultes qui ne s'approchent jamais de l'étranger, si c'est un

homme : c'est une règle de décence observée très généralement en Chine.

L'atmosphère est lourde aujourd'hui et il tombe de la pluie de temps en temps. Je vois passer beaucoup d'étourneaux cendrillards et des petits oiseaux que je présume être des bruants : tous ces volatiles semblent fuir devant le mauvais temps qui s'avance.

Après avoir quitté ces collines, qui sont à cinquante-cinq li de Han-keou, nous continuons à en voir encore, du même côté, quelques autres un peu plus élevées et plus éloignées de notre rivière. Ce sont là sans doute les monticules que je trouvai inondés quand je partis pour le Setchuan, à la fin de 1868, et dont je me souviendrai toujours, parce que j'y fus, pour la première fois, l'objet d'une tentative d'empoisonnement dont je faillis perdre la vie et dont j'ai souffert pendant longtemps.

Voilà aujourd'hui le vingtième jour que je me trouve sur le Han-kiang : nous approchons enfin de la fin de cette ennuyeuse et fatigante navigation, dont les deux premiers tiers ont même été p2.104 dangereux. Mais, comme c'est quelque chose d'étrange que l'habitude et la facilité avec laquelle l'homme s'attache à son état présent ! Je me trouve fort mal dans ma barque : je ne puis m'y tenir debout que par exception ; couché sur mes couvertures, je ne puis pas m'étendre complètement ; le jour et la nuit les cris sauvages des bateliers, dont je ne comprends guère le jargon local, me brisent les tympans et m'empêchent de reposer ; la fumée de leurs pipes et de leur opium ainsi que celle de leur foyer me suffoque péniblement ; les loisirs que me laissent les devoirs religieux de mon état y sont perdus ou mal employés à énumérer monotonement les rochers et les montagnes qui tombent sous mes yeux... et pourtant, sur le point d'en finir avec cette situation si peu agréable, je me sens encore comme une sorte de regret ! Cela semble paradoxal. Et ce sentiment, je l'ai éprouvé toutes les fois qu'il s'est agi de quitter un lieu, une occupation, une personne à laquelle j'étais habitué, pour commencer comme une existence nouvelle... Je pense qu'il en est ainsi de tout le monde, et je considère cette disposition de l'homme à s'affectionner, à se

faire à sa position du moment, comme l'un des grands bienfaits du Créateur, fertile en conséquences les plus heureuses.

Enfin, vers le soir, nous traversons la longue, très longue, la double et triple file des bateaux qui sont ancrés vers l'embouchure du Han-kiang : on ne peut les compter que par milliers. Là, la ville p2.105 chinoise de Han-keou fait bon effet avec ses maisons accumulées et celles du bord de la rivière dressées sur de longues poutres qui ont été fichées dans la terre. Han-yang-fou, qui est en face et sur la rive droite du Han, a peu d'apparence, et aujourd'hui même, nous apprend-on, un terrible incendie y a détruit environ deux cents maisons.

Bientôt, ayant pénétré dans le Yang-tsé-kiang et tourné à notre gauche, nous nous trouvons en face de plusieurs majestueux vapeurs européens, dont la vue me dilate délicieusement le cœur. Je voudrais en avoir fini pour toujours avec les barques chinoises.

Enfin, la pluie, si redoutable pour le voyageur en Chine et si ardemment désirée et demandée au ciel par les agriculteurs, commence à tomber avec abondance pour continuer ainsi pendant toute la nuit ; mais elle nous a laissé le temps de débarquer et d'arriver, sans nous mouiller, à la maison de la procure des missions italiennes.

Par un heureux concours de circonstances, j'ai le plaisir de trouver réunis dans cet établissement l'évêque du Houpé, l'excellent père Angelo, et plusieurs autres missionnaires italiens, français, belges et hollandais. L'accueil amical de ces messieurs, leurs conversations franches, vives, gaies, cordiales, intelligentes, m'ont fait bientôt oublier les peines du passé et mon silence forcé de plus de huit mois de durée ! C'est avec une avidité d'enfant que j'accueille toutes les nouvelles que l'on me donne sur l'Europe et la France, sur Pékin et le p2.106 reste de la Chine : j'apprends la mort de Napoléon III, l'abdication d'Amédée, et une foule d'autres choses, plus intéressantes les unes que les autres, quoique la plupart soient peu égayantes.

@

CHAPITRE XXII

DU 8 AU 21 MAI 1873

@

Séjour à Han-keou. — M. Francis Garnier et ses projets de voyage. — État actuel de la colonie européenne ; le consulat de France. — Bienveillance des résidents européens pour les voyageurs scientifiques. — Les bateaux à vapeur du Yang-tsé. — Arrivée à Kiou-kiang. — Accueil cordial des confrères ; Mgr Bray ; les pérégrinations du père Heude. — Courses dans les alentours de la *Ville aux neuf fleuves*. — Le docteur Shearer, M. Kopsch. — Un noyé.

8 mai 1873. — p2.107 Séjour à Han-keou. Grosse pluie pendant toute la nuit et une partie du jour, avec éclats de tonnerre dans la soirée. A neuf heures, le baromètre marque sept cent cinquante-huit millimètres et le thermomètre vingt degrés.

Je n'ai pas besoin de répéter aujourd'hui ce que j'ai écrit sur Han-keou en 1868. La seule observation qu'il y ait à faire c'est que les établissements européens n'y ont augmenté ni en nombre ni en prospérité : c'est même le contraire qui a eu lieu. Plusieurs des belles maisons que les commerçants y avaient bâties à grands frais tombent déjà en p2.108 ruines ou se vendent à vil prix pour être démolies ; les autres continuent à loger *très au large* les agents des grandes sociétés de Changhay, qui sont des Anglais, des Américains, des Russes et des Allemands, sans compter plusieurs missionnaires protestants. Quant aux missionnaires catholiques franciscains, qui soignent les chrétiens indigènes de la province du Houpé, de même que ceux du Hounan, du Chensi, du Chansi et du Chantong, on peut dire que leurs œuvres y sont en progrès notable. Une nouvelle procure est construite pour remplacer la maisonnette provisoire où je logeai il y a cinq ans ; la grande et belle maison des religieuses italiennes élève un grand nombre d'orphelins chinois, et les nouvelles conversions au christianisme se multiplient, surtout dans la partie orientale de ce vicariat. Aussi cette mission, sagement administrée par Mgr Zanoli, reçoit-elle un renfort important de missionnaires d'Europe.

Je crois qu'actuellement M. Blancheton, gérant du consulat de France, est le seul Français qui réside à Han-keou. Je m'étais proposé d'aller aujourd'hui saluer ce monsieur, que j'ai connu autrefois à Pékin ; mais, aussitôt qu'il a appris mon arrivée dans cette ville, il a eu la bonté de m'écrire pour m'inviter à aller déjeuner chez lui ce matin.

J'ai le plaisir inattendu de trouver au consulat M. Fr. Garnier, officier distingué de notre marine, qui fit partie de l'expédition scientifique du p2.109 Mékong. Ce voyageur, devenu célèbre par les importantes et intéressantes publications qu'il a faites sur les résultats obtenus par la mission qu'il dirigea depuis la mort de M. de Lagrée, se prépare à aller dans la partie méridionale du Setchuan, et voudrait bien que je pusse l'accompagner dans cette rapide exploration. Mais, les conditions où je me trouve en ce moment m'empêchent de concourir à ce voyage, qui m'aurait souri d'ailleurs à certains égards. M. Garnier m'apprend qu'il a l'intention de faire une seconde campagne pour essayer de pénétrer dans le sud du Tibet. Cependant les prétendues missions exploratrices de la Chine centrale et méridionale, annoncées par les journaux de Changhay, ne sont, me dit-il, que des *canards* !...

Mon voyage en Europe s'était fait dans de si fâcheuses conditions pendant la guerre franco-prussienne, que je n'y avais pu prendre connaissance de ce qui avait été déjà publié sur la grande exploration du Mékong. Je regrettais cela d'autant plus vivement que je considère cette brillante entreprise comme une œuvre vraiment méritoire et glorieuse, dont les petits travaux, plus ou moins analogues, que j'exécute me font mieux sentir qu'à d'autres l'importance ainsi que toute la grandeur des difficultés que les courageux officiers de notre marine ont eu à surmonter. Aussi, est-ce avec le plus vif intérêt que je parcours aujourd'hui le magnifique volume que M. Garnier met entre mes mains : c'est beau, et pour le fond et pour la p2.110 forme. — Si jamais je me mettais à écrire quelque chose sur mes recherches et sur mes prosaïques pérégrinations, le lecteur ne trouverait dans mon travail rien de semblable ou de comparable au livre de M. Francis Garnier... Seulement le naturaliste avide de connaître quelque chose

des productions et des conditions physiques de l'intérieur de la Chine, rencontrerait peut-être dans mes notes des détails et des observations dont il pourrait tirer parti, en attendant que d'autres fassent mieux sur la même matière.

On sait que les trois villes de Han-keou, de Han-yang, et d'Ou-tchang ne sont séparées l'une de l'autre que par l'eau, et qu'elles forment le centre de population le plus important de l'empire, porté par les livres chinois à sept millions d'âmes ! Ce chiffre, qui a pu être vrai pour les temps passés, est maintenant beaucoup au-dessus de la réalité ; je pense que le total des habitants actuels des trois villes aurait de la peine à atteindre deux millions.

Tandis que la capitale du Houpé, Ou-tchang-fou et Han-yang-fou sont bâties sur la colline, leur voisin Han-keou se trouve placé sur une plaine alluvionale, basse et aqueuse. Aussi, la concession européenne y est-elle dans une situation déplorable ; mais de toutes les maisons que les Occidentaux y ont élevées, c'est sans contredit celle du consulat de France qui jouit de la position la plus fâcheuse, sans compter qu'elle est isolée et trop éloignée du reste de la ville. Je dus y aller en p2.111 bateau *jusque sur la porte*, quand je passai dans cette ville, il y a cinq ans. Maintenant les eaux du Yang-tsé sont basses, et le piéton peut aller voir M. le consul sans autre inconvénient que celui de se crotter richement en route.

Néanmoins M. Blancheton trouve le moyen de faire cultiver des fleurs dans le grand jardin qui existe devant le consulat et dont, sans les inondations périodiques, on pourrait faire quelque chose de joli. En ce moment, il y a là une profusion d'*œillets mignardises* et de *Pétunia* de toutes les nuances qui égayent les yeux des rares visiteurs.

Mais, ce qui m'intéresse le plus dans ce jardin, ce sont trois faisans Amherst et trois faisans sans collier, qu'on y nourrit dans une très belle volière, et qui ont été envoyés de Yunan par M. Dupuis. A propos de ce hardi commerçant français, que j'ai rencontré jadis ici même, on me dit qu'on n'a plus de ses nouvelles, depuis longtemps qu'il est entré dans cette province.

M. Blancheton m'apprend que, il y a deux mois, il a eu, dans son jardin, plusieurs autres rares gallinacés, qui avaient été envoyés du Thibet oriental par les soins de Mgr Chauveau (Crossoptilon blanc, Lophophore et Ithagine). Ces oiseaux avaient une destination particulière, mais c'est en France, croit-on, qu'ils ont été dirigés.

9 mai 1873. — A Han-keou. Ciel couvert. A cause de la pluie, je n'ai pas pu m'embarquer hier soir pour Kiou-kiang ; il faudra que j'attende p2.112 jusqu'à demain. — Mon intention est de me rendre, après quelques jours de relâche, dans cette ville, au sud-est du Kiang-si, où je crois que je trouverai encore à travailler utilement pour l'histoire naturelle, tout en restant auprès de mes confrères français.

10 mai 1873. — A Han-keou. Assez beau temps.

En allant prendre ma place sur un des grands et beaux bateaux à vapeur de la compagnie Russel, je vois, devant le bureau de l'Office, les marques des principales inondations du Fleuve Bleu qui ont été observées à Han-keou depuis que les Européens y sont : celle de 1870 est la plus élevée ; elle atteint à peu près ma hauteur au-dessus du niveau du quai. Or, comme le sol des maisons de Han-keou est moins élevé que le quai et que le Yang-tsé grossit régulièrement en été, c'est chaque année, et parfois pendant des mois, qu'elles ont l'agrément d'être changées en véritables îles, accessibles seulement en bateau. Malgré cela, les résidents européens de cette ville prétendent que le climat y est salubre, et que les maladies y sont incomparablement plus rares qu'à Changhay.

Depuis un an, mon nom a paru assez souvent dans les journaux de la Chine. Les articles que M. E. Blanchard, de l'Institut de France, fit paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*, pendant le siège de Paris, sous le titre de *Nouvelles explorations de la Chine*, et dans lesquels ce savant professeur du Muséum a fait ressortir une partie de p2.113 mes travaux bien au delà de leur mérite, ont été reproduits d'abord par le Nouvelliste de Changhay et puis, en anglais, dans l'*Evening courier*, et

dans le *Sanghae budget*. On en a même fait deux éditions anglaises, en cahiers séparés. De plus, une longue lettre que, l'été dernier, j'écrivis sur les productions naturelles de l'intérieur de l'empire, à M. Forbes, l'un des membres les plus actifs de la Société asiatique, a été insérée in extenso dans le volume annuel du North-China-Branch de cette année. De sorte qu'il est maintenant peu d'Européens vivant dans cet extrême Orient qui ne me connaisse de nom.

Cette renommée, que je n'ai pas provoquée, que je ne désirais pas et qui ne laisse pas de m'embarrasser quelque peu, a aussi son bon côté. Ainsi, ce matin, le bon père Angelo n'a eu qu'à décliner mon nom aux agents de la compagnie des steamers pour que ces *gentlemen* lui aient aussitôt accordé une place gratuite pour moi dans la meilleure cabine du bord : à quelque chose honneur est bon !

J'ai observé que, de tous les Européens qui habitent ces régions éloignées, les Anglais sont ceux qui suivent le mouvement scientifique avec le plus d'intérêt et d'assiduité. Il y a un bon nombre de ces honorables résidents qui, tout en vaquant au négoce et à leurs autres emplois, trouvent le moyen de s'occuper aussi de sciences, d'observations, de recherches géographiques, historiques et littéraires, et de toute sorte de collections p2.114 d'histoire naturelle. Aussi, les hommes qui se dévouent à un but scientifique sont-ils sûrs de recevoir d'eux des marques d'une estime particulière. Et moi, en particulier, je puis dire avec vérité que, depuis que l'on sait que je travaille avec activité à l'histoire naturelle, j'ai été traité avec égards dans tous les bateaux anglais où j'ai dû voyager ; tandis que dans nos bateaux français, excepté une fois sur cinq, on a eu bien soin de m'assigner toujours ce qu'il y avait de pire en fait de places et de cabines.

Je me suis embarqué au soir, et on ne lève l'ancre que vers le milieu de la nuit.

11 mai 1873.— Arrivée à Kiou-kiang. Beau temps avec fort vent d'est.

Deux compagnies de vapeurs font en ce moment le service régulier de Changhay à Han-keou. La plupart de ces bateaux sont fort grands et d'une construction particulière adaptée à la navigation fluviale ; ils sont très hauts et portent deux étages d'appartements au-dessus du pont. Les voyageurs européens occupent les cabines du devant, très propres, très belles ; et les nombreux Chinois trouvent leur logement, pour un prix très modéré, dans deux grandes salles qui sont en arrière de la machine, où ils passent leur temps philosophiquement, en fumant le tabac ou l'opium et en jouant aux cartes, etc. En comptant le temps dépensé dans les haltes de Tchin-kiang, de Nan-king et de Kiou-kiang, les vapeurs mettent quatre p2.115 ou cinq jours pour monter à Han-keou, et trois ou quatre pour redescendre à Changhay. Sur tout ce trajet, le magnifique Fleuve Bleu est navigable en toute saison ; cependant, à cette époque de l'année où nous sommes, les eaux sont si basses qu'il y a des précautions à prendre pour ne pas toucher aux bas-fonds. Dans l'équipage de ces bateaux-marchands, il n'y a d'ordinaire d'Européens que les cinq ou six chefs principaux ; tout le reste du service est entre les mains des Chinois, qui s'acquittent avec adresse et intelligence de leur office. Seulement les voyageurs doivent se tenir en garde contre les tentations *accipitrines* de leurs doucereux serviteurs à la luisante natte.

C'est à une heure après-midi que notre grand navire à triple étage se trouve devant la *Ville aux neuf fleuves* (Kiou-kiang-fou), Une petite croix de pierre placée sur la porte et la tour carrée d'une chapelle en construction m'y indique la nouvelle habitation de mes confrères, à quelques pas du débarcadère. — Quel bonheur de se retrouver enfin avec les siens !

Actuellement, le personnel français de l'établissement catholique se réduit à Mgr Bray, vicaire apostolique du Kiangsi, et à M. Portes, qui tient la procure de la mission : deux anciennes et chères connaissances. — J'avais rencontré déjà le premier, alors M. Bray, deux fois dans le cours de mes excursions ; d'abord près de la villa impériale de Jéhol et, plus tard à Eul-che-san-hao, en Mongolie ; et à chacune de

ces rencontres, j'ai p2.116 vivement été touché des procédés francs, cordiaux et généreux de cet excellent confrère à mon égard. Mais maintenant il est devenu *monseigneur* ! La Providence l'a élevé à la dignité épiscopale, que certainement il n'avait point ambitionnée. Or, tout d'abord, le nom d'évêque vous inspire le respect ; le respect c'est en quelque sorte de l'éloignement ; l'éloignement c'est une diminution, une négation même de l'amitié, de l'affection... Ceci est tellement vrai, que les hommes auxquels les simples mortels accordent le plus le respect sont ceux-là mêmes qu'ils redoutent davantage ! La double voix de l'histoire passée et contemporaine est là pour enseigner ce fait aux *amateurs* de respect passif et actif ; mais chacun a son goût : tous les rôles trouvent leur place dans le grand théâtre de ce monde. — Pour moi, je consentirais volontiers à voir disparaître de nos vocabulaires le froid mot de respect (quand il ne signifie que *surface*, *ignorance* du fond, *art* ou *artifice*) pour le remplacer par le mot estime (qui indique *connaissance, sincérité*, horreur de l'*artificiel* et du *théâtral*). Ce mot m'offre incomparablement plus de garantie et de sûreté, plus d'encouragement et de sécurité !

Mais quand on n'a accepté l'épiscopat que pour la charge et pour les graves devoirs qu'il impose, et que, sous les rigides emblèmes de la mitre et de la crosse, on n'a rien perdu du cœur et des bonnes affections des temps passés ; quand, en un mot, on retrouve encore, sous ces insignes, un ami véritable, un condisciple estimé,... l'on se p2.117 sent à son aise, et l'on donne un libre cours à l'irrésistible besoin d'épanchement : on est heureux de ne pas *voir poser* et de ne *devoir pas poser*, sous prétexte de sauvegarder le respect.

Mais je m'aperçois que je moralise et que tout le papier de ces autres missionnaires qui m'hébergent généreusement ne me suffira pas si je continue ainsi à écrire toutes les rêveries que les hommes et les choses me suggéreront *crescendo*.,. Je reviens donc à mes *moutons*.

J'entends dire ici que, depuis deux ans, on porte sur le marché de Kiou-kiang, pendant l'hiver, des chevrotins roux et des cerfs de moyenne taille, ayant de fortes cornes et un pelage d'un brun fauve.

Ces animaux dont, à l'époque de mon premier voyage ici, on ne put même pas m'apprendre l'existence au Kiangsi, doivent être très intéressants pour le zoologiste ; aussi s'est-on empressé, paraît-il, d'en envoyer des dépouilles à M. R. Swinhoe.

On m'annonce également que le père Heude, ayant poussé ses pérégrinations jusqu'ici, et même jusqu'à Han-keou, s'est procuré les mêmes cervidés au marché de Kiou-kiang, à la fin de l'hiver dernier ; et que ce naturaliste, qui s'occupe surtout des animaux aquatiques (qu'il peut facilement étudier et récolter dans sa belle barque chinoise), se trouve encore dans l'intérieur de notre vicariat du Kiangsi. — J'aimerais tout autant que le révérend père fût ailleurs ; d'autant plus qu'il savait très bien que mon intention était de p2.118 terminer par l'exploration de cette province mes courses dans l'intérieur de la Chine. Mais il est vrai que les découvertes scientifiques sont du domaine du *premier occupant*. Après tout, il ne s'agit pas ici de *droit* : il n'y a qu'une question de délicatesse...

12 mai 1873. — Kiou-kiang, Beau temps. Enfin, je puis déclouer mes caisses naufragées.

Il y en a une (qui contenait une grande partie de mes oiseaux) qui est en bien pitoyable état : tout est abîmé, ou à peu près ! Quel malheur ! — Le reste est aussi plus ou moins mouillé ; mais, moyennant de grands soins, je parviendrai à les sauver.

13 mai 1873. — Beau temps.

Quoique le défaut de pluie ait fait manquer dans ces régions la première récolte du riz, les petites collines des environs de la ville sont verdoyantes et belles maintenant. Je vais les visiter du matin au soir, en compagnie de mes deux chasseurs pékinois ; j'y fais une récolte abondante d'insectes, mais sans guère trouver de nouveautés marquantes. En cette saison, la gracieuse *Sericina fortunei* est très abondante ; et je vérifie que les individus jaunes et les individus blancs appartiennent indubitablement à une seule et même espèce, les

premiers étant des femelles et les seconds des mâles. Mais il me semble que ce lépidoptère si élégant, dont la chenille se propage sur les aristoloches, offre ici des caractères constants par lesquelles il p2.119 diffère assez sensiblement des sujets de Pékin, distingués sous le nom de *Ser. telamon*, et surtout de ceux que j'ai chassés jadis à Jéhol et qui ont le dessous des ailes *glacé d'argent* ou de *nacré.*

Le beau lac de Kiou-kiang, naguère si plein, si limpide, si orné de plantes aquatiques, si animé de poissons et d'oiseaux, est à sec maintenant, excepté dans sa partie médiane ; il exhale au loin la puanteur des moules, des limnées, des paludines et des cyrènes en putréfaction, c'est dire assez que l'on n'y voit pas les folâtres *Nettapus*, ces sarcelles mignonnes qui nichent sur les toits, ni les étranges *Hydrophasianus* à la longue queue. Seuls, les hérons cendrés et les aigrettes y guettent silencieusement les grenouilles et le menu fretin qui agonise dans la mare. J'aperçois aussi, à mon grand étonnement, une jeune cigogne égarée, le *Ciconia nigra*, qu'on ne rencontre d'ordinaire que dans les grandes montagnes.

14 mai 1873. — Kiou-kiang. Il pleut assez pour dire qu'il fait mauvais temps, mais non pour arroser suffisamment la terre avide d'eau.

Nous continuons à réparer de notre mieux les dégâts du naufrage.

15-20 mai 1873. — Kiou-kiang.

Bien que je sache fort bien que l'été de Kiangsi est redoutable pour la santé, surtout dans l'intérieur de la province, la joie de me retrouver avec p2.120 les miens, près des Européens, et les avantages multiples que cette compagnie procure, m'ont tellement remonté au physique et au moral, que je renonce entièrement à l'idée de descendre maintenant à Changhay, d'où il n'est pas probable que je reviendrais jamais dans ces parages. Après avoir donc consulté l'expérience de mes confrères, je me détermine à aller passer cet été et une partie de l'automne sur les confins de Fo-kién. Notre mission possède là un établissement assez

commode, et je suis persuadé que je n'y perdrai pas mon temps, et même que mes collections y pourront s'enrichir d'espèces nouvelles d'animaux et de plantes, quoique le père Heude y ait déjà guidé sa confortable barque jusques aux recoins les plus éloignés.

Mais, avant de me remettre en route et pendant que je fais chercher les moyens de faire mon voyage, j'organise un envoi au Muséum, après avoir séché et plus ou moins bien restauré une partie des collections endommagées par vingt jours d'humidité.

Dans cet intervalle, j'ai l'occasion de voir plusieurs fois le docteur Shearer, le médecin de la petite colonie européenne de Kiou-kiang. Ce monsieur, qui s'occupe avec le plus grand zèle de botanique, me fait cadeau d'un *Platysternum* sec, qui lui avait été donné par un autre Anglais ; mais nous ne pouvons pas savoir si cette tortue au bec de perroquet a été pêchée dans les eaux du Yang-tsé : je penserais que non. Il m'offre aussi, assez mal p2.121 préservé par l'alcool, un grand chéiroptère, au museau garni d'appendices membraneux : c'est un *Phyllorhina* nouveau pour moi, mais que je soupçonne de voir se rapporter au *Phyll. Swinhoi.*

Je trouve encore ici M. Kopsch, commissaire de douane, avec qui j'ai voyagé l'an dernier, de Marseille à Changhay. Il m'apprend que c'est lui qui a envoyé à M. Swinhoe les cerfs en question, ainsi que des *Nettapus*. Ces jolies petites sarcelles, que j'ai procurées à notre Muséum il y a cinq ans, ont été étudiées par le savant ornithologiste anglais et décrites dernièrement par lui sous le nom de *Nettapus Kopschii*. Quant au cerf qu'il a acheté au marché de la ville, c'est, paraît-il, le seul qu'on y ait porté depuis de longues années : cet animal était dépourvu de bois, et son pelage brun était marqué au dos de taches plus claires. Ce signalement me prouve qu'il s'agit ici d'une espèce nouvelle pour la faune chinoise ; les renseignements que je prends auprès des Chinois m'apprennent en effet qu'elle vit en petit nombre parmi les montagnes du nord-est du Kiangsi.

Dans une excursion que je fais aux collines du voisinage, je vais revoir *Nazareth*, cette résidence provisoire de mes confrères, il y a dix

ans, et qui a été démolie en grande partie. Pendant les trois mois d'été que je vécus là, en 1868, j'avais pour premier voisin le Tho-jén, ou maire de ce district champêtre, dont les enfants venaient souvent m'apporter des insectes, de petits reptiles, pour lesquels je leur donnais des poignées de sapèkes p2.122 ou quelque bagatelle d'Europe. Aujourd'hui, ces jeunes gens, y compris leur sœur, devenue maintenant une belle jeune fille de quinze ans, apprenant que je me trouve parmi leurs collines, profitent du premier prétexte venu pour passer devant ma maison et me montrer qu'ils se souviennent de moi. Mais je m'aperçois que, quand ils sont rentrés chez eux, ces pauvres innocents sont l'objet des plus bruyants reproches de la part de leurs parents... Je cite ici ce petit fait, insignifiant en lui-même, comme une nouvelle preuve du changement en pis des dispositions des Chinois à l'égard des Européens. En effet, c'est dans tout l'intérieur de l'empire qu'il existe un travail souterrain des lettrés et des mandarins pour augmenter la haine des populations contre l'élément étranger, et il n'y a plus guère que les indigènes chrétiens et les hommes de peine qui consentent à avoir des rapports avec les Occidentaux, dont on désirerait se défaire.

Pendant ces six jours, le temps continue à être d'une sécheresse telle que la campagne en souffre considérablement. Cependant, les froments, récoltés à moitié, sont fort beaux dans cette contrée ; mais cette céréale n'a pas ici une grande importance, comparativement à celle du riz, dont la première récolte est considérée comme déjà perdue.

Ce n'est pas seulement au Kiangsi, mais dans tout le centre et l'ouest de la Chine, que les pluies sont tardives cette année, si nous en jugeons par le bas niveau du grand fleuve, qui absorbe en p2.123 lui tous les cours d'eau de ces vastes régions. A cette occasion, j'apprends que le corps d'un négociant américain, qui était tombé dans le Yang-tsé l'hiver dernier, en face de la ville, et qu'on n'avait pu retrouver, malgré toute sorte de recherches, vient d'être retiré ces jours-ci, *intact et non corrompu*, après cinq mois de séjour dans l'eau, ou mieux dans la vase. C'était un homme qui jouissait de l'estime de tous les Européens, et sa

mort avait grandement contristé la petite colonie de Kiou-kiang ; d'autant plus que ce gentleman, après avoir relevé sa fortune à force de courage et d'activité, se disposait à porter à sa famille le fruit de ses économies et de son intelligence. Mais, comment se rendre compte de l'étonnante conservation de ce cadavre pendant si longtemps ? Il faut sans doute chercher la cause de ce fait dans les matières bitumineuses ou charbonneuses qui se seraient trouvées dans la masse des boues où il s'était enfoncé.

@

CHAPITRE XXIII

DU 13 MAI AU 3 JUIN 1873

@

Départ du Kiou-kiang pour l'intérieur du Kiangsi. — Les ateliers à thé. — Voyage en chaise à porteurs. — Buffles et leur nouvelle exploitation. — Le Ly-chan. — Mauvaises auberges. — Orage ; maladies des porteurs. — Végétation des collines. — Une halte forcée ; un artiste chinois ; la poule qui glousse. — Fuite d'un porteur. — Les femmes kiangsinoises. — Nan-tchang-fou ; Fou-tchéou. — Les chrétiens de ce district ; les persécutions nouvelles ; leur origine et leur histoire. — La Sainte-Enfance ; mariage des filles recueillies. — Zèle de M. Anot. — Vergers, camphrier colossal. — Arrivée à Tsitou.

22 mai 1873. — p2.125 Départ de Kiou-kiang pour le sud-est du Kiangsi. Très beau temps ; vent d'est. Fait soixante-dix li de route.

C'est en bateau que les missionnaires du Kiangsi font d'ordinaire leurs voyages ; car c'est le moyen le moins coûteux et le plus commode. Mais, comme les eaux du lac Poyang sont très basses maintenant, et qu'à cette époque de l'année les vents contraires de sud et de sud-est sont quotidiens, j'ai pris le parti de voyager par terre, p2.126 c'est-à-dire en chaise à porteurs. Mes robustes jeunes gens feront leur route à pied et accompagneront les deux brouettes sur lesquelles ont été ficelés nos lits, nos habits et tous nos autres effets nécessaires. Nous comptons arriver en six jours à Fou-tcheou-fou, jusqu'où seulement j'ai loué mes cinq hommes. Là je trouverai le respectable M. Anot, le vétéran de la mission kiangsinoise, qui me donnera des renseignements et des moyens pour continuer mon voyage.

Cette fois-ci encore, j'ai eu beaucoup de peine pour trouver les porteurs qu'il me fallait : la cause de cette rareté de porte-faix est que la première récolte du thé de l'année arrive ces jours-ci de l'intérieur de la province et du Fokien occidental, et qu'à Kiou-kiang, qui est un grand entrepôt de cette précieuse marchandise, tous les travailleurs valides sont avidement recherchés, soit pour transporter, soit pour préparer et

encaisser la feuille aromatique que les négociants européens attendent avec impatience.

Déjà depuis plusieurs jours, outre les vapeurs ordinaires de commerce, il est arrivé à Kiou-kiang et à Hankéou plusieurs bateaux théiers qui n'attendent que leur cargaison pour repartir vers l'Occident et y porter le thé nouveau le plus promptement possible. Des primes sont accordées aux premiers arrivants.

Pendant mon premier séjour dans cette ville, j'ai pris quelques notes sur la préparation qu'on y fait subir au thé avant de le livrer au p2.127 commerce européen ; car il ne plairait pas aux Européens tel que les Chinois le prennent. En effet, les indigènes font infuser la feuille, telle qu'elle a été récoltée, après l'avoir fait sécher à l'ombre et enfermée ensuite hermétiquement dans des pots de terre avec quelques fleurs odorantes, dont la meilleure est le *Jasmin sambac*. De plus, les Chinois ne mettent jamais dans leur thé ni lait ni sucre, car la bonté de ce breuvage consiste plutôt dans ses effets toniques que dans sa saveur un peu amère.

Il y a dans Kiou-kiang plusieurs ateliers où l'on prépare en grand le thé pour l'usage européen. La feuille, apportée des montagnes de l'intérieur, y est soumise à plusieurs opérations (une sorte de fermentation, une torréfaction, et des manipulations soit à la main, soit au pied) qui développent l'arôme qui plaît au palais des Occidentaux. Actuellement, le principal de ces établissements appartient à un chrétien ; et je suis allé le visiter deux fois : il y a là plusieurs centaines de Chinois des deux sexes, occupés aux différents travaux. Les gains pour chacun sont à proportion du travail qu'il a fait dans la journée. Je puis dire que ce ne sont pas les conversations et les rires qui font défaut dans ces vastes ateliers, bien que les hommes et les femmes travaillent dans des compartiments séparés ; mais aux matrones d'un âge mûr sont mêlées beaucoup de jeunes filles au regard fugace, et c'est dans tous les pays du monde que cet aimable élément provoque la gaieté.

p2.128 Quand, pour voyager, on a affaire avec des Chinois, c'est toujours par le mot enfin qu'il faut commencer pour annoncer que tout est prêt et qu'on se met en route : ils ne sont jamais pressés de partir ! Aujourd'hui, on ne fait pas une exception à la coutume, car il me faut attendre plus d'une heure entière, au seuil de la porte et le parasol en main, avant que les préparatifs ne soient terminés. Il est donc plus de huit heures quand nous nous mettons en mouvement.

Au Kiangsi, les hommes qui voyagent ont d'ordinaire une chaise à eux, couverte et plus ou moins commode ; mais celles que les entrepreneurs de voyages fournissent aux étrangers consistent en une chaise ordinaire de bambou, suspendue au milieu de deux longues perches : libre au voyageur d'y ajouter une toile cirée ou non cirée, qui le garantisse du soleil et de la pluie.

Au Setchuan et sur d'autres points de la Chine, j'ai toujours vu que les porteurs de profession avaient leur chaise à eux, couverte et complète. Les Kiangsinois sont donc, sous ce rapport et sous bien d'autres, moins avancés et moins civilisés que les Setchuanais ; et les voyages sont ici plus désagréables encore qu'ailleurs, à moins que l'on ne soit en bateau.

Nous avons pris et nous suivons ce qu'on appelle ici la grand'route, qui mène à la capitale de la province ; mais je dois avouer qu'il m'est souvent difficile d'y distinguer même un sentier battu. Nous nous dirigeons le jour vers le p2.129 sud-ouest, en traversant d'abord une série de plaines, qui sont converties en lacs à l'époque des grandes eaux : là errent en liberté des troupeaux de vaches et de buffles, broutant l'herbe rare qui y pousse ; à notre approche quelques-uns de ces derniers trottent et bondissent, en branlant leurs noires cornes, avec une agilité que je n'aurais pas soupçonnée sous ces formes si massives ; ce qui me ferait croire que, malgré les apparences, le buffle est plus leste que le bœuf. J'observe là un petit trait, nouveau pour moi, de la tenace rapacité des Chinois : plusieurs chercheurs de crottin, l'épaule chargée de la hotte odorante, suivent avec acharnement plusieurs de ces gros ruminants, qu'ils tourmentent du bout de leur

houlette sans trêve ni merci, jusqu'à ce que, de guerre lasse, les pauvres bêtes aient exhibé le fruit de leur rumination ! Voilà un procédé singulier pour avoir de l'engrais hâtif.

En quittant les petites plaines, nous nous engageons parmi des monticules assez jolis, dont la terre superficielle a une teinte fort rouge. Le sous sol est tantôt du calcaire bleu, tantôt du grawake, tantôt de la marne ; le quartz y est répandu abondamment.

Notre chemin passe à l'ouest du groupe montueux de Ly-chan ou Lu-chan, lequel me paraît de ce côté avoir des sommets un peu plus élevés que ceux que j'avais vus et mesurés, il y a cinq ans, dans la partie orientale. Cette longue montagne et celles qui la suivent vers le sud sont déboisées p2.130 dans la partie que nous en apercevons ; mais une épaisse verdure de broussailles et de plantes herbacées leur donne en ce temps un aspect admirable.

C'est aujourd'hui que j'aperçois les première petites sarcelles des toits de l'année : ces gentils oiseaux sont assez nombreux déjà sur certaines rizières abondamment pourvues d'eau.

13 mai 1878. Voyage dans le Kiangsi. Fait quatre-vingts li. Temps orageux ; pluie au soir

Il est fort heureux pour moi d'être habitué (ou résigné) à toute sorte d'incommodités ! Comme on me l'avait annoncé, je vérifie que les auberges de cette province sont plus désagréables encore que partout ailleurs : on y est dans la saleté, dans la puanteur, dans la fumée, et au milieu d'un incessant brouhaha. Pas une chambrette qui soit fermée, isolée, un peu propre ! plusieurs sales lits partout ; et rien qu'une paille fétide pour y étendre ses couvertures. Je pense que cet état de choses tient d'abord aux ravages des rebelles qu'on est encore loin d'avoir réparés, et ensuite et surtout, à ce qu'il n'y à guère de voyageurs d'importance qui fassent de longs voyages par la voie de terres dans cette partie du Kiangsi. Quant aux nombreux portefaix et brouettiers qui fréquentent cette route, ils s'accommodent de tout, pourvu qu'ils aient un peu d'opium à savourer le soir.

Aujourd'hui la chaleur est terrible, et nous en souffrons tous beaucoup. Mais je plains l'un de p2.131 mes brouettiers, dont la maigreur et le teint cadavérique m'indiquent un homme déjà épuisé de forces : ce pauvre diable n'ira pas loin.

Notre voyage se fait sur le même genre de collines rouges que celles d'hier. Cependant j'observe que dans la construction des ponts et dans d'autres bâtisses, les pierres calcaires sont remplacées par de grosses dalles d'ardoise ; et je vois porter de la houille qu'on me dit avoir été extraite dans le voisinage. Ainsi, il y aurait des mines de charbon à une dizaine de lieues seulement au sud-ouest de Kiou-kiang.

J'ai oublié de noter en son temps que le combustible minéral ne manque pas dans cette ville, comme lors de mon premier voyage ! les Européens ont trouvé moyen d'y faire apporter une grande quantité de houille d'assez bonne qualité d'une localité qui a nom Lo-pine et qui est dans les parties nord-est de la province. Mais ce charbon leur coûte encore trois fois plus cher que cela n'aurait lieu s'il leur était permis d'aller eux-mêmes le faire prendre sur les lieux d'extraction, c'est-à-dire à trois journées de distance du Kiou-kiang.

La végétation n'offre pas de nouveauté sur ma route : les camphriers et les liquidambars deviennent plus communs qu'au nord ; je vois encore que parmi les broussailles abondent toujours les faisans à collier blanc.

Nous avons traversé deux rivières en barques dans cette journée, et nous n'avons pas cessé d'avoir en vue le Ly-chan, sur notre gauche. L'endroit p2.132 où nous nous sommes arrêtés pour la nuit s'appelle I-lan. Nous y sommes parvenus abattus de fatigue ; bientôt après notre arrivée, éclate un gros orage qui met en vraie jubilation les campagnards, mais dont les suites ne réjouiront pas les pauvres voyageurs. On nous dit que nous avons fait, dans notre longue journée de marche, quatre-vingts li de route ! D'après ceci, il me paraît que les li de ce pays sont plus longs que ceux d'ailleurs.

Je prévois que mon voyage va devenir plus difficile. Outre que les chemins sont abîmés par la pluie torrentielle qui tombe ce soir, je constate que le brouettier au pâle et maigre visage est malade à n'en pouvoir plus, sans que le vin que nous lui donnons diminue sa souffrance ; de son côté, l'un des porteurs de la chaise commence à se plaindre d'une entorse mal guérie au pied. Me voilà donc bien embarqué ! L'on m'a fait payer, pour avoir les cinq hommes nécessaires, un bon tiers de plus que le prix accoutumé (comme cela m'arrive souvent) ; et néanmoins l'on m'aurait donné pour faire un long voyage des invalides qui risquent de me laisser sur la route ! et cela dans un pays inconnu, et infesté de bandits ! — Tâchons d'espérer qu'il n'en sera pas ainsi.

24 mai 1873. — Voyage dans le Kiangsi. Il a plu beaucoup pendant la première partie de la nuit. Ce matin le temps se remet un peu, mais il reste orageux ; la pluie recommence à trois heures.

p2.133 A cause du mauvais temps et de l'état maladif des porteurs, nous ne faisons aujourd'hui qu'une cinquantaine de li de chemin. Mes jeunes Pékinois m'ont fait un plaisir sensible en se mettant spontanément à aider les brouettiers, au moyen de cordes passées à l'épaule : ils sont chrétiens, disciples de cette religion qui prêche la charité, la générosité, l'abnégation ! Au surplus, je ne veux pas trop pénétrer dans le cœur de mes garçons ; ils savent que c'est le meilleur moyen de se faire des mérites auprès de moi, que de payer généreusement de sa personne, n'importe pour qui... Du reste, il est si rare de voir un acte de véritable dévouement au milieu de ces populations païennes, si vieillies, si blasées !

La plus grande partie du voyage se fait encore parmi des collines composées d'argiles rouges marbrées de blanc, qui se rapportent, je pense, aux formations tertiaires désignées sous le nom de *latérite*, ainsi que de grès rouge et d'ardoises épaisses. Quelques pierres de taille que je vois sur la route sont de granit gris.

La campagne est maintenant revêtue de sa plus belle robe ; mais la végétation y est toujours peu variée et elle ne m'offre point de nouveautés. Les *Pistacia sinensis* sont abondants et atteignent souvent les proportions des grands arbres, sans égaler cependant celles des vieux et imposants camphriers, qu'on ne rencontre qu'auprès des maisons.

Les collines sont sèches et peu habitées ; elles p2.134 nous présentent des touffes de pins communs de Chine, de petite taille, et quelques sapins à feuilles lancéolées (*Cunninghamia*). L'on y voit aussi des chênes, des châtaigniers, des fortuneas, des micocouliers, des planeras, des ormeaux en petit nombre et à l'état rabougri, et des troènes de deux espèces. Le *Croton sebiferum* est assez abondant près des terres cultivées. L'arbuste le plus commun est le *Vitex negundo*, ou gattilier, Il y a aussi le *Dyospiros kaki*, sauvage et abondant, le *Smilax china*, l'*Aphyllanthus*, le Gardenia, des *Lespedeza*, plusieurs *Rosa* et *Rubus,* le *Xanthoxylum alatum*, un *Abelia*, une sorte de *Vitis idæa* ressemblant à un *Arbutus*, etc. ; mais toutes ces plantas ne se voient que par-ci par-là, et ne parviennent pas à donner un aspect riant au paysage. On dirait que la végétation ne croit plus qu'à regret sur cette terre vieille et appauvrie.

Les insectes aussi sont très peu nombreux sur les buissons : j'y distingue des *Anomala* et des *Cétonides* de petite taille. En passant près de l'eau, j'observe plusieurs *Ardetta flavicollis*, un *Gallinula phœnicura*, et beaucoup d'*Anas zonorhyncha* qui paraissent nicher au pays. Les autres oiseaux aperçus consistent en quelques merles au bec jaune, et force Pakos et Ixos des espèces ordinaires.

25 mai 1873. — Voyage dans le Kiangsi. Un très fort et bruyant orage a duré toute la nuit dernière, avec une pluie diluvienne.

Malgré le temps très incertain au matin et p2.135 malgré le mauvais état des chemins, qui sont convertis en ruisseaux ou en fondrières, nous nous remettons en marche de bonne heure, après avoir avalé deux bols de riz chacun. Après avoir passé une rivière qui coule vers le

sud et où les bateaux abondent, nous essayons de voyager dans le même genre de collines qu'hier, où le latérite bariolé est entremêlé de cailloux roulés ; mais nous faisons peu de chemin. L'orage continue avec quelques interruptions, et il nous oblige à des haltes fréquentes ; mais bientôt, nous nous trouvons tout mouillés, hommes et bagages.

Le pays est toujours très désert. Pourtant à un moment où la pluie recommence à tomber plus fort que jamais, nous avons la bonne chance de rencontrer, sur le sommet de l'une de ces nombreuses petites collines déboisées et dépeuplées, une méchante auberge en bois, pénétrée de toute part par la pluie et le vent. C'est à peine si nous y trouvons de quoi nous mettre à l'abri de la pluie qui tombe à torrent ; et nous devons rester là près de quatre heures, trempés et transis de froid. Dans cet intervalle, l'un des hommes qui avaient été loués pour remplacer les porteurs malades, profite du désordre occasionné par l'orage, pour se cacher et prendre la fuite, bien entendu avec l'argent qu'il avait reçu pour plusieurs jours : cet événement nous met dans un nouvel embarras !

Pendant notre halte forcée, j'observe la pratique employée par les Chinois pour refroidir *les poules qui gloussent* : je vois trois de ces pauvres p2.136 bêtes qu'on a attachées étroitement par les pattes et exposées ainsi à la grande pluie. Ce bain peu agréable ne manquera pas, me dit-on, de faire renoncer les poules à leur passion de couver ; et bientôt elles recommenceront à pondre des œufs. Voilà qui est bon à savoir.

Une autre petite distraction, pendant cette effroyable pluie des tropiques : un peintre ou doreur ambulant est arrivé presque en même temps que nous à l'auberge, avec tout son nécessaire du métier renfermé dans un joli petit panier verni. Après avoir déposé une partie de ses habits mouillés et remplacé ses bottes cirées par des souliers de velours, il se met gravement à gratter, enduire et repeindre, devant nous, une fort vilaine statue d'homme, de deux pieds de haut : c'est le dieu protecteur de la maison. L'aubergiste paraît attacher la plus grande importance à ce que cette opération se fasse convenablement ;

les couleurs les plus voyantes, ainsi que l'or et l'argent, sont prodiguées à foison par l'artiste, mais sans aucun discernement, sans aucune intention de représenter la nature, sur la face et l'habillement de ce grotesque petit bonhomme. Tout le monde sait qu'un ridicule grotesque est le genre adopté par les Chinois pour représenter leurs divinités. Mais, ce que tout le monde ne sait pas c'est que les Kiangsinois, malgré le grand nombre de lettrés qu'il y a parmi eux, sont peut-être les plus superstitieux des habitants de tout l'empire.

Enfin, la pluie étant cessée et ayant trouvé par p2.137 hasard à engager un autre homme, nous nous remettons aussitôt en route, et nous continuons à marcher jusqu'à la nuit, pataugeant péniblement dans l'eau et dans la boue.

Nous n'avons parcouru aujourd'hui qu'une quarantaine de li de distance, c'est-à-dire moins de cinq lieues de France.

26 mai 1873. — Voyage dans le Kiangsi.

Le temps est meilleur aujourd'hui ; mais les chemins sont difficilement praticables, et nous ne faisons encore qu'une demi-étape.

Point d'observations particulières à noter : mêmes collines et mêmes terrains que ci-devant. Nous continuons à tenir la direction générale du sud, depuis trois jours que le Ly-chan a cessé de paraître à notre gauche.

En passant devant les maisons, j'ai remarqué depuis plusieurs jours que les femmes de ces contrées ont souvent un air distingué, des traits réguliers, le teint clair, en un mot, un minois qui ne ferait pas du tout mauvais effet parmi nos élégantes d'Europe : je pense qu'elles peuvent disputer la pomme de la beauté aux célèbres Honannaises. Mais, comme dans tout le reste de la Chine, leur mise est toujours des plus simples et des plus modestes. Quant aux hommes, ils me paraissent ici assez mal taillés, frêles et faibles : c'est justement le contraire de ce que j'ai observé sur d'autres points de l'empire, où souvent lorsque le sexe laid offre beaucoup de formes régulières, le beau sexe ne p2.138

présente guère que des physionomies rappelant involontairement la tête d'un crapaud...

27 mai 1873. — Voyage dans le Kiangsi. Le temps revient peu à peu au beau ; vent de nord-ouest.

Ce jour, nous voyageons en plaine, près des bords méridionaux du lac Poyang et dans le voisinage de Nan-tchang-fou. Nous traversons au matin une première rivière venant du sud-ouest ; et plus tard, une seconde, très large, venant du sud et baignant le côté occidental de la capitale de la province. Nous n'entrons point dans cette grande ville, dont la population et surtout les lettrés ont juré, dit-on, que jamais aucun Européen n'en souillerait l'enceinte par sa présence. Cependant, il y a trois ou quatre ans, le chargé d'affaires de France, le comte de Rochechouart, trouva le moyen d'entrer dans cet inviolable Sancta sanctorum et de donner aux premiers magistrats du *Sen*, comme ils le méritaient, une leçon capable d'humilier leur insolent orgueil.

La route que nous suivons passe par les faubourgs considérables qui longent le grand fleuve que nous venons de traverser : nous les parcourons pendant une heure (tant ils sont longs !), et nous nous arrêtons même longtemps dans une des rues les plus populeuses, pour laisser à nos hommes le loisir de faire leurs petites commissions. Deux des porteurs loués à Kiou-kiang nous avaient quittés, malades, pour y retourner ; et leur remplaçants ne sont engagés que d'étape en étape ; ce p2.139 qui nous cause un surcroît d'embarras et de perte de temps.

Pendant ma halte sous les murs de Nan-tchang-fou, un grand nombre de personnes viennent nous considérer, d'un air plutôt curieux que malveillant ; j'apprends alors qu'on ne brûle guère que de la houille dans cette ville. Les pierres de taille employées dans les bâtisses et au pavage sont : granit, grès chloritique ressemblant à celui de Pékin, calcaire gris, bleu, rose ; des grès rouges, composés parfois de grains roulés noirâtres mêlés à la pâte. Les montagnes qu'on aperçoit de là sont à trois ou quatre lieues de distance, à l'ouest de la capitale, et elles me paraissent avoir un millier de mètres d'élévation. Mais on ne

peut pas dire que c'est de là que proviennent toutes les matières que je viens d'énumérer ; le lac et les fleuves mettent Nan-tchang en communication facile avec une immense région.

Nous reprenons notre voyage, en nous dirigeant au sud-est, à travers une magnifique et riche plaine, toute cultivée maintenant en belles rizières. On n'y laisse d'inculte que le terrain strictement nécessaire pour les villages.

Les oiseaux aquatiques abondent dans les canaux ; je distingue le *Gallicrex cristatus*, à l'étrange et sombre cri, la *Fulica nigra*, le *Gallinula phœnicura*, le *Nettapus*, le canard au bec zoné de jaune, l'*Ardeola prasinosceles* et quelques autres hérons déjà rencontrés ailleurs.

On nous dit que, du village où nous sommes p2.140 arrêtés pour passer la nuit jusqu'à Fou-tcheou-fou, il y a encore plus de cent soixante li de distance. Du pas que nous marchons et vu la longueur des li du Kiangsi, il est à craindre que deux jours ne nous suffisent pas pour faire ce voyage. — Aujourd'hui, nous avons parcouru sept ou huit lieues.

28 mai 1873. — Voyage dans le Kiangsi. Assez beau temps, avec vent frais du nord.

La journée n'offre aucun incident particulier. Nous voyageons d'abord au travers de fertiles plaines, semblables à celles que nous avons parcourues hier soir, du milieu desquelles s'élèvent, dispersées çà et là, de petites montagnes insolées. Cela fait penser que l'alluvion a couvert ici une région montueuse préexistante, dont les cimes seules pointent comme autant d'îlots. Nous faisons aujourd'hui environ quatre-vingts li de chemin.

29 mai 1873. — Voyage dans le Kiangsi. Le temps redevient chaud.

Notre voyage continue dans les mêmes conditions qu'hier : belles plaines couvertes de riz et quelques petites montagnes en vue. Les

villages, près de celles-ci, sont ombragés de grands arbres, parmi lesquels priment les camphriers.

Nous faisons encore aujourd'hui à peu près quatre-vingts li de route ; mais, comme je l'ai noté plus haut, les li de ces pays sont bien longs comparativement à ceux de Pékin.

30 mai 1873. — p2.141 Arrivée à Fou-tcheou-fou. Temps comme hier ; trop chaud.

Aujourd'hui, c'est le cinquième jour de la cinquième lune de l'année chinoise ; et, de même qu'au premier jour de la lune, les Chinois sont en fête ; tous ils ornent en ce jour leurs portes et leurs boutiques d'un bouquet de feuilles d'acorus et de tiges d'armoise, qui ont, dans leur esprit, la propriété de chasser de leurs pénates tous les diables malfaisants. Cette pratique est universelle dans la Chine païenne.

De l'endroit où nous avons dormi jusqu'à Fou-tcheou il n'y a plus que trois lieues de distance. Nous savons que l'établissement de M. Anot est en dehors de la ville, à deux li au nord-est ; mais aucun de mes porteurs n'est jamais venu jusque dans cette contrée. J'observe que ces hommes ont souvent besoin de demander la route, et que ce n'est que par exception qu'on leur donne l'information désirée. Mais quand, parvenus dans les faubourgs de ce chef-lieu de département, mes gens requièrent le chemin de l'établissement chrétien, je m'aperçois clairement qu'on se fait un plaisir de leur donner des renseignements fautifs : cela me fait comprendre qu'ici la population n'est pas sympathique aux missionnaires catholiques ni à leurs œuvres.

Malgré cela, nous parvenons avant midi chez le bon et vénérable M. Anot, mais non sans avoir roulé une heure plus qu'il ne fallait parmi les champs et les marais, grâce à la palpable p2.142 niaiserie de l'un de mes garçons qu'on a trompé... Comme toujours, un accueil fraternel nous fait bientôt oublier et pardonner les petits ennuis passés ; d'autant plus que je trouve aussi là un jeune confrère fraîchement arrivé de France.

C'est le neuvième jour de mon voyage, depuis le départ de Kiou-kiang : sans les mauvais temps et les maladies, nous aurions pu arriver à Fou-tcheou en six ou sept journées de marche.

31 mai 1873. — Halte à Fou-tcheou-fou. L'air s'est refroidi de nouveau, et il pleut une partie du jour.

Comme cela a lieu au voisinage de tous les grands centres d'habitation, les terres qui entourent la ville de Fou-tcheou sont d'une fertilité remarquable ; et quoique la plaine y soit toute couverte de rizières et d'étangs, l'on y jouit d'un climat très salubre. Cependant, la population ne m'y paraît pas nombreuse ; mais cela doit s'attribuer aux dévastations et aux massacres endurée au temps des rebelles.

Ici aussi je vois brûler de la houille, et l'on me dit, je ne sais sur quel fondement, que le sel de cuisine y vient du Fokién ! — On aperçoit de petites montagnes, à quelques lieues de distance, vers le nord et vers le nord-ouest.

On m'apprend que le père Heude, mon très estimé confrère maintenant, en mission scientifique, exploratoire, vagabonde ou bestiaire (comme l'on veut), est repassé à Fou-tcheou, seulement deux p2.143 jours avant mon arrivée (dont, paraît-il, personne ne savait mot ici). C'est dommage ! J'aurais eu beaucoup de plaisir à revoir cet aimable rival en recherches zoologiques. Il paraît qu'il est allé passer quelques jours dans notre collège de Kien-tchang-fou, après avoir été dans plusieurs autres contrées méridionales de la province ; et il semblerait que ses explorations n'y ont pas été trop satisfaisantes puisqu'il a dit à son retour qu'il n'y a rien à faire dans ces parages et qu'il est bien inutile que M. David vienne perdre son temps dans le département de Kienchang... Pour le coup, je souhaite que le père Heude soit mauvais prophète ; car bien que nous ne soyons pas maintenant dans la bonne saison, j'espère que cet excellent monsieur se trompe : il n'est pas allé lui-même parcourir les grandes montagnes, surtout celles que j'ai l'intention de visiter sur les confins et dans le territoire même du Fokién.

Les oiseaux que j'aperçois autour de notre maison sont : *Passer montanus, Pica media, Garrulax perspicillatus, Copsychus saularis, Gall. phœnicura, Ardetta ruficollis, Ardea egretta, Ardea garzetta.* Il n'y a presque point d'arbres au pays, et les bambous y sont rares aussi.

1er juin 1873. — Fou-tcheou-fou. Ciel couvert et pluie par rafales.

Pentecôte. Fête célébrée avec grande affluence des chrétiens du voisinage, la plupart nouvellement convertis.

p2.144 Quoique le temps soit et s'annonce assez mauvais, je me dispose à me remettre en route, demain, pour aller à une quinzaine de lieues au sud-est, dans le séminaire ou collège ecclésiastique du vicariat : c'est là que je me propose de passer la saison des grandes chaleurs que tout le monde me dit ne pouvoir pas être affrontées impunément dans ces parages.

Avant de quitter cette ville, comme je sais que jamais mes notes de voyage ne tomberont sous les yeux de M. Anot, je veux consigner ici quelques détails sur ce respectable confrère qui me donne l'hospitalité et qu'on pourrait proposer comme le modèle du bon missionnaire, ainsi que sur les vicissitudes du christianisme dans cette partie de la Chine.

Pendant les années de liberté ou de semi-liberté que les empereurs accordèrent jadis aux prédicateurs de l'Évangile, par égard pour les services qu'ils recevaient des missionnaires employés à Pékin, la foi chrétienne s'établit et se propagea au Kiangsi, non moins que dans le reste de l'empire ; et de nombreuses chrétientés s'y fondèrent en divers lieux, surtout au sud et au sud-est de cette province.

Mais le changement des dispositions du gouvernement impérial, surtout la suppression de la célèbre Compagnie de Jésus, ainsi que la grande révolution de France et les graves événements politiques qui troublèrent si longtemps l'Europe, furent cause que ces chrétiens néophytes se p2.145 trouvèrent tout à coup privés de leurs pasteurs. A cet abandon vinrent se joindre bientôt les persécutions et les vexations

de toute sorte, qui firent apostasier beaucoup de ces hommes à caractère faible ou à convictions mal raisonnées.

Le nombre des fidèles diminua donc rapidement ; et il n'était plus que d'environ six mille, quand la Congrégation de la Mission reçut de Rome l'ordre de se charger du soin de ces restes de chrétientés, sous la direction de Mgr Rameaux.

Il ne paraît pas qu'il entre dans les desseins de la Providence que les Chinois se convertissent en masse au christianisme : c'est peu à peu et comme par exception que la foi pénètre parmi eux.

Néanmoins, les fidèles du Kiangsi montaient déjà à une dizaine de mille quand commencèrent les longs troubles des *Tchang-mao* ou Longs-Cheveux, il y a quelque vingt ans. Alors, tout le pays fut en proie à leurs dévastations, qui se prolongèrent pendant toute la durée de la rébellion ; et dans la province entière, qui compte environ quatre-vingts villes, il n'y en eut que deux (la capitale et une autre) qui purent résister avec succès aux attaques de ces insatiables vandales. Les chrétiens et les missionnaires lazaristes eurent à supporter leur bonne part de tribulations et de pertes pendant ces troubles : ainsi, dans la partie méridionale du vicariat, toute une chrétienté, composée d'un millier de personnes, disparut en entier dans la bagarre, etc.

Depuis lors, les adhésions au christianisme ont p2.146 recommencé et se sont même multipliées, en dépit de l'hostilité ouverte des lettrés du pays. Maintenant, le nombre de ceux qui croient et pratiquent la vraie religion est plus élevé qu'avant la rébellion. Un certain mouvement de conversions s'est manifesté sur plusieurs points de la province, et dans le seul district de M. Anot (Fou-tcheou-fou), on compte plusieurs milliers de néophytes pratiquants.

Mais c'est ici qu'ont lieu aussi, en ce moment, les principaux troubles à l'occasion de la religion. Il n'y a que deux mois que les païens ont saccagé *quarante-six* maisons de nouveaux chrétiens ; ils en ont maltraité, battu et torturé beaucoup d'entre eux. On est même

venu il y a peu de jours attaquer nuitamment cette maison de M. Anot où je crayonne ces notes...

Jusqu'ici on a eu beau faire des réclamations auprès des autorités locales : la justice et les réparations sont encore à venir ! C'est que le grand mandarin de la province, connu pour son hostilité contre les chrétiens, soutient secrètement, dit-on, les malfaiteurs, dont le chef occulte est un de ses anciens camarades.

Voici comment la chose a commencé ; ceci fait bien connaître les mœurs chinoises :

Dans un fumoir d'opium, quelques mauvais sujets païens se permirent de débiter hautement des vilenies contre l'honneur de la femme du chef d'une famille chrétienne respectable. Des gens qui ont entendu les calomnies vont aussitôt les p2.147 rapporter à notre chrétien de fraîche date, qui, n'écoutant que son ressentiment, court sur-le-champ trouver ces vauriens dans leur boutique à drogues, en saisit un par la tresse de ses cheveux, l'entraîne dans la rue et le force à lui faire publiquement des excuses. — Bravo, mon bon ! Voilà une prouesse qui n'est pas complètement conforme aux maximes du christianisme...

Mais la chose n'en resta pas là : les calomniateurs humiliés se concertèrent aussitôt pour tirer vengeance de la rude leçon qu'ils avaient reçue ; et, pour cela, ils ne trouvèrent rien de mieux que de s'adresser au *lion* du canton, un certain Ouang-po, homme redouté de tous les voisins, ancien compagnon d'armes ou d'office du *Fouthaé* de la capitale du Kiangsi, dont il se vante de posséder l'amitié... Justement, ce chercheur d'aventures se trouve à court d'argent depuis quelque temps, et il pense qu'on lui offre là une excellente occasion pour s'en procurer. Il envoie donc son neveu réunir toute une bande d'autres mauvais sujets ; et, malgré toutes les prohibitions légales, des armes sont fabriquées immédiatement et l'on se met en campagne aussitôt.

Ces braves improvisés parcourent les maisons des chrétiens de toute la contrée ; battant ceux-ci, les flagellant ou les suspendant par

les cheveux, pour leur faire renier leur foi et surtout pour s'en faire donner les sommes d'argent qu'ils jugent à propos de fixer. On pille, on détruit, on brûle tout l'avoir de ceux qui ne peuvent ou ne p2.148 veulent pas payer les énormes réquisitions, etc., etc.

Les affaires en sont là en ce moment : ces injustices révoltantes, ces cruautés sont restées impunies jusqu'à présent. Mais M. Anot, qui en a référé à qui de droit après avoir été éconduit ici, espère, me dit-il, qu'elles ne tarderont pas à prendre une tournure plus conforme à l'équité. *Fiat !*

Je ne crains pas de me tromper en affirmant que c'est à M. Anot que revient en grande partie le mérite d'avoir suscité les nouvelles et nombreuses conversions au christianisme qui ont lieu ici depuis quelque temps. Son zèle et son courage n'ont jamais connu d'obstacles, bien que sa tête ait été mise à prix par les envieux lettrés de la capitale. En particulier, c'est lui qui a organisé, l'un des premiers en Chine, la belle œuvre de la Sainte-Enfance, dont plus que toute autre cette province avait un grand besoin. Car il est de fait que, nulle part autant qu'ici, les parents ne se défont plus facilement de l'*excès* de leurs nouveaux-nés, surtout des filles... Aussi, n'y est-on pas embarrassé pour remplir les établissements d'enfants trouvés ou *renoncés*. Il est arrivé à nos confrères d'en compter jusqu'à treize cents à la fois, placés chez les nourrices. — Quand ces filles (car ce sont presque toujours des filles) sont grandes, on les fait élever par de bonnes chrétiennes, dans des maisons destinées à ce but ; puis on les marie, et cela avec la plus grande facilité. Voici pourquoi : 1° Ces enfants sont mieux élevées et plus p2.149 instruites que la plupart des autres petites paysannes ; 2° on les accorde aux jeunes gens de bonne conduite qui les demandent, sans que l'on exige de ceux-ci la somme ordinaire que coûte dans le pays l'achat d'une épouse (c'est-à-dire deux ou trois cents francs, moins qu'un mulet). Seulement, le futur est obligé de débourser préalablement de vingt à vingt-cinq piastres espagnoles, afin de monter le trousseau de sa fiancée, qu'il n'a jamais vue et qu'il ne verra (à la chinoise) que le jour de ses noces. Ainsi, en prenant femme parmi les

pupilles de la Sainte-Enfance, nos jeunes chrétiens font économie de la moitié de la somme qu'ils seraient obligés de donner en cadeau obligatoire et convenu aux père et mère d'une autre épouse.

Pour accomplir toutes ses œuvres, M. Anot n'a pas ici l'aide puissante des sœurs de la charité ; il n'a pas d'hospice, etc. Il fait tout à la chinoise et sans éclat, avec la coopération d'auxiliaires indigènes ; et tout marche bien, quand la malignité des lettrés ne vient pas troubler ses travaux.

Depuis trente ans que M. Anot se trouve au Kiangsi, il n'a jamais cessé de se livrer au travail des missions avec le dévouement le plus admirable ; son activité apostolique n'a d'égale que sa ferveur et sa régularité exemplaires. Il a parcouru toutes les stations de cette province, qui a cent soixante-dix lieues de long sur cent de large ; et une santé à toute épreuve lui a permis de subir des fatigues qui auraient tué tout autre Européen. p2.150 Tout dernièrement encore, il a fallu que son évêque, Mgr Bray, lui ordonnât formellement de faire désormais ses grands voyages autrement qu'à pied, à cause de son âge, car il a plus de soixante ans.

Je me complais à noter ici, *per transennam*, une faible partie des bonnes qualités de ce missionnaire aussi humble que vertueux, parce que je sais qu'il a été l'objet d'injustes appréciations et de préventions regrettables, et que je pense qu'il est bon que la vérité passe avant tout.

M. Anot est originaire du diocèse de Soissons. On prétend qu'il n'a pas brillé dans ses études ; en ce cas, nous aurions eu en lui un de ces exemples, moins rares qu'on ne croit de jeunes gens se développant tardivement, et parvenant à posséder dans l'âge mûr autant et plus de bon sens pratique que quelques-uns des condisciples qui les avaient éclipsés pendant leur jeunesse.

Je mets fin à ma digression sur les missions du Kiangsi en ajoutant 1° qu'il faut faire à la Compagnie de Jésus la justice de reconnaître que c'est à des missionnaires de leur active société que la plupart des

ancienne chrétientés des parties de la Chine que j'ai visitées ont dû leur origine ; 2° que les chrétiens de tout l'empire ont été autrefois plus nombreux qu'ils ne le sont maintenant.

Pour ne parler que de cette province, j'entends dire qu'il n'y a pas une ville qui n'ait eu jadis sa ou ses chapelles chrétiennes. Mais actuellement on ne compte guère, pour toute la Chine qu'un p2.151 fidèle par *mille* païens ! Et bien que, dans toutes les dix-huit provinces, il y ait à présent des conversions de plus en plus nombreuses, mon opinion est que la christianisation générale de ce peuple, si jamais elle doit s'effectuer, ne peut s'attendre que dans un avenir très éloigné encore, surtout depuis que la facilité progressive de circuler et de s'établir dans l'intérieur de l'empire y attire de plus en plus les prédicateurs de toutes les sociétés dissidentes. Cette déplorable divergence dans l'enseignement et dans la pratique du christianisme est pour les Chinois un seminarium d'indifférence, parce qu'ils s'habituent à croire que chacune des nations occidentales a sa religion particulière ; et ils pensent qu'ils sont raisonnables eux-mêmes en conservant la leur. C'est là une conséquence qui vient naturellement à l'esprit d'hommes qui ne veulent pas et qui ne peuvent pas étudier pertinemment la question religieuse.

2 juin 1873. — Départ de Foutcheou pour Tsitou. Quoique tout ait été préparé pour nous mettre en route de bon matin, la pluie nous fait retarder notre départ jusqu'à midi. Dans cet intervalle, mes domestiques n'ayant pas retiré le sac à sapèkes qu'ils avaient posé sur les bagages, quelqu'un a profité de leur inadvertance pour le voler. Il y avait là toute la monnaie nécessaire pour les frais des deux journées de voyage que je me propose de faire. Nous avons lieu de soupçonner que l'auteur de ce larcin est l'un des hommes loués pour p2.152 conduire les brouettes ; mais les preuves manquent pour l'en accuser.

Le hameau de Tsitou, où je me dirige, est au sud-est de Foutcheou, à trois lieues de la ville de Kien-tchang. Pour y arriver, nous suivons par d'assez misérables sentiers et en plaine la rive droite de la rivière qui

vient de ce chef-lieu de département. Une première chaîne de petites collines que nous longeons à trois lieues de notre point de départ est composée de grès rouge, mêlé souvent de grains verdâtres cristallins et aussi de petits cailloux brunâtres. Cette pierre est assez tendre, quoique compacte, et paraît être une roche volcanique.

Je vois cultiver, au pied de ces monticules et le long de la rivière, un grand nombre de pruniers, de pêchers, et de plaqueminiers, qui y forment des vergers très étendus ; mais, cette année, les pruniers et les pêchers sont pauvres en fruits.

En dehors des *Diospyros*, c'est très rarement que j'ai rencontré dans mes voyages de véritables plantations d'arbres fruitiers : un verger de pêchers au Chensi, deux ou trois vergers de poiriers au nord, et celui que je vois aujourd'hui, sont les seuls. Cela fait voir combien les Chinois tiennent peu aux fruits (que d'ailleurs ils mangent toujours dans un état peu ragoûtant de crudité).

Plusieurs camphriers énormes croissent auprès de quelques maisons où nous faisons halte ; j'en vois deux dont le tronc mesure huit ou neuf pieds de diamètre.

p2.153 Toujours peu d'oiseaux au pays : un *Glareola orientalis*, paraissant égaré, chasse aux insectes sur une verte pelouse, sans s'inquiéter de mon très proche voisinage ; quelques merles-mandarins chantent de leur admirable voix du haut des grands arbres qu'ils affectionnent, au lieu de rechercher les sombres buissons comme leurs congénères d'Europe. Je vois aussi un *Buchanga leucogenys*, et quelques autres oiseaux rencontrés précédemment.

Nous nous sommes arrêtés, pour passer la nuit, au bout d'une sale petite ville nommée Chouy-Ouan, où nous avons pataugé longtemps dans la boue avant de parvenir à la chapelle provisoire qui nous donne l'hospitalité et où se réunissent pour prier les chrétiens nouveaux de cette localité. Les divers appartements de cette maison qui tombe en ruine sont en bien mauvais état ; et il n'y en a aucun où nous soyons complètement à l'abri du mauvais temps qu'il fait.

Bien que je n'aie souffert d'aucune maladie depuis mon retour en Chine, je commence à me trouver faible et presque sans force, grâce aux fatigues que j'endure et surtout à l'insuffisance de mon régime alimentaire pendant ces huit derniers mois. Aussi, redouté-je toutes les influences morbifiques, contre lesquelles mon organisme se trouve dans l'impossibilité de réagir ; c'est donc avec répugnance que je me résigne à endurer l'humidité, le froid, ou une trop mauvaise nourriture, toutes choses dont je me préoccupais fort peu dans les temps passés.

3 juin 1873. — p2.154 Arrivée au collège de Tsitou. Ciel couvert, temps menaçant.

Il faut convenir que mes voyages de cette année sont marqués au coin des contrariétés ! Ne voilà-t-il pas que l'un des porteurs de ma chaise a pris la fuite pendant cette nuit ? C'est sans doute lui qui a volé hier mes sapèkes... et quelques paroles un peu fermes que j'ai prononcées devant lui, au sujet de ce vol, lui auront fait peur ? Nous voilà le bec dans l'eau, ne trouvant pas un autre porteur qui veuille remplacer le fuyard. Il y a bien deux autres hommes, effroyablement amaigris par l'opium, qui s'offrent à me porter dans leur chaise ; mais ils demandent plus du double du prix raisonnable et juste, et ma première chaise est déjà payée pour tout le voyage. Enfin, faute de mieux, l'un de mes jeunes hommes de Pékin ayant consenti à aider à porter la chaise, à peu près vide, avec le porteur qui est resté, je me décide à faire à pied le reste du chemin (une dizaine de lieues) malgré la faiblesse insolite que je ressens, probablement à cause de l'humidité à laquelle j'ai été exposé dans le misérable réduit où j'ai passé la nuit dernière.

Rien de nouveau en route ; nous voyageons le long de la même grande rivière. Aujourd'hui encore nous passons au milieu de beaux vergers de pruniers où j'aperçois quelques fruits commençant déjà à rougir ; mais les passants se gardent bien d'y toucher, car, me dit-on, les propriétaires de ces plantations jouissent du privilège de punir p2.155 eux-mêmes les voleurs des peines les plus sévères.

Vers le soir, après avoir traversé en bateau, et exposés à une pluie battante, une autre rivière limpide venant de l'est, nous quittons le bord du fleuve de Kien-tchang, et nous gravissons un massif de collines qui montent jusqu'à quatre ou cinq cents mètres. Nous voyons là quelques gorges très fourrées où l'on me dit que les panthères se sont établies depuis quelque temps. Nous nous y avançons donc avec précaution et le fusil à la main ; mais nous n'y apercevons d'autres êtres vivants que quelques *Suthora webbiana* et une quantité de jolies phalènes jaunes que la pluie n'empêche pas de voltiger d'arbuste en arbuste.

Du haut de ces monticules nous voyons vers le midi une chaîne éloignée de grandes montagnes, et, dans l'intervalle, la ville de Kien-tchang-fou, près de laquelle se distinguent deux grands ponts de pierre à nombreuses arcades ainsi qu'une belle tour bâtie sur un mamelon voisin. C'est au nord-est de ce chef-lieu que se trouve, parmi les petites collines de grès rouge, le collège épiscopal du vicariat. Nous y arrivons pour la nuit... *Hic pax regnat amica.*

@

CHAPITRE XXIV

DU 4 AU 30 JUIN 1873

@

Séjour au Kiangsi central. — Collège de Tsitou ; aspect du pays ; nature géologique ; plantes ; animaux. — Mœurs du gobe-mouches blanc. — Gélatine de figues sauvages. — Fécule de nénufar, excellent aliment. — Le chant du coucou. — Réflexions sur les aptitudes intellectuelles des Chinois. — Promenade à Mi-ouan. — Le *Canis procyonoïdes* ; les oiseaux chanteurs du pays. — Notions chinoises d'histoire naturelle.

4 juin 1873. — p2.157 Séjour à Tsitou. Le temps, qui a été menaçant jusqu'à ce matin, se remet au beau.

Comme on me l'avait dit, le village de Tsitou est à trois lieues de Kien-tchang, chef-lieu de ce département qui confine au Fokién. Tsitou signifie *Septième commune* ; et dans ces pays, le mot *Tou* est employé de préférence pour indiquer un ensemble de hameaux formant une commune, comme on dit ailleurs *wan, tchoang, hao*, etc. Le collège, où l'on élève une trentaine de jeunes Chinois qui se destinent à devenir les collaborateurs des missionnaires, est une assez vaste maison bâtie à l'européenne, c'est-à-dire ayant un étage p2.158 au-dessus du rez-de-chaussée, avec des fenêtres garnies de croisées où la toile de coton remplace économiquement les cassantes vitres. C'est M. Rouget qui est le supérieur de ce bel établissement, et qui dirige et enseigne les séminaristes, avec l'aide d'un confrère indigène et de plusieurs professeurs séculiers, pendant qu'il veille aussi à l'administration de tous les districts chrétiens des environs : c'est une grande besogne, mais son activité suffit à tout.

Après m'être casé magnifiquement dans la plus grande chambre du séminaire, je me mets aussitôt à reconnaître les alentours de ma nouvelle demeure. Le pays est varié, il renferme des rizières et de petites collines assez boisées. Les roches qui constituent celles-ci appartiennent, je pense, aux formations secondaires, et consistent en grès rouges et gris, mêlés de marnes argileuses des mêmes nuances,

semblables à ceux que nous avons observés en chemin. Vers l'est et le sud-est, se voient de petites montagnes qui, me dit-on, continuent en s'élevant jusqu'au Fokién. Au sud-ouest, au delà du chef-lieu, s'aperçoivent d'autres montagnes d'environ quinze cents mètres d'altitude ; et derrière elles paraît, à une quinzaine de lieues de distance, un pic isolé bien plus élevé, et qu'il me faudra aller reconnaître plus tard.

Le pays, sans être boisé, offre un bon nombre de bouquets de grands arbres, et les bords des cours d'eau sont richement revêtus de plantes. Je puis dire que cet ensemble de plaines, de collines et de p2.159 montagnes, arrosées par de nombreux ruisseaux et par des rivières, forme pour moi l'une des plus belles régions que j'aie encore rencontrée dans mes longs voyages de Chine. Aussi, la première impression que me fait l'aspect du paysage de Tsitou est-elle des plus agréables, esthétiquement parlant.

Cependant, la végétation de ces monticules offre peu de variété. Le *Pinus sinensis* y est l'arbre le plus abondant ; l'autre seul arbre résineux est le *Cunninghamia lanceolata*, fort rare. Le *Liquidambar formosana*, le *Pistacia sinensis*, le *Fortunea sinensis*, le *Celtis caudata*, sont assez communs, ainsi que deux ou trois espèces de *Quercus* : l'un de ces chênes a les feuilles minces, non dentées et allongées, et forme une nouveauté pour moi. Il y a aussi abondance d'un arbre à feuilles persistantes, de quatrième grandeur, qui est maintenant couvert de ses belles fleurs blanches ressemblant à celles des *Camélias.* Les *Planera* sans piquants et des *Rhus semialata* croissent çà et là dans les ravins ; le long des ruisseaux on voit des acacias d'Égypte et le julibrisin, de grands saules marceaux, l'arbre à suif, etc., mais point de peupliers ni d'aulnes. Le camphrier est commun auprès des habitations, avec quelques rares ormeaux et des saules pleureurs. L'arbuste le plus commun est le *Vitex negundo* ; il recouvre tous les terrains secs, où l'on trouve aussi quelques pieds de *Cœsalpinia*. Une éricacée, rappelant beaucoup notre *Arbutus uva-ursi*, prodigue maintenant ses fleurs en p2.160 clochette. Les deux espèces d'azalées du pays sont défleuries

déjà, de même que la glycine, les rosiers blancs, et les *Ligustrum lucidum* et *sinense.* Tous les vieux arbres sont enserrés par les innombrables lianes des figuiers parasites, qui souvent les font ployer sous leur poids. Mais je ne vois point ici le curieux figuier rampant, qui fructifie sous terre, et qui abonde tant dans l'ouest de l'empire ; les lierres, de même que les autres araliacés, y sont également peu abondants. La seule clématite du pays ressemble au *Cl. vitalba* d'Europe ; mais j'en ai vu une autre espèce fort belle, en route, portant de grandes fleurs bleues isolées. Actuellement il n'y a point ou presque point de plantes herbacées en fleurs.

Les oiseaux que j'aperçois aujourd'hui ne m'offrent aucune nouveauté. Je reconnais : *Picus lancola, P. mandarinus, P. kalaensis, Turtur sinensis, Leucodioptron chinense, Garrulax perspicillatus, Pomotorhinus stridulus, Suthora webbiana, Munia acuticauda, Passer montanus, Garrulus sinensis, Urocissa sinensis, Ceryle rudis, Alcedo bengalensis, Enicurus sinensis, Motacilla alboïdes, Parus minor, Milvus Govinda.*

En fait de quadrupèdes, je ne vois qu'un chevrotin à teintes rousses (*Cervulus sinensis*), que les chiens font partir du milieu des broussailles, pas loin de notre maison. Espérons que je parviendrai à m'emparer de ce joli animal, qui ne paraît pas rare au pays, et dont je désire constater les rapports avec le Cervulus lacrymans du Setchuan.

5 juin 1873. — p2.161 Tsitou. Beau temps ; il redevient chaud.

Le voisinage d'un sale ruisseau (que mes confrères ont nommé *le Cocyte*) et des rizières rendent les nuits fraîches dans notre maison, et empestent l'atmosphère : aussi ne m'étonné-je pas d'entendre dire que cette vallée est malsaine et très fiévreuse, malgré sa grande largeur et les bosquets qui la décorent. Il nous faudra user de précautions pour déjouer la *Malaria*, pendant tout le temps des grandes chaleurs que nous resterons ici à respirer les effluves paludéens.

La chasse aux insectes nous donne d'assez bons résultats ; mais il n'en est pas de même pour les animaux supérieurs. Outre les oiseaux

cités hier, je vois la perdrix des bambous (*Bambusicola thoracica*) le faisan à collier interrompu, et l'*Astur soloensis*. Ce petit épervier, remarquable par la brièveté de ses tarses et par la blancheur de ses parties inférieures, paraît fixé au pays pour y nicher.

6 juin 1873. — Tsitou. Temps beau et chaud. Aujourd'hui nous capturons un *Ninox japonicus* ; c'est la première fois que je rencontre cette curieuse chouette aux pattes presque nues et à la face emplumée. Nous prenons aussi le *Sitta sinensis* typique, et deux beaux *Tchitrea Incei*, roux et à queue longue.

A propos de ces derniers oiseaux, j'observe un petit trait de leurs mœurs, que je veux consigner p2.162 ici. On sait que dans ce magnifique genre de moucherolles, les vieux mâles ont tout le plumage d'un blanc pur, excepté la tête qui est d'un vert-bronzé, avec les deux plumes médianes de la queue allongées démesurément. Ce soir j'ai rencontré un couple de ces oiseaux, à plumage roux, qui étaient occupés évidemment à chercher un endroit favorable pour leur nid ; j'étais à considérer ces élégantes créatures, au bec et aux pattes du plus beau bleu de cobalt, quand survient sous la feuillée un malencontreux rival, d'un blanc éclatant. Naturellement, c'est un combat sans pitié qui s'engage aussitôt entre les deux prétendants, sans que la belle (il faut dire la *laide* pour les oiseaux) perde rien de sa placidité. Celle-ci paraît regarder d'un œil indifférent les généreux assauts de ses adorateurs aux longues pennes ; mais, elle a fini sans doute par donner quelques signes de ses préférences, ou bien, les combattants se trouvent déjà hors d'haleine, quand l'un de ceux-ci (le rouge, le premier mari), prend tristement la fuite et s'éloigne sans retour de l'ombreux bocage où il comptait élever sa nichée. Il m'est arrivé plusieurs fois dans mes voyages de rencontrer des oiseaux mâles qui avaient été évincés de la sorte, et qui étaient condamnés à passer solitairement toute la belle saison : cela a lieu surtout dans les oiseaux polygames et dans les oiseaux polyandres.

Deux espèces de *Tchitrea* visitent la Chine : celle dont je parle ici et qui voyage jusque dans la Mantchourie, et le *Tchitrea princeps*, qui touche p2.163 aux côtes orientales dans son passage au Japon, et qui se reconnaît à sa queue noire. Ces moucherolles, connus des Chinois sous le nom de *ruban blanc, ruban rouge*, à cause de la longueur de leurs plumes caudales, vivent de papillons principalement.

Au soir, j'acquiers deux beaux *Cerambyx*, d'une couleur grise pulvérulente, avec le haut des élytres garni de points saillants : ce capricorne vit et se propage sur le figuier ordinaire ; et l'on a beaucoup de peine à défendre contre ses ravages quelques pauvres arbres de cette espèce qui sont plantés dans la cour du collège.

7 juin 1873. — Beau temps ; très chaud (Tsitou).

Course aux bosquets de pins, de camphriers, de liquidambars et de chênes, qui sont répandus isolément vers le sud-est de notre vallée.

Nous prenons sur les vieux pins plusieurs beaux buprestes, qui me rappellent le *B. mariana*, du midi de la France, et un *Chrysochroa* vert, dont les élytres ne sont pas rayées de rouge. Nous capturons encore un grand *Trichodes* nouveau et plusieurs *Melolontha* intéressants ; un *Alauda cantarella*, une couleuvre nouvelle, à teintes blondes, et plusieurs lézards marqués de vert aux flancs, font aussi partie de la chasse de cette journée où un brûlant soleil n'a pas cessé de nous fatiguer. Une belle chauve-souris rousse dont nous nous emparons dans la soirée, dans notre maison, tenait son petit caché sous ses ailes : je ne connais pas ce p2.164 chéiroptère, qui a l'air d'un *Vespertilio*, ayant des oreilles courtes et la peau du front épaisse et plissée.

8 juin 1873. — Il pleut pendant tout le jour (Tsitou).

Pas de nouveauté, si ce n'est que je vois au soir voler deux oiseaux nocturnes, dont l'un assez grand ne peut se rapporter à aucun des hiboux que je connais en Chine : c'est peut-être le *Bulaca newarensis*, que M. R. Swinhoe a signalé à Formosa.

9 juin 1873. — Tsitou. Très forte pluie tout le jour ; l'humidité devient pénible.

A propos des figuiers grimpants, dont j'ai parlé dernièrement, j'apprends aujourd'hui que ces deux plantes parasites, dont les analogues abondent en Cochinchine donnent plus tard de belles figues, grandes et de forme ordinaire, mais qui ne sont pas mangeables. Ces deux espèces se ressemblent beaucoup par la feuille et le fruit ; mais il n'y en a qu'une qu'on utilise pour faire ce qu'on nomme ici *Léang-fén*, de la gélatine. Voici comment on procède : quand les figues sont mûres, on les récolte à *attrape qui peut* ; et après les avoir exposées au soleil pendant quelque temps, on en enlève les petites graines (qui sont dépourvues de la pulpe sucrée), et on les fait sécher sur des claies. Alors on souffle dessus et l'on vanne pour enlever toute poussière et les petites enveloppes scarieuses.

Quand on veut préparer un seau de léang-fén, p2.165 on prend une poignée de ces graines de figue, qu'on coud dans un sachet de toile forte ; on jette ensuite le tout dans le seau rempli de l'eau la plus froide possible, et on l'y laisse pendant plusieurs heures. De temps en temps on froisse à la main le sachet, pour en faire sortir la matière gélatineuse contenue dans les petites graines. Peu à peu l'eau prend une consistance de gélatine, et la préparation est faite. On prend cette substance telle quelle, ou bien assaisonnée de sucre ou de vinaigre ; et l'on me dit que cette gélatine incolore est très rafraîchissante, et que pendant l'été les Chinois en vendent beaucoup sur les chemins : le bas prix auquel on la donne prouve la facilité de sa fabrication.

M. Rouget, qui, en sa qualité de directeur du collège, porte intérêt à la question alimentaire, me parle aussi d'une autre industrie culinaire, particulière à ces pays. Il paraît que les fruits des abricotiers ne mûrissent guère ici ; mais on a trouvé moyen de les utiliser quand même. On les cueille quand ils ont acquis leur développement normal, puis on les trempe dans de l'eau bouillante, pendant quelques moments. Ensuite on les place par couches dans un grand vase de terre, en y mêlant beaucoup de sel de cuisine ; après plusieurs jours,

quand le sel a bien pénétré les abricots, on les retire du récipient, on les étend sur des claies de bambou, et on les laisse ainsi sécher au soleil et se racornir pendant un mois. Ainsi préparés, ces fruits se conservent indéfiniment, et p2.166 ils forment un aliment, ou plutôt un condiment très estimé et très recherché pour accompagner le riz. Les médecins le prescrivent souvent aux malades convalescents, pour aiguiser leur appétit.

10 juin 1873. — Tsitou. La pluie, qui a continué à tomber la nuit et ce matin, cesse vers le soir. A huit heures, mon baromètre marque sept cent cinquante-deux millimètres, et le thermomètre vingt-cinq degrés dans ma chambre.

Nous prenons un petit héron, d'une couleur générale ardoisée (*Butorides javanicus*), espèce que je n'avais point observée encore en Chine ; un *Lanius magnirostris*, un *Pericrocotus cantonensis* et un *Sitta sinensis.* La chasse aux insectes donne aussi de bons résultats.

Hier j'ai pris note de deux industries culinaires assez curieuses de ce pays ; en voici une troisième qui me vient de la même source, et pour laquelle, me dit-on, ce département a de la renommée : il s'agit du *ngo-fén*. J'ai vu que par toute la Chine la magnifique nymphéacée à grandes fleurs purpurines, connue sous le nom de *Nelumbium speciosum*, jouit d'une grande estime, non seulement pour sa beauté, mais comme plante alimentaire et médicinale. Mais jusqu'ici c'était seulement la racine et les graines que j'en avais vu employer, telles quelles, ou assaisonnées de sucre. Ici, et peut-être aussi ailleurs, on sait extraire de cette grande racine une fécule blanche, qui, dit-on, est très corroborante. Pour en préparer un bol, on p2.167 met au fond du vase une seule cuillerée de cette farine, et on verse dessus de l'eau bouillante en l'agitant rapidement au moyen d'un bâtonnet. Cette matière blanche perd sa couleur presque immédiatement pour ressembler à de la gélatine, et toute l'eau du bol se trouve changée en une belle masse transparente et consistante. Mais, par le refroidissement, elle devient brune et solide. Mêlé d'un peu de sucre, le

ngo-fén est excellent pour les malades, et aussi pour ceux qui ne le sont pas.

Une autre fécule analogue, mais plus estimée encore, s'obtient de la racine de ko-tén ou haricot à chanvre (*Pachyrhyzus Kempferi*) et porte le nom de ko-fén.

11 juin 1873. — Tsitou. Pluie encore, pendant tout le jour.

Dans un répit laissé par le mauvais temps, je capture une petite mésange, de la section des *Psaltria*, qui présente des caractères nouveaux pour moi. Cet oiseau a la taille et les formes du *Psaltria concinna* ; mais il n'a de roux que sur la partie antérieure de la tête ; en place de la tache noire isolée de la gorge, il porte un collier formé par de petits points de cette couleur ; de plus les parties inférieures sont blanchâtres, au lieu d'être très rubigineuses. D'ailleurs, le bec et les pattes sembleraient annoncer un sujet adulte. — En cas de nouveauté d'espèce, ma jolie petite mésange porterait le nom de *Psaltria sophia*. — Si, par hasard, cet oiseau n'était que le jeune âge du p2.168 *Psaltria concinna*, je crois qu'il faudrait aussi regarder le *Mecistura vinacea*, de Verreaux, que j'ai pris à l'Ourato, comme le jeune du *Mecistura glaucogularis* de Gould ; parce qu'alors il serait avéré que toutes ces petites espèces de Parides commencent par être parées d'une livrée qui semblerait complète, mais qui se modifie entièrement après la première mue et se fixe pour le reste de la vie.

Nous avons encore au pays le *Buchanga leucogenys,* le *Volvicivora melaschistos* et l'*Eurystomus orientalis* qui y sont établis et nichent sur les plus grands arbres : ces insectivores font une guerre acharnée aux coléoptères et sont pour moi des concurrents désagréables. Le seul coucou que je voie et entende ici est le *Cuculus micropterus* dont le cri ou chant peut se représenter exactement par les notes suivantes : *la, sol, sol, mi*, répétées à satiété, à la manière de tous les coucous. Comme je n'ai point distingué ici la voix du *Cuculus sparveroïdes*, je pense que nous avons dans cette espèce un oiseau plus septentrional.

12 juin 1873. — Tsitou. Encore mauvais temps au matin ; il paraît vouloir s'arranger au soir.

Fête de l'Ascension. Dans la plupart de nos séminaires de la Chine, les principales fêtes de l'année sont célébrées avec toute la solennité que les circonstances permettent, toutes nos cérémonies catholiques et le chant ecclésiastique y sont exécutés aussi exactement qu'en Europe, par les jeunes étudiants indigènes. Les Chinois ont p2.169 l'esprit attentif, et, quand ils le veulent bien, ils imitent et ils apprennent facilement tout ce qu'on leur enseigne, pourvu qu'il ne s'agisse pas de sciences qui demandent du raisonnement et un esprit logique et profond. Leur mémoire est généralement meilleure que la nôtre, parce que c'est la seule faculté intellectuelle que cette race cultive, depuis d'innombrables générations, dans l'étude de leurs hiéroglyphes dont le nombre monte jusqu'à quatre-vingt mille et plus ; en outre, les aptitudes mimiques sont très développées chez eux. Ceci est tellement vrai que j'ai entendu des officiers instructeurs européens, qui étaient employés à apprendre le maniement de nos armes aux troupes chinoises, déclarer qu'ils réussissaient à enseigner en deux mois aux soldats de cet empire ce qui demanderait un an de travail pour les conscrits de notre Occident. Voilà pourquoi, nous et nos compatriotes d'Europe, nous trouvons facilement dans les hommes de la famille jaune des collaborateurs et des serviteurs qui nous comprennent parfaitement, et qui s'acquittent de leur besogne avec une intelligence et une minutieuse attention qu'on rencontre rarement ailleurs.

Nous devons admettre que les Chinois possèdent des qualités d'esprit très estimables, et difficilement pouvons-nous nous rendre compte de cet état stationnaire où leur civilisation est restée depuis de si longs siècles. D'après moi, cette apparente contradiction trouve son explication : 1° dans cette constante application que l'autorité y a mise p2.170 de tout temps à empêcher toute sorte d'innovation, et par laquelle elle a réussi à conserver jusqu'aujourd'hui l'empire le plus ancien de la terre ; 2° dans son écriture idéographique, si difficile, si compliquée : je pense que la littérature d'un peuple est autant la *cause* que l'*effet* de sa

civilisation. Pour que les dispositions progressives de l'esprit humain se développent indéfiniment, il faut que les résultats des méditations et des observations des hommes de talent soient consignés dans des livres, dont le contenu puisse être assimilé sans trop de peine par les générations subséquentes et servir de point de départ, de base et de motif aux élucubrations des travailleurs à venir. Mais en Chine, la lecture et l'intelligence des livres est tellement difficile, que les efforts de la mémoire absorbent toutes les autres facultés des étudiants ; et qu'un homme est devenu déjà vieux, quand il peut comprendre un certain nombre d'ouvrages, c'est-à-dire que son esprit n'a plus ni l'énergie nécessaire ni même le désir de faire un pas de plus que ses devanciers. Les études de plusieurs centaines de milliers de lettrés s'y réduisent à un travail d'*assimilation*... Ils vivent du passé et dans le passé ; l'avenir ne compte pas, n'existe pas pour eux. Les plus savants se font gloire de connaître tant de vieux ouvrages, de parler et d'écrire comme tel ou tel auteur antique... Personne ne songe à acquérir une notion nouvelle, à s'expliquer les phénomènes de la nature, à savoir ce qu'il y a ou n'y a pas hors de chez eux, à p2.171 sortir de leur histoire matérielle... Rien, chez eux, qu'une imitation servile du passé, un roulement perpétuel autour du même point, une rumination indéfinie du même *bol* intellectuel ! Et il en sera toujours ainsi tant que les Chinois n'adopteront pas un alphabet phonétique, puisque chaque objet nouveau, chaque idée nouvelle, en exigeant la création d'un caractère idéographique nouveau, engendre un surcroît de difficultés pour l'étude. Il faut avouer que si la littérature hiéroglyphique était une invention de la politique des gouvernants chinois, pour conserver leurs peuples dans un *statu quo* éternel, nous n'aurions qu'à admirer l'efficacité incomparable de leur découverte î

Mais je reviens de ma longue digression sur l'*esprit chinois,* où m'ont entraîné les loisirs de la fête et du mauvais temps, pour ajouter qu'il me semble que les Kiangsinois sont, de tous les peuples de l'empire que j'ai visités, ceux qui montrent le moins de dispositions pour la musique (et ce n'est pas peu dire). J'ai une preuve de cela dans

la manière peu satisfaisante dont nos étudiants chantent aujourd'hui à la chapelle. J'ai beau faire ronfler l'*harmonium*, je ne parviens pas à retenir dans le ton leurs voix nasillardes. Quant au chant populaire, que les campagnards ont le bon goût de prodiguer rarement, c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus rudimentaire, de plus limité, de plus monotone : trois ou quatre notes répétées *in æternum* ! — Après tout ce que je vois et entends, ici et ailleurs, de musique et de musiciens p2.172 chinois, je ne sais vraiment comment comprendre tout ce que le savant père Amiot a écrit, dans sa belle monographie de la musique des Chinois, à propos du goût et de l'application de ce peuple pour l'art aimable des sons : si tout cela a existé autrefois, il faut dire que les goûts ont bien changé avec les temps.

Enfin, je retourne à mes moutons, ou à mes bêtes : depuis mon premier voyage au Kiangsi, j'entends souvent parler d'un *canis*, à courte queue (*sic*), qui vivrait dans cette partie orientale de la province, et auquel on donne ici le nom de *Touanmy-Kéou*. D'après les descriptions, plus ou moins inexactes, qu'on m'en a faites, je ne saurais à quelle espèce connue rapporter cet animal. Aussi, ai-je le plus vif désir de me rassurer à son sujet. En conséquence, je prépare tout aujourd'hui pour que l'un de mes chasseurs pékinois puisse partir demain matin, afin de chercher et me rapporter, coûte que coûte, cette bête, ou un fragment quelconque d'icelle qui me la fasse connaître. C'est dans les grandes montagnes du sud-sud-ouest qu'il devra diriger ses recherches ; il aura, pour le guider et porter son bagage, un homme connaissant bien ces pays : je lui laisse la latitude d'une ou de deux semaines pour accomplir sa commission.

13 juin 1873. — Tsitou. Beau temps. Baromètre, 751 millimètres. Aujourd'hui nos séminaristes ont un congé p2.173 extraordinaire en mon honneur ; et tout le monde va passer la journée à deux lieues d'ici, parmi les petites montagnes du sud-est, dans une fort jolie vallée nommée Mi-ouan.

Les collines de Mi-ouan sont fraîches, assez bien boisées, et les vallons y nourrissent les plus belles bambouseraies que j'aie vues en Chine. Quant aux bambous sauvages, ils y croissent en abondance, comme partout, mais sans dépasser les proportions des roseaux de marais. La plante la plus intéressante que j'aie rencontrée sur ma route est un *Bignonia* grimpant, à grandes fleurs rouges : je suis étonné que les Chinois n'aient point introduit ce bel arbuste parmi leurs plantes ornementales.

Grâce au beau soleil qu'il fait, les insectes sont assez nombreux aujourd'hui, et nous en faisons une bonne récolte. Mais, ce qui m'étonne beaucoup, c'est de voir si peu d'oiseaux dans une contrée qui paraît offrir tout ce qu'il faudrait pour le bien-être de ces animaux, c'est-à-dire des arbres, des buissons, des ruisseaux, etc. C'est que, très probablement, les quadrupèdes carnassiers des genres *Mustela, Viverra* et *Felis*, y sont aussi abondants.

Les espèces emplumées que j'observe aujourd'hui (en dehors du *Hoamy* qui pullule partout), sont l'*Athene Whitelyi*, le *Rolle* d'Orient, le *Drongo* cendré, et un autre drongo qui m'a paru être le *Dicrurus cathœcus*. J'ai entendu, ici aussi, un grand *Pomatorhinus* dont le cri ressemble assez à p2.174 celui du Tsing-ling : il serait étrange que ce fût le même oiseau. En cherchant bien parmi les broussailles les plus fourrées, je découvre quelques petits oiseaux et je parviens à m'en procurer trois exemplaires : ils appartiennent à deux espèces intéressantes et non signalées encore dans la Chine orientale ; l'un ressemble à l'*Alcippe nipalensis*, et l'autre paraît être l'*Alcippe brunnea,* de Formosa.

14 juin 1873. — Tsitou. Beau temps ; vent du sud. A midi, le thermomètre : trente-et-un degrés, et le baromètre sept cent quarante-huit millimètres.

Bonne chasse d'insectes ; l'un de ceux-ci offre des formes tout à fait nouvelles pour moi et pour l'entomologie de la Chine : c'est un *Trictenotoma*, un gros lamellicorne dont les antennes assez longues ne

se plient pas en coude, et dont les mandicules sont très robustes. Ce beau coléoptère est aplati, et il a ses parties supérieures couvertes d'un petit duvet gris et couché ; il paraît se développer dans les vieux chênes.

15 juin 1873. — Tsitou. Beau temps. Baromètre : 749 millimètres.

Repos du dimanche ; pas de nouveautés.

Le vent du sud, qui a soufflé hier toute la journée et qui rendait la chaleur supportable, ayant cessé vers la nuit, nous avons aujourd'hui un temps accablant. La nuit dernière, il m'a été impossible de p2.175 m'endormir, même couché sur le plancher, tant je me sentais oppressé et la respiration gênée. Quel terrible climat que celui-ci ! — Certainement, d'autres éléments que la chaleur contribuent à rendre le temps plus ou moins insupportable ; car j'ai enduré, sans souffrir comme ici, des températures plus élevées que celles que nous avons dans cette contrée, au Caire en Égypte, dans la rade d'Aden en Arabie, et à Pékin même où le thermomètre monte jusqu'à quarante-quatre degrés.

16 juin 1873. — Tsitou. Ciel couvert et petite pluie.

Nous passons notre journée en courses, parmi les bosquets et les petites collines voisines. Nous prenons un nouveau serpent roux, dont les bandes noires annulaires sont très distantes l'une de l'autre. Nous tuons encore un *Athene*, deux *Buchanga*, l'un cendré-clair et l'autre cendré-foncé, un *Corydella sinensis*, etc. L'*Eurystomus* est assez commun au pays, il y niche sur les pins les plus élevés : ce magnifique rolle, vert et bleu et au gros bec rouge, a un naturel très méfiant. Il a le vol haut et soutenu, et pousse souvent un cri rauque et désagréable, qu'il répète à satiété : kakaka, kakaka, kakaka. J'observe que ses petits, n'étant encore qu'à demi emplumés, sortent volontiers de leur nid pour se mettre à l'abri du soleil à son ombre.

17 juin 1873. — Tsitou. Ciel couvert et menaçant ; Quoique le temps soit bien douteux, j'ai un si p2.176 grand désir de mieux

reconnaître les montagnes boisées de Mi-wan, que je pars de grand matin pour y passer la journée entière. Chemin faisant, j'abats un mâle adulte d'*Accipiter soloensis* : ce joli épervier niche ici ; et, quand il vole, il paraît tout blanc en dessous, excepté au bout des ailes.

A peine sommes-nous parvenus au milieu de nos montagnes, que nous sommes surpris par une grosse pluie et entièrement mouillés pour le reste de la journée. Aussi, notre chasse est-elle misérable : je ne revois plus mes intéressants becs-fins de l'autre jour. Parmi le petit nombre des insectes capturés, je n'ai de bon qu'une jolie espèce de *Cicindela*, ressemblant un peu à la splendide *Cicindèle de Chine*, une belle cétoine bleue, et un grand lépidoptère fauve, d'un type tout tropical et nouveau pour moi.

De plus, sur le tronc sec d'un chêne mort, je récolte une plante extrêmement curieuse : c'est un cryptogame filiforme, d'une couleur brune, dépourvu de tout appendice frondal, long et mince comme du crin, et croissant sur l'écorce et dans les cavités de l'arbre pourri, en imitant une grande touffe de barbe noire. Ce crin végétal est tout à fait nouveau pour moi ; j'en ai ramassé un paquet pour le Muséum.

Pendant les haltes auxquelles nous oblige la pluie, j'entends encore plusieurs fois et de bien près le grand *Pomatorhin* ; et je me convaincs de plus en plus que nous avons affaire ici à un oiseau différent du *Pom. gravivox.*

18 juin 1873. — p2.177 Tsitou. Encore une journée de pluie.

Aujourd'hui M. Rouget me mène visiter quelques chrétiens de notre voisinage. Deux d'entre eux sont devenus riches par le commerce du thé ; et l'un a poussé son amour-propre chinois jusqu'à acheter des boutons bleus pour ses fils et le bouton rouge pour lui-même : ce dernier donne un grade équivalant à celui de Tao-taé, ou mandarin de préfecture. On sait que la vente des boutons constitue un revenu considérable de la couronne ; et un grand nombre des hommes qui ont leur chapeau orné d'un globule, doivent cet honneur à leur argent et non point à leurs mérites littéraires, civils ou militaires.

Pendant cette promenade, un de nos élèves me montre une petite herbe rampante, inconnue, qui croit au bord des rizières, et au moyen de laquelle il me dit qu'il a guéri sa grand'mère des fièvres intermittentes. On ne *mange* pas cette plante (en Chinois on dit : *manger* et non *prendre* une médecine) ; mais on en fait un tampon (qui varie suivant le sexe de la personne malade !) avec lequel on bouche l'une des narines.

Comme cela a lieu pour tous les coucous du monde, pendant ces journées pluvieuses le *Cuculus micropterus* fait entendre plus que jamais son chant de quatre notes.

19 juin 1873. — Tsitou. Pluie encore.

Mon chasseur Ouang revient du Nifang : il p2.178 apporte deux grandes et belles chauves-souris, à museau membraneux, qui ont la moitié supérieure du dos blanchâtre. Les chrétiens de ces montagnes lui ont procuré aussi deux jeunes *Nyctereutes procyonoïdes*, qu'ils nomment Long-kéou et qu'ils prétendent être le même animal que le *Touan-mi-kéou*, de Tsitou. Il n'y a donc pas là un *Canis* nouveau, mais les couleurs d'un brun jaunâtre de l'espèce que nous avons ici sembleraient éloigner celle-ci de celle de la Mantchourie et du Japon septentrional, pour laquelle les auteurs indiquent des nuances différentes. Les *Nyctereutes* sont des renards en miniature ; mais leurs formes tiennent le milieu entre celle du genre *Canis* et celles du genre *Viverra*.

Mon pékinois me dit que les montagnes où il s'est avancé vers le sud-est de Kien-tchang, jusqu'à cent soixante li d'ici, sont aussi considérables que celles d'Inkiapo ; et que, à cinquante li plus loin, il existe une autre montagne pyramidale, qui passe pour la plus haute de la contrée. Ce chasseur a vu très peu d'oiseaux et d'insectes pendant son excursion, à cause, sans doute, du mauvais temps qu'il a fait ; mais on lui a dit que là aussi vivent le sanglier, le chevrotin roux et le brun (?) (peut-être le *Cephalophus* de Moupin), le porc-épic, le pangolin ; mais point de phasianide particulier.

Parmi le petit nombre d'autres objets provenant de ce voyage, je remarque une vipère semblable à celle que j'ai prise abondamment à Kiou-kiang, p2.179 en 1868, et qui a été identifiée avec le *Trigonocephalus Blomhoffii*, de Pékin.

20 juin 1873. — Tsitou. Encore la pluie.

Protégés par le mauvais temps, le faisan à collier et la perdrix des bambous viennent pâturer jusque tout près de notre établissement, ainsi que les nombreux *Hoamy*, le *Garrulax* et le *Pom. stridulus*. Les familiers *Munia acuticauda* sont cantonnés auprès de nous, avec les pétulants *Passer frontanus*.

Les rats, que la pluie pousse aussi en plus grand nombre dans notre maison, sont ici d'une taille moyenne, ont la queue fort longue et un poil très grossier mêlé de brun et de roux ; mais ils ne portent pas sur le cou la tache ocracée qu'ont leurs congénères de Kiou-kiang : c'est donc encore une nouvelle espèce à ajouter à celles déjà si nombreuses que j'ai rencontrées en Chine. Serait-ce le *Mus Alexandrinus*, que M. Swinhoe indique au Fokién, et que je ne connais pas encore ? — Je suis étonné d'avoir reconnu plus de vingt espèces de rats en Chine, quand notre Europe n'en possède que si peu d'indigènes.

21 juin 1873. — Tsitou. La pluie cesse dans l'après-midi.

Je profite de la cessation de la pluie pour aller à un petit bois voisin, où sont cantonnés plusieurs oiseaux. Nous y tuons plusieurs bonnes espèces, et un *spizixos*, oiseau que je n'avais pas signalé p2.180 encore si loin des grandes montagnes. Notre chasse des coléoptères est aussi assez bonne ; mais, il n'y a aucun *Carabe* au pays, et très peu de carabiques.

Les oiseaux chanteurs que nous entendons ici à cette époque sont : 1° le merle au bec jaune (*Merula sinensis*) ; 2° le *Hoamy*, lequel, s'il n'est pas le plus mélodieux, est certainement le plus énergique crieur de nos collines ; 3° le *Copsichus saularis*. Ce dernier et joli oiseau, noir et blanc, qui remue sa queue en cadence d'une façon si curieuse, reste

familièrement auprès des habitations humaines ; on l'y voit perché sur les toits et les pieux, sifflant continuellement son chant assez varié et non dépourvu d'agréments. Point de Lusciniopsis ici ; et surtout point de ces mélodieux chanteurs des bois d'Europe, dont les ramages contribuent à y faire le printemps poétique.

22 juin 1873. — Tsitou. Pluie encore, avec répit au soir.

Dans une promenade que je fais en compagnie de nos élèves, nous faisons une abondante moisson d'un grand *Anomala* vert, dont le dessous est d'un violet cuivré, et d'autres insectes, parmi lesquels figure une nouvelle espèce d'*Ascalaphus*. Sur les bords d'un ruisseau, je ramasse des *Cyrœna* et des *Unio* à valves épaisses et rugueuses, qui forment encore une nouveauté pour moi.

Comme il n'y a au pays aucune sorte de fruits, p2.181 ni sauvages ni domestiques, les oiseaux y vivent d'insectes maintenant. Et, en particulier, le rolle, le drongo, le *Volvicivora* détruisent un grand nombre de coléoptères, dont il nous arrive souvent de trouver les débris par terre. Une magnifique élatéride verte, que j'ai recueillie à moitié dévorée ainsi, offre la particularité de continuer à vivre dans ma chambre *depuis douze jours*, quoiqu'elle ait été entièrement privée de son abdomen par le bec d'un oiseau... ! Par où respire ce pauvre insecte ?

23 juin 1873. — Tsitou. Bien que l'air soit lourd et le ciel chargé de nuages, la journée passe sans pluie.

Pendant que mes deux chasseurs vont passer la journée sur le sommet boisé d'une montagne voisine, je parcours nos alentours sans rien rencontrer de particulier. Mais, j'observe un grand rapace inconnu, volant au haut des airs, et que deux éperviers harcellent de leur mieux. Cet oiseau pousse un petit cri en deux notes aiguës, et paraît avoir un cou allongé. Est-ce un vautour, un gypaète, ou bien peut-être une de ces grandes cigognes indiennes, qui n'ont jamais été signalées en Chine ?

24-25 juin 1873. — Tsitou. Deux belles journées.

Hier, la Saint-Jean et fête chômée. Rien de nouveau, si ce n'est que j'apprends qu'un Sorex, à forte odeur de musc, est commun au pays, dans p2.182 les canaux : c'est sans doute le *Sorex murinus*, que je n'ai jamais rencontré en Chine, mais que je sais vivre au midi, de même que dans l'Inde.

Aujourd'hui, les élèves ont une promenade extraordinaire, et je vais avec eux passer la journée sur ce qu'on nomme ici le Mont-à-la-Pagode à une lieue au nord-ouest de Tsitou. C'est une colline, composée de grès rouge et gris, dont la partie supérieure est assez garnie d'arbres. Il y a là deux belles pagodes, dont l'une couronne le sommet et n'est pas habitée ; la seconde, placée au haut d'un vallon très agréable et à proximité d'une fontaine dont l'eau fraîche jaillit du rocher, abrite trois ou quatre bonzes qui, paraît-il, sont de nos amis. C'est là que s'est arrêtée notre escouade d'étudiants ; et ce sont ces religieux païens qui préparent notre thé et notre petit dîner champêtre.

Comme le temps est splendide, quoique chaud, je me délecte à parcourir en tout sens ces bois solitaires. J'y entends, pour la première fois ici, notre coucou vulgaire ; tandis que le *Cuculus micropterus* y crie de tous les côtés et est fort abondant. Il y a peu d'insectes, et rien de nouveau en dehors d'un *Lepturus*, d'un curieux *Hispa*, et d'un énorme diptère, hérissé de poils raides, de la section des *Asiles*.

Du sommet de la colline on distingue très bien vers l'est et vers le sud, des massifs de montagnes assez hautes ; mais c'est toujours le Kun-fong-shan qui paraît le pic le plus éminent, et je le vois p2.183 devant moi, à la distance apparente de deux à trois journées de marche.

Pendant notre retour au séminaire, nous traversons un ruisseau où j'aperçois une quantité de vrais goujons ; j'y prends un très joli petit poisson, une espèce de *macropode*, dont le corps est rayé transversalement de rouge et de vert, et dont les ailes et la queue sont allongées en fils.

Mes jeunes Pékinois, que j'avais envoyés chasser à Mi-wan, en reviennent les mains vides, n'ayant pris qu'un seul *Alcippe* et un petit nombre d'insectes insignifiants.

26 juin 1873. Tsitou. Très beau temps.

Un de nos confrères indigènes, natif d'un village voisin, vient de rentrer chez lui, après avoir passé plusieurs mois dans les montagnes qui touchent au Fokién, dans la petite chrétienté de Ouang-ma-tsaé. Ce vieux prêtre vient nous faire une visite aujourd'hui, et il m'apprend qu'il vit là une grande espèce d'antilope, que les chasseurs recherchent avidement, pour son sang qui entre dans la médecine chinoise et se vend sur les lieux au poids de l'argent. Le dernier printemps, on a tué un de ces animaux, du poids de cent vingt livres ; et il paraît qu'il en existe qui pèsent jusqu'à cent quatre-vingts livres chinoises. — Aurions-nous dans ce pays le *Nemorhedus Edwardsii* du Setchuan ? C'est bien probable. Dans tous les cas, c'est une information précieuse pour moi, et p2.184 dont je profiterai après les grandes chaleurs de l'été.

Cet homme intelligent et instruit m'apprend encore que, dans le nombre des animaux qui vivent dans ce voisinage du collège, il faut compter le *Paguna larvata*, la loutre, une chauve-souris fructivore ; mais le genre *Talpa* n'y est point connu, et l'écureuil ne vit qu'à une vingtaine de lieues d'ici ! — D'après lui, il y a deux ou trois journées de distance de Ouang-ma-tsaé jusqu'à la petite chrétienté de Koatén, qui est dans le Fokién, parmi de grandes et abruptes montagnes où abonderaient les singes et autres bêtes intéressantes : ce serait là un district digne d'être visité.

27 juin 1873. — Tsitou. Beau temps, avec une chaleur supportable. Dans ma chambre, à trois heures, le thermomètre marque 31 degrés, et le baromètre 748 millièmes.

Dans une course que je fais aux collines du nord, je tue un milan à tête et poitrine blanches, avec le reste du plumage tout roux. Cette espèce est établie au pays et paraît y nicher aussi communément que

le *Milvus govinda* ; c'est l'*Haliastur indus*, que j'avais vu voler au Tchékiang l'an dernier, et que M. Swinhoe ne voulait pas croire exister en Chine : ce sera un rapace de plus à ajouter à nos listes ornithologiques.

28 juin 1873. — Tsitou. Beau temps, chaud et passablement oppressif.

p2.185 Mes deux domestiques ont reçu un coup de soleil, et ils commencent à être malades assez gravement. Ceci me contrarie d'autant plus que je pensais partir avec eux après demain, pour mesurer l'altitude du fameux Kun-fong-shan, dont j'ai parlé plusieurs fois et dont nous apercevons de notre collège le sommet fourchu : c'est partie remise.

Je n'acquiers aujourd'hui qu'un petit *Vesperus*, tout différent de l'espèce pékinoise : cela porte à quatre le nombre des espèces de chéiroptères acquises jusqu'ici au Kiangsi.

29 juin 1873. — Tsitou. Le temps se gâte, et il est devenu lourd ; il commence à pleuvoir un peu.

Aujourd'hui, dimanche et fête de saint Pierre, célébrée solennellement dans la chapelle du collège.

Mes deux malades se sentent de plus en plus mal à leur aise ; ils se plaignent de douleurs et de chaleurs insupportables à la tête et à la poitrine. Ils sont atteints de la maladie paludéenne du pays.

30 juin 1873. — Tsitou. Le temps paraît revenir au beau.

Les rizières dont nous sommes entourés commencent à sécher ; elles puent terriblement déjà : je ne m'étonne donc pas qu'on soit souvent malade ici ! Malheureusement, ce n'est plus la saison où l'on puisse entreprendre un grand voyage p2.186 impunément ; et d'ailleurs je ne saurais guère où aller passer la mauvaise saison de l'été, sans m'exposer à perdre entièrement notre temps...

Dans une visite que je fais à notre vieux confrère, M. You, celui-ci me confirme les premiers renseignements qu'il m'avait donnés sur les productions des montagnes-limites. Mais il mêle à ses récits une si large part de fables, que je comprends, une fois de plus, que les plus instruits parmi les Chinois manquent d'esprit d'observation et de critique, dans tout ce qui regarde la nature : les erreurs les plus impossibles sont admises par eux sans aucun discernement. Ainsi, il soutient qu'il existe une *poule de montagne*, dont la longue queue se replie en avant de manière à couvrir tout l'oiseau comme un parapluie ; il dit encore que le shan-yang (Nemorhedus) a sous chaque patte *cinq trous* par lesquels il fait sortir *ad libitum* une *glu* qui fixe ses pieds au rocher, de façon à empêcher l'animal de tomber et même de glisser sur les surfaces les plus inclinées, etc. — Certainement, il y a des choses aussi extraordinaires que celles-là dans la nature ; mais rien d'analogue n'existe dans les genres d'animaux dont il s'agit ici.

@

CHAPITRE XXV

DU 1ER AU 31 JUILLET 1873

@

Suite du séjour à Tsitou. — Les domestiques de l'abbé David tombent malades. — Familiarité des animaux sauvages qui ne sont pas persécutés par l'homme. — Les pêches malfaisantes. — Mauvaise conduite des païens envers les missionnaires. — Détails sur la pratique de l'infanticide. — Un cadeau de moustiquaires. — La confiture de tigre. — L'œuf de poule, un remède souverain. — Cause des cicatrices qu'on voit sur toutes les têtes au Kiangsi.

1er juillet 1873. — Tsitou. Moins nuageux qu'hier, le temps est aussi plus sec.

Mes domestiques continuent à être gravement malades ; et, comme eux, plusieurs autres personnes de la maison sont atteintes de coups de soleil. (?) — Le mal se déclare par des vomissements et un dégoût de toute nourriture ; puis surviennent ces douleurs et une chaleur insupportable à la tête et à la poitrine, qui réduisent bientôt le patient à une faiblesse extrême. — J'entends dire qu'il y a des années où il meurt de cette maladie autant de monde que d'une épidémie cholérique.

p2.188 La prudence exigeant que je sorte peu dans la campagne, mes acquisitions d'histoire naturelle se réduisent à presque rien. J'utilise donc mon temps à écrire à l'encre ces notes de mon voyage.

2 juillet 1873. — Tsitou. Beau temps ; orage sans pluie au soir.

Je me vois condamné à une regrettable inaction, non seulement par la maladie de mes deux domestiques, mais aussi parce que je commence à ne me plus sentir très bien moi-même... Me faudra-t-il aussi payer mon tribut à ce mauvais climat ?

On m'a apporté hier soir une petite musaraigne, d'un brun cendré, que je pense être le jeune du *Sorex murinus*, quoique cet insectivore ne pue point le musc.

Quand le mauvais temps ou les infirmités obligent à garder la chambre, l'esprit se recueille plus facilement, et l'on devient observateur et attentif à tout ce qui se fait autour de sa demeure. Aussi, quelqu'un qui a la plume à la main trouverait-il dans ses méditations solitaires matière à noircir bien des feuilles de papier... Moi, je dois m'astreindre à ne consigner dans mon journal que ce qui concerne mes bêtes et notre monotone histoire.

Le *Pomatorhinus*, à la voix si douce, si variée, si mélodieuse, que M. Swinhoe a surnommé bien mal *Stridulus*, ou criard, est ici d'une taille un peu plus forte que dans la Chine occidentale, et il a aussi ses couleurs d'un roux plus décidé. Ce joli p2.189 oiseau, au bec arqué, est tellement familier qu'il vient établir son nid sous ma fenêtre, parmi quelques herbes touffues qu'il y a là, sans point s'effrayer de mon voisinage. Mais ce sont les moineaux friquets qui poussent ici leur sans-façon à l'excès ! Quand les portes et les fenêtres des appartements sont ouvertes, ils ne se gênent pas pour y pénétrer, les traverser d'un bout à l'autre, et même pour voler du riz au réfectoire pendant que tout le monde s'y trouve à table, etc. — J'aime beaucoup cette familiarité des petits animaux ; et je pense qu'elle serait plus grande encore et plus universelle dans le monde, et qu'elle constituerait un agrément de plus dans la nature, si l'homme n'avait pas déclaré une guerre d'extermination à tout ce qui ne naît pas sous son toit. L'éducation générale est si mal soignée, à cet égard, surtout dans notre race européenne, qu'on se fait un mérite de la cruauté ; les instincts meurtriers y sont si peu comprimés qu'à la vue d'un oiseau, d'un être vivant quelconque, qu'il soit inoffensif, beau, utile, la première pensée d'un enfant, d'un homme de notre Occident, est de lui donner la mort ! comme s'il y était obligé par une loi.

Aujourd'hui je n'ai pu accompagner nos élèves dans la grande promenade qu'ils ont faite jusque dans la ville de Kien-tchang ; mais la brûlante chaleur qu'il y a eu n'a pas empêché ces jeunes gens de ramasser pour moi un bon nombre d'insectes et une couleuvre rousse,

Malheureusement p2.190 je vois que la faune entomologique continue à être peu variée dans tout le pays.

3 juillet 1873. Tsitou. Temps orageux et un peu de pluie au soir.

Rien de nouveau. Le temps est véritablement accablant ! à la suite de la promenade d'hier, quatre élèves sont alités, malades. — J'attends avec quelque impatience que mes hommes guérissent, mais cela va bien lentement. Je ne comprends rien à ce genre de maladie.

Il paraît que l'an dernier il y a eu ici une grande épidémie qui faisait mourir les malades en trois ou quatre jours, et qui se manifestait aussi par une chaleur insupportable dans tout le corps et surtout à la tête.

Il y a eu encore une épizootie qui a enlevé énormément de bœufs et de porcs : les animaux malades refusaient de manger, donnaient de l'eau par les narines et tombaient morts bientôt après. Cette peste n'a pas complètement disparu du pays.

Depuis quelques jours, les fruits nouveaux apparaissent sur notre table : de petites pêches assez bonnes au goût, mais qui passent pour causer la dysenterie ; des prunes rondes, les unes rouges et acides et les autres jaunes et douces ; celles-ci ressemblent beaucoup à nos *Reines-Claudes*. Ces fruits sont achetés à la ville de Kien-tchang, et viennent d'un verger semblable à celui que j'ai traversé à Chouy-wan, et dont ces districts ont le p2.191 monopole. Malheureusement, pas plus ici qu'ailleurs, les Chinois ne laissent jamais mûrir les fruits sur l'arbre, et ils sont généralement malfaisants. Pour ma part, je suis obligé de m'en abstenir entièrement.

4 juillet 1873. — Tsitou. Beau temps, avec vent rafraîchissant du sud pendant le jour.

En Europe, le vent du sud est chaud en toute saison, parce qu'il a traversé les brûlantes régions de l'Afrique. La même chose ne peut pas avoir lieu dans la Chine méridionale, où, pendant l'été, le vent du midi rafraîchit singulièrement l'atmosphère.

Maintenant notre campagne est admirable pour la vue ; si elle était aussi saine qu'elle est belle, il y aurait ici un séjour délicieux et l'un des pays les plus agréables que j'aie vus dans l'Empire.

M. Rouget n'a pas seulement qu'à soigner son séminaire, il doit aussi tenir l'œil sur les nombreuses chrétientés qu'administrent, sous sa direction, quatre ou cinq prêtres indigènes dans ce district : aussi est-il tenu au courant de toutes les affaires qui concernent la religion. Aujourd'hui, on nous apporte la nouvelle que, dans la partie méridionale de la province, notre confrère, le pacifique M. Sassi, vient d'être maltraité par les païens, battu, dépouillé et presque noyé dans le fleuve, parce qu'il s'était présenté dans la ville de Kan-tchéou, de la part de l'évêque, pour demander p2.192 au mandarin que l'on cessât enfin de le tracasser dans ses œuvres.

Là, comme à la capitale du Kiangsi, ce ne sont pas les populations, mais les lettrés, qui ont voué une haine mortelle aux chrétiens, aux missionnaires et à leur religion.

Depuis plusieurs années, M. Sassi a commencé à faire bâtir, d'après les permissions accordées par la loi, une chapelle pour les chrétiens indigènes, à quelque distance du chef-lieu du département. Mais des bandes de païens, excités et soudoyés par les lettrés de la ville, viennent à chaque instant détruire les travaux entrepris, sans aucune provocation, sans aucune apparence de raison qui justifie ces violences. Comme les plaintes, envoyées par écrit ou par des chrétiens aux autorités, étaient restées jusqu'ici sans aucun bon effet et sans obtenir des magistrats autre chose que des promesses dérisoires, M, Sassi a reçu l'ordre de se présenter au mandarin, au nom de Mgr Bray, pour le prier de faire cesser enfin ces iniques vexations. Mais le cas était prévu à la ville, et tout y avait été préparé pour qu'il ne pût pas arriver au tribunal : ce bon monsieur a reçu ces mauvais traitements des gardes mêmes de la porte ; et c'est avec peine qu'il a pu sauver sa vie, en fuyant et en se jetant sur une nacelle, chargé de coups, mais privé de tous ses effets.

Il paraît qu'à l'exemple du célèbre Tien-ta-jén, les mandarins du Kiangsi ne se font aucun scrupule de déchirer les décrets impériaux de Pékin, et p2.193 cela avec des ironies publiques autant qu'indécentes... Ils n'ont quelque égard que pour les ordres qui leur viennent du vice-roi de Nankin.

6 juillet 1873. — Tsitou. Beau temps.

Repos du dimanche. Dans mes conversations avec M. Rouget, qui habite ces pays depuis dix-huit ans, j'apprends sur les mœurs de ces peuples quelques détails qui méritent d'être notés ici.

Il est de fait que l'infanticide est très habituellement pratiqué dans les familles païennes ; ce n'est point une exception dans cette contrée, mais bien la règle générale. Une sage-femme convertie au christianisme a assuré qu'elle connaît des mères qui ont fait périr jusqu'à six de leurs enfants, aussitôt après leur naissance ; et il paraît qu'on ne pourrait pas citer de famille du pays qui n'ait pas à se reprocher au moins deux ou trois de ces crimes. Ce sont les filles, dont on se défait ainsi, et cela sans le moindre scrupule. Voici comment l'opération a lieu d'ordinaire : quand l'enfant est venu au monde, la sage-femme le met dans un baquet, et l'on verse dessus de l'eau froide : le nouveau-né s'agite un peu pour respirer, mais tout est fini en quelques secondes. C'est en secret que l'on va jeter le cadavre de la petite créature à l'eau, ou bien qu'on le cache dans le fumier.

Aussi, nos établissements de l'enfance, depuis qu'ils existent au pays, n'ont-ils pas de peine à être pourvus d'enfants abandonnés : on ne va pas p2.194 les chercher, mais on les y porte spontanément. Car, d'ordinaire, les parents préfèrent encore les donner aux chrétiens que de les faire tuer, sachant combien ces pauvres créatures y seront bien traitées. Aussi arrive-t-il parfois que, quand les filles sont devenues grandes, leurs familles les réclament, non point par affection et parce que la voix de la nature s'est fait entendre, mais uniquement pour avoir les quarante *ligatures* de coutume, que les père et mère exigent de celui à qui ils donnent une fille en mariage ! Mais, appuyés sur la loi

chinoise, nos établissements demandent toujours une cession par écrit, pour chaque enfant qu'on y porte, de manière que leurs parents dénaturés n'ont plus rien à y voir légalement.

7 juillet 1873. — Tsitou, Ciel serein ; très belle journée. A deux heures, et à l'ombre, le thermomètre marque 35° et le baromètre 751 mm.

Les gens de la maison s'amusent aujourd'hui à cueillir dans les environs les figues à léang-fen. Ces fruits sont assez mûrs maintenant ; ils ont la forme de nos figues ordinaires, ils sont durs et verts, et dépourvus de pulpe sucrée. L'autre espèce a ses figues un peu plus grandes, spongieuses et très légères, renfermant une cavité intérieure, du diamètre d'une balle à fusil, dont les parois sont tapissées de petites graines roses, dont la vue fait un très joli effet ; mais ces beaux fruits ne sont d'aucun usage.

8 juillet 1873. — p2.195 Tsitou. Beau temps. 36° de chaleur à trois heures.

Mes domestiques vont mieux, et ils commencent à marcher un peu. Bientôt nous pourrons reprendre nos excursions, mais en petit, en fuyant le grand soleil et la fatigue, d'après le conseil unanime des hommes du pays.

9 juillet 1873. — 39° de chaleur à l'ombre, à trois heures.

Il est impossible de travailler à autre chose qu'à écrire ; et encore cela est-il fort incommode, à cause de la sueur continuelle que provoque une grande humidité jointe à la haute température. Même pendant la nuit, le thermomètre ne descend pas au-dessous de 30°, et l'on me dit que nous aurons à peu près toujours cette chaleur jusqu'en septembre.

10 juillet. — 37° à trois heures ; baromètre : 748 mm.

Pas de particularités à noter. Je prends quelques exemplaires des trois *Cerambyx* du pays, qui vivent, l'un sur le figuier, le second sur l'oranger, et l'autre sur le chêne à feuilles étroites.

11 juillet 1873. — Tsitou. Très beau temps encore ; Vent de nord.

Dans un pays qui est tout couvert de rizières et de réservoirs d'eau en forme d'étangs, l'on doit s'attendre à avoir beaucoup de moustiques à ses p2.196 trousses. Aussi presque tout le monde a-t-il ici son moustiquaire, fait en toile claire d'ortie blanche. — Cette partie de la Chine est renommée pour ses tissus d'ortie et de haricot sarmenteux, qu'on fait avec les fibres non tordues de ces plantes, qui servent encore à confectionner les habits d'été les plus estimés. — Comme mes deux hommes sont venus ici dépourvus, de même que moi, de moustiquaires, j'ai cru leur faire un cadeau agréable en commandant pour eux deux beaux moustiquaires d'ortie blanche, qui pourront leur faire bon service pendant tout le reste de leur vie, et qui m'ont coûté la somme respectable de 5.640 sapèkes. Mais voyez ce que valent, comme gratitude, les meilleurs d'entre les Chinois ! Mes jeunes Pékinois, en acceptant mon don, ne m'ont pas dit même un petit merci ; et pourtant il s'agit d'un objet dont la valeur dépasse la moitié des gages d'une année, que l'on donne ici à un domestique ordinaire...

12 juillet 1873. — Tsitou. Beau temps. Orage sans pluie au soir.

Ce matin, une très nombreuse bande d'oiseaux insectivores vient prendre ses ébats devant ma fenêtre, parmi les arbres de notre colline. Quoiqu'il y ait là, confondues, quatre ou cinq espèces différentes, tous ces gentils volatiles chassent aux insectes dans la meilleure harmonie du monde. La plupart sont des *Pericrocotus cantonensis* ; mais il y a aussi des *Volvicivora*, des *Buchanga*, des *Tchitrea Incei*, et même toute une compagnie de p2.197 *Psaltria concinna*. — J'ai observé assez souvent des réunions semblables d'oiseaux de différentes espèces, qui aiment à butiner ensemble, quand ils ont à peu près les mêmes mœurs.

L'instinct ou l'expérience a appris aux animaux faibles que lorsqu'il y a beaucoup d'yeux, il est plus facile de voir et de fuir l'ennemi commun.

13-15 juillet 1873. — Tsitou. Beau temps ; orageux au soir. Aujourd'hui le baromètre descend à 745 mm.

Nous acquérons, dans ces trois jours de grand soleil, un bon nombre de beaux coléoptères : scarabées, cerfs-volants, un grand longicorne à larges taches jaunes, etc. Mais, nous sommes obligés de rester à la maison vers le milieu du jour, c'est-à-dire au meilleur moment pour la chasse aux insectes.

Je reçois un paquet de lettres qui, avant de me rejoindre, a voyagé dix mois dans l'intérieur de la Chine.

16 juillet 1873. — Tsitou. Au matin, beau temps ; pluie au soir et pendant la nuit.

On commence à couper la première récolte du riz, et, le même jour, on plante à sa place le nouveau riz. — Il me semble que, la paille de ce premier riz étant encore toute verte, les épis ne doivent point être bien formés et mûrs ; mais on est pressé par le temps. On me dit que le riz de la récolte d'automne vaut mieux que celui-ci.

17-18 juillet 1873. — p2.198 Tsitou. Ciel couvert et fort vent de sud-est ou sud-ouest, hier et ce matin ; pluie tout ce soir.

J'acquiers un second exemplaire de ces serpents à rares anneaux noirs. Je me trompais en pensant que cette espèce pût atteindre de grandes proportions : l'individu d'aujourd'hui est une femelle adulte et contient des œufs très gros ; or, sa taille ne dépasse pas un pied.

Les milans à tête blanche (*Hal. indus*) sont ici aussi communs que le *Govinda* ; j'en vois voler continuellement, soit seuls, soit en compagnie du milan commun. Ils chassent aux gros coléoptères, qu'ils saisissent en planant sur la cime des plus grands arbres ; et à défaut de ceux-ci, ils se jettent sur les grenouilles des rizières.

A propos de ces batraciens, je dois dire que nulle part je n'ai vu leur faire une guerre aussi acharnée qu'ici : on n'attend pas même que les grenouilles aient pris tout leur développement. Tout est pris indistinctement, au filet ou à la ligne, et jeté dans la marmite, avec la peau ou sans la peau, suivant les espèces.

Un petit oiseau, que nous prenons parmi les denses buissons qui bordent notre *Cocyte*, se trouve être le *Stachyris præcognitus* que M. Swinhoe avait rencontré d'abord à Formosa, et que j'ai retrouvé plus tard au Setchuan : il est tout naturel que cette espèce et tant d'autres, qui ont été observées aux deux extrémités de l'empire, vivent aussi dans les régions intermédiaires.

19-20 juillet 1873. — p2.199 Tsitou. Ciel couvert, sans pluie.

Pas de particularités à noter. Hier, grande fête de famille (saint Vincent) ; pour mes confrères, et moi.

Prise d'une seconde et nouvelle espèce de gros scarabées, à thorax orné d'appendice fourchu, qui vit aussi dans le camphrier.

21 juillet 1873. — Tsitou. Même temps qu'hier.

J'acquiers enfin aujourd'hui un renard du pays ; cet animal diffère un peu de ceux que j'ai vus jusqu'ici en Chine. Je le rapporte à l'espèce ou race du Fokién, que M. Swinhoe a fait connaître sous le nom de *Vulpes hoole*.

J'apprends que deux panthères ayant été tuées, ce printemps dernier, dans les collines du voisinage, notre vieux père You (qui s'occupe de médecine, comme tous les Chinois sachant lire) les acheta fort cher pour faire avec les os broyés de ces félins ce qu'on appelle ici du *lao-hou-kao*, ou confiture de tigre ; c'est pour ces peuples une médecine corroborante par excellence. Dans sa dernière tournée aux montagnes limitrophes du Fokién, ce brave homme a échangé, m'a-t-il dit, une certaine quantité de sa chère drogue contre un poids égal de *confiture* de sang de *Shan-yang*. On sait que la pharmacie chinoise fait

usage de toutes les substances imaginables de la nature. — M. You, en m'énumérant aujourd'hui les rares propriétés du sang d'antilope de roche, me dit p2.200 que, entre autres vertus, cette drogue a celle de faire engraisser l'homme en peu de temps, et, à l'appui de sa thèse, il me cite un de ses amis qui, ayant pris environ cinq onces de la précieuse confiture, est devenu bientôt gros et gras, de maigre et pâle qu'il était peu de mois auparavant. Les Chinois estiment beaucoup l'embonpoint.

22 juillet 1873. — Tsitou. Ciel couvert, vent et rafales de pluie tout le jour.

On continue à scier les riz et à planter immédiatement après le nouveau riz. — Cette céréale se sème préalablement dans l'eau, dans un coin de champ bien fumé et bien exposé, et l'on repique les jeunes plants en temps et lieu. Ici, la paille de la première récolte est laissée en tas sur place ; elle servira plus tard d'engrais au champ. Quand celle-ci ne paraît pas suffisante, on y porte aussi beaucoup de tiges fraîchement coupées de *Vitex*, arbuste qui abonde dans les collines du Kiangsi.

Depuis quelques jours nous voyons voler un bon nombre d'aigrettes, de garzettes et de corbeaux à cravate, oiseaux qui faisaient défaut au pays auparavant. C'est que les rizières ont été inondées aussitôt après la coupe des moissons, et que les nombreux petits poissons, qui s'étaient tenus cachés au fond de la boue à moitié sèche, viennent maintenant prendre à leur aise leurs ébats dans l'élément liquide : il y a donc là un aliment facile et abondant pour les échassiers et tous les oiseaux piscivores.— Les poissons qui p2.201 supportent le mieux la privation d'eau, dans les rizières desséchées, sont l'anguille jaune et un petit *Cobitis*, à formes allongées, que les Chinois connaissent sous le nom de *Ni-tchiou*.

23 juillet 1873. — Ciel couvert et vent, ensuite pluie interrompue.

Aujourd'hui j'acquiers, par les bons soins du père You, un *Sorex murinus*, qui est gros comme un rat. Cet animal adulte exhale une forte et désagréable odeur de musc, et il me paraît différer de l'autre *Sorex* que je prenais pour un jeune sujet de cette espèce.

Un prêtre chinois, rentré au collège pour y passer ses vacances, et qui est aussi quelque peu médecin, m'indique un remède fort curieux contre cette maladie, si commune maintenant ici, qu'on attribue faussement à un coup de soleil, et qui se manifeste par des nausées et une chaleur brûlante. On fait bouillir un œuf de poule jusqu'à ce qu'il soit très dur ; après l'avoir dépouillé de sa coque, on le fait rouler à la main sur la poitrine et l'estomac du malade, tout doucement et sans le casser, en le remettant de temps à autre dans l'eau chaude pour l'empêcher de se refroidir. D'après les Chinois, cet œuf absorbe tous les fluides morbides qui causaient le malaise. — Ce qui est sûr et ce que j'ai vérifié moi-même, c'est que les œufs employés ainsi ont, après l'opération, leur jaune tout hérissé d'aspérités verruqueuses, qu'ils ne présentent point quand on les a fait p2.202 rouler de la même manière sur une table ou sur une pierre. D'après ces mêmes guérisseurs, ces aspérités différeraient de forme et de volume selon que la maladie vient du chaud ou du froid, et elles crépitent quand on les approche de la flamme d'une chandelle.

Je ne crois pas toujours aux médecins, mais je crois à la médecine, et je pense que l'immense variété des corps organiques et minéraux renferme des millions de principes capables d'exercer une action sur les forces vitales et que la science humaine n'est point parvenue à débrouiller encore. Je suis donc très persuadé, pour ma part, que l'œuf et tous les tissus animaux possèdent des propriétés absorbantes plus ou moins énergiques, dont notre médecine pourrait bien tirer parti dans le traitement des maladies, et que cette pratique chinoise qu'on m'apprend peut être fondée en raison jusqu'à un certain point. Car, au milieu de méthodes puériles, d'une efficacité que l'expérience n'a jamais contrôlée, et malgré une théorie qui n'a pas l'ombre du bon

sens, je pense que le hasard a donné aux Chinois certaines prescriptions salutaires que les Européens feraient bien d'essayer.

24 juillet 1873. — Tsitou. Un peu de pluie au matin.

Mon chasseur pékinois tue au vol, sans doute pour la première fois de sa vie, un beau héron blanc, en mue, qui a tout le bec jaune et qui conserve encore au dos une partie de ses belles p2.203 plumes de noces : c'est l'*Egretta intermedia* des auteurs, oiseau que je n'avais pas eu encore.

25 juillet 1873. — Tsitou. Beau temps, éclairs au soir.

Un vent continuel avait diminué les chaleurs depuis quelque temps, mais elles recommencent maintenant, et le thermomètre marque 36 degrés dans ma chambre.

En arrivant dans ces pays, j'avais été surpris de voir trois petites cicatrices régulières sur la tête de toutes les personnes que je rencontrais. Voici l'explication de ce fait singulier. Il est d'usage ici quand un enfant vient au monde, que la sage-femme lui pratique aussitôt plusieurs brûlures sur le haut de la tête au moyen d'une bougie allumée ou d'un bâtonnet odorant en feu, pour faire sortir le froid du crâne !... Personne n'est dispensé de cette opération, qu'on juge indispensable pour pouvoir jouir d'une bonne santé. — Ce n'est donc point un acte superstitieux, car nos chrétiens et même nos prêtres chinois ont toujours leur sinciput orné des trois cicatrices réglementaires.

A son retour de la chasse, mon Pékinois me raconte qu'il a poursuivi longtemps, ce soir, un oiseau de la taille d'une pie, qui lui a paru tout rouge écarlate. Comme je ne connais aucun oiseau de Chine auquel ce signalement puisse convenir, je suis porté à croire qu'il s'agit ici d'un perroquet sans doute échappé de quelque volière. Cette supposition est d'autant mieux fondée que p2.204 j'entends dire que, dans plusieurs grandes villes du midi, on aime à nourrir des oiseaux et des

quadrupèdes curieux ou exotiques dans ce qu'on appelle le *Jardin des mandarins.*

26 juillet 1873, Tsitou. Beau temps avec vent rafraîchissant de sud.

La campagne est déjà sèche de nouveau, et les moissons commencent à être en souffrance, car ici on ne cultive guère que le riz, et il n'y a jamais trop de pluie pour cette culture.

La nuit dernière, la panthère s'est avancée jusque dans le village et en a emporté un gros chien. Je reçois de Nifang une peau plate, mais complète, d'un *Canis procyonoïdes* adulte, qui a été tué pendant l'hiver dernier.

27 juillet 1873. — Tsitou. Beau temps, vent de sud. Les nouveaux renseignements que l'on me donne sur l'oiseau rouge d'hier sembleraient confirmer l'hypothèse qu'il s'agit en effet d'un perroquet fugitif. Cependant il y a des personnes qui prétendent avoir vu le même beau volatile ici, pendant plusieurs années, au temps des plus fortes chaleurs. Si cela était vrai, il faudrait admettre qu'un psittacien inconnu, des chaudes contrées du sud-ouest, s'égarerait jusqu'ici pendant l'été. Ce qu'il y a de certain, c'est que sur environ quatre cents espèces connues de perroquets, il n'y en a que cinq ou six que nous ayons encore rencontrées en Chine ; et celles-là ont toutes leur plumage vert.

p2.205 Mon domestique Lu est de nouveau malade depuis une semaine déjà ; aussi ma collection entomologique ne fait-elle que des progrès misérables, car moi-même je ne suis plus guère en état de courir la campagne au loin. Son camarade Ouang est guéri pour le moment ; mais, de crainte de salir ses bas blancs, il ne fait que se promener sur les sentiers les plus propres ou que flairer l'air en flânant à l'ombre d'un arbre et en attendant sans aucune impatience que le hasard pousse une bête devant ses yeux. Au surplus, ce climat est tellement perfide maintenant que je laisse mes hommes complètement

libres de leurs mouvements et que moi-même j'occupe mon temps aux travaux intérieurs.

28 juillet 1873. — Tsitou. Beau temps.

Depuis longtemps le thermomètre de ma chambre ne descendait pas au-dessous de 30 degrés ; aujourd'hui, à mon lever, il est à 26 degrés.

J'acquiers dans la journée deux *Putorius,* de taille moyenne, appartenant à la race que M. A. Milne-Edwards a cru pouvoir distinguer sous le nom de *Put. Davidi*, d'après un animal que je lui avais envoyé de Kiou-kiang en 1868. Quant à moi, les belettes de Chine me paraissent se ressembler tant entre elles que, à l'exception de l'hermine que j'ai tuée sur le Hong-chan-tin, à cinq mille mètres d'altitude, je crois que toutes les autres ne sont que des variétés d'une seule et même espèce, de l'antique *Mustela sibirica*. Mais les caractères p2.206 ostéologiques peuvent offrir des différences plus constantes que les couleurs et les formes extérieures ne feraient supposer: dans ce cas, les quatre ou cinq espèces si voisines que l'on compte en Chine existeraient-elles telles quelles, *ab origine* ? ou mieux, ne proviendraient-elles pas d'un type commun, d'une souche unique ? Aurions-nous là un exemple récent de modification spécifique ?...

29 juillet 1873. — Tsitou. Beau temps avec fort vent du sud dans la journée, mais pas la nuit.

La chaleur diminue si peu dans la nuit qu'il nous est bien difficile de dormir. Vers minuit j'ai ouvert ma fenêtre pour recevoir un peu de fraîcheur, et j'ai aperçu presque en même temps deux longues étoiles filantes qui se sont évanouies dans un brillant éclat final, après avoir parcouru une moitié de la voûte céleste, du nord au sud.

La campagne est très sèche et les insectes en ont disparu. La capture de jeunes sujets de *Buchanga leucogenys* et de *Pericrocotus cantonensis* me prouve que ces espèces nichent aussi dans ce pays, comme je l'avais supposé.

30 juillet 1873. — Tsitou. Même temps qu'hier.

Mon Pékinois Ouang a la fièvre intermittente ; ainsi, me voilà de nouveau avec mes deux hommes malades ! N'en déplaise à l'auteur du *Manuel de la santé* (dont j'ai trouvé un exemplaire chez les missionnaires), je fais avaler à l'un comme à l'autre de petites et fréquentes doses de sulfate de p2.207 quinine, parce que je me suis aperçu que ce médicament leur rend l'énergie et active leur guérison, lors même qu'ils n'ont pas les fièvres intermittentes.

Des lettres que nous recevons aujourd'hui nous apprennent que la grande question de l'*audience impériale* a été résolue à Pékin, à la satisfaction générale. Cela fait honneur à la diplomatie française, et M. de Geofroy peut être content de son succès. — Il fallait tôt ou tard en venir à cette mesure, qui ne peut que contribuer à la bonne harmonie ; mais de si sérieuses difficultés s'y opposaient qu'aucune des autres légations européennes ne voulait s'en occuper et prendre l'initiative. Notre ministre s'en est chargé, parce que les massacres de Tiéntsin demandaient que le gouvernement chinois fît à la France outragée quelque concession d'importance...

31 juillet 1873. Tsitou. Beau temps avec vent du sud au jour, orage sans pluie au soir et faible vent du nord pendant la nuit.

J'observe que depuis plusieurs jours de nombreuses volées de *Corvus torquatus* et de *C. sinensis* viennent passer la nuit sur les grands pins de nos alentours : cela me ferait croire que les arbres manquent dans les plaines du sud et de l'ouest.

@

CHAPITRE XXVI

DU 1ER AU 31 AOUT 1873

@

Encore à Tsitou. — Le pèlerinage de Kun-fong-shan. — Une dispute pour l'eau ; organisation des communes chinoises. — Le *Triton orientalis*. — Cruautés exercées envers les chrétiens. — M. David est pris des fièvres paludéennes du pays ; phases de la maladie. — Falsification du thé. — Occupations et captures de chaque jour.

1er août 1873. — Tsitou. Beau temps avec fort vent du sud.

Un jeune prêtre indigène qui vient de terminer sa tournée annuelle chez les chrétiens de Nifang m'apprend que, dans les grandes montagnes qu'il a visitées, à deux journées et demie de chemin vers le sud-ouest, il existe une salamandre aquatique qui a le dessous taché de jaune et qui serait plus grande que mon *Triton orientalis* que j'ai pris l'an dernier au Tchékiang. Les mêmes ruisseaux nourriraient aussi, outre un poisson blanc fort curieux, une très grande grenouille qui a la poitrine hérissée d'épines (!) contre lesquelles p2.210 l'animal serre sa proie avec ses bras. Ces indications sont précises, et quand le temps le permettra il me sera possible de me procurer tous ces animaux, qui semblent nouveaux pour la faune chinoise. Il paraît qu'il y a encore là en abondance un *Shan-yang* du poids de quarante à cinquante livres : c'est certainement quelque chose d'analogue au *Capricornis caudatus* de Pékin.

A propos du Kun-fong-shan, au pied duquel il est passé plusieurs fois, notre missionnaire me dit que cette fameuse montagne passe en effet pour la plus élevée de toute la contrée, et que les pagodes qu'on y a bâties sont le rendez-vous d'un nombre infini de pèlerins, surtout à la huitième lune. D'après les païens, c'est sur cette montagne que résident les trois génies qui ont le pouvoir de donner la mort l'un au porc, le second au bœuf, et le troisième à l'homme ; pour conjurer ces trois divinités malfaisantes, outre des pèlerinages quotidiens, l'on organise tous les dix ans une procession colossale, monstre, et telle

qu'on ne pourrait pas s'en faire une idée en Europe, soit pour la pompe qu'on y déploie, soit pour le concours incroyable de dévots qui y prennent part. C'est un culte de crainte et de terreur que l'on rend à ces dieux redoutés : l'on abat et l'on fait disparaître les maisons et tout ce qui pourrait embarrasser le passage de l'innombrable cortège ; on va même jusqu'à tuer sans miséricorde ceux qui troubleraient la fête, sans que les mandarins puissent rien faire ; les masses fanatisées n'écoutent que la p2.211 voix d'une épouvante indicible, etc., etc. Pauvres gens !

2 août 1873. — Tsitou. Beau temps, avec fort vent de sud.

Les feuilles sèchent et tombent des arbres ; la terre aride craque et se fendille. Les agriculteurs se disputent, les armes à la main, les restes de l'eau des ruisseaux, pour empêcher leurs secondes plantations de riz de mourir de sécheresse. Ils multiplient leurs prières, leurs processions et leurs jeûnes ; mais hélas ! la pluie ne vient point. Voilà ce que je vois et ce que j'entends dire maintenant autour de moi, et je ne puis m'empêcher de prendre part à la misère publique, ou mieux, à la craints de perdre la moisson la plus importante de l'année.

Hier au soir, je causais avec M. Rouget, et, à la vue de quelques étoiles filantes, notre esprit était tellement occupé de ces météores, qu'un fracas subit et tout particulier qui frappe nos oreilles tout à coup ne nous fait penser rien moins qu'à l'éclat d'un bolide... Malheureusement, c'était bien autre chose ! Une maisonnette toute neuve, faisant partie de l'établissement, venait de s'écrouler à cause du dessèchement du sol.

On sait que dans les constructions chinoises les murailles ne comptent point ; tout le poids de la maison porte sur les colonnes de bois, et si l'une de celles-ci vient à manquer d'équilibre, tout le reste de l'édifice est entraîné.

3 août 1873. — p2.212 Tsitou. Mêmes temps et vent qu'hier.

Nos deux plus voisins villages se disputent l'eau d'un ruisseau par des moyens violents. La partie usurpatrice et injuste s'est armée et a

appelé à son aide d'autres hommes en armes, pour retenir par la force dans ses champs toute l'eau des rizières. — C'est une question de vie ou de mort pour les voisins d'aval ; car, puisque la pluie manque, ce n'est que par les irrigations qu'on peut empêcher de sécher les nouvelles plantations de riz. — Ces agriculteurs, lésés si brutalement dans leurs droits, ont porté plainte au mandarin ; et, en effet, il est arrivé aujourd'hui plusieurs employés du tribunal pour constater les faits *de visu*. Mais, comme l'injustice est patente, les coupables sont allés au-devant de ces hommes, chargés de ligatures de sapèkes. Ceux-ci ne désiraient pas autre chose, à leur ordinaire ; car aussitôt qu'ils ont touché leur argent, ils s'en retournent chez eux sans avoir même vu les canaux et les écluses en litige. La partie adverse n'a pas d'autre moyen efficace à employer ; mais c'est celle qui aura déboursé le plus d'argent qui aura gain de cause, et cela, quand il ne restera plus de part et d'autre de sapèkes à offrir au magistrat.

C'est à peu près ainsi que l'on procède dans toutes les affaires en Chine, et les mandarins détestent les juridictions dont les populations n'aimeraient pas les procès et la chicane.

J'apprends à l'occasion de cette contestation, à laquelle on voudrait, mais en vain, mêler les p2.213 missionnaires, quelques curieux détails que je ne connaissais pas. Ainsi, il est certain que dans tous les chefs-lieux d'arrondissement on conserve un cadastre très détaillé de toutes les terres cultivées, et non cultivées, avec des plans et des dessins de chaque propriété, de chaque champ, des cours d'eau, des maisons, etc. Ainsi encore je constate que l'institution des maires de village et de canton n'est pas uniforme dans tout l'empire : la loi chinoise laisse subsister des usages locaux concernant ces petits magistrats qui absorbent les pouvoirs civils et judiciaires. Tantôt c'est le mandarin qui les choisit ; tantôt ils sont élus par leurs concitoyens. Ici il y a cette curieuse particularité que le maire du canton est pris à tour de rôle chez tous les chefs de famille et pour un mois seulement ; de manière que celui qui possède cette dignité, en ce moment, dans le district des communes en procès, est un homme nul et sans valeur personnelle, qui

a besoin de se servir d'une main étrangère pour écrire ses pièces de procédure.

Nous pouvons dire que, quoique peu compliquée d'ordinaire, ce n'est pas l'organisation qui fait défaut en Chine.

4 août 1873. — Tsitou. Bien qu'il ait soufflé un grand vent d'orage pendant la nuit entière, le ciel est pur ce matin et l'air plus desséchant encore qu'hier.

A la fin du printemps, tous les camphriers de p2.214 ce pays étaient remplis de belles chenilles vertes, qui se sont chrysalidées ensuite dans des cocons *réticulés à jour* fort curieux. On me soutient qu'il n'y a ici qu'une seule génération de ces insectes par an ; cependant, peut-être par un cas exceptionnel, un de ces cocons, dont j'ai chez moi une bonne provision, s'ouvre aujourd'hui dans ma chambre, et me donne un *Bombyx Atlas*, qui ne développe pas bien ses ailes ornées de taches vitrées. Ce géant des *Paons-de-Nuit*, que je ne savais pas vivre si au nord, me paraît être de la même espèce que l'insecte que j'ai rencontré précédemment à Singapour.

5 août 1873. — Tsitou. Beau temps au matin ; dans l'après-midi, orage avec un peu de pluie.

Enfin la maladie de mes jeunes Pékinois paraît terminée : ils commencent à sortir un peu et peuvent m'apporter quelques insectes ; mais ceux-ci sont rares maintenant.

La tortue fluviatile qui abonde dans nos eaux bourbeuses me paraît différer de l'espèce pékinoise, qui vit aussi au Hoangho et au Yangtsé ; je pense qu'elle appartient à celle qui a été décrite sous le nom de *Gymnopus simonii*, par feu M. Duméril. Dans ce temps et dans ces lieux, cet animal a les mouvements très vifs au milieu de son élément, et je ne parviens pas à le surprendre pour pouvoir l'observer de près ; il faut me contenter d'examiner les sujets mortifiés que les pêcheurs nous apportent pour la cuisine.

6 août 1873. — p2.215 Tsitou. Très beau temps ; très sec ; pas de vent du sud ; l'on grille !

Rien de particulier à noter, si ce n'est que je sens ma santé s'altérer peu à peu, et que mon malaise augmente.

7 août 1873. — Tsitou. Temps très beau, très sec.

En piochant sur les bords d'un étang desséché, nous prenons deux tritons, ou petites salamandres aquatiques, semblables, si je ne me trompe, à celles que je capturai l'an dernier à l'ouest du Tchékiang, et pour lesquelles j'ai proposé le nom de *Triton orientalis*. Ces petits reptiles amphibiens sont adultes, et ils n'ont que cinq centimètres et demi de longueur totale. Les couleurs supérieures sont d'un brun noir peu uniforme, et celles de dessous sont d'un beau rouge, parsemé de petits points noirs arrondis, avec un collier noirâtre à la gorge.

Les Chinois de cette région sont tellement peu observateurs que, eux qui pataugent continuellement dans l'eau et la boue, ils n'ont aucune idée de ces jolies petites bêtes qui vivent à côté de leurs maisons, dans leurs réservoirs d'eau : peut-être ces urodèles y sont-ils rares ?

Le père Hou, qui a vu la salamandre des montagnes de Nifang dont j'ai parlé plus haut, me dit que celle-là est beaucoup plus grande que la nôtre, et qu'elle a le ventre jaune orange au lieu d'être rouge. — S'agirait-il du *Cynops sinensis*, que M. Gray a décrit comme provenant de Ning-po, et auquel on p2.216 attribue quatre ou cinq pouces de longueur, avec du brun et du jaune pour couleurs ? C'est très probable.

Voilà donc que la vaste Chine qui, il y a peu de temps encore, n'avait donné aux naturalistes aucun animal de cette classe, nous en fournit maintenant quatre espèces, appartenant à autant de genres différents. Je les ai rencontrées toutes : *Sieboldia Davidi, Dermodactylus Pinchonii, Cynops sinensis, Triton orientalis*. Les trois premières étaient entièrement inconnues avant mes recherches.

8 août 1873. — Tsitou. Toujours beau ciel, temps sec ; vent du sud, devenant très fort au soir, avec accompagnement d'éclairs et d'orages lointains.

Le thermomètre continue à ne pas descendre plus bas que 30 degrés pendant la nuit, et au jour il se maintient à 36 degrés dans ma chambre ; c'est le maximum ordinaire du pays.

Nous faisons aujourd'hui une assez bonne chasse de coléoptères aquatiques et de petits carabiques ; mais toujours pas de traces de vrai *Carabus* ou de genres voisins, si ce n'est quelques *Clœnius*. Un Scarabée japonais, que nous avons pris dans la journée au pied d'un vieux camphrier, offre la particularité d'être plusieurs fois plus gros que d'autres individus de la même espèce et du même sexe, capturés précédemment. Cette différence de taille s'observe communément dans les lamellicornes dont les larves vivent dans les bois.

9 août 1873. — p2.217 Tsitou. Beau, sec, vent.

L'on voit toujours des Milans roux au pays ; mais je pense que ces rapaces indiens repartiront bientôt pour la vraie patrie de leur espèce ; car les gros insectes sont devenus rares ici, et les grenouilles ne tarderont pas à chercher leurs quartiers d'hiver dans la vase. C'est la seule nourriture que j'aie vu rechercher par l'*Haliastur* dans ces parages.

On dit que cette époque de l'année est célèbre pour le grand nombre de ses étoiles filantes ; mais nous avons beau regarder le ciel, hier et ce soir, nous n'en voyons qu'une ou deux.

10 août 1873. — Tsitou. Beau temps. Le vent du sud du jour a continué pendant la nuit.

L'*Halcyon pileatus,* ce magnifique martin-pêcheur aux ailes et au dos ornés du plus bel azur, est commun maintenant parmi nos bosquets ; mais le *Ceryle rudis* ne s'y fait plus entendre depuis longtemps. — A la différence du martin pêcheur vulgaire de France, les grandes espèces

de cette famille ont l'habitude de pousser souvent un cri perçant, triste et assez désagréable, qui est en harmonie avec le naturel sauvage de ces oiseaux.

Un de nos domestiques du Collège, qui est revenu de Foutcheou, nous annonce que la persécution sévit toujours contre les chrétiens de ce département voisin : c'est sans doute le dernier effort de la haine du gouverneur de la province, qui, dit-on, a reçu de Pékin l'avis qu'il doit être remplacé p2.218 en octobre prochain par un mandarin plus équitable que lui.

Tout dernièrement encore, une douzaine de chrétiens s'étant présentés ensemble à un tribunal pour se faire rendre justice, le magistrat a profité de cette circonstance pour les arrêter comme rebelles (!) et pour leur faire infliger sans désemparer les peines les plus sévères. L'un d'entre eux a été horriblement malmené à coups de barres et de chaînes de fer rougies au feu, dans le but de lui faire dire par la violence des tourments qu'il avait conspiré contre l'Empereur ! Toute la grande faute de ces pauvres gens est de s'être faits chrétiens, comme la loi le permet, et d'avoir voulu exposer au mandarin les vexations, les vols et les incendies dont ils ont été victimes, à l'occasion de leur conversion, de la part des partisans de ce mauvais sujet de Wang-po, dont j'ai parlé plus haut.

11 août 1873. — Tsitou. Temps beau et sec, avec orage stérile au soir.

On ne voit plus voler un seul lépidoptère au pays, et les autres insectes y sont aussi très rares, à l'exception de quelques névroptères et des orthoptères.

J'acquiers un grand et beau chéiroptère, du genre *Phyllorhina*, dont le museau est orné de membranes très développées ; sur le dos, ses longs poils bruns sont terminés de blanc.

12 août 1873. — Tsitou. Au matin, beau temps avec p2.219 force vent du sud-ouest ; vers midi, il se forme un orage qui ne donne que du

bruit ; mais vers le soir, un second orage fait tomber enfin une grosse pluie, laquelle continue une partie de la nuit ; c'est la vie de nos agriculteurs !

Nous capturons aujourd'hui un beau serpent, jaune et brun, qui me paraît ressembler au *Coryphodon* de Moupin : c'est une espèce qui peut atteindre d'assez grandes proportions.

13 août 1873. — Tsitou. Aujourd'hui encore, après le beau soleil du matin, nous avons vers le soir une pluie abondante, qui suffira pour faire reverdir au complet toutes nos rizières.

Pas d'acquisition. Pour la première fois depuis que je suis au Kiangsi, je vois un grand faucon pèlerin, lequel vient devant moi fondre sur les pigeons de notre maison : c'est une jeune femelle qui doit être née non loin de cette contrée.

Quand je ne suis pas en course, j'ai l'habitude de converser deux fois par jour avec M. Rouget, pendant les récréations réglementaires. Aujourd'hui nous nous sommes communiqué le sentiment d'impatience où nous nous trouvons l'un et l'autre de ne pas recevoir des lettres depuis longtemps ; surtout nous désirerions avoir des nouvelles d'Europe : car, un mot écrit par un confrère de Kiou-kiang nous avait appris laconiquement le remplacement de M. Thiers par le maréchal MacMahon ; ce changement de président de notre république avait été annoncé par le télégraphe à p2.220 Changhay. Depuis lors nous ne savons plus rien de notre chère France, où parfois les événements marchent si vite !

14 août 1873. — Pas de pluie ; temps assez frais au matin. Le thermomètre, qui est descendu à vingt-sept degrés dans la nuit, marque trente-trois degrés à trois heures.

15 août 1873. — Tsitou. Plus ou moins de pluie pendant le jour ; grande et longue averse vers la nuit.

Nous célébrons en ce jour cher aux chrétiens la belle fête de l'Assomption de la sainte Vierge. Un certain nombre de fidèles sont venus y assister, de dix et quinze lieues de distance. La plupart d'entre eux sont des néophytes ; et j'observe qu'ici aussi les conversions au christianisme vont en augmentant, quoique l'on prenne les plus grandes précautions pour n'admettre au baptême que des hommes chez qui on a constaté la bonne foi, la droiture des intentions, et la connaissance du catéchisme et des longues prières en usage chez les chrétiens de Chine.

Il y a déjà huit ou dix jours que je ne me sens pas du tout à l'aise ; je souffre d'une gastrite ou d'une autre affection intestinale quelconque, malgré toutes les précautions que je prends et nonobstant l'attention que j'ai de m'abstenir dans mes repas de toute sorte de fruits et de crudités. C'est à cette époque de l'année que j'ai p2.221 éprouvé précédemment une maladie assez grave d'entrailles, dont le retour ici me contrarierait fortement !

16 août 1873. — Tsitou. Pluie une partie du jour ; beau temps dans la soirée.

Comme en ce moment les rizières et les collines des environs ne fournissent presque plus rien à mes collections, je me décide à faire partir bientôt mes jeunes chasseurs pour les montagnes de Ma-yuen, qui ne sont qu'à cinq ou six lieues d'ici, à notre sud-ouest. Il est malheureux que je ne puisse pas y aller moi-même maintenant. Je suis malade, et en danger de le devenir encore davantage. Mais j'irai plus tard, s'il plaît à Dieu, surtout afin de pouvoir mesurer le fameux Kun-fong-shan.

17 août 1873. — Tsitou. Encore de la pluie au matin.

La terre est maintenant suffisamment trempée pour qu'on n'ait plus à craindre pour le riz, et pour qu'on répare même en entier les maux causés par la trop longue sécheresse.

Ma maladie empire : au mal intestinal s'ajoute le mal de tête et la fièvre. Je pense avoir une véritable fièvre gastrique, mêlée de typhus.

Je me sens bien mal à mon aise ! ma peau est brûlante, et j'éprouve des douleurs générales par tout le corps. — A défaut de médecins et de médecines, je me traite avec du camphre, et j'en avale des pilules ; il me semble que ce médicament facile me fait p2.1222 un peu de bien, surtout pour mes maux d'entrailles.

A deux heures de cette après-midi, mes jeunes gens sont partis pour Ma-yuen où je désire qu'ils continuent à chasser jusqu'à mon arrivée, ou pendant deux semaines au moins.

18 août 1873. — Tsitou. Beau temps, avec vent rafraîchissant du sud ; mais le thermomètre de ma chambre ne descend pas au-dessous de trente degrés ou trente et un degrés, même dans la nuit.

Je crois que ma fièvre est moins forte aujourd'hui, quoique mon malaise général soit peu supportable. Cependant, je ne me rends pas au mal, je ne veux pas m'aliter, et je continue à me traiter au camphre. Bonnement, je ne pourrais pas me fier aux guérisseurs chinois !

19 août 1873. — Tsitou. Nuit fraîche, avec un peu de pluie. Au matin, le thermomètre descend à vingt-six degrés. Ciel couvert dans la journée ; orage au soir.

Je ne guéris pas ! La fièvre est très forte, et la nuit a été mauvaise. Le mal de tête est devenu concassant ; mais les douleurs intestinales ont diminué et presque cessé, grâce, je crois, aux pilules de camphre. Ma vue est trouble, j'ai du vertige, je garde difficilement l'équilibre ; je vois des fantômes quand j'ouvre les yeux, et des éclats de lueur quand je les tiens fermés. En un mot, je sens que mon cerveau est atteint et que le moment du p2.223 délire n'est pas éloigné. Malgré cela, je me tiens encore sur pied ; mais le défaut presque total de sommeil et de nourriture, depuis un demi-mois, m'affaiblit beaucoup : où irai-je ?

20 août 1873. — Tsitou. Encore un peu de pluie et journée assez fraîche.

Ma maladie suit son cours, sans apparence d'amélioration, et la brûlante fièvre me cause un malaise bien désagréable. Cependant, chose singulière ! telle est mon habitude d'investigation, que je suis moins préoccupé de mes souffrances que de la recherche de leur nature et de leurs causes... Mais, pour le coup, je n'y vois que du bleu ! C'est une maladie du pays, qui nous est inconnue, une sorte de peste ou de fièvre des bois, qui me semble tenir à la fois du typhus, de la fièvre gastrique et de la fièvre cérébrale ; il n'y a que l'embarras du choix ! Au surplus, je sens que mon mal est tel qu'il pourrait bien me jouer un mauvais tour, avant que je lui trouve un nom technique.

21 août 1873. — Tsitou. Toute la journée orageuse, avec un peu de pluie de temps à autre.

Aujourd'hui je me sens moins souffrant qu'hier ; mais j'ai toujours la fièvre et la tête est fortement endolorie. Un petit mal de rate, que j'ai senti dès le début de la maladie, croît aussi de son côté : c'est un surcroît d'agrément.

Je ne suis plus en état de travailler, et c'est à p2.224 peine si je puis écrire quelques lignes chaque jour. — On ne voit plus de papillons ni d'autres insectes voltiger autour de notre maison : on n'y aperçoit que quelques libellules et quelques sauterelles. Les chaleurs ont même fait taire, à notre grande satisfaction, les cigales par trop criardes.

22 août 1873, Tsitou. Beau temps. Très mauvaise journée pour moi. Je ne sais pas comment va finir ma maladie ?... Hier, j'étais mal à mon aise, sans pouvoir suer tout en me sentant brûler de pied en cap ; et aujourd'hui, je sue continuellement, ressentant des douleurs de tête à fendre le crâne.

23 août 1873. — Tsitou. Très beau temps ; très chaud.

Fièvre sèche dans la matinée ; à midi, je me trouve si mal que je sens comme si la vie me manquait en même temps que la respiration. Et ce terrible malaise, accompagné de souffrances universelles,

continue jusque fort avant dans la nuit. Dans ce paroxysme de la fièvre, mon esprit frise le délire : il y a redoublement d'éblouissements, de vertiges, de fantômes. Mes sens s'égarent ; et, au toucher, mon propre corps me paraît être celui d'une autre personne !

24 août 1873. — Tsitou. Beau temps, avec vent plus frais. A quatre heures du soir, le thermomètre marque trente-cinq degrés dans ma chambre.

p2.225 Ce matin je me sens revivre un peu. Ma tuante oppression, avec les continuelles dispositions à l'évanouissement, ont cessé pour le moment, depuis l'instant que les grandes sueurs ont remplacé le *chao*, ou brûlure générale.

Je tiens à ne pas m'aliter complètement, sachant par expérience que l'énergie est le premier des remèdes contre toutes sortes de maladies. Jusqu'ici je dis ma messe tous les jours et je prends part avec la communauté aux exercices communs.

Ma maladie semble tendre à devenir ce que les Chinois du pays appellent le *chao* (brûler) : je ne sais ce que c'est, sinon que c'est un mal affreux. Mais, s'il y a *chao* en moi, il y a aussi certainement complication de quelque autre maladie tout aussi peu connue en Europe.

25 août 1873. — Tsitou. Beau temps ; chaud encore.

Nuit passée sans sommeil, mais avec moins de fièvre et de douleurs. Quoique mon malaise continue avec les fréquentes menaces d'évanouissement, la maladie semble vouloir entrer dans une période d'amélioration.

Dans mes conversations avec les hommes de la maison, j'entends dire aujourd'hui que le peuple de cette région, où l'on ne cultive guère l'arbuste à thé, emploie souvent, en place de cette plante, des feuilles de *Cratœgus* (sorte d'aubépine à plus grands fruits) et de rosier sauvage (églantier à nombreuses fleurs blanches) ; l'on me soutient

p2.226 que l'infusion de ces feuilles est estimée des Chinois à l'égal de celle du vrai thé.

On me dit encore que, depuis que le commerce européen a commencé à demander une si immense quantité de thé, les Chinois y mêlent une large proportion de feuilles étrangères. Ceci est très certain. Ce mélange ne communique pas au thé des propriétés malfaisantes ; mais naturellement il en diminue les bonnes qualités.

Dans l'après-midi, orage sans pluie, le thermomètre étant à trente-quatre degrés.

26 août 1873. — Tsitou. Beau temps, chaud ; au soir, orage et pluie. La nuit le thermomètre ne descend pas au-dessous de trente degrés.

J'ai été bien souffrant, la nuit passée ; et ma brûlante fièvre continue encore pendant tout ce jour.

Mes deux Pékinois sont revenus des montagnes ce soir, plus tôt que je ne l'aurais voulu. C'est tant mieux pour moi, puisque j'ai grand besoin de leurs services pendant ma maladie ; mais mes ordres étaient qu'ils restassent là à chasser au moins deux semaines entières. Ils prétendent qu'il n'y a rien à faire maintenant dans ces parages.

Ils m'ont rapporté un *Nisus soloensis*, jeune, et un *Anthus obscurus*, oiseau nouveau pour la faune chinoise, qu'ils ont tué sur une montagne nue. Ils ont encore deux espèces de chéiroptères, dont l'une me paraît nouvelle. Parmi le petit nombre d'insectes qu'ils ont pris, je remarque un beau p2.227 *Carabus* (*Cœlestis* ?), exemplaire unique mais complet, et quelques petits bousiers nouveaux ; un tipulaire fort curieux, qui a l'abdomen très large et aplati avec des raies transversales jaunes et brunes. Il y a encore deux véritables *Papilio machaon*, de petite taille, etc. En un mot, quoique la chasse soit assez misérable pour dix jours d'absence et les frais, c'est sans doute plus qu'ils ne m'auraient récolté dans notre voisinage.

27 août 1873. — Tsitou. Ciel couvert. Au point du jour, le thermomètre marque vingt-huit degrés.

Ma fièvre diminue enfin ; et l'éruption de nombreux boutons dans la bouche, aux lèvres et au nez semble montrer que j'entre dans la dernière période de ma maladie.

D'après mes ordres, mes jeunes gens ont fait l'ascension de la principale montagne du canton où ils sont allés (à cinquante li à l'ouest de Kien-Tchang), où le baromètre est descendu à soixante-cinq degrés. C'est donc une altitude de treize cents mètres que nous avons pour ce sommet, et la chaîne, qui s'avance vers le sud-ouest, ne paraît pas avoir des hauteurs beaucoup plus considérables. Les bois manquent dans ce groupe montueux ; mais les plus belles bambouseraies y sont entretenues dans toutes les vallées, fournissant aux montagnards soit des jeunes pousses mangeables, soit des tiges employées à la fabrication du papier, soit les bambous durs, qu'on envoie au loin par les rivières, liés en radeaux immenses.

p2.228 D'après mes hommes, la roche dominante du centre de ces montagnes serait le granite.

28 août 1873. — Tsitou. Beau temps ; ciel voilé. Orage sans pluie au soir.

Je continue à mieux aller. Mes chasseurs étant allés chasser aux bords de la rivière de Kien-Tchang, y prennent un bon nombre de cicindèles, appartenant à quatre espèces différentes : deux de celles-ci sont nouvelles. Ils tuent aussi deux *Phyllopneuste coronata* ; ce sont les premiers oiseaux de passage vus cette année en ces lieux ; cette espèce est aussi commune à Pékin, à la fin de l'été, pendant son voyage au Midi.

A propos du camphrier, qui abonde au Kiangsi, mais toujours à l'état domestique, j'entends dire aux Chinois que ce grand et bel arbre ne peut se multiplier par la graine que quand celle-ci a passé par l'estomac d'un oiseau ?... C'est aussi ce qu'on dit des figuiers.

29 août 1873. — Tsitou. Ciel voilé. Dans l'après-midi, orage avec pluie.

Je me trouve en bonne et pleine convalescence, bien qu'il me reste toujours un peu de fièvre, comme pour me faire tenir sur mes gardes.

Mes jeunes gens m'apportent un second oiseau de passage : c'est le *Butalis sibiricus*. Ils ont pris aussi plusieurs coléoptères, à formes de bupreste, qui ont les élytres bronzées, chagrinées et p2.229 marquées chacune de deux cicatrices jaunâtres ; ces insectes fréquentent le chêne.

30 août 1873. — Tsitou. Beau temps, avec orage sec au milieu de la journée. A sept heures du matin, le thermomètre de ma chambre marquait trente degrés.

Des chrétiens qui sont revenus de Nifang me disent que déjà la salamandre à ventre jaune et la grenouille épineuse se seraient cachées dans leurs retraites. Je ne puis pas croire cela ; aussi, dans quelques jours, vais-je y envoyer deux hommes pour pêcher ces batraciens, bien que, aller et retour, ce voyage prenne une grande semaine.

Une seconde espèce de bec-fin de passage a fait son apparition dans nos environs : c'est le *Phyllopneuste tenellipes*, oiseau que je n'ai jamais rencontré dans le nord de la Chine.

31 août 1873. — Tsitou, Beau temps. Thermomètre : 27° (7 h. matin).

Dimanche. Rien à noter. Je me considère comme guéri ; mais j'ai encore un reste de fièvre, et mon estomac fonctionne mal.

@

CHAPITRE XXVII

DU 1ER AU 29 SEPTEMBRE 1873

@

Encore à Tsitou. — Guérison partielle et rechutes sans fin. — Prise d'insectes rares et nouveaux. — Curieux effet de la fièvre. — Une autre salamandre intéressante (*Cynops chinensis*). — Préparatifs de départ pour le Fokién.

1er septembre 1873. — Tsitou. Beau temps. Thermomètre : 25° (à 7 h. matin) et 33° (à 3 h. soir).

Je suis étonné d'observer qu'ici, à douze degrés de distance, le passage des mêmes oiseaux commence en même temps qu'à Pékin, car c'est aussi à la fin d'août que nous voyons là les *Butalis* et les *Phyllopneuste* nommés plus haut.

Pour utiliser le temps, j'envoie mes deux hommes passer une semaine parmi les collines boisées de Mi-Ouan, où, s'ils le veulent bien, ils peuvent encore me faire de bonnes collections.

2 septembre 1873. — Tsitou. Beau temps. Thermomètre = 29° (à 7 h. matin) et 35° (à 4 h. soir).

p2.232 M. Rouget est aussi malade, et il croit avoir la fièvre intermittente.

Aujourd'hui je reçois le compte rendu annuel de la société zoologique de Londres, dont j'oubliais que je suis membre correspondant ; mais point de lettres pour moi !

3 septembre. Beau temps, avec fort vent de nord. Thermomètre : 30° (à 7 h. matin).

4 septembre 1873. — Tsitou. Très beau temps, avec fort vent du nord tout le jour ; bonne journée, assez fraîche.

Aujourd'hui, pour la première fois, je ne me sens plus trace de fièvre ni de maux de tête, et je regarde ma maladie comme finie. Mais elle m'a affaibli et maigri au point que je perds sans cesse mes jarretières, qui glissent sur les mollets.

5 septembre 1873. — Tsitou. Très beau temps. La campagne est très belle, et quoiqu'il ne pleuve guère depuis quelque temps, les grandes rosées suppléent au manque de pluie, et les riz vont très bien.

Pour essayer mes forces, j'ai fait dans cette après-midi une promenade que je pourrai payer cher, car il m'a semblé respirer des émanations méphitiques...

6 septembre 1873. — Tsitou. Très beau temps. Mes jeunes gens reviennent de Mi-ouan. Leurs p2.233 captures consistent en plusieurs *Sciurus Mac-clellandi*, un grand *Fer-à-cheval*, et une douzaine de larves de mon petit *Triton orientalis*. Ils n'ont aucun oiseau, et ils prétendent que les *Pomatorhinus*, etc., ne sont plus au pays. Dans le petit nombre de leurs insectes se trouve une nouvelle espèce de *Scarabée rhinocéros*, et deux *Cétonides* à formes allongées.

7 septembre 1873. — Tsitou. Très beau temps, chaud et mi-orageux au soir.

Pas de nouveauté, si ce n'est que nous prenons le *Phyllopneuste borealis* et le *Motacilla boarula*.

8 septembre 1873. — Tsitou. Beau temps ; la nuit a été chaude, avec le ciel très pur, comme cela a lieu depuis longtemps.

Je suis repris d'une forte fièvre : patience ! Condamné à garder la maison, je tâche d'utiliser pour mon but les forces relatives de mes domestiques. J'envoie donc aujourd'hui le Ouang et un homme du pays pour aller prendre la hauteur barométrique sur le Kun-fong-shan, et pour chercher les salamandres des montagnes du sud-ouest. Je pense que ces voyageurs seront absents pendant huit ou dix jours.

9 septembre 1873. — Tsitou. Très beau temps. J'ai passé une bien mauvaise nuit ; mais je me trouve mieux ce matin, depuis que les sueurs ont succédé à la brûlante sécheresse. p2.234 Malheureusement, mon domestique Lu se dit aussi malade de nouveau !

Mais, dans cette après-midi, un fort accès de fièvre me reprend, précédé cette fois par une demi-heure de frissons et de grincements de dents, sans aucune sensation de froid. Ce sont donc des fièvres paludéennes qui se sont déclarées chez moi ; et, d'après l'expérience des personnes du pays, si elles deviennent franchement intermittentes, je pourrai m'en défaire plus ou moins vite. Dans le cas contraire, elles pourraient devenir dangereuses pour la vie !...

10 septembre 1873. — Tsitou. Très beau temps, avec recul de nord affaibli ; menace d'orage.

Cette nuit a été pour moi moins pénible que la précédente ; la matinée est passable, mais je suis pris dans l'après-midi de fièvre et d'une oppression de cœur insupportable. Cet accès cesse un peu avant minuit, et il n'a pas été précédé de sueurs ; mais la fièvre a été dévorante, et à la phase des chaleurs sèches ont succédé des sueurs exagérées.

Nos confrères, M. Anot et M. Lefèvre, arrivent ce soir de Foutcheou, pour faire avec nous la retraite annuelle. Nous la commencerons demain, et, bien que malade, je vais essayer de la faire avec ces fervents missionnaires. Car, si je ne profitais pas de cette bonne occasion, je ne sais pas quand et où je pourrais vaquer à nos exercices spirituels de règle. — Je continuerai à crayonner dans mon p2.235 cahier mes notes quotidiennes, dans les moments libres de la journée.

11 septembre 1873. — Tsitou. Ciel nuageux, avec vent irrégulier ; mais au soir un grand vent balaye le ciel, qui redevient serein.

Je me sens un peu mieux ce matin ; le soir je n'ai guère plus que de l'agitation ; la fièvre est faible et les souffrances sont modérées. C'est

un mieux qui, cette fois encore, coïncide avec l'apparition de boutons autour de la bouche et du nez.

Mon Lu, qui est allé chasser aux insectes, me rapporte un beau *Lucane*, à très longues cornes ou mandibules, et deux exemplaires d'une magnifique et nouvelle espèce de lamellicorne, de la famille de *Euchirides*. Cette heureuse capture me rappelle ce que m'avait dit à Paris le comte de Mniszech, en 1871, c'est-à-dire, que quelque espèce d'*Euchirus* ou de *Propomacrus* devait certainement vivre dans la Chine méridionale : voilà sa prévision réalisée ! Ce coléoptère remarquable, dont, paraît-il, les représentants fossiles abondent dans les terrains tertiaires d'Europe, et le *Trictenotoma*, appartiennent à deux groupes d'insectes anciens qui n'avaient pas encore été signalés dans ce grand empire.

12 septembre 1873. — Tsitou. Très beau temps ; atmosphère d'une pureté cristalline. La fraîcheur de la nuit passée et le grand vent qui recommence p2.236 à souffler au matin, annonceraient qu'un gros orage a éclaté non loin d'ici.

Cette nuit n'a pas été trop bonne pour moi, à cause surtout des trop grandes sueurs fiévreuses et du froid de la nuit, qui les rend plus dangereuses ; mais, ce matin, je me sens plus à mon aise. Le lit et le costume chinois sont fort incommodes pour ces sortes de maladies : on n'use ni de draps ni de linge ! Aussi, c'est toute une affaire quand la maladie vous fait suer trop abondamment, comme c'est mon cas ; on ne sait comment faire pour ne pas se refroidir et pour faire sécher ses couvertures et ses vêtements. Comme ce qui remplace ici les matelas et ce qui compose notre pauvre lit a été tout trempé et pénétré de sueurs morbides, j'ai pris donc le parti, pour éviter un mal pire, de passer mes nuits et une partie du jour couché sur le plancher nu de ma chambre.

M. Anot, qui a la charité de venir me trouver chez moi, me conseille de changer de climat au plus tôt : cela est plus facile à dire qu'à exécuter ! Il ajoute que, dans la première année qu'il est venu à Tsitou,

lui aussi il a eu à peu près le même mal que moi, pendant trois mois ; dans cet intervalle, il a reçu deux fois l'extrême-onction et il a été sur le point de mourir... M. Rouget aussi en a souffert pendant six mois entiers. L'expérience du pays est que ces fièvres ne tuent pas au début, elles se prolongent plus ou moins longtemps sous la forme de fièvres intermittentes, et quand le malade ne parvient pas à se débarrasser de p2.237 celles-ci, il en meurt généralement vers la troisième année.

13 septembre 1873. — Tsitou. Nuit et matinée sereines ; mais le grand vent qui survient couvre le ciel de nuages pour le reste du jour.

Ma fièvre s'est calmée et je me sens mieux, mais point guéri ! Mon domestique Lu, qui paraît aussi débarrassé de la fièvre, m'apporte encore deux *Euchirides* à longs bras.

14 septembre 1873. — Tsitou. Il commence à tomber une bonne pluie, pour durer une demi-journée.

Comme hier, je me trouve sans forte fièvre aujourd'hui et avec un peu d'appétit ; j'ai dormi avec moins de rêvasseries délirantes et de pénible oppression : guérirai-je ici même ? Plaise à Dieu !

L'un des curieux effets les plus ordinaires de mon état fiévreux consiste en ce que la première pensée venue adhère tenacement à mon esprit pendant des heures, pendant des nuits entières : communément, c'est une idée abstraite que je rumine involontairement, sans qu'il me soit possible de jamais parvenir à la solution que je poursuis. Et cela me cause une fatigue de tête indicible, un vrai tourment ! Parfois (chose étrange pour moi qui n'ai jamais aimé l'art de la versification) c'est une envie irrésistible de rimer qui me survient, et je n'en finis pas avec mes longues tirades de vers, que je fabrique sans les exprimer par la parole. Quand le calme arrive, je me mets à regretter de p2.238 n'avoir pas pu écrire toutes les belles choses, tous les beaux raisonnements qui ont passé par ma tête !

15 septembre 1873. — Tsitou. Temps lourd et chaud. Orage lointain au soir.

Mon mieux se maintient, et je puis vaquer moins difficilement aux exercices de notre retraite.

Les larves des tritons, que j'élève dans ma chambre depuis dix jours, sur des *Chara* et d'autres plantes aquatiques trempées dans l'eau, ont perdu leurs branchies, et elles ont revêtu les couleurs et les formes du *Triton orientalis*.

16 septembre 1873, Tsitou. Beau temps ; soirée orageuse.

Même bulletin sanitaire qu'hier : *Deo gratias !* D'après mon jeune *entomothère* pékinois, il n'y a plus d'autres insectes au pays que quelques *Lucanes* attardés et quelques *Euchirides* qu'il a apportés aujourd'hui ; il les a ramassés par terre, morts ou moribonds, sous des chênes à feuilles étroites : ces coléoptères auront été tués par la pluie. Ils paraissent n'être pas rares au pays, et en temps convenable on aurait pu en faire une bonne provision.

17 septembre 1873. — Tsitou. Petite pluie au matin, beau temps vers le soir.

J'ai de nouveau un petit accès de fièvre ce matin : décidément, il me faudra quitter ce pays au p2.239 plus tôt... Du reste, les chaleurs ayant commencé à diminuer sensiblement, le moment était venu de repartir, indépendamment de la maladie. Mais, aurai-je la force de me remettre à courir par monts et par vaux ? Car, ce n'est que sur mes jambes que je pourrai voyager parmi les grandes montagnes. Nous le verrons : la volonté fait des miracles.

Mon domestique Lu continue, soir et matin, à faire ses petites promenades aux environs, et il m'annonce que les *Sylvains* de passage abondent maintenant dans les bois.

Je commence à trouver que les deux hommes que j'ai envoyés à la recherche des Salamandres restent bien longtemps absents : c'est le onzième jour !

18 septembre 1873. — Tsitou Petite pluie au matin.

Encore de la fièvre. Mes chasseurs rentrent au logis cette après-midi : ils n'ont pas perdu leur temps. Ils ont apporté un petit *Sorex*, semblable à ceux que j'ai eus ici, un *Zosterops simplex*, deux *Pratincola ferrea*, deux *Rana temporaria*, trois *Polypedates* inconnues, et enfin seize *Salamandres*, de celles que je désirais. Ces *Tritons*, gros comme deux ou trois fois le doigt, et longs de seize à vingt centimètres, sont bruns en dessus, avec une infinité de taches noires pointillées. Le dessous est jaune-orange et pointillé aussi ; mais parfois les points granulaires noirs sont plus gros, parfois ils manquent entièrement.

On n'a pas pu avoir la grenouille épineuse ; mais p2.240 on a appris que cette espèce croît jusqu'à douze onces de poids, et que c'est le mâle seul qui a la poitrine garnie d'épines.

19 septembre 1873. — Tsitou. Ciel très chargé de brouillards et de nuages. Le thermomètre marque 30°.

Ma santé ne va ni mieux ni plus mal ; je tiens bon tant que puis ; mais je sens qu'il faut la santé pour avoir du courage, et qu'une excitation artificielle n'a pas de durée.

Notre retraite étant terminée, je me hasarde à sortir aux alentours du collège. Il n'y a plus d'*Eurichide*, et nous n'en ramassons que des débris sous les vieux chênes à feuilles étroites. Le *Phyllopneuste borealis* est abondant sur les arbres, mais son congénère aux pattes blanches (*Phill. tenellipes*) doit être rare et avoir fini son passage : c'est sans doute une espèce plus méridionale.

Mon Pékinois Ouang me raconte que c'est jeudi dernier qu'ils ont fait l'ascension du Kun-fong-shan. Il y soufflait un grand vent ; le thermomètre y a marqué 16°, et le baromètre est descendu à 607 mm.

D'après ces données, nous n'aurions que 1.880 mètres pour l'altitude de ce fameux pic, que son isolement fait paraître plus élevé qu'il n'est, et ce serait là le point le plus élevé de tout le Kiangsi ?

20 septembre 1873. — Tsitou. Beau temps ; soirée orageuse.

p2.241 A 6 h. matin, le thermomètre de ma chambre marque 25°. Un peu de fièvre encore ; vue trouble, démarche chancelante.

21 septembre 1873. — Tsitou. Beau temps au matin, quoique le ciel soit mi-couvert ; soirée orageuse et atmosphère lourde.

Aujourd'hui encore je suis pris d'un accès de fièvre qui dure depuis midi jusqu'à huit heures du soir ; cette fois aussi l'accès a commencé par une heure de frissons et de claquement de dents, sans sensation de froid. Il n'y pas à dire, c'est ici un bien mauvais climat pour moi, et il faut que je me hâte de me transporter ailleurs. J'ai lieu d'espérer que l'air des pays élevés me sera salutaire ; comme c'est là que l'intérêt de ma mission de naturaliste réclame aussi ma présence, je me résous à aller aux montagnes d'Ouang-mao-tsaé, d'où je pourrai passer, s'il y a lieu, à Koatén, dans le Fokién : c'est à six journées de marche d'ici.

22 septembre 1873. — Tsitou. Beau temps. Ciel serein au matin, couvert au soir.

Malgré deux doses de quinine que j'ai avalées ce matin, je suis repris de ma mauvaise fièvre, et je passe une très désagréable journée, en proie à un petit délire continuel, à une oppression et à un malaise universel bien pénibles.

23 septembre 1873. — Tsitou, Beau temps ; au soir, p2.242 petite pluie sans orage. A trois heures du soir, le thermomètre marque trente-quatre degrés.

Après une nouvelle nuit douloureuse, ma fièvre cesse peu à peu ce matin, et je me sens à mon aise le reste du jour. J'ai raison de penser

que c'est la double dose de quinine qui a tant exaspéré mon accès d'hier.

24 septembre 1873. — Pluie tout le jour. Le thermomètre descend à vingt-trois degrés, le baromètre étant à sept cent cinquante-trois millimètres.

Peu de fièvre aujourd'hui. Mes jeunes gens ont pêché dans la soirée, et parmi les petits poissons qu'ils ont pris, je trouve une nouvelle espèce de *Gobius* qui, paraît-il, abonde dans nos ruisseaux, où on le voit sautiller sur l'eau et ramper sur la vase, comme un reptile. Je suis étonné de retrouver ce genre marin à deux cent cinquante lieues de distance de la mer (en comptant les détours de nos cours d'eau), et à peu près à deux cents mètres au-dessus de son niveau.

25 septembre 1873. — Tsitou. Journée couverte et un peu pluvieuse.

Les fièvres sont revenues à mon Pékinois Ouang tandis qu'elles m'épargnent aujourd'hui. Mais ma vue reste trouble et vacillante.

25 septembre 1873. — Tsitou. Ciel couvert. Thermomètre : vingt-cinq degrés au matin. Je me trouve sans fièvre depuis deux jours et je p2.243 crois volontiers que je touche enfin au terme de ma maladie. Aussi profité-je de ce relâche pour me préparer à partir lundi prochain pour les montagnes limitrophes. Je ne pourrais jamais me bien guérir ici, et le changement d'air m'est indispensable.

27 septembre 1873. — Tsitou. Nuageux, air pesant.

Pas de nouveauté. Nous continuons nos préparatifs de voyage, et bien que le moindre mouvement me fasse ruisseler de sueur, j'emploie ma journée à encaisser tous les objets que j'ai dans l'alcool, de manière à pouvoir les expédier au Muséum par la première occasion, sans rien réserver pour moi-même, pas même une salamandre.

28-29 septembre 1873. — Tsitou. Assez beau temps hier ; ciel couvert aujourd'hui.

J'ai déjà observé que, dans le Kiangsi plus encore que dans les autres provinces, nous autres Européens, nous trouvons de la difficulté pour engager des travailleurs à notre service. D'un côté, les païens sont généralement mal disposés à notre égard et refusent d'ordinaire de nous aider ; de l'autre, les journaliers et les porteurs chrétiens, qui sont rares, se prévalent du besoin qu'on a d'eux pour exiger des salaires exorbitants. Cette fois-ci encore, ce n'est qu'au bout de nombreuses recherches et de pourparlers sans fin qu'on est parvenu à louer quatre hommes pour porter notre bagage indispensable jusqu'à Ouang-mao-tsaé ; p2.144 pour parcourir ces cent quatre-vingts li de distance, chacun des porteurs touchera onze cents sapèkes, c'est-à-dire deux ou trois fois plus que ce que l'on donne dans d'autres parties de la Chine. J'ai essayé aussi, vu mon état maladif et ma grande faiblesse, de trouver une chaise à porteur pour moi, afin de n'avoir à marcher moi-même que dans les montées et les passages impraticables pour le Kiao-tze ; mais ces hommes, après avoir promis hier de venir, pour une somme très respectable, me font dire ce soir que l'un d'eux s'est fait mal au pied !... Force m'est donc de partir à pied ; car tout étant préparé pour nous mettre en route demain matin, hommes et bagages, je ne puis pas remettre mon voyage. Nous tâcherons de marcher à petites journées.

@

CHAPITRE XXVIII

DU 30 SEPTEMBRE AU 31 OCTOBRE 1873

@

Départ de Tsitou pour le Fokién. — Fatigues du voyage. — La grenouille épineuse. — Mauvaises dispositions des chrétiens indigènes. — Montagnes porphyritiques du Fokién. — Singes du Fokién ; méthode chinoise pour empêcher ces animaux de croître. — Faiblesses en route ; le voyageur se fait traîner à la remorque. — Arrivée à Kaotén. — Heureuse rencontre d'un missionnaire européen. — Ressources zoologiques des montagnes fokiennoises : mammifères, oiseaux, poissons nouveaux. — Difficultés à propos de l'argent. — Plantes du pays. — La chasse à la trappe.

30 septembre 1873. — Départ de Tsitou pour Koatén. Ciel chargé et un peu de pluie de temps en temps.

Le bon M. Rouget pousse l'amabilité jusqu'à m'accompagner, avec tous les élèves du collège. Pendant une heure de chemin, non content d'avoir caché parmi nos bagages de précieuses provisions de bouche pour une grande partie du voyage.

Nous avons marché pendant dix ou onze heures dans cette première journée, ayant fait à deux p2.246 heures notre première halte à Pakan, et nous étant arrêtés pour la nuit à sept heures et demie, dans la petite ville de Kaopi. Avant de parvenir à cette dernière localité, nous avons dû marcher pendant une heure sur des collines fort difficiles.

Le pays que nous avons traversé ressemble beaucoup à celui de Tsitou : c'est un mélange de monticules et de petites plaines cultivées en riz. Nous avons vu du grès rouge dans la première moitié du voyage ; dans la soirée, ce sont des roches granitiques que nous apercevons sur notre route, et beaucoup de silex jaunâtre ou du quartzite.

Nous avons observé ce matin trois aigles, de taille moyenne, et sept dans l'après-midi : ces oiseaux tournoyaient sur les collines, en jetant d'une voix interrompue et assez faible un cri qu'on peut représenter par ces syllabes : *Kiou-kiou-kiou*. Je pense que c'étaient des aigles

impériaux (*Aquila hœliaca*). Nous avons rencontré aussi le drongo noir, ou *Dicrurus cathœcus* ; mais point de nouveautés.

À l'endroit de notre halte du milieu du jour se trouvaient plusieurs grands camphriers, sous lesquels le sol était jonché de vieux cocons réticulés de l'*Attacus Atlas.* En fouillant dans les détritus de bois pourri de camphrier, j'ai trouvé quelques débris d'*Euchiride* : est-ce que ce beau coléoptère se propagerait aussi dans ces arbres ?

Je ne me suis pas trop mal comporté pour un malade ; et bien que mes jambes soient d'une p2.147 faiblesse toute nouvelle pour moi et comme raidies par des douleurs rhumatismales ou par un effet de la maladie, j'ai pu suivre le pas lent de mes porteurs de bagages. Seulement, comme ma vue vacille et que je chancelle souvent, je suis obligé de faire rester l'un de mes domestiques à côté de moi, en cas que je vienne à perdre l'équilibre. Je suis encouragé par l'espoir que le changement d'air hâtera ma guérison.

1er octobre 1873. — Voyage de Tsitou à Ouang-mao-tsaé. Très beau temps.

Aujourd'hui, nous ne faisons guère que monter et descendre parmi des collines qui deviennent de plus en plus difficiles : comme hier, nous tenons la direction du nord-est. Quelques-unes des montagnes que nous longeons paraissent avoir jusqu'à quinze cents mètres de hauteur. Elles ne sont couvertes que de broussailles ; l'un des arbustes les plus communs est le châtaignier sauvage ; sur ces petites châtaignes je récolte, chemin faisant, cinq ou six exemplaires d'une nouvelle et curieuse espèce de *Balaninus*, à très long bec effilé, dont les élytres sont traversées de deux raies blanches. Le *Rubus* (*pinnatifida* ?) y est aussi abondant ; cette aubépine nous prodigue ses fruits mûrs, dont le goût aigrelet désaltère notre soif. La flore automnale est peu variée, mais assez belle ; les bords des ruisseaux sont ornés de *Commelina* aux fleurs bleues, de *Balsamines* pourpres, de *Patrinia* (*Valeriana*) à fleurs blanches, de p2.248 *Campanula* etc. Parmi les arbres plantés autour des pagodes, j'observe deux nouvelles espèces de chênes à

feuilles persistantes, et quelques pieds de *Podocarpus*, étrange conifère à larges feuilles.

Quoique exténué de forces, j'ai fait des efforts pour suivre de près mes gens pendant les douze heures de marche de cette fatigante journée : ce n'est que dans l'après-midi que, par l'effet des rayons d'un brûlant soleil, je me suis senti sur le point de rendre les armes...

La maison où nous sommes logés ce soir n'est qu'un hangar de montagne, ouvert à tous les vents, puisqu'elle n'est formée que de claires-voies de bambous. J'ai la bonne fortune de pouvoir acheter ici des œufs de poule, ce qui vaut mieux pour mon souper que les citrouilles bouillies à l'eau qu'on nous a servies en route, hier et aujourd'hui.

Toutes les montagnes que nous avons gravies, dans cette seconde journée, sont porphyritiques et jaunâtres, avec des grains grisâtres.

2 octobre 1873. — Arrivée à Ouang-mao-tsaé. Très beau temps, avec vent du nord, comme hier.

Les mêmes roches porphyritiques et dioritiques continuent à se montrer exclusivement. Notre voyage est très pénible, et nous ne faisons que passer d'une montagne à l'autre sur des pentes fort raides ; le chemin est un escalier continuel, où il faut monter et descendre sans cesse : aussi ai-je de la peine à y manier mes jambes atteintes de p2.49 douleurs rhumatismales, et même à conserver mon équilibre, à cause de l'état vacillant de ma vue. Mais enfin nous parvenons à Ouang-mao-tsaé, vers trois heures de l'après-midi. Ce hameau est assez près du sommet d'une grande montagne, qui touche à la frontière du Fokién ; il est composé de quelques familles chrétiennes, pour lesquelles la mission a fait construire dernièrement une petite chapelle. Ces montagnards, très pauvres, vivent surtout de la vente des fibres de bambous, dont on fait du papier et des cordes.

En route nous avons vu, sur le bord des torrents, quelques *Ruticilla fuliginosa* et de rares *Cinclus Pallasii* ; parmi les oiseaux qui criaient du

milieu des fourrés, j'ai cru reconnaître la voix d'un *Pnoepyga*, genre d'insectivore qui n'a pas été encore rencontré dans la Chine occidentale.

Il y a de Tsitou ici plus de distance qu'on ne le dit : le premier jour nous avons bien fait soixante-dix li, le second quatre-vingt-dix li, et aujourd'hui plus de quarante li. C'est donc certainement deux cents li de route très fatigante.

3 octobre 1873. — Ouang-mao-tsaé. Très beau temps.

A ma prière et dans l'espoir de recevoir une bonne récompense pécuniaire, plusieurs chasseurs du voisinage sont allés à la chasse du *Shan-yang* ; mais ils rentrent le soir dans leurs foyers sans en avoir tué. Il paraît que cette grande antilope est rare au pays. D'après ces p2.250 montagnards, l'animal a la queue très courte, le poil du haut du cou allongé, etc. J'ai tout lieu de penser que nous avons ici notre *Nemorhedus Edwarsii*, de Moupin. Néanmoins, comme je tiens à vérifier ce fait, je redouble auprès de nos chasseurs d'instances et de promesses, pour qu'ils essayent de me procurer une dépouille de cette espèce.

La beauté du temps et du pays me tente de faire un effort pour reconnaître notre montagne ; et, accompagné de mes deux Pékinois, je parviens jusqu'au sommet principal, qui a quinze ou seize cents mètres d'altitude. De là, j'aperçois vers l'est deux chaînes plus élevées ; et, au sud-sud-est, deux masses plus considérables encore, qui me paraissent monter jusqu'à trois mille mètres : toutes ces montagnes sont dans le Fokién. — Pendant cette excursion, qui dure la journée entière, nous ne voyons et n'entendons que des animaux déjà rencontrés plus bas, si ce n'est un *Cisticola* isolé que nous tuons, mais que nous perdons dans les hautes herbes.

Ce soir, un de nos chrétiens offre de me vendre sept de ces énormes grenouilles qui vivent dans les claires eaux de ces montagnes. Ces animaux sont d'un brun verdâtre, avec la poitrine un peu épineuse ou verruqueuse dans le mâle. J'ai sans doute là le fameux batracien de

Nifang, et je serais même tenté de croire que c'est le même animal que celui que je pris en 1868, à mon premier voyage au Ly-shan, et que je fis connaître avec le nom de *Rana latrans*.

p2.251 Ne pouvant pas emporter avec moi ces grenouilles, et n'ayant pas d'alcool pour les y plonger, je suis obligé de les laisser ici, en recommandant bien de mettre dans le sel celles qui viendraient à mourir avant mon retour.

4 octobre 1873. — Ouang-mao-tsaé. Très beau temps.

Ce matin, pendant que je parcours encore notre belle montagne, je suis repris tout à coup de la fièvre : cela est malheureux, pour le moment et pour la suite. Mon chasseur Ouang tombe aussi malade, mais plus légèrement que moi.

Bien que nous soyons logés à huit cents mètres d'altitude, nous avons des rizières autour de notre demeure, et l'on rouit le bambou dans le voisinage. Cela donne des miasmes puants et cause sans doute la fièvre. Notre régime de riz et de citrouille cuite à l'eau, au sel et au piment, pourrait bien aussi contribuer à nous rendre malades.

Ces montagnes sont bien boisées de pins et de *Cunninghamia*, et les *Lespedeza*, très abondants, étalent maintenant leurs grappes de fleurs violettes : ce sont les représentants de nos *Cytises* d'Europe. Les bambouseraies garnissent tous les vallons et constituent la principale ressource du pays.

Le Lu, qui a battu les champs tout le jour, me rapporte un *arvicola* brun roux, semblable à l'*Arv. melanogaster* du Setchuan, un *Drymœca extensicanda*, un *Bulimis* très long, les débris d'un *Lucanus* inconnu, une nouvelle espèce de *Cetonia* : p2.252 ce sont là les restes de la faune d'été. Il est malheureux que la fièvre me cloue sur mes couvertures, et que le mal de tête et la surdité qui accompagnent mes accès m'empêchent même de donner attention à ce qui se passe autour de moi.

J'entends pourtant assez pour comprendre que des singes bruns vivent à quelque distance d'ici ; mais que c'est à Koatén que les animaux de cette classe abondent. Il nous faut aller là, et chercher les moyens de reprendre notre voyage lundi matin. Ces montagnards me disent encore que le campagnol à ventre noir abonde dans ces environs, mais que le gros *Rhizomys* ne vit que plus à l'est.

5 octobre 1873. — Ouang-mao-tsaé. Très beau temps, ciel pur, air sec, comme les jours précédents.

Les chrétiens de ce hameau paraissent peu disposés à me fournir les quatre hommes qu'il me faut avoir pour partir demain pour le Fokién. Par reconnaissance, sans doute, pour les bienfaits qu'ils ont reçus des missionnaires, ils ont résolu de me vendre leurs services le plus cher possible ; en conséquence, ils commencent par vouloir m'effrayer, en disant qu'il faudra trois journées de marche pour parvenir à Kaotén (il y a cent cinquante li), que les chemins sont très mauvais, que les porteurs demandent plus d'argent que je n'en ai donné pour venir ici, etc. Mais je suis habitué et préparé à ces beaux discours : je passerai par où l'on voudra pourvu qu'on me donne mes quatre hommes !

p2.253 Ce matin, les petits oiseaux abondent autour de notre maison : *Parus minor, Psaltria, Ixos, Suthora, Phyllopneuste*, etc. Un *Micronisus* fond en vain devant moi sur eux ; ces petits éperviers paraissent abonder aussi parmi ces montagnes, qui sont toutes composées de porphyre grossier se décomposant facilement dans les lieux élevés, mais qui apparaît très dur dans les ravins.

Voici le signalement de la *Rara spinosa* (ou latrans) que j'ai acquise ici. Dessus, brun olive, marqué de taches noirâtres rondes ou allongées et de pustules ; cuisses et jambes avec sept raies noires ; intérieur des cuisses noir marbré de blanc. Dessous blanchâtre ; haut de la gorge marbré de brun. Poitrine et les trois doigts intérieurs garnis de verrues épineuses (dans le mâle). Iris brun doré. Taille grande.

6 octobre 1873. — Voyage à Koatén. Très beau temps.

Tout ayant été disposé pour partir ce matin, je me mets en route en prenant mon courage à deux mains. Je me sens d'une faiblesse extrême, brûlant de la fièvre qui ne m'a pas laissé un moment de répit depuis hier après midi : peut-être le voyage me soulagera-t-il ?

Le groupe des montagnes de Ouang-mao-tsaé possède de nombreux pics coniques, raides, et bien boisés : c'est là, me dit-on, que vivent les antilopes de roche. C'est à dix heures que nous entrons sur le territoire du Fokién. Nous ne faisons que p2.254 monter et descendre péniblement pendant toute la journée. Le porphyre gris et grossier est la seule roche que j'aperçoive cette matinée-là dans les montagnes limitrophes. Dans les collines qui suivent, je vois le porphyre devenir plus siliceux et plus dur ; plus tard succède à cette roche pendant quelque temps du granite sans mica, ou de la pegmatite.

Nous ne nous arrêtons qu'à la nuit, ayant fait soixante-dix li de route dans la journée. Je suis exténué ; plusieurs fois je me suis vu sur le point de me déclarer incapable de voyager davantage ; cependant, à force de haltes, d'efforts et d'énergie, je suis parvenu à suivre ma caravane. Mais je suis brisé par la fièvre ; comment, privé de sommeil et de nourriture, ceci finira-t-il ?

7 octobre 1873. — Voyage à Koatén. Très beau temps encore.

Je me sens aujourd'hui un peu moins mal, mais sans pouvoir me nourrir encore. Bien que ma tête soit plus libre qu'hier, mes yeux vacillent toujours et mes pieds chancellent ; des douleurs très vives dans les jambes s'ajoutent au malaise général de tout le corps, pour rendre ma marche plus pénible que je ne saurais l'exprimer.

Comme hier, notre voyage se fait en montant et en descendant tout le jour ; mais les collines sont moins hautes, et je les vois composées encore de pegmatite. Cependant les pavés et les escaliers de notre route sont toujours en porphyre dur, p2.255 siliceux, grisâtre et jaunâtre. Les intervalles des collines consistent en petites plaines qui sont cultivées en riz ; le manque de pluie a déjà tué cette céréale dans les vallons un peu élevés. Les villages sont assez nombreux et la

population en paraît bonne ; mais les auberges sont misérables au dernier degré, et l'on n'y a jamais à offrir au voyageur que du riz et de la citrouille. Pour comble d'agrément, on est dans l'habitude (à peu près comme dans le Kiangsi) d'avoir à côté des maisons d'immenses latrines, garnies de toutes les saletés imaginables. Je pense que nous avons fait, encore aujourd'hui, environ soixante-dix li de route, en marchant du matin jusqu'à la nuit.

8 octobre 1873. — Voyage à Koatén. Ciel voilé au matin, serein plus tard.

Nous voilà enfin à notre dernière journée de voyage ; mais avant de parvenir à Koatén, il nous reste à franchir deux terribles montagnes, en montant et en descendant par des escaliers de pierre plus rapides encore que ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici.

Aux roches euritiques, que nous avons passées hier, succèdent des porphyres grisâtres dont la pâte plus onctueuse paraît renfermer des cailloux étrangers ; et c'est cette dernière variété qui paraît constituer toute cette grande chaîne du Fokién occidental.

Une longue et fraîche vallée que nous longeons dès le matin a ses bords bien boisés, et j'y suis p2.256 tout yeux (autant que mon état maladif le permet) pour apercevoir quelque trace des singes qu'on m'a dit abonder dans ces parages. En effet, nous passons devant des maisons où l'on nourrit deux ou trois de ces quadrumanes qui ont été pris au pays. J'ai l'occasion d'examiner ces pauvres bêtes qu'on élève dans des conditions bien tristes : pour les empêcher de croître, on ne leur permet jamais de boire d'autre liquide que de l'eau-de-vie. Cela les rend rachitiques, et, de plus, on leur a coupé la queue ras le corps : c'est à ces conditions, paraît-il, qu'on trouve à les bien vendre aux bateleurs. Un peu plus loin, j'aperçois moi-même sur les arbres et les rochers un groupe d'une dizaine de ces macaques à pelage brun ; je suis très étonné de voir parmi eux un individu tout roux clair paraissant appartenir à une espèce différente. En effet, mes montagnards me disent qu'il existe ici deux ou trois espèces différentes de singes ; j'ai

ainsi l'espoir fondé de pouvoir acquérir des animaux intéressants pour la science et pour notre Muséum ; car je ne puis pas me figurer que nous n'ayons ici que les espèces de Moupin.

Chemin faisant, j'achète un *Rhizomys* adulte, qui me paraît ressembler entièrement à notre *Rh. vestitus* du Setchuan. Je vois aussi parmi les bagages d'un voyageur une peau de *tchang-dzé*, c'est-à-dire de *chevrotin à musc* véritable.

Si, en franchissant la première montagne, j'ai pu suivre, ou mieux me traîner à la suite de mes gens, il n'en est plus de même quand il faut faire p2.257 notre dernière ascension, qui dure quatre ou cinq heures, et dans laquelle notre rude chemin garni de blocs de pierres, en forme de grossier escalier, monte jusqu'à seize cents mètres de hauteur. Là, je me sens si faible, si épuisé, si anéanti, que je m'évanouis à plusieurs reprises, et que je suis contraint de me coucher sur la route plus d'une fois, pour reprendre connaissance et des forces : c'est terrible !

Comme il n'y a pas moyen de nous arrêter en chemin, je suis obligé de faire passer une corde à ma ceinture et de me faire traîner à la remorque pour parvenir à notre rendez-vous. C'est dans ce brillant équipage, qui fait rire mes Chinois et moi-même, que je parcours encore les cinq ou six heures de chemin qui restent. Nous arrivons à Koatén avant la nuit.

Deo gratias ! Je ressens le même sentiment qu'un homme échappé d'un naufrage, en me voyant logé dans les dépendances d'une chapelle chrétienne, au milieu d'hommes appartenant à ma religion, et à côté de deux missionnaires, dont l'un est indigène et l'autre Espagnol. Mais comme ma fièvre et mes souffrances continuent, je m'empresse de me coucher sans prendre de nourriture. A demain les conversations !

9 octobre 1873. — A Koatén. Ciel couvert au matin et menace de pluie au soir.

Le père Calunga est un jeune dominicain espagnol, originaire des Asturies, qui n'est en Chine que p2.258 depuis un an. Son évêque l'a envoyé de Fou-tchéou pour administrer les chrétiens dispersés parmi ces montagnes, avec la collaboration d'un prêtre chinois. Aucun de ces messieurs ne connaît le pays, où ils ne se trouvent que depuis quelques jours ; ils ne peuvent donc pas me fournir de renseignements, ni m'aider par leurs recommandations auprès des montagnards.

Mais dans les conditions de santé où je me trouve, leur présence m'est du plus grand secours et de la plus grande consolation, bien que nous nous trouvions logés trop à l'étroit dans nos deux petites chambres de bois.

Koatén est un tout petit hameau chrétien, perdu parmi de raides montagnes qui ont le rare avantage d'être boisées ; il est bâti sur une pente où il n'y a aucun moyen de cultiver la terre. Je trouve pour notre chapelle de bois onze cents mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer ; les cimes les plus élevées que nous ayons aperçues dans notre massif montueux ne semblent pas atteindre trois mille mètres d'altitude.

Les bois ont été coupés ou brûlés dans tous les vallons accessibles, et l'on y a formé des plantations de thé et de bambou : ce district est célèbre pour la quantité et la qualité du thé qu'il produit. Le thé, le bambou et une petite quantité de maïs sont les seules productions de la contrée ; aussi est-on obligé d'y transporter à dos d'hommes le riz nécessaire à la vie, de deux et trois journées d'éloignement.

p2.259 Mais si ce lieu est misérable pour les ressources de la vie, il paraît, au contraire, devoir être un vrai pays de cocagne pour le naturaliste collectionneur. Les cris des animaux sauvages que j'entends sont tous ou presque tous nouveaux pour moi, et les montagnards me citent des oiseaux que je n'ai pas rencontrés ailleurs. Oh ! Comme la santé me serait nécessaire ici ! Malheureusement, je continue à être sans relâche en butte à la fièvre et à ne pouvoir pas supporter les aliments.

10-11 octobre 1873. — A Koatén. Vent hier et aujourd'hui journée, pluvieuse et froide.

La fièvre continue toujours, plus ou moins forte, à me tenir cloué au lit ou à la chaise, en m'empêchant de faire aucun travail. Cependant je me sens plus dégagé aujourd'hui, mais d'une faiblesse désespérante et sans aucun appétit.

J'ai tant prié et fait prier nos chrétiens de chasser pour mon compte, que plusieurs de nos montagnards se mettent à dresser des pièges pour capturer des bêtes. Pour des fusils, il ne faut pas y compter : personne n'en possède dans ces montagnes, à plusieurs lieues à la ronde. Mais il paraît que mes voisins ne manquent pas d'adresse pour organiser leurs trappes ; car, dès les premiers jours, ils m'apportent une foule de petits animaux : *Dendrocetta sinensis, Oreocincla varia, Myiophonus cœruleus, Sciurus Mac-clellandi*, un *Mus* deux fois plus gros que notre surmulot, et que je prends pour le *Mus indicus*, un *Sciurus* brun p2.260 ayant le dessous blanc et la *poitrine* teintée de *jaune clair*. Ce dernier animal me paraît constituer une nouvelle espèce ; car, quoique voisin, il diffère des *Sciurus Davidi, Pernyi* et *Griseopectus* ; et le *Sc. sinensis*, que je n'ai jamais vu, est décrit avec la poitrine *brune*. C'est d'ailleurs une espèce plus petite, ayant une oreille plus courte et plus arrondie.

12-13 octobre 1873. — A Koatén. Deux belles journées, avec nuit fraîche déjà.

Toujours la fièvre, une faiblesse mortelle, un dégoût universel, pas de sommeil à la nuit. Cependant je puis me mouvoir par moments et sortir devant notre porte. Mais c'est pour moi un vrai supplice de Tantale, que de voir tant de beaux bois et de ravins solitaires, où il doit exister bien des objets intéressants que, seul, l'œil du naturaliste pourrait découvrir ! Serais-je venu ici, avec tant de peines et de fatigues, pour n'avoir que la vue d'un pays délicieux pour l'histoire naturelle ?

Notre chapelle est construite au milieu des arbres, sur un mamelon extrêmement incliné, qui est isolé des deux côtés par des torrents qui ne font que sauter de précipice en précipice. Les principales essences que j'aperçois autour de nous sont le pin, le *Cunninghamia* et le châtaignier. Il y a aussi une splendide plantation de *Magnolia*, de cette espèce à très grandes feuilles que j'ai vue jadis au Setchuan, et qui ressemble tant au *Magn. macrophylla* de l'Amérique septentrionale : l'écorce de p2.261 cet arbre se vend fort cher pour la pharmacie chinoise.

Le très beau temps qu'il fait aujourd'hui nous laisse voir distinctement les flancs grandioses de nos montagnes, tantôt nus et rocailleux, mais le plus souvent tout verdoyants d'une abondante végétation. En général les pentes sont raides et peu praticables pour l'homme.

Je vois avec plaisir que mes chasseurs à la trappe ne perdent pas leur temps ; et, dans ces deux jours, ils me procurent plusieurs animaux intéressants et nouveaux. Il y a une autre espèce de très gros rat, que je rapporte au *Mus bandicota* de l'Inde ; puis le *Mus coxinga*, de Formosa, et une troisième espèce plus petite du même genre, que je ne connaissais pas non plus. J'acquiers encore un *Ceriornis* mâle, qui me paraît être le rare *Cer. Caboti*, dont un seul exemplaire existe encore dans les musées d'Europe, puis un gros-bec insectivore, nouveau pour la faune chinoise, que j'identifie avec le *Paradoxornis nigrimentum* de l'Himalaya. De leur côté, mes jeunes Pékinois ont pris un nouveau serpent verdâtre, marqué d'une raie dorsale ; un crabe remarquable par le beau violet de ses parties inférieures, et un petit poisson très singulier, dont la bouche est entourée de nombreux barbillons, et dont les nageoires ventrales sont façonnées de manière à adhérer aux surfaces polies, par un effet de ventouse. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ces poissons curieux vivent dans des filets d'eau qui sont au-dessus p2.262 d'une série de cascades parfaitement infranchissables depuis que les montagnes sont accidentées comme elles le sont maintenant. Un *Bufo* qu'on m'apporte aussi dans la journée me paraît différer de tous ses congénères connus de la Chine, et il est

remarquable par ses côtés ornés d'une large raie d'un beau rouge vermillon.

Ce soir, mes voisins de la montagne viennent me montrer en grand secret quelques morceaux de minerai dont ils désireraient connaître la valeur exacte : c'est de la galène à larges lames, non argentifère, qui malheureusement ne pourra pas faire leur fortune ; car ce n'est pas le plomb que ces montagnards voudraient exploiter. Cette mine est à peu de distance d'ici, dans une vallée élevée.

14-15 octobre 1873. — Koatén. Beau temps hier ; un peu de pluie ce matin et au soir.

Enfin, je commence à me sentir un peu mieux, et ma fièvre va en diminuant. Mais je souffre toujours fortement de la tête, et je conserve mal mon équilibre quand je marche.

Je profite de cette légère amélioration pour sortir dans les bois qui entourent la maison. Bien que maintenant ces montagnes soient silencieuses et paraissent désertes, j'y aperçois çà et là bien des traces de vie animale qui me prouvent que je foule un sol fort intéressant pour l'histoire naturelle. Dès le matin, les jolis petits écureuils Mac-Clelland vont sautillant légèrement sur les p2.263 grands châtaigners, dont ils rongent les fruits sauvages. Quelques voix inconnues d'oiseaux s'entendent du milieu des fourrés impénétrables ; sur le bord des cascades butinent en silence quelques myiophones aux reflets indigos, et les énicures à courte queue ; quelques bandes de petits oiseaux insectivores voltigent rapidement d'un buisson à l'autre, sans me donner le temps de les atteindre. Je discerne le *Vivia innominata*, cette miniature de tous les pics du monde que j'ai tué jadis au Setchuan, l'*Abrornis fulvifacies*, rencontré également à la Chine occidentale, l'*Alcippe nipalensis*, le *Parus minor* et une autre grosse mésange inconnue dont la tête est surmontée d'une grande huppe noire et jaune. Une volée d'autres petits oiseaux, nouveaux aussi pour moi, que je vois voleter d'un bout d'arbre à l'autre, m'intrigue beaucoup, jusqu'à ce que leur marche pétulante les faisant passer sur ma tête, je parvienne à

leur lâcher un heureux coup de fusil qui en abat trois sous mes pas : ce sont des *Staphida torqueola* décrits naguère par M. R. Swinhoe.

16-17 octobre 1873. — Koatén. Deux journées de pluie diluvienne.

Jamais, depuis que je voyage en Chine, je ne me suis trouvé embarrassé comme ici pour payer mon monde. Depuis mon arrivée à Koatén je suis obligé de faire mes achats et mes acquisitions à crédit : c'est une mauvaise manière d'établir ma réputation parmi mes voisins, qui sont avides p2.264 d'argent comme tous les montagnards du monde ! — Avant de quitter Tsitou, j'avais eu soin de me procurer une bonne provision d'argent très pur, en petits lingots, afin de pouvoir acheter plus facilement les sapèkes nécessaires : c'est ainsi que j'en ai agi dans toutes les provinces de l'empire. Mais ne voilà-t-il pas que, depuis que le commerce européen de Foutchéou et de Ningpo a amené dans ces régions-ci un grand nombre de piastres espagnoles et mexicaines, les populations du Fokién ont tellement pris goût à l'argent monnayé qu'on ne veut plus accepter les lingots chinois pour bons qu'ils soient. Voilà qui est singulier, imprévu et embarrassant pour moi ! C'est en vain que, depuis mon arrivée dans ces montagnes, je fais parcourir notre voisinage pour échanger mon métal précieux, et dont l'acquisition m'a coûté déjà deux ou trois pour cent de perte. Il m'a fallu expédier deux hommes pour un voyage de quatre ou cinq jours, afin de troquer, coûte que coûte, quelques-uns de mes lingots contre des piastres ou des sapèques : il faut me résigner, me dit-on, à subir encore trente ou quarante pour cent de déchet.

Le mauvais temps a mis en mouvement les oiseaux de ces montagnes, et aujourd'hui nous en voyons passer deux ou trois espèces différentes qui nous sont entièrement inconnues. Un fragment de *Pucrasia*, qu'un de mes chasseurs m'apporte me prouve que nous avons ici le *Pucrasia Darwini* du Tchékiang, que M. Swinhoe a décrit p2.265 l'an dernier. Ce gallinacé porte le nom de *Mao-ky* et serait assez commun dans nos bois élevés, tandis que le beau *Tragopan de Cabot* y est rare. Les autres *poules de montagnes* connues dans le pays sont le

faisan à collier, peu abondant, et le *Han-ky*. Mais je comprends que sous ce dernier nom, nos montagnards confondent le *Phasianus Ellioti* et le faisan argenté. Il paraît que ces deux espèces sont rares dans ces montagnes, et n'y ont paru que depuis un petit nombre d'années. Un de mes plus actifs chasseurs, nommé I, offre de me vendre un *faisan Elliot*, qu'il nourrit en cage depuis le mois de juillet dernier : quand il l'a pris au lacet, ce n'était qu'un poussin ; mais il s'est déjà revêtu de sa livrée d'adulte.

Ainsi donc, le faisan Elliot, le faisan à collier et le faisan sans collier mettent leur plumage définitif dès leur première mue d'automne, tandis que le faisan doré et le faisan Amherst ne sont ornés de toute leur splendeur qu'à partir de la deuxième et de la troisième année. De même, le Tragopan de Temminck ne devient rouge étoilé qu'à la deuxième mue automnale, pendant que le Tragopan de Cabot prend sa robe définitive dès le commencement du premier hiver.

18 octobre 1873. — Koatén. Assez beau temps.

Malgré ma grande faiblesse, je vais encore voir s'il y a quelque chose au fond de notre vallée ; mais je n'y trouve rien : solitude parfaite ! Les grandes averses ont fait tout taire ou disparaître. p2.266 Cependant, la journée ne passe pas sans quelque bonne acquisition : il a été pris un *Mustela* de forte taille, dont les parties inférieures sont ornées de jaune doré ; un joli *Mus*, voisin du *Mus betulinus* de Sibérie ; puis un très curieux rongeur, gris de souris, dont les yeux sont presque microscopiques, et dont la longue queue est terminée par un flocon de soies raides : c'est un genre nouveau.

19 octobre 1873. — Koatén. Ciel nuageux ; pluie au soir.

J'ai passé toute la nuit à souffrir de la tête, et je sens que la maladie est toujours dans mon corps : plus ou moins de fièvre, faiblesse, malaise général, douleurs aux articulations, insensibilité de la peau au froid et au chaud, etc. Comment tout ceci finira-t-il ?

Néanmoins, je tâche de me regimber contre la maladie, et je fais une nouvelle tournée au bois. Outre les pins susnommés, je vois le *Cephalotaxus*, le *Cryptomeria japonica*, un *Abies* à formes de *Sequoia*, un *Taxus* ressemblant beaucoup à notre *If* ; puis les *Rhus vernicifera* et *alata*, l'*Elœococca* (cultivée), le *Chamerops excelsa*, le bananier qui ne parvient que rarement à mûrir ses fruits, quelques *peupliers* à formes grossières et à larges feuilles tremblantes, le *Pistachier* de Chine. Les *Hydrangea* offrent deux espèces, dont l'une (rare) a ses fleurs verdâtres disposées en corymbe horizontal, et l'autre les a en épi lâche et allongé, avec p2.267 les fleurs pétalifères plus nombreuses. Mais, la plupart des autres arbres et arbustes appartiennent à des types méridionaux, dont je n'ai pas préparé d'échantillons dans mes voyages précédents. Les fleurs d'automne sont peu variées et consistent surtout en *Pyrethrum* divers, une *Gentiane* à belles fleurs bleues, une autre *Gentiane* à tiges grimpantes, quelques synanthérées à formes de *Cirsium* et de *Carduns*, des *Polygonum,* un *Delphinium* à fleurs bleuâtres, des *Impatiens* pourpres.

20 octobre 1873. — Koatén. Matinée froide et temps menaçant.

J'acquiers trois singes bruns, appartenant, ce me semble, à une race très voisine de mon *Macacus tibetanus*. Ces animaux, d'âges différents, sont tous de la même couleur uniforme, sans avoir du roux de rouille au train d'arrière, comme d'autres singes qui vivent dans ces montagnes ; ils ont la queue très courte et bien poilue, la face et les oreilles couleur de chair, et les yeux bruns-châtains.

Le temps se refroidit beaucoup aujourd'hui ; à quatre heures le thermomètre marque onze degrés, tandis qu'il y a peu de jours il faisait au soleil une chaleur d'au moins cinquante degrés.

21 octobre 1873. — Koatén. Ciel couvert, temps froid.

Je continue à sentir en moi des symptômes tout autres que ceux de la guérison : toujours un peu p2.268 de fièvre, un malaise fatigant, la

tête trouble, le pas chancelant... C'est à la quinine que je me soigne ; mais ce médicament paraît être peu efficace contre mon mal.

Malgré mes souffrances je suis obligé, pour ne pas perdre des objets précieux, de travailler tout le jour à dépouiller et préparer les animaux qu'on nous a apportés ; car mes deux aides pékinois ont été aussi repris de la fièvre et ne peuvent guère plus se tenir sur pied : les Chinois résistent beaucoup moins que nous à la maladie.

22-23 octobre 1873. — Koatén. Le froid a cessé, le temps est redevenu doux et beau.

Je me sens un peu mieux par ce beau temps ; mais le malaise fiévreux, des maux de tête incessants, etc., me prouvent surabondamment que je ne suis pas guéri. De son côté, la fièvre de l'un de mes garçons s'est convertie en rougeole ! Santa pazienza ! comme je regrette de ne pouvoir aller fureter parmi les bois et les fourrés qui m'entourent, et où doivent exister une quantité d'objets intéressants pour la science, qui échappent aux yeux de nos montagnards ! Que le bon Dieu nous rende notre santé !

24 octobre 1873. — Koatén. Très beau temps.

Nonobstant mon peu de force, je monte le plus haut que je puis sur notre montagne : je suis tout seul, puisque mes deux domestiques gardent le p2.269 lit. Les quelques oiseaux que j'entends, pendant ma lente et pénible promenade, restent invisibles parmi les broussailles, tandis que le *Sciurus Mac-cl.* ne se gêne nullement pour faire la gymnastique à son aise, sur les branches des châtaigniers élevées. Cependant, un *Pomatorhinus*, de forte taille, ayant eu la bonne idée de venir se poser devant, tombe bientôt en mon pouvoir ; et j'ai la grande satisfaction de trouver en lui une forme nouvelle, quoique voisine du *Pom. gravivox* et du *Pom. Erythrocnemis*. Si, comme je le pense, j'ai là une espèce nouvelle, je me permettrai de la dédier à mon savant ami, M. R. Swinhoe, en l'appelant *Pom. Swinhoi*.

Les autres acquisitions de cette journée consistent en un *Cyornis vivida*, charmant oiseau bleu et jaune-aurore, et en deux nouveaux chéiroptères, ainsi que plusieurs autres des espèces acquises précédemment. — Je vois que ce n'est pas le travail qui nous manquerait ici si nous étions bien portants.

25 octobre 1873. — Koatén. Beau temps.

Puisque mes domestiques gardent le lit, je veux essayer d'utiliser le beau temps, malgré ma fièvre et mon malaise général. Je vais donc courir tout le jour dans une longue et solitaire vallée, où la nature déploie une fraîcheur et une richesse admirables. J'y vois et entends des animaux inconnus, mais je ne parviens à rien capturer : je me sens comme un homme ivre !

26-27 octobre 1873. — p2.270 Koatén. Beau temps avec ciel un peu couvert.

Le soleil que j'ai supporté dans la course de samedi m'a affaibli singulièrement ; ma fièvre est devenue plus forte, et je suis obligé de passer mon temps au lit. Patience ! — Bien que j'aie fait plusieurs maladies graves précédemment, je m'en suis toujours remis assez vite, par les seules forces de la nature : aussi, me semble-t-il ridicule qu'il me faille rendre les armes ici ! Qui sait pourtant si je pourrai tenir ferme longtemps ? car, mon état commence à devenir assez vilain, et tout ce que je sens en moi-même déroute déjà mon esprit...

Le bon père Calunga est plein de charité et de sollicitude à mon égard, et il veut partager avec moi ses petites provisions de vin d'Espagne et de chocolat, que ses confrères de Manille lui ont envoyées ; mais mon estomac refuse tout. Lui-même non plus n'est pas robuste, et je crains bien qu'il ne soit pris bientôt de la fièvre.

Cependant nos chasseurs à la trappe continuent à nous apporter des animaux utiles ; mais nous avons bien de la difficulté à les mettre en peau et à les sécher, et ce qui ferait notre joie dans la santé nous

occasionne un surcroît de peine dans le misérable état de maladie où nous nous trouvons tous les trois.

28-29 octobre 1873. — Koatén. Journées nuageuses et temps menaçant, avec un peu de pluie de moment à autre.

p2.1271 Je vis en vrai malade, c'est-à-dire sur le lit, une toux sèche et incessante qui ne me laisse pas de repos s'étant ajoutée à mes autres souffrances.

Les animaux reçus en ces deux jours consistent en plusieurs tragopans de Cabot, une perdrix de bambous, et un *Trochalopteron* très joli, qui forme une nouveauté pour l'ornithologie. Cet oiseau, que j'ai l'intention de nommer *Trochal. Milnii*, a les proportions et les couleurs générales du magnifique *Troch. formosum*, de Moupin ; mais il en diffère à plusieurs égards, et, en particulier, par la tête qu'il a marron vif, et les plumes auriculaires blanches. Comme son congénère, il a le dessus des ailes et de la queue orné du rouge cramoisi le plus vif : nous avons donc ici un oiseau extrêmement joli, que l'illustre doyen de notre faculté des sciences de Paris ne me refusera pas, je l'espère, d'appeler de son nom.

30 octobre 1873. — Koatén. Froid, vent, pluie.

Quoique moins souffrant ce matin, j'ai de la peine à garder mon équilibre en marchant, et je ne cesse pas d'avoir des sueurs excessives, qui sont très dangereuses dans la misérable chambrette qui m'abrite mal contre le vent : aussi mon affection de poitrine paraît-elle devoir s'aggraver...

Mon confrère espagnol se met en quatre pour essayer de me soulager, et pour me procurer le régime le plus adapté possible à mon état. Comme je l'ai déjà noté, ces montagnes ne produisent presque rien, en dehors du thé, le riz dont vivent p2.272 les montagnards vient de fort loin, de même que les volailles dont mon charitable infirmier a commencé à me faire prendre le bouillon : tous les comestibles qu'on trouve à acheter dans notre voisinage consistent en quelques

méchantes raves, aussi petites que dures, et en quelques patates douces que nos estomacs ne supportent point.

31 octobre 1873. — Koatén. Temps remis au beau.

Toujours malade, de même que mes deux Pékinois ; l'état de ma poitrine empire d'une manière inquiétante, sans que la fièvre cesse. Ce que je regrette le plus, c'est de ne pouvoir explorer moi-même cette importante région qui, malgré son apparente rareté de vie animale, doit nourrir beaucoup d'espèces intéressantes qui échappent à l'œil de mes montagnards.

À mon traitement à la quinine, qui ne paraît avoir aucune efficacité contre la fièvre, j'ai commencé à ajouter l'usage de l'eau d'ail, remède préconisé par le père Calunga : nous verrons si cela commencera à me faire aller mieux.

@

CHAPITRE XXIX

DU 1ER AU 30 NOVEMBRE 1873

@

Séjour au Fokién occidental. — Nouvelle et grave maladie de M. David ; danger de mort. — Retour à la vie, mais non à la santé ; péripéties de la maladie. — Une dispute de famille chinoise ; curieuse justice. — Une incursion de singes jaunes ; détails sur les mœurs polygamiques de ces quadrumanes. — Perplexités du voyageur malade. — Préparatifs de départ pour retourner au Kiangsi.

1-2 novembre 1873. — p2.274 Koatén. Deux belles journées, avec la température descendue à huit degrés ce matin.

Même mauvais état sanitaire de nous trois, avec la différence que mon inflammation de la poitrine me fatigue de plus en plus.

On continue à nous apporter des oiseaux et des petits quadrupèdes pris au piège ; mais, comme nos chasseurs ne savent employer qu'une seule sorte de trappe, ils prennent toujours les mêmes espèces de bêtes. Cependant j'ai réussi à leur faire faire aussi des fouilles à la pioche ; et ils ont pu saisir le *Rhizomys sinensis*, l'*Arvicola* roux à ventre p2.274 noir, et une taupe à long museau, qui ne me paraît pas différer de notre *Talpa longirostris* du Setchuan.

3 novembre 1873. — Ciel couvert.

Toute la nuit j'ai eu la toux, la fièvre et un violent mal de tête. Où tout ceci aboutira-t-il ?

Plusieurs chrétiens d'autres parties de ce district sont venus passer ici les fêtes de la Toussaint ; ces gens ont aussi leur part de vexations à supporter chez eux. L'un de ces hommes, qui est maintenant au service du père Calunga, est de la ville de *Contak* ? C'est un nouveau chrétien, sans famille. Il a dû fuir son pays natal, pour échapper aux tracasseries et aux persécutions, en laissant une vieille tante chez lui : leurs terres leur donnaient assez de riz pour vivre à eux deux. Mais, après son

départ, les païens qui les cultivaient comme fermiers ont cessé d'en rien donner à la vieille femme, laquelle est morte de misère... Et, ces jours-ci, on nous annonce que les bons voisins païens se sont tout bonnement partagé entre eux tout l'héritage du pauvre diable et de feue sa tante ! — Il n'y a que la Chine pour voir des faits semblables.

4 novembre 1873. — Koatén. Ciel nuageux. Moins oppressé qu'hier, comme aussi mes deux domestiques.

Le plus zélé et le plus adroit chasseur de ces montagnes est le nommé I : il ne se passe pas de p2.275 jour sans que ce brave chrétien, originaire du Kiangsi, ne m'apporte des animaux. Malheureusement il ne chasse pas au fusil et ses pièges ne varient pas ; de plus, mes voisins, les montagnards, sont jaloux de lui, et ils font tout leur possible pour l'empêcher de chasser dans leurs bois, qui sont les meilleurs pour cela : aussi, pas de nouveauté.

5 novembre 1873. — Koatén. Le vent de la nuit a cessé ; mais le ciel est couvert.

Comme tous les jours, jusqu'à présent, je me suis levé au matin pour célébrer la messe, dans notre froide chapelle si largement ouverte au vent : mais un violent mal de tête me brise le crâne, et je suis en proie à un malaise indescriptible.

Heureusement, mes jeunes gens vont mieux, et le Ouang étant allé à la chasse parmi les broussailles voisines, a la bonne chance d'y tuer une de ces grandes mésanges que j'avais remarquées dès notre arrivée dans ces montagnes. Des oiseaux analogues de l'Himalaya ont été décrits ; mais il est probable que nous avons ici une espèce inédite, et dans ce cas notre belle mésange pourra bien se nommer *Machlolophus rex*. Elle a la tête ornée d'une huppe noire et jaune ; les joues sont jaunes, ainsi que le dessous, avec une large raie noire médiane ; le dos est d'un bleu cendré.

6 novembre 1873. — Koatén. Beau temps.

Je me sens un peu mieux mais je ne supporte p2.276 pas la nourriture et il m'est impossible de travailler : c'est à peine si je puis écrire mes quelques notes quotidiennes et prendre les mesures et les signalements de tous les petits animaux qu'on m'apporte journellement.

Mon chasseur pékinois, qui paraît guéri, me revient aujourd'hui avec un *Leiothrix lutea*, charmant insectivore au bec rouge, à la gorge orange et aux ailes jaunes, que j'ai pris en abondance dans la Chine occidentale, mais qui n'avait point été signalé à l'est. Mais ce qu'il me faudrait, ce que je désirerais vivement, c'est un exemplaire adulte du singe jaune, dont je ne connais point encore l'espèce, et qui passe pour avoir un naturel beaucoup plus rusé que son congénère au pelage brun.

7-8 novembre 1873. — Koatén. Très beau temps.

Toujours malade ! du malaise, de la fièvre, du mal de tête, une toux obstinée ; point de force, point d'appétit... C'est bien fâcheux et bien inquiétant pour le moment et pour l'avenir !

Un homme que M. Anot m'a expédié de Kampéy m'apprend qu'une barque ayant été achetée pour le compte de Mgr Bray et devant partir pour Kiou-kiang, vers le 15 de ce mois, il y aurait là une excellente occasion pour voyager, moi et mes caisses. Malheureusement, je ne puis en profiter, et les retards que la maladie apporte à nos travaux ne me permettront de songer à partir que plus tard.

9-10-11 novembre 1873. — p2.277 Koatén. Mauvaises journées.

Mon inflammation de la poitrine est entrée dans une phase nouvelle ; elle menace de me tuer : que la volonté de Dieu se fasse !... Mais je regretterais de mourir dans ces inhospitalières montagnes, et avant d'avoir achevé ma tâche !

Je me sens très mal ; la toux ne me laisse plus respirer, ma fièvre est dévorante, les douleurs de tête sont horribles ; il y a trouble et diminution de toutes les facultés intellectuelles, angoisse indicible, exténuement universel, pensée de la mort que je ne puis écarter...

Enfin, le soir du 10, je me vois si oppressé, si près de mourir, que je pense toucher à ma dernière heure : c'est le moment solennel de me résigner à quitter ce monde et à me préparer à aller rendre compte à mon Créateur des quarante-sept ans que j'ai vécu sur la terre. Je reçois du père Calunga les derniers sacrements de l'Église, et je m'abandonne à mon sort, sans même avoir l'énergie d'exprimer à ce charitable religieux le désir que j'aurais de faire transmettre par écrit quelques mots d'adieu aux personnes qui me sont chères...

Pendant trois heures, je reste à l'agonie, plus mort que vif, n'ayant qu'un fil de respiration, et sans que mon esprit délirant voie autre chose que l'image de la mort : tout semble fini en moi, je n'ai pas même la force de penser à quoi que ce soit. — Néanmoins, le paroxysme diminue pendant la nuit suivante, le danger de la mort paraît p2.278 s'éloigner, le cœur se calme, les poignantes douleurs de côté deviennent moins vives, et la respiration se fait un peu plus librement... Mon Dieu, mon Dieu ! quelles terribles heures j'ai passées ! Mais, est-ce fini ? — Je sens que, dans cet état de faiblesse extrême où je suis réduit par quatre mois de fièvre et par l'inflammation de poitrine, il ne faudrait plus qu'un rien pour briser mon existence.

12 novembre 1873. — Koatén. Beau temps.

La nuit dernière a été moins agitée et moins tourmentée ; ma respiration se rétablit peu à peu, malgré le *grou-grou* incessant de la poitrine : je me sens hors du grand danger, par la grâce de Dieu et par les seules forces de la nature ! Je tremble en pensant que si je m'étais trouvé, avec cette mauvaise maladie, dans quelques endroits de l'Europe que je sais, on m'y aurait probablement tué en m'enlevant le peu de sang qui me reste.

Ce matin, mon mal me laisse le pouvoir de penser à autre chose qu'à lui ou à la mort ! Je me remets à crayonner au lit mes notes quotidiennes, et à faire attention aux objets qu'on m'a apportés. — Nous avons acquis un *Rebecula akahige*, beau rouge-gorge japonais

que, avant mes recherches, on ne savait pas vivre aussi sur le continent, et plusieurs autres petits animaux non nouveaux.

Quand un habitant des villes quitte ses rues obscures, quand un navigateur met pied à terre, la campagne lui paraît d'une beauté surprenante ; p2.279 mais quand un malade revient à l'espoir de la vie, après avoir dû renoncer à ce monde, c'est avec un vrai enthousiasme qu'il dévore des yeux les beautés de la nature. Tel est mon cas maintenant : la beauté du temps qu'il fait et le calme de l'atmosphère impressionnent agréablement mon âme ; et bien que les bruits forts et voisins me causent une véritable souffrance corporelle (tant je suis sensible !), je suis tout oreilles pour saisir tous les cris, tout ce qui se passe autour de ma chambre de bois. Mais, hélas ! quel triste silence de la nature maintenant. Bien que nous nous trouvions au milieu de montagnes toutes boisées, on n'y entend pas une voix d'animal sauvage. Il n'y a pas même ici de moineau, pas de corbeau, pas de mésange ; la pie et le geai ne s'entendent que rarement. D'où vient cette solitude et cette pauvreté de vie, quand à Moupin, dans des montagnes qui ressemblent si fort à celles-ci, il y avait tant d'animation d'un bout de l'année à l'autre ?

13-14 novembre 1873. — Koatén. Hier temps douteux, pluie aujourd'hui.

Ma maladie perd de sa gravité, ce me semble. Mais, jusqu'ici, le peu de sommeil dont je jouis est plutôt un délire fatigant qu'un repos ; la respiration est gênée, partielle, râlante, et la toux incessante ; les poumons paraissent engorgés et les douleurs vives des côtés et du cœur ne diminuent qu'insensiblement. Malgré ce peu de progrès vers la guérison, je me sens renaître à l'espoir, à la vie ; p2.280 et je ne doute pas que je ne revienne à la santé : c'est, d'après moi, une bonne disposition pour y réussir. Cependant, le dirai-je ? bien que je me sois soumis à la volonté divine et résigné à quitter cette vie, avec une facilité qui m'étonne, il m'arrive encore que l'isolement, les ténèbres, le

demi-sommeil délirant me rappellent la pensée de la mort matérielle de la manière la plus tenace et la plus importune !

15 novembre 1873. — Koatén. Beau temps.

La nuit a été passable, et je me sens un peu moins souffrant. Je vois que je me trouve dans de bien mauvaises conditions pour me soigner dans ma convalescence, au milieu de ces sauvages montagnes où tout manque, même une bonne eau ! Je me demande donc s'il ne serait pas possible et prudent de me faire transporter chez M. Anot, à Kampéy, à quatre journées d'ici ; mais dans mon état de fièvre et d'inflammation de poitrine supporterai-je ce voyage ? Mes deux domestiques aussi sont malades ; et nos collections ne peuvent même pas être encaissées : nous sommes réellement malheureux ! D'ailleurs, la recherche et la préparation d'une chaise à porteurs prendraient bien une semaine, qui, ajoutée à quatre ou cinq journées de voyages, porterait à près d'un demi-mois l'intervalle que je resterais avant d'être rendu à Kampéy... Je puis espérer que mon état s'améliorera pendant ce temps ; je renonce donc à l'idée de ce chanceux voyage.

p2.281 Enfin, mes chasseurs ont pu prendre un singe jaune. Cet animal n'est pas adulte, n'étant âgé que de deux ou trois ans. Il a une face agréable, le nez assez saillant, de jolies oreilles couleur de chair comme le reste de la figure ; le poil est jaunâtre, lavé de gris vers le haut du corps. La queue a quinze centimètres de long, sans les poils. Est-ce la même espèce que le *Mac. tcheliensis* de Pékin ?

Aujourd'hui une très bruyante dispute a lieu dans le voisinage de notre maison : une vieille femme en désaccord avec son fils a quitté ce matin de bonne heure son logis, et est allée dans le hameau voisin se présenter à sa maison natale, avec sa figure déchirée d'égratignures qu'elle déclare, à tort ou à raison, être le fait des mauvais traitements qu'elle a reçus de ses enfants. Aussitôt, un grand nombre de parents ou de prétendus parents de cette méchante vieille se rassemblent pour venger l'honneur de leur sang, suivant la coutume de ces pays, et viennent en corps dans la maison du fils ingrat et cruel (qui a cru

prudent de prendre la fuite). Celui-ci est un père de famille ; mais tout le monde a pris la fuite à l'approche de l'orage. Les nouveaux venus s'installent bruyamment dans la maison vide, en déclamant toute sorte d'imprécations contre l'enfant dénaturé ; et comme ils ont besoin de déjeuner, puis de dîner et ensuite de souper, ils se servent largement de toutes les provisions de la famille, tuent son cochon et font bombance pendant tout le jour, en récitant de temps en temps quelques malédictions contre le fuyard p2.282 pour qu'on n'oublie pas qu'ils sont là pour venger le respect maternel. L'on me dit que ces étrangers, dont le nombre continue à augmenter jusqu'à la nuit, resteront ainsi plusieurs jours, tant que les provisions de bouche ne seront pas épuisées. Alors, l'honneur des parents sera vengé... et chacun s'en reviendra tranquillement chez soi. Il est bien entendu que personne, dans la famille paternelle, ne voudra se charger de nourrir la vieille égratignée, et que celle-ci sera obligée de rentrer chez son fils. Mais là, plus rien, ni pour elle ni pour son fils, ni pour sa bru, ni pour ses petits-enfants ; plus de riz, plus de vin, plus d'huile, plus de cochon.,.. Voilà ce qu'on y aura gagné. Singulière justice !

16-17 novembre 1873. — Koatén. Belles journées. Mes souffrances diminuent, sans que la toux cesse ; je suis seulement sujet à une torpeur particulière, qui ne m'est pas désagréable.

J'acquiers un bel oiseau, nouveau pour moi : C'est un *Garrulax* que je rapporte au *G. Monillaris* de l'Himalaya, et que M. Swinhoe a eu déjà au Tchékiang. Cette espèce a la taille du *G. Pespicillatus*, mais son plumage est plus agréablement coloré ; elle vit par petites troupes dans les parties les plus boisées de nos montagnes.

18-19 novembre 1873, Koatén. Deux jours pluvieux.

Malgré un grand mal de tête, la toux et la fièvre, je continue à me sentir mieux portant ; cependant p2.283 je garde le lit, à cause des sueurs trop abondantes qui me surviennent au moindre mouvement. Mes garçons aussi vont mieux : *Deo gratias !*

Je commence à songer sérieusement aux moyens de m'en retourner au collège de Tsitou ; mais quelles difficultés ! Je dois à la justice de dire que, à une seule exception près, ces chrétiens chinois, malgré les lettres de recommandation qu'ils ont reçues de leurs anciens missionnaires, se montrent bien froids pour venir à mon aide : avant tout, ils cherchent à m'arracher le plus d'argent possible : voilà les gens pour lesquels nous travaillons ! Nous serions bien malheureux si nous devions compter sur leur reconnaissance.

Le brave père Colunga est plein de bonnes dispositions à mon égard, dans tout ce qui dépend de son service personnel ; mais il peut bien peu, lorsqu'il s'agit des autres : il ne comprend même pas le jargon sauvage de ces montagnards ! Tous ces jours-ci il est occupé à acheter ses provisions de riz pour l'année, à raison d'un quart d'once d'argent par téou (14 livres chinoises) : c'est quatre ou cinq fois plus cher qu'à Tsitou.

20 novembre 1873. — Koatén. Beau temps.

Mon mieux continue ; demain je pourrai me lever. N'ayant pas ici de charpentiers qui puissent me faire des caisses, pour y enfermer nos collections, je fais confectionner quatre grands paniers en bambou qui en tiendront lieu.

Mes acquisitions zoologiques d'aujourd'hui p2.284 consistent en un lièvre (*Lepus sinensis*) grisâtre, rare ici, et en un *Rhizomys*. A propos de ce dernier gros rongeur, mes montagnards me soutiennent qu'il en existe deux espèces, qu'ils distinguent sous les noms de *Tchou-liou* et de *Tchou-lun*, qui vivraient parmi leurs bambouseraies les plus élevées : *Quien lo sabe ?*

21 novembre 1873. — Koatén. Beau temps.

J'ai pu dire la sainte messe ce matin, ce que je n'avais pas fait depuis dix jours. Mais, je crois que je suis encore éloigné de ma guérison : le froid que j'ai dû subir m'a occasionné des défaillances qui ont duré plusieurs heures !

22-23 novembre 1873. — Koatén. Beau temps, avec vent.

Un dévoiement cholériforme est venu compliquer mon état et multiplier mes défaillances ; mais j'espère que c'est un orage passager, et que ce mal disparaîtra bientôt avec les inséparables crampes qui l'accompagnent : il ne faudrait pas grand'chose pour me faire perdre le terrain gagné et pour me mettre tout à fait à bas.

Comme je désespère de pouvoir jamais grimper sur ces montagnes, j'envoie deux hommes avec mon baromètre au sommet de celle qui porte notre hameau sur son flanc méridional ; et d'après les indications obtenues, j'évalue son altitude à deux mille deux cents mètres. Ainsi que je l'ai noté à mon arrivée ici, les cimes les plus p2.285 élevées de ce groupe montueux ne doivent pas dépasser trois mille mètres ; et je suis à peu près sûr que le Fokién ne possède pas de hauteurs plus considérables.

24 novembre 1873. — Koatén. Beau temps.

La nuit a été tranquille, et je me sens mieux ; mais, après ma messe, je me remets au lit pour le reste du jour. Quant à mes Pékinois, ils paraissent délivrés de leurs fièvres, et ils sortent pour chercher les singes jaunes sur les coteaux boisés. Le Ouang a la maladresse de manquer, à vingt pas, un magnifique animal de cette espèce. Quel dommage !

25 novembre 1873. — Koatén. Beau temps.

État sanitaire satisfaisant. Comme hier, je me suis remis au lit après les fonctions religieuses du matin.

Derrière les maisons que nous habitons, quelques lopins de terre sont cultivés en patates douces, sur des pentes rapides et rocailleuses. Comme à cette altitude de douze cents mètres, ces tubercules sont lents à mûrir, nos montagnards attendaient encore avant de faire leur récolte. Mais, voilà qu'ils se trouvent dispensés de ce travail.

Pendant que mes bons voisins sont occupés à faire leur repas de midi, une bande nombreuse de singes jaunes est venue, sans tambour ni trompette, faire des siennes dans le champ à patates douces ; et tout a été dévalisé en un clin d'œil Les rusés p2.286 quadrumanes se retiraient déjà, le cœur satisfait, quand on s'est aperçu du larcin et qu'on est venu me prier sur mon lit, me supplier d'aller poursuivre les voleurs avec mon fusil. La tentation est forte et je n'y résiste pas, d'autant plus que le soleil est admirable et l'atmosphère tranquille. Accompagné et soutenu par le père Calunga et par quelques chrétiens, je franchis les quelques centaines de pas qui séparent la chapelle du théâtre des déprédations. Mais déjà les singes, qui ont vu tous nos mouvements, se sont mis en lieu de sûreté : nous les voyons folâtrant autour d'un immense rocher qui domine la vallée. Dans le désir de les observer de plus près, plutôt que dans l'espoir de les atteindre par des coups de feu, je m'efforce de monter lentement vers leur retraite, tout en me sentant défaillir à deux ou trois reprises. Ces animaux me paraissent être au nombre d'environ soixante ; la troupe est composée d'individus jeunes, de femelles de tout âge, et d'un seul vieux mâle : c'est le roi de la bande, le monarque absolu ? Celui-ci règne en maître ; et en vrai pacha, il ne souffre pas de rival dans son harem ambulant, grimpant, gambadant et sautillant. Je suis témoin d'un trait caractéristique de cette communauté polygamique : un imberbe précoce, se croyant sans doute hors de la vue perçante du maître, s'est avisé de conter fleurette à sa voisine, avec l'*Et cætera* qu'on comprend... Mais le pacha a tout vu ; et le voilà en quatre bonds, battant et mordant le pauvre diable d'écervelé ; ce sont alors des cris, des p2.287 hurlements à fendre l'âme ! Je crains même que le singe, aussi cruellement châtié, n'ait été mis tout à fait hors de combat.

Cette espèce de quadrumanes a généralement le pelage d'un jaunâtre blond ou gris, selon l'âge ; mais le vieux mâle est revêtu d'un long poil d'un roux vif, et jamais il n'y a qu'un individu de cette livrée dans une troupe.

Quand ces animaux parcourent la montagne, c'est leur chef qui veille sur la bande et qui donne les signaux adaptés aux circonstances : quand un objet suspect pointe à l'horizon, le patriarche pousse un cri grave, long, guttural, et semblable à un gros bêlement, qui rassemble aussitôt, comme je l'ai vu, son monde autour de lui ; lorsque le danger a paru imminent ce sont de petits cris perçants et détachés qu'il jette, et alors toute sa nombreuse famille se met en marche à sa suite et regagne les arbres et les rochers inaccessibles.

En revenant à la maison, mes montagnards m'apprennent que ces singes, de même que l'espèce brune, ne sont point stationnaires dans leurs montagnes, mais qu'ils y voyagent périodiquement. À l'époque de l'année où nous nous trouvons, ces animaux ne trouvent plus guère de fruits dans les bois ; aussi se rabattent-ils avidement sur les champs de raves et de patates douces qui sont à leur portée. Et, à défaut de celles-ci, ils se nourrissent de bourgeons et de feuilles tendres. Quand la bande est occupée à butiner, les individus très jeunes se tiennent accrochés sur le dos de p2.288 leurs mères ; parfois celles-ci les déposent momentanément parmi les branches touffues d'un arbre élevé. C'est ce qui est arrivé aujourd'hui ; car un tout petit singe a été découvert au bout d'un pin : j'ai empêché qu'on ne tourmentât ce nourrisson à la mamelle, qui est trop petit pour qu'on puisse l'élever à la maison.

26-27 novembre 1873. — Koalén. Très beau temps.

Bien que ma petite course aux singes ait dérangé de nouveau mes fonctions intestinales, je sens avec satisfaction que l'état général de ma santé continue sa marche progressive. Mais une grande faiblesse, le manque d'appétit, la vue trouble, le pas chancelant, me démontrent que je n'ai pas lieu d'espérer pouvoir jamais guérir dans ces parages. Je désire donc me mettre en route aussitôt que je le pourrai, sans même attendre que l'on m'apporte les autres animaux que l'on m'a promis et que j'ai offert de payer très libéralement, tels que le *hanky*, etc.

28 novembre 1873. — Koatén. Temps couvert et tendant à se gâter.

Plus heureux que les jours précédents, mon chasseur a tué un beau singe jaune, qui était occupé avec sa bande à voler des raves. Quand sa balle a abattu cette pauvre bête, le petit qu'elle portait sur elle a été saisi et emporté par un autre animal de la troupe.

Le fidèle trappeur Y, en m'apportant un *Mus* p2.288 *pygmæus*, tout semblable à celui de Moupin, m'annonce que les faisans *hanky* se trouvent maintenant sur deux points de la montagne, parmi des bois de son voisinage. Il est dommage que la maladie et l'absence totale de mes forces m'empêchent d'aller donner la chasse à ces gallinacés, qu'on me dépeint comme des oiseaux inconnus de moi et comme appartenant à plusieurs espèces... ? Je me sens de plus en plus impatient de quitter ces lieux mortels pour nous, parce que, si la poitrine va un peu mieux, le dérangement stomacal et la fièvre *chao* me tiennent toujours malade et dans une faiblesse désespérante.

29 novembre 1873. — Koatén. Pluie froide, puis neige tout le jour.

Comme pour donner de la variété à mes misères, il me survient aujourd'hui un accès de pure fièvre intermittente !

Rien de nouveau. Je voudrais partir d'ici lundi prochain ; mais, comment voyager à pied par ces atroces montées et descentes continuelles pendant six journées, épuisé comme je suis par tant de longues maladies ? Je suis pourtant tellement impatient de m'en aller que, si j'ai des porteurs pour nos bagages, je n'hésiterai pas à tenter un effort suprême, quand même on ne trouverait pas la chaise à porteurs qu'on cherche pour moi.

30 novembre 1873. — Koatén. Beau temps, forte gelée, matinée très froide.

p2.290 *Deo gratias !* je partirai demain pour Tsitou, et à pied, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Il y a quatre robustes montagnards qui se chargent de porter nos objets jusqu'à mi-chemin : là nous chercherons d'autres porteurs.

En me remettant le seul exemplaire de faisan Elliot qui ait été capturé dans ces montagnes, le chasseur Y me répète qu'autrefois on ne connaissait point cette espèce ici, et que ce n'est que depuis quelques années qu'elle a fait son apparition dans les parages de Koatén. Ceci n'étonne nullement celui qui connaît les habitudes voyageuses des autres phasianides.

@

CHAPITRE XXX

DU 1ER DÉCEMBRE 1873 AU 3 AVRIL 1874

@

Départ de Kaotén. — Géologie du Fokién occidental. — Les souffrances du voyage. — Rentrée et séjour à Tsitou. — Un Hierax nouveau. — Un nid d'aigle. — Zèle intéressé d'un chasseur. — M. David, toujours malade, se résout à quitter le Kiangsi. — Politesses des bons chrétiens de Tsitou. — Embarquement pour Kiou-kiang ; quinze jours de pénible navigation en barque chinoise ; incidents du trajet. — Le lac Po-yang en hiver ; vent contraire. — Abondance des oiseaux aquatiques. — Halte à Kiou-kiang. — Les derniers jours passés à Changhay ; notes sur les naturalistes et les collections d'histoire naturelle de cette ville. — Départ pour la France.

1er décembre 1873. — p2.291 Beau temps. Retour de Koatén à Tsitou : huit heures de voyage aujourd'hui.

Partis à neuf heures, nous arrivons à Fou-yng-miao à cinq heures du soir : je suis horriblement faible et souffrant. La première montée dure une heure et demie, et au point le plus élevé mon baromètre m'indique une altitude de seize cents mètres. La descente qui suit est la plus longue de la route ; elle consiste aussi en mauvais escaliers formés de blocs peu réguliers de porphyre. p2.292 Nous franchissons après, en montant et en descendant d'interminables escaliers, une seconde grande montagne qui n'est que de peu inférieure à la précédente.

Rien vu, rien entendu en route : partout neige, glace ou boue. Aux porphyres se mêlent des diorites, puis des conglomérats dioritiques, et plus bas des granites ; mais la première roche reste la plus abondante et reparaît tout le jour.

2 décembre 1873. — Voyage de retour de Koatén à Tsitou. Ciel couvert, temps froid : neuf heures de voyage.

La nuit a été mauvaise pour moi, à cause des crampes qui accompagnent mon dérangement d'entrailles.

Partis à sept heures, nous continuons à monter et à descendre jusqu'au soir. Les montagnes sont plus nues, et elles consistent en porphyre, puis en granite, puis en pegmatite. Auprès des villages, tous les coteaux semblent plaqués de neige : c'est de l'étoupe de bambou qu'on y a étendue et exposée aux agents atmosphériques, pour la blanchir et en faire le papier de première qualité.

Comme hier, nous rencontrons sur notre route beaucoup d'hommes venant du Kiangsi et portant au Fokién des canards, des poules et des cochons : ceux-ci voyagent aussi sur le dos de leurs porteurs, renfermés dans des cages et renversés les quatre pattes en haut.

Je fais des efforts héroïques pour surmonter ma p2.293 faiblesse ; mais à la fin de la journée je souffre d'atroces douleurs aux articulations, surtout aux genoux.

3 décembre 1873. — Voyage de retour de Koalén à Tsitou. Beau temps : une dizaine d'heures de marche.

Quoique la route soit affreusement fatigante pour moi, mes jambes endolories se comportent mieux qu'hier, et je me sens moins malade à mesure que j'avance : la santé me reviendrait-elle ?

Comme les deux jours précédents, nous nous avançons par monts et par vaux vers le couchant ; et vers quatre heures du soir, nous parvenons heureusement chez les chrétiens de Ouang-mao-tsaé. À la dernière passe des montagnes frontières, mon baromètre m'a donné une altitude de neuf cent quatre-vingts mètres.

4 décembre 1873. — Voyage de retour de Koatén à Tsitou : neuf ou dix heures de marche. Beau temps.

Ma santé est assez bonne, excepté pour les fonctions des organes de la digestion ; et, chose singulière ! je rends un helminthe par les narines.

Ce matin encore, nous avons quelques montagnes à gravir péniblement ; mais au soir et désormais, ce ne sont plus que des

collines qui alternent avec des plaines, et la route est meilleure. Nous nous arrêtons pour la nuit au gros village de Kaofou, près d'une forte rivière ; l'auberge qui p2.294 nous a reçus offre la singularité d'être tenue par deux femmes seules. Ces personnes ont l'air d'être honnêtes ; mais elles ne nous fournissent que du riz à l'eau pour toute nourriture. Heureusement, l'un de mes hommes trouve le moyen de m'acheter, pour la valeur d'un sou, un pot de vin de riz, que j'avale tout bouillant après y avoir dissous de l'*opium* : cette potion me semble efficace pour guérir la cholérine obstinée qui me fatigue depuis des jours.

5 décembre 1873. — Voyage de Koatén à Tsitou. Plus de dix heures de marche. État sanitaire satisfaisant. Très beau temps.

Partis à sept heures du matin, nous ne suspendons notre voyage qu'une heure après la nuit, dans la bourgade de Pakhang, à vingt li à l'ouest de Kaopi.

Bonnes routes, peu de montées ; quoique le porphyre se revoie encore çà et là, ce sont les différentes variétés de roches à mica qui dominent maintenant ; le quartz est abondant, soit à l'état de quarzite, soit à l'état hyalin, soit aussi à l'état de calcédoine bleuâtre.

6 décembre 1873. — Voyage de Koatén à Tsitou. Arrivée au collège à deux heures et demie. Très beau temps.

Je me sens presque guéri de la fièvre, et mes forces semblent revenir à mesure que je voyage et que j'approche du terme de mes fatigues. p2.295 Seulement, quand la machine corporelle a été fortement ébranlée, il ne faut qu'un rien pour attirer de nouvelles infirmités ; je me trouve affligé de furoncles, d'hémorrhoïdes et de rhumatisme articulaire, sans compter que ma toux persiste toujours !

Enfin, m'y voilà ! Le bon M. Rouget, qui me reçoit avec sa cordialité habituelle, me trouve mauvaise mine : il y a de quoi !

7-31 décembre 1873. — Tsitou.

Comme une très ample expérience m'a appris que ce climat est nuisible à ma santé et que je ne puis pas travailler utilement dans ces pays, je songe à me rendre à Kiou-kiang, pour aller à Changhay. Si, dans cet intervalle, mes maladies disparaissent et si les forces me reviennent, mon désir serait d'aller de nouveau au Tché-kiang, passer une saison à explorer les mers chinoises pour le compte de notre muséum national. Et même plus tard, si le cœur m'en disait, je voudrais pousser jusqu'aux îles Philippines, et employer un an entier à collectionner dans ces riches régions. Ce n'est qu'après ces travaux que je rentrerais définitivement en France, en passant probablement par le Japon et l'Amérique.

Pour le moment, force m'est de prolonger mon séjour à Tsitou ; car, d'après ce qu'on me dit, les mois de décembre et de janvier sont les plus mauvais de l'année pour traverser le grand lac Po-yang, du sud au nord, et les bateaux ne p2.296 veulent point naviguer pendant l'hiver. Or, dans mon état de santé et avec les grands bagages que j'ai, c'est la voie d'eau que je dois prendre nécessairement.

D'un autre côté, je regretterais beaucoup de quitter cette contrée sans m'être procuré quelques autres animaux qu'on m'y indique encore, et sans avoir aussi renvoyé mon chasseur Ouang à Koatén, pour essayer d'y prendre les mystérieux faisans en question...

La plus grande partie de ce mois se passe avec un temps beau et relativement chaud. Il commence à faire froid vers la fin ; et, tout le jour du 31, il tombe une neige abondante.

Pendant ces vingt-cinq jours, mes collections se sont accrues de plusieurs acquisitions intéressantes. Le 17 décembre, j'ai tué trois beaux exemplaires d'un *Hierax* que je ne sais à quelle espèce connue rapporter : ils ressemblent à un oiseau que j'ai déjà vu entre les mains du père Heude, et que nous avons cru, sur une simple indication d'*habitat*, être le *Hierax sericeus*. Aux chasseurs du voisinage j'achète l'*Urva cancrivora*, le *Canis procyonoïdes*, l'*Helictis moschata*, le *Viverrula malaccensis*, le *Felis chinensis*, et le *Paguna larvata* ; mais ces

hommes ne parviennent pas à me procurer le *Cervulus* ni l'*Hystrix* du pays.

Parmi les oiseaux nouveaux que j'ai observés au pays, je dois mentionner un magnifique aigle impérial, à scapulaires blancs, et un grand aigle pygargue (*H. Albicilla*) que j'ai trouvé p2.297 couvant déjà ses œufs, au 20 décembre, sur un grand arbre qui borde la rivière de Kien-tchang. Je ne pensais pas que cette espèce s'arrêtât tant au midi pour nicher.

Ma guérison ne procède que lentement et fort irrégulièrement. La fièvre part et revient capricieusement avec ses sueurs si dangereuses ; ma poitrine est toujours engorgée et je tousse beaucoup ; mon estomac et les intestins sont toujours malades et les digestions très difficiles. Malgré tout cela, il y a une tendance marquée vers le recouvrement de la santé et des forces, et je puis faire quelques promenades sans fatigue.

1-12 janvier 1874. — Tsitou.

L'année a commencé avec la neige et le froid ; le 3 janvier, le thermomètre est descendu à — 5, à huit heures du matin : cette température est étrange pour cette latitude (27° 40'), dans un pays qui n'a pas deux cents mètres d'altitude. Après une semaine de beau temps, les journées pluvieuses ou humides reprennent, pour durer jusqu'aujourd'hui.

Pendant les fortes neiges, les oiseaux ordinaires du pays se sont montrés en grand nombre ; mais, je n'ai rien vu ou obtenu de nouveau que le *Passer rutilans*, qui a été fort abondant pendant les temps froids.

Mon Pékinois Ouang, après un gros mois d'absence, est revenu le 10 de Koatén, où je l'avais renvoyé. Il était accompagné du fidèle Y, qui p2.298 portait leur chasse : outre quelques autres oiseaux obtenus déjà, ils possèdent le faisan argenté (*Eupl. nycthemerus*), l'*Hypsipetes Mac-Clellandi*, et le *Yanthocincla pæcilorhyncha*. En conséquence, je comprends que sous le nom de *hanky* les montagnards du Fokién

désignent le faisan argenté et le faisan Elliot, et qu'ils prennent les jeunes et les femelles de ces gallinacés pour autant d'espèces différentes !

13 janvier 1874. — Tsitou.

La pluie a cessé, et aujourd'hui le temps semble vouloir se remettre au beau. Je me trouve aussi assez bien portant depuis trois jours, je souffre moins de la fièvre, de la toux, de l'oppression et de la difficulté de respirer ; mais, je sens que tous mes soins pour guérir seront inutiles, tant que je resterai dans cette région pestilentielle. Aussi, maintenant que mon chasseur pékinois est revenu du Fokién, m'occupai-je avec M. Rouget des moyens de louer au plus vite une barque afin de partir pour Kiou-kiang. La chose souffre de la difficulté, non seulement à cause de la saison, mais encore parce que nous approchons du nouvel an chinois, et que pour rien au monde l'on ne voudrait se trouver hors de chez soi à l'époque de cette fête des fêtes.

Hier est reparti pour Koatén, malgré la pluie, le fidèle Y tout déconfit de n'avoir pas pu me procurer les phasianides inconnus qu'il m'avait tant promis, et surtout mécontent de n'avoir pas p2.299 obtenu un fusil à deux coups qu'il s'était flatté de recevoir en récompense de ses services. Mais, en vérité, les quelques oiseaux qu'il a pris sont payés à usure par les belles piastres que je lui ai versées ; d'un autre côté, nous n'avons que deux fusils pour trois chasseurs et je compte avoir encore besoin de nos armes. Ce brave homme a aussi un autre sujet de mécontentement, pour lequel il compte sur mes bons offices : il a un fils en âge de se marier, et il ne réussit pas à lui trouver une femme. L'usage est, dans toute la Chine, de fiancer les enfants dès leur plus bas âge ; de manière que, si l'un des fiancés vient à mourir, le survivant rencontre les plus grandes difficultés pour trouver un autre parti, attendu que tout le monde a hâte de se marier. C'est probablement ce qui est arrivé au fils aîné du Y ; mais il pourrait y avoir une autre cause de son embarras. Cet homme est natif du Kiangsi ; et, il y a une vingtaine d'années au plus, ayant eu le malheur de tuer, par

accident, l'un de ses camarades, il s'est exilé au Fokién avec sa famille et tout son petit avoir, afin d'éviter les rigueurs de la justice mandarinale, qui n'admet jamais l'innocence et les circonstances atténuantes et qui profite toujours des événements analogues pour ruiner les familles. En Chine, il suffit qu'on passe la frontière de la province pour que les magistrats ne s'occupent plus des inculpés. Mon Y, quoique vivant et prospérant dans les montagnes de Koatén est donc considéré comme mort p2.300 civilement. De là, une seconde difficulté pour le mariage de son fils. Cet homme a donc porté ses vues sur les orphelines que les missionnaires font élever à la Sainte-Enfance, et il désirerait que je l'aidasse à lui en faire obtenir une pour épouse de son garçon. C'est très volontiers que je lui promets de m'occuper de son affaire quand je passerai à Fou-tchéou, bien que je doute de l'efficacité de mes démarches, attendu que je sais que les jeunes filles de la Sainte-Enfance répugnent à aller dans les montagnes abruptes du Fokién, et que M. Anot a pour principe et pour règle de conduite de ne point contrarier leur volonté en ces choses-là.

14-16 janvier 1874. — Tsitou. Beau au 14 ; les deux autres jours un peu pluvieux.

Il ne faut pas que je dise que la fortune me contrarie toujours ; je venais d'écrire à Fou-tchéou pour faire chercher un batelier chrétien du nom de Fou-léang, quand nous apprenons que cet homme se trouve à deux lieues d'ici avec sa barque : c'est huit ou dix jours de moins à attendre.

Je fais donc mes arrangements avec ce batelier qui s'engage à nous porter, sans perte de temps, à Ou-tching, où il nous faudra louer un autre bateau qui nous fasse franchir les trois cents li restants. Il demande douze tiao (70 fr.) pour ce trajet, qui est les deux tiers du voyage total. — Nous partirons bientôt, s'il plaît à Dieu ; peut-être arriverai-je à temps à Kiou-kiang pour y trouver p2.301 encore Mgr Bray qui, lui aussi, se dispose à s'embarquer pour visiter l'intérieur de son vicariat.

Quoique fatigué par un peu de fièvre, je travaille activement à ranger les caisses et les malles. Les chasseurs du pays m'apportent un beau *Felis sinensis*, et bientôt après un *Viverrula malaccensis* très adulte : c'est plus de besogne qu'il ne nous en faut maintenant que nos moments sont absorbés par les préparatifs du voyage, d'autant plus que le Ouang s'est couché encore avec les fièvres... et que son lambin camarade se dit aussi à demi malade.

A la fin des comptes, malgré toutes les misères souffertes, je me trouve assez satisfait de mes collections du Kiangsi oriental et des montagnes du Fokién. Elles remplissent deux grandes caisses, trois autres caisses plus petites, et neuf boîtes de diverses grandeurs. Le nombre des seuls mammifères, petits et grands, procurés ici, est de trente-cinq à quarante espèces différentes, parmi lesquelles il y en a plusieurs qui sont nouvelles. Les oiseaux offrent aussi des nouveautés, de même que les reptiles, les insectes, etc.

Cette fois-ci, je ne serai pas en danger de mourir de faim en voyage ! Le père Yeou a la politesse de m'envoyer en cadeau un jambon sec, un panier d'oranges mandarines, et une boîte d'excellent thé. Quelques bons chrétiens du voisinage viennent aussi me souhaiter le bon voyage en m'offrant des vivres, de la volaille : cela est de bon ton en Chine.

p2.302 Malheureusement, les derniers moments que je passe au collège sont attristés par les souffrances qui sont survenues au bon M. Rouget. Le soir du 15 du mois, ayant été surpris par le sommeil sur son prie-dieu, et y étant resté la plus grande partie de la nuit, il a eu froid et il a été pris d'une atroce colique, d'une sorte de *miserere*, qui met ses jours en danger. Espérons que Dieu conservera à cet établissement un homme qui le dirige avec tant de zèle et de dévouement !

17 janvier 1874. — Départ du Tsitou pour Kiou-kiang, embarquement. Ciel nuageux, temps refroidi.

Comme depuis deux jours nous sommes préparés pour nous embarquer, et que le bateau loué ne donne point de ses nouvelles, je le

soupçonne d'être monté à Kien-tchang, pour y prendre une autre cargaison, malgré nos conventions et sans se préoccuper des deux jours qu'il nous a fait perdre. Ce retard et ce manque de parole me contrarient et me fâchent, et dès ce matin j'ai envoyé deux hommes pour s'informer de notre batelier. Si celui-ci n'est pas encore au port, ou s'il a chargé d'autres marchandises, ils ont l'ordre de louer aussitôt une autre barque, à quelque prix que ce soit, afin que nous puissions partir aujourd'hui même.

Heureusement, mes hommes reviennent à dix heures avec de bonnes nouvelles : le Fou-léang est au port, et nous pourrons tout embarquer cette après-midi.

p2.303 En effet, huit ou dix hommes s'étant chargés de porter nos bagages, pendant les dix ou douze li qui séparent le collège de la rivière, je vais faire mes adieux à M. Rouget sur son lit de douleur, et je pars à deux heures, accompagné encore de tous nos séminaristes et bien fourni de provisions de route par la générosité de mon confrère bourguignon et de nos voisins.

Mais, ce soir, le bateau ne fait que quelques li de route, et il s'arrête sous prétexte d'acheter sa provision de bois à brûler.

Je continue à tousser et à avoir une fièvre très forte : cela est d'autant plus mauvais que je me trouve exposé à tous les vents dans cette barque. Je n'ai que la ressource de me tenir continuellement caché dans mes couvertures.

18 janvier 1874. — Voyage de Kien-tchang à Kiou-kiang. Beau temps.

Fatigante fièvre pendant tout le jour. — Sous prétexte d'acheter d'autres provisions nécessaires de voyage, mes bateliers perdent encore beaucoup de temps aujourd'hui, et nous ne faisons qu'une petite journée de route.

La rivière, qui est assez large, a un courant passable ; mais elle est tout embarrassée de sables, et la navigation est difficile à cette époque

où les eaux sont basses. Nous voyons au couchant un massif important de montagnes, s'élevant à deux mille mètres d'altitude : c'est la chaîne de Ni-fang d'où j'ai reçu mes salamandres à ventre p2.304 jaune ; elle me fait autant d'effet que celle de Koatén.

Plusieurs oiseaux aquatiques se voient le long de ce grand cours d'eau, souvent parcouru par les bateaux et de grands radeaux de bambous : je reconnais trois aigles, un balbuzard, un goéland argenté, des canards divers ; le *Totanus glareola* est abondant, et le *Tot. glottis* fait aussi souvent entendre son cri si facile à reconnaître.

19 janvier 1874. — Voyage de Kien-tchang à Kiou-kiang. Très beau temps.

Ma fièvre diminue vers le soir. — Aujourd'hui, après mes déclarations *aigres-douces*, mes bateliers font bien leur devoir, et nous voguons rapidement depuis le point du jour jusqu'à la nuit close. L'endroit où nous faisons halte n'est qu'à vingt li au-dessus de Fou-tchéou, où le vent contraire, qui s'est élevé au soir, ne nous permet pas d'arriver.

Rien à noter : la rivière, toujours large et sablonneuse, est peu profonde, et notre barque s'est embarrassée fréquemment pendant le trajet. De petites montagnes nues, composées de grès dur, gris ou rouge, longent l'eau, tantôt de près, tantôt de loin. En passant devant Chouy-wan, je remarque de nouveau la particularité de vastes et nombreux vergers d'arbres fruitiers qu'il y a dans cette localité privilégiée ; mais là, les pruniers et les abricotiers n'ont pas encore épanoui leurs fleurs, comme cela a lieu déjà à Tsitou.

Pendant notre halte du soir, j'ai le loisir p2.305 d'admirer le sans-façon chinois : il y a près de nous un batelier qui a la charge de transporter les passants d'une rive à l'autre ; or, ce soir, quelques voyageurs attardés, qui ont besoin de traverser la rivière, s'égosillent pendant une heure et demie à appeler le *Caron*, qui les entend très bien, avant que celui-ci se mette en devoir d'aller les chercher et sans

avoir pris la peine de répondre : quelle tenace persévérance d'une part, et quelle insouciance de l'autre !

20 janvier 1874. — Voyage de Kien-tchang à Kiou-kiang. Beau temps.

Je me sens mieux portant à mesure que je m'éloigne des districts fiévreux.

Partis au point du jour, nous arrivons à Fou-tchéou vers dix heures, après avoir laissé les collines derrière nous ; celles que l'on voit d'ici, au nord-est et au sud-ouest, sont assez éloignées. Cette plaine parfaite est très fertile, d'après mes bateliers ; mais la famine y règne en ce temps, parce que la sécheresse a fait manquer la récolte du riz : aussi y voit-on beaucoup de mendiants et de voleurs.

Vue de notre bateau, la ville de Fou-tchéou fait un bel effet ; on commence à y rebâtir les édifices détruits par les *Taypings*. Un grand pont de pierre relie le chef-lieu avec ses importants faubourgs de la rive droite.

J'ai le déplaisir de ne pas trouver M. Anot chez lui : après m'avoir attendu pendant un demi-mois, cet excellent confrère est allé faire sa mission, en p2.306 laissant à la maison le paralytique M. Fang et un autre jeune ecclésiastique indigène. Ceux-ci m'apprennent qu'il y a déjà treize jours que, par leur entremise, le Fou-léang était parti pour me prendre ; mais, en vrai Chinois, ce batelier a cherché à faire d'abord ses affaires. Aussi crois-je à propos de gronder de nouveau mon homme, afin qu'il ne me fasse plus perdre de temps.

21 janvier 1874. — Voyage de Kien-tchang à Kiou-kiang. Beau temps.

Aujourd'hui nous voyageons sans interruption du matin jusqu'à sept heures du soir ; mais les fréquents ensablements occasionnent de grandes pertes de temps, et, d'autre part, la rivière coule lentement désormais. Pendant tout le jour, nous avons en vue des collines et de

petites montagnes isolées, qui consistent en grès divers, en phyllades, en terre meuble mêlée de cailloux roulés.

Parmi les oiseaux qui passent près de nous je distingue encore plusieurs aigles pygargues, le *Mergus merganser*, le *Podiceps philippensis*, le *Ceryle radis*, le *Cormoran* etc.

22 janvier 1874. — Voyage de retour à Kiou-kiang. Beau temps, avec faible vent du Nord.

L'amélioration de ma santé continue avec le beau temps. Ce matin, la rivière est plus profonde et plus large, et elle est bordée de jolis groupes de maisons et de villages ; il n'y a plus de hauteurs en vue. Nous voyageons fort avant dans la nuit, p2.307 parce que les bancs de sable sont devenus rares. — Rien de nouveau observé en route, si ce n'est quelques *Larus melanurus*, et, ce soir, une grande quantité d'oies sauvages qu'il me semble, à leur cri, reconnaître pour l'*Anser albifrons* et l'*Anser erythropus*.

23 janvier 1874. — Voyage de retour à Kiou-kiang. Beau temps.

Ce matin encore, nous entendons et voyons beaucoup d'oies, de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques, qui nous avertissent que nous approchons du Po-yang. Bientôt après, nos bateliers nous avertissent que nous nous trouvons en effet dans les eaux du fameux lac, qui, à cette époque de l'année, ne consiste plus qu'en un réseau de canaux et de rivières, séparés par d'immenses plages boueuses. Nous voyageons tout le reste de la journée à travers une plaine incommensurable de limon, accidentée d'étangs et de criques, que les eaux couvrent en entier pendant l'été. Cependant, à l'approche de la nuit, nous distinguons au loin, vers le nord, de petites collines isolées.

Ce soir encore, comme les jours précédents, les hommes préposés à la sécurité publique crient à nos bateliers de suspendre le voyage à l'approche de la nuit. Mais ceux-ci, qui ne possèdent rien qui vaille la peine d'être volé et qui se fient à nous, continuent à ramer jusque fort avant dans la nuit.

Après avoir voyagé jusqu'aujourd'hui à peu près du sud au nord, nous nous sommes dirigés p2.308 au nord-ouest pendant cette journée et nous continuerons à suivre les canaux du bord occidental, afin de mieux éviter les vents septentrionaux.

24 janvier 1874. — Voyage de retour à Kiou-kiang. Ciel nuageux.

L'influence des lieux marécageux où nous sommes engagés se fait sentir sur ma santé ; la fièvre m'est revenue, et, d'autre part, la poitrine me fait toujours mal et ma toux est presque incessante.

Nous passons ce matin à côté des collines que nous avions vues hier soir : elles sont inhabitées, mais surmontées de pagodes ; les unes sont nues et les autres verdâtres, d'une végétation clairsemée.

Sept ou huit huîtriers (*Ostralega osculans*) que j'observe sur les boues sans limite que nous côtoyons excitent mon attention par un agréable cri en roulement que je ne leur connaissais pas encore. Les cygnes, les oies, les canards, continuent à être innombrables. Les goélands que je distingue, sont : *Larus argentalus, Lar. Melanurus, Lar. ridibundus* ; mais point de *Sterna*.

Les pêcheurs au filet sont très nombreux sur notre route, et leur vue récrée un peu la monotonie de notre voyage. A mesure que nous avançons nous voyons les collines se multiplier sur notre droite et se suivre sans interruption ; tandis que sur notre gauche il n'y a que des mamelons recouverts de sable. Les rochers portent bien visiblement la marque des grandes eaux : c'est une quinzaine de pieds au-dessus du niveau actuel.

p2.1309 Ce soir, par mesure de prudence, j'oblige mes rameurs à s'arrêter au poste qui nous a été indiqué par les gardes de la sûreté publique, c'est-à-dire, à côté de la maisonnette de ces employés et d'un groupe considérable d'autres bateaux. Malheureusement, je n'ai pas lieu de me réjouir de ce voisinage ; car, s'étant aperçus de ma présence, deux espèces de soldats viennent au milieu de la nuit se placer avec leur nacelle à côté de notre barque, et, dans l'intention

évidente de pousser ma patience à bout, ils se mettent à vociférer toutes les infamies qu'ils peuvent imaginer contre les Européens, les missionnaires, la Sainte-Enfance, etc. J'essaye d'abord de faire la sourde oreille et de dévorer les insultes en silence ; mais, comme leurs malédictions se prolongent trop longtemps et que j'ai un très grand besoin de calme et de repos, je suis obligé de les menacer fortement moi-même, pour les obliger à se taire et à s'éloigner... Comme un homme de notre Occident a besoin de bien veiller sur lui-même pour ne pas compromettre par un acte de colère les intérêts de sa civilisation et de sa religion !

25 janvier 1874. — Voyage de retour à Kiou-kiang. Le temps est devenu mauvais, et il pleut.

Ce matin un vent épouvantable du nord nous retient à l'amarre longtemps, à une trentaine de li de distance seulement d'Ou-tching. Pendant cette halte forcée, je vois sur la plage quelques p2.310 intéressantes coquilles bivalves que l'eau y a déposées : *Unio alata*, un *Unio* rugueux, une petite roulette, etc. Malheureusement, par le temps qu'il fait, je ne puis aller collectionner sur ces boues humides : j'ai eu la fièvre hier et cette nuit ; je me sens encore très souffrant, et je me fonds en sueurs...

Enfin, nous partons à onze heures ; et à une heure et demie nous parvenons sous la ville d'Ou-tching. Mais mes bateliers ont la maladresse de heurter un bateau, en arrivant ici, comme ils en ont heurté ce matin un autre au moment du départ. Là, ils ont été quittes pour quelques sapèkes, qu'ils ont déboursés comme dommages-intérêts ; mais ici c'est le bateau des gardes-mandarinaux qu'ils ont endommagé, et notre barque a été obligée de s'arrêter là jusqu'à ce qu'on ait réparé le dégât, aux frais de nos rameurs. Or, comme le mauvais temps empêche de faire cette opération ce soir, force est de nous arrêter là et d'y passer la nuit au bruit continuel du tambour des veilleurs.

À ce propos, mes hommes me soutiennent que ce tapage incessant n'est pas fait uniquement pour tenir les voleurs à l'écart, mais bien pour tenir le monde éveillé et sur ses gardes contre les maraudeurs : c'est bien là faire un mal pour en éviter un autre ! — Le fait est que les pauvres voisins se trouvent fort incommodés par ce bruit incessant, et que je passe la nuit sans dormir, partie à cause du vacarme, partie à cause de ma fièvre.

26 janvier 1874. — p2.311 Voyage de retour à Kiou-kiang. Encore gros temps, pluie et violent vent du Nord.

La ville d'Ou-tching n'est pas considérable, mais elle est, dit-on, l'entrepôt d'un grand commerce, comme nous pouvons en juger par le grand nombre de bateaux qui sont ancrés au port. Je ne vois autour d'elle que des plages boueuses ; et actuellement la rivière est éloignée de ses remparts d'un li de distance. De médiocres montagnes s'aperçoivent au loin vers le nord.

Il y a un certain nombre de chrétiens dans cette ville ; un prêtre chinois, le père Yén, s'y trouve en ce moment, occupé à faire bâtir une église pour eux. Il est venu me trouver dès hier soir ; et, ce matin encore, c'est par ses bons soins que l'on me trouve une autre barque pour continuer mon voyage, et que le Fou-léang termine son affaire avec le bateau mandarinal, moyennant le payement de quatre cents sapèkes pour la rupture, plus quatre cents sapèkes pour le pourboire des employés, et puis encore huit cents sapèkes pour les secrétaires d'un tribunal supérieur !

27 janvier 1874. — Voyage de retour à Kiou-kiang. Ciel de plomb, petite pluie, pas de vent.

Je continue à avoir la fièvre, à suer continuellement et à tousser comme un malheureux.

Toute notre matinée est employée à nous transborder dans notre nouvelle barque : notre dernière *arche* n'est pas aussi bonne à l'intérieur qu'elle en avait l'air ; le bois est pourri, les fentes p2.312 sont

nombreuses, et l'eau y entre en abondance. En outre, elle est à peu près ouverte au vent et à la pluie : mais nous n'avons plus à choisir. Espérons qu'elle tiendra bon pendant les quatre ou cinq jours que nous avons encore à voyager !

Enfin, vers midi, nous nous remettons en route ; mais, bien que nous descendions dans le sens du courant, nous ne faisons que trente-cinq li de route, à cause du vent contraire.

28 janvier 1874. — Voyage de retour à Kiou-kiang. Il a plu toute la nuit, et le mauvais temps continue tout le jour.

Nous partons de bonne heure, malgré le vent contraire ; mais celui-ci devient si impétueux qu'il nous force à nous amarrer pour tout le jour, au bord d'une plage sablonneuse et humide. La pluie entre avec le vent dans notre barque, et nous ne pouvons pas éviter d'être mouillés, habits et couvertures. C'est, je pense, un typhon lointain qui nous envoie notre part de tourments et de dangers... Tout ceci est bien mauvais pour moi ; car ma fièvre et mes sueurs ne cessent point.

29 janvier 1874. — Voyage de retour à Kiou-kiang. Le vilain temps a continué pendant toute la nuit ; mais, quoique le ciel soit encore d'un sombre alarmant, livide, le vent a cessé et nous nous trouvons heureux de ce répit. Au point du jour, je vois vers le nord, trois colonnes noires p2.313 suspendues aux nuages : trois trombes ! C'est donc une tourmente électrique sans tonnerre à laquelle nous avons eu affaire.

Remis en marche à sept heures, nous passons une heure plus tard devant Nan-kang-fou, derrière lequel s'élèvent des montagnes assez grandes. Les collines voisines sont rouges, consistant peut-être en latérite marneuse ; mais je vois aussi des schistes bleuâtres, et le sable et la plupart des pierres qu'on aperçoit sont du quartz.

De cette ville à Kiou-kiang on ne compte que quatre-vingt-dix li de route par terre ; mais il nous faudra peut-être des jours encore pour y parvenir dans notre barque.

Nous marchions assez bien au milieu du grand *Fleuve-lac* quand, vers neuf heures et demie, le vent contraire s'élève si fort que notre bateau, de même que tous ceux qui voyagent dans le même sens, est obligé de faire volte-face et de revenir sous Nan-kang se mettre à l'abri contre le retour du mauvais temps. Notre *mistral* continue à souffler tout le jour ; et nous voyons plusieurs autres barques, qui tentaient néanmoins de franchir le passage réputé dangereux que nous avons devant nous, battre aussi en retraite en pliant les voiles et se mettre en rang d'ognons à côté de la nôtre.

Il faut bien convenir que les contrariétés de toute sorte ne m'épargnent guère dans ce voyage du Kiangsi ! Le troisième rameur de notre barque n'était qu'un passager déguisé, et d'accord avec le *Laopan* pour nous tromper : ennuyé de nos p2.314 retards, cet homme a pris terre ce matin sans plus se laisser voir.

En attendant, nos provisions s'épuisent rapidement, et mon domestique Lu ne trouve à acheter à la ville que de l'ail et de la pâte de haricots.

30 janvier 1874. — Voyage de retour à Kiou-kiang. Temps refroidi, flaques de neige et de grêle sur la plage ; encore rafales de vent contraire.

Nos bateliers n'osent pas se mettre en route au matin ; tandis que bon nombre d'autres bateaux descendent le lac en louvoyant : c'est le manque d'un troisième homme qui nous empêche d'en faire autant. Cependant, à midi, le temps ayant paru meilleur, mes gens se hasardent à partir ; mais bientôt ils retournent à l'amarre, une première et une seconde fois. — Il paraît que plus bas il n'y a pas de lieu sûr pour s'amarrer, jusqu'à trente li ; et le vent du nord-est est si violent, que beaucoup de bateaux n'ont pu franchir cette distance aujourd'hui. Nous les voyons revenir à côté de nous, après une matinée d'efforts inutiles et de dangers.

Maintenant, le grand massif du Ly-Chan est à notre nord-ouest, à quelques lieues seulement d'éloignement ; les montagnes sont blanches de la neige tombée la nuit passée.

Enfin, vers trois heures, notre barque se met aussi en mouvement, et, à force de louvoyer à angles aigus, elle parvient à franchir le point critique et à faire une trentaine de li. Nous p2.315 venons nous amarrer au milieu d'une centaine d'autres barques qui sont ancrées à l'abri d'une colline. Au soir, visite inquisitoriale des veilleurs de nuit, pour demander les cinq sapèkes de coutume.

31 janvier 1874. — Voyage de retour à Kiou-kiang. Ciel serein.

Le vent nous est toujours contraire ; de faible qu'il était au matin, il devient violent plus tard.

Ce n'est qu'en louvoyant que nous pouvons avancer, et en subissant un roulis fatigant et les éclaboussures des flots.

Enfin nous parvenons, à neuf heures et demie, à la grande douane impériale de Kou-tching, où les employés ont la politesse de me dispenser de la visite de mes caisses ; mais mes bateliers doivent payer quatre piastres de droit de passage, et nous perdons encore là un temps précieux.

C'est vers midi que nous pouvons reprendre notre voyage, en louvoyant toujours. Après avoir passé devant la pittoresque *Île à la Tour*, nous venons nous arrêter, peu avant la nuit, devant Hou-keou-shién. Après avoir encore rempli des formalités doganales sous cette ville, nous laissons enfin le Po-yang et nous entrons dans le majestueux Yang-tsé. Grâce à un vent favorable, cette fois, nos bateliers continuent à remonter le fleuve à pleines voiles, jusque fort avant dans la nuit. L'air est calme maintenant ; le ciel est pur et la lune nous régale de ses pâles lueurs. Un gros p2.316 oiseau que j'ai vu passer sur nos têtes m'a paru être un Ibis nippon.

1er février 1874. — Voyage de retour à Kiou-kiang. Arrivée. Ciel couvert, pas de vent.

Bien que l'on ne compte que soixante li de distance de l'embouchure du lac Po-yang à Kiou-kiang, nous n'arrivons dans cette ville que vers trois heures de l'après-midi.

Comme toujours, j'éprouve une vive consolation à me retrouver avec mes chers confrères et compatriotes ; mais, aujourd'hui, cela ne suffit pas pour dissiper mes maux : la fièvre et la toux me tiennent malade, sans d'autres soulagements que des intervalles d'apaisement.

Notre résidence épiscopale est animée par la présence de Mgr Bray, de M. Portès, de M. Moloney et de M. d'Orio. Les travaux de l'église neuve sont terminés et les réparations de la maison sont complètes.

2 février-13 mars 1874. — Kiou-kiang. Comme Kiou-kiang jouit d'un climat salubre, que la maison de la mission, réparée à neuf, est commode et agréable, que Mgr Bray et ses confrères sont pour moi d'une bonté et d'une prévenance sans bornes, et que j'ai eu l'avantage d'être soigné par un bon médecin anglais, le docteur G. Shearer, j'ai cru bien faire en prolongeant mon séjour dans cette ville pendant près d'un mois et demi, pour essayer de recouvrer mes forces et p2.317 ma santé. J'espérais aussi que pendant ce temps le marché me fournirait des animaux utiles pour mes collections.

Le commencement de février a été marqué par une série de mauvais temps, par des neiges et des pluies abondantes, et par des vents forts et froids ; cet état météorologique a continué, plus ou moins, jusque dans la première décade de mars. Aussi ma santé n'a-t-elle pas fait de grands progrès : la fièvre revient continuellement, la toux est rebelle aux traitements du docteur ; la poitrine est toujours oppressée et me fait souffrir de douleurs asthmatiques qui m'inquiètent fort. Aussi ai-je perdu l'espoir de pouvoir guérir en Chine, et ne me reste-t-il plus qu'à me rendre à Changhay et à m'y embarquer pour l'Europe.

Pendant ces quarante jours, aucun animal important n'a été apporté sur le marché de Kiou-kiang, à l'exception de l'*Hydropotes inermis*. Ce cervidé paraît être fort abondant dans certains districts peu éloignés d'ici ; nos chasseurs européens de Kiou-kiang et de Han-keou en tuent un grand nombre. En mi-février, quelques chasseurs russes en ont abattu quatre-vingt-neuf, dans une partie qui a duré une semaine. Il a été aussi tué un porc-épic, que M. Kopchsy m'a fait l'amitié de me donner.

Parmi les oiseaux étalés dans les boutiques, j'ai eu la bonne chance de trouver et d'acheter trois exemplaires mâles du *Fulix Baeri* ; ce canard p2.318 nouveau ne paraît pas être très rare dans son passage en Chine.

Sur le point de quitter pour toujours l'établissement de Kiou-kiang, je noterai qu'actuellement la petite colonie européenne de cette ville se compose de trente messieurs et de dix dames, avec une vingtaine d'enfants. Excepté les missionnaires catholiques, on n'y compte point de Français. Les sujets anglais sont les plus nombreux ; mais il y a aussi des Américains, des Allemands, des Autrichiens, des Belges, des Danois et des Suédois. En dehors des missionnaires protestants, tout ce monde, si varié, est employé aux douanes impériales et au service des bateaux à vapeur.

14 mars-5 avril 1874. — Départ de Kiou-kiang pour Changhay.

Je m'embarque le 14 sur l'un des plus beaux bateaux de la Compagnie Russel, et j'arrive à Changhay après quarante-quatre heures de navigation. Comme l'état de ma santé ne s'améliore point dans cette ville, où les secours de l'art et de l'amitié ne me font pas défaut, je hâte mes préparatifs de départ pour la France ; et, le 3 avril, je monte sur le *Sindh*, des messageries maritimes, qui arrive à Marseille le 15 du mois de mai, après une heureuse traversée.

Les derniers jours de mon séjour en Chine ont aussi été marqués par le mauvais temps et par la souffrance : des vents froids, des pluies,

la neige et le grésil, d'un côté ; et, de l'autre, la fièvre p2.319 continuelle, la toux, l'asthme et des défaillances fréquentes.

Voici les dernières notes que j'ai prises sur les questions relatives à l'histoire naturelle de la Chine :

1° Un négociant français, M. Évrard, possède un cerf inconnu, qu'on dit provenir de Niou-tchouang (Léao-tong) ; je fais un effort (une imprudence !) pour l'aller voir. Cet animal est un peu plus grand que le chevreuil ; mais son bois trifide est beaucoup plus développé. Son pelage est d'un fauve brun uniforme et sans taches. Nous avons peut-être là une espèce analogue au *Cervus sika* du Japon.

2° La société asiatique de Changhay ayant résolu d'entreprendre la formation d'une collection générale des productions naturelles de la Chine, je me fais un plaisir de lui offrir et de faire agréer mon chasseur Ouang, de Pékin, comme préparateur taxidermique pour les mammifères et les oiseaux : cet homme a appris assez bien son métier à mon service, et comme il est très adroit et patient, il sera d'une grande utilité pour empailler les animaux du cabinet naissant.

3° Parmi les résidents anglais de Changhay, il y en a un bon nombre qui s'occupent à former des collections d'histoire naturelle : j'ai vu chez M. Fraser une nombreuse et très intéressante réunion de lépidoptères, qui ont été capturés dans les environs de cette ville ; et chez M. Kingsmill, une très importante collection de mollusques et de fossiles. J'ai été émerveillé de trouver dans ses tiroirs une immense quantité d'ossements antiques, qu'il a achetés ou fait acheter p2.320 chez les marchands de drogues : *Eléphants*, *Mastodontes* (plusieurs espèces), *Dinotherium*, *Rhinocéros*, *Anoplotherium*, *Equus*, *Hipparion*, *Singe*, *Felis* : la plupart de ces fossiles sont empâtés dans un calcaire roux, dur, et proviennent, pense M. Kingsmill, du Setchuan ou du Yunan. Les fossiles du Diluvium du Hoang-ho lui manquent entièrement.

4° Un ami de M. Swinhoe, M. Mitchie, collectionne pour lui avec beaucoup de zèle : je vois chez lui le *Calophasis Ellioti*, pris au Tchékiang (trois peaux), des *Fulix baeri*, un autre *Fulix* que nous

prenons pour le *F. mariloïdes*, et une photographie d'un chevrotin dont il vient d'envoyer la peau en Angleterre, dans laquelle je reconnais notre *Elaphodus cephalophus*, de Moupin. M. Mitchie m'apprend que M. Swinhoe, qui s'en est aussi retourné malade en Angleterre, a décrit une cigogne nouvelle sous le nom de *Ciconia boyciana* : c'est très probablement l'espèce que j'ai rencontrée jadis à Takou.

Tout ceci me prouve que les richesses scientifiques que la Chine peut procurer aux naturalistes sont loin d'être toutes connues ; et je n'en ai que plus de regret de me voir obligé, par la ruine de ma santé, à laisser inachevés mes plans d'explorations : l'homme propose et Dieu dispose !

@

CHAPITRE XXXI

@

Observations sur la distribution géographique des animaux en Chine. — Animaux domestiques. — Mammifères sauvages ; oiseaux ; reptiles ; poissons articulés.

Je mets fin à ces notes de mon dernier voyage, en récapitulant ici mes observations sur la distribution géographique de quelques animaux de la Chine proprement dite et de ses confins immédiats.

Animaux domestiques. — Tous les *chevaux* indigènes que j'ai vus en Chine sont petits et trapus, et appartiennent à la race tartare. Les Chinois parlent des chevaux du Yunan comme d'animaux plus grands et plus élégants : je n'en ai point vu, même quand j'étais au Setchuan. Le cheval n'abonde nulle part dans cet empire, excepté en Mongolie ; mais il est particulièrement rare dans le Midi. Il en est de même de l'*âne*, qui ne diffère pas de celui d'occident. Les *mulets* sont beaux et estimés à Pékin, et ils s'y vendent toujours quatre ou cinq fois plus cher que les chevaux. Le p2.322 *chameau* à deux bosses est le seul que l'on connaisse dans la Chine, et il est employé en grand nombre dans les provinces du nord et du nord-ouest ; cet animal résiste aux froids les plus vifs comme aux plus fortes chaleurs, mais il redoute les climats humides.

On peut dire que ce n'est que dans la moitié septentrionale de l'Empire qu'on utilise les animaux pour l'équitation et pour le transport des marchandises : partout ailleurs c'est la chaise à porteurs, la brouette et les épaules humaines qu'on emploie.

Le *bœuf* du nord de la Chine diffère peu ou point de la race ordinaire de l'Europe ; il est remplacé au Midi par un *zébu* particulier et par le *buffle arni*. Ce n'est que dans les régions élevées des frontières occidentales qu'on nourrit le *yak* au long poil, avec sa variété sans cornes qui paraît être une race bien distincte. Le bœuf grognant vit encore sauvage au Kokonoor et au Thibet septentrional.

La race *ovine* offre trois variétés principales : celle du Nord, ayant une taille haute, la queue assez courte et très épaisse ; celle des provinces du centre-ouest, qui a aussi la queue très adipeuse dans la première partie de sa longueur, avec de longues cornes allongées en spirales horizontales, et une troisième, répandue au Centre et au Sud, ayant la queue mince et les pieds laineux jusqu'aux doigts. La *chèvre* se trouve dans tout l'empire, et ne diffère pas de la nôtre.

p2.323 En général, les Chinois élèvent très peu de bêtes à cornes, parce qu'ils n'en utilisent point le lait, et peu la laine.

En dehors du grand et gros *chien* noir *mongol*, que l'on retrouve jusqu'au Thibet, et du *carlin* au front bombé de Pékin, les Chinois ne possèdent que des chiens sans distinction. Je ne sache pas qu'ils élèvent de ces animaux pour la boucherie, comme on le dit en Europe ; et ce n'est que par exception que je leur ai vu manger de la viande canine, non pas à cause de sa saveur, mais pour les propriétés corroborantes qu'on lui attribue. Le *chat* chinois est le même que le nôtre, mais il est plus faible ; je n'y ai point vu la variété à longs poils. — Ce peuple élève encore un petit nombre de *lapins* et de cochons d'Inde (*Cobayes*) qu'ils ont reçus des Européens. Le *porc* du Nord paraît absolument identique au nôtre ; il est remplacé au Sud par l'espèce dite chinoise, qui provient d'une autre souche, et qui est remarquable par sa tête courte et par la peau plissée de son front. En Chine la viande de porc est considérée comme saine et légère à l'estomac, et c'est la première que les médecins permettent aux malades : en cela les Européens commencent à imiter les indigènes.

En fait d'oiseaux domestiques, les Chinois possèdent l'*oie tuberculée* (*Anser cygnoïdes*), nourrie en petit nombre ; le *canard* vulgaire, élevé par milliers ; le *cormoran* se multipliant en domesticité et employé pour la pêche ; de nombreuses variétés de p2.324 poules, et le pigeon ordinaire, dégénéré en deux ou trois races. Tous ces oiseaux sont les mêmes dans tout l'empire. — Bien que la Chine soit la vraie patrie de tous les *faisans*, ce peuple n'a jamais songé à en élever aucun en domesticité, pas plus que le *paon*, qui vivrait encore sauvage dans les

limites méridionales de leur empire. Ce n'est que depuis quelques années que les Européens lui ont procuré la *dinde*, qui n'est encore qu'un objet de curiosité.

Animaux sauvages. — A cause de la destruction presque totale des forêts, les grands mammifères sont très rares en Chine, et nous n'y trouvons plus que les restes d'une faune qui a dû être très riche.

Le *Macacus tcheliensis* se propage en petit nombre sur les rochers, depuis les froides montagnes de Pékin jusqu'au Setchuan et au Fokién. Le *Macacus tibetanus* vit dans le centre de l'empire, de l'ouest à l'est, dans les régions boisées. Le curieux *Rhinopithecus roxellana* n'a été observé que dans les hautes forêts du Tibet oriental et du Kokonoor. Un quatrième grand singe noir, inconnu, ayant une longue queue, est indiqué vers le Yunan et le Kouy-tcheou. M. R. Swinhoe signale le *Macacus cyclopis* à Formosa ; le *Mac. sancti joannis* dans les îlots de Hong-kong, et le *Mac. erythœus*, à l'Ile de Haïnan. D'après le même naturaliste, un *Hylobates* et un *Nycticebus* existeraient encore dans la partie occidentale du Kouang-si. Cela ferait déjà p2.325 neuf quadrumanes pour la Chine ; mais il est probable qu'il y en a davantage.

Chéiroptères. — Le total des chauves-souris observées en Chine par M. Swinhoe et par moi monte à trente-cinq espèces. De ce nombre, le *Vesperus serotinus*, le *Vesperugo akakomuli* et le *Vespertilio Davidi* ont été trouvés à Pékin. Quatre autres vivent à Moupin : *Rhinolophus larvatus*, *Vespertilio moupinensis*, *Murina aurata* et *Murina leucogaster*. Le *Vesperugo pumiloïdes* est très abondant au Kiang-si et au Setchuan ; j'ai rencontré aussi le magnifique *Phyllorhina Swinhoi* au Kiang-si oriental, ainsi que l'espèce fructivore connue sous le nom de *Cynonycteris amplexicaudata*, qui est si commune à Hong-kong.

Mammifères insectivores. — Les Chinois citent le hérisson dans toutes les parties de leur empire ; je ne l'y ai vu que dans deux endroits. La race qui abonde à Pékin est remarquable par ses teintes

pâles (dans les individus femelles !), et a été décrite par Swinhoe sous le nom d'*Erinaceus dealbatus*. La race dont j'ai vu les débris sur les confins du Setchuan différerait de la précédente. La *taupe* commune de la Chine (*Talpa longirostris*) est assez commune au Setchuan, au Chensi et au Fokién. C'est une espèce particulière de ce genre (*Talpa insularis*) que M. Swinhoe a trouvée à Formosa. La province de Pékin et la Mongolie m'ont fourni un *talpien* (*Scaptochirus moschatus*) qui diffère p2.326 des vraies taupes par son système dentaire, et qui est remarquable par sa forte odeur de musc. Un fort curieux insectivore qui a les mœurs des taupes (*Anourosorex squamipes*) vit en abondance au Setchuan, au Chensi et à Moupin. Le *Nectogale elegans*, remarquable par les reflets irisés que prennent ses poils dans l'eau, séjourne auprès des eaux claires des torrents et vit de poissons, à Moupin et au Chensi. Le nord de la Chine ne nous a fourni aucune musaraigne ; mais le *Scaptonyx fusicaudatus* a été pris au Tsing-ling et au Kokonoor. Le Setchuan et Moupin ont donné l'*Uropsilus soricipes*, le *Crocidura attenuata*, le *Sorex cylindricauda* et le *Sorex quadraticauda*. D'un autre côté, j'ai rencontré au Kiang-si et au Fo-kién le gros *Sorex murinus*, qui pue tant le musc et qui abonde aussi à Canton, et un autre petit *Sorex* non encore décrit. De plus, M. Swinhoe indique une autre espèce de ce genre à Formosa.

Carnassiers. — Le grand *tigre* est répandu, heureusement en petit nombre, depuis les limites méridionales de l'Empire jusque et y compris la Mantchourie, ainsi que la panthère qui offre la variété jaune au sud et au centre, et la variété (*Felis fontanieri*) à couleurs pâles, à Pékin et plus au nord. L'*once*, au doux poil blanc tacheté de noir, paraît limitée aux régions septentrionales, tandis que le léopard marbré (*Felis macroscelis*) a été observé au Chensi, au Setchuan et à Formosa, aussi bien que dans la p2.327 Malaisie. Le *Felis chinensis* et le *Felis viverrina* paraissent propres à la moitié méridionale de l'Empire et à ses grandes îles ; le *Felis scripta* a été pris au Setchuan et au Chensi, et le *Felis tristis*, le *Felis microtis* et le *Felis manul* ont été procurés au Tchely et en Mongolie. J'ai vu aussi des débris de peaux de *lynx* provenant du

Kansou et du Setchuan. Cela porte à douze le nombre des félins rencontrés en Chine.

Le *Putorius sibiricus* est répandu dans tout l'Empire et y forme trois ou quatre races distinctes. Un *Putorius* à ventre jaune (*Put. astutus*) est propre aux plus hautes montagnes de Moupin, et une espèce analogue vit au Fokién. Une variété de notre *marte* habite la Corée et s'avance jusque dans la Chine septentrionale, tandis que les provinces du sud nourrissent communément le grand *Martes flavigula*. La *fouine*, qui est très rare dans les montagnes de Pékin, ne paraît pas différer de l'espèce européenne. Trois loutres sont bien connues des Chinois : le *Lutra chinensis*, qui fréquente les rochers de la mer ; le *Lutra Swinhoi*, qui vit dans les rivières, et la grande et rare loutre de mer (*Enhydris*), qu'on ne trouve plus que sur les côtes de la mer de Corée.

Le fleuve Jaune paraît être la limite septentrionale de l'*habitat* du *Viverra zibetha*, du *Viverrula malaccensis* et du *Paguna larvata* tandis que l'*Urva cancrivora* se tient au sud du fleuve Bleu.

L'*Helictis moschata*, qui offre la variété à ventre jaune aussi bien sur le continent que dans p2.328 Formosa, n'a été pris qu'au midi du Yang-tsé. Trois blaireaux différents ont été rencontrés en Chine : le *Meles leptorhynchus*, s'étendant de Pékin au Fokién ; le *Meles leucolœmus* vivant à l'ouest, depuis la capitale jusqu'au Chensi inclusivement, et le *Meles obscurus* propre à Moupin.

L'ours noir à croissant blanc sur la poitrine et à museau roux (*Ursus tibetanus*) se trouve encore, quoique en petit nombre, dans toutes les grandes montagnes du nord et de l'ouest. Il paraît qu'il existerait un autre ours, de couleurs grisâtres, vers la Mantchourie ; mais le rare *Airulopus melanoleucus* n'a été rencontré que dans les forêts les plus élevées du Setchuan occidental et du Kokonoor. C'est aussi seulement des forêts de Moupin que j'ai eu le curieux petit ursien à longue queue, dit *Panda* (*Ailurus fulgens*), qui a été d'abord découvert dans l'Himalaya.

Le chacal n'existe pas en Chine ; mais le loup vulgaire y est partout abondant, tandis qu'une espèce plus rare de *Canis*, peut-être le *C. alpinus* de Pallas, n'a été pris que sur les frontières occidentales du Petchely. De même qu'en France, le renard offre en Chine la variété à ventre noir et la grande variété à ventre blanc. Les races du midi paraissent différer du renard ordinaire, et M. Swinhoe en a décrit deux sous les noms de *Vulpes hooly* et de *V. lineiventris*. Le petit renard, connu des naturalistes sous le nom de *Nyctereutes procyonoïdes*, est répandu depuis Canton jusqu'au Léaotong, en s'avançant jusqu'à Han-keou.

Rongeurs. — p2.329 Le porc-épic de Chine, qu'on a voulu distinguer sous le nom d'*Hystrix subcristatus*, est connu dans toutes les montagnes du sud et du centre jusqu'au Hoang-ho. Les plus grandes hauteurs du Setchuan et du Kokonoor nourrissent, à la proximité des neiges perpétuelles, une grande et belle marmotte, qui a reçu le nom d'*Arctomys robustus.* Le *Spermolegus mongolicus*, une marmotte de la taille d'un écureuil, se propage en grand nombre sur les plateaux découverts de la Mongolie et jusque dans les plaines sèches de Pékin et du Chensi. La plus petite miniature de tous les lièvres connus du monde, le *Lagomys tibetanus*, qui n'est pas plus gros qu'un rat, a été aussi rencontrée dans les montagnes de Moupin. Tandis que le sud de la Chine ne connaît que le *Lepus sinensis*, de la taille et de la couleur d'un lapin de garenne, le lièvre mongol (*Lepus tolaï*), qui ressemble beaucoup au nôtre, est répandu dans tout le centre et le nord de l'Empire, ainsi que dans la Mongolie. Le lapin sauvage manque absolument dans l'extrême Orient. La douce et élégante gerboise (*Dipus annulatus*) broute l'herbe rare des hauts plateaux du nord du Tchély et de la Mongolie, et dans les mêmes localités se propagent en grand nombre deux jolies gerbilles (*Gerbillus psammophilus, Gerb. unguiculatus*). C'est dans le nord-ouest de l'Empire que sont cantonnés les étranges rats taupes : *Siphneus psilurus, Siphn. Fontanieri* et *Siphn. Armandi*, genre dont on ne connaissait précédemment que la seule espèce p2.330 sibérienne. Ces gros rongeurs ont les ongles des pattes de

devant énormes, ce qui leur permet de vivre sous terre à la manière des taupes. Les *Rhizomys*, autres rongeurs à mœurs souterraines, sont des campagnols monstrueux et croissant jusqu'à acquérir le poids de trois livres chinoises, qui se nourrissent de végétaux, et vivent parmi les bambouseraies des montagnes vers trois mille mètres d'altitude. J'ai rencontré le *Rhizomys vestitus* au Chensi, au Kokonoor, au Setchuan et au Fokién. Je ne sais pas si le *Rh. sinensis* obtenu de Canton par les Anglais est une espèce distincte de la nôtre. La Chine n'a donné jusqu'ici que deux vrais *Arvicola* : l'*Arvicola mandarinus*, propre aux plateaux élevés du nord-ouest, et l'*Arvicola melanogaster*, rencontré dans les montagnes du Chensi, du Setchuan et du Fokién. Des *Hamsters* de taille moyenne (*Cricetulus griseus, obscurus* et *longicaudatus*) abondent dans la plaine de Pékin, en Mongolie et jusque dans tout le Chensi, et y causent souvent des dégâts considérables aux champs de blé et de haricots.

Je doute qu'il y ait au monde un pays où le genre *Mus* soit représenté par des espèces aussi nombreuses que dans cet Empire ; moi-même j'en ai collectionné vingt-sept espèces différentes, et à ce nombre il faut ajouter plusieurs autres espèces trouvées par M. Swinhoe à Formosa. Sur ces trente et quelques espèces de rats et de souris dont est *riche* la Chine, une seule est sûrement européenne (*Mus decumanus*).

p2.331 Sur neuf espèces connues d'écureuils de Chine, deux paraissent être représentées aussi en Europe, car nous avons à Pékin un écureuil noir qui peut être considéré comme une simple variété de notre *Sciurus vulgaris*, et le *Tamias striatus*, qui vit aussi en Pologne. Le *Sciurus Davidi* séjourne dans les monts Si-chan, du Petchely. Au Chensi méridional et au Setchuan, cette espèce est remplacée par une forme voisine (Sciurus Pernyi) et par le *Sciurus Mac-Clellandi*, qui vit aussi au Fokién, au Kiangsi, à Formosa et dans l'Himalaya. Les environs de Changhay ont donné le *Sciurus chinensis*, le Tchekiang le *Sc. griseipectus*, qui a le ventre roux ; et Canton, Formosa et le Fokién le *Sciurus castaneiventris*. Je viens d'obtenir dans les montagnes

occidentales de cette dernière province un écureuil qui diffère des précédents par une taille moindre et par sa poitrine teinte de jaune tendre (*Sc. flavipectus*).

Les écureuils-volants indiqués par M. Swinhoe à Formosa sont au nombre de trois : *Pteromys kaleensis, Pteromys grandis* et *Pteromys pectoralis*. Moupin, le Setchuan et le Chensi m'ont donné en plus le *Pteromys alborufus*, le *Pteromys melanopterus* et une troisième espèce indéterminée, de moindre taille. Les bois du nord de la Chine continuent à nourrir encore le *Pteromys xanthipes*, qui y est très rare. Je ne dois pas omettre de citer ici un dernier rongeur, que je viens de trouver au Fokién, et qui doit constituer un genre nouveau : ce très curieux animal a la taille et les couleurs cendrées p2.332 de la souris, avec les yeux microscopiques des *sorex* et une longue queue terminée par un bouquet de poils raides.

Ruminants. — Quatre formes de la famille des antilopes vivent dans la Chine : 1° l'*Antilope gutturosa*, au nord-ouest, sorte de grande gazelle, propre aux plateaux découverts ; 2° le *Budorcas taxicolor*, étrange animal ayant les formes du bœuf, avec la taille et les proportions de l'*Ovibos*, qui vit dans les plus hautes montagnes du Chensi, du Kansou et de Moupin, de même que dans l'Himalaya oriental ; 3° le *Nemorhedus Edwardsii*, de la taille du daim, habitant par paires les hauteurs boisées du Chensi, du Kansou, du Setchuan et du Fokién ; et 4° le *Nemorhedus caudatus*, répandu par petites bandes dans les grandes montagnes rocheuses de tout l'Empire, où il est représenté par quatre variétés différentes : la typique s'étend depuis Pékin et la Corée jusqu'aux monts Tsing-ling au Chensi ; le Setchuan et Moupin nourrissent le *Nem. griseus* et le *Nem. cinereus*, et Formosa contient le *Nem. Swinhoi*, tandis que le Japon et Sumatra possèdent aussi leurs formes alliées de cette espèce.

Deux *Ovis* se perpétuent encore dans notre Empire : l'*Ovis argali*, devenu très rare dans les hauts plateaux du nord-ouest, et l'*Ovis*

nahoor, que j'ai rencontré au-dessus de quatre milles mètres à Moupin et au Kokonoor oriental.

Le Chevrotin à musc vit dans les montagnes à rhododendrons, non seulement au Thibet, au p2.333 Setchuan et au Chensi, mais encore au Fokién et au Kiangsi d'une part, et à Pékin de l'autre, en Mongolie, en Corée et jusqu'en Sibérie. Les couleurs de cette élégante créature, dont l'aire d'habitation est si vaste, sont sujettes à varier considérablement, non seulement suivant les lieux, mais aussi suivant l'âge et le sexe. Le musc *sans musc*, nommé *Hydropotes inermis* à cause des mœurs aquatiques qu'on lui a supposées, et qu'on croyait d'abord limité à quelques îlots du bas Yang-tsé-kiang, vit aussi, et en très grand nombre, dans les collines qui longent le grand fleuve, aux environs de Kiou-kiang, et jusqu'au delà de Han-keou : c'est un animal très prolifique. D'après mes renseignements, une espèce analogue habiterait aussi la Corée.

Les Cerfs de toutes grandeurs rencontrés en Chine montent à *quinze espèces* : le nord nourrit l'*Elaphodus* davidianus, le *Cervus xanthopygus,* le *C. mantchuricus*, le *C. sika* et le *C. pygargus* ; la frontière occidentale du Setchuan et le Chensi possèdent le *Cervus Hippelaphus* et le *C. affinis* (outre deux autres espèces ressemblant au *C. mantchuricus* et au *C. sika*), avec l'*Elaphodus cephalophus* et le *Cervulus lacrymans* ; les provinces du sud du Yang-tsé ont donné le *Cervus Kopschii* et le *Cervulus Reevesi* ; l'île de Formosa a le *Cervus Swinhoi* et le *C. pseudaxis*, et Haïnan possède le *Panolia frontata* et le *Cervulus vaginalis*. Le *Cervulus lacrymans* et l'*Elaphodus cephalophus* s'étendent depuis le Thibet jusqu'au Fokién, tant au nord qu'au sud du Fleuve-Bleu.

p2.334 Quant au *Chameau sauvage*, les renseignements que j'ai pris dans mes divers voyages en Mongolie et vers le Kokonoor m'ont fait croire que cet animal vit encore dans son état primitif et indépendant dans les régions inhabitées qui s'étendent à l'ouest du Kokonoor et du Kansou.

L'animal connu des Chinois sous le nom de *Yé-lu* (mulet sauvage) est l'*Equus hemionus*, propre aux plaines mongoles, et que je ne pense pas avoir jamais été vu dans les limites de la Chine proprement dite.

Le *Sanglier* est abondamment répandu dans toutes les régions montueuses de la Chine. Celui du nord paraît identique avec le *Sus aper* d'Europe ; mais la race de Moupin a été distinguée sous le nom de *Sus moupinensis*. Quant à celle de la Chine orientale, M. Swinhoe pense retrouver en elle le *Sus leucomystax* du Japon, tandis que la petite forme de Formosa constituerait une espèce différente, *Sus taïvanus*.

Les anciennes descriptions de la Chine parlent du *tapir*, du *rhinocéros* et de l'*éléphant,* comme d'animaux vivant dans l'empire. il est certain que ces pachydermes n'existent point dans les confins actuels du Royaume du Milieu.

Le seul édenté que l'on connaisse ici est le *Pangolin* (*Manis Dalmanni*), lequel habite en petit nombre les provinces méridionales, jusqu'au fleuve Jaune : cet utile animal, que les Chinois nomment *perceur de montagnes*, ne quitte que la nuit ses galeries souterraines, pour chercher les p2.1335 fourmis blanches et autres qui font sa nourriture ordinaire. C'est là une espèce que l'homme devrait protéger et propager dans tous les pays chauds, où les *thermites* et les fourmis de toute sorte font tant de dégâts.

Je ne pense pas qu'il existe en Chine beaucoup d'autres mammifères terrestres que ceux que je viens de passer en revue. Et sur ces deux cents espèces, je n'en vois qu'une dizaine qui soient européennes ; encore plusieurs d'entre celles-ci offrent-elles des caractères différentiels tels, que les naturalistes ne voudront pas les identifier aux animaux similaires de notre occident. D'un autre côté, la faune japonaise ne paraît non plus comprendre qu'une douzaine des quadrupèdes qui vivent sur notre continent ; mais, je ne saurais rien dire de précis à cet égard, parce que je ne possède que des notions incomplètes sur les animaux de ces régions isolées.

Oiseaux. — Comme j'ai le désir et l'intention de publier un catalogue historique des oiseaux qui ont été observés en Chine jusqu'aujourd'hui, je ne veux pas m'étendre beaucoup ici sur ces animaux et sur leur habitation. Je noterai seulement que le nombre des espèces chinoises consignées dans mes listes monte déjà à *sept cent soixante-quatre*, c'est-à-dire *deux cent trente-deux* de plus que toutes celles de l'Europe. Sur ces *sept cent soixante-trois* oiseaux, il n'y en a que *cent quarante-six* qui se retrouvent aussi en Europe, c'est-à-dire un peu p2.336 moins d'un cinquième. D'un autre côté, l'Amérique septentrionale nourrit une soixantaine d'espèces qui vivent en Chine, et qui sont surtout des espèces aquatiques.

Voici dans quelles proportions se répartissent, en Chine et en Europe, quelques-unes des familles ornithologiques principales :

Sur	45	espèces de	Rapaces diurnes de Chine,		19	sont aussi européennes.	
—	20	—	Rapaces nocturnes	—	3	—	—
—	27	—	Fissirostres	—	2	—	—
—	40	—	Grimpeurs	—	3	—	—
—	19	—	Tenuirostres	—	3	—	—
—	30	—	Laniides	—	0	—	—
—	22	—	Gobe-mouches	—	0	—	—
—	23	—	Turdides	—	8	—	—
—	81	—	Sylviens	—	6	—	—
—	21	—	Mésanges	—	0	—	—
—	19	—	Corvides	—	3	—	—
—	9	—	Sturnides	—	0	—	—
—	60	—	Gros-becs	—	15	—	—
—	15	—	Colombiens	—	1	—	—
—	23	—	Phasianides	—	0	—	—
—	19	—	Perdiciens	—	1	—	—
—	96	—	Échassiers	—	34	—	—
—	70	—	Palmipèdes	—	38	—	—

On voit par ces exemples que ce sont les oiseaux aquatiques et les oiseaux de proie diurnes qui offrent le plus d'espèces communes aux deux extrémités de l'ancien monde ; tandis que les oiseaux insectivores et les gallinacés sont dans le cas contraire.

Un fait digne d'être remarqué, c'est que certains groupes d'oiseaux (et on pourrait étendre l'observation à d'autres groupes d'animaux) se trouvent p2.337 cantonnés dans certaines limites et représentés par de nombreuses espèces voisines, qui paraissent remplir *aux mêmes lieux* des *rôles* exactement identiques ; tandis qu'ils manquent totalement

sur d'autres points de la terre, où ils pourraient parfaitement vivre, sans qu'ils soient remplacés là par des espèces équivalentes. Ainsi, la riche et admirable tribu des *Phasianides* possède près de quarante espèces, dont plusieurs très ressemblantes entre elles, groupées autour du massif thibétain ; tandis qu'elle n'a aucun de ses membres dans le reste du monde entier. Ainsi encore, c'est par trente et quarante qu'il faut compter les oiseaux, très voisins entre eux, de la famille des *cratéropodes* que l'on trouve en Chine et dans les pays voisins, et qui n'ont aucun de leurs parents en Europe. D'après ces faits et beaucoup d'autres, pourrait-on croire qu'un si grand nombre d'espèces voisines, quoique bien distinctes, ont été créées et placées *ab origine* toutes dans les mêmes lieux et avec des aptitudes et une organisation identiques, en laissant manquer de leurs représentants tout le reste du monde ? Ne serait-il pas plus rationnel d'admettre que les types principaux des animaux et des plantes étant une fois apparus sur la surface de la terre, quand et comme il a plu au Créateur (ce qui sera sans doute toujours un mystère pour l'homme), ils ont subi des modifications qui les ont divisés en races, en variétés, en espèces, en genres..., qui ont continué à se propager près des lieux de leur origine ? Nous comprendrions ainsi p2.338 pourquoi l'Amérique possède plus de *quatre cents espèces de colibris*, quand il n'en existe pas une seule en Afrique, dans l'Inde, dans l'Australie, où abondent aussi les fleurs, etc., etc., etc.

Reptiles. — On connaît en Chine une *dizaine* d'espèces de *tortues*, dont aucune n'est européenne. Sur *dix-neuf sauriens* il n'y en a non plus aucun d'Europe ; de même, de *trente-cinq ophidiens*, aucun ne se retrouve en Occident. Les quatre *salamandres* connues de la Chine lui sont propres ; et le monstrueux *Sieboldia Davidi* paraît différer de son congénère du Japon. Sur une quinzaine de batraciens anoures que nous avons rencontrés en Chine, deux sont rapportés à des espèces européennes : le *Rana esculenta* et le *Rana temporaria*. Il y a des doutes pour le *Hyla viridis*, ou reinette.

Poissons d'eau douce. — Je ne veux rien dire à ce sujet sinon que les espèces d'eau douce sont relativement très nombreuses ; qu'aucune d'elles peut-être n'est européenne, à l'exception de l'anguille vulgaire ; que le genre *Salmo* manque totalement à la Chine, et que c'est avec l'Amérique septentrionale que notre faune ichthyologique a le plus de rapports.

Animaux annelés. — Je n'ajouterais enfin que quelques mots sur les animaux annelés ou articulés. L'*écrevisse* n'existe pas en Chine, mais on p2.339 prétend qu'elle a été vue en Corée. En revanche, plusieurs espèces de *crabes* d'eau douce et de crevettes pullulent dans tous nos cours d'eau, à plusieurs centaines de lieues dans l'intérieur du continent, et jusqu'en Mongolie et au Thibet.

Les coléoptères du nord de l'empire appartiennent pour la plupart aux genres européens ; mais ce sont des espèces presque toutes différant des nôtres. Aucun de nos *carabes* ne se retrouve en Chine ; et sur vingt espèces de *cicindèles* que j'y ai récoltées aucune n'est européenne. Il faut dire la même chose des *cerfs-volants*, des *cétoines*, des *hannetons* : les trois *hannetons-foulons* que j'ai rencontrés dans ce pays diffèrent spécifiquement de celui de France. Mais certains autres insectes, comme le *Coccinella labilis*, le *Cocc. duodecim-punctata*, l'*Hydrophilus piceus*, etc., s'y trouvent partout, du nord au sud ; et notre *Ægosoma scabricorne* abonde dans les arbres pourris de Pékin. Les *melolonthides* du genre *Anomala* sont particulièrement communs dans la Chine, de même que les *cantharides* ; les *Donacia* sont remplacées par les *Sagra*. En avançant au midi, les insectes ressemblent à ceux de l'Inde et de la Malaisie, comme le prouve la capture que je viens de faire au Kiangsi d'un *Trictenotoma* et d'un *Euchiride*.

Quelques-uns des papillons communs de France vivent aussi en Chine ; tels sont le *Papilio machaon,* la *Vanessa antiopa,* le *Van. Io,* le *Pyrameis cardui,* le *Pieris rapæ,* le *P. Daplidice,* le *Leucophasia sinapis,* le *Leuconœa cratœgi*, le *Lycœna bœtica*, p2.340 le *Polyommatus phlœas*,

le *Polyom*. *virgaureæ*, le *Macroglossa stellatarum*, l'*Acherontia atropos*, le *Deilephila convolvuli*, le *Deil*. *elpenor*. Notre *vulcain*, notre *petite tortue*, notre *Robert-le-diable*, notre *carte géographique*, notre *citron*, y sont représentés par des espèces correspondantes très voisines. Le genre *Zygœna*, si riche en Europe, fait défaut totalement ; et sur quarante-cinq espèces de *satyres* que j'ai récoltées, aucune n'est européenne. Le ver à soie type, dont les Chinois eux-mêmes ne savent point indiquer la patrie originaire, a été rencontré par nous dans les monts Ourato, dans son état sauvage et primitif, et nulle part ailleurs. Au sud, les lépidoptères prennent un *facies* tout indien, et on y voit voler les *ornithoptères*, les *Leptocircus* aux très longues queues, les *Papilio* aux couleurs noires, les *Diadema*. Nos gracieuses *dianes* (*Thaïs*) sont remplacées par les genres *Sericina* et *Armandia*, dont les chenilles se développent aussi sur les *Aristoloches* ; tandis que les *Parnassius* des grandes montagnes du nord et de l'ouest ressemblent beaucoup à ceux qui voltigent à la cime de nos Alpes et des Pyrénées. Nos *paons de nuit* sont remplacés en Chine par d'autres nombreux *Bombyx*, dont quatre ou cinq sont utilisés pour obtenir une soie de qualité inférieure. Le géant de tous les bombicides de l'ancien monde, *Attacus atlas*, se propage en grand nombre sur le camphrier, et fait sa chrysalide dans de beaux cocons à mailles, dont les Chinois savent aussi extraire un fil très solide.

Mais un fléau des papillons en Chine, c'est cette incroyable quantité qu'il y a dans ce pays de *libellules* (demoiselles) de toute sorte, que l'on voit occupées sans cesse à donner la chasse aux plus gracieuses d'entre les créatures ailées.

@